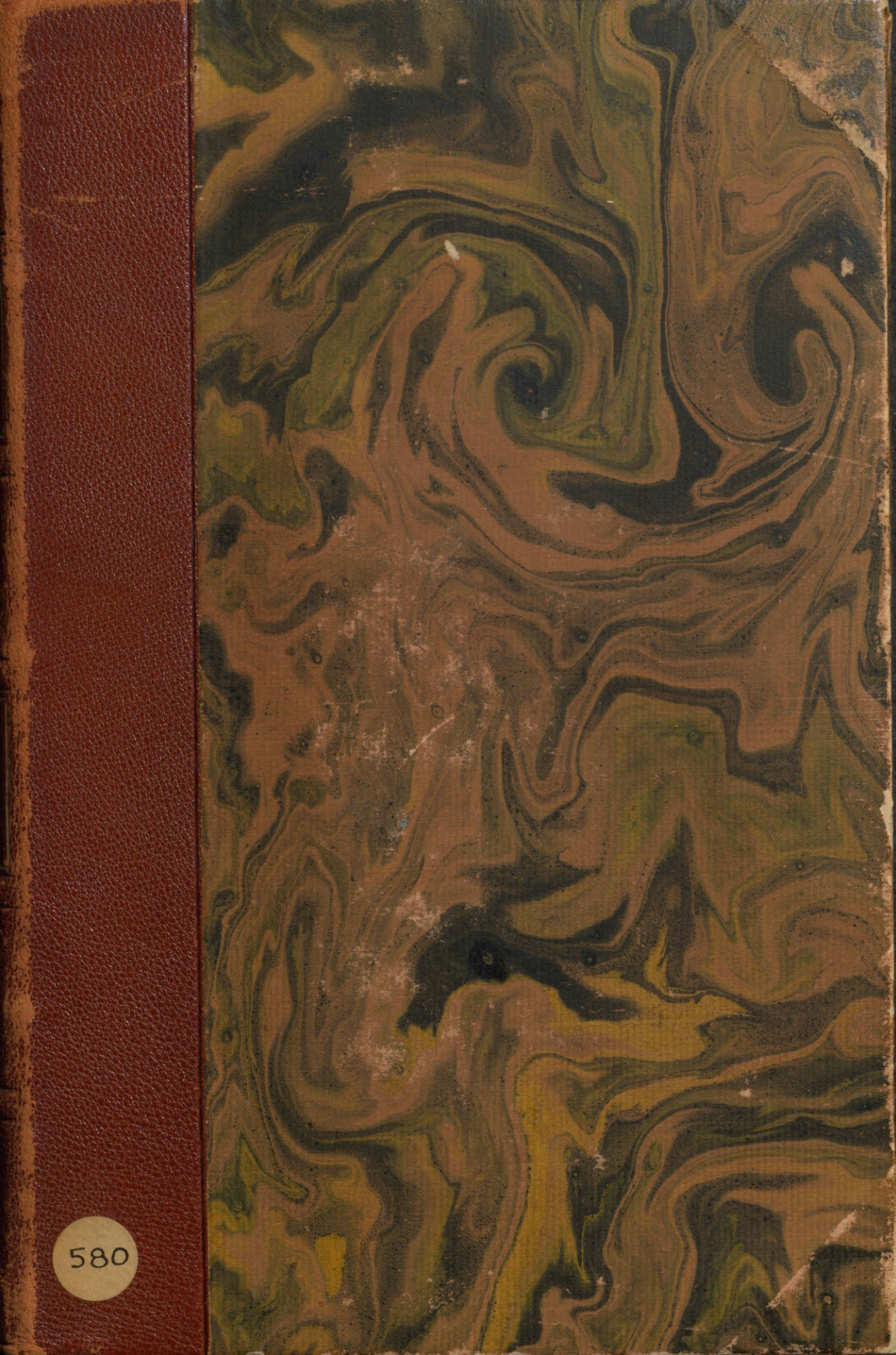




580



Ancienne Collection  
OLIVIER-MARTIN

*presented by*  
**ARNOLD WAINWRIGHT, Q.C.**

LAW LIBRARY



75548

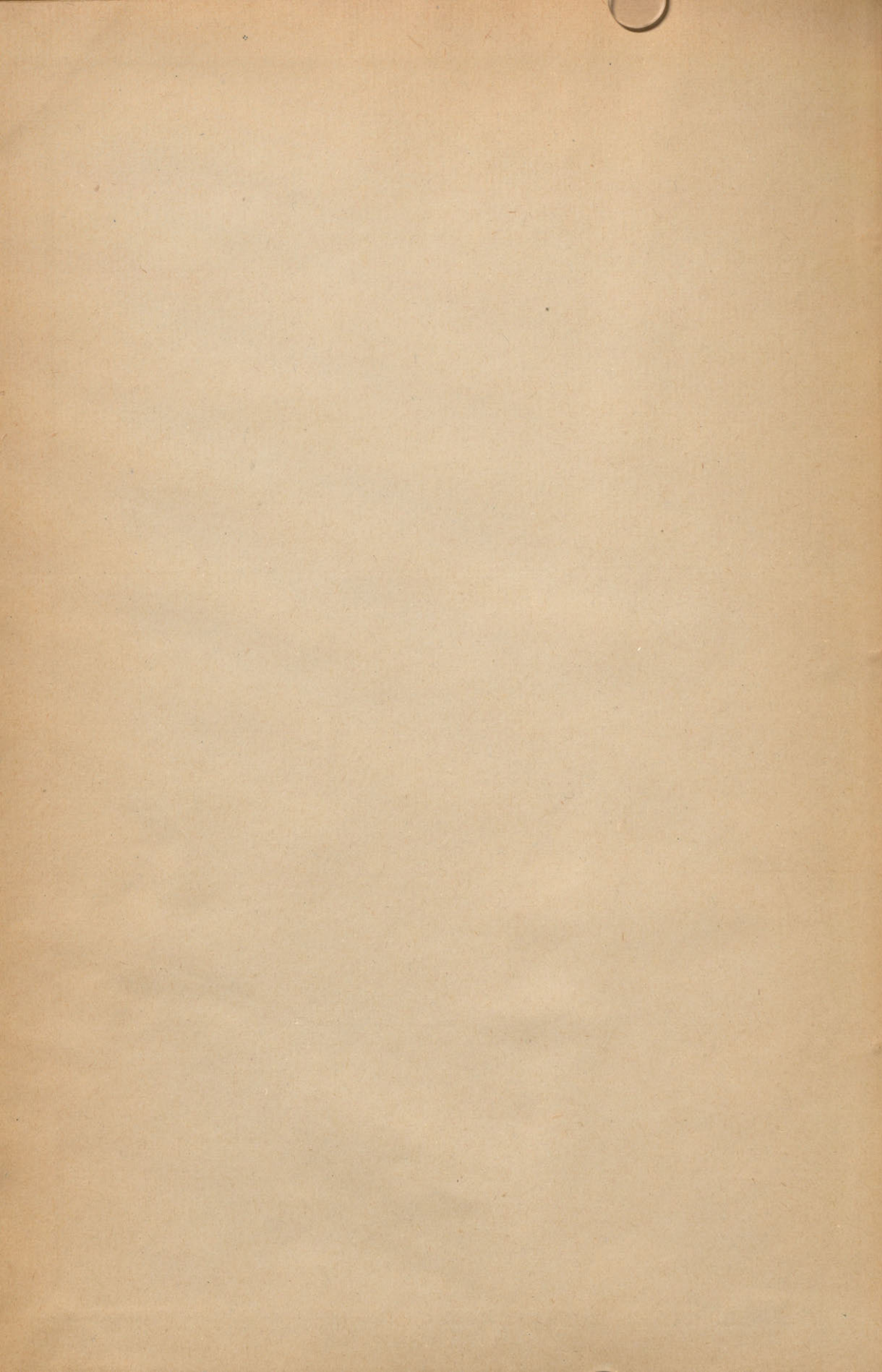
1976

K39LC  
O49h

































BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE  
ET D'ÉCONOMIE URBAINES DE LA VILLE DE PARIS

---

# HISTOIRE DE LA COUTUME

DE LA

# PRÉVÔTÉ ET VICOMTÉ DE PARIS

PAR

OLIVIER MARTIN

Professeur à la Faculté de Droit de Paris

---

TOME II. FASC. II

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1930







HISTOIRE DE LA COUTUME

DE LA

PRÉVÔTÉ ET VICOMTÉ DE PARIS





BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE  
ET D'ÉCONOMIE URBAINES DE LA VILLE DE PARIS

---

# HISTOIRE DE LA COUTUME

DE LA

# PRÉVOTÉ ET VICOMTÉ DE PARIS

PAR

OLIVIER MARTIN

Professeur à la Faculté de Droit de Paris

---

TOME II. FASC. II

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1930





# HISTOIRE DE LA COUTUME DE PARIS

---

## AVERTISSEMENT

---

Le manuscrit de ce dernier fascicule a été remis à l'Institut d'histoire de la Ville de Paris, en juillet 1928, dès qu'il a été possible d'en espérer la publication. Mais des difficultés administratives en ont retardé l'envoi à l'impression jusqu'au début d'août de cette année. Je ne précise pas ces circonstances pour souligner la malchance persistante de cet ouvrage qui, commencé d'imprimer en juillet 1914, n'achève de l'être qu'aujourd'hui, en ayant changé trois fois d'imprimeur. Mais elles expliquent que je n'aie pu tenir compte des travaux, d'ailleurs assez rares, parus depuis juillet 1928.

Ces traverses m'ont donné du souci, parfois un peu d'amertume. En revanche, les plus hauts suffrages et les plus spontanés me laissent espérer, une fois de plus, que cette œuvre, de réalisation si lente, n'est pas trop inférieure au beau dessein conçu dans ma lointaine jeunesse (1).

On m'a fait confiance avant que j'aie mis le point final, que voici. Je dois confesser, cependant, que l'impérieuse nécessité de faire court — et encore j'ai dépassé la place qui m'était mesurée — m'a conduit à concentrer à l'extrême et sans doute à l'excès, les développements de

(1) Le 20 juillet dernier, sur le rapport de M. Henri Capitant, et sans que j'aie fait acte de candidat, l'Académie des Sciences Morales et Politiques m'a décerné, en même temps qu'à mon savant collègue, M. Georges Ripert, le prix Dupin aîné d'une valeur de 6.000 francs.



mon Livre V. Ici, je plaide coupable et je demande l'indulgence du public. Je lui offre en propitiation une Table alphabétique que j'ai établie de mon mieux, non sans hésiter sur maints détails. Elle m'a pris beaucoup de temps; je souhaite qu'elle rende de bons services.

*Paris, 30 octobre 1929.*

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

| LIVRE IV. — Le droit familial ( <i>suite</i> ).                                                 | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Chapitre VI. — <i>Le droit de disposition du propriétaire et les droits de la famille</i> ..... | 303   |
| Section I. — La réserve coutumière.....                                                         | 304   |
| § 1. — Origine et réglementation au moyen âge.....                                              | 304   |
| § 2. — La réserve coutumière d'après les coutumes rédigées.....                                 | 315   |
| Section II. — Le retrait lignager.....                                                          | 319   |
| § 1. — Le retrait lignager aux XIV <sup>e</sup> et XV <sup>e</sup> siècles.....                 | 326   |
| § 2. — Le retrait lignager d'après les coutumes rédigées.....                                   | 336   |
| Section III. — Les restrictions en faveur des enfants....                                       | 353   |
| § 1. — La réserve du « <i>maritagium</i> » de la mère et le douaire des enfants.....            | 354   |
| § 2. — La légitime de droit.....                                                                | 360   |
| Chapitre VII. — <i>Les successions</i> .....                                                    | 367   |
| Section I. — Les successions au moyen âge.....                                                  | 368   |
| § 1. — L'égalité entre les héritiers.....                                                       | 368   |
| § 2. — La distinction des propres et des acquêts de succession.....                             | 379   |
| § 3. — Les règles de dévolution.....                                                            | 381   |
| 1. — Les enfants et descendants.....                                                            | 382   |
| 2. — Ascendants et collatéraux.....                                                             | 384   |
| 3. — Les collatéraux.....                                                                       | 387   |
| 4. — Cas particuliers et deshérence.....                                                        | 394   |
| § 4. — Acquisition et partage de la succession.....                                             | 398   |
| 1. — La saisine héréditaire.....                                                                | 399   |
| 2. — Acceptation et renonciation.....                                                           | 406   |
| 3. — Partage et obligation aux dettes.....                                                      | 413   |
| Section II. — Les successions d'après les coutumes rédigées.....                                | 420   |
| § 1. — L'égalité entre les héritiers.....                                                       | 420   |
| § 2. — De la capacité de transmettre et d'acquérir une succession.....                          | 426   |
| § 3. — La distinction des propres et des acquêts.....                                           | 430   |
| § 4. — La dévolution successorale.....                                                          | 435   |
| 1. — Enfants et descendants.....                                                                | 435   |
| 2. — Ascendants.....                                                                            | 437   |
| 3. — Les collatéraux.....                                                                       | 440   |
| 4. — Successeurs irréguliers.....                                                               | 446   |



|                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre VII ( <i>suite</i> ).                                                                             |     |
| § 5. — Ouverture et acquisition de la succession.....                                                      | 447 |
| 1. — Le mort saisit le vif .....                                                                           | 448 |
| 2. — Acquisition de la succession .....                                                                    | 449 |
| § 6. — Partage de la succession.....                                                                       | 455 |
| § 7. — Les dettes et charges de la succession.....                                                         | 462 |
| Section III. — Les successions par lits.....                                                               | 465 |
| Chapitre VIII. — <i>Donations et testaments</i> .....                                                      | 474 |
| Section I. — Les donations entre vifs.....                                                                 | 479 |
| § 1. — Au moyen âge.....                                                                                   | 479 |
| § 2. — Après la rédaction des coutumes.....                                                                | 482 |
| Section II. — Les testament.....                                                                           | 491 |
| § 1. — Au moyen âge.....                                                                                   | 491 |
| § 2. — Après la rédaction des coutumes.....                                                                | 503 |
| LIVRE V. — <b>Obligations et voies d'exécution</b> .....                                                   | 515 |
| Chapitre I. — <i>Obligations et voies d'exécution dans le très ancien droit parisien</i> .....             | 517 |
| Chapitre II. — <i>Obligations et voies d'exécution aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles</i> ..... | 533 |
| § 1. — Les obligations en général.....                                                                     | 533 |
| § 2. — Cautionnement et hypothèques.....                                                                   | 540 |
| § 3. — Créances privilégiées.....                                                                          | 545 |
| § 4. — Titres exécutoires et exécution en général.....                                                     | 550 |
| § 5. — Diverses formes d'exécution.....                                                                    | 557 |
| Chapitre III. — <i>Obligations et voies d'exécution d'après les coutumes rédigées</i> .....                | 573 |
| § 1. — Des obligations en général.....                                                                     | 573 |
| § 2. — Hypothèques et créances privilégiées.....                                                           | 578 |
| § 3. — Voies d'exécution.....                                                                              | 587 |
| 1. — La saisie et exécution .....                                                                          | 588 |
| 2. — L'exécution sur la personne .....                                                                     | 591 |
| 3. — Saisie et arrêt .....                                                                                 | 592 |
| 4. — La saisie réelle .....                                                                                | 593 |
| TABLE ALPHABÉTIQUE.....                                                                                    | 601 |



## CHAPITRE VI

### Le droit de disposition du propriétaire et les droits de la famille

Dans le haut moyen âge, nous l'avons déjà constaté, le droit de propriété n'entraînait pas par lui-même le droit de disposer (1). Le propriétaire, même dégagé de toute communauté familiale, ne pouvait aliéner certaines catégories de ses biens, et notamment ses biens de famille, sans le consentement non seulement de ses héritiers présomptifs, mais encore de ses parents entendus dans un sens large. J'ai déjà observé que ce régime, à la fois rigoureux et vague, ne pouvait fournir une solution définitive au problème de la conciliation des droits du propriétaire et de la famille, à une époque où prévalait irrésistiblement la notion de la propriété individuelle (2). La coutume s'employa à le résoudre en cette fin du XII<sup>e</sup> siècle, où s'élaborèrent des institutions qui devaient apparaître harmonieuses et formées au début du XIII<sup>e</sup> siècle, après une lente mise au point, sous le couvert parfois des habitudes traditionnelles qui perdaient peu à peu leur sens.

Parmi ces institutions conciliatrices, toutes sorties de la pratique des consentements familiaux, il faut distinguer celles qui intéressent le lignage tout entier et celles qui concernent seulement les héritiers les plus proches et en particulier les enfants. La réserve coutumière et le retrait lignager appartiennent à la première catégorie et, à la seconde, le douaire des enfants et, chez les nobles, la réserve du *matrimonium* de la mère. Les deux premières s'inspirent d'idées propres au droit coutumier et elles subsistèrent avec lui jusqu'à la fin de l'ancien régime. Les deux autres, techniquement organisées d'une manière fort originale, mais complexe, répondaient à des idées d'une équité élémentaire, mais plus banales, auxquelles le droit romain classique avait donné satisfaction avec plus de simplicité. Elles déclinerent de

(1) V. *suprà*, p. 150.

(2) V. *suprà*, p. 157-159.



bonne heure et, si le douaire des enfants subsista jusqu'à la fin et conserva quelques avantages dans des cas particuliers, la légitime de droit, née au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, eut, avec la faveur générale, une tout autre importance pratique. Il faut décrire dans leur jeu compliqué toutes ces institutions restrictives du droit de disposition du propriétaire.

### SECTION I. — La réserve coutumière.

C'est probablement à l'encontre des libéralités émanant du propriétaire que la coutume chercha d'abord à protéger les lignagers. Les dispositions à titre gratuit plus fréquentes, semble-t-il, que les ventes, dans le haut moyen âge (1), présentaient aussi des dangers plus grands : non seulement le bien donné était définitivement perdu pour les lignagers, mais encore le patrimoine du donateur était appauvri sans compensation. D'autre part, le plus grand nombre de ces libéralités s'adressaient à l'Eglise et aux établissements ecclésiastiques ; et l'Eglise, lasse de perpétuelles chicanes, désireuse de savoir sur quoi elle pouvait compter, a dû exercer une pression pour faire mûrir une solution transactionnelle, dès que les conditions générales de la société ont permis, au-dessus des forces en conflit, l'action régulatrice de la coutume. Cette solution fut l'institution de la réserve coutumière (2).

#### § 1. — ORIGINE ET RÉGLEMENTATION AU MOYEN AGE.

Au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, toute libéralité s'accompagne normalement, pour être efficace, de l'assentiment des membres de la famille (3). Nous ignorons naturellement les démarches que devait faire le donateur pour se procurer toutes ces adhésions. Mais ce serait méconnaître toutes les réalités psycho-

(1) Elles sont beaucoup plus fréquentes dans les documents que nous possédons ; mais nos documents proviennent à peu près exclusivement d'établissements ecclésiastiques qui attiraient tout particulièrement les libéralités.

(2) Sur la question en général v. Viollet, p. 859-878 ; Brissaud, p. 1625 et s. ; Lefebvre, *L'ancien droit des successions*, I, p. 236 et s., et surtout Jean de Laplanche, *La réserve coutumière dans l'ancien droit français*, thèse Droit, Paris, 1925. — On consultera également avec fruit, à titre de comparaison, la savante monographie de mon collègue E. Bridrey, *La réserve héréditaire dans l'ancien droit normand*, Caen, 1926.

(3) *Suprà*, p. 151-155.



logiques que d'admettre pour chaque membre de la famille un droit absolument arbitraire d'accorder ou de dénier son consentement. Alors même que la coutume n'est pas encore fixée, certains usages s'imposent promptement à un groupe donné dont tel membre ne peut s'écarter sans encourir le blâme des autres et se trouver isolé, et par là même impuissant, dans ses réclamations. De très bonne heure, il a semblé légitime et normal qu'un individu disposât de certains de ses biens, spécialement en faveur de l'Eglise dont l'autorité morale était généralement respectée. La difficulté était seulement de fixer la quotité raisonnable susceptible d'être donnée et la nécessité des consentements familiaux avait principalement pour but d'arriver, dans chaque cas concret, à la détermination de ce disponible. Ce disponible variait sans doute selon les circonstances : importance ou nature des biens du disposant, existence d'enfants ou de proches parents, richesse ou pauvreté de ceux qui étaient appelés à consentir, ferveur plus ou moins grande de leurs sentiments religieux ou de leur esprit libéral à l'égard de tel ou tel établissement ecclésiastique, car, il ne faut pas l'oublier, le simple assentiment à la libéralité d'un parent était par lui-même un acte pie. Mais de tous ces cas concrets une moyenne devait tendre en fait à se dégager, et quand la libéralité projetée ne l'excédait pas il devint malséant ou peu convenable à un parent de refuser son adhésion. Bientôt les consentements familiaux ne sont plus qu'une simple formalité pour donner des apparences tout à fait régulières à une libéralité raisonnable; les capricieux ou les violents qui refuseraient le leur seraient isolés moralement et se verraient dénier la voie de droit dans leurs réclamations. Enfin, dernière étape, la libéralité vaut par sa modération même et les parents n'ont plus que la possibilité de discuter devant les tribunaux si elle respecte la part que la coutume leur a progressivement réservée. La question n'est plus qu'une simple question de fait.

Cet exposé un peu schématique, outre sa vraisemblance, trouve dans les chartes qui nous ont été conservées un appui suffisant. Dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, alors que l'intervention des parents est encore habituelle, on peut constater que les tribunaux appelés à intervenir se préoccupent surtout de rechercher si la libéralité reste dans les limites raisonnables. Vers cette époque, une veuve a donné à Saint-Martin de Pontoise un clos de vigne à Argenteuil faisant



partie de ses propres, ou le tiers de son *matrimonium*; son frère réclame, mais la cour de Mathieu de Montmorency déclare que la donation doit être exécutée (1); l'intervention du frère à l'acte de libéralité n'est pas mise en question; la cour ne s'est pas arrêtée à la forme; elle a considéré qu'au fond la donation n'était pas exagérée. En 1179, Simon de Vert a donné à l'Hôtel-Dieu de Paris une importante partie de son héritage; Garin, son gendre, élève une contradiction en affirmant que l'aumône de son beau-père est exagérée et qu'elle n'est conforme ni à la raison ni à la coutume de la terre (2). Après bien des contestations, les parties recourent à l'arbitrage du roi Louis VII qui condamne Garin à fournir à l'Hôtel-Dieu une rente annuelle de deux muids de blé et de deux muids d'avoine, moyennant quoi il gardera, sans doute, tout l'héritage de son beau-père. Ici encore, la contestation ne porte que sur la quotité du don. En 1184, Gautier, prêtre, lègue par testament des meubles et des immeubles à l'abbaye des Vaux de Cernay (3); si sa libéralité rencontre quelque contradiction de la part de ceux à qui ces choses devraient revenir *jure hereditario*, il les oblige à donner aux moines, en échange, 60 livres parisis; c'est à cette somme qu'il évalue, en définitive, le chiffre des libéralités qu'il peut faire raisonnablement.

On aperçoit de bonne heure les éléments de calcul que la coutume adoptera en définitive pour la détermination de la quotité disponible. Il n'y a eu aucune difficulté en ce qui concerne les meubles : le propriétaire en dispose librement pendant sa vie; ainsi en 1232, Guy de Lévis donne 4.000 livres *de mobilibus meis a me acquisitis* pour fonder l'abbaye de la Roche (4); mais par testament, il semble bien qu'entre nobles le préciput du conjoint survivant empêche d'épuiser les meubles en aumônes excessives (5). Le propriétaire peut aussi disposer à son gré de ses conquêts qui ont été de très bonne heure distingués, nous l'avons vu, de ses biens de

(1) *Cart. de Saint-Martin de Pontoise*, n° 123 (1151-1161).

(2) *Arch. de l'H.-D.*, p. 7.

(3) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 70.

(4) *Cart. de la Roche*, n° 58; il remet la somme à trois amis pour l'employer à la construction de l'abbaye et à l'achat de rentes.

(5) Cela paraît bien résulter du testament d'Hervé de Chevreuse, *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 615 (1262), qui attribue à ses exécuteurs, si sa femme ou quelque parent réclame, le quint de sa terre et tous ses conquêts sans parler de ses meubles; même formule dans le testament de Guy de Lévis, *App. au Cart. de la Roche*, p. 456.



famille (1). En 1226, Bouchard de Marly, faisant des aumônes à l'Hôtel-Dieu et à l'abbaye de la Roche, prend soin de préciser qu'il les fait *de puro conquestu meo* (2). Ce fait exclut toute possibilité de réclamation. Cependant, en 1268, la sœur et le neveu de Raoul, trésorier de Poitiers, réclament à titre d'héritiers des meubles et des conquêts qu'il a légués aux moines des Vaux de Cernay (3); ceux-ci prennent soin de marquer que c'est par pure bienveillance qu'ils consentent à leur servir, pour les apaiser, une rente viagère de soixante sous.

Mais la quotité disponible s'étend aussi aux propres, dans une mesure d'ailleurs assez étroite. En 1199, une dame noble donne à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le quint de son héritage à assigner sur ce qu'elle possède à Marly tant en fief qu'en censive (4); si cela ne suffit pas, on complétera le quint sur une dime; si les biens de Marly le dépassent, le surplus devra faire retour à ses héritiers; les héritiers assistent à la tradition et souscrivent l'acte, mais il n'est pas fait mention de leur approbation formelle. En 1209, un certain Martin lègue à l'Hôtel-Dieu *quintam partem hereditatis sue* (5). Vers la même époque, Ferri de Macy, du consentement de sa femme et de ses parents, lègue à l'abbaye de Saint-Victor *quintam partem totius hereditatis mee*, à condition qu'elle remette 80 livres à ses exécuteurs pour payer ses dettes et faire ses aumônes (6); il lui avait déjà légué un jardin *de conquestu meo*. Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle les exemples abondent de libéralités comprenant la *quinta pars hereditatis* ou qui doivent être prélevées *super quintum meum* (7). En 1224, un disposant lègue conditionnellement

(1) V. *suprà* p. 154. On peut citer aussi, quoiqu'il appartienne au pays de Chartres, un acte intéressant de 1209, *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 168 : un certain Jean Moreher achète une dime à condition qu'il puisse en disposer à son gré *ac si eam ab extraneo emisset qui eum nulla sanguinis propinquitate contigisset*.

(2) *Cart. de la Roche*, n° 75.

(3) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 689; autre exemple de 1213, *Arch. de l'H. D.*, n° 111, cité par de Laplanche, *op. laud.*, p. 154, n. 1.

(4) *Chartes de Saint-Germain-des-Prés*, nos 288-289.

(5) *Arch. de l'H.-D.*, p. 32.

(6) *App. au Cart. de la Roche*, p. 441 (s. d., début du XIII<sup>e</sup> siècle).

(7) *Arch. de l'H.-D.*, p. 44 (1210); p. 82 (1224); p. 99 et 100 (1227); *Cart. de N.-D. de Paris*, p. 360 (1211); p. 150 (1232); 177 (1269); Rhein, *Seigneurie de Montfort-en-Yvelines*, p. 323 (1223); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 845 (1225); *Cart. des Vaux de Cernay*, nos 274 (1226), 300 (1229), 445 (1246); *Cart. de Saint-Spire*, p. 70 (1232); p. 87 (1241); en 1235, Mathilde de Marly, veuve, fait don à l'abbaye de la Roche, *super quintum meum*, d'une rente de 30 livres que lui a assignée le comte de Chartres *pro excambio molendini de Turre quod spectabat ad hereditatem meam* : *Cart. de la Roche*, n° 26. Cet acte prouve que dès cette époque le bien donné en contre-échange d'un propre devenait propre par subrogation.



à l'Hôtel-Dieu le quint de sa part dans une succession qui doit lui revenir, *relique quatuor partes applicabuntur heredibus ad quos de jure devenire debebunt* (1). En 1227, une donation portant sur un bien déterminé est faite au même établissement *pro quinta parte hereditatis* (2). En 1242, un abbé accepte d'un exécuteur testamentaire la délivrance du quint des propres du de cujus pour représenter les dons qu'il a faits à son monastère (3). En 1249, Pierre de Boissy, chevalier, donne aux frères de la Trinité dix sous de cens, en ajoutant que s'ils sont molestés par ses héritiers, il leur donne le quint de toute sa terre (4).

Tous ces témoignages établissent d'une manière indiscutable que le quint constitue la quotité disponible maxima en ce qui concerne les biens de famille, qu'on appellera plus tard les propres. D'ailleurs, dès 1212, les lois de Simon de Montfort attestent que selon les us et coutumes de France, autour de Paris, il est permis à chacun, chevalier ou paysan, de disposer de son propre héritage à titre d'aumône *usque ad quintam partem* (5). La même conclusion peut être tirée d'une série d'actes qui nous révèlent, à partir de l'extrême début du XIII<sup>e</sup> siècle, une très curieuse combinaison. En 1200, Hugues de Chaumont donne à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le quint de ce qu'il possède et lui vend le reste, sous réserve des droits de ses arrière-vassaux (6). En 1216, le seigneur de Brie et sa femme donnent à la même abbaye, sur ce qu'ils possèdent à Villeneuve-Saint-Georges et à Valenton, *quicquid dare potuimus* et lui vendent le reste pour cinquante livres (7). Nous avons de nombreux exemples de cette double opération s'appliquant à un bien isolé, pré, dîme ou maison, comme si la réserve des lignagers

(1) *Arch. de l'H.-D.*, p. 88.

(2) *Ibidem*, p. 100; cf. *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 710 (1211) : *nomine quinte partis terre sue*.

(3) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 261.

(4) De Manneville, *P. J.*, p. 173.

(5) *Hist. générale de Languedoc*, t. VIII, p. 628, n° 12, texte cité par de Laplanche, p. 121, n. 4.

(6) *Chartes de Saint-Germain-des-Prés*, n° 296. V. au n° 302 du même recueil un exemple de donation du quint de 1202. De Laplanche, *op. cit.*, p. 119, n. 1, en signale un de 1175 d'après le *Cart. de N.-D. de Paris*, IV, n° 273.

(7) *Ibidem*, nos 420 et 422. Ajoutez : de Manneville, *P. J.*, p. 95-96 (1208); p. 104-105 (1211); Félibien, III, p. 88 (1214); *Collection du Vexin*, 14, n° 881 (1230); *Arch. de l'H.-D.*, n° 330 (1235); Omont, *Sec. Cart. de la confrérie N.-D.*, p. 68 et 69 (1291-1292).



portait sur chacun des éléments du patrimoine propre des disposants (1).

Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, nous possédons un certain nombre de chartes portant disposition des meubles, des conquêts et du quint des propres (2). En 1262, Hervé de Chevreuse distribue par son testament toute une série de legs pieux; si son épouse ou quelque autre parent se plaint, il attribue à ses exécuteurs *quintum terre mee et omnes conquestus meos, sicuti mihi plenariam prebeo potestatem* (3). L'affirmation est péremptoire et si l'on songe à ce qui a été dit des meubles affectés chez les nobles au conjoint survivant, on peut admettre que la théorie de la réserve coutumière est bien définitivement constituée : à condition de laisser à ses lignagers les quatre quints de sa terre, le disposant peut distribuer en libéralités ses meubles, ses conquêts et le quint de ses propres (4).

Et il le peut sans consulter ses lignagers et sans obtenir, comme au XII<sup>e</sup> siècle, leur adhésion formelle. Sans doute, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, cette vieille pratique des consentements familiaux ne disparaît pas brusquement. J'en ai déjà cité quelques exemples, en passant; on peut en relever quelques autres, dont certains même s'appliquent à des conquêts (5). Mais il faut remarquer que le plus souvent

(1) Chartes de Saint-Germain-des-Prés, n° 355 (1207); Doublet, *Hist. de Saint-Denis*, p. 897 (1209); Chartes de Saint-Martin-des-Champs, nos 837 et 844 (1225); Cart. des Vaux-de-Cernay, n° 400 (1240), région de Chartres et n° 401 (1240); Cart. de la Roche, n° 82 (1249-1250); Cart. de Morigny, p. 48-52 (1255).

(2) Arch. de l'H.-D., nos 478 (1243) et 597 (1253); de Manneville, P. J., p. 218 (1262); Cart. de N.-D. de Paris, II, p. 194 (1269); III p. 162 (1270).

(3) Cart. des Vaux de Cernay, n° 615; clause analogue dans le testament de Guy de Lévis, App. au Cart. de la Roche, p. 456 (1276).

(4) En 1245, deux époux, dans la région de Chartres, donnent aux moines, après leur mort, *quicquid secundum usus et consuetudines patrie de omnibus bonis suis mobilibus et immobilibus, hereditariis et adquiramentis factis et faciendis, eisdem possunt conferre*: Cart. des Vaux de Cernay, n° 440. La même année, Guillaume d'Arouville chevalier, après avoir fait nombre d'aumônes, constitue des exécuteurs testamentaires pour consacrer à de pieux usages tout ce qui *ad partem legitimam testamenti mei pertinentem superfluerit*: Collection du Vexin, 14, n° 925. Tous ces témoignages concordent pour établir qu'à Chartres et en Vexin, comme dans la région parisienne, la quotité disponible est absolument fixée en coutume au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

(5) Arch. de l'H.-D., p. 31 (1202): donation de conquêts avec l'approbation de la fille et du gendre; de Manneville, P. J., p. 89 (1206), consentement de la femme et des enfants; Arch. de l'H.-D., p. 64 (1221), approbation d'un frère; n° 557 (1247), approbation d'un oncle; Cart. des Vaux de Cernay, n° 280 (1227), donation de conquêts par un père avec approbation de ses fils corroborée par un serment; n° 287 (1228); Félibien, III, p. 45 (1233), donation d'un conquêt par une veuve avec l'intervention de sa fille; Cart. de la Roche, n° 78 (1249), trois frères approuvent une libéralité faite par leur mère noble; en 1257, Laure, Marguerite de Montfort et le mari de cette dernière approuvent un legs fait par leur père et beau-père: Cart. des Vaux-de-Cernay, nos 569 et 572.



ces interventions sont le fait des enfants du donateur ou de la donatrice; et, sans qu'on puisse en être tout à fait sûr, il est probable que ces libéralités portent sur le douaire ou le *maritagium* de la femme noble, l'un et l'autre réservés aux enfants. Et, en dehors de ces cas particuliers, ces interventions ne sont plus à cette époque qu'une survivance ou une précaution surabondante. Il n'y a pas le moindre doute que le propriétaire soit libre de se mouvoir dans les limites, fixées par la coutume, de la quotité disponible.

Il existe quelques traces que la coutume ait cherché à aller plus loin, peut-être jusqu'à assurer aux lignagers, moyennant compensation, le droit de retenir en nature même ce quint des propres proclamé disponible. Ainsi en 1203, l'Hôtel-Dieu, qui a reçu d'un donateur le quint disponible, consent à le rendre à son fils, moyennant certaines rentes (1). En 1208, un certain Simon a donné à l'abbaye de la Roche la *quinta pars* de son ténement; Mathieu, son frère, pour la retenir en nature, donne aux moines en échange cinq setiers d'avoine (2). En 1234, Ferry d'Aunay, en échange du quint de l'héritage de son aïeule donné à une église, lui assigne cent sous de rente (3). Dans tous ces cas, les établissements ecclésiastiques se prêtent volontiers à une combinaison qui, sans nuire à leurs intérêts, diminuera sans doute l'opposition ou le ressentiment des lignagers. Le disposant lui-même laisse parfois à ses héritiers une possibilité analogue. Ainsi en 1248, Jean de Bucornu a légué à Saint-Spire *totum quintum terre* (4); il stipule que ceux de ses héritiers qui voudront retenir ce quint devront payer à l'abbaye vingt sous de rente annuelle. La même année, Jean de Nanteuil a donné à sa mort à l'abbaye de la Roche, sur son quint, soixante sous à percevoir annuellement sur son cens de Lévis (5); ses héritiers devront donner soixante livres à l'abbaye *si... sexaginta sol, jure hereditario vellent retrahere*. *Retrahere*, c'est le mot même qui désignera le retrait lignager à l'encontre des aliénations à titre onéreux (6). La même institution

(1) *Arch. de l'H.-D.*, p. 32.

(2) *Cart. de la Roche*, n° 44.

(3) Bouillart, *Preuves*, n° 86.

(4) *Cart. de Saint-Spire*, p. 94.

(5) *Cart. de la Roche*, n° 28.

(6) Dans un acte très curieux des environs de 1162, *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 24, p. 35, à une époque où le disponible n'est pas nettement précisé, une femme qui a donné aux moines une partie de ses propres et de ses acquêts stipule que



certaines eut été concevable et a existé ailleurs pour les libéralités (1) ; elle eut parfaitement garanti les intérêts des lignagers, conservant ainsi en nature l'intégrité des biens familiaux moyennant un sacrifice d'argent fixé par le donateur lui-même ou arbitré par le juge. La coutume parisienne, cependant, n'alla pas en définitive jusque-là ; le silence des textes postérieurs le prouve, et les textes cités manifestent seulement quelques velléités individuelles, insuffisantes pour fonder un usage juridique. Elle se borna à réserver aux lignagers les quatre quintes des propres, sauf la possibilité de discuter avec les donataires ou les exécuteurs testamentaires pour recouvrer ou conserver l'autre quint, moyennant une compensation appropriée.

Il faut enfin faire une constatation importante pour cette période d'origine de la réserve coutumière. Elle s'applique sans distinction à toutes sortes de libéralités, entre vifs ou à cause de mort, donation ou testament. Les exemples très nombreux que j'ai cités, quand il est possible de discerner le caractère exact de la libéralité, se réfèrent aussi bien à des donations entre vifs qu'à des testaments. D'autre part, certains textes fournissent dans le même sens un argument irrécusable. En 1214, Mathieu de Marly donne cent sous de rente à l'abbaye de Port-Royal, par donation entre vifs ; il stipule que s'il lui plaît, soit de son vivant, soit à sa mort, de disposer de la cinquième partie de son héritage, les cent sous donnés devront être imputés sur cette quotité disponible (2). La protection de la réserve est ainsi à son début tout à fait générale : elle met les lignagers à l'abri aussi bien des donations excessives que des legs démesurés.

Le système parisien, au XIII<sup>e</sup> siècle, concorde bien, sauf en ce qui concerne la quotité, avec le droit de Touraine-Anjou qui fixe aux meubles, aux conquêts et au tiers des héritages la part des biens dont on peut disposer par donation entre vifs ou par testament (3). Mais il faut reconnaître que les autres coutumiers sont moins nets. P. des Fontaines parle clairement de la quotité disponible du quint des propres

*si aliquis faceret se proximum de hereditate daret monachis X libras paris. et eandem hereditatem haberet.* On sait que l'expression « se faire le plus proche d'un bien » désigne le retrait, appelé, dans certaines coutumes, droit de prémesse.

(1) Cf. Falletti, *Le retrait lignager*, p. 182, et s.

(2) Félibien, III, p. 79 = *Cart. de Port-Royal*, n° 18.

(3) *Et. de Saint-Louis*, I, 10 ; pour les rotures, la quotité est de moitié : *Comp. de usibus*, n° 78.



pour les libéralités testamentaires (1); c'est seulement *a contrario* qu'on peut induire d'un autre texte que les lignagers pourraient aussi intervenir au cas d'une donation excessive de propres (2); et son système est compliqué par l'admission d'une *soutenance*, véritable légitime, en faveur des enfants, lorsque le disposant n'a que des meubles et des conquêts et n'est ainsi gêné en rien par l'institution de la réserve coutumière (3). Beaumanoir ne parle expressément de la quotité disponible qu'à propos des legs, tout en émettant à cet égard des vues intéressantes, mais qui lui sont sans doute personnelles; il ne s'occupe que des donations faites aux enfants pour en admettre la réduction quand elles sont excessives, mais il ne limite pas expressément, à ma connaissance, les donations faites à des étrangers qui seules nous intéressent ici (4).

Cette imprécision des textes révèle sans doute un peu d'incertitude dans la doctrine coutumière à l'égard de la donation et dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Sans doute le testament est l'acte le plus dangereux pour les héritiers qu'il dépouille, sans que le testateur ait eu à subir personnellement le moindre sacrifice; mais la donation entre vifs présente aussi des inconvénients que limitait sensiblement l'admission d'une théorie générale de la réserve coutumière. Le droit parisien ne sut pas cependant garder à cet égard la prévoyance qu'il avait montrée au XIII<sup>e</sup> siècle.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, il n'en était encore, semble-t-il, qu'à un peu d'hésitation; on l'aperçoit dans les écritures plutôt que dans le dispositif d'un arrêt de 1341 (5). Les religieux de Châteaufort et de Limoux réclament à l'encontre de Jean Goulard, écuyer, des biens que Pierre de Roussigny leur a donnés par donation entre vifs, confirmée dans son testament. L'écuyer prétend que ces biens lui sont advenus comme plus proche héritier du défunt qui en est mort saisi. Il allègue, outre le défaut de tradition qui annule la donation, que, selon la coutume notoire de la vicomté de Paris et des châtellenies de Montlhéry et de Châteaufort, on ne peut

(1) *Conseil à un ami*, 33, 3. 5. 12. 15. 33.

(2) *Ibidem*, 34, 10. 11.

(3) *Ibidem*, 33, 3.

(4) *Cout. de Beauvaisis*, nos 365, 382-383, 385, 387, 403.

(5) Arch. nat., X<sup>1a</sup> 8, f<sup>o</sup> 168 v<sup>o</sup> (25 mai 1341) = Furgeot, n<sup>o</sup> 3507. L'arrêt de 1346 cité par de Laplanche. *La réserve coutumière*, p. 179, n. 1, n'est pas probant car la donation maintenue pouvait ne pas excéder la quotité disponible.



par testament donner ou léguer à une personne étrangère plus du cinquième de son héritage; la confirmation par testament est donc nulle au moins pour quatre quintes; et, en ce qui concerne l'autre quint, la donation est inopérante car le défunt voulant tout donner n'a pas fait mention du quint (1). Le Parlement donna gain de cause à l'écuyer. Il est surprenant qu'une différence soit ainsi faite, au moins dans la forme du raisonnement, entre la donation entre vifs et le testament. Vers la même époque, cependant, les frères Maucreux se faisaient encore l'écho d'une opinion répandue parmi les coutumiers : *aucuns dient que nul ne peut donner tout son héritage, mais peut tout vendre ou échanger* (2). A la fin du siècle, la distinction sera autrement nette et la pensée des Maucreux singulièrement travestie.

Les *Coutumes notoires* affirment en effet qu'une personne raisonnable peut disposer par donation entre vifs de tous ses biens meubles, conquêts et propres héritages, sans fraude, à personne capable (3). Il est impossible de savoir quelle est à cette époque la signification exacte de la formule *sans fraude* qui sera répétée au *xvii<sup>e</sup>* siècle; il est permis de penser qu'une jurisprudence moins timorée qu'elle ne le fut plus tard n'hésitait pas à réduire certaines donations excessives, faites par caprice injurieux ou esprit de haine à l'encontre des lignagers (4); mais nous n'en possédons jusqu'ici aucun témoignage net et les textes parisiens ne connaissent pas le système des dons outrageux, créé peut-être en Beauvaisis par l'initiative personnelle de Beaumanoir (5). Les autres textes ne reproduisent même pas cette vague restriction des *Coutumes notoires*. Le *Style du Châtelet*, après avoir noté que par libéralité à cause de mort on ne peut donner son héritage en deshéritant ses enfants, ajoute : *mais en sa vie le*

(1) On rapprochera ceci de ce qui est dit *infra* p. 314 concernant les exigences formalistes relatives à la disposition du quint.

(2) Ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 29. — Ce texte est reproduit par le ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 6, du *Gr. Cout.*

(3) N<sup>o</sup> 143.

(4) Voici peut-être un très faible témoignage de préoccupations de ce genre en matière de libéralités testamentaires; dans le ms. Dupuy 247, f<sup>o</sup> 170 v<sup>o</sup>, on lit ceci, sous ce titre, *Arrest contre la coutume de la prevosté de Paris*. L'an 1409 fut donné l'arrest contre M<sup>e</sup> Jehan Vivien legactoire de la feue femme Jehan Petit de Chastillon par lequel le laiz des meubles et conquestz immeubles fait audit M<sup>e</sup> Jehan fut mis au neant contre la coutume de la prevosté de Paris. Le renseignement est trop peu circonstancié pour qu'on puisse en tirer une conclusion précise.

(5) V. sur ce point les intéressantes observations de J. Ficker, *Untersuchungen*, n<sup>o</sup> 830, p. 280-282.



peult donner (1). La même opposition est faite par le *Grand Coutumier*, qui, après avoir précisé le disponible par testament, termine par cette formule où l'on trouve comme un écho de la phrase des Maucieux, mais toute détournée de son sens : *en sa santé, il peult tout donner ou vendre* (2).

Il est donc impossible de douter qu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle la réserve coutumière ne s'applique plus aux donations entre vifs. Les motifs de cette restriction apportée à une institution très générale en son principe nous échappent, mais le fait ne peut être contesté. Par ailleurs, l'institution reste la même, malgré certaines difficultés de textes. Jacques d'Ableiges déclare que si le testateur n'a pas d'héritier, il peut disposer de tout son patrimoine; s'il en a, il peut disposer de ses meubles, de ses conquêts et du quint de ses propres; le texte des éditions gothiques autorise seulement la distribution de la moitié des meubles et des conquêts, mais il y a là une leçon mauvaise, une correction faite à une basse époque dont nous n'apercevons pas les raisons; tous les bons mss. du *Grand Coutumier* reproduisent la quotité disponible traditionnelle (3). Et d'autres textes confirment ces indications, malgré une rédaction parfois défectueuse (4). Ainsi le *Style du Châtelet* précise que, faute de meubles, le testament doit s'exécuter sur le quint des propres (5). Mais quelques exigences formalistes témoignent de la répugnance traditionnelle à l'encontre de la disposition des biens de famille; le testateur doit marquer qu'il fait telle libéralité portant sur ses propres, *comme le quint ou pour le quint de mon héritage*; autrement, selon certains coutumiers, la libéralité n'est pas valable, même si elle n'atteint pas au quint disponible (6).

Les *Coutumes notoires* fixent le disponible aux meubles, aux conquêts et au quint des héritages quand il y a des enfants (7). Il n'en faudrait pas conclure que le disponible

(1) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 102 v<sup>o</sup>.

(2) P. 364.

(3) Voici le texte du ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 225, suivi par tous les bons mss. : *si le testateur n'a aucuns heritiers, il peut donner en son testament tous ses meubles et heritaiges et se il a heritiers il peut faire testament de tous ses biens meubles et conquestz immeubles et y donner le quint de son heritaige; en sa santé puet tout donner ou vendre.*

(4) *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 237.

(5) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 110.

(6) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 102 v<sup>o</sup>. V. aussi l'arrêt de 1341 analysé *suprà* p. 312, n. 5.

(7) N<sup>o</sup> 7; cf. *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 149.



est plus étendu en l'absence d'enfants : aucun texte ne fait cette distinction. Cependant une décision du Châtelet de 1395 condamne un héritier sous bénéfice d'inventaire à délivrer aux exécuteurs du de cujus, pour accomplir son testament, ses conquêts et la moitié de ses propres (1). Cette décision isolée est un peu surprenante : elle s'explique sans doute par la défaveur qui s'attachait alors à l'acceptation bénéficiaire et dont nous avons d'autres témoignages. Les textes parisiens ne nous fournissent pas d'autres renseignements sur la réserve coutumière. Nous connaissons seulement la sanction quand les legs dépassent la quotité disponible : ils sont réduits proportionnellement (2). Mais la coutume parisienne, moins prévoyante que le droit angevin (3), ne paraît pas avoir envisagé une subrogation des meubles et conquêts, en l'absence de propres, pour remplir les lignagers de leur réserve. L'institution, fidèle à son origine, aboutit seulement à la sauvegarde de la majeure partie des biens de famille, quand ils existent ; en leur absence, elle ne joue pas le rôle d'une sorte de légitime tendant à assurer aux héritiers quelque fraction du patrimoine du défunt.

## § 2. — LA RÉSERVE COUTUMIÈRE D'APRÈS LES COUTUMES RÉDIGÉES.

La coutume parisienne au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle est restée fidèle au système qui prévalut à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> : la réserve coutumière ne protège les lignagers qu'à l'encontre des libéralités testamentaires (4). La plupart des coutumes de la région autrefois soumise aux *consuetudines Franciae* ont adopté la même règle ; seule la coutume de Montfort l'Amaury (5), en soumettant les donations comme les legs à la restriction résultant de la réserve coutumière, subsiste comme témoin du système

(1) *Sent. du Châtelet*, n° 214.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 110 ; cela avait été déjà décidé en 1220 par une sentence de l'archidiacre de Paris : *Arch. de l'H.-D.*, p. 57.

(3) *Cout. d'Anjou de 1411*, n° 238.

(4) V. Bourjon, *Droit commun de la France*, II, p. 102, n. 1 ; Bourjon, I, p. 431, n° 11, donne pour justifier l'exclusion des donations ce motif singulier que « le donateur préfère le donataire à lui-même ».

(5) Art. 145. Rien n'indique, dans les travaux préparatoires, qu'il s'agisse de droit nouveau.



primitif auquel les coutumes de l'Ouest restent fidèles, avec quelques nuances (1).

Le régime parisien limité au testament se caractérise encore par sa grande simplicité. Il détermine uniformément la quotité disponible, qu'il s'agisse de biens nobles ou roturiers, que le disposant soit lui-même noble ou roturier (2), qu'il laisse ou non des enfants (3). En tout état de cause, le testateur peut disposer de la totalité des meubles et des acquêts et du quint seulement des propres. Et s'il n'a pas de propres, les meubles et acquêts n'y sont d'aucune manière subrogés, comme en certaines coutumes voisines (4). Ils peuvent être atteints par la légitime de droit au profit des enfants, nous le verrons, mais les lignagers n'y sauraient réclamer leur réserve.

L'A. C., fidèle à la rédaction traditionnelle, déterminait la quotité disponible en deux articles distincts : le quint des propres (5); la totalité des meubles et des acquêts (6). En 1580, les deux articles furent fondus en un seul, qui ne souleva aucune difficulté (7). Le surplus fut abandonné à la doctrine et à la jurisprudence; mais, troublées par les principes voisins, quoique distincts, de la légitime de droit, elles errèrent un peu à l'aventure entre l'antique notion d'un patrimoine indisponible réservé aux lignagers et la tendance romaine

(1) Anjou, 321 et 337, pour les donations et 274, pour les testaments; Touraine, A. C., 23,1 ; 24,5 ; N. C., 238, pour les donations; N. C., 325 pour les testaments. La coutume de Normandie admet pour les donations un disponible plus large; par testament, on ne peut disposer des *héritages* : art. 431, 415, 422, 427 et 428. — On trouvera un classement complet, en cinq groupes, des coutumes rédigées, dans l'ouvrage cité de M. de Laplanche, p. 306-339, avec une carte en couleurs qui précise les résultats obtenus. Je me permets d'y renvoyer.

(2) Ces distinctions sont faites par les coutumes d'Anjou et de Touraine, précitées, par celles de Blois, 173; de Dreux, 82; de Lorris-Montargis, A. C., 13,2; N. C., 13,2; A. C. d'Orléans, 232; la N. C., 292 fixe la quotité disponible au quint, sans distinctions.

(3) La distinction est de droit nouveau dans la N. C. de Clermont en B., 130-131; cf. A. C., 63, 64, 74; elle est faite aussi par Senlis, 218-219; Normandie, 419, 420, 422, 425.

(4) Sens, N. C., 68 où la disposition est de droit nouveau; Anjou, 340. On sait que les coutumes pratiquant la subrogation sont surtout à l'Ouest et au Sud-Ouest : de Laplanche, p. 413 et s.

(5) Il est curieux de remarquer que Du Moulin, dans son commentaire posthume sur l'art. 92 de l'A. C., I, p. 857, n° 1, exclut la possibilité pour le testateur d'obliger l'héritier à vendre ce qui excède le quint du propre, combinaison dont nous avons trouvé des exemples au XIII<sup>e</sup> siècle.

(6) Art. 92-93 qui reproduisent le texte du projet de 1507.

(7) Art. 292, rédaction proposée par le premier projet : *Mss. de Simon Marion* p. 91.



à favoriser autant que possible la liberté du testateur (1).

Les auteurs admettaient unanimement que pour jouir de la réserve des quatre quints, il fallait se porter héritier du de cujus : les lignagers avaient droit à la réserve en qualité d'héritiers et non en qualité de parents (2). Plus précisément, l'héritier devait être lignager du côté et ligne des propres légués au-delà de la quotité disponible (3). Le seigneur succédant par voie de deshérence ne pouvait invoquer la réserve, ni même l'héritier de l'autre ligne appelé aux propres à défaut de parents dans la ligne (4). Le but de la réserve est en effet, uniquement, de maintenir les biens de famille dans la ligne dont ils proviennent; si la ligne a disparu, le testateur est libre de disposer. En principe, d'ailleurs, il y a autant de masses indisponibles que de lignes et chaque ligne a le droit de conserver les quatre quints de ses propres, même si les legs n'excèdent pas la quotité disponible calculée sur la totalité de la succession (5). S'il y eut quelque hésitation sur ce point, elle fut dissipée par une appréciation plus exacte de l'esprit de la coutume (6).

On hésita beaucoup plus gravement sur une question qui mettait en jeu la notion même de la réserve coutumière. Le de cujus n'a pas disposé de la totalité des meubles et acquêts, mais ses legs de corps certains excèdent le quint des propres. Il n'est pas discuté que les lignagers pourront obtenir les quatre quints des propres, malgré les legs. Mais devront-ils, pour cela, abandonner aux légataires toute la quotité disponible, s'ils sont en même temps héritiers aux meubles et acquêts? Du Moulin avait déjà répondu, nettement, par l'affirmative, en invoquant une théorie d'origine romaine, assez subtile, que Pothier expose avec précision (7). Le legs des propres,

(1) Je me bornerai dans ce qui suit à des indications sommaires, la théorie de la réserve coutumière ayant été exposée avec tous les développements souhaitables par M. de Laplanche, *loc. cit.*, p. 341-611.

(2) Pothier, *Traité des donations testamentaires, Œuvres posthumes*, t. II, 1777, p. 361.

(3) Bourjon, II, p. 315, n° 2.

(4) Bourjon, II, p. 315, n° 2 et p. 319, nos 21 et s.; Pothier, p. 351.

(5) Du Moulin, I, p. 857, n° 1 et p. 859, n° 3; Bourjon, II, p. 316, nos 9-11.

(6) Pothier, p. 350, cite un arrêt en sens contraire rapporté par Charondas, mais montre très bien que : « la coutume ayant eu pour motif de conserver les biens dans les familles... son esprit est, non de réserver les quatre quints des propres en général, mais de réserver à chaque famille les quatre quints des propres qui lui sont affectés ».

(7) *Loc. cit.*, p. 355-357.



dans la mesure où il excède le quint disponible, est un legs d'une chose appartenant à l'héritier, legs qui est valable s'il ne dépasse pas la quotité disponible. L'héritier qui veut conserver les quatre quints des propres doit donc abandonner toute la quotité disponible. E. de Laurière (1) combattit nettement cette doctrine en soutenant que toute libéralité excédant le quint des propres était nulle par cela même, sans qu'il y eût à entrer dans d'autres considérations. Son sentiment concordait bien avec le point de départ historique de la théorie, qui était l'indisponibilité absolue des biens réservés. Mais la jurisprudence resta hésitante et Bourjon, quoique très ferme sur le sens à donner au texte de la coutume, inclinait à admettre en équité au moins une récompense sur les meubles et acquêts au profit du légataire (2).

D'autres auteurs allaient plus loin et permettaient au légataire qui subissait une réduction du fait de l'héritier aux propres d'obtenir une compensation, soit de l'héritier aux meubles et acquêts, soit même de l'héritier aux propres d'une autre ligne. Ils tendaient visiblement à assurer l'efficacité d'un testament qui se heurtait maladroitement à l'indisponibilité des quatre quints des propres. Mais Bourjon (3) condamnait sévèrement ces « nouveautés » et Pothier n'osait les soutenir devant les hésitations de la jurisprudence à accepter même son point de départ (4). Pourquoi s'obstiner en effet à respecter de quelque manière la volonté d'un de cujus qui n'a pas fait ce qu'il pouvait et qui a voulu ce qu'il ne pouvait pas ? Le plus simple n'est-il pas d'appliquer la lettre de la coutume qui permet de disposer du quint des propres « et non plus avant » ?

Les mêmes principes étaient en jeu, au fond, quand il s'agissait d'interpréter un legs d'usufruit excédant le quint des propres. Devait-on, pour le maintenir, remarquer que sa valeur véritable ne dépassait pas celle du quint en toute propriété ? C'était le sentiment de Du Moulin, toujours favorable à la liberté de disposer et il eut une influence passa-

(1) *Cout. de Paris*, II, p. 420-421. V. l'exposé de la controverse et les arrêts en sens contraire rapportés par Ferrière, *Corps et compilation*, IV, p. 233 et s., nos 2-6.

(2) *Droit commun de la France*, II, p. 317, n° 15.

(3) *Loc. cit.*, II, p. 316, n° 11 et p. 317, n° 15.

(4) *Loc. cit.*, p. 357-358. Du Moulin, dans ses notes posthumes sur l'art. 93 de l'A. C. (I, p. 859, n° 4), refusait énergiquement au légataire dont le legs de propres maternels avait été réduit un recours contre l'héritier aux propres paternels.



gère sur la jurisprudence (1). Mais Bourjon, en reprenant son argumentation favorite, constatait que l'opinion de Du Moulin n'avait pas fait de grands progrès et se heurtait à la lettre aussi bien qu'à l'esprit de la coutume (2).

L'héritier réservataire devait acquitter tous les legs dans la mesure de la quotité disponible. Mais elle ne pouvait être dépassée, même par des legs *ad pias causas*, selon la décision expresse de la coutume (3), ni même par des legs faits par le testateur pour l'acquit de sa conscience, ce qui eut fourni un moyen trop commode d'éluder le principe (4). Si la somme des legs excédait la quotité disponible, il y avait lieu à réduction proportionnelle (5). Une telle liquidation n'allait pas sans risques pour l'héritier. Lorsqu'il succédait aux meubles et aux acquêts en même temps qu'aux propres, on lui conseillait vivement de faire dresser un inventaire, avant de disposer de quoi que ce soit de la succession (6). Cependant on ne subordonna jamais expressément à l'accomplissement de cette formalité le droit qui lui fut reconnu en 1580 de faire abandon aux légataires, globalement, de toute la quotité disponible (7). Avant de procéder à l'abandonnement, l'héritier pouvait retenir une part proportionnelle de la quotité disponible pour l'acquit des dettes de la succession qui grèvent la totalité du patrimoine du de cujus (8). L'abandonnement régulièrement réalisé tenait lieu de délivrance et privait les légataires de toute action à l'encontre de l'héritier ainsi réduit à la masse indisponible (9).

## SECTION II. — Le retrait lignager.

Les consentements familiaux dans les aliénations à titre onéreux, courants, nous l'avons vu (10), au XII<sup>e</sup> siècle, dispa-

(1) *Notes posthumes* sur l'art. 92 de l'A. C. (I, p. 858, n° 2). V. aussi sur la question Ferrière, IV, p. 237, n° 7, qui déclare que l'usage du Palais de son temps est favorable au légataire d'usufruit. Cf. de Laplanche, *loc. cit.*, p. 406 et s.

(2) *Loc. cit.*, II, p. 318, n°s 16-17.

(3) Art. 292, précision suggérée par le premier projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 91.

(4) Bourjon, II, p. 317, n° 15.

(5) Bourjon, II, p. 317, n° 12. Détails abondants dans l'ouvrage de M. de Laplanche, p. 482 et s.

(6) Bourjon, II, p. 319, n°s 18 et s.; Pothier, p. 352.

(7) N. C., 295.

(8) L'art. 295 le disait expressément; cf. Pothier, *ibidem* et de Laplanche, p. 491 et s.

(9) Ferrière, IV, p. 233 et s.

(10) V. *suprà*, p. 155-157.



raissent à peu près complètement des actes parisiens au début du XIII<sup>e</sup> (1). Il en est ainsi de l'ancienne pratique de l'offre aux proches dont j'ai relevé un dernier exemple de 1206 (2). Les aliénations à titre onéreux se font librement, sans même qu'il soit fait mention du cas de nécessité ou de la pauvreté jurée du vendeur, qui sont allégués beaucoup plus tard dans certaines régions (3). La liberté d'aliéner, s'est ainsi rapidement affirmée à Paris, plus complètement même qu'ailleurs, mais elle ne s'entend que sous une réserve très nette qui, sans lui porter atteinte théoriquement, restreint cependant ses conséquences pratiques : les parents du vendeur peuvent, lorsque l'aliénation porte sur un bien de famille, se substituer à l'acquéreur, en l'indemnisant dans un bref délai et conserver ainsi le bien familial en faisant un sacrifice d'argent. C'est ce qu'on appellera plus tard le retrait lignager (4).

Le retrait lignager est né spontanément en coutume vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (5). Comme le retrait féodal, dont on ne peut le séparer que pour des raisons de méthode, il fournit une solution ingénieuse au problème que pose l'irrésistible tendance de celui qui jouit pratiquement d'un bien à en disposer, malgré les droits moins forts conservés ou prétendus par d'autres personnes. Le propriétaire d'un bien familial, fief ou censive, engagé dans la hiérarchie féodale, a sur ce bien des droits plus étendus en fait que ses parents ou son seigneur ; mais ces derniers sont plus « proches » du bien qu'une personne tout à fait étrangère, n'ayant d'autre titre à la retenir que le prix qu'elle en a donné. Lorsque la coutume reconnut la nécessité d'autoriser le propriétaire à aliéner son bien,

(1) V. cependant *Arch. de l'H.-D.*, n° 263 (1230) et *Cart. de Port-Royal*, n° 159 (1236); mais dans ces deux actes, et surtout dans le second, le concours des lignagers est nettement compris comme valant renonciation de leur part au retrait lignager.

(2) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 138, cité *suprà* p. 156, n. 1.

(3) Notamment dans la région du Nord : v. l'ouvrage de M. Falletti, cité *infra*, p. 119 et s. et joignez *Notes d'audiences*, 92, pour la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

(4) Sur le retrait lignager en général, v. Viollet, p. 609; Brissaud, p. 1186-1187 et surtout Louis Falletti, *Le retrait lignager en droit coutumier français*, thèse Droit, Paris, 1923, 527 p. Cet excellent ouvrage me permettra d'alléger les citations de textes que j'avais depuis longtemps réunies pour comparer le droit parisien du retrait au droit des coutumes voisines; mais je citerai tous les documents parisiens que j'ai relevés, même s'ils ont été utilisés par M. Falletti.

(5) M. Falletti n'a pas discuté d'une manière complète la question de l'origine du retrait; il se borne, p. 100 et s., à écarter la théorie d'E. de Laurière qui lui donnait une origine féodale, à mentionner la théorie de Ficker, d'après Robert Caillemier, *Le retrait lignager dans le droit provençal*, p. 55 et s., et à la condamner avec lui, p. 104, n. 3.



sans même l'offrir au préalable à ses parents ou à son seigneur, elle devait aisément découvrir à cette possibilité le correctif équitable du retrait : si les parents ou le seigneur ne se résignent pas à voir passer en mains étrangères un bien dont ils sont proches, ils offriront à l'acquéreur la restitution de ses déboursés et garderont le bien. Le propriétaire aura ainsi librement disposé de son bien selon son vœu, sans avoir rendu de comptes à personne; les parents ou le seigneur l'auront acquis en en payant la valeur et l'acquéreur, dûment indemnisé, n'aura rien à dire; il sait, au surplus, qu'il est difficile d'employer son argent dans cette société encore un peu figée où chaque bien est affecté à un lignage et incorporé à une seigneurie.

Le mécanisme du retrait ou, si l'on veut, sa technique est très simple : on sait l'usage qu'en a fait le moyen âge. Il suffira d'en rappeler ici une application dont nous avons des exemples dans la région parisienne au XIII<sup>e</sup> siècle et qui est trop peu connue : le droit de retrait appartenant à l'église cathédrale, ou à l'église paroissiale, lorsque les dîmes inféodées et ainsi détournées du patrimoine de l'Eglise sont vendues par leurs possesseurs à un couvent ou à un monastère (1). Le droit canonique ayant renoncé à contester la légitimité de la propriété des laïques sur les dîmes, certaines coutumes locales cherchent du moins à donner à l'église cathédrale ou paroissiale la possibilité de les recouvrer en cas d'aliénation et moyennant un sacrifice d'argent. Les motifs déterminants sont ici très différents, mais le mécanisme est le même. Pour le retrait féodal, le motif déterminant est le maintien des droits de supériorité du seigneur; pour le retrait lignager, c'est la conservation des biens dans les familles. Le même

(1) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 96 (1238), cité aussi par Falletti, p. 73, n. 4 : le chapitre de N.-D. de Paris, *tanquam matrix ecclesia, ratione consuetudinis dyocesis Parisiensis*, reprend par retrait une dime inféodée acquise par le chapitre de Saint-Thomas. Les textes suivants visent très clairement un droit de retrait appartenant au curé sur les dîmes inféodées de sa paroisse vendues à un établissement ecclésiastique : *Ch. de Saint-Laurent de Montfort*, n° 8 (1230); *Ch. de N.-D. de Maintenon*, n° 31 (1249). Déjà un acte du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, Tardif, *Mon. hist.*, n° 557, fait allusion, comme un acte de 1213, *Cart. de la Roche*, n° 22, à un droit de préférence du curé lorsqu'une dime inféodée perçue sur sa paroisse est vendue. On voit ainsi très bien que, dans les idées de l'époque, lorsque la dime inféodée quitte par aliénation à titre onéreux le patrimoine du laïque, le curé de la paroisse et, à son défaut, l'église cathédrale sont plus proches de la dime que tout autre. C'est ce principe que le Parlement reconnut en 1267, après intervention personnelle de Saint-Louis, en excluant le retrait lignager dans l'hypothèse d'une dime inféodée vendue au curé de la paroisse. Cf. sur tous ces points : Falletti, p. 232, n. 2 et Paul Viard, *Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France*, 1912, p. 97 et p. 156.



instrument donne ainsi satisfaction à des besoins fort différents (1).

En négligeant les témoignages un peu plus anciens se référant à des essais de retrait en cas de donation (2), c'est vers 1210 que nous rencontrons les premiers témoignages de l'existence du retrait lignager en cas d'aliénation à titre onéreux. Ainsi, en 1213, une personne vend une maison à l'Hôtel-Dieu de Paris moyennant 41 livres; il est stipulé que le vendeur paiera 10 livres *pro pena sua* si la maison *retraheretur infra annum ratione hereditatis* (3). C'est la preuve que le retrait lignager existe déjà en coutume, puisque la pratique introduit dans les actes de vente des clauses spéciales pour en diminuer les inconvénients. Et dans ce premier témoignage que j'ai noté nous trouvons, pour désigner le retrait lignager, le mot même de *retrahere*, qui, sensiblement plus tard, donnera le substantif *retractio* ou *retractus*, (4) après n'avoir eu pendant longtemps aucune signification technique et avoir été employé à côté de vocables aussi imprécis, comme *rescindere*, *revocare*, *evincere*, *rehabere* (5).

La clause prévoyant une peine en cas de retrait devint sans doute assez promptement une clause de style dans les actes de vente. Et c'est à elle que nous devons la plupart des témoignages relatifs au retrait lignager que nous possédons dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (6). Elle prévoit que le

(1) E. de Laurière, en attribuant une origine féodale au retrait lignager comme au retrait féodal (Falletti, p. 100 et s.), n'a pas su établir cette distinction capitale entre l'esprit de l'institution et sa technique.

(2) V. *supra*, p. 310 et notamment acte des environs de 1162 dans *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 24, p. 35, cité n. 6.

(3) *Arch. de l'H.-D.*, n° 114, également cité par Falletti, p. 72, n. 4. — C'est bien vers cette époque qu'apparaissent les mentions du retrait lignager dans les diverses régions coutumières. V. les nombreux textes cités par Falletti, p. 62 et s.; j'estime que le *T. A. C. de Normandie*, c. 90, vise le véritable retrait, quoi qu'en dise Falletti, p. 69-70.

(4) Le premier exemple que j'aie relevé du mot *retractio* est de 1264 : *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 166.

(5) V. quelques textes sur cette question de terminologie : de Manneville, *P. J.*, p. 125-126 (1218) : *retraxi et revocavi*; p. 131 (1219) : *fuert revocatum*; *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 354-355 (1226) : *evinci*; I, p. 147 (1228) : *si retraheretur*; *Arch. de l'H.-D.*, n° 272 (1231) : *retrahi vel rescindi*; *Cart. de Port-Royal*, n° 159 (1236) : *retrahi*; *Arch. de l'H.-D.*, n° 436 : *retracta vel evicta*, cf. Félibien, III, p. 209 (1252); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 895 (1289) : *se la vente estoit retraite*.

(6) Cependant une charte de 1218 (de Manneville, *P. J.*, p. 125-126), nous montre Thibaut d'Outrevoisin retrayant un champart aliéné par la femme de Thibaut de Vallangouard sa parente, *volens campipartem illam ad me jure hereditatis pertinentem ad alienos devolvi*. On remarquera l'affirmation particulièrement précise qu'il s'agit d'un bien de famille intéressant le retrayant comme héritier éventuel.



bien pourra être repris *per parentelam* (1) ou *ratione hereditatis* (2), *consanguinitatis* (3), *proximitatis* (4) ou *propinquitatis* (5); ces deux derniers termes peuvent s'appliquer aussi bien au retrait féodal, mais les autres visent exclusivement le retrait lignager. Elle indique de même, assez souvent, que le retrait doit être intenté dans l'an et jour (6), selon la tendance générale du droit coutumier ancien à rendre définitive toute situation qui, à l'expiration de ce délai, n'a rencontré aucune contradiction.

Mais son but essentiel est de stipuler une somme déterminée ou une quotité du prix que le vendeur devra, à titre de peine (7), remettre à l'acheteur dépossédé. A l'origine du système sans doute, le vendeur agissait avec une témérité manifeste en vendant directement sa chose à un étranger, sans l'offrir à ses proches ou sans obtenir leur consentement à l'opération. Pour trouver un acquéreur, malgré tant de risques, il devait promettre une sérieuse compensation pour le cas où se réaliserait un retrait qu'il aurait dû prévoir mais qu'il ne pouvait empêcher. Cette amende civile est assez souvent fixée dans les textes parisiens au cinquième du prix (8). Mais je ne crois pas qu'il faille tirer quelques conséquences de l'analogie de cette quotité avec celle du quint denier; l'amende est en effet stipulée à ce chiffre qu'il s'agisse d'une censive ou d'un fief; et, d'autre part, en cas de vente du

(1) De Manneville, *P. J.*, p. 131 (1219); cf. *Cart. de Port-Royal*, n° 159 (1236).

(2) *Arch. de l'H.-D.*, p. 51 (1213).

(3) De Manneville, *P. J.*, p. 125-126 (1218).

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 60 (1237); I, p. 166 (1264); III, p. 165 (1288).

(5) De Manneville, *P. J.*, p. 125-126 (1218); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 977, (1238).

(6) *Arch. de l'H.-D.*, p. 51 (1213); n° 546 (1248); *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 354 (1226).

(7) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 354 (1226) : *nomine pene*; I, p. 147 (1228) : *XV libris de pena*, garanties par des fidéjusseurs; *Cart. de Port-Royal*, n° 159 (1236) : *pro pena*; *Cart. de la Grande Confrérie N.-D.*, n°s 22 et 24 (1244) : *nomine pene*, avec, en garantie, dation d'une maison et de tous les biens du vendeur en contre-plège; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 513 (1251) : garantie avec plèges de *pena solvenda*; n° 895 (1289) : *treze livres de paris en nom de pene*; *Trésor des Chartes*, n° 5236 : retrait exercé avec une *poena* de 120 l.

(8) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 60 (1237); III, p. 165 (1288); III, p. 52 (1308); Félibien, III, p. 209 = *Chart. Univ. Paris.*, I, p. 238 (1252); dans ces deux derniers cas, il s'agit sûrement de censives. Dans beaucoup d'autres cas, ainsi *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 895 (1289), l'amende correspond au cinquième du prix, sans que le quint soit expressément stipulé. Les *Const. du Châtelet*, § 51, font mention de ce quint denier *par la raison de la retere*. — La quotité du quint n'est d'ailleurs pas constante; v. *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1064 (1248) : *pena* de XV sous stipulée pour une vente de quatre livres.



fief, c'est le vendeur et non l'acheteur qui payait le quint denier au seigneur comme droit de mutation. La peine du quint couvrait tout au plus les faux frais que l'acheteur avait dû faire pour réaliser l'acquisition, le lignager retrayant ne devant sans doute rembourser, au début, que le prix de la vente. On peut le présumer du moins d'après la précaution que l'on prit un peu plus tard de stipuler la restitution des loyaux coûts et autres dommages-intérêts, à côté de la pure peine civile du début (1). Nous en avons même un témoignage à peu près direct dans un texte de 1270 : l'Eglise de Paris se résigne, d'après cet acte, à consentir à l'amiable au retrait d'un fief qui lui a été vendu par le frère du retrayant; mais elle prend soin de réserver à l'égard du vendeur, outre la *pena conventa*, tous les dommages et intérêts, pertes et dépenses qu'elle a le droit de réclamer (2).

Dans cette seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs, des textes un peu plus variés nous permettent d'apercevoir, pour la région parisienne, les principaux contours de l'institution que les coutumiers d'autres régions, comme la Normandie ou le Beauvaisis, nous retracent en détail à la même époque (3). Nous savons ainsi que le retrait appartient au lignager le plus proche, du côté du propre aliéné (4); et nous avons en 1273 un exemple de mineurs autorisés par le juge à vendre un alleu pour retraire un propre paternel vendu par leur *patruus* (5). Le retrait est admis en cas de vente de l'héritage même ou de rentes constituées sur l'héritage, car la constitution de rente est considérée comme une aliénation partielle (6); mais si un héritage est échangé contre des rentes

(1) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 50 (1238); II, p. 229 (1264); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 513 (1251) : de *pena solvenda cum omnibus rectis constamentis*; cette dernière expression prépare les *loyaux coûts* de la terminologie postérieure.

(2) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 300 : *salvis tamen sibi pena conventa inter ipsos et dictum Philippum ac damnis, deperditis, expensis et interesse et omni alio jure que sibi competunt aut competere possunt contra dictum militem*.

(3) *Summa de legibus*, c. 116, qui appelle le retrait lignager *revocatio per bursam*; Beaumanoir, *Cout. de Beauvaisis*, n°s 1357 et s.; *Jostice et Plet*, 4, 8, 1 et 2, se borne à définir sommairement le retrait lignager et à le rapprocher du retrait féodal. Pour l'Anjou, *Et. de Saint-Louis*, I, 161-166.

(4) Les *Constitutions du Châtelet*, § 46, l'accordent globalement aux lignagers du côté du propre et Isabelle d'Auton, dans l'affaire dont il va être parlé, agit en retrait *tanquam proxima in genere* : *Olim*, I, p. 329, n° XVI. Cf. *Summa de legibus*, 116, 2-3; *Cout. de Beauvaisis*, n°s 1364, 1368, 1371, 1385.

(5) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 144.

(6) Exemple de 1226 où la possibilité du retrait est prévue pour une vente de dix livrées de rente : *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 354 : cf. *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1064 (1248).



perpétuelles, il n'y a pas lieu à retrait; le Parlement jugea ainsi en 1260 à propos de l'acquisition par le roi du château de la Ferté-Alais, moyennant 300 livres de rentes perpétuelles (1). Le retrait, en cas de contestation, doit être exercé en justice (2) et il fut précisé en 1269, dans l'affaire d'Isabelle d'Auton, que le délai traditionnel d'an et jour donné pour l'exercer ne courait que du jour où l'acquéreur avait été saisi ou investi par le seigneur du fief (3). Toutefois ce délai était prolongé quand le lignager n'était pas *ou pais* au moment de l'aliénation (4). Le lignager retrayant devait, lors de sa demande en justice, apporter une bourse au tribunal et montrer le prix (5) et de cette exigence formaliste naquit l'expression *retractus per bursam*, qui désigne le plus souvent à cette époque le retrait lignager (6). Le lignager doit reprendre tout l'héritage, à moins que l'acquéreur ne consente à un retrait partiel (7). Et il doit rembourser le prix dans un délai très bref, fixé à cinq jours au maximum dans l'affaire d'Isabelle d'Auton (8). Les *Constitutions du Châtelet* nous apprennent enfin que le vendeur doit indemniser l'acquéreur de toutes les pertes que le retrait lui occasionne (9) et que le retrayant

(1) *Olim*, I, p. 479, n° XIII; la cour considère que *dominus Rex dedit hereditatem pro hereditate*, et qualifie l'opération de *permutacio*. Beaumanoir, n° 1362, exclut le retrait en cas d'échange sans soulte.

(2) Exemple de 1264 dans *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 166.

(3) *Olim*, I, p. 329, n° XVI : *non currit tempus retrahendi... nisi a tempore saisine seu investiture per dominum feodi facte*, selon l'us et la coutume de France, admis par le bailli d'Etampes et confirmés par le Parlement; résumé de la même affaire dans le *Livre de Nicolas de Chartres*, n° 36 : en l'arrêt de dame Ysabeau d'Authonne appert que la coutume de Paris est que en retrait lignager l'an et jour ne court que depuis la saisine et investiture; *ibidem*, *Notices et Extraits*, p. 124. — En 1266, Isabelle d'Auton fait un emprunt au chapitre de Paris pour effectuer ce retrait : *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 296. — Même précision dans Beaumanoir, nos 1368 et 1372; la *Summa de legibus*, 116, 1; *Jostice et Plet*, 4, 8, 1 et les *Et. de Saint-Louis*, I, 161, se bornent à indiquer le délai d'an et jour.

(4) *Const. du Châtelet*, § 46; les *Et. de Saint-Louis*, I, 163, admettent aussi le retrait après l'an et jour quand le lignager habite hors de l'évêché.

(5) *Const. du Châtelet*, § 46. Cf. *Et. de Saint-Louis*, I, 162.

(6) *Olim*, I, p. 329, n° XVI; *Const. du Châtelet*, § 86 : *il le requiert à avoir par la bourse*; du Chesne, *Preuves*, p. 121 (1287) : *sus un retrait que ledit Jehan demandoit par la bourse à avoir*.

(7) *Const. du Châtelet*, §§ 46 et 86. — Cependant un acte de 1252 stipule le quint denier à titre d'amende *si dicta venditio in toto vel in parte retracta fuerit vel evicta* : Félibien, III, p. 209 = *Chart. Univ. Paris.*, I, p. 238.

(8) *Olim*, I, p. 354, n° X : la dame d'Auton n'ayant pas offert le prix dans les cinq jours du jugement est déchue du retrait *propter moram*. — La *Summa de legibus*, 116, 6, donne pour payer jusqu'à la nouvelle assise, avec un délai minimum de quinze jours; d'après Beaumanoir, nos 1393 et 1395, le retrayant doit être prêt à payer à toute journée du plaid.

(9) § 51, p. 63. La *Summa de legibus*, 116, 2, 6 et 8, ne parle que du remboursement du prix par le retrayant; les *Et. de Saint-Louis*, I, 162, 165 et 166 lui imposent la restitution des amendements, des droits de mutation et des loyaux coûts.



peut être débouté de son action s'il est prouvé que le marché lui a été offert au préalable et qu'il n'en a pas voulu (1). Tous ces traits ont leur intérêt et nous permettront de mieux suivre l'évolution ultérieure de l'institution. Mais pour la décrire avec tous les détails nécessaires, à Paris, nous devons nous placer à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle.

#### § 1. — LE RETRAIT LIGNAGER AUX XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES.

A cette époque, nous possédons de nombreux notables sur cette matière très pratique. Le *Grand Coutumier* (2) lui consacre un chapitre étendu qui paraît avoir été primitivement rédigé en latin et comporte des développements longs, subtils et parfois puérils, où l'on discerne l'influence du droit savant. Certains mss. contiennent des additions sans grand intérêt qui datent sans doute de la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle (3). Si l'on ajoute à tout cela de nombreux notables et quelques renseignements précis et vivants extraits des registres du Châtelet, il est possible de donner une description méthodique de notre institution en droit parisien.

J. d'Ableiges déclare à deux reprises, et presque dans les mêmes termes, pour justifier des solutions de détail, que *retrait fut introduit en la faveur des lignaiges, afin que les heritaiges demourassent es lignes dont ilz sont venuz et pour l'onneur dudit lignaige* (4). Il s'agit en somme de conserver les biens dans les familles. Et cela ne s'entend que des immeubles, corporels ou incorporels, à l'exclusion des meubles qui n'ont jamais été considérés comme intéressant les lignages (5).

(1) § 86, *in fine*; même doctrine dans *Et. de Saint-Louis*, I, 161; solution différente dans *Summa de legibus*, 116,5 et dans *Jostice et Plet*, 4, 8, 1. — D'après Beaumanoir, nos 1387-1388, le délai d'an et jour donné par la coutume ne saurait être diminué par des publications ou des offres aux lignagers. Tous ces textes établissent que, même après l'admission en coutume du retrait lignager, ont subsisté les anciennes habitudes d'offrir le marché aux proches, soit avant sa conclusion, soit même après.

(2) Livre II, c. 34, *des retraicts lignagiers*, p. 326-343; à la suite de ce chapitre où subsistent de nombreux passages en latin et dont les paragraphes revêtent souvent la forme interrogative : *queritur... respondetur*, des textes plus brefs sont introduits sous ce titre : *cy ensuit plusieurs notables cas touchant fait de retrait*, p. 344-348. Le titre du chapitre est dû aux éditions gothiques; les bons mss. (ainsi ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 208) portent simplement : *des retrais*.

(3) Ainsi les mss. contenant le remaniement que j'ai appelé *Style du Châtelet*, notamment, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 62 v<sup>o</sup> et s., et surtout le ms. Vatican 4790, f<sup>os</sup> 96 v<sup>o</sup>-98 v<sup>o</sup>.

(4) *Gr. Cout.*, p. 343; cf. p. 336.

(5) *Gr. Cout.*, p. 328.



D'autre part le retrait ne s'applique qu'aux immeubles familiaux, aux propres comme on le dira plus tard, c'est-à-dire en principe aux biens qui sont venus au vendeur par succession, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une succession directe ou collatérale (1). La notion de propre de retrait est donc à cet égard plus étendue que celle de propre de communauté (2). Elle s'étend encore à des biens qui sont qualifiés de conquêts au XIV<sup>e</sup> siècle parce qu'ils sont traités comme tels au point de vue du droit successoral. Ainsi les biens acquis par le père et mère et transmis aux enfants par donation en mariage ou succession sont susceptibles de retrait s'ils sont vendus par les enfants : certains textes les qualifient cependant de conquêts et on les appellera plus tard des propres naissants (3). De même, les biens acquis par le vendeur dans son lignage, soit par acquisition directe, soit en exerçant le retrait lignager, peuvent, tout en étant qualifiés de conquêts, être retrayés en cas de revente (4). Quoiqu'ils ne soient pas venus au vendeur par voie de succession, ils sont réellement des biens de famille (5). On considère également comme des propres les biens substitués par voie d'échange à un propre : c'est la notion bien connue du propre de subrogation (6). Les textes en donnent une autre application plus complexe, mais intéressante : si dans un partage entre héritiers de diverses lignes, l'un se voit attribuer, pour sa part, un héritage qui ne vient pas effectivement de son côté et ligne, cet héritage sera considéré comme un propre de succession et sera susceptible de

(1) *Gr. Cout.*, p. 326, par succession ou escheoite; p. 328. *Ps. des Marès*, n° 209 = *Ps. Cout. de Charles VII*, p. 38 et n° 212 = *Ps. Cout. de Charles VII*, p. 39 opposent nettement, au point de vue du retrait : *héritage*, c'est-à-dire propre, et *conquest*.

(2) Cf. *suprà*, p. 187-188.

(3) *Cout. not.*, nos 16, 57; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f°s 66 v°-67. L'expression de *son naissant* se trouve dans les bons mss. du *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 216, mais non dans les éditions, p. 347 *in fine*, texte qui vient du *Ps. des Marès*, n° 284.

(4) *Gr. Cout.*, p. 342-343 et p. 343 *in fine* : acquisitions directes dans le lignage; p. 343, *in medio* : acquisition par retrait. Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 63 généralise, que l'acquisition ait été faite par don, achat ou échange; cf. ms. fr. 10816, f° 169, c. de coutume.

(5) D'Ableiges *loc. cit.*, donne expressément cette raison de fond, qui est suffisante, puis s'efforce gauchement de concilier les solutions données avec la coutume disant que *en conquest ne gist point retrait*. Le *Style du Châtelet* dit simplement que le bien n'est pas en ce cas réputé *son conquest*, mais *pour héritage tenu en ligne*.

(6) *Gr. Cout.*, p. 333. L'équité impose cette solution, puisque le retrait est exclu en cas d'échange sans soulte; s'il en était autrement, il suffirait d'échanger un propre, puis de le revendre pour dépouiller de leur droit à l'immeuble les lignagers. Elle est d'ailleurs impliquée par la décision qui suit.



retrait par les héritiers du vendeur en cas d'aliénation postérieure (1).

Pour qu'il y ait lieu à retrait, il faut une aliénation entre vifs, à titre onéreux, de l'héritage susceptible de retrait. Il est exclu en cas de donation (2), sauf la possibilité pour le lignager réclamant de prouver que la donation apparente dissimule en réalité une opération à titre onéreux (3). La vente est le type normal de ces opérations; une rente vendue est aussi bien retrayable que ne le serait le fonds vendu tout entier (4); mais il faut une aliénation perpétuelle et définitive pour justifier l'intervention du lignage; une aliénation pour la vie de l'acquéreur et même à la vie de deux personnes ne serait pas susceptible de retrait; le lignage peut attendre et l'immeuble lui reviendra un jour (5).

Il ne saurait être question de retrait en cas de bail à rente, pourvu que l'acquéreur n'ait versé aucuns deniers d'entrée qui donneraient à l'opération un caractère tout différent (6). Cette solution est assez rationnelle car la rente stipulée se substitue à l'héritage aliéné et produit des fruits avec la même régularité et la même perpétuité (7). Comme il a été déjà dit, le bail à rente, dans l'esprit du moyen âge, n'est pas une aliénation, mais un échange (8). Et il est certain qu'en cas d'échange il ne peut être question de retrait (9). Le droit parisien a poursuivi bien moins rigoureusement que certaines autres coutumes le maintien dans la famille de l'immeuble même, de l'immeuble en nature qui en est

(1) *Ps. cout. de Charles VII*, p. 38 reproduit par *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 67.

(2) *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, f° 30. Cf. *supra*, p. 311.

(3) *Gr. Cout.*, p. 332.

(4) *Gr. Cout.*, p. 328; p. 347 = *Ps. des Marès*, n° 284; exemples de retrait pratiqué à l'encontre de ventes de rentes : *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 67; *Sent. du Châtelet*, n° 103 (1396); *Arch. nat.*, Y 5221, f° 28 v° (28 nov. 1398); Y 5232, f° 9 v° (8 mai 1454); Y 5233, f° 194 (9 février 1505).

(5) *Gr. Cout.*, p. 328. *Ps. des Marès*, n° 284, exige aussi pour ouvrir le retrait une vente de rente perpétuelle. — La vente forcée, comme la vente volontaire, ouvre le retrait : *Gr. Cout.*, p. 344; *Ps. cout. de Charles VII*, p. 38; notable du ms. lat. 9845, f° 58; *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, f° 30.

(6) *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 216, pour le bail à rente à vie; pour le bail à rente perpétuelle : *Ps. Cout. de Charles VII*, p. 38; *Sent. du Châtelet*, n° 102 (1396). C'est la solution traditionnelle (*supra*, p. 325, n. 1) rappelée par *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, f° 30. La même solution est impliquée par la « cautèle » citée par *Gr. Cout.*, p. 333, après *Not. Points*, 147. — L'exception relative au cas de deniers d'entrée est donnée par *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 66 v°.

(7) C'est la solution générale en droit coutumier : Falletti, p. 210 et s.

(8) V. tome I, p. 451-452 et ajoutez *Gr. Cout.*, p. 354, cité par Falletti, p. 212, n. 3.

(9) *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, f° 30; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 97.



venu (1). Il lui suffit que la consistance du patrimoine immobilier de l'aliénateur ne soit pas trop profondément modifiée par les opérations auxquelles il se livre. Mais il faut qu'il s'agisse d'un véritable échange, sans fraude, immeuble contre immeuble; l'échange d'un immeuble contre des objets mobiliers serait équipollent à vente (2). En cas d'échange avec soulte, il subsiste quelque incertitude sur la pratique parisienne; l'opinion courante admettait le retrait partiel de l'héritage à concurrence de la valeur de la soulte; certains coutumiers allaient même plus loin et soutenaient que l'héritage était retrayable en totalité, du moment qu'il y avait une soulte et si petite fût-elle (3).

Le retrait appartient à toute personne du lignage du vendeur du côté et ligne dont l'héritage lui est venu, c'est-à-dire aux parents aptes éventuellement à succéder à l'héritage, si la succession du vendeur venait à s'ouvrir au moment de la vente (4). L'aptitude à retraire est donc liée à l'aptitude à succéder et il n'y a ici qu'à renvoyer purement et simplement à ce qui sera dit de la succession aux propres. J. d'Ableiges formule cette liaison sous son aspect négatif en déclarant que *qui n'est habile à succéder ne peut venir à retrait* et en donne une application assez simple (5). Deux époux ont acquis pendant leur mariage quatre livres de rente passées à leur enfant qui les vend; un cousin germain du côté paternel veut les obtenir par retrait; il y fut admis à concurrence de la moitié seulement car l'autre moitié venait de la mère et il n'était pas de son côté et ligne. J. d'Ableiges atteste qu'il en fut ainsi jugé de son temps; au début du xv<sup>e</sup> siècle, dans une hypothèse très voisine, le Châtelet jugea de la même manière (6).

Tout parent du côté et ligne peut retraire l'héritage sorti de la famille; ce n'est pas une faculté accordée au plus prochain (7), mais une possibilité dont bénéficiera le plus dili-

(1) V. notamment, pour la Champagne, *Gr. Cout.*, p. 338. Cf. Falletti, p. 194.

(2) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 97; p. 345 (échange frauduleux); p. 341-342 (échange contre des objets mobiliers).

(3) *Gr. Cout.*, p. 337, qu'il faut lire dans les mss. (ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 211 v<sup>o</sup>, où les noms des coutumiers sont donnés et ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 97); dans la pratique, un arrangement intervenait. Sur les systèmes suivis dans les autres provinces, v. Falletti, p. 188 et s.

(4) *Gr. Cout.*, p. 326; *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 82.

(5) *Gr. Cout.*, p. 346.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 104 (févr. 1505).

(7) Malgré la formule de *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 82 : « Les amis du vendeur, par especial le plus prochain ».



gent (1), sauf sans doute à en partager le profit avec les parents au même degré (2). Le droit parisien ne calque pas le droit au retrait sur le droit de succéder et d'Ableiges ne cite à ce point de vue la coutume de Champagne que pour l'opposer à la pratique parisienne (3). Il suffit que le bien reste dans la famille, grâce à l'intervention du plus diligent. Par application de la même idée, le retrait n'est pas admis en cas de vente dans le lignage (4). Ces solutions, sans compromettre les intérêts essentiels de la famille, ont l'avantage d'une grande simplicité (5).

Le retrait est normalement exercé par le lignager; s'il est incapable, son représentant légal pourra l'exercer à sa place, sauf à solliciter l'autorisation du tribunal pour plus de sûreté (6); parfois les parents du mineur sollicitent la nomination d'un ou de deux curateurs pour agir en retrait (7). Si le propre aliéné est du côté et ligne d'une femme mariée, l'action doit être intentée en principe par les deux époux ou par le mari seul, muni d'une procuration expresse de sa femme (8). Si l'action correctement entamée est ensuite poursuivie par le mari seul, la régularité de la procédure peut être sérieusement contestée.

L'action en retrait doit être intentée dans l'an et jour (9); le délai court d'ailleurs non pas du jour de l'aliénation, mais

(1) Cf. *Sent. du Châtelet*, n° 104, « supposé que ledit de Bussy eust été précédé en diligence ouudit retrait lignager »...

(2) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 98 v° (concours entre frères); *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, f° 30.

(3) *Gr. Cout.*, p. 338-339. E. de Laurière, *Cout. de Paris*, II, p. 103, a cru à tort que ces décisions, qu'il reproduit, étaient du droit parisien.

(4) *Gr. Cout.*, p. 326, 327, 328; ms. Vatican 4790, f° 98 v°; ms. fr. 10816, f° 169 = *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 63, reproduit par une édit. gothique du *Gr. Cout.*, p. 330, n. 2.

(5) V. dans Falletti, p. 308 et s. un dépouillement étendu des textes coutumiers sur cette question de la préférence entre les lignagers.

(6) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 67; Arch. nat., Y 5220, f° 225 (1396).

(7) *Sent. du Châtelet*, n° 9 (15 mai 1396); cf. t. I, p. 154, n. 3.

(8) Longue discussion, sans grand intérêt, sur ce point dans le *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 97-98; cf. *supra*, p. 198, n. 2.

(9) *Gr. Cout.*, p. 326, 329; mais, d'après ce dernier texte, il suffit que l'ajournement soit fait dans le délai, même si le jour assigné échoit hors de l'année; ajoutez *Cout. not.*, 145, 149-50; *Ps. des Marcs*, n° 143. — Les deux exceptions au principe présentées par le *Gr. Cout.*, p. 329, n'en sont pas. La première signifie simplement que le délai part de l'ensaisinement. La seconde n'est pas un retrait lignager, mais un retrait de mi-denier et le texte de l'édition est corrompu. V. *supra*, p. 186 et n. 2. — Je crois devoir citer ici, après Ferrière, *Corps et compilation*, II, p. 639, n° 2, un texte de 1287 qui paraît bien se référer au retrait de mi-denier et qui n'a pas été utilisé au siège de la matière. C'est un accord entre Alix de Montmorency et Jean de Garlande (du Chesne, *Preuves*, p. 121) au sujet de biens acquis pendant leur mariage par la sœur d'Alix et Anseau de Garlande



du jour où l'acquéreur a été mis en saisine par le seigneur (1). Il y a là une règle fondamentale, nettement liée à l'idée que l'ensaisinement seigneurial réalise la publicité de l'acquisition et met les lignagers en demeure de faire promptement valoir leurs droits. Si le délai courait du jour de la vente ou même de la dessaisine, comme semblent le dire quelques textes médiocres (2), il serait vraiment trop facile d'éviter le retrait, sans aucun risque, en se mettant en règle avec le seigneur et en retardant, d'accord avec lui, le jour de l'ensaisinement (3).

L'action en retrait, malgré de puérides controverses (4), est une action réelle (5); elle doit donc être dirigée contre celui qui est en possession du propre (6). L'acquéreur peut revendre le propre sans fraude, même avant l'expiration du délai d'an et jour (7); s'il est encore en saisine, l'action n'en sera pas moins dirigée contre lui; dans le cas contraire, elle sera intentée contre le sous-acquéreur (8).

Le tribunal compétent est celui de la situation du propre et le cas de retrait relève de la justice foncière (9). La procédure, qui est retracée tout au long par le *Grand Coutumier*, est très formaliste et les formalités exigées le sont sous la sanction la plus rigoureuse : le demandeur qui les néglige est débouté de son action (10).

Les praticiens ne semblent pas avoir été favorables au retrait; les Maucieux affirment déjà qu'il est haineux de

dont, à défaut d'hoirs de corps, Jean de Garlande est héritier. Jean voulait avoir ces biens *par la bourse* et Alix les lui abandonne moyennant une somme d'argent; il n'est pas dit expressément dans l'acte que les acquêts ont été faits dans le lignage des Garlande mais on ne s'expliquerait pas autrement l'action en retrait de Jean.

(1) Arch. nat., X<sup>1</sup>5, f° 243 v° (30 juillet 1322) = Boutaric, n° 6896; *Cout. not.*, n°s 145, 149; *Ps. des Marès*, n°s 207, 284; *Ps. Cout. de Charles VII*, p. 38; ms. fr. 18110, f° 72 r° et v°.

(2) *Gr. Cout.*, p. 326 qui se rectifie d'ailleurs lui-même p. 329.

(3) Fraude prévue notamment par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 63.

(4) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 63 r° et v°.

(5) *Ps. des Marès*, n° 257.

(6) *Gr. Cout.*, p. 335; *Cout. not.*, n°s 146-148; *Ps. des Marès*, n° 142; *Ps. cout. de Charles VII*, p. 40; mais il faut, et ces textes le précisent, que l'aliénation ait été faite avant l'ajournement et sans fraude.

(7) *Cout. not.*, n° 144 = *Ps. cout. de Charles VII*, p. 39.

(8) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 62 v°, reproduisant une coutume prouvée.

(9) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 98 v°; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 63 r° et v°; f° 67 v°.

(10) *Gr. Cout.*, p. 327-328; le ms. Vatican 4790, f° 96 v° semble dire que le demandeur ne peut rectifier sa demande, même en cas d'erreur matérielle; l'*Ord. de plaidoyer*..., ms. fr. 19832, f° 15 v° donne la formule d'une demande en retrait.



droit puisque le droit romain l'ignore et ils en concluent qu'on doit admettre les cautèles raisonnables qui tendent à l'écartier (1). Le point de vue des coutumiers parisiens du XIV<sup>e</sup> siècle est plus exact; ils reconnaissent que le retrait, bien qu'ignoré du droit romain (2), est bien approuvé cependant par la coutume et, quand il s'agit de ses règles de fond, ils admettent, en général, le principe d'une interprétation favorable (3). Mais, dans les questions de forme, les praticiens se montrent très rigoureux.

Le retrayant ou son procureur, en formant sa demande, doit expressément offrir le remboursement du prix et des accessoires et même présenter en justice les deniers eux-mêmes, en déclarant qu'il est prêt à parfaire (4). Il doit renouveler ces offres et cette présentation à chacune des journées de la cause et cette exigence est si précise qu'un seul défaut, de la part du demandeur, lui fait perdre la cause définitivement (5). En 1504, un défendeur en retrait exploite habilement l'absence de son demandeur (6); son procureur « a tendu le giron » et s'est déclaré prêt à remettre au greffe son contrat d'acquisition pour obtenir immédiatement le remboursement du prix et de ses accessoires.

L'acquéreur peut, en effet, à chacune des journées de la cause, acquiescer à la demande et accepter les offres du retrayant. Dans ce cas, il doit être tout de suite désintéressé « avant le soleil couchant » ou, du moins, s'il y a contestation, les deniers doivent être consignés en main de justice (7). Il affirme par serment, devant le juge, la sincérité du prix

(1) *Ord. de plaidoyer*..., ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 30; cf. f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>.

(2) *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 258.

(3) Tel paraît être le point de vue du rédacteur des longues additions du ms. Vatican 4790, f<sup>os</sup> 96 v<sup>o</sup> et s.; voici notamment un passage caractéristique : *cas de retrait n'est mis contre droit escript mais est de droit escript introduit avec la coutume qui est componant au droit ou au moins si noctoire et approuvée qu'elle est repputée comme loy et si favorablement gardée pour les retrayeurs*. Et il déduit de ce principe d'interprétation qu'il y a lieu à retrait en eas d'échange avec soulte, si faible que soit la soulte.

(4) *Ps. des Marès*, n<sup>os</sup> 82-83; *Gr. Cout.*, p. 327-328; ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 98 v<sup>o</sup>; exemple de consignation en justice : Arch. nat., Y 5232, f<sup>o</sup> 52 v<sup>o</sup> (27 juin 1454).

(5) *Gr. Cout.*, p. 339, 346.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 110.

(7) *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 208; ms. lat. 9845, f<sup>o</sup> 58 v<sup>o</sup>; *Gr. Cout.*, p. 340; Arch. nat., Y 5232, f<sup>o</sup> 27 v<sup>o</sup> (27 mai 1454); tous ces textes supposent que les deniers doivent être versés ou consignés dans la journée. En 1504, *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 110, on parle « du temps de XXIV heures acoustumé ». — La totalité du prix doit être remboursée de suite; il ne suffirait pas que le retrayant passât obligation pour le surplus : Y 5232, f<sup>o</sup> 61 v<sup>o</sup> (3 juillet 1454).



porté à l'acte d'acquisition (1) et le retrayant de son côté doit jurer qu'il exerce le retrait avec des deniers qui lui sont propres et pour son compte personnel (2). Outre la restitution du prix en monnaie ayant cours à ce moment, même si sa valeur a baissé depuis l'acquisition (3), le retrayant doit le remboursement des loyaux coûts du contrat (4). Il doit aussi la restitution de la valeur des réparations faites depuis l'acquisition, pourvu qu'elles aient été faites pour l'utilité de l'immeuble et non pour la commodité de l'acquéreur (5). Pratiquement, les réparations étaient faites sous le contrôle de la justice et par provision (6). Les registres du Châtelet contiennent d'innombrables exemples de ces provisions sollicitées par des acquéreurs menacés d'éviction par des retrayants ou par des censiers (7).

La question des fruits est assez délicate. L'acquéreur garde les fruits qu'il a perçus à maturité ou les produits détachés, au temps accoutumé, avant l'ajournement; il est propriétaire et il n'est pas utile d'invoquer ici le principe romain qui attribue les fruits au possesseur de bonne foi (8). Mais il ne pourrait couper un arbre, pas plus qu'il ne pourrait donner atteinte à l'intégrité d'une construction ou s'approprier un produit avant le temps venu, pendant l'année du retrait, sans

(1) *Sent. du Châtelet*, n° 110; v. dans le ms. lat. 4641, f° 23 v°, une formule de lettres de chancellerie prescrivant au juge d'imposer seulement la restitution du prix réel, même si le contrat d'acquisition porte un prix plus élevé. Lorsque l'acquéreur a acheté successivement une rente sur le fonds et le fonds lui-même, le retrayant doit rembourser les deux prix : *Gr. Cout.* p. 344, qui vient de *Not. Points*, n° 11. Mais le paragraphe suivant donne une solution différente et bien moins équitable dans le cas où la rente constituée ne porte qu'accessoirement sur le fonds acquis. Cette solution est présentée comme une conséquence logique de la théorie romaine de la consolidation qu'invoque aussi logiquement le ms. Vatican 4790, f° 98 v° pour exiger seulement la restitution du second prix en cas d'acquisition, en deux étapes, de l'usufruit, puis de la nu-propriété.

(2) *Gr. Cout.*, p. 346; exemple de serment : Arch. nat., Y 5230, f° 60 v° (5 septembre 1430).

(3) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 98 v° : l'acheteur « ne puet demander la monnaie que il bailla car il ne puet reffuser la monnoye pour moins qu'elle n'est criée du roy. »

(4) *Gr. Cout.*, p. 327, 328, 340; *Ps. des Marès*, n°s 82-83. *Sent. du Châtelet*, n° 104 (1505).

(5) *Gr. Cout.*, p. 333.

(6) *Ps. des Marès*, n° 213 = *Ps. cout. de Charles VII*, p. 39, qui ajoutent une considération intéressante : l'acquéreur pourrait faire des réparations coûteuses, bien qu'utiles, pour rendre le retrait impossible à un lignager peu à l'aise.

(7) *Sent. du Châtelet*, n°s 105 (1395) et 106 (1402); Fagniez, *Répertoire*, n°s 149-152. Le prévôt commet un sergent à verge qui dirige les réparations et les paie avec l'argent avancé par l'acquéreur. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'acquéreur était commis par le prévôt à effectuer ces réparations comme personne étrangère : *Gr. Cout.*, p. 840-841.

(8) *Ps. des Marès*, n° 214; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 97.



être tenu à restitution; car, quoique propriétaire, il n'est pas encore *firmatus in dominio* (1). A dater de l'ajournement, l'acquéreur ne fait plus les fruits siens et il doit jouir des héritages, plus scrupuleusement encore, en bon père de famille (2). La récolte sera pour le retrayant, à charge de restituer la semence et les frais de culture (3).

En ce qui concerne les droits seigneuriaux payés lors de la première acquisition, il faut distinguer. S'il s'agit d'un fief, le retrayant devra restituer à l'acquéreur le quint denier qu'il n'aura d'ailleurs payé qu'exceptionnellement, car il incombe, en principe, au vendeur (4). Dans le cas d'une censive, la restitution des ventes et du droit de saisines n'incombe pas au retrayant proche parent de l'acquéreur jusqu'au degré de cousin germain (5); l'acquéreur n'a que la ressource d'assigner son vendeur en garantie, non sans doute pour obtenir garantie du fait même du retrait, mais pour éviter du moins la perte sèche des ventes et saisines (6). Les parents plus éloignés doivent la restitution complète des droits.

Cette solution assez singulière, qui paraît d'ailleurs avoir soulevé quelques difficultés (7), s'explique peut-être par une dispense ancienne de droits dont jouissait la vente directe à de proches parents. En tout cas, cette dispense, concevable avec la notion d'une concession faite primitivement à une famille plutôt qu'à un individu, ne fut pas maintenue. Il est bien certain au *xiv<sup>e</sup>* siècle que le retrayant d'une censive doit au seigneur, quelque soit son degré de parenté avec le retrayé, de nouvelles ventes et saisines (8). S'il s'agit d'un

(1) *Gr. Cout.*, p. 334; le ms. Vatican 4790, f° 94 précise que si le propre était emblavé au moment de l'acquisition, l'acquéreur devra attendre l'époque convenable pour la récolte.

(2) *Ps. des Marès*, n° 214; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 98 v°; *Sent. du Châtelet*, n° 107 (févr. 1505).

(3) *Gr. Cout.*, p. 334; mais d'après le ms. cité à la n. 1 le retrayé peut couper en vert le blé qu'il a semé lui-même.

(4) *Gr. Cout.*, p. 337.

(5) *Gr. Cout.*, p. 331.

(6) Ms. lat. 9845, f° 58 v°; *Gr. Cout.*, p. 331-332 qui atteste la survivance dans les contrats de la clause obligeant le vendeur à payer le quint du prix, à titre de peine, en cas de retrait, clause signalée *suprà*, p. 322-324.

(7) Comparez *Ps. des Marès*, n° 211 et n° 367 = *Ps. cout. de Charles VII*, p. 38. Ces textes excluent le recours contre le vendeur, à moins d'une clause formelle et ne concordent pas avec les textes cités à la note précédente. D'autre part, deux décisions du Châtelet, l'une du 20 mars 1396, *Sent. du Châtelet*, n° 108, l'autre du 8 mai 1454, Y 5232, f° 9 v°, condamnent le retrayant à une restitution partielle des ventes, en réservant au retrayé son recours contre son vendeur.

(8) *Gr. Cout.*, p. 330-331; *Ps. des Marès*, n° 210 = *Ps. cout. de Charles VII*, p. 39; *Sent. du Châtelet*, n° 309 (26 avril 1396); il en est autrement en Champagne. *Gr. Cout.*, p. 338 et ms. fr. 10816, f° 212.



fief, bien entendu, il ne peut être question d'un nouveau droit de quint qui n'incombe, par la coutume, qu'au vendeur (1).

Une réglementation aussi minutieuse devait être fertile en procès. On s'en aperçoit à l'abondance des documents. D'autre part, les praticiens s'efforçaient d'échapper au retrait qui gênait nécessairement les transactions immobilières et entravait les achats à vil prix d'une personne obérée et les dissimulations en vue de frauder les seigneurs. Si les seigneurs ne bénéficiaient eux-mêmes du retrait que pour les fiefs, l'existence du retrait lignager, dès qu'il s'agissait d'un propre, fief ou censive, les protégeait indirectement, comme il protégeait le vendeur acculé à la vente. L'institution, par son jeu normal, favorisait les transactions au juste prix.

Pour l'écarter, on recourait volontiers à des « cautèles » déjà conseillées dans une mesure raisonnable par les Maucieux (2). La plupart de ces ruses étaient puériles et inefficaces et il n'y a pas la moindre trace que les coutumiers honnêtes et la jurisprudence aient eu pour elles quelque complaisance. Si, par exemple, les parties simulaient une donation, la preuve de la fraude était largement admise (3). Le procédé le plus efficace pourrait bien avoir été de passer le bénéfice du marché à un acquéreur puissant contre lequel le lignager, par crainte révérentielle, hésitait à agir (4). Et ici encore il est bien probable que la jurisprudence admit la preuve de la simulation, comme elle permettait à l'acquéreur d'exclure un lignager trop pauvre pour retirer de ses propres deniers (5).

Il ne faut pas faire état de ces complications inévitables ni de ces cautèles pour admettre trop promptement que le retrait lignager a subi une régression à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. On a sans doute exagéré à l'excès le formalisme de sa procédure, mais il était bon en soi que l'action, intentée dans un bref délai, fût rapidement conduite, sans surprise de procédure, et que l'acquéreur dépouillé fût promptement indemnisé.

(1) *Gr. Cout.*, p. 337.

(2) *Ord. de plaidoyer...*, ms. fr. 19832, f° 30. V. l'indication de nombreuses cautèles dans le *Gr. Cout.*, p. 332-333; 344-348.

(3) *Arch. nat.*, X<sup>145</sup>, f° 234 v° (30 juillet 1322) = Boutaric, n° 6898. En 1505, le Châtelet admet le demandeur à prouver qu'un bail à rente dissimule une vente : Y 5233, f° 194. Ces fraudes sont précisément prévues par le *Gr. Cout.*, p. 332-333. — La cautèle qui consiste à retarder l'ensaisinement et que prévoient les *Not. Points*, n° 143 et le *Gr. Cout.*, p. 344, se heurtait à la règle traditionnelle qui faisait partir de l'ensaisinement le délai d'an et jour.

(4) *Gr. Cout.*, p. 332.

(5) *Gr. Cout.*, p. 346; cf. *supra*, p. 333, n. 2.



Et si l'on a constaté, parfois sans bienveillance, que le retrait était haineux, c'est-à-dire étranger au droit romain, la jurisprudence parisienne n'en a pas moins très efficacement défendu, contre les roueries médiocres des praticiens, une institution qui tenait au cœur même du droit familial. La coutume rédigée ne fera d'ailleurs qu'enregistrer, en détail, ses décisions.

## § 2. — LE RETRAIT LIGNAGER D'APRÈS LES COUTUMES RÉDIGÉES.

La rédaction de 1510 se borna en notre matière à reproduire les articles traditionnels, d'ailleurs assez sommaires, et ne résolut pas toutes les difficultés de détail qui furent soulevées (1). La jurisprudence, guidée par le grand traité d'André Tiraqueau (2), se montra très active à créer une sorte de droit commun du retrait dont les principes essentiels furent inscrits dans la N. C. Le titre du retrait lignager y comporte trente et un articles, au lieu des quinze de l'A. C. (3). Ces textes, dont la rédaction n'est pas toujours claire et qui se suivent sans aucun ordre, ont été très copieusement commentés car la matière est restée, entre toutes, féconde en procès (4). Essayons d'en dégager l'esprit et la substance sans nous perdre dans les détails.

Bien que les auteurs, pour des raisons de méthode, aient tendance à traiter la matière du retrait comme un appendice à la matière de la vente (5), ils savent très bien que le retrait lignager, comme la réserve coutumière et la grande cons-

(1) Chap. xvi, en matière de *retrait lignager*, art. 172-186. Ces art. sont conformes aux art. 178-191 du *Projet* de 1507 sauf sur la question du remboursement des ventes qui souleva en 1507 une vive discussion et sur la question du bail à cens qui ne fut pas résolue en 1510, pas plus que celle de la publicité à réaliser en cas d'acquisitions par le seigneur dans son fief ou sa censive. v. *Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 181 et s.; *Observations de Simon Marion*, 34-38, et Procès-verbal de l'A. C. (B. de R., III, p. 24-25).

(2) Nous ne possédons de Du Moulin que des notes posthumes sur le titre du retrait et des remarques brèves dans ses *Notae solennes*.

(3) Art. 129-159. Le titre de *retrait lignager* a été inséré, dans le N. C., avant les titres consacrés au droit familial qu'il suivait dans l'A. C. La plupart des articles nouveaux furent proposés par le premier *Projet* : *Mss. de Simon Marion*, p. 73-75.

(4) Je n'ai utilisé que les commentateurs parisiens et Pothier, *Traité des retraits*, *Œuvres*, édit. in-4°, 1781, t. I, p. 707-905. Pour le surplus je renvoie à l'ouvrage de M. Falletti, p. 181-490, qui a procédé à une minutieuse description juridique du retrait.

(5) Ainsi Loisel, *Inst. cout.*, III, 5; le titre 4 est consacré à la vente. Dans les *Œuvres* de Pothier, T. I, le traité des retraits suit le traité de la vente; cf. p. 707.



truction juridique des propres de succession, a essentiellement pour but de maintenir dans les familles les biens venus des ancêtres (1). Et si certains d'entre eux lui cherchent des précédents en droit mosaïque (2), et même, plus témérairement, en droit romain (3), tous, au fond, s'accordent à y voir « un droit français pur coutumier » (4). Aussi voit-on nettement s'affaiblir le courant, venu de l'engouement excessif du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle pour le droit romain, qui le déclarait un « droit odieux » parce qu'il était contraire au principe de la liberté des conventions (5). Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, Bourjon regrette franchement que des « idées purement praticiennes » aient exagéré les formalités dont la lettre de la coutume entoure encore son exercice (6). Et Pothier, tout en reconnaissant qu'il est rigoureux, puisqu'il n'est donné qu'à certaines conditions, le déclare favorable par sa fin, conforme à l'esprit de nos anciennes mœurs (7).

Il y a d'ailleurs unanimité chez les commentateurs à condamner les fraudes qui tendent à l'écarter, notamment en déguisant la vraie nature du contrat, en le tenant caché ou en majorant le prix véritable (8). Tous les moyens de preuves sont reçus par les tribunaux pour dépister ces fraudes et elles sont condamnées même au for intérieur car, le retrait étant un « droit très légitime », elles constituent une injustice caractérisée (9).

Le retrait est ouvert en cas d'aliénation d'un bien de famille. Après quelque hésitation, il a été limité aux immeubles, à l'exclusion même des meubles précieux des grandes familles qui sont parfois l'objet d'une substitution (10). Mais il ne peut

(1) E. de Laurière, *Cout. de Paris*, II, p. 70-71 qui appuie d'ailleurs trop, p. 1-2, sur son origine féodale; Pothier, n° 6.

(2) Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 204.

(3) Bourjon, I, p. 1018, n° 4.

(4) Pothier, Brodeau, Bourjon, *loc. cit.*; Ferrière, *Corps et compilation*, II, p. 558, n°s 4 et s.

(5) Du Moulin, *Notes posthumes* sur le tit. 16 de l'A. C. et sur l'art. 175, n° 9 (I, p. 915, 919); de Laurière, II, p. 7, 23, 58; Brodeau, II, p. 214; Ferrière, II, p. 561, n° 11. Les explications de ces auteurs restent embarrassées, parfois contradictoires.

(6) *Dr. commun de la France*, I, p. 1017, n°s 1-4.

(7) *Des retraits*, n°s 15-16. — Sur la question en général, v. Falletti, p. 159-180.

(8) Du Moulin, *Notes posthumes*, sur l'art. 173, n°s 3-5, sur l'art. 174, n°s 3-4 (I, p. 916-918); Pothier, n° 14. Cf. Mantes et Meulan, A. C., 2, 10; N. C., 78; Anjou, 354-356, 401.

(9) Pothier, n° 16.

(10) La question est posée dans le premier *Projet* de 1580, en marge de l'art. 179 de l'A. C. : *Mss. de Simon Marion*, p. 74. — Elle fut résolue par la négative, malgré le sentiment de Loisel, *Inst. cout.*, III, 5, 23; cf. Laurière, II, p. 78; Brodeau, II, p. 295-296; Bourjon, I, p. 1035, n° 1; A. C., 180; N. C., 144.



atteindre tous les immeubles susceptibles de se perpétuer dans les familles. Les rentes foncières non rachetables, les droits emphytéotiques sont bien assimilés aux immeubles corporels (1). Mais la N. C., par préterition, écarte le retrait au cas d'aliénation de rentes constituées (2); elle consacre ainsi, à un nouveau point de vue, la modification profonde que la faculté de rachat a introduite dans leur constitution juridique; elles ne sont plus partie du fonds, mais droits volants sur un patrimoine, voisins d'une simple créance hypothécaire (3).

L'usufruit est un droit trop éphémère pour que son aliénation nuise gravement à la famille, collectivité assez durable pour se montrer patiente (4). Mais les droits incorporels perpétuels ou d'une durée assez longue sont ordinairement soumis au retrait comme les immeubles corporels. Ainsi les dîmes inféodées, que l'on assimile aux cens et aux champarts, sont retrayables même au cas, autrefois plus favorablement traité, où elles ont été acquises par l'Église (5). Les bancs, étaux, stalles, loges et boutiques dépendant du domaine royal sont également retrayables s'ils ont été acquis par un engagement qui constitue un titre solide quoique toujours révocable (6). On a même étendu cette solution au cas où ils ont été loués par un bail à long terme, de vingt ans par exemple, parce que l'administration du domaine reconnaissait au locataire une sorte de droit de préférence, à prix égal, sur tous autres (7). Mais le retrait n'a jamais été possible à l'encontre de l'aliénation d'un office, même purement domanial,

(1) N. C., 129; Loisel, III, 5, 25.

(2) L'A. C., 172, l'admettait expressément; le revirement fut effectué par un arrêt de 1561, cité par Brodeau, II, p. 217. L'art. 129 de la N. C. ne parle plus que de la vente d'une rente foncière : E. de Laurière, II, p. 17; *Mss. de Simon Marion*, p. 73.

(3) Cf. *suprà*, I, p. 490-491.

(4) A. C., 181; N. C., 147.

(5) C'est ce qu'affirme Ferrière, II, p. 618, n° 25, d'après la nouvelle jurisprudence qui considère ces dîmes comme purement temporelles, malgré Loisel, III, 5, 13; Pothier, n° 35, semble encore favorable cependant à l'opinion de Loisel en se fondant sur le 24<sup>e</sup> plaidoyer de Daguesseau.

(6) Il faut naturellement qu'ils aient fait souche : N. C., art. 148. Brodeau, qui établit clairement le principe, II, p. 309, rapporte que Du Moulin, à propos de deux bancs dépendant du domaine appartenant à Galliot du Pré, n'avait pas bien compris la question et considérait ces bancs comme des meubles.

(7) Brodeau, II, p. 309, opposait nettement les deux situations en invoquant la pratique constante du Châtelet et de la Chambre du Trésor. Mais Ricard, dans Ferrière, II, p. 879, proposait déjà l'extension qui ne faisait plus difficulté au XVIII<sup>e</sup> siècle : Bourjon, II, p. 1031, n° 9.



comme un greffe (1). Il y a là un curieux arrêt de développement dans l'évolution de la théorie que les auteurs expliquent mal (2); il faut l'attribuer, sans doute, à la vieille hostilité de la doctrine et de la jurisprudence contre la vénalité des offices, plutôt qu'à quelque défaveur à l'égard du retrait.

Pour que tous ces biens soient susceptibles d'être retirés, en cas d'aliénation, il faut qu'ils soient devenus des biens de famille, car à Paris, comme en droit commun coutumier, « en conquest ne gist retrait » (3). Tous les propres de succession sont, bien entendu, des propres de retrait, même s'il s'agit de propres naissants, qui n'ont été l'objet que d'une seule transmission héréditaire (4). Mais, quoi qu'en ait dit E. de Laurière (5), les deux notions ne se superposent pas et la jurisprudence, après certaines hésitations, a fini par les discerner. Tout bien qui, ayant fait souche dans une famille, a été acquis par un autre lignager par achat, retrait, donation collatérale ou legs devient un propre de retrait (6). Il n'est donc pas nécessaire qu'il ait fait souche dans la personne de celui qui en dispose, ce qui est indispensable pour créer un vrai propre de succession. Ainsi, selon l'art. 133 de la N. C. (7), le bien acquis directement dans le lignage est susceptible de retrait s'il est vendu hors de la ligne, bien qu'il soit acquêt de succession. Et l'on étend cette solution au bien de famille obtenu par retrait lignager, bien que l'article 139 ne le traite comme un propre de succession qu'à charge de récompense aux héritiers des meubles et acquêts (8). La raison de ces

(1) Choppin, *de mor. Paris.*, II, 6, nos 9-10; Brodeau, II, p. 309; Bourjon, I, p. 1030, n° 4; p. 1035, nos 2-3.

(2) Ainsi Choppin y voit l'application d'un principe général, qui n'a jamais existé, excluant le retrait pour les choses incorporelles. Au témoignage de Bourjon, *loc. cit.*, on admettait le retrait des offices domaniaux en Normandie où la coutume était très favorable au retrait. Sur la question, cf. Falletti, p. 231.

(3) Loisel, III, 5, n° 8; Mantes et Meulan, A. C., 2, 13-14, dont l'exposé rappelle singulièrement le *Gr. Cout.*, p. 342-343. — Les deux coutumes de Paris, sans formuler le principe, ne parlent jamais que des propres héritages : par ex. A. C., 172, 174; N. C., 129. — Sur les coutumes admettant le retrait des acquêts, v. Falletti, p. 242 et s.

(4) Décision toute simple, mise hors de doute par un arrêt en robes rouges de 1560 que rapportent notamment Brodeau, II, p. 219 et 222, et Ricard, dans Ferrière, II, p. 590. — D'autre part, l'A. C., 179 et la N. C., 143 soumettaient expressément au retrait la vente d'un propre de subrogation.

(5) *Cout. de Paris*, II, p. 31-32 et p. 46 et s.

(6) V. l'exposition très lucide de Pothier, nos 47-49, qui atteste que la jurisprudence a fini par adopter ces principes.

(7) Reproduisant l'art. 175 de l'A. C. et la solution traditionnelle : *suprà*, p. 327.

(8) Meaux, 105, admet que tout bien vendu ou autrement cédé dans la ligne est retrayable s'il en sort ensuite.



distinctions, qui ont d'ailleurs embrouillé la matière, paraît assez claire. En matière de retrait lignager, il ne s'agit que d'arracher à un étranger un bien de famille; en matière de succession aux propres, il faut équilibrer les droits des diverses catégories d'héritiers; le maintien strict des biens de famille dans leur ligne eût donc exigé tout un système de récompenses entre héritiers, comme celui qui découla, en matière de communauté conjugale, d'une exacte définition du propre de communauté; nous verrons bientôt qu'on recula devant la complexité d'un tel système. Mais cette difficulté qui entrava la définition rigoureuse du propre de succession ne se rencontrait pas pour le propre de retrait; rien n'empêchait par suite de le définir largement.

Le bien reste susceptible de retrait tant qu'il reste bien de famille, alors même qu'il ne paraît plus être la propriété du lignager. Ainsi, en cas de succession vacante, l'article 151 de la N. C. décide que le propre vendu par le curateur ou par l'héritier bénéficiaire (1) peut être retiré et la doctrine étend cette solution au propre vendu par l'exécuteur testamentaire (2). Par contre, le retrait est exclu en cas de vente de biens confisqués qui, par la confiscation, ont été arrachés au lignage (3). Il en est de même s'il s'agit d'une chose abandonnée par le lignager, et notamment en cas de déguerpissement (4). Mais il ne faut assimiler à l'abandon, ni la cession de biens, ni le simple délaissement qui laissent l'un et l'autre au bien sa qualité de propre (5).

Le cas type d'aliénation donnant ouverture au retrait, c'est l'aliénation par vente (6); il serait sans intérêt de suivre les développements des auteurs sur la détermination des actes équipollents à vente, comme la dation en paiement, ou sur les complications résultant de la vente à réméré ou de la

(1) Ferrière, II, p. 907, n° 4, qui admet logiquement, contre le sentiment de Charondas qu'un bien acquis par le *de cuius* fait souche dans la personne de l'héritier bénéficiaire. — L'art. 152 précise bien inutilement que la vente d'un acquêt par le curateur à succession vacante n'est pas retrayable.

(2) Ferrière, II, p. 905, n° 1; cf. Sens, A. C., 49; N. C., 55.

(3) Loisel, III, 5, 28.

(4) N. C., 153, fondé, d'après Brodeau, II, p. 318-321, sur un arrêt d'août 1576 rendu dans une hypothèse de déguerpissement.

(5) La distinction paraît avoir été faite d'abord par Brodeau, *loc. cit.*; puis, malgré la résistance de Ricard, dans Ferrière, II, p. 913 et de Ferrière lui-même, II, p. 915-924, elle fut adoptée par Bourjon, I, p. 1025, n° 17, et par Pothier, nos 131-133.

(6) La coutume dit le plus souvent « vendu ou transporté » : A. C., 172 et 174; N. C., 129.



vente conditionnelle (1). Il faut, en principe, argent déboursé ou bourse déliée. Et cette notion exclut tout retrait en cas de donation, même rémunératoire, pourvu qu'il n'y ait pas de fraude (2). De même, pas de retrait en cas d'échange loyal sans soulte (3); s'il y a soulte excédant la moitié de la valeur du bien, le retrait est admis, par l'article 145 de la N. C., mais à concurrence seulement de la valeur de la soulte (4).

Le bail à rente foncière non rachetable est rapproché de l'échange, car le droit à la rente se substitue à perpétuité au bien corporel aliéné (5). Mais il ne faut pas que le bail s'accompagne de deniers versés pour une fois. D'autre part, après bien des hésitations en 1510, et malgré le sentiment contraire de Du Moulin, l'article 137 de la N. C. admit le retrait immédiat en cas de bail à rente rachetable, plutôt que d'organiser la publicité du rachat qui seul, en bonne logique, aurait dû ouvrir le droit au retrait (6). Comme les rentes portant sur les maisons de Paris étaient toujours rachetables pour « la faveur de la décoration de la ville », tous les baux à rente des maisons de Paris ouvraient immédiatement le retrait (7). Mais, bien entendu, les constitutions de rentes, pas plus que les ventes de rentes constituées, n'étaient susceptibles de retrait.

L'article 149 de la N. C. portait que les baux à quatre-vingt dix-neuf ans ou à longues années étaient sujets au retrait. Brodeau entendait l'article à la lettre, en constatant que les baux d'au moins trente ans faisaient en réalité sortir le bien de la famille (8); le retrayant obtenait le bien en assu-

(1) Du Moulin, *In cons. Paris.*, sur l'art. 33, gl. 2, n<sup>os</sup> 154 et s. (I, p. 451); Bourjon, I, p. 1019, n<sup>os</sup> 1-4.

(2) Loisel, III, 5, 24; Brodeau, II, p. 220, qui cite un arrêt de 1610 en ce sens; Ferrière, II, p. 600, n<sup>o</sup> 24; Bourjon, I, p. 1024, n<sup>o</sup> 15; ce dernier auteur, I, p. 431, n<sup>o</sup> 12, voit très bien que « c'est une inconvénience du principe » de la conservation des biens dans les familles.

(3) Loisel, *loc. cit.*

(4) Le lieutenant général Le Camus aurait voulu réformer la coutume de Paris sur ce point et admettre, comme Orléans, 384, le retrait pour le tout dans cette hypothèse. Pothier, n<sup>o</sup> 92, estime que la question souffre difficulté.

(5) Laurière, II, p. 12; Ferrière, II, p. 773, n<sup>o</sup> 9; Mantes et Meulan, A. C., 2, 16; N. C., 80; Sens, N. C., 64. — C'est la solution traditionnelle; cf. Coyecque, *Actes notariés*, n<sup>o</sup> 1337 (1540); on ne s'explique guère qu'en 1510 on ait rejeté l'art. 183 du *Projet* de 1507 qui la rappelait; la question du bail à rente rachetable souleva des difficultés que les rédacteurs ne purent résoudre et qu'ils renvoyèrent au Parlement: *Trav. préparatoires de l'A. C.*, sur l'art. 183; *Procès-verbal* de l'A. C. (B. de R., III, p. 24); *Observations de Simon Marion*, 36.

(6) Du Moulin, *Notes posthumes* sur l'art. 173, n<sup>o</sup> 2; Brodeau, II, p. 272-273, rapporte que cela avait été jugé par des arrêts de 1555 et de 1561.

(7) Bourjon, I, p. 1022, n<sup>o</sup> 3.

(8) *Cout. de Paris*, II, p. 309.



mant les obligations du fermier. Mais il se produisit dans la doctrine une évolution assez singulière; les baux à longue durée n'impliquent pas « deniers versés »; il ne peut donc être question du retrait à l'encontre du fermier. L'article 149 signifie seulement que si le titulaire d'un bail à longue durée qui a fait souche par succession dans sa personne le cède à un étranger, le retrait du droit sera ouvert aux lignagers du fermier, comme le droit de l'engagiste, selon l'article 148 (1). Si tel était le sens que les rédacteurs avaient voulu donner à l'article 149, et c'est bien possible, il faut reconnaître qu'ils lui ont donné un tour bien elliptique. Quoi qu'il en soit, l'interprétation signalée ne faisait plus de doute au XVIII<sup>e</sup> siècle (2).

L'article 150 soumettait au retrait le propre vendu en justice par décret (3). Les gens du Palais étaient fort hostiles à cette règle qui éloignaient beaucoup d'acquéreurs des enchères. On alléguait aussi cette raison — qui eût été valable au début du système — que les enchères étant publiques les lignagers y pouvaient directement participer (4). Mais Loisel (5) voyait déjà dans cette règle « une règle du droit français » et Pothier constatait que la décision contraire de sa coutume natale était contre le droit commun (6). Enfin l'article 154 de la N. C. ouvrait le droit au retrait quand une portion d'héritage indivis était l'objet d'une licitation. La solution avait fait difficulté, car elle prolongeait l'indivision que la licitation devait faire cesser et les rédacteurs de la coutume de Calais, calquée sur celle de Paris, l'avait écartée (7). Les commentateurs disputaient autour de cet

(1) La doctrine nouvelle est esquissée par Ricard, dans Ferrière, II, p. 879 et clairement exposée par Ferrière, II, p. 893, nos 1 et s. Le Camus dans Ferrière, II, p. 877, nos 1-2, propose un article nouveau pour exclure le retrait dans les baux à long terme comme dans la constitution d'usufruit; c'est donc qu'il entend l'art. 149 dans le même sens que Brodeau.

(2) Bourjon, I, p. 1022, nos 5 et s.; p. 1031, n° 8; il affirme que tel était l'usage du Châtelet; Pothier, n° 28, ne paraît même pas envisager une autre explication.

(3) *Sic* A. C., 182. — E. de Laurière, II, p. 82, invoquait à l'appui de cette décision les textes romains préférant les parents aux étrangers dans les enchères de biens vendus par justice.

(4) Ferrière, II, p. 899, n° 2, rapportant le sentiment d'Auzanet.

(5) *Inst. cout.*, III, 5, 32.

(6) *Des retraits*, n° 76; le délai du retrait ne court d'ailleurs pas du décret, mais de l'ensaisinement et insinuation de la vente : Bourjon, I, p. 1048, n° 17.

(7) Brodeau, II, p. 322-323, après avoir rapporté la doctrine contraire de Du Moulin, nous dit qu'il a tenu à vérifier le texte sur l'original de la coutume, qui était encore de son temps au greffe du Parlement, mais qui en était sorti du temps d'E. de Laurière : *suprà*, t. I, p. 113, n. 3. Il ajoute que Pithou conte dans ses Mémoires que l'article fut très débattu au moment de la rédaction.



article qu'ils jugeaient malencontreux (1); ils s'entendaient du moins pour écarter le retrait, à la suite d'un arrêt notable de 1650, quand l'adjudication était faite au profit d'un cohéritier (2).

Le droit d'exercer le retrait appartient à tous les lignagers du vendeur qui, étant des côté et ligne du propre, seraient habiles à lui succéder (3). On peut donc renvoyer à ce qui sera dit concernant la succession aux propres. Mais le droit au retrait ne se moule pas exactement sur le droit de succession qui est déféré, entre lignagers, selon la proximité du degré (4). Il est dévolu collectivement à tous les lignagers et la préférence est donnée au plus diligent et non pas au plus proche (5); c'est le système traditionnel, en droit parisien, quoiqu'en pense E. de Laurière, dont l'érudition historique est, pour une fois, en défaut (6). Le retrait, à Paris, n'a pas pour but de protéger directement l'héritier aux propres; il ne vise qu'à maintenir le bien dans la famille, au lieu qu'il passe à un étranger; si la vente est effectuée dans le lignage, même à un héritier éloigné, le retrait est exclu; il faut qu'elle soit faite à un étranger (7).

Le système parisien est le plus répandu, quoique certaines coutumes permettent à l'héritier le plus proche de venir, selon la pittoresque expression de Loisel, entre la bourse et les deniers (8). C'est le jour et même l'heure de la signification de l'exploit qui, au Châtelet de Paris, règle la préférence entre lignagers (9); on ne tient compte de la proximité du degré qu'en cas d'exacte concurrence dans l'heure même des

(1) Le Camus, dans Ferrière, II, p. 933, propose un texte nouveau, selon le sentiment d'Auzanet.

(2) Brodeau, II, p. 324 et s.; Pothier, n° 112.

(3) Les coutumes emploient normalement l'expression « parents du côté et ligne » : A. C. 174, 175, 184; N. C., 129, 133, 155; cependant l'art. 172 de l'A. C. dit seulement « de côté » et l'art. 159 « de l'estoc et ligne ». Mais les auteurs s'accordent pour ne pas donner à cette dernière expression le sens technique qu'il a dans les coutumes souchères : Choppin, *de mor. Par.*, II, 6, n° 12, citant un arrêt de 1547; Brodeau, II, p. 289; Bourjon, I, p. 1038, n° 5 qui cite un autre arrêt de 1659. D'ailleurs l'art. 141 de la N. C. est formel pour ne pas exiger du retrayant qu'il descende de l'acquéreur du propre.

(4) Pothier, n° 137 remarque que la coutume d'Orléans, qui a cessé d'être souchère lors de sa réformation, pour les successions, l'est restée pour le retrait (art. 363, 380).

(5) A. C., 178.; N. C., 141.

(6) *Cout. de Paris*, II, p. 103-104; cf. *suprà*, p. 329-330.

(7) A. C., 172, 174; N. C., 129.

(8) *Inst. cout.*, III, 5, n° 10; Ferrière, II, p. 823, n° 2; Loisel, III, 5, 9 déclare qu'en règle lignager sur lignager n'a droit de retenue. Cf. Falletti, p. 308 et s.

(9) Bourjon, I, p. 1042, nos 2-3.



exploits (1). Mais les lignagers exclus sont admis à suivre l'exécution du retrait et peuvent obliger le retrayant à affirmer qu'il agit bien pour son compte (2). S'il en est ainsi, ni l'acquéreur dépossédé, ni un autre lignager ne peuvent retirer l'héritage revendu par le retrayant à son profit (3).

Les deux coutumes déclarent que « qui n'est habile à succéder ne peut venir à retrait » et donnent comme exemple le bâtard (4); la doctrine ajoute par identité de raisons les aubains, les religieux profés, les bannis à perpétuité, les condamnés aux galères perpétuelles (5). Mais l'exhérédé et l'héritier renonçant, pour une raison quelconque, peuvent exercer le retrait car ils tiennent leur droit de la coutume et non du de cujus (6). Inversement les parents de l'autre ligne appelés aux propres pour exclure le fisc ne peuvent retraire car ils ne sont plus de la famille (7). Enfin, on s'en souvient, le lignager peut obtenir le propre à l'encontre du seigneur ayant exercé le retrait féodal; la famille est préférée au seigneur (8).

Les auteurs disputaient, un peu vainement, sur la nature de l'action en retrait qu'ils voulaient faire rentrer dans les catégories romaines (9). Le sentiment le plus répandu lui attribuait un caractère mixte et l'on permettait au retrayant d'agir, à son choix, devant le tribunal du domicile de l'acquéreur, ou devant celui de la situation du bien, quand la coutume n'exigeait pas expressément ce dernier (10). De même, si l'acquéreur avait aliéné le bien, avant l'exercice du

(1) Ferrière, II, p. 825, n° 8, qui cite en ce sens la N. C. d'Orléans, art. 378. — Précisions minutieuses dans la cout. de Dourdan, 136.

(2) Bourjon, I, p. 1042, n° 1, et 1043, nos 8-10.

(3) Bourjon, I, p. 1058, n° 6; E. de Laurière II, p. 7 et s. serait plus rigoriste et voudrait voir adopter le système de la cout. d'Anjou, art. 398.

(4) A. C., 186; N. C. 158.

(5) Le Camus dans Ferrière, II, p. 977.

(6) Brodeau, II, p. 336; Ferrière, II, p. 973 et s.; Bourjon, I, p. 1038, nos 7-9.

(7) Brodeau, II, p. 290. Par contre Du Moulin, *Notes posthumes*, sur l'art. 186, nos 2-4 (I, p. 926), admet très juridiquement qu'une lignagère collatérale, quoique exclue de la succession d'un fief propre par des lignagers mâles, peut exercer le retrait, car elle n'est nullement incapable de succéder.

(8) A. C., 183; N. C., 159; Loisel, III, 5, n° 4; cf. *suprà*, t. I, p. 180. — Mais les auteurs sont d'accord pour exclure le retrait en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique car l'intérêt de la famille doit se subordonner à l'intérêt général.

(9) E. de Laurière, II, p. 5 et s.; Ferrière, II, p. 638, nos 8-9.

(10) Loisel, III, 5, 15; E. de Laurière, II, p. 68; Bourjon, I, p. 1054, nos 4-5. — Cependant Brodeau, II, p. 242, paraît préférer en principe le tribunal du domicile de l'acquéreur et invoque en faveur du caractère personnel de l'action le fait que les Requêtes de l'Hôtel et du Palais jugent des questions de retrait, bien que la connaissance des actions réelles leur soit interdite; dans le même sens, Ferrière, II, p. 638, n° 9.



retrait, le retrayant pouvait poursuivre le second acquéreur (1), le premier restant tenu cependant, selon Pothier, « dans la subtilité du droit » (2). Mais ces règles de compétence étaient si incertaines qu'on n'osait pas les sanctionner par la nullité, dans une matière cependant d'interprétation rigoureuse (3).

Pratiquement, l'assignation au domicile de l'acquéreur facilitait beaucoup les formalités et avait les préférences des auteurs. Mais la doctrine, en insistant, au moins en théorie, sur le caractère personnel de l'action, se préoccupait surtout de justifier l'exclusion de tout recours en garantie qui était l'un de ses traits essentiels : l'action naissait *ex quasi contractu* contre l'acquéreur du fait qu'on ne peut acquérir un propre qu'à charge de retrait (4); elle ne naissait pas à proprement parler de la vente.

Le vendeur n'étant pas tenu à garantie, l'article 142 de la N. C. en déduisit logiquement que les héritiers du vendeur du côté et ligne du propre pouvaient exercer le retrait (5); la solution avait fait difficulté auparavant à cause du célèbre adage romain : *quem de evictione tenet actio, eum agentem repellit exceptio* (6). Et même en présence du texte formel de la coutume, certains auteurs hésitent à exclure le retrait quand le vendeur s'est engagé, par une clause précise, à garantir contre tout retrait (7). On voit très bien le conflit entre la conception romaine du propriétaire absolu, dont les actes lient les héritiers, et l'esprit même du retrait, où Brodeau voit justement « une éviction légale qui vient de la pleine puissance de la coutume, dame et maîtresse absolue de nos biens » (8).

Mais si l'action en retrait, sanction des droits du lignage, ne doit rencontrer aucun obstacle, il faut qu'elle soit exercée

(1) Brodeau, II, p. 226, qui invoque le texte du *Gr. Cout.* cité *suprà*, p. 331, n. 6; Pothier, n° 17.

(2) *Des retraits*, n°s 189-190. — Cependant Bourjon, I, p. 1056, n°s 15-19 déclare que l'usage, au Châtelet, est d'agir contre le premier acquéreur.

(3) Bourjon, I, p. 1054, n° 5.

(4) Le raisonnement est fait et la conséquence en est tirée expressément par E. de Laurière, II, p. 5 et s. Dans le même sens, Pothier, n° 17 qui considère l'action de retrait comme une *condictio ex lege*, « personnelle-réelle ».

(5) Le principe avait déjà été formulé par la cout. de Meaux de 1509, art. 96.

(6) E. de Laurière, II, p. 73 et s.; Brodeau, II, p. 291.

(7) Bourjon, I, p. 1038, n° 13, dont l'annotateur rapporte l'hésitation analogue de Tiraqueau et de Choppin, et surtout Pothier, n° 156.

(8) *Cout. de Paris*, II, p. 291.



dans un bref délai. L'article 130 de la N. C., aggravant à l'excès la réglementation antérieure, exige que le jour assigné dans l'exploit du retrayant échoie dans l'an et jour (1). Et ce délai, sur lequel on a d'ailleurs épilogué (2), est un délai fatal qui court contre les incapables, les absents pour le service du roi et même en temps de peste ou de guerre (3).

Le point de départ du délai, c'est le jour de l'inféodation ou de l'ensaisinement du nouvel acquéreur, selon qu'il s'agit d'un fief ou d'une censive (4). Faute d'inféodation ou d'ensaisinement, l'action en retrait dure trente ans, à dater du contrat (5). L'esprit de cette réglementation, Du Moulin l'a bien vu, est de faire partir le délai du jour où l'acte d'aliénation a été publié et par suite a pu venir à la connaissance des lignagers (6). Le seigneur recevant en foi ou ensaisinant exerce un acte de juridiction qui est public dans son essence (7). Cela est si vrai qu'en cas de retrait par le seigneur, l'A. C., article 183, fait courir le délai, pour les lignagers, du jour où, par un acte de sa juridiction, le seigneur a uni le fief aliéné à sa table (8).

Mais, dans toutes ces hypothèses, il y avait présomption de publicité, plutôt que publicité véritable (9). Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la juridiction qui appartient au seigneur comme tel, qu'il l'exerce par lui-même ou par ses officiers, s'exerce sans grand

(1) La finale ne se trouvait pas dans l'A. C., 173; elle fut proposée par le premier *Projet* et introduite « pour déclaration » : *Mss. de Simon Marion*, p. 74 et *Procès-verbal* (B. de R., II, p. 80). — Bourjon, I, p. 1049, n° 21, trouve cela trop rigoureux. E. de Laurière, II, p. 18 et 23 constate simplement que c'est une aggravation de l'ancien droit, particulière au retrait « qui est odieux ».

(2) Selon Brodeau, II, p. 223-224, an et jour signifie seulement un délai franc d'un an; si le point de départ est le 1<sup>er</sup> octobre, l'ajournement devra échoir le 1<sup>er</sup> octobre suivant; il cite en ce sens un arrêt et un acte de notoriété du Châtelet du 17 janvier 1691; dans le même sens, Pothier, n° 217. Cependant, d'après Bourjon, I, p. 1049, n° 22, selon la pratique du Châtelet, l'ajournement pourrait encore échoir le 2 octobre.

(3) Loisel, III, 5, n° 46; E. de Laurière, II, p. 24-25; Brodeau, II, p. 243 et s.; Bourjon, I, p. 1047, n°s 13-14. L'art. 131 de la N. C. ne donnait cette solution que pour les mineurs.

(4) A. C., 172, 174; N. C., 129, 130.

(5) Le second *Projet* de 1580 proposait dix ans dans un art. qui a disparu de la rédaction définitive : *Mss. de Simon Marion*, p. 75; c'était aussi le sentiment d'E. de Laurière, II, p. 22, mais le délai de trente ans prévalut : Brodeau, II, p. 228; Bourjon, I, p. 1051, n° 28; Pothier, n° 484.

(6) *In cons. Paris.*, art. 1, v° *le seigneur féodal*, gl. 1, n° 30 (I, p. 31); cf. *suprà*, p. 41; v. E. de Laurière, II, p. 19-20, qui cite ce texte capital.

(7) Brodeau, II, p. 228.

(8) Du Moulin, *loc. cit.*, invoque ce texte et la discussion qui eut lieu à son sujet devant les gens des trois Etats; cf. *Obs. de Simon Marion*, 38.

(9) Cf. *suprà*, p. 41-42.



appareil et l'on distingue de moins en moins nettement, chez le seigneur, l'homme public de l'homme privé (1). Déjà, en 1510, on s'était demandé quel point de départ il fallait donner au délai quand le seigneur avait fait une acquisition directe dans son fief ou dans sa censive (2); les nobles étaient bien dans la tradition en exigeant seulement du seigneur une déclaration de la réunion ou de l'acquisition en sa justice. Mais les ecclésiastiques suggèrent une publication au prône de l'église de la situation du bien et la plupart des praticiens et gens du Tiers réclament une déclaration devant le juge royal le plus prochain. Il est clair que l'assemblée de 1510 considère comme purement apparente la publicité réalisée devant la justice du seigneur.

La question ne fut pas résolue en 1510. Mais le système adopté pour les francs-alleux fournit la solution. L'article 132 de la N. C., reproduisant une disposition de l'ord. de Moulins, fit partir le délai du jour où l'aliénation du franc-alleu avait été déclarée et insinuée au plus prochain siège royal (3). La solution fut étendue, par l'article 135, au cas d'acquisition directe par le seigneur dans son fief ou sa censive (4) et même, par l'article 159, au cas de retrait féodal, où l'A. C. voyait encore un acte de juridiction (5).

Cette méfiance, d'ailleurs bien justifiée en fait, à l'égard de la justice du seigneur, ne s'étendit pas, en 1580, jusqu'à l'inféodation ou l'ensaisinement en cas d'aliénation par un vassal d'un fief ou d'une censive relevant du seigneur. La tradition, sur ce point, était trop solide et trop précise pour qu'il fut possible de l'ébranler. Mais, au XVII<sup>e</sup> siècle, les témoignages se multiplient contre l'insuffisance de ces formalités. Les seigneurs, dont les droits éminents sont souvent affermés, ne font pas tenir registre des inféodations et des ensaisinements; il est donc possible d'obtenir de leurs procu-

(1) J'ai indiqué *suprà*, t. I, p. 314-315, que Du Moulin ne réussit pas à conserver au seigneur la possibilité de saisir féodalement par lui-même, prérogative à laquelle il refusait, d'ailleurs à tort, un caractère juridictionnel, faute de distinguer la justice attachée à la possession d'un fief ou d'une censive de la justice haute, moyenne ou basse.

(2) *Procès-verbal* de l'A. C., (B. de R., III, p. 25).

(3) E. de Laurière, II, p. 26; il fut proposé, en 1580, par le premier *Projet* : *Mss. de Simon Marion*, p. 73-74.

(4) E. de Laurière, II, p. 33.

(5) Bourjon, I, p. 1046, n° 7; la publication était inscrite sur le registre de l'audience et le juge royal en délivrait lettres. Après quelques hésitations (E. de Laurière, II, p. 26), on décida que la publicité devait être faite au siège royal de la situation de l'immeuble : Brodeau, II, p. 247; Bourjon, *loc. cit.*, n° 6.



reurs fiscaux des certificats antidatés (1). Les auteurs exigent du moins que la mention de la formalité soit inscrite sur le contrat même d'aliénation (2); d'autres veulent l'intervention d'un notaire pour écarter le soupçon d'antidate (3). Mais la publicité reste nulle : inféodation ou ensaisinement n'est souvent qu'une pièce délivrée par le fermier après paiement des droits (4).

L'insuffisance du système devint si flagrante que les praticiens accueillirent favorablement l'édit de 1703, ordonnant, outre l'inféodation ou ensaisinement traditionnel, l'insinuation de l'acte au greffe du siège royal de la situation de l'immeuble (5). La réforme, déjà tentée en 1581 et en 1630, avait échoué comme entachée de fiscalité (6). Elle réussit en 1703, et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on admit que le délai d'an et jour du retrait ne court que de la date de l'insinuation sur les registres publics du siège royal (7). Ici encore la négligence des seigneurs conduisit le roi à se superposer à eux et fit accepter un supplément de droits, légère rançon du grand avantage obtenu par l'organisation d'une publicité méthodique et adaptée aux besoins nouveaux.

Le point de départ du délai n'est modifié que dans l'hypothèse du retrait de mi-denier, simple variété du retrait lignager dont le rôle dans le fonctionnement de la communauté conjugale a été déjà indiqué (8). Si, pendant le mariage, un bien a été acquis directement dans le lignage de l'un des époux, il n'y a pas lieu à retrait pendant la communauté, ni même après, tant qu'il y a des enfants de la ligne du propre. Mais à la dissolution de la communauté sans enfants, ou au décès

(1) V. notamment, Le Camus, dans Ferrière, II, p. 666, n° 8, qui serait à citer tout entier, et p. 987, n° 4; Ferrière, II, p. 679, n° 2.

(2) Brodeau, II, p. 229; Bourjon, I, p. 1045, n° 3. — Tout le monde admettait avec Du Moulin qu'en aucun cas la simple quittance des lods et ventes ne valait ensaisinement : Ricard dans Ferrière, II, p. 678.

(3) E. de Laurière, II, p. 21.

(4) Brodeau, II, p. 229, exige, outre l'ensaisinement non suspect, saisine publique et notoire de l'acquéreur.

(5) Une formalité analogue avait été réclamée par Auzanet (Ferrière, II, p. 681 n° 11) et par Le Camus, *loc. cit.* L'édit est nettement approuvé par Bourjon; cf. *suprà*, p. 42, n. 5.

(6) *Suprà*, p. 42.

(7) Pothier, n° 230, atteste que l'édit est appliqué dans tout le royaume. Mais il ajoute, n° 235, que si le vendeur a cherché à cacher la vente en restant en possession et en effectuant des réparations d'accord avec l'acquéreur, le délai ne courra pas, malgré l'accomplissement des formalités, car on ne consulte le registre des insinuations que si l'on soupçonne quelque chose.

(8) *Suprà*, p. 186 et p. 289.



du dernier enfant de la ligne, le conjoint du côté du propre ou ses lignagers peuvent l'obtenir en totalité, dans l'an et jour, sauf à payer la moitié du prix d'acquisition au conjoint étranger au propre ou à ses héritiers (1). Dans toutes ces hypothèses et d'autres encore, sur lesquelles la coutume n'est pas toujours claire (2), le retrait est différé jusqu'au moment où il devient certain que le bien de famille va sortir du lignage.

L'action en retrait, qui doit être intentée dans le bref délai d'an et jour, ne dure qu'un an (3); certains auteurs estiment même que, s'il y a eu contestation en cause, on ne lui applique pas les trois ans de la péremption normale d'instance; Bourjon affirme qu'au Châtelet un an de discontinuation, même après litiscontestation, fait périr l'action en retrait (4). Quoi qu'il en soit, l'action en retrait a été hérissée à plaisir de formalités exigées, sans rémission, à peine de nullité (5). Certains auteurs, renchérissant à l'excès, déclarent même que si le lignager le plus diligent est déchu, l'action ne peut être reprise par un autre lignager (6). C'est faire trop bon marché d'une prérogative qui appartient collectivement aux lignagers par « un droit du sang et un intérêt d'affection » (7). C'est assez d'avoir accumulé des formes si complexes qu'elles incitent l'acquéreur qui « comme les Parthes, ne combat qu'en fuyant » (8) à soutenir un procès sans bonnes raisons, mais dans l'espoir de profiter d'une négligence ou d'un oubli du retrayant. Par ces précautions trop mesquines,

(1) A. C., 184; N. C., 155-156; l'art. 156, nouveau, a remanié le texte des deux projets : *Mss. de Simon Marion*, p. 75. Sur ces textes, cf. E. de Laurière, II, p. 90-102; Brodeau, II, p. 326 et s. qui remarque expressément que le retrait de mi-denier ne s'applique pas à l'héritage acquis par retrait lignager, propre au lignager retrayant d'après l'art. 139; cf. *supra*, p. 289, n. 5 et 6. La distinction est faite par Orléans, 382 : Ferrière, II, p. 639, nos 7 et s. — L'art. 156, au témoignage de Ricard, dans Ferrière, II, p. 935, a été ajouté sur le fondement de deux arrêts de 1553 et de 1574. — Cf. Loisel, III, 5, nos 29-31 qui résume le système en formules pittoresques.

(2) N. C., 157. — Il y avait chez les commentateurs beaucoup de discussions de détail sur les art. 155-157. Le Camus, dans Ferrière, II, p. 969, qui les trouve « obscurs et mal digérés », en propose une rédaction plus claire. — Pothier, nos 488 et s. expose la matière avec sa clarté habituelle. V. Falletti, p. 465-470.

(3) E. de Laurière, II, p. 18; Brodeau, II, p. 224.

(4) *Dr. commun de la France*, I, p. 1053, nos 42-43; en sens contraire, E. de Laurière, *loc. cit.*; Pothier, n° 258.

(5) Brodeau, II, p. 232-240; Bourjon, I, p. 1054, nos 1-3.

(6) Ferrière, II, p. 623, n° 4, qui argumente de ce que l'art. 129 parle du lignager au singulier; Le Camus, *ibidem*, p. 831, n° 2.

(7) Expressions de Brodeau, *loc. cit.*

(8) Brodeau, II, p. 280.



les praticiens hostiles au retrait n'ont obtenu qu'un résultat, mais peut-être l'essentiel : la multiplication des procès.

Je n'énumérerai pas, après Ferrière, les douze conditions exigées pour que l'ajournement en retrait soit valable (1). Il suffit d'indiquer que la coutume exige dans l'ajournement et à chaque journée de la cause « l'offre de bourse, deniers, loyaux coûts et à parfaire » (2). Le retrayant doit à chaque journée de la cause se déclarer prêt à rembourser de suite le prix et les loyaux coûts et exhiber réellement une bourse, avec des pièces de monnaie et offre de parfaire (3). La jurisprudence refuse d'entériner les lettres de relief que la chancellerie royale accorde libéralement en cas d'omission de ces formalités (4). Les offres doivent être renouvelées en appel, jusqu'à conclusion sur l'appel, comme elles doivent l'être en première instance jusqu'à la contestation en cause (5). Au Châtelet même, par précaution, on insère les offres dans tous les actes de la cause, même dans les simples actes de procureur à procureur (6).

Du moins n'exige-t-on pas l'exhibition réelle et l'offre du montant même du prix et des loyaux coûts. Mais le retrayant doit être toujours prêt à un versement effectif. L'acquéreur peut en effet renoncer à défendre « et tendre le giron » (7); une sentence adjugera de suite le retrait. La sentence oblige l'acquéreur à déposer son contrat au greffe pour que le prix soit certain; le retrayant peut l'obliger en outre à affirmer en justice la sincérité du prix (8). A dater du dépôt ou de l'affirmation, si elle est requise, le retrayant a vingt-quatre

(1) *Corps et compilation*, II, p. 803 et s.

(2) A. C., 177; N. C., 140; E. de Laurière, II, p. 49-50, estime que les termes de la coutume sont sacramentels et doivent être employés à peine de déchéance. — D'après Pothier, n° 275, les offres ne sont nécessaires dans la coutume d'Orléans que pour la restitution des fruits.

(3) Brodeau, II, p. 281 et s.; Ferrière, II, p. 811, n° 28.

(4) Du Moulin, *Notes posthumes* sur l'art. 177, n° 4 (I, p. 920), cite cependant un arrêt de 1526 où les lettres de relief furent entérinées à cause de la mauvaise foi de l'acquéreur; mais Brodeau, II, p. 286, fonde le principe sur de nombreux arrêts.

(5) L'art. 140 de la N. C., ainsi remanié par le second *Projet*, (*Mss. de Simon Marion*, p. 74) le dit expressément, contre l'avis de Du Moulin, *loc. cit.* Choppin, *de mor. Paris.*, II, 6, n° 4, cite en ce sens un arrêt solennel de décembre 1589.

(6) Brodeau, II, p. 284; Bourjon, I, p. 1055, n°s 9-12, précise que par journées de la cause la coutume n'entend que les jours où les parties comparaissent devant le juge.

(7) Expression courante dans la pratique parisienne : *suprà*, p. 332, n. 6; Du Moulin, *loc. cit.*, sur l'art. 184, n° 7 (I, p. 925); Brodeau, II, p. 233 et p. 257-258; Bourjon, I, p. 1058, n°s 8-9.

(8) A. C., 176; N. C., 136.



heures pour rembourser effectivement le prix ou pour le consigner réellement si l'acquéreur refuse de le recevoir (1).

Le retrayant doit rembourser le prix et ses suppléments habituels : vin du marché, épingles, chaînes, etc. (2). Mais il doit exactement la somme stipulée au contrat, que les espèces aient été haussées ou diminuées entre la vente et le retrait car, comme le dit Pothier, « les pièces de monnaie ne sont que des signes et on n'y considère autre chose que la valeur qu'il plaît au roi de leur faire signifier » (3).

Quant aux loyaux coûts, le remboursement immédiat n'est pas exigé, car il faut procéder à leur liquidation; cependant, au Châtelet, le retrayant consigne une somme, avec offre de parfaire (4). Les loyaux coûts (5) comprennent, sans discussion, les frais du contrat, y compris la rémunération raisonnable des intermédiaires, s'il s'en est trouvé (6) et les frais du procès, du moins si l'acquéreur a tendu le giron tout de suite après vérification de la généalogie du retrayé (7). En ce qui concerne le remboursement des droits seigneuriaux, le Projet de 1507, maintenait la distinction traditionnelle selon la proximité de degré du lignager retrayant. L'article fut vivement débattu et, après avoir essayé de l'amender, on se décida finalement à le rayer (8). La pratique, dès le XVI<sup>e</sup> siècle (9), n'hésita pas à imposer le remboursement, en toute hypothèse, des droits seigneuriaux payés par l'acquéreur; la solution est d'autant plus équitable que le retrayant

(1) L'A. C., 176, parlait encore de l'ancien délai « dedans le soleil couchant », mais ajoutait « au moins dedans les vingt-quatre heures ». — Bourjon, I, p. 1058, nos 2-3; nos 8-9. — Du Moulin, *loc. cit.*, sur l'art. 176 (I, p. 919), trouvait le délai trop court. En sens contraire, Camus dans Ferrière, II, p. 763, n° 1.

(2) Brodeau, II, p. 259-260.

(3) *Des retraits*, n° 374; dans le même sens, Brodeau, *ibidem*, et Bourjon, I, p. 1062, n° 24.

(4) Brodeau, II, p. 261 et 283.

(5) Enumérations dans Loisel, III, 5, 39; Bourjon, I, p. 1067, nos 2 et s.; Ferrière, II, p. 758, n° 24.

(6) Arrêt de 1556, cité par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 6, n° 4, qui réserve à la Cour le droit de les modérer, s'il y a lieu.

(7) Du Moulin, *loc. cit.*, sur l'art. 174, *in fine* (I, p. 918); Brodeau, II, p. 261; Ferrière, II, p. 258, n° 24.

(8) *Trav. préparatoires* de l'A. C., p. 219-220; *Procès-verbal* de l'A. C. (B. de R., III, p. 24); *Observations* de Simon Marion, 35. Cf. Melun, A. C., 38-39 et N. C., 157.

(9) V. par exemple Vidier, *Les marguilliers laïcs de N.-D.*, *Mém. de la Soc. d'hist. de Paris*, t. XL, p. 301.



n'a pas à payer de nouveaux droits au seigneur, du fait du retrait (1).

Les fruits doivent être au retrayant depuis l'assignation, parce qu'elle contient l'offre formelle de la bourse et des deniers (2); mais le retrayant doit rembourser, à titre de loyaux coûts, la valeur des semences et les frais (3). Les fruits régulièrement perçus par l'acquéreur avant l'ajournement restent sa propriété. Cependant, si le retrait s'exerce à l'encontre d'un bail à rente rachetable, le débi-rentier peut, en remboursant les fruits, réclamer, parmi les loyaux coûts, les arrérages échus avant l'ajournement (4).

Parmi les loyaux coûts figure enfin le remboursement des réparations nécessaires effectuées avant le retrait « par un bon ménage » (5). L'acquéreur, tant que dure l'an et jour, est bien propriétaire, mais son droit est bien fragile. Il ne doit effectuer que les réparations strictement nécessaires pour la conservation de l'immeuble, pratiquement après avoir obtenu la permission du juge (6). Il ne peut rien exiger en compensation des réparations utiles; tout au plus peut-il enlever les matériaux, sans détériorer. Il ne peut davantage empirer la chose, par exemple en coupant une haute futaie; s'il le fait, le montant de la détérioration sera imputé sur la somme à rembourser (7).

Par le retrait dûment adjugé, le retrayant est subrogé à l'acquéreur dont tous les actes affectant la situation juridique de l'immeuble sont rétroactivement effacés (8).

(1) Brodeau, II, p. 261; Ferrière, II, p. 757, n° 22; Bourjon, I, p. 1067, n° 3; Pothier, n° 326. — Il n'y a de difficultés que si le seigneur a fait une remise partielle des droits en faveur de l'acquéreur, ce qui était habituel, au témoignage de Brodeau, ou si l'acquéreur, chevalier du Saint-Esprit ou secrétaire du roi, était personnellement dispensé, par privilège, de payer des droits pour les biens mouvant du roi. Dans le premier cas, la totalité des droits devait être restituée, car la remise était une faveur personnelle du seigneur; Pothier excepte seulement la remise du quart que faisaient obligatoirement les receveurs des domaines du roi à tous ceux qui leur donnaient avis de leur acquisition. Dans le second cas, le retrayant, de l'avis de Bourjon, I, p. 1068, n°s 8-9, devait les droits au seigneur.

(2) N. C., 134; Loisel, III, 5, n° 49; Brodeau, II, p. 250 et s.; Ferrière, II, p. 711, n° 1.

(3) Brodeau, II, p. 253; Ferrière, *ibidem*, n° 2.

(4) N. C., 138; Brodeau, II, p. 272; Ferrière, II, p. 771 et s.

(5) L'expression est de Brodeau, II, p. 301.

(6) N. C., 146, art. nouveau, proposé par le second *Projet*: *Mss. de Simon Marion*, p. 74; E. de Laurière, II, p. 79-80 et Ferrière, II, p. 865, n°s 2-3, précisent qu'il faut l'autorisation du juge. Cf. déjà Mantes et Meulan, A. C., 2, 17.

(7) Du Moulin, *Notes posthumes*, sur l'art. 172, n° 5 (I, p. 915); N. C., 146. Cf. Etampes, 176.

(8) Bourjon, I, p. 1070, n°s 1 et s.; Ferrière, II, p. 870, n°s 4-5; Pothier, n°s 422 et s.



Le principe était logiquement étendu aux simples baux; cependant Pothier admet la validité des baux renouvelés de bonne foi par l'acquéreur sans deniers d'entrée (1). Le principe ne pouvait pas être appliqué aussi rigoureusement dans l'hypothèse du retrait de mi-denier qui s'exerçait parfois de longues années après l'acquisition (2).

Telle était la réglementation définitive du retrait lignager en droit parisien. On aperçoit à maints détails que les auteurs ont peine à soumettre une institution aussi originale aux nuances, familières à leur esprit, de la technique romaine. Il en résulte nécessairement quelques incompréhensions. Mais le retrait n'est nullement méconnu dans ses directions essentielles et la doctrine du XVIII<sup>e</sup> siècle lui est plutôt favorable, malgré les complications qu'il engendre; d'ailleurs, la jurisprudence a méthodiquement fixé les points douteux qui prêtaient encore à chicane après la rédaction si explicite de 1580. L'institution reste vivante et bien comprise; elle témoigne, dit Pothier, « de l'attachement qu'avaient nos pères aux biens qui leur étaient venus de leurs ancêtres ».

### SECTION III. — Les restrictions en faveur des enfants.

Les enfants, qui sont au premier rang des lignagers de leur père et de leur mère, bénéficient naturellement de la protection organisée par la coutume en faveur de tous les lignagers. Ils peuvent invoquer la réserve coutumière à l'encontre des libéralités testamentaires de leurs parents excédant la quotité disponible; de même, à condition d'être les plus diligents, ils peuvent retraire les aliénations de propres effectuées par l'un ou l'autre de leurs parents. Mais, outre ces avantages généraux attachés au lignage, les enfants bénéficient d'une protection particulière en raison de leur qualité même d'enfants. Nous les avons vu intervenir plus régulièrement et plus clairement encore que les autres lignagers dans l'aliénation des biens familiaux (3); ils sont les premiers intéressés à la conservation de ces biens. Et l'on a admis progressive-

(1) *Des retraits*, n<sup>o</sup> 438.

(2) C'est ainsi que Ferrière, II, p. 941, n<sup>os</sup> 24-26, faisait figurer parmi les loyaux coûts les impenses utiles qu'on ne pouvait suspendre pendant toute la durée du mariage.

(3) *Suprà*, p. 162 et s. pour l'aliénation des propres du mari; p. 165 et s. pour l'aliénation des propres de la femme.



ment que certains de ces biens leur seraient strictement réservés et leur devraient parvenir intégralement, libres de toute charge, à la mort de leurs parents. C'est à ce résultat que conduisent la réserve du *maritagium* de la mère et le douaire des enfants. Nous devons étudier d'abord ces institutions de pur droit coutumier, qui sont sorties de la pratique moins précise des consentements familiaux. Puis nous étudierons l'introduction tardive en droit parisien de la légitime du droit romain, qui s'inspire d'une tradition bien différente, mais qui aboutit tout de même au résultat de restreindre, au profit des enfants, la liberté de disposition des parents.

§ 1. — LA RÉSERVE DU « MARITAGIUM » DE LA MÈRE  
ET LE DOUAIRE DES ENFANTS.

J'ai décrit à propos des successions nobles (1) l'institution qui consiste à réserver aux enfants du premier lit les biens apportés en mariage par leur mère ou à elle survenus de parents en ligne directe pendant le mariage. Cette institution entraîne une répartition inégale par lits des biens maternels. Il est possible et même probable que cette institution a été générale en son principe, quoique les textes du XIV<sup>e</sup> siècle ne nous la révèlent qu'entre nobles. Je n'ai pas à la reprendre ici; je dois seulement signaler qu'elle fonctionne, au profit des enfants du premier lit, comme une réserve particulièrement rigoureuse puisqu'elle les met à l'abri, non seulement des libéralités du de cujus, mais encore de ses aliénations à titre onéreux et de ses engagements. Le *maritagium* de la mère est frappé d'une véritable indisponibilité et doit nécessairement passer à ses enfants, quels que soient les actes accomplis par la mère, seule ou avec le concours de son mari. La garantie est radicale. On ne peut disposer du *maritagium* qu'avec le consentement des enfants parvenus à leur majorité (2). Il n'y avait d'exception, sans doute, qu'au cas de pauvreté jurée, quand la situation misérable de la famille imposait une aliénation pour assurer sa subsistance journalière (3).

(1) *Suprà*, t. I, p. 303-305.

(2) Textes cités *suprà*, t. I, p. 304, n. 4.

(3) Cela n'est pas dit expressément, à ma connaissance, par les textes parisiens, mais on peut l'induire par analogie de la solution admise pour le douaire des enfants.



De même l'institution du douaire des enfants frappe d'une indisponibilité complète la portion des biens propres de leur père qui sont grevés du douaire au profit de sa femme. J'y ai fait brièvement allusion en parlant du douaire de la femme (1); je montrerai au chapitre suivant qu'il entraîne une dévolution particulière par lits des biens du mari (2). Je dois l'étudier ici seulement dans la mesure où il restreint, en faveur des enfants douairiers, la liberté de disposition du père de famille.

Le droit éventuel des enfants au douaire de leur mère se manifeste de bonne heure par leur intervention, à côté de leur mère, à tous les actes de disposition concernant les propres paternels (3). Son existence est attestée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par les *Constitutions du Châtelet* (4) et au XIV<sup>e</sup> siècle une formule très claire le consacre : les biens affectés au douaire de la femme sont, dès le jour du mariage, propres héritages aux enfants à naître du mariage (5). Cela s'est entendu tout d'abord du douaire coutumier, portant sur la moitié des propres du mari; puis le douaire des enfants s'est moulé de la même manière sur le douaire préfix constitué au traité du mariage (6).

La formule *propre héritage aux enfants* est saisissante, mais que signifie-t-elle au juste ? (7) Elle ne veut nullement dire que les enfants sont propriétaires de leur douaire; les

(1) *Suprà*, p. 273. Sur le douaire des enfants, en général, il faut voir la remarquable étude de Julius Ficker, *Untersuchungen...*, t. III, 2<sup>e</sup> Partie, 1898, nos 812-833, p. 244-294 et l'excellente monographie de Robert Caillemier, *Quelques observations sur le douaire des enfants* dans les *Mélanges Appleton*, 1903, p. 111-166. — Je n'ai pas à rechercher ici si le douaire des enfants existait à l'époque franque comme l'ont soutenu Ficker, Schröder et Heusler, dont l'opinion a été contestée par H. Brunner, *Beiträge zur Geschichte des germanischen Warentrechts*, dans *Festgabe der Berliner Facultät für Dernburg*, 1900, p. 50 et s. et par R. Caillemier, *L'origine du douaire des enfants*, ext. des *Studi in onore di Vittorio Scialoja*, 1904, 30 p.

(2) C. VII, sect. III.

(3) *Suprà*, p. 162 et s.; ajoutez : Félibien, III, p. 81-82 (juill. 1224); Bouchard de Mailly donne aux moniales de Port-Royal sa terre de Chaignay *de assensu et voluntate Mathildis, uxoris meae et Theobaldi, filii mei primogeniti et aliorum filiorum meorum*; III, p. 82 (mai 1226), donation par le même de 10 sous de rente avec le consentement de sa femme et de ses fils; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 92 (1246) qui vise les *usus et consuetudines Franciae*.

(4) Edit. Mortet, § 26; cf. Beaumanoir, nos 454 et 602, qui atteste l'existence du douaire des enfants, en France, comme institution générale, alors qu'en Beauvoisis il n'existe que pour les vilénages.

(5) *Cout. not.*, 82; *Ps. des Marès*, 217; *Gr. Cout.*, p. 322; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 99 v<sup>o</sup>; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 177 (18 janv. 1399).

(6) Cf. par exemple Viard, *Doc. Parisiens*, n<sup>o</sup> 73 (1331); *Arch. nat.*, X<sup>1</sup>46, f<sup>o</sup> 192 v<sup>o</sup> (1331) = Furgeot, n<sup>o</sup> 410; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 100 v<sup>o</sup>.

(7) On trouvera dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 99 v<sup>o</sup>, un intéressant essai d'analyse des droits respectifs du mari, de la femme et des enfants sur le douaire.



biens qu'il frappe restent dans les mains du mari pendant le mariage et même après sa dissolution, si elle résulte de la mort de la femme. Mais, si le mari meurt le premier, alors que sa veuve exercera ses droits viagers sur le douaire, il sera la propriété des enfants, leur jouissance étant reculée jusqu'au décès de leur mère. Et, dans les deux cas, les enfants douairiers, exclus de toute jouissance du vivant de leurs parents, n'en ont pas moins un droit formé et positif sur leur douaire; si bien qu'à la mort du survivant, ils seront saisis et vêtus de ce douaire par la coutume et pourront le réclamer à tout tiers détenteur, quelle que soit l'origine de ses droits (1).

Il serait vain d'essayer de ramener cette institution aux catégories juridiques qui nous sont familières. Si la distinction romaine de la nu-propriété et de l'usufruit rend assez bien compte de la situation respective des douairiers et de la veuve après la mort du mari (2), elle ne s'adapte guère à celle des douairiers et du mari, en cas de prédécès de la femme, car le mari, propriétaire initial des biens sujets au douaire, est bien plus qu'un usufruitier; et elle ne rend nullement compte du concours de droits qui se réalise quand le mari, la femme et les douairiers vivent encore.

En réalité, le droit coutumier ne veut qu'une chose : assurer, l'heure venue, la transmission du douaire sur la tête des enfants issus du mariage; et, pour y parvenir, il proclame que les douairiers ont un droit précis et formé, avant même qu'ils ne soient nés. La conséquence en est fort simple : le douaire, dans les mains du mari, est frappé, sinon d'une véritable inaliénabilité, du moins d'une indisponibilité complète; si le mari en a disposé, l'acte ne sera valable que sa vie durant; les douairiers, sans doute, ne pourront que faire réserver leurs droits (3), mais, à la mort de leur père, les biens devront automatiquement leur revenir, soit qu'ils en jouissent tout

(1) C'est ce qu'allèguent des plaideurs devant le Parlement en 1348 pour des biens situés dans les sénéchaussées méridionales et que le bienheureux roi Louis *in signum victorie* a soumis à la coutume de la vicomté de Paris : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>1</sup><sup>1</sup><sup>1</sup>, fo 199 v<sup>o</sup>, *liberi primi matrimonii sunt... saisiti mortuo patre per consuetudinem generalem per quam mortuus saisit vivum*. Il faut toutefois remarquer qu'il s'agit d'une saisine particulière aux douairiers distincte de la saisine héréditaire normale qui ne s'étend qu'aux biens dont le *de cuius* est mort *saisi et vêtu*.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 99 v<sup>o</sup>.

(3) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 100 v<sup>o</sup>; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 177 (18 janv. 1399) : la femme est admise à s'opposer, pour son douaire, aux criées d'un héritage propre de son mari; le tribunal décide de nommer un curateur aux causes pour représenter les enfants.



de suite, soit qu'ils subissent auparavant le douaire de leur mère. Les tiers détenteurs ne peuvent avoir plus de droits que celui dont ils ont cause; or le mari, du jour du mariage, voit ses propres grevés du douaire de ses futurs enfants. L'indisponibilité du douaire ne cesserait que si tous les douairiers mouraient avant leur père (1) ou si tous, maîtres de leurs droits, renonçaient à leur douaire dans l'acte de disposition (2). Seul, le cas d'absolue nécessité, le cas de pauvreté jurée, validerait définitivement l'aliénation effectuée par le mari seul (3), comme dans la période précédente il dispensait du consentement préalable des proches à l'aliénation inévitable (4). La coutume entend de toute manière conserver les biens familiaux entre les mains des douairiers, mais il faut avant tout qu'ils vivent.

Le douaire des enfants restreint ainsi, d'une manière singulièrement rigoureuse et efficace, la liberté de disposition du propriétaire. Sans doute, il ne s'étend que sur une portion des biens du mari, la moitié de ses propres en principe. Mais, en cas de second ou subséquent mariage, il peut aussi s'étendre aux conquêts du premier ou du second mariage, qui sont grevés du douaire de la seconde ou de la troisième femme. Et surtout, il est bien plus efficace que la réserve lignagère ou le retrait : il entraîne l'annulation des libéralités entre vifs et l'impossibilité complète des libéralités testamentaires qui l'entament (5) et il permet de faire tomber, sans aucune restitution de prix, les aliénations à titre onéreux effectuées

(1) Il résulte en effet d'un arrêt de 1284 inséré au *Livre de Nicolas de Chartres* (Boutaric, n° 542) que le douaire des enfants, dans la région parisienne, disparaît quand la femme et ses enfants sont décédés avant le père; il ne peut être réclamer par les petits-enfants à l'encontre des enfants d'un second lit. Ajoutez les textes cités par Ficker, *Untersuchungen*..., n° 820, en observant toutefois que l'arrêt du Parlement de 1264 (*Olim*, I, p. 582, n° III) qu'il invoque en ce sens n'est pas probant car il exclut non seulement le douaire des petits-enfants mais encore celui des enfants. — A la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, d'après le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 101 v°, la question était discutée, mais on avait tendance à lier à l'absence de représentation l'exclusion du donaire au-delà des enfants. En 1459, des coutumes prouvées en turbe (*Glanes de dr. parisien*, n° 9. 5) parlent d'un douairier se portant héritier de son père ou aïeul; il est probable que le rappel exprès à la succession, de plus en plus fréquent à cette époque, implique comme conséquence le droit pour le petit-fils de se prévaloir du douaire en cas de décès de son auteur.

(2) *Ps. des Marès*, n° 283.

(3) *Ibidem*; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 101 v°.

(4) *Suprà*, p. 155.

(5) Arch. nat., X<sup>1a</sup> 11, f° 199 v° (5 juin 1348); allégation d'un plaideur : *et quod in premissis* (les biens affectés au donaire) *seu contra premissa pater non potest testari*. Le Parlement valide le testament, mais sans doute parce qu'il estime que les biens légués sont situés en pays de droit écrit et non dans les pays soumis à la coutume de Paris.



à son détriment (1); et même les charges réelles ou les engagements hypothécaires dont le de cujus l'a pu grever de son vivant disparaissent à son décès (2).

Il n'est pas douteux qu'à l'origine de l'institution, les douairiers pouvaient, tout en réclamant leur douaire, venir avec les autres héritiers à la succession de leur père et prendre, le cas échéant, leur part de ses autres biens (3); les dettes de la succession étaient, nous le verrons, la charge normale des meubles et des acquêts; l'intangibilité du douaire n'était qu'un aspect de l'intangibilité générale des biens propres en ce qui concerne les engagements du de cujus. Mais le point de vue très simple du droit primitif fut bientôt menacé par l'obscur cheminement des idées romaines qui faisaient de l'héritier le continuateur de la personne du défunt et le chargeaient par là même de ses dettes, pour sa part et portion, mais indéfiniment. L'héritier qui accepte la succession accepte par là-même les conséquences des engagements du défunt; n'est-il pas contradictoire de lui permettre ensuite de reprendre comme douairier, les biens composant le douaire de sa mère, en faisant tomber tous les engagements qui les grevaient?

On aperçoit quelque trace de ces idées dès la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Une coutume notoire proclame que le douaire de la mère est propre héritage aux enfants et ne peut être obligé à leur préjudice *par especial quand ils ne sont héritiers de leur père* (4). N'est-ce pas au moins suggérer qu'il en serait autrement si les douairiers se portaient héritiers? D'autres textes postérieurs laissent la même impression; sans formuler nettement l'incompatibilité des qualités d'héritiers et de douairiers, ils mettent en scène des douairiers renonçant à la succession de leur père (5). Une coutume prouvée par turbe au Châtelet

(1) *Cout. not.*, n° 82; *Ps. des Marès*, n° 217; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f°s 100 v° et 101 v°.

(2) *Arch. nat.*, X<sup>1</sup><sup>a</sup>6, f° 192 v° (1<sup>er</sup> juin 1331) = Furgeot, n° 410; *Style du Châtelet*, *ibidem*, f° 101 v° qui explique cela en disant que les biens sont *expressément ou au moins taisiblement obligez et ypothequez au donaire*; *Glanes de dr. parisien*, n° 8, §§ 3-4 (12 janv. 1458).

(3) Cela résulte implicitement de *Const. du Châtelet*, § 26; *des fiez à l'usage de France*, § 30 = *Gr. Cout.*, p. 300-301; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 17 v°. — Dans deux affaires plaidées devant le Parlement de Paris en 1342 et en 1348, *Arch. nat.*, X<sup>1</sup><sup>a</sup>9, f° 334 v° = Furgeot, n° 4350, et X<sup>1</sup><sup>a</sup>11, f° 199 v°, les douairiers réclament, outre le douaire de leur mère, leur part dans le résidu des propres paternels non affectés aux différents donaires.

(4) *Cout. not.*, n° 82; cf. Ficker, *loc. cit.*, n° 825.

(5) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 100 : *et les enffens le seurvivent et renoncent a succession de pere et de mere*; f° 101 v° : *dum tamen se abstineant ab hereditate*; *Sent. du Châtelet*, n° 178 (30 août 1454); *Glanes de dr. parisien*, n° 8, § 4 (1458).



en 1459 (1) va plus loin et déclare nettement que l'enfant qui s'est porté héritier de son père ne peut pas réclamer le douaire de sa mère qui est confus dans la succession et une autre coutume, transcrite le même jour, semble donner l'explication de cette règle : tout héritier est tenu des faits, obligations et promesses du de cujus (2); le douairier héritier devrait donc, même sur son douaire, subir les conséquences des engagements du défunt et si ce dernier avait aliéné un bien faisant partie du douaire, le douairier héritier, tenu à garantie du fait de son auteur, ne pourrait le réclamer à l'acquéreur. Ainsi, du moins à l'égard des créanciers et des tiers acquéreurs, seul point de vue qui nous occupe ici, il y a incompatibilité entre les qualités d'héritier et de douairier (3). L'enfant qui entend reprendre libre et quitte de tout engagement sa part dans le douaire de sa mère doit d'abord renoncer à la succession paternelle.

L'A. C. confirma expressément la solution qui avait triomphé au milieu du xv<sup>e</sup> siècle : le douaire de la mère est toujours propre aux enfants du mariage, mais ceux-ci, au trépas de leurs parents, ne peuvent le recueillir libre de toute dette qu'en renonçant à la succession de leur père (4). Il leur appartient de peser les avantages et les inconvénients de chacune de ces possibilités. Les enfants d'un même lit peuvent, d'ailleurs, prendre une attitude différente (5) et, dans ce cas, le douairier ne peut recueillir qu'une part virile dans le douaire de sa mère, ses frères renonçant au douaire afin de venir à la succession étant comptés pour le calcul de cette part (6).

Dans cette mesure restreinte, le douaire des enfants continue, sous les coutumes rédigées, à fonctionner comme une sorte de légitime coutumière (7), réservant aux enfants renonçants, envers et contre tout, la moitié du patrimoine propre de leur père (8). C'est le suprême recours, la *table de naufrage*, pour

(1) *Glanes de dr. parisien*, n° 9, § 5.

(2) *Ibidem*, §§ 7-8.

(3) Nous verrons au c. *des successions* que la règle de l'incompatibilité s'établit plus tardivement dans les rapports entre héritiers et douairiers.

(4) Art. 138 et 139; N. C., 249, 250 et 255. R. Caillemet, *Quelques observations*, p. 119, a bien vu l'analogie qui existe entre *Cout. not.*, n° 82 et A. C., 139.

(5) Exemple *Sent. du Châtelet*, n° 178 (1454).

(6) V. sur ce point les auteurs et les arrêts rapportés par Caillemet, *loc. cit.*, p. 123-125.

(7) Ferrière, III, p. 800, n° 2, déclare que le douaire tient lieu de légitime; Bourjon, *Dr. commun*, II, p. 715, n° 1.

(8) Caillemet, *loc. cit.*, p. 115-116, 147.



reprendre l'expression de Bourjon (1), qui permettra aux enfants d'un père prodigue de sauver au moins, à l'encontre de ses aliénations ou de ses dettes, la portion de ses biens affectée au douaire de sa femme. Le douaire des enfants est plus efficace que la légitime de droit, qui peut être invoquée seulement contre les libéralités du défunt, mais son assiette est beaucoup plus étroite.

Dans cette fonction de légitime coutumière, la doctrine et la jurisprudence restent jusqu'au bout favorables au douaire des enfants (2). Elles admettent que, vis-à-vis des créanciers, l'héritier qui accepte sous bénéfice d'inventaire, peut réclamer son douaire (3). Du Moulin voudrait même que le douaire des enfants fut, à ce point de vue, considéré comme étant de droit commun coutumier et introduit dans les coutumes muettes (4). En 1583, le douaire des enfants fut accueilli avec cette signification, comme institution de droit nouveau, par la coutume de Normandie, toujours attachée à la conservation des biens dans les familles (5). Nous verrons bientôt que le douaire des enfants, considéré comme un mode de succession inégale par lits, ne garda pas la même faveur.

## § 2. — LA LÉGITIME DE DROIT.

La légitime de droit vint tardivement offrir aux enfants une protection d'une portée bien différente (6). La réserve des quatre quints, comme la réserve du *maritagium* de la mère ou le douaire des enfants, ne s'étendait qu'aux biens propres, les seuls dont la conservation préoccupât vraiment la coutume ancienne, née à une époque de stagnation économique où l'apport personnel de chaque individu paraissait négligeable à côté de la masse des biens de famille. La protection traditionnelle pouvait se trouver en défaut lorsque le de cujus ne laissait que des acquêts ou des meubles; la

(1) *Dr. commun*, II, p. 737, n° 8.

(2) V. par ex. Bourjon, II, p. 715, n° 1 : *droit salulaire, droit favorable qui est d'institution du droit français*.

(3) Bourjon, II, p. 755, n° 9, affirme que telle est la jurisprudence constante au Châtelet. Mais il en était autrement à l'égard des co-héritiers, d'après un arrêt du 23 févr. 1702, qu'il cite p. 756, n° 12, et dont la publication fut ordonnée au Châtelet pour servir de règlement.

(4) *Notae solemnes*, sur Sens, A. C., 162 (II, p. 698).

(5) Art. 399-403.

(6) Sur l'institution en général, v. Viollet, p. 933-934; Brissaud, p. 1633-1637 et surtout Ch. Lefebvre, *Successions*, I, p. 247-270.

R. Filhol, *Ann. de Thon*, 1937, p. 177-180.

[21.2.39]



coutume de Paris, moins prévoyante que certaines autres, n'avait pas organisé la subrogation des meubles et acquêts aux propres dans le cas d'absence de ces derniers (1). D'autre part, à Paris, la réserve des quatre quints ne pouvait être invoquée, dans le régime définitif, à l'encontre des donations entre vifs; la coutume avait cru faire assez, à cet égard, en prescrivant l'égalité entre héritiers et en exigeant par la règle : donner et retenir ne vaut un dessaisissement immédiat et définitif, toujours pénible aux donateurs.

Le système parisien, plus original, était donc moins efficace et moins complet que la légitime du droit romain, qui garantissait aux héritiers les plus proches une fraction, d'ailleurs faible, de leur part *ab intestat* à l'encontre des legs ou des donations inofficieuses du de cujus. La légitime romaine pénétra de bonne heure en pays de droit écrit (2). Mais si les idées d'humanité dont elle s'inspirait eurent quelque influence sur certains jurisconsultes coutumiers, comme P. de Fontaines ou Beaumanoir (3), elle ne réussit à s'introduire en pays de coutume, ni au XIII<sup>e</sup>, ni au XIV<sup>e</sup> siècle (4). Elle apparaît, bien timidement, au début du XVI<sup>e</sup> siècle (5) et sert tout d'abord, à Paris, à limiter dans certains cas les prérogatives reconnues par la coutume à l'aîné noble. C'est à Simon Marion, témoin bien informé, que nous devons les détails de cette histoire peu connue (6).

L'esprit de la légitime romaine était d'assurer en tout état

(1) V. *suprà*, p. 316.

(2) V. dans le formulaire de la chancellerie royale que contient le ms. lat. 4641 de la Bibliothèque nationale, f<sup>os</sup> 14 v<sup>o</sup> et 46 v<sup>o</sup>, deux formules de lettres adressées au sénéchal de Beaucaire *contra testamentum seu ultimam voluntatem paternam* pour assurer à un enfant la légitime dont il a été privé.

(3) *Conseil à un ami*, 33,3; 34,10-11; *Cout. de Beauvoisis*, n<sup>o</sup> 1972; cf. sur ces textes Lefebvre, *loc. cit.*, p. 252-254 et *suprà*, p. 312.

(4) C'est par erreur que Brissaud, p. 1634, n. 2 et 1635, a cru voir la légitime dans un passage corrompu du *Gr. Cout.* de J. d'Ableiges, p. 364, passage qui se rapporte certainement à la réserve lignagère, comme il a été dit *suprà*, p. 314, n. 3. — Ficker, *loc. cit.*, n<sup>o</sup> 829, p. 279, avait au contraire nettement vu et dit qu'il n'y a pas trace de la légitime en pays coutumier avant le XVI<sup>e</sup> siècle.

(5) Voici quelques indications à cet égard : la légitime apparaît en 1508 dans la coutume de Chartres, art. 88 et 91 (cf. Dreux, art. 76) avec toute sa portée, limitant au profit des enfants et descendants aussi bien les donations excessives que les legs faits dans la limite du disponible; à Sens (A. C., 97; N. C., 110) la notion d'inofficiosité apparaît dès 1506 mais n'est invoquée que pour protéger l'un des enfants contre des donations exagérées faites aux autres; il en est ainsi à Clermont-en-Beauvaisis (A. C., 80 et 129; N. C., 129) et à Senlis, art. 161 et 213 où l'on retrouve comme un écho des préoccupations de Beaumanoir, plus soucieux de maintenir l'égalité entre les héritiers que de limiter les donations faites aux étrangers; par contre la N. C. de Lorris-Montargis, 11,1, rédigée en 1531, établit nettement la légitime de droit comme une mesure de protection générale.

(6) *Observations*, n<sup>o</sup> 13, édit. citée, p. 33-35.



de cause aux enfants qui n'avaient pas démérité une certaine fraction de leur part héréditaire normale. Or, il y avait des circonstances où la simple application des dispositions coutumières conduisait à dépouiller entièrement certains enfants, en dehors de toute libéralité émanant du père. Il en était ainsi, notamment, lorsqu'une succession noble limitée en fait à un manoir ou à une maison était tout entière absorbée par le préciput de l'aîné. L'aîné avait sans doute des devoirs moraux envers ses puînés, mais ces derniers n'avaient aucune action contre lui.

L'hypothèse n'était sans doute pas chimérique au début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, alors que l'appauvrissement de la noblesse, depuis longtemps commencé, allait en s'aggravant. Les rédacteurs de l'A. C. s'en préoccupèrent; ils n'osèrent pas y remédier d'une manière radicale, mais ils établirent la distinction entre alleux nobles et alleux roturiers pour diminuer le nombre des successions nobles et assurer ainsi aux puînés la *légitime portion* dont ils étaient trop souvent privés par le jeu du préciput de l'aîné noble (1).

La mesure était bien timide. Du Moulin aborda nettement la difficulté dans un passage de son commentaire qui n'a pas été assez remarqué (2). L'aîné, affirme-t-il, doit, avant de prélever son préciput, remplir ses puînés de leur légitime, de même qu'il doit acquitter les dettes et les frais funéraires. Cette légitime est du quart de la part *ab intestat* qu'ils auraient eue sans tenir compte de l'aîné. Elle doit être préférée à la part d'aînesse car elle est fondée sur l'équité et toute coutume doit être interprétée selon l'équité et au besoin restreinte si elle conduit à une absurdité ou à une injustice. La coutume de Paris ne tend pas à dépouiller les puînés mais, au contraire, à limiter raisonnablement les droits de l'aîné. Si donc la succession ne consiste qu'en une maison, l'aîné, pour le prestige de la famille, la conservera tout entière, mais les puînés devront être remplis en argent de leur légitime.

Si la légitime de droit était reconnue aux puînés à l'encontre du préciput de l'aîné établi sans restriction par la coutume, il était plus naturel encore de l'admettre dans sa sphère primitive, à l'encontre des libéralités excessives du

(1) Cf. *suprà*, t. I, p. 222-223.

(2) *In cons. Paris.*, art. 13, gl. 4, nos 6-15 (I, p. 254-256); cf. ce qui a été dit *suprà*, t. I, p. 352-353.



de cujus. La question de principe fut posée en mars 1548 devant le Parlement de Paris : une enquête par turbe eut à rechercher, au témoignage de Simon Marion, si la légitime de droit devait être reçue en pays coutumier (1). Elle se prononça pour l'affirmative. Nous ignorons les circonstances de fait de cet arrêt, mais tout porte à croire qu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, et sauf quelques revirements passagers (2), la jurisprudence était fixée et admettait la légitime à l'encontre des dons et legs comme à l'encontre du préciput d'aînesse (3). Du Moulin, ici encore, avait donné l'ébranlement décisif.

La N. C. de Paris se borna à enregistrer les décisions de la jurisprudence. Nous savons déjà que son article 17 permit à l'aîné de conserver le préciput en nature, à condition de donner aux puînés leur légitime en argent (4). L'article 298 définit clairement la légitime en prenant soin surtout d'en fixer la quotité qui était discutée (5); le premier Projet n'avait pas manqué de souligner l'étrangeté du système romain qui aboutissait à donner à chacun des cinq enfants, s'ils étaient cinq, une légitime plus élevée qu'à chacun des quatre, s'ils étaient quatre (6). On trouva sans doute bien faible le minimum romain et l'on fixa la légitime à la moitié de la part *ab intestat*, quelque fût le nombre des enfants. La légitime de droit recevait ainsi, dans son domaine comme dans sa quotité, une empreinte nettement parisienne. Elle était d'ailleurs considérée comme une institution de droit naturel et introduite dans les coutumes muettes. On hésitait seulement sur la

(1) *Loc. cit.*, p. 35. Marion cite cet arrêt d'après les mémoires de M<sup>e</sup> Barthelemy, conseiller au Parlement de Paris. Il estime d'ailleurs que les juges ont tiré la légitime de droit de leur sens... contre l'intention vraie d'icelle coutume.

(2) Je songe aux arrêts de 1571 et de 1577 cités *suprà*, t. I, p. 353, n. 2, à propos de la combinaison de la légitime avec le préciput de l'aîné.

(3) On peut l'induire de ce fait que la légitime de droit est introduite dans plusieurs coutumes rédigées après 1550, ainsi à Dourdan (1556,) art. 91 et à Melun, N. C. 232 (1560).

(4) V. *suprà*, t. I, p. 353. — Bourjon, *Dr. commun*, I, p. 838, n<sup>os</sup> 101 et s. se demande comment il faut calculer la légitime du puîné quand l'aîné est donataire universel : sur la totalité des fiefs ou sur la part reconnue à l'aîné par la coutume. La seconde solution est généralement admise, mais il préfère la première car on doit donner le pas à un droit naturel sur un droit purement politique.

(5) Il apparaît dans le second Projet, comme suite à la remarque faite par le premier Projet sur l'art. 98 de l'A. C. : *Mss. de Simon Marion*, p. 91; le Procès-verbal se borne à dire que l'article a été accordé comme coutume nouvelle; cf. Bourjon, I, p. 869, n<sup>o</sup> 8.

(6) *Mss. de Simon Marion*, p. 91; il s'agit du système romain dans son état définitif, après les remaniements de Justinien. Du Moulin, *loc. cit.*, n<sup>o</sup> 6, fixait la légitime en tout état de cause au quart de la part *ab intestat*.



quotité à lui donner dans le silence de la coutume du lieu (1) : Ricard s'en tenait aux chiffres romains; la jurisprudence restait un peu incertaine mais la doctrine, de Lamoignon à Pothier, en passant par Bourjon, préférait les chiffres parisiens comme plus judicieux et assurant mieux l'égalité (2).

La légitime, d'après la définition de la coutume, n'appartient qu'aux enfants et petits-enfants (3). Devaient-ils pour la réclamer se porter héritiers ? La question était vivement controversée (4) : les uns répondaient par l'affirmative, car selon le droit romain, la légitime n'était que la *legitima pars hereditatis*. D'autres soutenaient que les légitimaires pouvaient, en leur seule qualité d'enfants, invoquer une prérogative de droit naturel. En tout cas, et le texte de l'article 307 imposait cette solution, un enfant renonçant pour conserver une libéralité antérieure pouvait retenir sa légitime par voie d'exception (5). Cette constatation enlevait presque tout intérêt pratique à une controverse d'ailleurs importante pour déterminer le vrai caractère de la légitime et qui devait rebondir, on le sait, au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour calculer la légitime, on rapportait fictivement à la masse successorale les donations entre vifs et l'on en déduisait les dettes et les frais funéraires (6); puis l'on divisait par le nombre d'enfants venant à la succession ou en ayant reçu quelque avantage comme donataires, légataires ou douairiers (7). La somme ainsi obtenue représentait la part intestat qu'aurait eue chaque héritier si le de cujus s'était

(1) V. la discussion et les arrêts dans Ferrière, *Corps et compilation*, IV, p. 306 et s., nos 7-15; cf. Lefebvre, *loc. cit.*, I, 257.

(2) Bourjon, I, p. 868, n° 1 et p. 869, n° 9; Pothier, *Donations entre vifs*, édit. citée, II, p. 510. — La préférence donnée en cette matière à la coutume de Paris était l'une des meilleures preuves de l'autorité dont elle jouissait en pays coutumier; cf. sur ce point Lefebvre, *loc. cit.*, I, p. 258.

(3) Bourjon, I, p. 869, n° 5; le même auteur précise, p. 916, nos 12 et s., qu'en pays coutumier il n'y a pas de légitime pour les ascendants; cependant il reconnaît à un ascendant dans l'indigence une action en aliments contre le donataire ou légataire universel de son fils, à titre de prolongement de la créance alimentaire qu'il avait contre ce dernier.

(4) Bourjon, I, p. 877, nos 52 et s.; Pothier, *loc. cit.*, p. 512-513. — L'exposé détaillé de Lefebvre, *loc. cit.*, p. 262-270, me dispense d'insister sur cette controverse.

(5) Bourjon, I, p. 880, n° 70.

(6) Sur tous ces points, v. Bourjon, I, p. 870, nos 12-15; Pothier, *loc. cit.*, p. 515 et s.

(7) Bourjon, I, p. 871, n° 19; on ne comptait ni les exhéredés injustement, ni les enfants prédécédés sans postérité, ni les morts civils, ni les enfants renonçant sans avoir rien reçu : *ibidem*, p. 872, nos 21 et s.



abstenu de toute libéralité. La légitime était la moitié de cette part.

Sur la légitime ainsi calculée s'imputent les libéralités rapportables que le légitimaire a reçues du de cujus (1). Le légitimaire ne peut se plaindre que si sa part réelle *ab intestat* et ses libéralités n'atteignent pas au montant de la légitime. Dans ce cas, il est muni d'une action en retranchement qui n'est en somme qu'une variété de la pétition d'hérédité (2). Elle atteint d'abord les legs et parmi eux les legs universels avant les legs particuliers qui sont, au besoin, retranchés proportionnellement (3). Si cela ne suffit pas, l'action attaque les donations entre vifs, en commençant par la plus récente et en remontant jusqu'à ce que les légitimaires soient remplis de leurs droits (4). En tout état de cause, ils doivent obtenir leur part en biens héréditaires car ils ne sont pas de simples créanciers d'aliments; ils ont droit à une certaine portion de la succession (5).

Le système, mis au point par un remarquable effort de la doctrine et de la jurisprudence, était aussi simple qu'efficace. La légitime complétait utilement la réserve lorsque le de cujus n'avait que peu ou pas de propres ou avait fait d'excessives libéralités entre vifs. Mais, bien entendu, les deux avantages ne pouvaient se cumuler (6). Les enfants devaient opter, selon les circonstances de fait. Dans les deux cas, les créanciers successoraux leur étaient préférés, car la légitime, comme la réserve, n'était calculée que sur l'actif net, déduction faite des dettes et charges.

Et c'est ainsi que le douaire des enfants, bien plus étroit dans sa base que la réserve ou la légitime, gardait cependant quelque utilité. La doctrine et la pratique avaient su défendre, jusqu'au bout, le caractère d'indisponibilité absolue dont il avait marqué, dès le début, les propres paternels affectés au douaire de la mère, indisponibilité dont elles ne surent

(1) Bourjon, I, p. 873, n<sup>os</sup> 25 et s.; Pothier, *ibidem*.

(2) Ferrière, IV, p. 318 et s.; Pothier, p. 517 et s.; Bourjon, I, p. 868, souligne sa supériorité juridique sur la querelle d'inofficiosité et estime, p. 881, n<sup>o</sup> 75, qu'elle dure trente ans, comme la pétition d'hérédité.

(3) Bourjon, I, p. 878, n<sup>o</sup> 61 et p. 879, n<sup>o</sup> 63.

(4) Cette méthode, proposée en premier lieu par Ricard, fut consacrée définitivement par un arrêt du 19 mars 1688, à l'encontre d'un arrêt de 1675 décidant que le légitimaire devait se pourvoir contre tous les donataires obligés à le fournir proportionnellement : Bourjon, I, p. 879, n<sup>o</sup> 67.

(5) Bourjon, I, p. 874, n<sup>os</sup> 38 et s.

(6) Bourjon, I, p. 868, n<sup>o</sup> 4.



pas affecter en définitive la réserve plus large des quatre quints. Dans ce système composite que représente le droit parisien en son dernier état, le douaire des enfants reste le seul témoin de l'antique système coutumier qui entendait protéger les enfants, en ce qui concerne du moins les biens de famille, non seulement contre les libéralités, mais encore contre les aliénations ou les prodigalités de leur auteur.

---



## CHAPITRE VII

### Les Successions

J'ai déjà montré qu'à mon sens les coutumes successorales s'étaient formées d'une manière largement autonome au sein de la société féodale (1). Les règles spéciales aux successions nobles, que j'ai décrites, on s'en souvient, à propos de la condition juridique du fief (2), sont restreintes pratiquement à l'aînesse et à l'exclusion des femmes en ligne collatérale. Pour le surplus, les fiefs suivent les règles communes applicables aux alleux et aux rotures.

Mais sur ces règles communes nous ne possédons pas de documents parisiens avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. On discerne seulement, pour l'époque antérieure, le souci de conserver dans les lignages les biens de famille, clairement distingués des acquêts et des meubles, et l'existence fréquente, quoique non obligatoire, de communautés familiales, plus ou moins étendues (3). Tant que subsiste la communauté, on ne peut parler de succession proprement dite, — sauf en ce qui concerne les menus objets mobiliers dont le défunt avait la disposition libre, — mais seulement d'accroissement entre les communautaires survivants. La dévolution successorale ne s'applique qu'aux biens objets de propriété individuelle. Les deux régimes ont coexisté pendant des siècles, les règles de dévolution successorale prenant seulement plus d'importance et de précision à mesure que la propriété individuelle gagnait du terrain sur les habitudes communautaires.

Il ne subsiste malheureusement aucun témoignage sur les phases de cette lente évolution dans la coutume parisienne; et, quand les textes apparaissent, la connaissance du système romain des successions, clair et précis, a déjà influencé et peut-être troublé la tradition coutumière. Dans ces condi-

(1) V. *suprà*, p. 141-145.

(2) V. tome I, p. 300 et s.

(3) V. *suprà*, p. 154 et s. et p. 145 et s.



tions, il serait vain de chercher à relier la coutume parisienne du moyen âge au régime successoral de l'époque franque dont tant de traits, d'ailleurs, restent incertains (1). Je me bornerai à décrire le système avéré au XIV<sup>e</sup> siècle, en soulignant, le mieux possible, les éléments, même altérés, qui dénotent une certaine ancienneté. Je reprendrai ensuite cette description pour la période des coutumes rédigées en réservant une section spéciale à l'étude des successions par lits qui se relie étroitement à d'intéressantes institutions du droit matrimonial.

### SECTION I. — Les successions au moyen âge.

Il n'est pas facile d'étudier cette matière complexe dans un ordre tout à fait satisfaisant. Cependant, de même qu'avant de l'aborder il était nécessaire de préciser l'étendue du droit de disposition de l'individu (2), il paraît de bonne méthode de rechercher tout de suite dans quelle mesure le défunt peut modifier entre ses héritiers, par un acte de sa volonté, l'égalité qui est à la base de la dévolution successorale de droit commun. La distinction entre les propres et les acquêts de succession apparaîtra ensuite comme un utile préambule à l'étude des détails de la dévolution successorale. Il ne restera enfin qu'à décrire les procédés juridiques d'acquisition et de partage des successions.

#### § 1. — L'ÉGALITÉ ENTRE LES HÉRITIERS.

A Paris comme ailleurs en pays coutumier, c'est la coutume qui règle la dévolution successorale et qui, seule, confère leur titre aux héritiers (3). Et de même qu'elle a su organiser

(1) Sur les origines du régime successoral coutumier, en général, v. Viollet, p. 817 et s.; Brissaud, p. 1520 et s.; Ch. Lefebvre, *Cours de doctorat sur l'histoire du droit civil français. L'ancien droit des successions*, t. I, 1912, p. 1-76; et surtout Ficker, *Untersuchungen zur Erbenfolge der Ostgermanischen Rechte*, t. III, 2<sup>e</sup> partie, 1898, p. 239-637, qui a fait un gros effort pour rattacher le droit successoral des Francs de l'Ouest au système du matriarcat qui aurait été, selon lui, le régime primitif des Francs Saliens. Sur les idées de Ficker, voyez une étude malheureusement inachevée du regretté Robert Caillemer, *La formation du droit français médiéval et les travaux de Julius Ficker*, dans les *Annales de la Faculté de droit d'Aix*, 1906 et années suivantes.

(2) V. *supra*, c. VI, p. 303 et s.

(3) Le principe est certain mais n'est formulé nettement, à ma connaissance, par aucun texte parisien. La grande conséquence du principe, qui sera développée *infra*, est que seul l'héritier légitime a la saisine. Sur le principe en général, cf. Brissaud, p. 1520-1522; Lefebvre, *loc. cit.*, p. 5, 18 et s.



le partage inégal des fiefs, elle se prononce très clairement, en ce qui concerne les autres biens, pour une égalité rigoureuse entre les héritiers au même degré (1). Le système romain de l'hérédité testamentaire est tout à fait étranger à l'esprit du droit parisien et ce n'est pas pour créer des héritiers que le testament s'est péniblement introduit dans la pratique (2). Mais la volonté du chef de famille, qui jouait nécessairement un certain rôle dans la marche de la communauté familiale, ne pouvait être entièrement éliminée du règlement de sa succession. Et en recherchant comment la question s'est posée à l'origine on aperçoit assez bien le principe de difficultés que le droit parisien ne sut pas nettement résoudre.

Le point de départ de tout le développement ultérieur est assez simple; il se trouve dans la plus ancienne règle bien avérée du droit successoral : l'exclusion complète de la succession des enfants dotés. Attestée dès 1261 par un arrêt des *Olim* rendu selon la *consuetudo Francie* (3), elle est présentée en 1290 et 1291 par les décisions du Parloir aux Bourgeois comme une coutume de la ville de Paris (4). Elle se rattache aisément, je l'ai déjà indiqué (5), à la pratique des communautés familiales. L'établissement par mariage,

(1) Voici quelques textes en ce sens : *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 121 (1293), texte déjà cité par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 11, auquel il faut joindre le jugement du prévôt de Paris et l'arrêt confirmatif du Parlement, reproduits par le ms. fr. 5900, f°s 40 v° et 41; *Glanes de dr. parisien*, I (milieu du xiv<sup>e</sup> siècle), fragment d'écritures extrait du *Livre Doux-Sire*; *Ps. cout. de Charles VII*, p. 44; *Aliqua...*, 24 reproduit par le *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 18 et traduit par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 102 v°. — Le principe d'égalité est général en pays coutumier : *Cons. à un ami*, 34, 12; *Et. de Saint-Louis*, I, 136; *Jostice et Plet*, 12, 21, 16; Boutillier, I, 103, qui signale à titre d'exception une coutume locale excluant les femmes des propres roturiers, et la coutume de la châtellenie de Lille donnant à la maisnée, par préciput, le manoir tenu en main ferme. Le droit du juveigneur en Bretagne est connu mais n'est pas attesté par des témoignages anciens. Dans un procès plaidé en 1345 et relatif à des biens situés en pays de droit écrit, il est allégué que, dans cette région, l'un des enfants ne peut être avantagé qu'à concurrence du quart de la succession : Arch. nat., X<sup>1</sup>10, f° 313.

(2) V. ce qui est dit *infra*, c. VIII.

(3) Edit. Beugnot, I, p. 139, n° III; cf. II, p. 302, n° X (1290) déclarant que, dans la ville de Paris, l'ainé noble doit se contenter de ce qu'il a reçu en mariage; cependant les coutumes locales qui régissent certains fiefs situés en dehors de la banlieue de Paris lui donnent tout de même un préciput sur ces fiefs. L'exclusion des enfants dotés est donc un peu moins rigoureuse en ce qui concerne les biens nobles.

(4) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 106 (6 juill. 1290); p. 107 (22 août 1291); p. 108 (14 nov. 1291). Ajoutez : *Ps. des Marès*, 237, traduit par le *Gr. Cout.*, Rouen, ms. 804, f° 131 v°; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 103 r° et v°; *Notes d'audiences*, n°s 16, 72, 97 (1385). — Même principe dans *Jostice et Plet*, 12, 21, 5 et 14; 12, 24, 1.

(5) *Suprà*, p. 146.



la dotation de l'enfant, est pour lui la manière normale de quitter sa famille, soit pour constituer un ménage distinct, soit pour entrer dans la famille de son conjoint. Mais ce n'est pas le fait même de la dotation en mariage qui justifie l'exclusion de l'enfant, c'est son éloignement matériel de la communauté familiale. Le fondement des droits de l'enfant n'est pas dans le lien de parenté, mais dans le travail et la vie en commun. Et la séparation matérielle les fera très simplement disparaître. Elle peut résulter de la volonté du chef de famille, excluant l'enfant comme indigne, à titre de peine, sous le contrôle probable des autres parents et au besoin de la justice (1). Elle peut résulter aussi de la volonté de l'enfant, désireux de chercher fortune ailleurs, à ses risques. Dans le premier cas, l'enfant ne reçoit rien et, dans le second, il ne peut sembler-il, rien exiger (2). Mais normalement la séparation se fera d'un commun accord, à l'occasion du mariage de l'enfant, et s'accompagnera d'une dotation raisonnable. Et la coutume réglant surtout les situations communes et normales, la dotation apparaîtra de plus en plus comme justifiant l'exclusion successorale, de même qu'elle accompagne régulièrement l'émancipation : l'enfant sorti de *sele* n'a plus rien à réclamer dans la succession des parents qui l'ont marié; il a reçu d'avance sa part légitime.

Le système satisfait l'équité : même si, comme dans la ville de Paris (3), les enfants acquièrent pour les parents chefs d'hôtel, on considère pourtant qu'ils ont des droits confus et virtuels dans le patrimoine familial tant qu'ils restent liés au groupe; et la coutume leur offre une option très simple : quitter la communauté à leur mariage en recevant une part raisonnable de son actif, ou bien y rester, jusqu'à la mort des parents, avec la possibilité d'obtenir alors une part virile du patrimoine familial, avec jouissance divise ou indivise à leur choix.

Si tous les enfants ont successivement quitté le groupe en recevant leur part, l'exclusion est hors de cause car, du fait de leur établissement, ils ont tous été placés, plus ou moins tôt, dans une situation juridique analogue (4). La

(1) Cf. t. I, p. 156.

(2) Sauf, peut-être, une pension alimentaire : v. le règlement familial de 1224 analysé *suprà*, p. 147-148.

(3) Cf. t. I, p. 152.

(4) La solution est donnée par des textes de la fin du xiv<sup>e</sup> s. : *Ps. des Marès*, n° 237, reproduit par *Gr. Cout.*, Rouen, ms. 804, fo 131 v°; *Notes d'audiences*, 72 (1385). Elle est certainement ancienne.



communauté familiale n'existe plus; il subsiste seulement une communauté conjugale entre les parents restés au foyer. Il est tout naturel qu'à leur décès les enfants, en gardant leur dot, se partagent ce patrimoine restreint.

Ces solutions sont fort simples; mais le point délicat du système, c'est la détermination de la dot remise à l'enfant établi. Elle est fixée par le contrat de mariage des jeunes époux, après discussion entre les deux familles. Elle ne dépend donc pas de la volonté arbitraire du chef de famille; il devra consulter son conjoint et sans doute ses parents; la pression du futur époux et de la famille à laquelle il s'unit tendra à fixer la dot à un chiffre raisonnable, représentant bien la part qu'il recevrait si la communauté familiale était à ce moment liquidée (1). C'est en ce sens que doit s'entendre l'égalité entre les héritiers voulue par la coutume, conformément aux mœurs des classes non nobles. Plusieurs enfants dotés avec des intervalles peuvent ne pas recevoir la même dot, sans que l'égalité entre eux soit violée; il faut tenir compte de ce fait que le premier marié a le premier obtenu, avec son émancipation, le droit d'acquérir pour lui-même; il faut considérer aussi que le second marié a peut-être contribué plus longtemps aux gains de la communauté familiale. Les éléments d'appréciation sont délicats; nul ne les connaîtra mieux que le chef de famille, agissant d'ailleurs sous le contrôle des mœurs et, au besoin, de la justice; sa décision inscrite au contrat de mariage, charte solennelle entre les deux familles, présentera le maximum de garantie qu'il est possible d'exiger en ces arrangements.

Il reste que la dot ainsi déterminée présente les caractères d'un forfait; il se peut que la communauté familiale recueille, après le mariage de l'enfant, des biens de famille importants; l'enfant est cependant définitivement exclu. La règle, toute naturelle quand on part des principes purement communautaires, apparaît rigoureuse quand on relie au lien du sang le droit de succéder. Le chef de famille, soucieux d'une égalité plus parfaite, aperçut de bonne heure un correctif : l'exclusion reste la règle; mais, au contrat de mariage, les parents de l'enfant, normalement associés pour le doter,

(1) Cf. *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 548 (1255) : deux bourgeois de Chartres, mari et femme, assignent quatre livres de rente à leur fille qu'ils émancipent, sans doute par mariage, *pro parte ipsam contingente de bonis ex parte dictorum Guillelmi et Johanne moventibus*.



peuvent le rappeler à leur succession, sous réserve bien entendu d'y rapporter les biens donnés en dot (1). A l'attribution forfaitaire d'une dot une fois payée, se substitue une sorte de redistribution du patrimoine des parents sur les bases d'une complète égalité.

Le rappel exprès à la succession apparaît ainsi comme le second terme d'un arrangement familial dont le premier avait été la dotation de l'enfant établi (2). L'évolution parut fort simple; en réalité une profonde modification était apportée à l'ancienne coutume de l'exclusion automatique des enfants dotés qui concordait si bien avec les vieilles pratiques communautaires. Le rappel dépend de la volonté des parents qui ont constitué la dot; d'ordinaire le père et la mère s'accordent pour l'effectuer; mais il s'agit tout de même d'un rappel distinct à la succession de chacun d'eux et, si la mère s'oppose au rappel, l'enfant viendra seulement à la succession de son père en rapportant la moitié de sa dot (3); aucun rappel n'est possible, sans doute, si le père s'y oppose. L'intervention des parents ne se limite plus à la détermination de la dot; elle décide si la dot va rester un forfait définitif ou constituer seulement, grâce au rappel, un avancement d'hoirie, en attendant la redistribution finale du patrimoine des parents. Le droit de venir à leur succession dépend de leur volonté (4), avec toutefois ce cor-

(1) La possibilité de ce rappel est indiquée par les textes cités *supra*, p. 369, n. 4, comme établissant le principe de l'exclusion des enfants dotés. Il n'en est pas question dans l'arrêt de 1261. Elle apparaît ainsi, semble-t-il, vers la fin du XIII<sup>e</sup> s. Ajoutez : *Glanes de dr. parisien*, I, 6; du Chesne, *Preuves*, p. 161 (1351) où le rappel est fait *non contrestant toute coustume de pays*. L'expression *rappel à succession* n'est pas technique; les textes parlent plutôt d'une réserve ou protestation du droit de succéder; cf. *Sent. du Châtelet*, nos 199 et 201 : *sauvé et réservé*.

(2) Exemples d'un *traictié de mariaige* contenant dot et rappel à succession : *Glanes de dr. parisien*, n° 14 (22 janv. 1465); de Ségur et Depoin, *Histoire de Méry-sur-Oise*, p. 66 et *Pièces Just.*, n° 27 (1409). — Il n'est d'ailleurs pas indispensable que le rappel soit consigné dans un écrit, pourvu qu'il soit dûment prouvé par témoins : *Sent. du Châtelet*, nos 199, 201, ou par serment : *ibidem*, n° 200.

(3) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 107 (1291).

(4) Dans une affaire assez complexe concernant le Vexin français et jugée par le Parlement le 23 déc. 1376 (*Collection du Vexin*, 15, f°s 260-265) Pierre de Tournebut, gendre de Philippe de la Roche, soutint vainement que sa femme pouvait venir à la succession de son père en rapportant sa dot, puisqu'elle n'avait pas renoncé à sa succession *in matrimonii tractatu*; les filles non mariées soutinrent au contraire que toute la succession appartenait aux enfants restés *in cella et potestate paterna*, à moins qu'il n'y ait eu *reservacio seu provisio de succedendo* au profit des enfants mariés. Le Parlement leur donna raison. Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 103 v°, affirme aussi, à Paris, la nécessité d'un rappel exprès, quoique dans un autre bailliage, dont il laisse le nom en blanc, il suffise de rapporter pour venir à la succession. Les *Notes d'audiences*, 72, exigent de même une convention



rectif qu'elle est consignée irrévocablement au contrat de mariage, arrangement entre les deux familles. Le rappel d'un des conjoints sera souvent déterminé par une faveur analogue faite à l'autre; il marquera en tout cas le plein accord des parents à l'union projetée. Le système parût si équitable qu'il se compléta bientôt par une faveur nouvelle.

Avec le principe de l'exclusion des enfants dotés, la question de savoir si les petits-enfants devaient venir à la succession de leurs grands-parents, en cas de prédécès de leur père ou mère, ne se posait pas. Les petits-enfants étaient exclus, comme leur auteur, dans la succession duquel ils avaient trouvé la dot, part forfaitaire (1). Le système de la représentation n'avait rien à voir dans l'affaire : on ne représente pas un héritier exclu d'une succession. Mais le jour où le rappel à succession des enfants dotés fut admis, ce fut seulement une pensée prévoyante de plus d'y comprendre les petits-enfants, en cas de prédécès de l'enfant doté (2). Le rappel éventuel des petits-enfants doit être exprès, comme celui de l'enfant, mais ce n'est pas à l'inégalité de degrés qu'il supplée, comme la représentation romaine; c'est seulement l'exclusion automatique fondée sur la dotation qu'il écarte, pour les petits-enfants comme pour l'enfant. Les textes du XIV<sup>e</sup> siècle ont beau parler de représentation (3), à propos du rappel des petits-enfants : ils appliquent gauche-

expresse, à moins que tous les enfants n'aient été mariés, auquel cas il n'y a ni rappel, ni rapport. — D'autre part, le même texte écarte expressément l'exclusion des enfants dotés quand ils sont en présence de parents plus éloignés : la proximité du degré prend ici le pas sur la vieille idée de l'exclusion, conséquence de la séparation matérielle; les notions romaines progressent tandis que les communautés familiales entre collatéraux mariés deviennent plus rares.

(1) Mais si, tous les enfants ayant été successivement dotés, l'exclusion est hors de cause (*suprà*, p. 370, n. 4), les enfants d'un enfant prédécédé sont exclus par leur oncle ou tante et l'on peut dire dans ce cas que la représentation n'existe pas. C'est précisément l'hypothèse d'un arrêt de 1277 concernant Jean Popin (*Olim*, II, p. 98, nos V-VI).

(2) Les décisions du Parloir aux Bourgeois de la fin du XIII<sup>e</sup> s. citées ci-dessus ne parlent pas du rappel des petits-enfants. Le premier exemple parisien que j'en connaisse est de 1318 (*Olim*, III, p. 1230, n° XXVI) et se réfère à des nobles (cf. t. I, p. 303, n. 2). Le système est minutieusement décrit, au milieu du XIV<sup>e</sup> s., par le *Livre Doulx-Sire* (*Glans de dr. parisien*, I, §§ 2-3), déjà cité par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 2; ajoutez : *Ps. des Marès*, 238 et 282; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 17, Rouen ms. 804, f° 129 r° et v°; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 103 v°.

(3) C'est ce que font le *Livre Doulx-Sire* et tous les textes postérieurs cités à la note précédente, ainsi que *Notes d'audiences*, nos 14, 72, 97.



ment la terminologie romaine (1) à des institutions bien antérieures dont l'esprit leur échappe. L'étroite liaison que tous les textes établissent entre le rappel des petits-enfants et celui des enfants dotés montre bien que l'un et l'autre proviennent d'un même développement, dans le sens de l'organisation d'un vrai droit de succession, à l'encontre de l'exclusion automatique du groupe sorti de la famille, exclusion que commandaient les règles communautaires (2).

Cette liaison se révèle à d'intéressants détails. Nous avons constaté que l'exclusion des enfants dotés était hors de cause quand tous les enfants, ayant été successivement mariés, la communauté familiale était pratiquement dissoute (3); dans cette hypothèse, tous les enfants viennent également à la succession de leurs parents. On a peut-être songé, parfois, à leur imposer à tous le rapport pour effectuer une redistribution complète du patrimoine, comme dans le cas où il existe des enfants non mariés (4). Mais ce rapport n'était pas dans l'esprit du système et nous savons qu'il ne prévalut pas en définitive (5). Le rapport, comme le rappel exprès, ne joue que pour écarter l'exclusion des enfants dotés. De même le rappel des petits-enfants est hors de cause quand, tous les enfants dotés étant morts, les petits-enfants viennent de leur droit propre à la succession de leurs grands-parents. C'est-à-dire qu'ils partageront par têtes, au lieu de partager par souches, comme si le rappel à succession des petits-enfants avait réellement remplacé la représentation romaine à l'effet

(1) Le *Livre Doulx-Sire* (*Glanes de dr. parisien*, 1, § 1) oppose formellement le système parisien à la *raison écrite* qui admet la représentation à l'effet de succéder et à l'effet de partager. — Dans une affaire tranchée le 24 mars 1341 par le Parlement (Arch. nat., X<sup>1</sup>48, f<sup>o</sup> 155 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 3378) certains héritiers veulent écarter une petite-fille de la succession de sa grand-mère, malgré un rappel exprès à succession, en soutenant que la coutume de la châtellenie de Corbeil n'admet pas la représentation. Mais le Parlement, après le prévôt de Corbeil et le prévôt de Paris aux assises de Corbeil, donne gain de cause à la petite-fille.

(2) Cette liaison n'est rigoureuse qu'au début du système. En 1465, la mère d'un fiancé rappelle à sa succession les enfants à naître du mariage mais sans rapporter *pour ce que à la vérité ladite Gervaise n'a rien donné du sien audit Adam* : *Glanes de dr. parisien*, n<sup>o</sup> 14. Il est clair qu'ici l'idée romaine de représentation a progressé.

(3) *Suprà*, p. 370, n. 4.

(4) *Trésor des Chartes*, n<sup>o</sup> 1235 (1217) : les trois gendres de Guillaume de Garlande rapportent à sa succession ce que leurs femmes ont reçu *in maritagio* et partagent par tiers. Guillaume de Garlande possède des biens tant en Normandie qu'en France. — Arch. nat., X<sup>1</sup>48, f<sup>o</sup> 145 v<sup>o</sup> (24 mars 1341) = Furgeot, n<sup>o</sup> 3378 : les quatre enfants de Pierre Le Galier, tous mariés et dotés, viennent à sa succession; il n'est pas dit qu'ils ont rapporté leur dot.

(5) Textes cités *suprà*, p. 370, n. 4.



de succéder (1). L'exclusion des enfants dotés et des petits-enfants n'étant plus en jeu, le rappel des petits-enfants n'a plus aucune signification.

Nous sommes donc bien en présence d'un système original où certains traits, d'ailleurs inspirés par des sentiments naturels d'équité, peuvent bien rappeler la *collatio descenduntium* (2) ou la représentation du droit romain, mais dont le point de départ est nettement différent. De l'exclusion des enfants dotés, on est passé, par des transitions insensibles et en partie pour mieux maintenir l'égalité, au rappel exprès des enfants et petits-enfants, à charge de rapport. Dans ce développement, le contrat de mariage de l'enfant doté joue un rôle capital, comme il en jouera un, plus tard, dans l'évolution du régime matrimonial; c'est la charte contractuelle du nouveau droit familial en voie d'élaboration et qui va se substituer à l'ancien droit communautaire. Certes, la volonté des chefs de famille s'y manifeste, comme elle se manifestait sans doute dans le fonctionnement de l'antique communauté, mais elle est tempérée par l'influence des deux familles et l'atmosphère en quelque sorte diplomatique d'un acte aussi solennel (3). Enfin, elle est irrévocable, comme le mariage même dont elle règle, à tant d'égards, l'avenir matériel.

Ce système, dès qu'il fut en contact avec la technique romaine, révéla son instabilité. Il n'existait rien d'analogue, en droit romain, au contrat de mariage coutumier : la constitution de dot émanant du père de famille n'était qu'une donation en avancement d'hoirie; comme tout autre donation, comme le testament, elle était une libéralité soumise

(1) *Glanes de dr. parisien*, I, §§ 1-3, 8-9; cf. Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 3.

(2) Le rapport des biens donnés en cas de rappel à succession s'inspire de la même idée que la *collatio descenduntium*, mais il n'y a aucune trace en droit parisien de l'idée moins banale qui inspirait la *collatio emancipati* : les enfants dotés rapportent leur dot, mais non les biens qu'ils ont acquis depuis leur émancipation, alors que leurs frères et sœurs restés en puissance continuaient à travailler et à acquérir pour la famille. — De même, je n'ai trouvé qu'un seul exemple de rapport à une autre succession qu'à celle de l'ascendant donateur dans l'acte de 1224 cité *suprà*, p. 147, n. 2, et qui oblige à rapporter dans la succession d'un frère les biens reçus du père de famille. Dans l'affaire de la succession de Philippe de la Roche, citée, *suprà*, p. 372, n. 4, deux filles non mariées sont mortes après avoir hérité de leur père; leur sœur, dotée et exclue de la succession paternelle, comme il a été dit, leur succède sans difficulté et sans rien rapporter. On voit très bien les progrès faits par la notion de propriété individuelle au détriment de la notion de propriété familiale : la succession des deux filles mortes n'est qu'une portion de la succession du père dont la fille mariée a reçu sa part et cependant, à la fin du XIV<sup>e</sup> s., on la traite comme une succession autonome.

(3) Les textes appellent le contrat de mariage *traité de mariage* : v. par ex. *Glanes de dr. parisien* I, §§ 2 et 6; arrêt de 1376 cité *suprà* p. 372, n. 4; *Sent. du Châtelet*, n° 199 (1399).



aux restrictions de la théorie de la légitime. La doctrine, imprégnée de droit romain, se posa bientôt la question de savoir si le rappel à succession pouvait être effectué par une disposition postérieure au mariage et même par le testament de l'un des parents. C'était entièrement déplacer l'axe du système et substituer à un arrangement de famille un acte unilatéral. Les auteurs s'en rendirent compte et ne donnèrent effet à ces rappels postérieurs au mariage qu'avec le consentement des enfants non mariés, exigence assez raisonnable mais qui les rendait fort peu pratiques (1). Et encore, selon le sentiment de Jean Canard, célèbre avocat parisien de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'enfant ainsi rappelé n'est pas considéré comme un véritable héritier et n'a pas la saisine (2). En ce qui concerne le rappel des petits-enfants, la doctrine traditionnelle ne le permettant que par contrat de mariage est encore rappelée à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (3); mais Jean Lecoq l'admet aussi par testament avec le consentement des héritiers non dotés (4). La question de la validité de tels rappels n'aurait pas dû être posée; mais, puisqu'elle le fut, l'exigence du consentement des autres héritiers supprima radicalement les inconvénients de l'arbitraire unilatéral du disposant.

Mais, à un autre point de vue, plus important encore, l'esprit du système coutumier fut moins exactement respecté. Le rappel à succession de l'enfant doté était un arrangement familial, plutôt qu'une faveur accordée à un héritier. La redistribution qu'il entraînait assurait une égalité plus parfaite entre les enfants; elle n'était une faculté pour personne, ni pour les enfants non mariés, ni pour l'enfant doté. Cependant elle ne représentait pas nécessairement un avantage pour ce dernier : s'il avait été largement doté et si la communauté familiale n'avait pas prospéré après son mariage, il pouvait avoir intérêt à s'en tenir à son forfait, en renon-

(1) La décision du Parloir aux Bourgeois du 14 nov. 1291, p. 108, admet que le père de famille effectue le rappel à son lit de mort, pourvu que ce soit de l'assentiment de sa femme. Mais à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> s., le consentement des autres enfants est exigé : notable recueilli par d'Ableiges, ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 168 v<sup>o</sup> et passablement défiguré par les *Aliqua...*, n<sup>o</sup> 23. Cf. *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 103 v<sup>o</sup>. Dans un arrêt du 8 avril 1329 (Arch. nat., X<sup>1</sup>46, f<sup>o</sup> 37 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 109), il est question de conventions entre frères et sœurs stipulant le rappel et le rapport.

(2) *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 72 (30 janvier 1385). Canard allègue en ce sens un arrêt rendu le 13 février 1384 pour les exécuteurs de Guillaume de Brion.

(3) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 104.

(4) *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 112 (12 juin 1385).



gant à la succession. Beaumanoir lui permettait de renoncer à la succession en gardant sa dot ou d'y venir en rapportant (1). La solution admise dans la région parisienne reste incertaine en l'état actuel des sources. On ne peut accorder aucune créance à un texte du *Style du Châtelet* (2) qui permet aux parents de rappeler les enfants dotés à leur succession, en les dispensant du rapport : une telle solution heurterait trop violemment le principe de l'égalité parfaite entre les héritiers qui est affirmé par de nombreux textes (3). Il semble cependant que le droit parisien ne persista pas en définitive à imposer le rapport en tout état de cause, ce qui était le seul moyen de maintenir une égalité complète. L'enfant doté put s'en tenir à sa dot et renoncer, tout comme s'il n'avait pas été expressément rappelé. Et même, en ligne collatérale, malgré les affirmations générales de principe, il semble bien que les donations préciputaires furent validées (4). On ne sut pas traduire par une institution précise la règle traditionnelle de l'égalité parfaite que l'on avait voulu mieux assurer en corrigeant l'exclusion automatique des enfants dotés par la possibilité du rappel exprès. Il faut attribuer cette impuissance, probablement, à cette idée d'origine romaine que les parents peuvent faire ce qu'ils veulent de leurs biens, idée aussi contraire que possible à l'esprit du droit coutumier.

Du moins, en matière de testament, la réaction des idées traditionnelles se fit plus précise, sans aboutir bien nettement à des résultats meilleurs. En 1293, une sentence du Châtelet de Paris, confirmée par le Parlement, annula un testament par lequel un de cujus avait légué sa succession à certains de ses neveux, au détriment des autres, et décida

(1) *Cout. de Beauvoisis*, nos 478, 482, 498-499, 1972; mais Beaumanoir annule les donations outrageuses, c'est-à-dire celles qui violent ouvertement le principe d'égalité. — *Jostice et Plet*, 12, 6, 17 et 12, 21, 5, exclut les libéralités testamentaires inégales, mais admet la validité des donations entre vifs contraires à l'égalité. — En Anjou, les enfants qui ont reçu une donation de leurs parents sont tenus en tout état de cause de la rapporter : *Et. de Saint-Louis*, I, 136; *Comp. de usibus*, n° 104; *Cout. d'Anjou de 1411*, I, 176.

(2) Ms. fr. 18419, f° 103 v°.

(3) Cités *suprà*, p. 369, n. 1.

(4) Arrêt du Parlement du 15 mai 1322 (Arch. nat., X<sup>1a</sup> 5, f° 211 v° = Boutaric, n° 6819) : M<sup>e</sup> Jean de Caudebec est décédé laissant comme héritiers un frère et deux sœurs; il a donné à l'une une maison de son conquêt, l'autre invoque comme coutume qu'entre plusieurs héritiers au même degré l'un ne peut être fait *melioris conditionis*. Cependant le prévôt de Paris, puis le Parlement valident cette donation. Même doctrine, semble-t-il, dans *Aliqua...*, n° 24, traduit par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 102 v°.



que la succession serait partagée également entre tous les héritiers (1). L'égalité absolue est ainsi procurée même entre collatéraux. Mais, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les solutions paraissent moins fermes : on se borne à proclamer l'incompatibilité des qualités d'héritier et de légataire (2), mais il n'est plus question de la nullité du testament avantageant l'un des héritiers (3). Il semble bien qu'il pourra garder son legs en renonçant à la succession. Tout au plus est-il possible de postuler, pour donner quelque sens aux textes continuant à proclamer l'égalité absolue, un recours à la justice si le legs dépouillait trop gravement les autres héritiers (4). Mais il n'existe en ce sens aucun témoignage précis et on n'aperçoit pas la limite au delà de laquelle l'inégalité créée par le legs cesserait d'être admise.

En somme, la coutume parisienne au moyen âge a bien compris qu'il était légitime de permettre aux parents de doter leurs enfants sans les exclure définitivement de leur succession et que la distribution de cette succession par testament pouvait être justifiée par de bonnes raisons ; les pouvoirs autrefois reconnus au chef de la communauté de famille comme à un arbitre respecté trouvaient à s'exercer dans le régime nouveau pour fixer les dots des enfants, les rappeler eux et leurs enfants, ou partager d'avance les différents biens selon les convenances générales et sans se trop soucier d'une égalité purement mathématique. Mais, si le contrat de mariage était un acte exactement approprié à de tels arrangements, il n'en était pas ainsi d'une donation quelconque et encore moins du testament selon la technique romaine. Et, d'autre part, il ne suffisait pas de proclamer en principe la nécessité de l'égalité parfaite et l'impossibilité

(1) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 121 et ms. fr. 5900, fos 40 v<sup>o</sup> et 41. — On trouvera dans les *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 1060, (déc. 1246) une très curieuse transaction liquidant, à mon sens, une communauté familiale qui pourrait bien être l'un des précédents invoqués par les gens du Parloir aux Bourgeois dans leur consultation de 1293 : les enfants de Guillaume Pizdoë renoncent à des legs à eux faits par leur aïeul Jean Evroin pour partager également sa succession avec leurs tantes mariées, l'une à Nicolas Arrode, l'autre à Eudes Popin.

(2) *Gr. Cout.*, p. 365 et 369 ; exemples de renonciation à succession pour s'en tenir à un legs : *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 202 (17 mai 1396) et n<sup>o</sup> 203 (25 oct. 1399).

(3) Cependant les *Aliqua...*, n<sup>o</sup> 24, semblent bien faire une distinction entre les testaments et les donations et ne permettre que les donations inégales et encore entre collatéraux. Mais ce texte est fort médiocre et rien n'indique qu'il vise la coutume de Paris.

(4) Quelque chose d'analogue, en somme, à la théorie de Beaumanoir sur les *dons outrageux*.



d'avantager l'un des héritiers; il eut fallu conférer au juge expressément le pouvoir d'annuler, ou mieux de réduire, les libéralités entre vifs ou à cause de mort violant au delà d'une certaine limite cette égalité aussi souhaitable entre roturiers que l'inégalité l'était entre nobles. La pratique parisienne, troublée par le principe romain de la liberté de disposer avant que le système coutumier se fut bien solidement assis, n'a pas su s'y résoudre en définitive; et ainsi le principe de l'égalité entre héritiers, quoique conforme aux mœurs de l'époque et soutenu par elles, est resté dépourvu de sanction précise.

## § 2. — LA DISTINCTION DES PROPRES ET DES ACQUÊTS DE SUCCESSION

Nous avons vu apparaître dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, à propos de l'intervention des parents dans les aliénations, la distinction des biens venus de la famille et des biens acquis (1). Cette distinction, qui ne s'applique naturellement qu'aux immeubles, est à la base du droit familial coutumier et nous l'avons déjà suivie dans ses détails à propos du retrait lignager (2). Elle a joué, sans aucun doute, un rôle important dans la détermination des règles de dévolution; mais, faute de textes anciens, on en est réduit à cette affirmation et c'est seulement au XIV<sup>e</sup> siècle qu'il est possible de donner une définition assez précise du propre de succession.

Selon d'Ableiges (3), le propre de succession ou, pour parler comme lui, le propre héritage, c'est l'immeuble venu au de cujus *par prochaineté de lignage*, c'est-à-dire par succession. Cette définition concorde bien avec la tradition du haut moyen âge qui oppose l'immeuble dont on a hérité à celui que l'on a acquis personnellement. Une seule transmission héréditaire suffit pour créer un propre, car il est juste et bon que les acquisitions de chaque génération nouvelle dont il n'a pas été disposé s'incorporent au patrimoine de la famille. Le bien acquis par les père et mère, soit seuls antérieurement au mariage, soit ensemble depuis, devient propre dans la succession des enfants; on l'appellera plus

(1) V. *suprà*, p. 154, n. 3.

(2) *Suprà*, p. 327.

(3) *Gr. Cout.*, p. 208.



tard un propre naissant. La solution, avérée dès le XIII<sup>e</sup> siècle (1), fut mise hors de doute par une décision du Châtelet de Paris que commente Jean Lecoq (2). Et peu après, le *Style du Châtelet*, utilisant une métaphore tirée de la pratique alors si répandue des arbres généalogiques, déclare que pour un tel bien le fils commence la souche (3).

Sont également propres de succession les biens donnés par les parents pour l'établissement de leurs enfants; nous la savons notamment par l'une des rares décisions que l'on puisse attribuer avec quelque sécurité à Jean des Marès (4). Ces biens représentent la part de l'enfant établi dans la succession de ses parents, succession dont il est en principe exclu (5). On les assimile légitimement aux biens transmis par succession, ce qu'on exprimera plus tard en les qualifiant d'avancement d'hoirie. Mais les donations postérieures au mariage ou n'ayant pas un caractère de dotation ou d'établissement, comme les dons pour aller à l'école et les donations émanées de collatéraux ou d'étrangers, sont des acquêts et non des propres (6). Il en est ainsi des libéralités testamentaires, sans aucune distinction, d'après une coutume prouvée en turbe au Châtelet de Paris (7).

Les immeubles échangés contre un propre, quoiqu'ils ne proviennent pas de la ligne, sont considérés comme des propres par subrogation (8). Mais il faut un échange sans soulte. Selon le *Grand Coutumier* (9), l'échange d'un propre est le seul acte d'acquisition entre vifs créant un propre de succes-

(1) Beaumanoir, n° 505.

(2) *Quaestiones*, n° 57, déjà citée par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 8 : un immeuble acquis par deux époux est passé à leur fille qui meurt; il est réclaté pour le tout, comme conquêt, par un oncle paternel, contre des parents maternels plus éloignés. Le Châtelet lui donna tort, unanimement, et il renonça à son appel. Les arguments d'équité donnés en faveur du partage entre les lignes sont excellents : si les conjoints étaient morts sans enfants, l'immeuble eut été partagé; le bien vient des deux côtés, il doit aller aux deux côtés, etc.

(3) Ms. fr. 18419, f° 106; cf. f° 104 v° *in fine*. Ces deux textes, après avoir bien déclaré que l'immeuble ainsi acquis sera propre héritage aux enfants, l'attribuent par une contradiction singulière à l'héritier le plus proche, sans distinction de ligne.

(4) *Ps. des Marès*, n° 2; cf. *Gr. Cout.*, p. 208.

(5) Le texte ne précise pas davantage. Mais si l'on songe à la solution donnée en matière de communauté (*supra*, p. 188, n. 1 et 2) et aux hésitations tardives de la doctrine et de la jurisprudence (*infra*, p. 431), on est porté à croire que seule une transmission descendante créait le propre.

(6) *Cout. not.*, n° 183; *Ps. des Marès*, n° 145; *Gr. Cout.*, p. 200; glose marginale dans le ms. fr. 18419 du *Style du Châtelet*, f° 103 v°.

(7) *Cout. not.*, n° 183 (28 juin 1382).

(8) *Ps. des Marès*, n° 1.

(9) P. 208.



sion : l'acquêt est en effet, par définition, tout bien acquis entre vifs par le de cujus.

Que décider cependant au cas d'une acquisition effectuée par le de cujus dans son lignage, soit par achat direct, soit par retrait ? Le bien est un bien de famille, quoique acquis par le de cujus, et nous savons que, s'il le revend, il pourra être retrayé par un lignager : c'est un propre de retrait (1). D'autre part, quant aux rapports entre époux, on le considère comme un acquêt de communauté, sauf à donner aux lignagers le retrait de mi-denier si le bien sortait un jour de la ligne (2). Au point de vue de la dévolution successorale, on le considéra de même, sans difficulté, comme un acquêt, d'ailleurs susceptible d'être retrayé s'il sortait ensuite de la famille par aliénation (3). Le bien, quoique attribué aux héritiers aux acquêts, ne sort pas de la famille ; il a été acquis avec les deniers du de cujus, deniers que devaient se partager les successeurs aux meubles et acquêts ; ces derniers seraient lésés s'il était considéré comme un propre. Ce souci d'équité prévaut contre un raffinement d'analyse qui conserverait au bien sa qualité de propre de succession. Il suffit qu'il ne sorte pas de la famille, grâce au retrait ; quant aux arrangements entre parents, dans l'intérieur de la famille, il reste un acquêt de succession.

### § 3. — LES RÈGLES DE DÉVOLUTION

Le droit parisien ignore le principe romain de l'unité de la succession ; dans nombre d'hypothèses, il prend en considération l'origine des biens pour en régler la dévolution. Le souci romain de classer les divers héritiers selon l'affection que le de cujus est présumé avoir pour eux, afin de distribuer ses biens comme il l'eut fait lui-même s'il avait pu faire son testament, ne lui est pas moins étranger (4). Le droit parisien répartit la succession selon la conception qu'il se fait de la famille normale ; il n'est pas aisé d'apercevoir le système

(1) V. *suprà*, p. 327.

(2) V. *suprà*, p. 186.

(3) *Gr. Cout.*, p. 342-343 qui explique longuement les deux cas dans lesquels *chiet retraict en conquest*. — Brissaud, p. 1189, n. 4, a cru possible d'inférer la solution contraire d'un texte que donnent certaines éditions gothiques du *Grand Coutumier* (édit. Laboulaye et Dareste, p. 330, n. 2) et qui, tout en faisant défaut dans les bons mss. en quatre livres, se trouve dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 63. Mais ce texte doit s'entendre seulement de la possibilité d'exercer le retrait et concorde très bien avec *Gr. Cout.*, p. 342-343.

(4) V. Lefebvre, *loc. cit.*, p. 6 et s.



général de dévolution auquel il se réfère; il n'est pas sûr même qu'il en ait suivi un, cherchant seulement à résoudre d'une façon équitable les situations complexes qui, dans cette matière, ne manquent pas d'apparaître de loin en loin. Il convient donc de relever avec soin les solutions avérées, en suivant un plan aussi simple que possible. En étudiant successivement la dévolution des meubles et acquêts puis celle des propres, on tomberait dans des répétitions et l'on risquerait de moins nettement saisir le souci d'équilibre et d'équité qui anime la coutume parisienne.

Le droit de succéder est lié à la parenté et à la seule parenté légitime fondée sur le mariage (1). Nous le constaterons en étudiant la situation des bâtards. La parenté est un fait et, comme tout fait, se prouve par témoins (2). Les textes les plus anciens discernent deux sortes de succession : la *descendue*, en ligne directe, et l'*écheoite* ou *eschéance*, en ligne collatérale (3). Mais, au XIV<sup>e</sup> siècle, on distingue, en ligne directe, la ligne ascendante et la ligne descendante (4). Cette classification très simple peut servir de base à la description de la dévolution parisienne, à condition de ne pas lui attribuer la signification précise des ordres d'héritiers du droit romain. J'étudierai rapidement, pour finir, la situation des bâtards, des religieux et des aubains.

1. — **Les enfants et descendants.** — Les enfants sont d'abord appelés par la coutume à la succession de leur père ou de leur mère, sans aucune distinction de meubles et acquêts ou de propres, car ils continuent également la ligne dont viennent les propres possédés par leurs parents. Le principe n'est pas douteux (5), mais il est voilé dans la pratique par

(1) De très sérieuses difficultés de fait pouvaient d'ailleurs s'élever sur le point de savoir si un enfant était légitime ou naturel : cf. Arch. nat., X<sup>1</sup>8, f<sup>o</sup> 125 (26 août 1340) = Furgeot, n<sup>o</sup> 3041; Y 5222, f<sup>o</sup> 130 (4 oct. 1399) : le procureur du roi a mis en main de justice les biens d'un défunt; on en délivrera la moitié à la veuve et l'on recherchera si le fils du défunt est légitime ou naturel. — Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 107 v<sup>o</sup>, exige pour que la légitimité soit établie : que l'enfant soit né en mariage, que ses parents l'aient toujours traité comme légitime, qu'il ait été considéré comme tel par le voisinage. À l'encontre de ces preuves, on pourra alléguer l'impuissance du mari et sa lointaine absence neuf mois avant la naissance de l'enfant.

(2) Arch. nat., Y 5221, f<sup>o</sup> 137 (12 mars 1399) : il est prouvé par témoins au Châtelet que Vincenot de Vauricher s'est toujours conduit et a toujours été considéré comme le frère de feu Philippot Vauricher.

(3) *Const. du Châtelet*, § 19; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 17.

(4) *Gr. Caut.*, p. 209.

(5) Il est d'ailleurs exprimé par le *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 17.



l'usage fréquent des communautés continuées entre le conjoint survivant et ses enfants, communautés dont le jeu sans doute ne modifie pas l'attribution des propres, mais qui entraînent une répartition bien différente des meubles et acquêts (1). On peut vérifier en quelque sorte matériellement cette réflexion en constatant que le *Grand Coutumier*, au c. *des successions*, ne pose pas la règle du droit héréditaire des enfants (2), mais s'étend longuement sur le fonctionnement des communautés continuées (3).

Les enfants viennent également, sans aucune prérogative d'aînesse ou de masculinité, à la succession des biens roturiers (4), pourvu qu'ils n'aient pas été établis ou, s'ils l'ont été, pourvu qu'ils aient été régulièrement rappelés à la succession par le parent décédé. Si tous les enfants ont été établis ils viennent tous, sans rappel exprès, à la succession (5). Si leur père ou leur mère s'est marié plusieurs fois, chacun vient à la succession de son auteur sans distinction, qu'il soit d'un premier lit ou d'un lit subséquent, sauf en ce qui concerne les biens affectés au douaire ou constituant le *maritagium* de leur mère. Pour ces biens, il existe des règles particulières (6).

Les petits-enfants nés d'un enfant prédécédé ne viennent à la succession de leurs grands-parents, à côté de leurs oncles ou tantes, descendants au premier degré, que s'ils y ont été rappelés expressément par le de cujus. Et dans ce cas tous les enfants du prédécédé ne comptent que pour une tête. Les textes parisiens traduisent cela, nous le savons, en disant que la représentation n'est pas admise par la coutume. En réalité l'exclusion des petits-enfants n'est que la conséquence de l'exclusion de l'enfant doté et disparaît, comme elle, par un rappel régulier (7). Si tous les descendants au premier degré sont morts, les petits-enfants succèdent sans difficulté, puisque l'exclusion des enfants dotés est hors de cause, mais ils succèdent par tête et non par souche (8).

(1) V. *suprà*, p. 171 et s.

(2) Elle n'est formulée que par le ms. Vatican 4790.

(3) P. 365 et s.

(4) *Const. du Châtelet*, § 65.

(5) V. *suprà*, p. 370.

(6) V. *infra*, section III.

(7) Sauf dans l'hypothèse visée *suprà*, p. 373, n. 1, où l'on peut vraiment parler d'absence de représentation puisque l'exclusion des enfants dotés n'est pas en cause.

(8) Les références ont été données *suprà*, p. 375 n. 1.



2. — **Ascendants et collatéraux.** — Il n'en peut être question, comme héritiers, qu'à défaut de descendants; mais ils se trouvent souvent en concurrence entre eux. Il faut examiner les différentes hypothèses prévues par les textes avant de rechercher s'il est possible de les expliquer par un principe général.

Si le de cujus laisse comme héritiers ses père et mère, ou l'un d'eux, et des frères et sœurs, les père et mère succèdent aux meubles et acquêts, les frères et sœurs, en principe, aux héritages propres (1). S'il s'agit d'un aïeul, en concurrence avec les frères et sœurs, le Parloir aux Bourgeois constate qu'à Paris il succédera aux meubles et acquêts, par préférence, mais les propres du de cujus, par exemple les biens à lui venus de la succession de ses parents, iront à ses frères et sœurs (2). Si maintenant, les ascendants sont en concours avec des collatéraux plus éloignés, neveux ou nièces, cousins et cousines, nous relevons les solutions suivantes : les père et mère sont absolument préférés aux neveux et nièces aussi bien pour les propres que pour les meubles et acquêts (3); et les ascendants, à quelque degré qu'ils soient, priment en toutes choses les cousins germains (4). En résumé, les ascendants priment en tous biens les collatéraux, sauf les frères et sœurs; en présence de ces derniers, à qui vont les propres, on leur attribue seulement les meubles et conquêts.

On a parfois tendance à considérer comme un principe ancien et général réglant la succession des propres l'adage bien connu : *propres ne remontent*, que l'on rattache à la prétendue règle : *feudum non ascendit* (5). Beaumanoir cependant

(1) *Cout. not.*, nos 30, 90, 184-185 (coutume prouvée en turbe en 1382); ms. fr. 18110, fo 74; *Notes d'audiences*, n° 27 (allégation d'Oudard des Moulins du 19 déc. 1384); *Gr. Cout.*, p. 369 (texte plus correct dans le ms. fr. 10816, fo 226 v°); *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 109 v°).

(2) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 127 (2 juill. 1294), déjà citée par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 6 et dont le texte complet est donné par le ms. fr. 5900, fo 36 v°; *Ps. des Marès*, n° 293; *Gr. Cout.*, loc. cit.; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 106.

(3) *Ps. cout. de Charles VII*, p. 44.

(4) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 118 (1293), citée par Choppin, *ibidem*, n° 14 : il s'agit, dans l'espèce, d'acquêts faits par les père et mère et devenus propres naissants dans la succession du de cujus; les biens venus du père remontent à l'aïeule paternelle à l'exclusion des cousins. Si le de cujus avait eu des frères, ils auraient succédé aux propres naissants à l'exclusion de l'aïeul, comme c'est la solution certaine au xvi<sup>e</sup> s. (*infra*, p. 438). Joignez à ce texte le *Gr. Cout.*, loc. cit., sur lequel on peut voir les explications de Ficker, *op. laud.*, n° 980.

(5) V. sur ce point Brissaud, p. 1542-1543 et Lefebvre, p. 51. — Sur la question en général v. J. Truillé, *Le régime successoral des ascendants dans l'ancien droit et le droit intermédiaire*, 1910, p. 60 et s.



mettait déjà les praticiens de son temps en garde contre cette fausse maxime (1) et Ficker a très heureusement relevé son peu de consistance dans les textes coutumiers les plus anciens (2). Aucun document parisien du moyen âge ne le formule expressément. Il est en contradiction certaine avec plusieurs solutions avérées : les propres remontent et vont aux ascendants, plutôt qu'aux neveux et nièces et collatéraux plus éloignés. Sans doute, quand il y a des frères et sœurs, les propres ne remontent pas ; mais ce n'est nullement en raison d'un principe général et intangible. Une analyse attentive permet d'expliquer la règle, qui n'est d'ailleurs pas absolue, par des raisons fort simples ou des considérations d'équité.

Pour qu'un enfant meure laissant des biens propres disputés entre un ascendant et des frères et sœurs, il faut supposer normalement que l'un de ses auteurs est mort ou qu'il a reçu de l'un d'eux une donation en mariage. Dans ce dernier cas, le plus fréquent, le bien donné à l'enfant mort sans postérité revient au donateur par la vertu de la coutume, en dehors de toute stipulation expresse (3). C'est le droit de retour dont Henri Brunner a montré l'ancienneté en le rattachant aux traditions germaniques sur le caractère révocable des donations (4). Les *Constitutions du Châtelet* le formulent pour la région parisienne (5). Il apporte une exception très nette à la règle générale préférant les frères et sœurs aux ascendants quant aux biens propres.

Au cas où le propre est venu au de cujus par la mort de l'un de ses parents, de son père par exemple, il est très naturel qu'on l'attribue à ses frères et sœurs plutôt qu'à sa mère (6) ; autrement, il changerait de ligne. Or il n'est pas douteux que la coutume parisienne répugne à une dévolution qui

(1) *Cout. de Beauvaisis*, n° 493 ; selon lui, la maxime s'entend seulement au cas où le de cujus a des descendants.

(2) *Op. cit.*, n°s 972-984.

(3) *Const. du Châtelet*, § 18.

(4) *Ueber den germanischen Ursprung des droit de retour*, dans ses *Forschungen...* p. 676-735. V. surtout, p. 690-708, sa description du droit de retour d'après les textes coutumiers et, p. 732-735, l'exposé de l'hypothèse rattachant cette institution à la conception germanique de la donation.

(5) Dans le même sens, v. un arrêt des *Olim*, I, p. 716, n° VI (1268) : le retour à l'ascendant donateur est admis par la coutume de France si le donataire est mort sans enfant. Beaumanoir, n° 495, admet le retour à l'ascendant donateur et va plus loin que le droit parisien en décidant que les biens venus au de cujus de son père remontent à l'aïeul paternel avant d'aller aux frères et sœurs.

(6) C'est l'hypothèse même du *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419 f° 109 v°.



aurait pour résultat de faire passer le propre d'une ligne à une autre ligne. Une décision du Parloir aux Bourgeois de 1297 (1) annule une donation de l'usufruit d'un conquêt faite par des enfants à leur mère parce que ce conquêt, part du père prédécédé dans la communauté, est devenu propre paternel aux enfants. La solution est rigoureuse, car il ne s'agit que d'un usufruit. Une autre décision de 1305 est plus caractéristique encore dans le même esprit (2) : un fils, en entrant en religion, donne à son père des biens venus de sa mère; la donation est annulée comme frauduleuse *car ainsi seraient déshérités les parents prochains de par la mère*. Cette répugnance pour les changements de ligne suffit pour exclure la mère dans notre hypothèse. Il n'est nullement besoin d'un principe général affirmant que *propres ne remontent*.

Les deux hypothèses qui viennent d'être examinées sont les plus simples et les plus courantes. On pourrait en imaginer de plus compliquées, supposer par exemple le prédécès d'un aïeul à la succession duquel son petit-fils, le de cujus, serait venu à la suite de la renonciation de son père, ou bien considérer la situation d'un aïeul en présence de frères et sœurs. Dans ces hypothèses, on pourrait certes expliquer l'exclusion du père ou de l'aïeul par l'adage *propres ne remontent*. Mais si l'adage a son sens plein, pourquoi est-il hors de cause quand les ascendants sont en concours avec des collatéraux plus éloignés comme des neveux ou des cousins ? N'est-il pas plus naturel d'expliquer l'exclusion des ascendants de la succession aux propres, en présence des frères et sœurs, par le désir de maintenir entre eux une sorte d'égalité : les ascendants reçoivent les meubles et acquêts; les frères et sœurs, les propres (3). De même le droit romain traitait les frères et sœurs en collatéraux privilégiés pour les faire concourir avec les ascendants : la méthode de répartition est différente mais le principe du concours, fondé sur le lien naturel étroit qui existe entre frères et sœurs, est identique.

Il faut admettre cependant que, vers la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ou le début du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, un adage courait parmi les praticiens assez analogue à celui dont Beaumanoir, avec sa supériorité d'esprit, avait fait bonne justice pour le Beauvaisis. On le

(1) P. 135.

(2) P. 164.

(3) C'est l'explication toute simple des *Ps. cout. de Charles VII*, p. 44.



reconnait presque dans un curieux passage du *Style du Châtelet* (1) qui, pris à la lettre, préférerait pour la succession aux propres les collatéraux les plus proches. Mais une telle interprétation le mettrait en contradiction avec d'autres textes bien plus précis du même ouvrage (2). Il n'y faut voir qu'un témoignage de la circulation, d'ailleurs tardive, dans la pratique parisienne, d'un brocard affirmant sans nuances que *propres ne remontent*. Une glose marginale, inscrite dans un manuscrit du même *Style* (3) au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, va beaucoup plus loin en déclarant que les biens donnés en mariage par des parents à leurs enfants ne leur font pas retour parce que ce sont des propres. La solution est en contradiction manifeste avec la tradition. Est-ce seulement la décision d'un praticien peu éclairé ? Faut-il y voir l'écho d'une jurisprudence récente, influencée par la vertu singulière des brocards, si aisément pris à la lettre et dans leur généralité, après avoir été formulés pour traduire une solution particulière ? Il est bien difficile de le savoir. Je suis persuadé en tout cas, et le résultat est suffisant, que l'adage *propres ne remontent* n'est nullement d'ancienne tradition parisienne. Outre l'impossibilité où l'on serait de le concilier avec certaines solutions avérées, il en subsiste un indice direct. Le *Style du Châtelet* (4), après avoir dit que les propres *toujours devalent et nulle foiz remontent*, ajoute que cependant ils remontent plutôt que d'être attribués au seigneur par deshérence. Si l'adage était d'ancienne tradition, le seigneur le pourrait invoquer en sa faveur, comme il invoquait, nous allons le voir, la règle *paterna paternis*. Il n'est qu'une invention de praticiens dont ils jouent dans les procès difficiles mais dont il n'est pas permis aux seigneurs de se servir.

3. — **Les collatéraux.** — Les textes parisiens relatifs à la succession des collatéraux sont très insuffisants (5). On doit distinguer entre les meubles et acquêts d'une part

(1) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 109 v<sup>o</sup> : *nota que quant aux heritages est assavoir que toujours ilz devalent et nulle foiz ils remontent tant qu'il y ait héritier en ligne directe ou collatéral.*

(2) Cités *suprà*, p. 384, n. 2.

(3) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 103 v<sup>o</sup>.

(4) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 109 v<sup>o</sup>. — La même solution est impliquée par Boutillier, I, 78, p. 457.

(5) Il n'est pas douteux cependant que la succession collatérale ne soit ancienne. V. dans le *Cart. de Saint-Spire*, p. 97, un témoignage de 1249 : deux sœurs vendent à Saint-Spire une censive dont les trois quarts leur viennent *ex caduco defuncti Reginaldi quondam fratris ipsorum*.



et les propres d'autre part. Quant aux meubles et acquêts, ils vont sans doute aux collatéraux les plus proches du défunt, mais le principe de la proximité du degré n'est établi que pour la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (1). Il est probable qu'alors la parenté est calculée selon la computation romaine, mais nous n'avons aucune certitude à cet égard, pas plus d'ailleurs qu'il n'existe la moindre trace d'un système différent. S'il existe plusieurs collatéraux au même degré, ils partagent également, sans aucune distinction entre les sexes (2); dans la succession de droit commun, il n'est pas question de l'exclusion des femmes par les mâles qui est pratiquée dans les successions nobles.

En ligne collatérale, la représentation n'a pas lieu : un arrêt du Parlement de 1301 l'établit pour une terre située dans le Midi, mais régie *ad usus et consuetudines Francie juxta Parisius* (3); l'opposition est nettement faite sur ce point entre le droit écrit et la coutume parisienne. Quand les textes expliquèrent par l'absence de représentation l'exclusion des petits-enfants, qui était en réalité la conséquence de la dotation de leurs parents, la représentation en ligne collatérale se trouva à fortiori condamnée (4). L'exclusion des neveux en présence de frères et sœurs survivants trouvait rarement sans doute sa justification dans une donation faite par le de cujus en faveur de leur auteur. La combinaison cependant n'était pas impossible. En tout cas, on permit à l'oncle de rappeler à sa succession les enfants de son frère, normalement au contrat de mariage de ce dernier, comme il était permis au grand-père de le faire pour ses petits-enfants (5). Lié ou non à une libéralité en mariage, ce rappel exprès était une faveur appréciable que l'on devait aisément obtenir, dans les familles unies, d'un frère ou d'une sœur voué au

(1) *Gr. Cout.*, p. 369, addition des mss., par ex. du ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 227 : *et quant nul n'est plus prouchain en ligne directe, le plus prouchain heritier en ligne collateral doit succeder quant aux meubles (et conquêts).*

(2) *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 71.

(3) *Olim*, II, p. 453, n<sup>o</sup> VII : des neveux réclament la succession d'une tante en invoquant le droit écrit; mais la sœur de la de cujus se prétend la plus proche héritière selon la coutume de France : le Parlement la maintient en saisine.

(4) *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 14 : le principe est posé en termes généraux, mais la portée du texte est éclairée par la finale : en Normandie et en Anjou la représentation existe et les fils du frère sont admis avec le frère.

(5) *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 112; le principe est posé en général pour les fils de frère comme pour les petits-enfants; on peut donc admettre pour le rappel des neveux les règles établies *suprà*, p. 376 pour les petits-enfants : entière liberté du rappel au contrat de mariage; nécessité du consentement des frères et sœurs si le rappel est fait postérieurement par acte entre vifs ou par testament.



célibat. Mais, faute de ce rappel exprès, les neveux étaient exclus par les frères et sœurs survivants et, si tous les frères et sœurs étaient prédécédés, les neveux succédaient par tête et non par souche, tout comme les petits-enfants dans la même hypothèse (1). La représentation à l'effet de succéder n'étant pas admise, on ne pouvait songer à la représentation à l'effet de partager.

Nous possédons des renseignements assez précis sur un point spécial de la dévolution collatérale des meubles et acquêts, la question du double lien (2). Les frères et sœurs du de cujus peuvent être nés du même père et de la même mère (frères germains), ou d'un même père et de mères différentes (frères consanguins), ou enfin d'une même mère et de pères différents (frères utérins). Les premiers sont unis par un double lien. Une situation analogue pouvait se présenter pour des collatéraux plus éloignés (neveux et nièces, cousins germains.) Devait-on considérer comme plus prochains les collatéraux unis par un double lien ? Le Parlement répondit par la négative dès 1278, à l'encontre d'un frère germain qui réclamait une succession mobilière par préférence, et en se fondant sur la coutume de la ville de Paris (3). En 1294, le Châtelet puis le Parlement confirmèrent cette jurisprudence dans la succession de Nicolas Le Coffrier (4) : une nièce d'un seul côté fut considérée comme aussi prochaine qu'une nièce de deux côtés. En ce qui concerne les frères et sœurs, le privilège du double lien fut de nouveau exclu, dans la prévôté de Paris, par une enquête par turbe dont les bons mss. du *Grand Coutumier* nous ont conservé le souvenir (5). Il y eut controverse, semble-t-il, pour les cousins germains : certains étaient d'avis de donner une double part,

(1) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 105 v<sup>o</sup>, qui justifie cette décision par ce fait que *en ce pays de France... représentation n'a pas lieu*.

(2) Elle ne se pose pas en ce qui concerne la succession aux propres : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>11, f<sup>o</sup> 196 (10 mai 1348), sentence du bailli de Mantes réformée par le Parlement.

(3) *Olim*, II, p. 123, texte déjà cité par E. de Laurière sur Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 19; dans le même sens, *Ord. de plaider*..., ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 38. — Par contre, en Beauvaisis, *de consuetudine*, un frère germain exclut les frères et sœurs d'un seul côté : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>6, f<sup>o</sup> 314 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 711 (19 avril 1333).

(4) Ms. fr. 5900, f<sup>os</sup> 40 v<sup>o</sup> - 41; *Livre de Nicolas de Chartres*, n<sup>o</sup> 870 A. Il a déjà été question de cette affaire à propos du principe d'égalité (*suprà*, p. 369, n. 1) qui est seul visé par le texte des *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 121. Mais le règlement de l'affaire dépendait à la fois du principe d'égalité et de la question du double lien. Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n<sup>o</sup> 11, qui connaissait le ms. fr. 5900, l'avait très bien vu.

(5) Ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 227 v<sup>o</sup>; même solution dans Boutillier, I, 78, p. 454.



du moins sur les meubles, aux cousins des deux côtés (1). Mais on considéra en définitive, selon l'opinion de Jean Lecoq et de Pierre le Serf, que les cousins des deux côtés n'étaient pas plus proches en degré que les autres et que tous devaient succéder également (2).

Nous savons encore que l'oncle était toujours préféré aux cousins germains, non seulement quant aux meubles et acquêts, mais encore quant aux propres venus de son côté (3). C'est la preuve qu'il ne saurait être question en ligne collatérale d'une règle générale comme *propres ne remontent*, dont nous avons déjà constaté le peu de portée dans les rapports entre ascendants et collatéraux (4).

En ce qui concerne la succession aux propres, elle n'est pas réglée par la prochaineté de lignage : chaque propre est attribué au parent le plus proche de la ligne dont il provient (5). Si le bien vient de la ligne paternelle, il ira au plus proche parent paternel; s'il vient de la ligne maternelle, il ira au plus proche parent maternel; c'est ce qu'exprime l'adage connu : *paterna paternis, materna maternis*. Il n'est pas expressément formulé par les textes parisiens du moyen âge; mais le principe qu'il exprime est attesté dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par une coutume prouvée en turbe selon la coutume de France et recueillie par un ms. des Sentences du Parloir aux Bourgeois (6). Le principe a donc été admis de bonne heure à Paris, comme dans les régions avoisinantes (7), et il est confirmé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (8). Mieux que par une formule expresse, jugée sans doute inutile, il est attesté par sa conséquence la plus rigoureuse et la plus caractéristique au regard des coutumiers : à défaut d'héritier de la ligne dont il provient, le propre est dévolu au seigneur par

(1) *Gr. Cout.*, p. 368; cf. ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 226 v<sup>o</sup>.

(2) La solution n'est pas donnée par le ms. fr. 10816, mais par le ms. fr. n. acq. 3555, f<sup>o</sup> 99 et le ms. Harley 4426, f<sup>o</sup> 103 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>. Elle figurait dans l'un des mss. de Loisel qui en a tiré *Inst. cout.*, II, 5, 19.

(3) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 106 (29 janv. 1288); *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 91.

(4) V. sur ce point Ficker, *op. cit.*, n<sup>o</sup> 972 qui établit que, sauf de très rares exceptions, *remonter* veut dire seulement : passer aux ascendants.

(5) C'est la traduction d'un passage d'un arrêt du 16 juin 1330 (Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>1</sup><sup>6</sup>, f<sup>o</sup> 123 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 307) : *erat proximior, ut dicebat, ex linea ex qua dictæ hereditates ad dictam Mariam pervenerant*. Ce texte est d'ailleurs trop sommaire pour permettre de préciser l'hypothèse.

(6) Ms. fr. 5900, f<sup>o</sup> 33 v<sup>o</sup> *in fine*.

(7) Beaumanoir, n<sup>o</sup> 494; *Jostice et Plet*, 12, 21, 13.

(8) *Gr. Cout.*, p. 369; cf. Boutillier, I, 78, p. 456.



deshérence (1). Il n'y a pas de dévolution de ligne à ligne. Le seigneur est considéré comme plus prochain qu'un parent d'une autre ligne de ce bien concédé par l'un de ses ayants cause à l'auteur du de cujus. Par application de la même idée, quand le de cujus est fils d'un bâtard, ses biens maternels sont dévolus à des parents maternels, mais ses biens paternels font retour au seigneur, car il n'a pas de parents paternels (2).

Cette conséquence nous permet d'apercevoir la rigidité du principe de la conservation des biens dans les familles, d'où a été déduit l'adage : *paterna paternis...* Lorsqu'un individu se marie, comme il est normal, et fait souche d'héritiers directs, ses descendants continuent sa propre famille comme ils continuent celle de leur mère. Mais s'il n'a pas de postérité, on doit discerner dans son patrimoine, à côté de ses meubles et acquêts, les héritages qui lui viennent de ses parents paternels et ceux qui proviennent de ses parents maternels. Ces biens ont leur histoire et en quelque sorte leur marque; dans le passé, le seigneur les a concédés au premier acquéreur et à sa famille légitime (3); s'ils en sortent, les lignagers pourront les retraire; à leur défaut, le seigneur exercera le retrait féodal. Si celui qui les détient passagèrement, pendant sa vie d'homme, meurt, les biens iront à sa famille; à défaut de cette famille, au seigneur; ils ne changeront pas de ligne.

L'idée générale est claire et simple. Mais comment l'adage est-il appliqué dans les détails? Les documents sont trop rares pour permettre de s'en rendre compte d'une manière tout à fait satisfaisante. On peut cependant apercevoir quelques traits, en utilisant les arrêts (4) et en écartant

(1) *Cout. not.*, n° 92; *Ps. des Marès*, n° 184; *Gr. Cout.*, p. 301-302 = *des fiez à l'usage de France*, 32.

(2) *Ps. des Marès*, n° 242.

(3) Je n'entends nullement admettre par là l'opinion d'E. de Laurière sur Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 16, et assez accréditée, qui voit l'origine de la règle dans la pratique des inféodations expresses à tel et aux hoirs procréés de sa chair. Je suis persuadé au contraire que les seigneurs se sont généralement référés d'une manière expresse ou tacite à la coutume familiale préexistante. Mais si la famille définie par la coutume n'a plus de représentant, le seigneur se considère comme plus prochain que la famille alliée au dernier possesseur du propre. — Ce n'est d'ailleurs pas à l'aide des documents parisiens qu'il est possible d'élucider la question de l'origine de la règle. Je me borne à indiquer que Ficker, *op. cit.*, nos 921-948, en étudiant le *Fallrecht* sous tous ses aspects, en a recherché l'origine dans le prétendu matriarcat primitif de la famille franque. L'hypothèse paraît tout à fait aventureuse; cf. Caillemier, *loc. cit.*, p. 46.

(4) Il n'y a rien à tirer de *Sent. du Châtelet*, n° 204 (1406), entérinant une transaction par laquelle un cousin remué de germain de la de cujus réclamait comme étant de son côté et ligne des biens venus de la grand'mère de la défunte : les renseignements donnés ne permettent pas d'établir la généalogie.



tout système *a priori*, basé sur des classifications bien postérieures (1).

Un arrêt de 1317 (2) nous montre des cousins paternels de la de cujus succédant à tous les propres qui lui étaient venus de la succession de son père, alors qu'ils prennent seulement la moitié des meubles et acquêts. L'application de la règle est fort claire, mais, comme nous ne savons pas si c'est le père ou le grand-père qui a acquis les propres en question, nous ne pouvons déduire de l'arrêt aucune précision.

Voici un cas bien plus complexe de 1318 (3). Jeannette est morte, après sa mère Pétronille, laissant deux maisons à Paris qui sont sûrement propres maternels. Mais on dispute sur le point de savoir si ces maisons ont été acquises par les parents de Pétronille, Thibaud et Esmeline, ou si elles étaient propres à Esmeline. Gilet de Sens, parent collatéral de Thibaud à un degré inconnu, soutient la première thèse et réclame la moitié des deux maisons à ce titre. Jean Saintisme, cousin germain d'Esmeline, soutient la seconde thèse et réclame, non seulement la moitié des propres que lui reconnaît son adversaire, mais la totalité. Il obtient gain de cause, sans doute parce qu'il fut prouvé en fait que les maisons étaient propres à Esmeline. On peut déduire du cas les remarques suivantes : les parents paternels de Jeannette, la de cujus, ne réclament rien, car il s'agit sûrement d'un propre maternel ; les propres naissants se partagent entre les parents du ménage acquéreur, entre les familles paternelle et maternelle de l'enfant où ils souchent ; si la coutume parisienne exigeait pour succéder à un propre que l'on descendit de l'acquéreur du propre, la demande de Gilet de Sens ne se concevrait même pas, car il n'est que collatéral de Thibaud, soi-disant acquéreur du propre ; il n'est donc, comme on le dira plus tard, que du côté et ligne du propre.

Cette dernière constatation peut aussi s'induire d'un procès tranché dans le même sens par le prévôt de Paris et par le Parlement en 1339 (4) : Thomas Vilet n'obtient pas, quoique

(1) Ficker, *loc. cit.*, nos 928 et s., a essayé de démontrer que le *Fallrecht* se limitait, dans sa forme première, au système dit des coutumes de simple côté ; on serait passé de là, en raffinant, aux systèmes des coutumes de côté et ligne et des coutumes souchères.

(2) *Olim*, III, p. 1179-1180.

(3) *Olim*, III, p. 1255, n° XLII ; le procès fut plaidé en première instance devant le prévôt de Paris.

(4) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>as</sup>, fo 51 v° (24 avril 1339) = Furgeot, n° 2578.



parent le plus proche, certains biens dépendant de la succession de sa nièce Florie, fille de son frère; ces biens sont en effet des propres maternels venant de son grand-père maternel ou du moins acquis par lui. Ils sont attribués à des parents *ex latere dicti avi* qui semblent bien ne pas descendre de lui.

Un important arrêt de 1340 intéressant plusieurs membres de la grande famille parisienne des Marcel nous permet de préciser davantage encore (1). Jean Marcel, acquéreur originaire du propre disputé, s'est marié deux fois; de son second mariage avec Jeanne de Pacy, il a eu un fils Pierre Marcel, père de Jaquelote *de cujus successione agitur*. Du premier lit, subsiste une arrière-petite-fille, Jeanne la Coquattrisse, qui est parente au 5<sup>e</sup> degré de la de cujus et qui descend comme elle de l'acquéreur du propre. Sa mère le réclame en son nom, à l'encontre d'André Marcel, frère de l'acquéreur du propre, grand'oncle de Jaquelote, donc son parent au 4<sup>e</sup> degré, toujours selon la computation romaine. Ce dernier invoque qu'il est le parent le plus proche *ex latere et linea* (2) *quibus sibi dicta bona provenerant* et qu'il doit être préféré, surtout que, dans ce cas, il ne peut être question de représentation ni d'après la coutume de Paris et de France, ni même d'après le droit écrit (3). Jeanne la Coquattrisse soutient au contraire qu'elle descend directement, comme Jaquelote, de Jean Marcel, acquéreur du propre, et qu'elle doit y succéder, si éloignée soit-elle, avant que l'on ne passe à André Marcel, frère de l'acquéreur (4). Le prévôt de Paris et le Parlement lui donnent gain de cause.

Les termes de l'exposé des parties sont remarquables. Alors qu'André Marcel invoque les principes romains de la proximité du degré (5) et de l'absence de représentation au delà des descendants des frères et sœurs, Jeanne la Coquattrisse s'appuie sur la représentation à l'infini qui joue à l'intérieur d'une parentèle pour exclure les membres d'une

Arch. nat., X<sup>1</sup> 8, f<sup>o</sup> 115 (17 juin 1340) = Furgeot, n<sup>o</sup> 2969.

(2) Sur l'expression *côté et ligne*, v. les nombreux textes rassemblés par Ficker, loc. cit., n<sup>os</sup> 931-932; ajoutez : *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 204 (1406).

(3) ...*Maxime cum., secundum usus et consuetudines predictos et etiam secundum jus scriptum, aliquis non potest venire ad successionem vel eschoetam alicujus per representationem sed per generis proximitatem...*

(4) ...*Et sic, secundum consuetudines predictas, successio hereditagiorum dicte defuncte Jaquelote venit et descendit ad Johannetam predictam, que successio exierat et des cenderat ex proprio capite et souchia a quo eadem Johanneta venerat ut dictum est.*

(5) ...*Secundum veram computationem graduum consanguinitatis.*



parentèle plus éloignée (1). Elle appartient à la parentèle du grand-père de Jaquelote; elle descend d'une sœur de son père; elle doit donc venir avant André Marcel qui est seulement de la parentèle de l'arrière-grand-père. Cette survivance de l'antique système germanique, limitée à la succession des biens de famille, en plein xiv<sup>e</sup> siècle parisien, à une époque où l'influence du droit romain se développe sans cesse, est remarquable. Il serait tout à fait vain de rechercher, comme l'a tenté Ficker, si le régime primitif de dévolution des propres était, comme on le dira plus tard, le système de simple côté, ou celui de côté et ligne, ou le système soucher. Ce sont là des distinctions tardives, incomplètes et souvent artificielles. Le droit parisien n'exige pas, pour succéder au propre, que l'on descende de l'acquéreur; mais il préfère l'héritier descendant de l'acquéreur au parent simplement collatéral de ce dernier. Et cette préférence paraît bien être un dernier reflet de la dévolution par parentèles dont il ne reste plus la moindre trace pour les meubles et acquêts.

4. — Cas particuliers et deshérence. — Il n'est pas possible de présenter, pour le moyen âge, une théorie complète des incapacités de recueillir ou de transmettre une succession. Je me bornerai à relever sur ce point les renseignements fragmentaires qui nous sont donnés par les textes parisiens.

La question des droits des religieux a soulevé de bonne heure des difficultés (2). Dès 1231, un texte assimile la *renunciatio secularis* à la mort naturelle (3); il semble donc que la succession du religieux s'ouvre lors de sa profession; mais la solution n'est pas certaine; le religieux peut entrer au monastère, lui et ses biens, et alors la question ne se pose pas; s'il n'a pas apporté tous ses biens au monastère, un texte de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle nous dit que ses proches parents y viendront à sa mort (4). Quoiqu'il en soit, le religieux, à dater de sa profession, est frappé d'une incapacité absolue

(1) ...*Secundum usum et consuetudinem communiter et notorie in villa Pariservatos, duobus fratribus in villa predicta existentibus et ab uno liberis extantibus qui liberos alios habuerunt, veniendo et descendendo per directam lineam a dicto fratre tanquam a capite et souchia dicti descensus, omnes illi qui taliter venerunt a fratre predicto in directa linea descendendo sibi ad invicem succedunt quantumcumque distantes antequam alius frater ad dictam successionem admittatur...*

(2) Cf. déjà *Liber test.*, p. 65 (début du xii<sup>e</sup> s.). — Sur la question en général v. Durtelle de Saint-Sauveur, *Recherches sur l'histoire de la théorie de la mort civile des religieux*, 1910, p. 111 et s.

(3) *Arch. de l'H.-D.*, n° 277; cf., en sens contraire, *ibidem*, n° 260.

(4) *Not. Points*, n° 4.



de recevoir une succession (1). Le principe n'était plus guère contesté à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle; cependant certains mss. du *Grand Coutumier* jugent utile d'établir la thèse à grand renfort de textes et de raisons (2); on discutait encore quelques situations particulières, comme celle des chanoines réguliers; on admettait d'autre part une exception en faveur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui conservaient leurs biens et le droit de succéder à leurs parents (3). Mais une simple dispense du pape n'était pas jugée suffisante pour restituer ces droits à des religieux (4). Enfin les cardinaux et les évêques, même religieux, pouvaient toujours laisser une succession (5).

Les aubains s'entendent encore, aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, des gens étrangers à la seigneurie où ils s'installent; ils ne peuvent transmettre leur succession qu'à leurs héritiers directs résidant dans la seigneurie (6). De même la succession d'un régnicole ne peut aller à un étranger au royaume (7). L'aubain qui obtient des lettres de naturalité se trouve relevé des déchéances qui frappent sa condition.

Les bâtards n'ont aucun droit dans la succession de leurs parents (8), à moins qu'ils n'aient été légitimés par leur mariage subséquent, auquel cas ils sont entièrement assi-

(1) *Not. Points*, n° 109; ms. fr. 1016, f° 22; *Gr. Cout.*, p. 370. — Cf. Arch. nat., X<sup>147</sup>, f° 96 v° (20 janvier 1336) = Furgeot, n° 1423 : un neveu, invoquant la maxime *le mort saisit le vif* demande à être mis en possession des héritages de son oncle décédé; les exécuteurs testamentaires soutiennent qu'il est *religiosus, videlicet de ordine fratrum predicatorum*. La possession est conférée au neveu, sauf aux exécuteurs à faire leur preuve. Il ne semble pas y avoir le moindre doute sur le principe de l'exclusion.

(2) Ms. fr. n. acq. 3555, f°s 99 v° et s.; ms. Harley 4426, f°s 103 v° et s.; ms. Vatican 4790, f°s 18 et s.

(3) *Not. Points*, n° 133 et *Gr. Cout.*, p. 370.

(4) *Not. Points*, n° 109; addition des mss. du *Gr. Cout.*; ce dernier texte prend soin d'indiquer que si le religieux était relevé de ses vœux par le pape il pourrait succéder.

(5) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 107 v°.

(6) *Reg. cr. de Saint-Maur-des-Fossés*, édit. Tanon, p. 323 (1274); *Reg. cr. de Sainte-Geneviève*, p. 381 (1296) : *Nichole jame Joirre le riote, Normant, morut sanz hoir et estoit aubanne. L'église ot ses biens; Actes de Louis VI*, n° 262 (1136). — Des textes rapprochent aubains et bâtards pour attribuer leurs biens vacants au seigneur haut-justicier : *Olim*, III, p. 209, n° XL (1306); p. 233, n° 1 (1307). — Dans nombre de cas, on ne sait si l'on se trouve en présence de véritables aubains, car, comme il est dit *infra*, aubaine est souvent synonyme de deshérence au sens large.

(7) C'est du moins le sentiment de Jean Pastourel : *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 104 v°.

(8) *Ps. des Marès*, n°s 239-240; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 107 v°. — Sur la question en général, v. Henri Regnault, *La condition juridique du bâtard au moyen âge*, 1922, p. 36-42.



milés aux enfants légitimes (1). La légitimation par lettres du roi, qui apparaît au XIV<sup>e</sup> siècle, confère bien aux bâtards, vis-à-vis du roi, la qualité d'enfant légitime (2); l'enfant légitimé viendra donc à une succession en deshérence qui, autrement, aurait appartenu au roi (3). Mais il n'aura aucun droit à côté ou à l'encontre des héritiers légitimes dont le roi réserve expressément les prérogatives dans ses lettres (4).

Le bâtard est parfaitement capable de transmettre sa succession à ses enfants légitimes; selon l'expression du *Style du Châtelet* (5), il peut faire souche; mais ses enfants sont ses uniques héritiers (6). S'il n'en a pas, ses biens tomberont en deshérence.

La deshérence, c'est le droit de recueillir les biens laissés par un de cujus qui meurt sans parents fondés en coutume à les réclamer. Elle joue d'une manière particulièrement fréquente pour la succession des aubains et c'est pour cela sans doute qu'elle est souvent qualifiée d'aubaine (7). Elle s'applique très souvent aussi à la succession des bâtards qui n'ont d'autres héritiers que leurs enfants (8). Mais c'est une prérogative plus générale : toute succession que ne demande pas un héritier admis par la coutume est soumise au droit de deshérence. Pour les meubles et acquêts, il suffit d'être parent à un degré quelconque; il n'y a pas trace d'une limitation de degré successible mais, à mesure que la parenté s'éloigne, les difficultés de preuve s'aggravent. Pour les propres, il faut établir la parenté du côté et ligne dont ils proviennent (9).

(1) Il y a de très intéressants renseignements sur la légitimation *dessoubz le poille* dans le *Style du Châtelet*, *loc. cit.*; elle ne peut s'appliquer qu'aux vrais bâtards nés *ex soluto et soluta*; une glose en marge du texte nous apprend que l'on appelait *champs* ou *avoître* l'enfant né de relations adultères et *pichien* l'enfant dont l'un des parents était d'Eglise.

(2) Exemple de mars 1325 : Arch. nat., JJ 64, n° 113; nombreuses formules de légitimation par lettres dans le ms. lat. 4641, f°s 20 v°-22, f° 30 v°.

(3) Cf. Arch. nat., Y 5222, f° 117 v° (4 nov. 1399) : le procureur du roi qui avait mis la main du roi sur un héritage vacant faute d'hoir, le délivre à une fille naturelle du de cujus qui a été légitimée par lettres du roi.

(4) Il en serait autrement, au témoignage de Jean Lecoq, *Quæstiones*, n° 298, quand l'enfant a été légitimé par le pape et par le roi.

(5) Ms. fr. 18419, f° 107 v°. — Cf. H. Regnault, *loc. cit.*, p. 58-74.

(6) *Ps. des Marès*, n° 242; *Ps. cout. de Charles VII*, p. 44.

(7) *Reg. cr. de Saint-Maur-des-Fossés*, p. 325 (1275); *Reg. cr. de Sainte-Geneviève*, p. 399 (1258), p. 365 (1305); arrêt de 1343 cité *suprà*, p. 94, n. 2; *Gr. Cout.*, p. 99 et 205; *Sent. du Châtelet*, nos 226-227 (1454).

(8) Ex. de 1267 : *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 433; de 1287 : *Cart. de Saint-Spire*, p. 174; de 1272, *Reg. cr. de Sainte-Geneviève*, p. 395; de 1271, *ibidem*, p. 450 : le défunt est à la fois bâtard et aubain.

(9) *Suprà*, p. 390-391.



A défaut de parents, il n'y a pas trace d'un droit de succession appartenant au conjoint survivant, même sur les meubles et les acquêts (1). Mais il ne faut pas oublier que le de cujus a le droit de disposer par testament et il usera souvent de ce droit lorsqu'il n'aura pas d'héritiers.

Le droit de deshérence appartient en principe au seigneur dans le domaine duquel se trouvent les biens vacants; il ne semble pas qu'à l'origine on ait fait la moindre distinction entre la succession d'un aubain, d'un bâtard ou d'une personne ordinaire décédée sans hoir (2). Mais à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, les officiers royaux ont tendance à réclamer pour le roi la succession de tous les bâtards décédés sans enfants légitimes, à moins qu'ils ne soient nés, qu'ils aient demeuré et qu'ils soient morts sur la terre d'un seigneur (3). Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les péripéties de ce conflit, simple épisode du long effort tenté pour reconstituer la souveraineté du roi en partant de l'état créé par la féodalité. Les textes parisiens ne contiennent rien sur l'évolution parallèle du droit d'aubaine. Ils attestent par contre que le droit de deshérence sur les successions ordinaires n'est pas disputé au seigneur haut-justicier (4), sauf le droit pour le roi d'intervenir s'il s'abstient (5). Les officiers royaux paraissent avoir montré une grande vigilance à exercer les droits de leur maître en cette matière. Dès qu'une succession paraissant vacante leur est signalée, ils la mettent tout de suite, par provision, dans la main du roi, sauf à la délivrer si quelque héritier apparaît ou si les exécuteurs testamentaires du défunt

(1) *Reg. cr. de Saint-Germain-des-Prés*, p. 431 (1379) : la femme d'un concierge mort senz hoirs de son cors et senz ce qu'il se apparust pour lui aucuns heritiers garda ses biens en remettant à l'abbaye vingt francs d'or : c'est la preuve qu'elle n'avait aucun droit de succession.

(2) De nombreux textes ont déjà été cités *suprà* à propos des aubains, des bâtards ou des deshérences expressément qualifiées d'aubaine. En voici quelques autres : *Reg. cr. de Saint-Maur-des-Fossés*, p. 323-324, p. 330 (1276), p. 332 (1272), p. 340 (1274); *Reg. cr. de Sainte-Geneviève*, p. 365 (1305); *Reg. cr. de Saint-Martin-des-Champs*, p. 498 (4 oct. 1337); tous ces cas ont été relevés avec soin par les abbayes parisiennes comme cas de haute justice, cf. *suprà*, p. 95, n. 1; *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 62; Viard, *Doc. parisiens*, n<sup>os</sup> 256, 279, 411, 417 (1340-1348); *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 252; *Arch. nat.*, Y 5232, f<sup>o</sup> 126 et f<sup>o</sup> 156 v<sup>o</sup> (1454) : le procureur du roi lève la main qu'il avait mise sur des biens en deshérence situés, il l'a vérifié, dans la haute justice de Saint-Martin-des-Champs et des religieuses de Montmartre.

(3) *Gr. Cout.*, p. 103; mais d'après certains mss. du même ouvrage, ainsi ms. Vatican 4790, f<sup>os</sup> 10 v<sup>o</sup> et 18, c'est le haut justicier qui succède au bâtard.

(4) Textes cités à la note 2.

(5) *Gr. Cout.*, p. 615.



exhibent son testament (1). Nous verrons que cette habitude joua un certain rôle dans le mécanisme pratique de l'appréhension des successions.

#### § 4. — ACQUISITION ET PARTAGE DE LA SUCCESSION.

La succession s'ouvre au moment de la mort du de cujus qui peut, le cas échéant, être établie par témoins (2). Dans le cas d'absence prolongée, même si la mort ne peut être prouvée, la succession peut être distribuée, sauf à prendre des mesures pour garantir les droits de l'absent dans l'hypothèse de son retour (3).

Le décès ouvre une période de crise, puisque le patrimoine du de cujus se trouve sans titulaire. Cette période critique n'existait pas dans la vie des communautés familiales : la disparition d'un communautaire n'empêchait pas la communauté de subsister intacte, à l'égard des tiers, dans ses droits et ses obligations antérieurs; elle n'entraînait qu'un remaniement des droits indivis de chacun des communautaires. Cette continuité de vie juridique était précieuse; on devait s'efforcer de la maintenir, lorsque la propriété individuelle se substituait de plus en plus à la propriété familiale. Il suffit pour cela de proclamer, comme principe, que l'héritier ou les héritiers désignés par la coutume seraient maintenus exactement dans la situation juridique dont le de cujus jouissait au moment de sa mort. Le principe semblait naturel quand les enfants, par exemple, vivaient sous le toit du de cujus et se trouvaient ainsi installés en fait sur le patrimoine paternel ou maternel. Quand la communauté de vie n'existait pas, le principe n'était pas aussi directement justifié, car les héritiers appelés par la coutume n'étaient pas en relation de fait avec la succession; mais, puisque la succession devait leur revenir, il était équitable de les placer dans la même situation juridique que le de cujus;

(1) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>49</sup>, fo 419 v<sup>o</sup> (1<sup>er</sup> fév. 1343); fo 460 v<sup>o</sup> (19 mai 1343); *Gr. Cout.*, p. 614-615; *Sent. du Châtelet*, nos 197-198 (1396); nos 226-227 (1454); Arch. nat., Y 5222, fos 117 v<sup>o</sup> et 130 (1399), affaires déjà citées *supra*, p. 396; Y 5232, fo 344 v<sup>o</sup> (1455).

(2) Arch. nat., Y 5221, fo 140 v<sup>o</sup> (15 mars 1399).

(3) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>48</sup>, fo 47 (14 avril 1339) = Furgeot, n<sup>o</sup> 2536. Les enfants d'un absent agissent pour réclamer sa part dans une succession autrefois ouverte en sa faveur. Leur demande, repoussée par le prévôt de Paris, est admise par le Parlement, mais ils doivent fournir caution de conserver les biens indemnes pour le cas du retour de l'absent.



autrement les tiers auraient bénéficié de la mort de ce dernier, circonstance purement fortuite, pour améliorer indûment leur propre situation à l'égard du patrimoine considéré. La coutume, en tout état de cause, proclama donc la continuité juridique entre le de cujus et ses héritiers par la célèbre maxime *le mort saisit le vif* (1).

Mais au moment où la maxime apparaît dans les textes (2), la saisine ne signifie déjà plus l'ensemble de la situation juridique du défunt; on discerne déjà nettement, avec le droit romain, la possession et la propriété (3); et sans se préoccuper des distinctions romaines, soucieuses d'élégance juridique, on accordera à l'héritier à la fois la possession et la propriété, dans l'état même où en jouissait le de cujus, si bien qu'avec une technique différente il aura les mêmes avantages juridiques qu'à l'époque antérieure où la distinction n'était pas nettement faite.

Sous le bénéfice de ces observations et pour plus de clarté, nous étudierons successivement la saisine héréditaire et l'acquisition de la succession en propriété. Mais il ne faut pas perdre de vue que, dans la grande majorité des cas, l'héritier, sans souci d'une acquisition expresse de la succession, se bornera à se mettre en saisine et à exercer, s'il en est besoin, les actions possessoires du de cujus. On expliquera cela, tant bien que mal et assez tôt, dans le cadre des catégories romaines, et, bien entendu, ces catégories réagiront dans une certaine mesure sur les principes coutumiers. Mais ces principes n'en garderont pas moins, sous ces apparences un peu artificielles, une originalité qu'il sera particulièrement intéressant de signaler.

1. — **La saisine héréditaire.** — La maxime : *le mort saisit le vif* est affirmée dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle comme coutume parisienne et même comme coutume générale en France (4).

(1) Cf. Brissaud, *loc. cit.*, p. 1563; E. Champeaux, *Vestitura*, p. 256-262.

(2) Son existence est impliquée par un arrêt de 1260, *Olim*, I, p. 494, n° XIII, pour des terres *quae sunt in Francia*.

(3) Arch. nat., X<sup>1</sup>46, f° 123 v° (16 juin 1330) = Furgeot, n° 307 : deux héritiers se prétendent mutuellement troublés l'un par l'autre dans la possession paisible de maisons qui leur sont dévolues à titre héréditaire; le prévôt se prononce en faveur de l'un d'eux en réservant la question de propriété. Cf. *Ord. de plaidoyer*, ms. fr. 19832, f° 12 v° : un père est mort saisi et vêtu du droit d'exploiter un serf le fils estime que son droit lui a été dévolu *tant en saisine comme en propriété*.

(4) Texte cité *supra*, n. 2. Cf. *Const. du Châtelet*, §§ 12 et 30; *Olim*, III, p. 1180 : *per generalem consuetudinem Francie et prepositurae Parisiensis*; p. 1124, 1220, 1416 (début du XIV<sup>e</sup> s.); *Ord. de plaidoyer*, ms. fr. 19832, f° 14; *Notes d'au-*



Mais elle comporte des restrictions assez sérieuses qui lui viennent du régime féodal. Elle est d'abord exclue en ce qui concerne la succession des serfs, car il est de maxime que *le serf mort saisit le vif son seigneur* (1). Cette maxime, encore répétée au XIV<sup>e</sup> siècle, est la conséquence de la mainmorte qui frappe les gens de condition servile; mais elle n'a plus beaucoup de signification dans la région parisienne, du fait de la disparition à peu près complète du servage.

Il est possible que, dans le haut moyen âge, le seigneur concédant une censive se soit aussi réservé le retour du bien à la mort du de cujus, sauf à conférer la saisine aux héritiers moyennant le paiement d'un relief et d'un droit d'ensaisinement; j'ai signalé quelques traces de ce régime jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle (2); dans un cas unique même, l'héritier jure fidélité au seigneur avant d'être investi (3). Mais en droit commun et dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la maxime *le mort saisit le vif* s'applique sans restriction aux censives comme aux alleux et si, çà et là, le seigneur perçoit encore des droits lors de la mutation par succession d'une censive, le bien ne lui fait plus retour, même en saisine (4); l'héritier est directement saisi envers et contre tous par la mort du de cujus et le seigneur ne peut agir contre lui que par voie d'action (5).

En ce qui concerne les fiefs, au contraire, de nombreux textes parisiens affirment que l'héritier n'en est saisi qu'après l'hommage porté au seigneur et encore à condition qu'il le soit dans les quarante jours du décès, car après ce délai le seigneur pourrait tenir le fief sans homme aussi longtemps que le vassal l'a tenu sans seigneur (6). Cette distinction

*diences*, n° 20 (29 nov. 1384) : *per generalem consuetudinem Francie qua mortuus saisit vivum*. — Ces textes n'introduisent aucune distinction entre les fiefs et les censives.

(1) *Gr. Cout.*, ms. fr. n. acq. 3555, f° 71 v°; p. 287 de l'édition.

(2) *Suprà*, t. I, p. 367-368.

(3) *Suprà*, t. I, p. 368, n. 4. — Voyez encore dans les *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 145 (1299) un exemple de mise en saisine par le seigneur de l'héritier d'une censive. *Ps. des Marès*, n° 234, prévoit encore, pour l'écarter, une coutume locale exigeant saisine de seigneur.

(4) *Olim*, III, p. 1074, n° XIV (1316) : en vertu de la maxime, les héritiers sont saisis d'un héritage tenu en censive par préférence au seigneur foncier.

(5) A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, l'existence de la maxime est affirmée pour tous les biens en général, tant meubles qu'immeubles : *Aliqua...*, n° 25; *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 168 v°; ms. Vatican 4790, f° 17.

(6) *Cout. not.*, 135; *Ps. des Marès*, 285; *Gr. Cout.*, p. 305-306 qui vient d'un notable du ms. fr. 18110, f° 72 v°. — Cf. *suprà*, t. I, p. 269-270.



très nette entre les fiefs et les censives fait au XIV<sup>e</sup> siècle l'originalité du système parisien et marque une étape différente dans la patrimonialité de ces tenures; alors que les censives se transmettent aussi librement que les alleux, le seigneur du fief conserve une saisine spéciale qui peut jouer et entraver la saisine de l'héritier si ce dernier n'accomplit pas ses devoirs. Mais on n'est pas bien d'accord, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sur l'explication qu'il convient de donner des droits du seigneur. Selon les uns, à la mort du de cujus, la seigneurie profitable rejoint la seigneurie directe, jusqu'à l'hommage et le paiement du relief; c'est ce que traduit la maxime usitée en certaines coutumes : le vassal mort saisit le vif son seigneur. D'Ableiges préfère une autre opinion, plus répandue, nous dit-il, quoique assez singulière : par la mort du vassal, le fief gît et ne peut être possédé ni par le seigneur, ni par l'héritier, jusqu'à l'hommage; par cette cérémonie, le fief est relevé par le seigneur au profit du vassal (1).

On voit très bien, dans ce système, l'intérêt du seigneur : son intervention procure au vassal de tels avantages de droit privé que ses prérogatives seigneuriales en sont directement garanties. Normalement le vassal s'empressera de se mettre en règle pour bénéficier sans conteste de la saisine héréditaire. Mais était-il bien nécessaire, pour sauvegarder les droits du seigneur, de suspendre jusqu'à l'hommage l'acquisition de la saisine par l'héritier ? Ne suffisait-il pas de considérer que jusqu'à l'hommage le seigneur restait en saisine et pouvait ramener le fief en sa main ? Guillaume du Breuil n'hésitait pas à le penser : la maxime *le mort saisit le vif* peut être invoquée par l'héritier contre tout le monde, sauf contre le seigneur (2). A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, il y a de l'incertitude sur ce point (3); si certains textes paraissent favorables à l'interprétation de du Breuil (4), un autre déclare nettement qu'avant d'être reçu en foi ou en souffrance l'héritier ne peut agir en nouvelleté (5). Au

(1) *Gr. Cout.*, p. 234-235.

(2) *Stilus curie*, 28, 6-8, traduit par le *Gr. Cout.*, p. 281.

(3) Il y eut des difficultés analogues, on s'en souvient, au cas de mutation entre vifs quand la saisine était acquise sans l'intervention du seigneur : *suprà*, p. 27.

(4) *Ps. des Marès*, 285; *Gr. Cout.*, p. 305-306.

(5) *Ps. des Marès*, 177; un peu moins net, mais dans le même sens, *Cout. nol.*, 135.



début du XIV<sup>e</sup> siècle, dans un chapitre entièrement refait, le *Style du Châtelet* présente une théorie nouvelle, d'ailleurs assez complexe (1). Il distingue deux catégories d'héritiers : les descendants et les frères d'une part, qui peuvent agir en nouvellété contre des étrangers ou des héritiers plus éloignés, sauf à n'être en saisine à l'égard du seigneur et à ne lever les fruits du fief qu'après l'hommage; les collatéraux plus éloignés, d'autre part, qui ne peuvent être en saisine vis-à-vis de qui que ce soit qu'après être entrés en foi.

C'est en somme le système de du Breuil, mais compliqué par une distinction tirée de la proximité du degré. La distinction en soi est assez naturelle, car les collatéraux au delà des frères et sœurs vivent assez rarement en communauté avec le de cujus et certaines coutumes ont basé sur une distinction analogue ou voisine leur théorie de la saisine héréditaire (2). Mais le *Style du Châtelet* n'a pas assez d'autorité pour que nous y voyions un écho fidèle de la pratique de son temps (3); il n'expose peut-être que la théorie transactionnelle du compilateur; nous devons nous résigner à ignorer le système véritable de la jurisprudence.

D'ailleurs, il ne faut pas s'exagérer l'importance pratique de la question. En dehors des fiefs, la maxime *le mort saisit le vif* a un beau domaine d'application et qui ne lui est pas discuté. Elle s'entend en ligne collatérale comme en ligne directe et prévaudrait au besoin contre toute coutume locale contraire (4). Cependant elle est réservée, semble-t-il, aux héritiers régnicoles et c'est un principe essentiel qu'elle ne profite qu'aux héritiers *ab intestat* (5). C'est un bénéfice coutumier conféré par la coutume aux héritiers qu'elle désigne; les légataires ne peuvent l'invoquer, même s'ils sont héritiers du de cujus, car ils tiennent leurs droits non de leur parenté, mais du testament (6). La coutume est si scrupuleuse à cet

(1) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 112 v<sup>o</sup> : *de acquerir possession en fief dedens quel temps l'en doit aller devers le seigneur et faire son hommage.*

(2) Notamment la coutume de Bretagne, sur laquelle on peut voir une étude toute récente de M. Joüon des Longrais, *Deux traits caractéristiques de la coutume de Bretagne concernant les successions* dans les *Mém. de la Soc. d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1926, p. 91-178.

(3) Les *Aliqua...*, n<sup>o</sup> 25 disent en termes généraux que la maxime *le mort saisit le vif* s'entend aussi bien en ligne collatérale qu'en ligne directe, mais le texte ne vise probablement pas les fiefs.

(4) *Aliqua...*, n<sup>o</sup> 25; *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 234, qui vise, pour l'écarter, une coutume locale exigeant saisine de seigneur.

(5) *Gr. Cout.*, p. 281 = *Stilus curie*, 28,6 et ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 186 ; p. 282 = *Stilus curie*, 28,10.

(6) *Olim*, I, p. 494, n<sup>o</sup> XIII. (1260).



égard qu'elle refuse la saisine à des héritiers rappelés à la succession par le testament du de cujus (1). On remarque même qu'au Châtelet les enfants rappelés au traité de leur mariage après avoir été dotés, n'agissent pas en nouvellété pour être admis à partager à côté des autres héritiers (2). Ne reste-t-il pas dans cette nuance de procédure une faible trace du régime primitif qui conférait aux seuls communautaires les pleins avantages de la situation juridique du de cujus ?

La saisine n'est pas dévolue collectivement à tous les successibles; elle n'appartient qu'à l'héritier le plus proche ou aux héritiers les plus proches s'ils sont plusieurs au même degré (3). Si le de cujus était marié, elle ne porte que sur ses biens propres et sur sa part dans la communauté conjugale, car le conjoint survivant est directement saisi de sa propre part (4). Nous savons déjà que le conjoint survivant donataire mutuel devait demander délivrance de son don à l'héritier saisi (5), comme la douairière pour son douaire préfix (6). En ce qui concerne le douaire coutumier, on chercha assez péniblement, nous l'avons vu (7), une conciliation entre la saisine de l'héritier et celle de la douairière qui n'avaient pas la même étendue. Il y eut des difficultés assez grandes aussi pour concilier la saisine de l'héritier et celle de l'exécuteur testamentaire; nous le constaterons au chapitre du testament.

Par la vertu de la maxime *le mort saisit le vif*, l'héritier le plus proche se trouve immédiatement placé dans la même situation possessoire que le de cujus; sans qu'il ait rien à faire, il a la saisine de tous les biens et droits dont son auteur est mort saisi et vêtu (8) et il peut tout de suite, comme son auteur lui-même, intenter la complainte en cas de saisine et de

(1) *Notes d'audiences*, n° 72; Canard estime qu'ils viennent à la succession *jure legati* et non *jure successionis*.

(2) *Sent. du Châtelet*, nos 200-201.

(3) *Olim*, I, p. 494, n° XIII (1260): *heres propinquior*; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 113: *comme plus prochain hoir*.

(4) Fagniez, *Répertoire*, n° 28 (1398); *Sent. du Châtelet*, nos 181 et 207 (1399); n° 205 (1396).

(5) Aux textes cités *suprà*, p. 291, n. 8 et 9, joignez *Sent. du Châtelet*, nos 205 (1396), nos 206-207 (1399).

(6) *Suprà*, p. 276.

(7) *Ibidem*.

(8) *Ord. de plaidoyer...*, ms. fr. 19832, f°s 12 v° et 14; Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>49</sup>, f° 91 v° (12 avril 1340) = Furgeot, n° 2884: *de rebus de quibus mortuus est saisitus et vestitus*; *Sent. du Châtelet*, n° 206 (1399); *Gr. Cout.*, p. 287.



nouvelleté à l'encontre d'un héritier plus éloigné ou d'un étranger en possession apparente du bien. Nous en avons de très nombreux exemples. Les divers héritiers se disputent la succession d'ordinaire en se prétendant mutuellement saisis et troublés dans leur saisine (1); c'est la saisine héréditaire qu'ils invoquent également contre un étranger qui détient le bien (2). L'héritier est saisi et vêtu, comme le de cujus lui-même, par la vertu de la coutume et il doit prouver seulement deux choses : la saisine du de cujus et sa qualité d'héritier le plus proche.

Un tel système, d'ailleurs simple et cohérent, ne concorde nullement avec la théorie romaine de la possession, basée sur un rapport de fait avec la chose. Un bon juriste comme Jean Faure le constate, sans critiquer la tradition coutumière (3); la cour de France répute les héritiers possesseurs sans appréhension de fait; d'autres textes déclarent que l'héritier peut agir en nouvelleté avant d'avoir appréhendé la saisine en fait (4). En 1320, un plaideur allègue en Parlement que la règle *le mort saisit le vif* confère toute manière de saisine, même la saisine de fait (5); d'autres soutiennent en 1329 que, comme héritiers, ils ont à la fois la possession de fait et la possession civile (6); en 1339, les enfants d'un héritier absent affirment que leur auteur a été saisi de la succession du de cujus, quoiqu'il n'ait jamais été en possession matérielle, et ils obtiennent gain de cause (7). A la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, d'autres textes, en permettant la complainte sans aucune appréhension de fait, soulignent la contradiction qui existe entre le système romain et la règle *le mort saisit le vif* (8).

Jacques d'Ableiges, entraîné par la logique de la conception romaine, refuse d'admettre que la saisine de fait passe directe-

(1) Arch. nat., X<sup>1a</sup>6, fo 123 v<sup>o</sup> (1330) = Furgeot, n<sup>o</sup> 307; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 204 (1406); Arch. nat., Y 5233, fo 36 v<sup>o</sup> (1504).

(2) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 205 (1396); 206-207 (1399); 219-220; Arch. nat., X<sup>1a</sup>6, fo 166 (1331) = Furgeot, n<sup>o</sup> 401.

(3) Cité par E. Champeaux, *Vestitura*, p. 202-203 qui indique beaucoup d'autres textes pour les diverses coutumes.

(4) *Stil. inq. et com. suppl. IV*, 52 (édit. Guilhaumez, p. 287) : *posset agere de novitate... licet nunquam apprehendisset de facto saisinam*.

(5) Arch. nat., X<sup>1a</sup>5, fo 55 v<sup>o</sup> = Boutaric, n<sup>o</sup> 6233 : *omni modi saisinam etiam de facto*.

(6) Arch. nat., X<sup>1a</sup>6, fo 47 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 125.

(7) Arch. nat., X 8, fo 47 = Furgeot, n<sup>o</sup> 2536.

(8) *Ps. des Marès*, n<sup>os</sup> 21 et 52; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, fo 40 v<sup>o</sup>; arrêt du Parlement du 21 mai 1371 dans Bibl. nat., ms. fr. n. acq. 8019, p. 714 et 717.



ment du de cujus sur la tête de l'héritier (1); il ne peut s'agir selon lui que d'une saisine de droit, permettant seulement à l'héritier de se mettre lui-même en possession de fait, sans aucune permission du seigneur et de justice. Et une fois en possession de fait, mais alors seulement, il pourra intenter la complainte en cas de saisine et de nouvelleté. Dans cette interprétation, l'unique effet de la maxime est de dispenser l'héritier du délai d'an et jour nécessaire à l'acquisition de la véritable saisine; dès qu'il est en saisine de fait, il peut alléguer en sa faveur que la possession du de cujus est venue se joindre à la sienné pour lui conférer instantanément le caractère d'annalité requis. Et d'Ableiges est fondé à invoquer en ce sens le texte célèbre des Institutes sur la jonction des possessions du de cujus et de l'héritier en vue d'acquérir l'usucapion (2). La saisine coutumière, qui n'existe qu'après un an de possession de fait, n'est pas sans analogie avec l'usucapion romaine. On peut, sans abus d'interprétation, en rapprocher l'annalité du délai de l'usucapion et déduire des principes romains que l'héritier en possession de fait peut intenter la complainte dès qu'il joint à sa possession la possession annale du de cujus.

Mais d'Ableiges n'utilise pas la théorie romaine de la jonction de possession pour justifier, dans son vrai sens, la maxime *le mort saisit le vif*; il ne l'invoque que pour lui attribuer un sens inexact et tout à fait insuffisant. Si l'appréhension de fait, avec toutes les difficultés qu'elle peut soulever, avait été imposée à l'héritier, la saisine héréditaire aurait perdu beaucoup de son efficacité, alors que la complainte en nouvelleté, directement intentée sur la seule preuve de la saisine régulière du de cujus, donnait toute sécurité à l'héritier. La distinction faite par d'Ableiges entre la saisine de droit et la saisine de fait ne correspond nullement à la pratique de son temps. C'est une opinion individuelle sans aucune portée, imaginée peut-être par un romaniste contemporain soucieux de concilier la maxime avec les principes romains (3). Tout au plus pourrait-on y voir le début d'une

(1) *Gr. Cout.*, p. 231 *in fine*, p. 234, p. 267; il faut voir le texte bien supérieur des bons mss., ainsi ms. fr. 10816, f<sup>os</sup> 185, 186, 226. — Sur l'interprétation de ces textes, cf. Champeaux, p. 201-202.

(2) *Inst. Just.*, 2, 6, *de usucap.*, § 12, cité par le ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 185; la citation a disparu de l'édition, p. 231.

(3) On la retrouve sous une autre forme dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 109.



réaction doctrinale contre la tradition coutumière, réaction qui se manifestera, d'ailleurs aussi vainement, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle par les appréciations dédaigneuses d'un Cujas.

Donner à l'héritier le plus proche la possibilité d'exercer la complainte contre toute personne détenant un bien héréditaire ou y prétendant, tel est le premier effet et le plus important de la saisine héréditaire (1). Bien entendu l'action doit être exercée dans l'an et jour du décès, si l'héritier n'a pas la saisine de fait (2). Mais, après l'an et jour, l'héritier peut encore intentar l'action de simple saisine, avant d'avoir recours à la pétition d'hérédité (3). Les textes rattachent encore à la saisine le droit pour l'héritier de faire lui-même, dans l'an et jour du décès, l'inventaire des biens de la succession (4) et le droit d'en percevoir normalement les fruits (5). C'est aussi à cause de la maxime que les biens advenus à un clerc acquièrent tout de suite la qualité et la situation privilégiées des biens d'Eglise (6). Les avantages de la saisine héréditaire vont donc bien au delà de la simple protection possessoire; c'est que, ici comme ailleurs, la saisine coutumière est autre chose que la possession. Et cependant, si elle confère à l'héritier les principaux avantages de la propriété, la qualité même d'héritier n'est pas acquise par la mort seule du de cujus. Un acte de volonté est indispensable.

2. — **Acceptation et renonciation.** — Le droit parisien ne connaît pas les héritiers nécessaires du droit romain. Sans doute, le principe : *ne se porte héritier qui ne veult ou pais coustumier* n'est formulé qu'assez tard par le *Style du*

(1) On trouve dans un formulaire de chancellerie du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, ms. lat 4641, f<sup>o</sup> 25 la formule d'une lettre *quod heres conservetur in sua possessione paterna*; cette lettre est surabondante, car la complainte produit les mêmes effets; elle exige d'ailleurs les mêmes conditions qu'elle : saisine du défunt, parenté proche du complaignant. — L'*Ord. de plaidoyer*... des frères Maureux, ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 14, donne, sous le nom de *demande d'eschoite tourble et de main morte*, une complainte relative à une universalité de meubles intentée par un héritier qui n'a pu appréhender en fait. — Autre exemple de complainte *pour raison de la succession universal* dans Arch. nat., Y 5222, f<sup>o</sup> 130 v<sup>o</sup> (4 oct. 1399).

(2) *Gr. Cout.*, p. 367; mais l'indivision existant par exemple entre le père et son fils conserve la saisine de ce dernier *ibidem*, ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 17; dans le cas de l'arrêt du 14 avril 1339, Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>2</sup>8, f<sup>o</sup> 47 = Furgeot, n<sup>o</sup> 2536, deux frères restés dans l'indivision conservent la saisine de leur frère absent.

(3) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 200 (1401).

(4) *Gr. Cout.*, p. 366.

(5) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 113. — Mais, s'il y a des difficultés, la chose peut être placée en main de justice ou délivrée sous caution aux héritiers : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>2</sup>9, f<sup>o</sup> 42 (14 avril 1339) = Furgeot, n<sup>o</sup> 2556.

(6) *Aliqua...*, n<sup>o</sup> 25.



*Châtelet* (1); mais l'esprit du système coutumier paraît bien avoir été de bonne heure en ce sens (2). Chacun des membres de la communauté familiale pouvait à son gré s'en éloigner; de même s'il y a dévolution successorale, chaque héritier peut rompre sa solidarité juridique avec le de cujus en renonçant à sa succession.

Normalement, l'héritier installé au milieu du patrimoine héréditaire, muni de la saisine, ne prendra pas expressément parti; il continuera tout simplement la situation juridique du défunt, jouira de ses prérogatives et sera tenu de ses obligations. La doctrine rapprochera ce cas, d'ailleurs très naturellement, de la *gestio pro herede* du droit romain (3). La qualité d'héritier sera ainsi acquise par une acceptation tacite. Mais l'héritier peut aussi se porter héritier par une acceptation expresse en justice (4). Un tel parti ne paraît définitif qu'à l'égard des créanciers (5).

Mais, dans certains cas, la situation peut être moins claire : les héritiers ne vivent pas avec le de cujus ou bien ils ignorent l'état exact de son patrimoine; il est prudent pour eux de garder une attitude réservée. Ils n'usent pas de leur saisine pour se mettre en possession de fait; ils se bornent à faire établir l'inventaire des biens du défunt; le plus souvent, pour plus de précautions, ils s'adresseront à la justice qui pourra faire mettre les scellés sur les biens pour les sauvegarder (6) et qui, en tout cas, prescrira la rédaction d'un inventaire dans un délai qu'elle fixera (7). Si quelque ayant droit est installé sur les biens, héritier ou conjoint survivant, il devra jurer lors de la clôture de l'inventaire qu'il n'a rien diverti des biens du de cujus; toute dissimulation constituerait un recel.

Les héritiers ont toute latitude pour faire dresser un

(1) Ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 103 v<sup>o</sup>.

(2) *Contrà* : Brissaud, p. 1564.

(3) *Gr. Cout.*, p. 365; *Glanes de droit parisien*, 9,7 (1459), qui assimile celui qui se porte héritier et celui qui s'immisce aux biens.

(4) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 185 (1<sup>er</sup> juill. 1399).

(5) On peut du moins l'induire de *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 203 (1399) : un héritier, après avoir accepté, renonce pour conserver son legs.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 181 (21 oct. 1399), à la requête d'une veuve; n<sup>o</sup> 182 (14 avril 1399), à la requête d'un héritier; dans les deux cas, il n'y a pas d'héritier du corps.

(7) Fagniez, *Répertoire*, n<sup>os</sup> 80-82 (1396); *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 183 (25 oct. 1504); on trouvera d'intéressants détails sur les mesures provisoires à prendre comme suite de l'inventaire, notamment quant à la garde des titres, dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 32.



inventaire, soit dans l'année de la saisine, soit après par l'autorité de justice (1). Mais, habituellement, ils seront mis en demeure de se prononcer sur la poursuite des créanciers du défunt (2). Dans ce cas, ils peuvent soit accepter (3), soit renoncer de suite (4), par une déclaration en justice dont les créanciers demandent acte. Mais ils peuvent aussi réclamer un délai raisonnable, à l'arbitrage du juge, pour faire dresser l'inventaire; et, l'inventaire clos, ils ont quarante jours pour délibérer sur le parti à prendre. Ce délai, c'est la *spatium deliberandi* du droit romain. A son expiration, les héritiers doivent, soit accepter purement et simplement, soit renoncer (5).

Il est probable aussi que les héritiers plus éloignés pouvaient presser les héritiers les plus proches de prendre parti. A défaut d'une poursuite émanant des créanciers ou des autres successeurs, il semble bien que l'héritier le plus proche peut rester dans l'abstention (6); après l'an et jour du décès, il n'a plus la saisine; mais il conserve dix ans encore l'action de simple saisine et trente ans la pétition d'hérédité (7).

Pratiquement, d'ailleurs, ces exemples d'abstention prolongée devaient être très rares. Quand la succession restait un certain temps à l'abandon, le seigneur haut-justicier, successeur aux biens en vertu de son droit de deshérence, la mettait dans sa main comme biens vacants (8). Le Châtelet de Paris, au témoignage de Boutillier, donnait un an et quarante jours aux héritiers pour accepter ou pour renoncer

(1) *Gr. Cout.*, p. 366-367 à rapprocher de *Not. Points*, n° 76.

(2) Le *Style du Châtelet*, *ibidem*, atteste que selon le style de Paris et de Chartres, les créanciers assignaient les héritiers à accepter ou à renoncer; d'après l'*Ord. de plaidoyer*..., ms. fr. 19832, f° 34 v°, les créanciers doivent attendre pour agir quatre mois, selon la coutume, et quarante jours, selon le droit.

(3) *Sent. du Châtelet*, n° 186 (17 juin 1454).

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 191 (18 nov. 1395); n° 192 (19 janv. 1396); n° 195 (9 déc. 1395); Arch. nat., Y 5232, f° 24 v° (24 mai 1454); Tanon, *Ordre du procès civil*, p. 76, n. 2. — Les exemples de renonciation spontanée sont plus rares : *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 129 (23 déc. 1295); *Sent. du Châtelet*, n° 193 (18 oct. 1414) et n° 194 (14 août 1427) : l'héritier déclare qu'il s'immisce dans les biens comme exécuteur testamentaire. La renonciation en justice avait l'avantage de supprimer toute difficulté de fait, comme celle qui donna lieu à l'arrêt du Parlement du 3 févr. 1330 : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>4</sup>6, f° 90 v° = Furgeot, n° 215. — Il n'y a pas la moindre trace, dans la région parisienne, de la répugnance dont parle Brissaud, p. 1564, à l'encontre de la renonciation.

(5) *Gr. Cout.*, p. 365; *Notes d'audiences*, n° 109 (1385).

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 193 (1414) : la renonciation est faite quinze ans après le décès.

(7) *Ps. des Marès*, n° 294.

(8) *Suprà*, p. 398, n. 1.



quand la succession s'ouvrait dans la haute justice du roi (1). Pendant ce délai, qui cumule probablement l'année de la saisine et les quarante jours du *spatium deliberandi*, les biens étaient conservés dans la main du roi. A l'expiration de ce délai ou plus tôt si les héritiers renonçaient tout de suite, le Châtelet nommait un curateur à la succession vacante qui la liquidait pour désintéresser les créanciers (2). A défaut d'une désignation d'office par le tribunal, les créanciers pouvaient aussi poursuivre la nomination d'un curateur (3). Après la liquidation, l'excédent d'actif, s'il s'en trouvait, revenait au seigneur (4). Les diligences des créanciers et du seigneur aboutissaient pratiquement à un règlement assez rapide de la situation.

Tel me paraît avoir été le point de départ du système coutumier. L'héritier le plus proche, plus ou moins spontanément, prend parti en connaissance de cause : s'il renonce, il s'affranchit entièrement des obligations du défunt; s'il accepte, il les assume dans leur plénitude. Il n'y a pas de tiers parti. L'acceptation sous bénéfice d'inventaire, pratiquée assez tôt en pays de droit écrit (5), n'existe pas en pays coutumier. C'est ce que répètent encore les bons mss. du *Grand Coutumier* (6).

Cependant une coutume prouvée en turbe au Châtelet de Paris, en 1366, se réfère à des difficultés de détail soulevées par l'introduction de l'acceptation bénéficiaire (7) et le *Style du Châtelet*, remaniement du *Grand Coutumier*, contient des renseignements précis sur l'institution (8). J'ai essayé ailleurs

(1) *Somme rural*, I, 77, p. 450-451.

(2) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 17; exemple : *Sent. du Châtelet*, n° 195 (9 déc. 1395).

(3) Arch. nat., Y 5232, f° 18 (17 mai 1454); exemple de poursuite par un créancier contre le curateur : *Sent. du Châtelet*, n° 196 (1396); Arch. nat., Y 5220, f° 102 v° (1396); *Glanes de dr. parisien*, 10,1 (1460), pour Pontoise et Meulan.

(4) Mais si quelque héritier se révélait, il pouvait toujours accepter la succession, *Sent. du Châtelet*, n° 197 (18 mars 1396) et obtenir remise des biens en donnant décharge au curateur, Fagniez, *Répertoire*, n° 171 (21 mars 1396).

(5) Exemple du 25 mai 1336 dans Arch. nat., X<sup>1a</sup>7, f° 105 v° = Furgeot, n° 1636. L'*Ord. de plaidoyer*..., ms. fr. 19832, f° 29, vise certainement le bénéfice d'inventaire : *qui se boute en succession douteuse doit y entrer par justice et à condition qu'il ne soit plus contraint qu'il n'est obligé*.

(6) Ms. fr. 10816, f° 168 v°; Vatican 4790, f° 22; ils renvoient expressément à la const. *Scimus* au C., 6,30, de *jure deliberandi*, c. 22.

(7) *Cout. not.*, n° 84; voyez un texte plus satisfaisant dans le ms. 1486, f° 105 de la Bibliothèque de l'Institut de France que j'ai sommairement décrit dans la *Rev. hist. de dr.*, 1924, p. 129 et s.

(8) Ms. fr. 18419, f° 104; le ms. Rouen 804 du *Gr. Cout.*, f° 133 v°, contient aussi un c. de *bénéfice d'inventaire*.



d'en expliquer l'origine (1) et je n'ai pas à y insister ici, car l'acceptation sous bénéfice d'inventaire n'est pas une institution coutumière. Elle a été introduite sans aucune considération des ressorts coutumiers par le biais de lettres concédées à titre de faveurs individuelles par la chancellerie royale, et sans aucunement troubler les situations juridiques créées par la coutume.

Il est bien connu que l'acceptation bénéficiaire limite à la consistance réelle de l'actif l'obligation pour l'héritier de payer les dettes du de cujus, obligation dont nous étudierons bientôt la portée. Or, la plupart des lettres de bénéfice d'inventaire accordées dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle l'ont été aux héritiers d'anciens comptables royaux, c'est-à-dire dans des hypothèses où, par le jeu du privilège du fisc, le roi était le principal, sinon le seul intéressé au règlement du passif héréditaire (2). Et lorsque le système s'étend, d'ailleurs lentement, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, à d'autres successions (3), il semble bien que le bénéfice d'inventaire est accordé seulement pour éviter la vacance et, par suite, l'attribution au roi de la succession en deshérence. L'acceptation bénéficiaire ne se présente donc nullement à cette époque comme un troisième parti normalement présenté, ainsi que les deux autres, à l'option du successible. C'est un expédient à la discrétion du roi, pratiqué pour supprimer la liquidation en justice, par le soin du curateur, d'une succession dont le roi, dans son domaine, peut librement disposer faute d'héritiers purs et simples. Les créanciers, loin d'en souffrir, peuvent espérer que la liquidation faite soigneusement par l'héritier bénéficiaire, auquel le reliquat appartiendra, rendra mieux que la liquidation conduite par un curateur indifférent.

Sans insister autrement sur cette hypothèse, qui sera deve-

(1) *L'Introduction du bénéfice d'inventaire dans la pratique coutumière française*, communication faite le 13 avril 1923 au Congrès international des Sciences historiques de Bruxelles : *Compte rendu...*, Bruxelles, 1923, p. 266-267.

(2) Les quatre plus anciennes, de 1331 à 1335, ont été publiées par M. J. Viard, *Doc. parisiens*, nos 69, 138-139, 152; elles se réfèrent à la succession de Geoffroy Coquatrix, qui devait au roi des sommes importantes, et de sa femme Marie la Marcelle, de la grande famille parisienne des Marcel. — Dans l'étude citée, j'en ai indiqué d'autres, publiées ou non, qui ne se réfèrent pas à la région parisienne.

(3) Le ms. lat. 4641, fo 30 v<sup>o</sup> contient un modèle de *littera quod aliquis possit se gerere heredem per beneficium inventarii*, qui remonte approximativement à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle; il n'y est plus question des créances du roi, pas plus que dans les *Sent. du Châtelet*, nos 187-89, qui nous donnent des exemples d'acceptation bénéficiaire de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle.



loppée ailleurs, on peut constater qu'elle explique assez bien les particularités de l'acceptation bénéficiaire, telles que nous les révèlent les textes parisiens du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'acceptation bénéficiaire n'est pas un droit accordé par la coutume; c'est une faveur que le roi octroie par lettres de sa chancellerie à tel héritier déterminé. L'inventaire, si solennel soit-il, ne saurait conférer les mêmes avantages (1); il faut des lettres et un texte exige même, dans ces lettres, la mention qu'elles ont été accordées nonobstant toute coutume contraire (2). D'autre part, l'expédient de l'acceptation bénéficiaire ne doit être envisagé que si, un long délai s'étant passé depuis l'ouverture de la succession, il devient presque certain qu'aucun héritier pur et simple ne se présentera. Ce délai est normalement d'une année (3). L'octroi des lettres paraît alors le seul moyen d'éviter la vacance et la liquidation par le curateur.

La délivrance des lettres est à la discrétion du roi qui va perdre tout droit au reliquat éventuel de la liquidation. Au début du système, le roi les accorde en connaissance de cause à des personnes de son entourage qui ont des titres particuliers à sa bienveillance. Elles se résument dans l'ordre adressé aux officiers royaux de ne pas faire payer les dettes successorales au delà de l'actif constaté dans l'inventaire, nonobstant la coutume qui impose à l'héritier acceptant l'obligation indéfinie aux dettes (4). Ces lettres, comme toutes les lettres de chancellerie, sont adressées seulement aux officiers royaux (5) et il est très probable qu'elles ne pouvaient être impétrées primitivement que pour les successions ouvertes dans la haute justice du roi.

Bientôt, et sans doute dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la chancellerie royale cessa de vérifier les faits de la cause et accorda des

(1) *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 134 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>.

(2) *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 84; cf. ms. Rouen 804, *ibidem*; la clause fait défaut dans le formulaire déjà cité, mais est presque constante dans les formulaires ultérieurs.

(3) Ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 30 v<sup>o</sup> : *quod licet annus vel circiter sit elapsus quod talis... diem clausit extremum, nullus tamen apparuit qui se velit gerere pro herede ejusdem*. — Cependant la lettre d'oct. 1335, pour un des héritiers Coquatrix (*Doc. parisiens*, n<sup>o</sup> 152), accorde le bénéfice *nonobstant que trente jours et autre cours de temps soient passés depuis la mort des dessusdiz feu Geffroy et Marie*. Il y a là sans doute un écho de la réglementation justinienne, qui donnait deux mois pour réclamer le bénéfice d'inventaire.

(4) Ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 31 : *volentes quod praeominati exponentes ad solvendum ipsius defuncti debita compellantur, nisi dumtaxat usque ad valorem bonorum ipsius que per inventarium receperint*.

(5) *Somme rural*, I, 77.



lettres à tout impétrant. C'est alors le prévôt de Paris qui, pour la région parisienne, procède à l'entérinement des lettres (1). C'est un principe affirmé dès le début du système, et d'ailleurs général pour les lettres du roi, que les lettres de bénéfice d'inventaire sont accordées sous réserve du droit d'autrui en toutes choses (2). Le prévôt de Paris constatera que les lettres ne lèsent aucun droit en convoquant devant lui tous les successibles (3). Si l'un de ces successibles à degré égal ou même plus éloigné que l'héritier bénéficiaire déclare se porter héritier pur et simple du défunt, il aura la préférence et l'entérinement des lettres sera refusé (4). L'héritier le plus proche doit, en effet, selon la coutume, accepter purement et simplement ou renoncer; s'il renonce, son droit est dévolu à l'héritier du second rang; ce dernier subirait donc un préjudice direct si les lettres de bénéfice d'inventaire étaient entérinées sans qu'il fut mis en mesure d'accepter sans réserve. La préférence des héritiers purs et simples sur les héritiers bénéficiaires, préférence qui est affirmée dès l'origine du système, ne s'explique donc pas seulement par des raisons de convenances morales, mais encore, et avant tout, par l'impossibilité où le roi reconnaît qu'il se trouve de porter atteinte par ses lettres à un droit acquis (5).

Cette préférence était d'ailleurs également avantageuse pour les créanciers de la succession qui acquéraient ainsi un nouveau débiteur, alors que la renonciation et l'acceptation bénéficiaire les plaçaient dans une situation à peu près équivalente, en face du seul patrimoine successoral. L'héritier bénéficiaire, primé par un héritier pur et simple plus éloigné, pouvait de son côté renoncer à ses lettres et accepter sans réserve (6).

Le plus souvent sans doute, en présence d'une succession douteuse, les successibles à degré égal ou plus éloignés

(1) *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f° 134.

(2) V. par ex. *Arch. nat.*, JJ 89, n° 464 (1360) : *nostro in aliis et alieno in omnibus jure salvo*.

(3) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 104; exemple de 1454 : *Sent. du Châtelet*, n° 188; cf. *Arch. nat.*, Y 5233, f° 144 (7 nov. 1504).

(4) *Style du Châtelet*, *ibidem*; ms. lat. 4641, f° 31, *dum tamen non sit alius in genere propinquior dicto defuncto vel in equali gradu generis qui se velit gerere pro herede ipsius*. La clause se retrouve dans tous les formulaires postérieurs.

(5) Cf. les raisons très vagues données par Brissaud, p. 1565-1566 et Viollet, p. 887-888, pour expliquer cette préférence.

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 190 (22 juillet 1399); c'est probablement cet exemple que le remanieur du *Style du Châtelet*, *loc. cit.*, déclare avoir vu.



s'abstenaient et les lettres de bénéfice d'inventaire étaient entérinées du consentement de tous les ayants droit. Le prévôt faisait alors effectuer par des notaires du siège l'inventaire estimatif des biens successoraux (1); puis il les délivrait en nature à l'héritier bénéficiaire qui constituait des cautions garantissant le versement au profit des créanciers du montant de l'estimation portée à l'inventaire (2). L'héritier bénéficiaire est en effet héritier, comme l'héritier pur et simple, et une sentence du Châtelet lui reconnaît même la saisine (3).

La sanction de la qualité d'héritier est une action réelle, une pétition d'hérédité qui peut être dirigée aussi bien contre un tiers que contre un autre héritier (4). Elle est moins avantageuse que la complainte en cas de saisine et de nouveleté car l'héritier doit prouver, outre son titre, la propriété du de cujus. Si l'héritier triomphe, il a droit aux fruits depuis le jour de sa demande (5); mais il peut aussi, *pendente lite*, obtenir du juge une provision sur les fruits qui l'aidera à soutenir le procès, puisque son action tardive ne lui permet plus d'invoquer le bénéfice de la saisine (6).

3. — **Partage et obligation aux dettes.** — Les héritiers s'étant mis en saisine ou ayant accepté expressément la succession jouissent indivisément du patrimoine du de cujus jusqu'au partage. Il n'existe pas, à ma connaissance, de textes parisiens affirmant en principe que nul n'est tenu de rester dans l'indivision; mais la règle existe bien et si

(1) *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 134, qui précise que si l'héritier *se boutait* dans les biens avant l'inventaire fait il serait déchu du privilège; mention de cet inventaire par deux notaires de céans dans *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 187 (1399) et 188 (1454). Dans la première, il est parlé de l'ordonnance de messieurs des comptes; l'intervention de la Chambre des comptes doit s'expliquer par ce fait que la succession étant en deshérence est dans le domaine du roi. Cf. Arch. nat., Y 5221, f<sup>o</sup> 61 (3 janv. 1399).

(2) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 187-189.

(3) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 207 (20 févr. 1399) et Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 71 (27 févr.); il est probable que dans cette hypothèse, les lettres de bénéfice d'inventaire ont été sollicitées et obtenues dans l'année du décès.

(4) Exemple du 6 mars 1336 dans Arch. nat., X<sup>1a</sup>7, f<sup>o</sup> 121 = Furgeot, n<sup>o</sup> 1510.

(5) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 209 (3 mars 1431).

(6) Arch. nat., X<sup>1a</sup>10, f<sup>o</sup> 185 (16 mars 1345) : Jeanne l'Ecrivaine, qui demande à sa mère et à son frère sa part dans la succession de son père défunt, obtient une provision de 80 livres; X 12, f<sup>o</sup> 8 (15 févr. 1347), provision du tiers des fruits, à condition de payer le tiers des charges réelles; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 184 (1399). — V. dans le ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 37, la formule de lettres royales autorisant un héritier à vendre sa part dans une succession litigieuse sans qu'on puisse lui opposer la défense de céder un droit litigieux à un plus puissant.



les communautés plus ou moins durables sont fréquentes entre héritiers, elles peuvent toujours être dissoutes par un partage (1).

La perception séparée des revenus, même pendant deux ans, n'entraîne pas le partage en propriété (2). Il faut une convention expresse entre les cohéritiers (3); et, s'ils ne s'entendent pas pour l'établir, ils peuvent s'adresser à la justice (4). Le tribunal désigne des commissaires pour diriger les opérations et homologue le partage sur leur rapport (5). Les commissaires sont aidés par des praticiens, charpentiers et maçons jurés de la ville de Paris, dont il a été déjà question à propos des servitudes et cas de péril (6); les conclusions de ces techniciens pouvaient être soumises à l'amendement des bacheliers (7). Si les biens ne pouvaient pas être bonnement partagés, le tribunal ordonnait la mise en vente ou la création d'une rente foncière (8).

Les textes parisiens (9) ne contiennent aucun renseignement détaillé sur les modalités du rapport qui s'imposait aux héritiers dotés avant qu'ils fussent admis à partager. Des

(1) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, fo 17 v° : lorsqu'un enfant vit avec son père, après le décès de sa mère, sans que le partage soit fait, la communauté conserve sa saisine, mais il peut toujours demander le partage et obtenir provision pour soutenir sa cause.

(2) Ms. fr. 5900 des *Sentences du Parloir aux Bourgeois*, fo 48.

(3) V. un très intéressant exemple de partage amiable fait en 1246 par deux bourgeois de Paris choisis d'un commun accord par les copartageants : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1060. Un mineur s'y trouvant partie, son père promet de procurer sa ratification sous une peine élevée dont des fidéjusseurs garantissent le paiement.

(4) V. une formule d'action en partage entre héritiers ou acquéreurs par indivis d'un même bien dans *Ord. de plaider...*, ms. fr. 19832, fo 15 v°.

(5) Arch. nat., X<sup>1a</sup>7, fo 5 (20 déc. 1334) et fo 33 v° (4 mars 1335) = Furgeot, nos 975 et 1093.

(6) *Suprà*, p. 136. — Aux textes cités *suprà*, il faut joindre un acte du 7 avril 1278, publié par M. A. de Bouard dans le *Bull. de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la ville de Paris*, 1909, p. LV-LVI et par Depoin, *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1273, qui est un procès-verbal d'expertise demandé par la Cour du roi et dressé par huit *jurati parisienses*; le procès-verbal établit que des étuves peuvent être édifiées près du mur du voisin, pourvu qu'il y ait un pied de contre-mur. Autres détails sur ces jurés dans Huisman, *Juridiction de la municipalité parisienne*, p. 100, n. 4, qui cite un acte de 1234 montrant des jurés de la ville chargés de partager une maison et une censive, et dans Fagniez, *Etudes sur l'industrie*, p. 196 et s. et p. 352-353. — Ces jurés sont qualifiés dans l'arrêt cité à la note précédente de *jurati carpentarii et lathomii*. Cf. *Sent. du Châtelet*, n° 210 (1396).

(7) Fagniez, *Répertoire*, n° 16 (1407).

(8) *Sent. du Châtelet*, n° 211 (1401), où un mineur est intéressé; Arch. nat., Y 5233, fo 180 (1505) : mise en vente.

(9) A la différence des coutumiers voisins : Beaumanoir, nos 479-481; *Et. de Saint-Louis*, I, 136; Boutillier, I, 78, p. 460.



conventions pouvaient intervenir à cet égard entre les cohéritiers (1).

On croit d'ordinaire que, dans l'ancien droit coutumier, le partage produisait des effets translatifs, selon la théorie romaine, chaque héritier tenant de ses co-héritiers (2) ses droits sur sa part divisée. Cependant, un des bons manuscrits du *Grand Coutumier* déclare que, par fiction de droit, la succession universelle est censée divisée entre les héritiers dès la mort du de cujus, si bien que chaque héritier a sa part et ne peut transmettre aucun droit au détriment de ses cohéritiers (3). La division est considérée comme remontant à la mort du de cujus et les actes de chaque cohéritier pendant l'indivision ne sont pas opposables aux autres.

Bien que ce témoignage soit isolé (4), on ne peut douter qu'il établisse, pour la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la notion d'un partage purement déclaratif, sur le terrain du pur droit privé, en dehors de toute considération fiscale. Il n'y a d'ailleurs pas la moindre trace à la même époque de droits de mutation nouveaux dus à l'occasion du partage, à côté des droits dus pour le décès du de cujus (5). Une telle exigence choque le sens de l'équité; elle n'a pu naître que plus tard en interprétant dans un esprit de fiscalité la notion romaine du partage translatif.

La théorie du partage déclaratif paraît donc née en droit parisien sur le terrain du droit civil. On peut l'expliquer assez simplement par la tendance naturelle du droit coutumier à souder étroitement la situation juridique de l'héritier à celle du de cujus. Avec l'ancien régime communautaire, le décès de l'un des membres n'entraînait aucune interruption ni quant à la possession, ni quant à la propriété. Lorsque le régime évolua vers la propriété individuelle, on essaya de conserver ses avantages principaux en faveur de l'héritier

(1) Exemple dans Arch. nat., X<sup>1</sup>46, f<sup>o</sup> 37 v<sup>o</sup> (8 avr. 1329) = Furgeot, n<sup>o</sup> 109 : la convention était intervenue probablement à l'occasion d'un rappel postérieur au traité de mariage et qui exigeait, nous le savons, le consentement de tous les héritiers; elle stipulait que les biens dissimulés ou recelés par l'un des héritiers appartiendraient en totalité aux autres.

(2) V. par exemple Brissaud, p. 1568-1570.

(3) Ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 17 v<sup>o</sup> : *succession universal par fixation de droit est divisée entre les hoirs si tost comme le trespasé est alé de vie à trespasement et y ont chacun leur part et leur droit, ne l'une partie ne puet céder ne transporter le droit de l'autre ne chose qui en feust faicte par l'une ne seroit prejudice a l'autre.*

(4) Il convient cependant d'en rapprocher Beaumanoir, n<sup>os</sup> 485-490.

(5) Cf. ce qui a été dit *suprà*, t. I, p. 291, n. 7.



nanti d'une part divise. La théorie de la saisine héréditaire réalisa la soudure en ce qui concerne la possession; la notion d'un partage déclaratif qui, dans bien des cas, est une fiction juridique, comme la saisine elle-même, la réalisa quant à la propriété. Loin d'être une subtilité imaginée après coup, elle concorde fort bien avec les directions générales du droit coutumier.

Les créances successorales se divisent de plein droit entre les héritiers aux meubles et acquêts au prorata de leur part héréditaire, à moins qu'il n'en ait été autrement disposé dans le partage (1). Cela ne souffre pas de difficulté. La question des dettes de la succession est beaucoup plus délicate, mais les textes parisiens ne permettent nullement de l'élucider dans ses origines, avant la réception des idées romaines (2); on y trouve tout au plus quelques vestiges des conceptions anciennes.

Le droit coutumier primitif n'a pas eu la notion d'un passif héréditaire incombant aux héritiers comme représentants de la personne du défunt, pas plus qu'il n'a eu celle de l'unité du patrimoine successoral. De même qu'il peut exister plusieurs masses de biens : meubles et acquêts, propres des différentes lignes, il peut exister diverses sortes de dettes et leur répartition entre les divers groupes d'héritiers pose des problèmes assez complexes.

Cependant la solution fut fort simple en ce qui concerne les dettes réelles grevant directement tel immeuble déterminé, sans engagement personnel du de cuius (3) : elles suivent l'immeuble et l'héritier qui le reçoit dans son lot est tenu de les acquitter, sauf à déguerpir s'il juge le fardeau excessif. En ce qui concerne les dettes personnelles, la question ne

(1) *Olim*, III, p. 1227, n° XXIV (1318) : l'héritier d'un créancier poursuit en paiement les héritiers du débiteur; Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>1</sup><sup>8</sup>, f° 6 (12 déc. 1338) = Furgeot, n° 2230 : Michel d'Amiens, en sa qualité d'héritier pour un sixième de son père, réclame à deux débiteurs le sixième d'une somme qu'ils devaient à son père pour vente d'un fonds de commerce.

(2) Sur la question en général voir Brissaud, p. 1573-1576 et Saleilles, *De la responsabilité de l'héritier quant aux dettes de la succession dans l'histoire du droit français*, tirage à part de 81 p. extrait du *Bulletin de la Société d'études législatives* 1910, p. 296-325; 1911, p. 56-102.

(3) Exemple de dettes réelles, *Olim*, III, p. 1222, n° XXI (1318) : un héritier est condamné à délivrer un legs du quint d'une maison avec les fruits produits depuis le décès *deducta quinta parte census et aliorum omnium realium in quibus est dicta domus onerata*. — Cf. Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>1</sup><sup>2</sup>, f° 8 (15 févr. 1347) : un héritier obtient provision du tiers des fruits de certains immeubles *solvendo tamen tertiam partem onerum et serviciorum quibus dicta domus et terre sunt et fuerunt onerate*.



se posa que lorsqu'elles devinrent transmissibles (1). Les dettes délictuelles ne le devinrent qu'assez tardivement : une décision de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ne met à la charge de l'héritier que l'amende profitable née d'une injure proférée par le de cujus et seulement *intra vires successionis* (2). Le vrai problème n'existe que pour les dettes personnelles d'origine contractuelle.

Il reste des indices, dans la région parisienne, qu'elles incombaient à celui ou à ceux qui recueillaient les meubles du de cujus (3). La liaison naturelle entre les meubles et les dettes, que nous avons constatée à propos de la garde des mineurs, de la communauté conjugale et du préciput du conjoint noble, se retrouve en notre matière (4). Nous verrons que, s'il y a un testament, l'exécuteur saisi des meubles doit payer dettes et torfaits, à la décharge de l'âme du défunt. De même, à défaut de testament, l'héritier aux meubles supporte les dettes et accomplit les dernières volontés du défunt.

Ce régime resta satisfaisant tant que les dettes personnelles furent légères et rares, tant que les engagements importants prirent la forme de dettes réelles. Mais il fut profondément troublé lorsque le droit de poursuite des créanciers atteignit les immeubles et lorsque les créances hypothécaires apparurent. Il devint impossible d'arrêter les poursuites des créanciers contre les immeubles affectés à leur créance et de grever définitivement les seuls héritiers aux meubles d'engagements aussi lourds.

Si la succession ne constitue qu'une masse unique, déferée à une même catégorie d'héritiers, on peut diviser les dettes entre eux au prorata de leur part héréditaire (5). Mais si elle se divise en plusieurs masses, meubles et acquêts d'une part, propres de diverse origine d'autre part, les dettes seront-elles

(1) On se servit dans cette fin d'une clause obligeant *soi et ses hoirs*, clause que le *Grand Coutumier*, p. 217, déclare inutile de son temps.

(2) *Ps. des Marès*, n° 117.

(3) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 624 (1263) : Sanceline lépreuse a donné tous ses biens entre vifs aux moines, mais le maître des lépreux de Gévisy les réclame; les parties s'accordent : les moines auront tous les meubles et la moitié des immeubles; ils paieront toutes les dettes si elles n'excèdent pas 20 l.; autrement les parties en partageront la charge. *Ibidem*, n° 800 (1278) : Raoul de Monceaux, chargé de dettes, n'a pas *in bonis mobilibus unde posset competenter satisfacere creditoribus suis*; Richard, son frère et héritier, *recognovit se teneri solvere omnia debita in quibus idem Radulphus extiterat obligatus erga creditores suos quoscumque*.

(4) *Suprà*, t. I, p. 169-171; t. II, p. 209 et s.

(5) Exemples de poursuites intentées par les créanciers contre un ou plusieurs héritiers : *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 568 (1257); Arch. nat., X<sup>145</sup>, f° 115 r° (1<sup>er</sup> août 1321) = Boutaric, n° 6456; X<sup>146</sup>, f° 4 (26 nov. 1328) = Furgeot, n° 22; f° 90 (3 févr. 1330) = Furgeot, n° 214.



à la charge des meubles et acquêts seulement ou les propres y contribueront-ils au prorata de leur valeur ? Il n'existe pas, à ma connaissance, de textes parisiens obligeant l'héritier aux propres à contribuer au paiement des dettes et la première solution paraît la plus probable ; on peut invoquer en ce sens une décision de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle d'où il semble résulter que les dettes doivent être payées sur la quotité disponible remise à l'exécuteur testamentaire pour l'accomplissement du testament (1). Les quatre quints des propres semblent bénéficier d'une sorte d'intangibilité à l'égard des dettes comme à l'égard des libéralités du de cujus. Et cette indisponibilité que l'on retrouve ailleurs, par exemple dans le douaire des enfants (2), est assez dans l'esprit de l'ancien droit familial. Mais il n'y a là qu'un argument d'analogie et il n'est pas sûr qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle les héritiers aux propres restent encore affranchis de toute contribution aux dettes ; leur situation privilégiée devait être menacée par les progrès de la notion romaine voyant dans tout héritier un continuateur de la personne du défunt, tenu comme lui au paiement de ses dettes.

Les progrès des idées romaines s'aperçoivent plus nettement encore quand il s'agit de déterminer l'étendue de l'obligation de l'héritier. Le régime primitif paraît bien l'avoir limitée à la consistance des biens qu'il recueille, *intra vires successionis* (3). Mais il n'en subsiste, à Paris, aucun vestige, sauf peut-être la décision déjà citée relative à l'action d'injure (4). A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, l'héritier acceptant est tenu indéfiniment, même sur ses biens personnels, *ultra vires successionis* (5). Et cette solution est déjà ancienne, comme le

(1) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, ms. fr. 5900, f<sup>o</sup> 48 : un fils héritier et créancier de sa mère invoque ce principe pour conserver intacte la succession de sa mère ; mais on lui oppose le principe romain de la confusion des qualités de créancier et de débiteur résultant de son acceptation ; il ne conserverait sa créance distincte qu'en renonçant à la succession. Il est intéressant de constater ce conflit de deux traditions juridiques si nettement opposées. — On trouvera aussi un curieux mélange de principes dans un arrêt du 18 mars 1340, Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>8, f<sup>o</sup> 103 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 2842 : à la mort du mari, il est convenu entre la veuve et les héritiers du mari que les dettes seront payées par la veuve, les héritiers du mari et son exécution, chacun pour un tiers.

(2) *Suprà*, p. 357-358.

(3) C'est le sentiment très net de Brissaud et de Saleilles cités *suprà*.

(4) *Suprà*, p. 417, n. 2.

(5) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f<sup>o</sup> 22 ; *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 84, textes déjà cités à propos de l'introduction du bénéfice d'inventaire. Cf. *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 18 ; *Ps. des Marès*, nos 159, 167 ; *Glaives de dr. parisien*, 9,7 (1459). Le même principe est impliqué par *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 202 (1396) : un héritier qui a été gratifié d'un legs s'en tient à son legs pour éviter la charge des dettes.



prouve l'introduction si lente et si timide, à partir de 1330, de l'acceptation bénéficiaire, son correctif naturel. Dès 1330, l'obligation indéfinie aux dettes est ancrée fortement dans la pratique et correspond bien au sentiment général de l'époque; celui qui cherche par privilège royal à limiter sa responsabilité n'est pas, aux yeux des successibles plus éloignés, un véritable héritier et peut être évincé par eux (1).

Par ailleurs les solutions parisiennes sont très simples. Les dettes du de cujus se divisent de plein droit entre ses héritiers, malgré toute stipulation d'indivisibilité (2). Mais le créancier hypothécaire peut poursuivre pour le tout l'héritier détenteur de l'immeuble hypothéqué, sauf à ce dernier recours contre ses co-héritiers pour tout ce qu'il a payé au delà de sa part (3). En principe, le décès du de cujus ne doit pas modifier la nature juridique de la dette (4). C'est ainsi que l'héritier ne pourrait prescrire sa libération dans un moindre délai que son auteur (5). Si l'exécution était commencée, elle pourra être continuée contre l'héritier (6); mais le créancier d'une dette exécutoire contre le défunt devra obtenir un titre exécutoire contre l'héritier (7). A Paris et à Chartres, le créancier assigne l'héritier à accepter ou renoncer et, en cas d'acceptation, requiert condamnation (8).

L'héritier est tenu dans le sens le plus large des dettes, faits et promesses du défunt (9). On en déduit au xve siècle qu'il est tenu à garantie vis-à-vis de ceux qui ont acquis ou stipulé du défunt et c'est avec ce beau raisonnement qu'on ne permit plus au fils héritier de réclamer le douaire

(1) *Suprà*, p. 412.

(2) *Gr. Cout.*, p. 222, répété p. 369; *Not. Points*, n° 99; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 105 r° et v°.

(3) Mêmes textes et *Cout. not.*, n° 24; excellents exemples dans Fagniez, *Répertoire*, n° 79 (1er mars 1399) et *Sent. du Châtelet*, n° 212 (10 mai 1399). V. déjà *Olim*, III, p. 639, n° VIII (1311): un héritier est condamné à payer pour le tout une dette de sa mère à laquelle une maison qu'il détient a été hypothéquée; la maison est adjugée au créancier jusqu'à parfait paiement.

(4) Si des discussions s'élèvent entre cohéritiers, les créanciers devront être payés quand même: *Ps. des Marès*, n° 65.

(5) Coutume prouvée en turbe en 1469: *Glanes de dr. parisien*, 9,8.

(6) *Ps. des Marès*, n° 160.

(7) A moins cependant qu'il ne s'agisse d'un fils ou d'une fille du débiteur: *Ps. des Marès*, nos 105, 132, 162; coutume prouvée en turbe en 1470: *Glanes de dr. parisien*, 10,1.

(8) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 32 r° et v°.

(9) C'est à peu près la formule de *Glanes de dr. parisien*, 9,7 (1459). Il va de soi que les créanciers sont préférés aux légataires: *Ps. des Marès* n° 131.



de sa mère à l'encontre de tiers acquéreurs ou de créanciers hypothécaires de son père (1).

Les héritiers sont tenus des frais funéraires (2) et si l'avance en a été faite par le conjoint survivant, les héritiers lui en tiendront compte lors du partage (3).

## SECTION II. — Les successions d'après les coutumes rédigées.

La coutume de 1510 s'occupait de la matière en deux titres assez singulièrement séparés par le titre des douaires (4). Sa réglementation assez brève impliquait sur le droit du XIV<sup>e</sup> siècle d'assez importantes modifications qui paraissent bien avoir été suggérées par les commissaires royaux (5). La N. C. fusionna les deux titres et introduisit nombre d'articles nouveaux, inspirés par la jurisprudence du Parlement (6). Bien que nous n'ayons pas sur la question les commentaires de Du Moulin et de Brodeau, on peut trouver chez les auteurs des renseignements très abondants, car nombre de détails étaient encore susceptibles de controverses. Je m'en tiendrai aux auteurs qui ont pris principalement en considération la coutume de Paris, à l'exclusion des traités généraux, et sauf à chercher dans le judicieux Pothier le dernier état de la doctrine et de la jurisprudence (7).

### § 1. — L'ÉGALITÉ ENTRE LES HÉRITIERS.

La coutume parisienne ne connaît qu'un mode de transmission universelle du patrimoine à cause de mort, la succession *ab intestat*, telle qu'elle l'organise entre les parents

(1) *Glanes de dr. parisien*, 9, 4 et 5.

(2) *Cout. not.*, n° 70; *Ps. des Marès*, n° 181; *Sent. du Châtelet*, n° 188 (1454).

(3) Ms. fr. 18110, f° 61 v° : coutume donnée comme générale et en tout cas gardée dans la ville et vicomté de Paris. Cependant une décision de la justice seigneuriale de Saint-Eloi en 1457 (Arch. nat., Z<sup>2</sup> 3257, f° 17) met les frais funéraires à la charge de la veuve quand les héritiers renoncent à la succession.

(4) Titre XI, *de succession*, art. 120-134; titre XIII, *de succession en ligne collatérale*, art. 145-154. Cette disposition existait déjà dans le projet de 1507.

(5) Elles seront étudiées en leur lieu; les plus importantes concernent l'admission de la représentation en ligne directe et la situation des enfants dotés.

(6) Titre XV, *de succession en ligne directe et collatérale*, art. 299-344; la fusion est effectuée dans le second projet, mais le procès-verbal ne contient rien à cet égard : *Mss. de Simon Marion*, p. 92.

(7) Pothier s'attache à la fois à la coutume d'Orléans et à celle de Paris, qui étaient d'ailleurs très voisines, sauf quelques divergences en ce qui concerne les règles de dévolution. Je cite son *Traité des successions* d'après l'édition in-4<sup>o</sup> des *Œuvres posthumes* donnée par Massot à Orléans en 1777, t. II.



du de cujus. Elle l'exprime, au début du titre des successions, par l'adage bien connu : *institution d'héritier n'a lieu* (1). Le commentaire de cette maxime sera fait au chapitre des testaments. Mais il fallait tout de suite la signaler car elle exprime la prépondérance absolue de la succession *ab intestat* sur la transmission par testament (2). La coutume seule et non le de cujus peut créer un héritier; l'attribution du titre d'héritier et la dévolution universelle qui en est la conséquence ne relèvent pas de la volonté arbitraire du défunt; la succession est déférée, en principe, selon le plan d'ensemble retracé par la coutume; l'individu est nettement encore subordonné à la famille.

Cependant sa volonté joue un rôle qui est loin d'être négligeable. D'abord il peut, non par testament, mais dans un contrat de mariage, acte irrévocable, créer un héritier : c'est l'institution contractuelle qui s'est développée en marge de la coutume et en contradiction avec le principe romain prohibant les pactes sur succession future. (3) Le contrat de mariage, acte solennel, véritable traité entre deux familles, a contenu de bonne heure, nous le savons, des arrangements successoraux complétant ou corrigeant la coutume sous le contrôle au moins moral des principaux membres des deux familles. Sous l'influence des idées aristocratiques de plus en plus en honneur, et bien au delà du cercle des grandes familles nobles, ces germes ont été développés et ont conduit progressivement à l'institution contractuelle. Mais la coutume de Paris est muette à son sujet. Et je dois me borner à la signaler ici, selon mon plan, car elle s'est développée comme institution purement jurisprudentielle, dans un cadre bien plus vaste que la prévôté et vicomté de Paris (4).

D'autre part, les deux coutumes proclament aussi nettement qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, mais en le limitant aux enfants, le principe d'égalité entre les héritiers (5). A prendre ce principe à la lettre, il semble que le de cujus ne pourrait

(1) A. C., 120; N. C., 299 qui donne des explications se référant à la théorie du testament. Cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 4, 5.

(2) C'est le sens que lui donne Pothier, *loc. cit.*, p. 1-2; cf. E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 2, qui rattache cette maxime à la notion de saisine héréditaire.

(3) E. de Laurière, III, p. 2, présente très exactement l'institution contractuelle comme une exception au principe *institution d'héritier n'a lieu*.

(4) Sur l'institution contractuelle, cf. Brissaud, p. 1610 et s.; Lefebvre, p. 152 et s.

(5) A. C., 124; N. C. 303. Le principe est formulé par de nombreuses coutumes.



modifier la dévolution coutumière. Mais en examinant le détail des solutions de la coutume, on peut constater qu'il n'a presque aucune signification pratique.

Les coutumes formulent dans les mêmes termes qu'au moyen âge l'incompatibilité entre les situations d'héritier et de légataire (1). Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'une incompatibilité de nature; introduite artificiellement par la coutume pour maintenir une certaine égalité entre les héritiers, elle ne pourrait être invoquée par un légataire universel (2). Elle ne suffit pas à garantir l'égalité parfaite car le successeur, en renonçant, conserve son legs qui peut très bien dépasser sa part *ab intestat*. Cependant l'inégalité se trouvera contenue nécessairement dans certaines limites par le jeu des institutions générales relatives à la liberté de disposer (3). S'il y a des lignagers, le légataire renonçant ne pourra rien conserver au delà de la quotité disponible; il ne pourra même pas, le cas échéant, cumuler la quotité disponible avec sa part dans la réserve car la réserve est une portion de la succession à laquelle il a renoncé (4). En second lieu, le légataire ne pourra garder son legs que s'il n'entame pas la légitime des autres héritiers.

En ce qui concerne les libéralités entre vifs, la combinaison des principes est un peu plus complexe mais aboutit finalement à des résultats analogues. Le projet de 1507 reproduisait encore la règle traditionnelle, excluant de la succession les enfants mariés des biens communs de leur père et mère, sauf possibilité d'un rappel exprès au traité de leur mariage. L'article maintenu dans le projet de 1510 fut écarté par les trois Etats, probablement à la suggestion des commissaires royaux, et comme suite naturelle de l'admission de la représentation selon le droit romain (6). Nous connaissons l'étroite

(1) A. C., 121; N. C., 300. Le premier projet de 1580 proposait d'ajouter au texte de l'A. C. *tant en ligne directe qu'en ligne collatérale*, mais cette addition disparut du second projet et de la rédaction définitive : *Mss. de Simon Marion*, p. 92; l'incompatibilité n'en existait pas moins pour la ligne collatérale du sentiment unanime des auteurs. Ils admettaient cependant que l'égalité était moins strictement gardée en ligne collatérale et reconnaissaient la validité d'un legs fait au fils de l'héritier collatéral : E. de Laurière, III, p. 9; Bourjon, *Droit commun*, I, p. 845, n° 18 et p. 952, n°s 1 et s.

(2) E. de Laurière, III, p. 7-8; Bourjon, I, p. 841, n°s 3 et s.

(3) Un commentateur de second plan de la coutume de Paris, Tronçon, avait soutenu le contraire; mais son opinion, réfutée par Ricard, n'avait obtenu aucune créance : E. de Laurière, III, p. 12-13.

(4) E. de Laurière, III, p. 13-14.

(5) *Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 126-127.

(6) *Observations de Simon Marion*, n°s 28-29; *Procès-verbal de l'A. C. sur l'art. 125*.



liaison établie au moyen âge entre le rappel des enfants dotés et celui des petits-enfants, le second n'étant qu'une forme plus prévoyante du premier. Par un singulier renversement, l'admission de la représentation en ligne directe, sous l'influence du droit romain, entraînait par voie de conséquence la suppression de l'exigence d'un rappel exprès pour les enfants dotés : les petits-enfants étant rappelés par la coutume, les enfants dotés devaient l'être aussi et ainsi disparut, à titre subsidiaire en quelque sorte, l'antique règle de l'exclusion des enfants dotés qui avait sa racine dans la constitution des communautés familiales.

Les enfants dotés viennent donc directement à la succession de leurs parents, à charge de rapporter ce qu'ils ont reçu, selon des modalités qui seront commodément étudiées à propos du partage (1). Le rapport garantit d'une manière parfaite l'égalité entre les enfants. Mais l'enfant doté peut très bien renoncer à la succession pour s'en tenir à sa dot (2) et cette dot peut dépasser sa part *ab intestat*. D'autre part, elle n'est pas limitée par la réserve, qui ne s'applique qu'aux libéralités testamentaires. Elle est donc valable, si inégale qu'elle soit, à la seule condition de ne pas porter atteinte à la légitime des autres enfants (3).

L'A. C. ne parlait que des enfants dotés ; c'était l'hypothèse pratique, car, en dehors du contrat de mariage, les enfants donataires ne pouvaient être rappelés que du consentement des autres héritiers. Mais l'incompatibilité entre les qualités d'héritier et de donataire disparaissant, on pouvait généraliser et la N. C. adopta une formule plus compréhensive imposant aux enfants venant à la succession de leur père ou mère le rapport de tout ce qui leur avait été donné (4).

L'A. C. ne parlait que des enfants. En ce qui concerne les collatéraux, Du Moulin n'hésitait pas à proclamer qu'ils pouvaient être donataires et héritiers (5). Le droit romain n'imposait le rapport qu'aux enfants (6) ; son influence

(1) A. C., 123, 125 ; N. C., 304 ; les art. 306, 308-309, donnent des détails sur les modalités du partage.

(2) Cela résultait très clairement déjà des art. 123 et 125 de l'A. C. et c'est dit expressément par N. C., 307, qui fut introduit au moment de la publication devant les trois États.

(3) L'art. 307 de la N. C. réserve la légitime des autres enfants.

(4) Art. 304 dont la rédaction fut mûrement étudiée par les divers projets : *Mss. de Simon Marion*, p. 93.

(5) *Notae solemnes* sur l'art. 121 de l'A. C. (II, p. 694).

(6) C'est ce que soulignent les commentateurs de la N. C. : Ferrière, *Corps et compilation*, IV, p. 429-430.



prévalut à l'encontre d'une tradition qui s'affaiblissait déjà à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (1). Il est bien probable que la courte maxime de Du Moulin résumait la pratique de son temps. Elle fut en tout cas adoptée, presque littéralement, par la N. C. (2). Les donations en ligne collatérale étaient donc considérées comme préciputaires et les auteurs étendaient cette décision aux coutumes muettes, comme étant la plus judicieuse (3).

Ainsi, en ligne collatérale comme en ligne directe, incompatibilité entre les qualités d'héritier et de légataire, mais possibilité de renoncer à la succession pour s'en tenir à un legs plus avantageux; quant aux donations, nécessité du rapport pour les descendants venant à la succession (4), mais possibilité de renoncer pour conserver la donation; enfin, pour les collatéraux, droit de venir à la succession en gardant la donation, tels sont les traits principaux du système parisien. Nos anciens auteurs rangeaient la coutume de Paris à la tête des coutumes dites d'égalité simple, de beaucoup les plus nombreuses d'ailleurs (5). Elle tenait ainsi le juste milieu entre les coutumes dites de préciput, situées d'ordinaire aux confins des pays de droit écrit et qui présumaient faites avec dispense de rapport même les donations en ligne directe, et les coutumes dites d'égalité absolue (6) qui exigeaient le rapport, même en cas de renonciation, et qui avaient le mieux conservé l'esprit du régime primitif.

Les coutumes de Paris avaient beau répéter le principe d'égalité entre les enfants. Ce n'était plus qu'une formule vide de sens dont les auteurs proposaient une explication dérisoire en l'entendant seulement des enfants qui acceptent

(1) La cout. de Blois, art. 158, imposait le rapport sans distinction de ligne.

(2) Art. 301; dans le même sens, Melun, N. C., 276; cf. Bourjon, I, p. 954, n° 9; p. 956, n°s 16 et s.

(3) Ferrière, IV, p. 430-431.

(4) V. cependant dans Campardon et Tuetey, *Insinuations du Châtelet*, n° 2242, une donation de 1546 qui paraît bien faite avec dispense de rapport : Jean Cochet, bourgeois de Paris, et sa femme donnent à leur fils aveugle une maison et 50 livres de rente sur leurs biens *considérant le grand ennuy, pauvreté et misère en quoy il pourroyt succomber s'il n'avoit quelques biens et revenu pour soy vivre... sachans certainement que leurs autres enfans ont bons moyens et industrie de vivre.* Nous ne savons si la jurisprudence validait les donations préciputaires dans ces circonstances exceptionnelles.

(5) Sur cette classification, v. Ferrière, IV, p. 453-456 et la conférence sur l'art. 304, p. 493 et s.; Pothier, p. 173-174.

(6) Touraine, A. C., 27, 10 et 15; N. C., 304 et 309; Anjou, 260 et 337; le principe ne s'applique d'ailleurs qu'aux roturiers.



la succession (1). Les enfants héritiers renoncent en effet à leur legs et rapportent leur donation; l'égalité absolue règne entre eux. Mais comme ils peuvent renoncer à la succession, ils échappent à leur gré à la règle de l'égalité (2). Ainsi entendue, la règle de l'égalité veut dire tout simplement que les enfants du de cujus se partagent également ses biens roturiers, quand il n'en a pas autrement disposé. Nous sommes loin du point de départ primitif où le de cujus, tout en pouvant procéder à certains arrangements familiaux, ne pouvait avantager aucun de ses enfants au détriment des autres. La liberté de disposer reconnue au défunt à l'égard des étrangers lui a été finalement laissée dans les mêmes limites assez larges à l'égard de tel ou tel de ses enfants (3).

D'ailleurs, la doctrine a perdu le sens de l'ancienne tradition d'égalité absolue (4). Il lui paraît légitime que le père de famille puisse corriger selon ses vues la répartition coutumière (5). Une large autorité lui est reconnue en ce sens et cela est conforme aux tendances profondes d'une société construite sur le principe d'autorité où les idées aristocratiques s'étendent bien en dehors de la noblesse. En somme, on se borne à souhaiter le maintien de l'égalité entre enfants, comme correspondant aux intentions normales du défunt. A l'idée primitive d'une rigoureuse égalité stipulée dans l'intérêt de la famille et s'imposant au de cujus, s'est substituée la notion bien différente, et au fond romaine d'origine, d'une simple égalité, basée sur les intentions probables du défunt, mais qu'il peut écarter, dans une large mesure, par un acte formel de volonté.

(1) Ferrière, IV, p. 441-442; Bourjon, I, p. 847, n° 6 : *la qualité d'héritier cessante, la nécessité de l'égalité cesse pareillement par rapport à lui; c'est à cette qualité que la loi l'a attachée.* — E. de Laurière, III, p. 12, relevait que le principe d'égalité se trouvait déjà dans les *Sent. du Parloir aux Bourgeois*.

(2) On songea un instant, en 1580, à déclarer par là même inofficieuses les donations de la totalité ou de la plus grande partie de leurs biens faites par les père ou mère en faveur d'un ou de quelques-uns de leurs enfants : *Manuscrits de Simon Marion*, p. 88, sur l'art. 160 de l'A. C. Mais l'accord ne se fit pas et l'article disparut, livrant au droit commun les donations faites aux enfants.

(3) Bourjon, I, p. 846, n° 1 : *nonobstant le vœu de l'égalité, la loi a donné à l'homme la faculté de disposer.*

(4) Pothier, p. 200, montre très bien que les coutumes rédigées ont abandonné l'esprit de l'ancien droit coutumier en se bornant à en retenir la lettre.

(5) On peut apercevoir cette idée, sous une forme prudente et enveloppée, dans Pothier, p. 199 et s. Bourjon, I, p. 846, n° 3, exprime platoniquement le vœu que cet empire donné au défunt sur ses biens, après sa mort, ne lui serve qu'à récompenser la vertu et non à satisfaire des passions. — On ne confondra pas ces tendances aristocratiques avec le sentiment si touchant de prévoyance qui poussait un ménage parisien, en 1546, à donner à un fils aveugle une maison et 50 livres de rente. Texte cité *suprà*, p. 424, n. 4.



§ 2. — DE LA CAPACITÉ DE TRANSMETTRE ET D'ACQUÉRIR  
UNE SUCCESSION.

Les coutumes rédigées ne contiennent que des indications éparées sur cette question dont il convient cependant de retracer les grandes lignes selon le droit commun coutumier, élaboré par la jurisprudence avec des éléments traditionnels et des éléments romains.

Sont incapables de transmettre une succession les aubains, les morts civils et les religieux. Les aubains, que Pasquier au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle assimilait aux affranchis romains (1), sont les étrangers non naturalisés et établis en France; leur succession est dévolue au roi, en vertu du droit d'aubaine, dont le caractère régalien n'est plus contesté, à moins qu'ils n'aient des fils régnicoles et sauf conventions diplomatiques et exceptions particulières (2). Les morts civils sont les individus frappés, à la suite d'une condamnation capitale, d'une incapacité civile absolue; les biens qu'ils possèdent lors de leur condamnation sont confisqués et n'ayant plus la capacité d'en acquérir de nouveaux, ils ne peuvent transmettre de succession lorsque survient leur mort naturelle (3). Les religieux, après le prononcé des trois vœux solennels, sont considérés comme morts au monde et assimilés aux morts civils; à ce moment leur succession s'ouvre et est dévolue à leurs parents (4). Dans la suite, ce qu'ils acquièrent entre vifs est, en principe, pour leur couvent et les modes d'acquisition à cause de mort leur sont fermés. Ils ne peuvent donc transmettre une succession (5) à moins qu'ils n'aient recouvré la capacité d'acquérir par leur accession à l'épiscopat.

Toutes ces personnes, incapables de transmettre une succession sont également incapables d'en acquérir une (6). Cependant si l'aubain est en concours avec un héritier régnicole dont la présence écarte le droit d'aubaine, il sera relevé

(1) *Institutes de Justinien*, édit. Giraud, p. 42.

(2) Sens, A. C., 67; N. C., 91; Pothier, p. 3-4.

(3) Bourjon, I, p. 796, n<sup>os</sup> 7 et s.; Pothier, p. 5-6.

(4) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 28; Pothier, p. 6.

(5) Le religieux peut parfois cependant posséder un pécule ou cote morte, auquel son abbé succède à titre de successeur irrégulier : Bourjon, I, p. 807, n<sup>o</sup> 17; Pothier, p. 244. — Les évêques et les prêtres séculiers transmettent sans difficulté leur succession : A. C., 151; N. C., 336; Loisel, II, 5, 27.

(6) Pothier, p. 9 et s. — Aux personnes incapables de succéder énumérées au texte, la cout. de Normandie, art. 274, ajoute le lépreux qui, une fois jugé et séparé, ne peut plus succéder mais reste à la tête de son patrimoine.



de son incapacité (1). Comme les morts civils (2), les religieux profès sont incapables de succéder : l'article 152 de l'A. C., qui le disait expressément, fut accordé malgré l'opposition du receveur du Temple qui ne paraît pas avoir été poursuivie (3). En tous cas, en 1580, la règle passa sans opposition dans l'article 337 de la N. C. et était appliquée, malgré quelques hésitations, aux chevaliers de Malte qui en avaient été cependant dispensés par le pape (4).

Les bâtards sont incapables de succéder à leurs auteurs et aux parents de ces derniers (5); le droit de succéder, à la différence du droit aux aliments, n'est pas un droit naturel, mais une faculté de pur droit civil attachée par la coutume à la seule parenté légitime (6). Mais le bâtard qui n'est ni adultérin ni incestueux peut être relevé de son incapacité par le mariage subséquent de ses parents qui lui confère la qualité d'enfant légitime (7); la légitimation par rescrit du prince ne suffit pas plus qu'au moyen âge à habiliter le bâtard à succéder; le roi se borne à renoncer à ses droits sur la succession du légitimé; il ne peut modifier la situation juridique de la famille civile (8). Si le bâtard se marie et a des enfants, il peut très bien, le cas échéant, leur succéder et, plus normalement, leur transmettre sa succession (9).

En dehors de ces catégories restreintes, toute personne est capable de transmettre une succession et capable d'en

(1) Bourjon, I, p. 811, n° 39.

(2) Loisel, II, 5, 31; Bourjon, I, p. 808, nos 22 et s.

(3) *Obs. de Simon Marion*, n° 33; *Procès-verbal* sur l'art. 152. — En 1507 les religieux de Saint-Denis et de Saint-Martin-des-Champs, ainsi que l'abbé de Cluny, avaient joint leur protestation à celle du Temple : *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 217-218.

(4) Ces incertitudes relatives aux chevaliers de Malte sont attestées par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, 19, citant un arrêt du Parlement de 1573 qui les écarta. — Sur la règle générale, qui est expressément formulée par nombre de coutumes, cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 29 et Bourjon, I, p. 807, nos 17 et s.

(5) Dit en passant, à propos du retrait lignager, par A. C., 186 = N. C., 158. Cf. Melun, A. C., 112; N. C. 297; Clermont-en-B., A. C., 133 et N. C., 143; Blois, 146; Sens, A. C., 30; N. C., 26; Lorris-Montargis, A. C., 15, 4-5; N. C., 15, 5-6; Orléans, A. C., 246-247; N. C., 310-311; Normandie, 275.

(6) Bourjon, I, p. 806, n° 12; Pothier, p. 16-17.

(7) Bourjon, *ibidem*.

(8) C'est la doctrine très ferme de Bourjon, I, p. 795, n° 5 et p. 30, nos 30 et s., malgré la lettre d'un des articles rejetés lors de la rédaction de 1580, tit. 6, art. 1, *Mss. de Simon Marion*, p. 102. On pensait généralement que le consentement de tous les héritiers était nécessaire pour que la légitimation par rescrit habilitât à succéder; cependant l'annotateur de Bourjon, n° 32, se contente du consentement des père et mère pour admettre le légitimé à leur succession. — Sur la question en général, v. L. Delbez, *De la légitimation par « lettres royales »*, 1923.

(9) Bourjon, I, p. 806, n° 13; articles rejetés, 4, 5, *ibidem*, p. 103.



recevoir une, pourvu qu'elle soit parente du de cujus. On songea, en 1580, à limiter le droit de succéder au dixième degré (1), selon le droit romain; la restriction fut écartée du texte de la coutume (2) et, malgré des controverses, le droit de succéder fut admis sans limitation, *pourvu que les traces du sang se reconnaissent* (3). Cependant un successible peut être écarté de la succession comme indigne, ou être exhéredé, ou y renoncer d'avance irrévocablement.

Le successible est écarté comme indigne lorsqu'il a attenté à la vie du de cujus; la notion d'indignité, qui n'a pas beaucoup d'importance pratique, vient du droit romain. Il en est de même de la théorie de l'exhéredation qui, précisée par Justinien, fut reçue purement et simplement par la jurisprudence pour remplacer l'antique *foris familiatio* (5). Aux quatorze cas de la novelle, acceptés sauf quelques retouches (6), les ordonnances royales en ajoutèrent un quinzième au XVI<sup>e</sup> siècle, en permettant d'exhéredé les enfants mineurs de vingt-cinq ans qui se sont mariés sans le consentement de leurs parents. Avant la suppression, en 1510, de la nécessité du rappel exprès des enfants dotés, point n'était besoin d'exhéredation : ce rappel exprès concédé par pure faveur était un moyen de renforcer l'autorité paternelle. Il fallut y suppléer par l'exhéredation, puisque le concile de Trente, fidèle à la tradition, refusa d'annuler ces mariages contractés contre le gré des parents. L'exhéredation pouvait se faire par testament ou par simple acte devant notaire, mais pouvait toujours être révoquée, expressément ou tacitement, par le rétablissement de relations normales entre les parents et l'enfant exhéredé.

Comme la pratique de l'exhéredation, quoique dans un autre sens, la renonciation à succession future est caracté-

(1) *Mss. de Simon Marion*, p. 95, sur l'art. 330.

(2) N. C., 330; c'était déjà le sentiment de Du Moulin sur l'art. 178 de l'A. C. (I, p. 921, n° 3).

(3) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 33; Bourjon, I, p. 941, n° 5, qui emploie l'expression citée au texte; Ferrière, *Corps et compilation*, IV, p. 957, n° 3.

(4) Bourjon, I, p. 812, n°s 48 et s.; Pothier, p. 30-31.

(5) Touraine, A. C., 27, 9; N. C., 303, permet l'exhéredation aux termes de droit; c'est aussi l'expression de Bourjon, I, p. 813, n°s 55 et s.

(6) Liste des cas dans Pothier, p. 25 et s.; la N. C. de Touraine, art. 286, exclut de la succession de ses parents la fille convaincue d'avoir mené une mauvaise vie avant vingt-cinq ans; cette disposition est d'origine romaine, car Justinien n'admet pas l'exhéredation d'une fille débauchée que ses parents ont eu le tort de ne pas marier avant vingt-cinq ans.



ristique des mœurs de l'ancienne France (1). Elle était très répandue, surtout dans les grandes familles dont elle facilitait les arrangements tendant à concentrer sur l'aîné le lustre et les ressources de la maison. A Paris, elle fut inutile jusqu'en 1510 (2) : les parents désireux d'écarter tel de leurs enfants en le mariant se bornaient à ne pas le rappeler à leur succession. Après 1510, on ne vit pas de difficulté, semble-t-il, à admettre la possibilité de renoncer à un droit qui venait seulement d'être reconnu. Théoriquement, l'axe du système était déplacé, puisque l'exclusion successorale, jusqu'alors à la discrétion du père, dépendait désormais de la volonté de l'enfant ; en fait, c'était pure question de discipline familiale.

La renonciation à succession était contraire à la prohibition romaine des pactes sur succession future (3). Mais on ne s'arrêta à ce scrupule que pour l'autoriser seulement dans un contrat de mariage, reconnu traditionnellement susceptible de recevoir toutes sortes de clauses (4). La renonciation a normalement pour but d'exclure les filles de la succession au profit de leurs frères et principalement de leur frère aîné. Elle doit être faite au profit d'un mâle et non d'une fille et certains arrêts ne permettent pas à un mâle de renoncer au profit d'un autre mâle. La renonciation s'effectuait normalement dans le contrat de mariage de la fille dotée ou parfois dans celui du frère que l'on avait l'intention d'avantager (5). En tout cas elle supposait une dot versée à la fille renonçante ; on ne discutait que sur l'importance de cette dot (6) ; la doctrine la plus récente, sans rappeler l'ironique *chapel de roses* dont devaient se contenter les filles dans certaines coutumes de l'Ouest, n'exigeait pas que la dot fut au moins équivalente

(1) Sur la question en général, v. Pothier, p. 31 et s.

(2) Dans les régions où les filles dotées pouvaient venir à la succession en rapportant, la renonciation à succession future fut de bonne heure reconnue valable ; c'est déjà le sentiment de Boutillier, I, 45, p. 331.

(3) La remarque est faite par Bourjon, I, p. 909, n° 35.

(4) Bourjon, *ibidem*, n° 36. — V. cependant dans Campardon et Tuetey, *Institutions du Châtelet*, nos 1342-1343, un acte de 1543 par lequel Nicole Thiboust de Paris renonce par avance à la succession de son père, au profit de ses frères et sœurs qui s'engagent à lui fournir le nécessaire pour qu'il puisse entrer aux frères mineurs de Sens.

(5) Bourjon, I, p. 909, nos 37 et 39 (arrêts de 1729 et de 1746) ; mais Bourjon admet, n° 42, que l'aïeul dotant sa petite-fille puisse la faire renoncer à sa succession et à celle du père de l'enfant et, n° 42, que le père ou la mère dotant puissent faire renoncer non seulement à leur succession mais à celles des frères et sœurs de la renonçante.

(6) Sens, N. C., 267, exige que la fille soit remplie de sa légitime ; dans le même sens, Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 25.



à la légitime (1). Mais les parents pouvaient toujours rappeler la fille renonçante par l'ordonnance de dernière volonté (2).

Nous sommes loin sans doute, techniquement, de l'exclusion des filles de la *terra salica*. Il reste cependant que dans bien des familles, par discipline morale, la fille renonce à la succession de ses parents en se contentant d'une dot, qui peut être assez maigrement calculée, pour assurer son mariage ou son entrée en religion.

### § 3. — LA DISTINCTION DES PROPRES ET DES ACQUÊTS.

Elle est à la base des règles de la dévolution successorale et cependant les coutumes rédigées ne l'ont pas méthodiquement définie; quelques articles épars dans la N. C. y font seuls allusion. Mais les auteurs traitent la question avec beaucoup de soin (3) car si les principes généraux ne sont pas contestés, il subsiste des difficultés de détail.

La distinction, selon Bourjon (4), est une invention du droit français qui affecte les biens par rapport aux successions, aux testaments et aux retraits et qui tend, en conférant aux propres un statut particulier, à conserver les biens dans les familles et par là-même la splendeur de l'Etat. Mais les propres étant l'objet d'une sorte de substitution légale en faveur de certaines personnes, il est nécessaire que leur qualité particulière soit bien prouvée. Tout bien est présumé acquêt car *l'homme naît nud* (5).

Seuls en principe les immeubles, corporels ou incorporels (6), peuvent avoir la qualité de propre; les meubles ont trop peu de valeur d'ordinaire pour qu'on se préoccupe de leur conservation dans les familles; il n'y a d'exception que pour certains meubles fictivement considérés comme propres (7).

(1) Bourjon, I, p. 909, n° 38.

(2) Etampes, 114; Bourjon, I, p. 912, nos 54 et s.; il juge le rappel si favorable qu'il ne le soumet à aucune formalité.

(3) Bourjon, *Dr. commun*, I, p. 411-455, consacre un titre spécial à la distinction des propres et des acquêts où il étudie la question au point de vue de la communauté conjugale comme au point de vue des successions. Pothier consacre à la question son *Traité des propres, Œuvres posthumes*, II, p. 245-293. Ferrière l'étudie sur l'art. 326, *Corps et compilation*, IV, p. 891-924.

(4) *Dr. commun*, I, p. 430, nos 1-3; il voit cependant la racine de la théorie dans l'année jubilaire des Juifs.

(5) Bourjon, I, p. 411, nos 1 et s. qui renvoie à Loisel, *Inst. cout.*, II, I, 24.

(6) Bourjon, I, p. 413, n° 3 et 428, nos 1-3, précise que les rentes constituées et les offices sont susceptibles de devenir des propres et renvoie aux *Arrêts* de Lamoignon, tit. des propres, art. 41.

(7) Bourjon, I, p. 411, nos 3-4.



Les propres réels sont essentiellement les immeubles dévolus au de cujus par succession ou par un titre jugé équivalent. La transmission héréditaire crée les propres par excellence. Un acquêt transmis une fois par décès devient un propre naissant : un arrêt en robes rouges de 1557 (1) trancha dans le sens de la tradition une difficulté récemment soulevée à cet égard (2) et sa doctrine passa dans l'article 230 de la N. C. (3) On appelle propres anciens ou avitins (4) les biens venus des ancêtres et qui ont fait l'objet de plusieurs transmissions héréditaires; et l'on doit remonter autant que possible à l'acquéreur du propre pour déterminer les lignagers qui descendent de lui ou sont du moins de son côté. Un arrêt célèbre du XVII<sup>e</sup> siècle, dit l'arrêt des Courtilliers, avait exigé, dans le ressort de la coutume de Paris comme dans les coutumes souchères, une transmission en ligne directe pour qu'un acquêt devienne un propre; il avait attribué au parent le plus proche, sans distinction de ligne, un acquêt venu au de cujus de son frère. Brodeau soutint fermement cette doctrine, mais son sentiment ne paraît pas avoir prévalu (5). On se contente en définitive d'une transmission héréditaire quelconque (6). Il suffit que le bien vienne de la famille. Pothier admet même qu'un bien retourné à l'ascendant donateur par le prédécès du donataire deviendrait un propre dans sa succession car le droit de retour coutumier, à la différence du *jus reversionis*, équipolle à dévolution successorale (7).

Les donations entre vifs ou les legs faits par des parents en ligne directe créaient également des propres réels (8),

(1) Cité notamment par Choppin, de *mor. Paris.*, II, 5, 8, qui rappelle l'arrêt de Jean Lecoq rapporté *suprà*, p. 380, n. 2, et indique d'après du Luc un autre arrêt dans le même sens du 14 mai 1558.

(2) D'après le P. V. de la cout. d'Etampes (B. de R., III, p. 118), l'assemblée des trois États écarta un article décidant que les conquêts de communauté sont propres aux enfants et vont aux lignagers du côté d'où ils viennent.

(3) Cet article ne fait d'ailleurs que confirmer et compléter l'art. 112 de l'A. C.

(4) Bourjon, I, p. 414, n° 8 et p. 418, n°s 37-39, préfère l'expression propres anciens.

(5) Brodeau sur Louet, lettre P, n° 28 et n° 20 (II, p. 319). — *Contrà* Bourjon, I, p. 413, n° 5, qui cite dans le même sens Renusson, Duplessis, Lebrun.

(6) Ferrière, IV, p. 899-900. — Cependant on disputa longtemps la qualité de propre à un acquêt venu par succession à un ascendant : *ibidem*, IV, p. 898-899.

(7) *Traité des propres*, p. 247-248, qui combat l'opinion contraire de Renusson. Bourjon, I, p. 414, n° 9, introduit une distinction qui paraît logique : si le bien était acquêt au père, il lui reviendra avec cette qualité; s'il était propre, il le redevenait par le retour.

(8) Pothier, *Propres*, p. 250 et s.; Ferrière, IV, p. 901 et s.; Bourjon, I, p. 414, n°s 11 et s.



même si l'on ne pouvait pas parler d'avancement d'hoirie (1). Par contre les biens venus par donation ou testament de la ligne collatérale étaient acquêts de succession (2); l'article 249 de la N. C. qui en faisait des conquêts de communauté fournissait en ce sens un bon argument *a fortiori*.

Que décider au sujet des acquisitions faites par le de cujus dans son lignage (3). Les biens venaient de la famille, mais ils avaient été acquis avec des deniers qui devaient revenir aux héritiers aux meubles et acquêts. La question fut posée en 1570 au Parlement de Paris, à propos d'un immeuble acquis par retrait; cet immeuble était propre de retrait d'après l'article 175 de la coutume; l'arrêt décida qu'il était aussi propre de succession (4). Sa doctrine passa dans l'article 139 de la N. C. : le bien ainsi retrayé ira aux héritiers aux propres, mais à charge de récompenser les héritiers aux meubles et acquêts du prix payé pour le retrait. Le bien restait dans la famille et l'équilibre était maintenu entre les diverses catégories d'héritiers.

Devait-on étendre l'article 139 aux acquisitions directes dans le lignage, elles aussi traitées comme des propres de retrait? Certains auteurs voulaient maintenir une distinction entre propres de retrait et propres de succession, selon la tradition historique parisienne, dont ils n'avaient d'ailleurs pas conservé le souvenir (5). Mais E. de Laurière, consulté dans une affaire concrète (6), soutint énergiquement que toute acquisition dans le lignage devait devenir propre de succession puisqu'elle était propre de retrait (7); il croyait à tort défendre la vraie tradition parisienne. Sa théorie impliquait en réalité une extension de la notion primitive de propre de succession. Elle pouvait d'ailleurs se justifier par la grande idée de conservation des biens dans les familles. Mais Laurière oubliait que cette grande idée, pour expliquer le régime successoral parisien, devait se combiner avec le souci équitable de ne pas léser telle catégorie d'héritiers au profit de telle autre. Si les biens propres allaient sans difficulté aux héritiers aux

(1) Ainsi quand un bien était donné par un grand-père à son petit-fils qui n'était pas son héritier présomptif : Bourjon, I, p. 415, n° 13.

(2) Bourjon, I, p. 415, nos 15 et s.

(3) Pothier examine la question dans son traité *des Retraits*, nos 454 et s.

(4) Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 277; E. de Laurière, II, p. 107.

(5) *Suprà*, p. 381.

(6) Il a publié sa consultation *in extenso* dans sa *Cout. de Paris*, t. II, p. 105-121.

(7) Il discute la question sur l'art. 139 de la coutume, II, p. 44 et s.



propres, c'est qu'ils étaient venus au de cujus à titre gratuit par succession ou libéralité. Dans le cas d'acquisition par le de cujus, dans son lignage, la récompense de l'article 139 qu'E. de Laurière jugeait *hétéroclite* (1) rétablissait au contraire un équilibre nécessaire. Et lorsque, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans des cas juridiquement voisins, on étendit la notion de propre de succession, comme on avait étendu celle de propre de communauté, mais sans stipuler de récompense, on s'écarta sûrement de l'esprit du système (2).

À côté des propres réels, les auteurs qualifiaient de propres fictifs (3) les propres de subrogation, c'est-à-dire les biens acquis directement en échange de propres réels aliénés; les biens ainsi échangés sont immédiatement subrogés aux anciens propres (4). Ici il n'est plus question que d'équilibre et non de conservation en nature du bien de famille. On admet même que l'immeuble reçu en contre-échange moyennant une soulte sera propre en totalité, sauf récompense aux héritiers aux meubles et acquêts à concurrence de la soulte (5). Mais les deniers provenant de la vente d'un propre ou du rachat d'une rente propre n'étaient pas considérés comme des propres de succession, pas plus que les biens postérieurement acquis en remploi (6). Le de cujus a donc la possibilité de détruire, de son vivant, l'équilibre de son patrimoine en favorisant ses héritiers aux meubles et acquêts (7); les lignagers n'ont contre ses opérations que la ressource onéreuse du retrait.

Cependant si l'immeuble ou la rente appartiennent à un mineur, les deniers en provenant ou l'immeuble acquis en

(1) *Cout. de Paris*, II, p. 47.

(2) Ainsi dans le cas où le de cujus, héritier d'un propre pour partie, l'obtenait en totalité lors du partage moyennant une soulte en deniers; Bourjon, I, p. 420, n<sup>os</sup> 51 et s., rapporte qu'une jurisprudence nouvelle considérait le bien comme propre en totalité et non seulement pour partie, selon l'ancienne jurisprudence. Même évolution dans la jurisprudence du Châtelet à propos de l'acquisition d'un bien de famille par licitation : Bourjon, I, p. 421, n<sup>os</sup> 54-57.

(3) C'est la terminologie de Pothier; Bourjon distingue seulement les propres réels et les conventionnels.

(4) A. C., 179 = N. C., 143, au titre du retrait; Ferrière, IV, p. 911 et s.; Bourjon, I, p. 422, n<sup>os</sup> 65 et s.; Pothier, p. 272 et s.

(5) Orléans, N. C., 385 le décidait expressément; cependant la jurisprudence du Châtelet exigeait que la soulte n'allât pas à la moitié de la valeur du bien: Bourjon, I, p. 423, n<sup>os</sup> 72-73.

(6) Bourjon, I, p. 422, n<sup>os</sup> 66 et s.

(7) Inversement, tout bâtiment construit sur un terrain propre, tout embellissement incorporé au propre deviennent propres sans récompense : Bourjon, I, p. 426, n<sup>os</sup> 89 et s.



remploi de ces deniers sont considérés comme propres jusqu'à la majorité du mineur (1) : ces dispositions assez singulières tendaient à enlever au tuteur, qui était souvent héritier aux meubles et acquêts, toute tentation de modifier à son profit éventuel la composition du patrimoine du mineur. Mais la fiction n'avait d'intérêt que si le mineur mourait avant sa majorité.

Les propres conventionnels constituaient une dernière catégorie de propres, tout à fait étrangère à l'ancienne coutume parisienne (2). On appelait ainsi des biens qui de leur nature étaient acquêts, mais à qui la qualité de propre était attribuée dans un contrat de mariage, arrangement solennel entre deux familles. Sans doute, en principe, la coutume a défini le propre un bien venu de la famille et le de cujus ne peut par un acte arbitraire de sa volonté faire d'un acquêt un propre et modifier ainsi la part attribuée par la coutume à chacun de ses héritiers. Mais, nous le savons déjà, le traité de mariage est tout autre chose qu'une manifestation unilatérale; c'est la charte, dûment pesée par les deux familles, du nouveau ménage qui se forme; elle peut définir, avec une grande liberté, sa situation patrimoniale à l'égard des deux familles dont le rapprochement l'a fondé.

Le père de famille peut y stipuler qu'une somme de deniers qu'il verse à titre de dot sera propre à l'enfant marié; cette stipulation crée bien un propre de communauté (3), mais les deniers stipulés propres n'en restent pas moins des meubles dans son patrimoine et sont dévolus par suite, à son décès, aux héritiers des meubles et acquêts. La stipulation de propres conventionnels a précisément pour but de réserver ces deniers aux héritiers du conjoint de son côté et ligne et d'éviter ainsi qu'ils ne passent un jour aux héritiers de l'autre conjoint (4). Comme le dit Bourjon, les deux familles ont élevé entre elles d'un commun accord *un mur de séparation* en ce qui concerne les biens stipulés propres. C'est aller au delà

(1) N. C., 94, complétant A. C., 57; cf. Orléans, N. C., 351; Bourjon, I, p. 424, nos 78 et s.; Pothier, p. 277 et s.

(2) La matière était très pratique et les *Arrêts* de Lamoignon, tit. 9, nos 39 et s. proposaient une réglementation minutieuse; cf. E. de Laurière, III, p. 117 et s.; Pothier, *Propres*, p. 289 et s.

(3) *Suprà*, p. 227.

(4) Bourjon, I, p. 439, nos 3 et s.; 440, nos 11 et s.; 443, nos 1 et s., analyse longuement les diverses clauses créant des propres conventionnels. Elles ne peuvent avoir effet qu'entre les deux familles quant aux biens stipulés propres et ne peuvent déroger plus qu'il n'est nécessaire aux règles légales de succession.



de la coutume, qui ne dressait ce mur qu'en ce qui concerne les immeubles. Mais c'est agir dans son esprit en conservant dans la famille dont elles proviennent d'importantes ressources en argent, susceptibles de s'employer un jour dans les offices, le commerce ou la banque. La théorie des propres conventionnels adapte ingénieusement l'antique idée de conservation des biens dans les familles aux circonstances économiques nouvelles qui ont donné à l'actif mobilier une importance qu'il n'avait pas autrefois en face de l'actif immobilier. En ne permettant la stipulation de propre conventionnel que dans les contrats de mariage (1), on complète la coutume dans sa véritable direction, sans porter atteinte à son droit souverain de déterminer la nature des biens et, par là même, leur dévolution; personne n'est lésé et personne n'est trompé, puisque la stipulation de propre a été la condition même de la libéralité.

#### § 4. — LA DÉVOLUTION SUCCESSORALE.

Pour débrouiller les règles assez complexes de dévolution, le plus simple est, avec nos anciens auteurs, de passer en revue les divers ordres d'héritiers sauf à appliquer, le cas échéant, la distinction qui vient d'être établie entre propres et acquêts. A l'intérieur de chaque ordre, la proximité de degré est déterminée, sans contradiction, par le système romain de computation jugé plus clair que le système canonique (2).

1. — **Enfants et descendants.** — Les enfants appelés en première ligne à la succession du défunt viennent à tous ses biens sans distinction et partagent également ses biens roturiers sans prérogative d'aînesse ou privilège de masculinité (3). Sont exclus seulement les indignes, les exhérédés et les enfants dotés ayant renoncé d'avance à la succession (4). Mais les enfants mariés viennent à côté des autres, sans rappel exprès, à charge seulement de rapporter ce qu'ils ont reçu (5).

(1) Bourjon, I, p. 432, n° 1; Pothier, p. 291. V. cependant les *Arrêts*, tit. 9, art. 39.

(2) Pothier, *Successions*, p. 15-16.

(3) A. C., 122; N. C., 302; Bourjon, I, p. 820, n° 1.

(4) Si l'un des enfants renonce à la succession, sa part accroît aux héritiers acceptants : A. C., 127; N. C., 310.

(5) *Suprà*, p. 423.



Les enfants des fils prédécédés, parents du de cujus au second degré, viennent à sa succession conjointement avec les enfants. C'est la conséquence de la représentation (1). Le projet de 1507 restait fidèle à la tradition en excluant les petits-enfants, sauf rappel exprès au contrat de mariage de leurs parents (2); le même principe figurait encore dans le projet qui fut lu aux Etats en 1510. Mais après discussion et sans doute sur la proposition des commissaires royaux, on substitua à l'ancien texte un article admettant la représentation en ligne directe (3). Elle devint ainsi, sous l'influence manifeste du droit romain, un bénéfice coutumier dont l'introduction avait été sans doute préparée par une large pratique des clauses de rappel.

Le mouvement fut d'ailleurs général en pays coutumier (4). Seules quelques coutumes du Nord restèrent hostiles à la représentation et continuèrent à exiger un rappel exprès; Du Moulin les jugeait rigoureuses (5); mais, avec sa perspicacité habituelle, il reconnaissait à cette exigence du rappel l'heureux effet de rendre nécessaire le consentement des parents au mariage des enfants. Avec l'admission de la représentation légale, comme avec l'admission à la succession des enfants dotés qui en fut bizarrement la conséquence (6), on enlevait aux parents des armes précieuses. Il est possible que ce revirement dans les coutumes donna plus d'acuité au problème du mariage des fils de famille, tel qu'il fut posé au concile de Trente. A l'ancien système préventif, qui remontait aux vieilles traditions communautaires, on substitua un système répressif qui ne le valait pas, l'exhérédation (7). Ces répercussions, sans doute inattendues, montrent le danger qu'il y a à transporter dans un système juridique cohérent une pièce détachée d'un système qu'inspire un autre esprit. Mais, au *xvii<sup>e</sup>* siècle, qui pouvait douter

(1) La question de la représentation en cas d'ainesse a été étudiée à propos des successions féodales, *suprà*, t. I, p. 347.

(2) *Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 139, p. 217; *Observations de Simon Marion*, n° 31.

(3) *A. C.*, 133 et le *Procès-verbal* sur cet article.

(4) Etampes, 119; Dourdan, 113; Montfort l'A., 104; les procès-verbaux de ces coutumes attestent qu'il s'agit d'un système nouveau, le rappel exprès étant autrefois exigé. Comparez Mantes et Meulan, *A. C.*, 17,4 et *N. C.*, 164; Melun, *A. C.*, 100 et *N. C.*, 261.

(5) *Notae solemnes* sur Amiens, 37 et Boulenois, 76 (II, p. 708, 710).

(6) Cf. *suprà*, p. 422.

(7) *Suprà*, p. 428.

sur la représentation successorale en général au *xvii<sup>e</sup>* s.,  
V. Filhol, p. 223-248.

[21.2.39]



de la supériorité du système romain ? La N. C., article 319, maintint la représentation en précisant qu'elle aurait lieu à l'infini, et Bourjon (1), au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne comprend pas que la coutume parisienne ait pratiqué si longtemps *un système inconséquent et même inhumain* (2) !

Si tous les enfants étaient décédés, les petits-enfants venaient à la succession de leur droit propre, selon la règle de la proximité du degré. Et cependant, ils succédaient par souche et non par tête (3), conformément à la solution romaine (4); certains auteurs rattachaient la succession par souche ou ligne à la représentation à l'effet de partager, qu'ils distinguaient de la représentation véritable à l'effet de succéder (5).

2. — **Ascendants.** — A défaut de descendants, les ascendants sont appelés à la succession du de cujus. Mais bien que certains auteurs affirment la préférence générale des ascendants, à l'encontre des collatéraux (6), il vaut mieux distinguer entre les meubles et acquêts d'une part, et les propres d'autre part.

L'A. C., article 128, appelait les père et mère, à défaut de descendants, à la succession des meubles et acquêts; le texte était muet au sujet des aïeuls et aïeules; mais Du Moulin n'hésitait pas à les appeler à défaut des père et mère (7). La jurisprudence était en ce sens et fut consacrée par la N. C., article 311 (8). L'ascendant le plus proche succédait à l'exclusion des autres et s'il y en avait plusieurs au même degré, ils partageaient par tête, sans fente entre les deux lignes (9).

(1) *Droit commun*, I, p. 817, n° 1.

(2) Les petits-enfants ne représentent que leurs parents décédés, mais non leurs parents renonçants, indignes ou exhérédés, car il est de règle qu'on ne représente pas les personnes vivantes. Cependant les petits-enfants pouvaient représenter leur parent indigne ou exhérédé après son décès, sauf dans le cas d'une exhérédation pour mariage clandestin : Pothier, p. 42-44; Bourjon, I, p. 817, n° 5.

(3) Déjà, en 1507, l'art. 133 stipulant entre petits-enfants le partage par tête avait été réservé comme douteux et certains opinants demandèrent qu'on s'en remit à la disposition de droit : *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 216-217.

(4) Les coutumes étaient muettes, mais la solution ne faisait aucun doute : Loisel, II, 5, n° 8; Bourjon, I, p. 819, n°s 14 et s.

(5) Pothier, p. 46-47.

(6) Bourjon, I, p. 713, n°s 1 et s., qui trouve cette préférence plus équitable que le système romain du concours.

(7) *Notae solemnes*, sur cet article (II, p. 694).

(8) Arrêt du Parlement du 7 janvier 1556 confirmant une sentence du prévôt de Paris, cité par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 6, qui renvoie aussi à la décision du Parloir aux Bourgeois rapportée *suprà*, p. 334, n. 2 et par Ferrière, IV, p. 563, n° 1; Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 18.

(9) Loisel, II, 5, 8; Ferrière, IV, p. 564, n°s 7-9; Pothier, p. 79. D'après Pothier, p. 80, la cout. d'Orléans n'attribuait que l'usufruit à l'aïeul en concours avec les frères et sœurs.



Ainsi à Paris, en ce qui concerne les meubles et acquêts, les ascendants, quelque soit leur degré, excluent tous les collatéraux, même les frères et sœurs.

Quant aux propres, leur dévolution paraît commandée par la maxime : *propres ne remontent* que les deux coutumes répètent docilement, sans aucune explication (1). Sous l'empire de l'A. C., il y eut peut-être quelque hésitation pour inter-préter la maxime. Mais Du Moulin, dominant les incertitudes qui se révèlent aux dispositions de certaines coutumes, proclama délibérément qu'elle devait s'entendre en ce sens qu'un propre ne saurait remonter pour passer d'une ligne à une autre (2). Bref l'encombrant brocard ne signifie rien de plus que *paterna paternis*. La N. C. le répéta cependant, tant est grande la vertu des formules ; mais elle l'entendit certainement dans le sens de la tradition parisienne et de Du Moulin (3).

Son art. 313 prescrit, en dehors de toute clause expresse dans la donation, le retour à l'ascendant donateur du bien donné au de cujus décédé sans enfant (4). L'ascendant donateur est préféré à toute personne autre que les enfants du donataire. Ce droit de retour légal est nettement distingué du droit de réversion des pays de droit écrit : c'est à titre d'héritier que l'ascendant reprend le bien donné ; il doit se porter héritier et contribuer aux dettes pour sa part (5),

La N. C., art. 315, stipule encore que l'aïeul peut succéder au propre naissant de son petit-fils, venu du père de ce dernier et pourvu qu'il n'ait plus de frère ; la jurisprudence exigea, pour respecter la règle *paterna paternis*, que l'aïeul fût du côté du propre (6). L'art. 330 enfin décide que le propre

(1) A. C., 129 ; N. C., 312 ; les deux articles, selon la tradition parisienne, *suprà*, p. 390, n. 3, limitent la règle aux successions en ligne directe ; la N. C. ajoute : *et n'y succèdent les père, mère, ayeul ou ayeulle*.

(2) *Notae solennes* sur Paris, 129 et sur Artois, 74 et 107 (II, p. 694, 711-712) ; sa doctrine est approuvée par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 14.

(3) Bourjon, I, p. 918, n° 4, dit que ce serait prendre à contre-sens la règle de la coutume que de la prendre pour générale absolue ; p. 920, n° 18, il déclare que les ascendants ont la grande main, c'est-à-dire une aptitude générale à succéder aux propres que la loi ne défère pas à d'autres héritiers.

(4) Une disposition analogue avait été ajoutée en 1556 aux coutumes de Dourdan, 111 ; Montfort l'A., 100-101 ; Mantes et Meulan, N. C., 169-170. Melun, A. C., 101, exigeait une stipulation expresse dont la nécessité fut supprimée par la N. C., 270. — Du Moulin sur l'art. 129 (I, p. 889) estime que le retour légal doit être introduit dans les coutumes muettes ; cf. Loisel, II, 5, 17.

(5) Ferrière, IV, p. 615, n° 3 ; Bourjon, I, p. 924, n°s 33 et s. ; Pothier, p. 92.

(6) Choppin, II, 5, n° 14, qui cite en ce sens la décision du Parloir aux Bourgeois rapportée *suprà*, p. 384, n. 4 ; Ferrière, IV, p. 640, n°s 2 et s. ; Bourjon, I, p. 920, n° 19. — Blois, 151, formulait expressément cette condition.



remonte, même en changeant de ligne plutôt que d'aller au fisc (1); on en fournit une raison simple : les règles de dévolution des propres ont pour but de les conserver dans les lignes d'où ils viennent; quand la ligne n'existe plus, on revient au droit commun, c'est-à-dire au principe de la proximité du degré. Les gens du xvi<sup>e</sup> siècle étaient bien étrangers à la conception du moyen âge qui considérait le seigneur comme plus proche du bien que les parents de l'autre ligne.

En dehors des solutions expresses de la coutume, une jurisprudence rigoureuse, s'en tenant à la lettre de l'adage *propres ne remontent*, eut pu lui découvrir encore certains cas d'application. Mais la doctrine et la jurisprudence restèrent fidèles à l'interprétation de Du Moulin. Elles admettent la succession des ascendants chaque fois que la dévolution du propre n'implique aucun changement de ligne (2). Si un père a renoncé à la succession de l'un de ses lignagers et si son fils l'a acceptée, les propres paternels ainsi dévolus à l'enfant remonteront à son père lors de son décès. De même le père succède à son fils par rapport aux immeubles donnés à ce fils par son aïeul paternel (3). Les ascendants sont préférés aux collatéraux, quels qu'ils soient, en ce qui concerne les propres de leur ligne; la coutume parisienne, dans son dernier état, va plus loin que la coutume du moyen âge qui donnait préférence à l'aïeul à l'encontre des cousins germains (4), mais non à l'encontre des frères et sœurs (5).

Mais la coutume prohibe sévèrement tout changement de ligne, tant qu'il existe des parents, si éloignés soient-ils, dans la ligne considérée. Elle n'admet pas que la mère succédant à son enfant trouve dans sa succession des biens paternels : ces biens iront aux frères et sœurs du défunt ou à d'autres collatéraux plus éloignés de leur ligne (6). Cependant une disposition de droit nouveau, insérée dans la coutume de 1580, donna au survivant des père et

(1) Dans le même sens, Melun, A. C., 98; N. C., 269.

(2) Ferrière, IV, p. 573, n<sup>os</sup> 3 et s.; Pothier, p. 93.

(3) Bourjon, I, p. 931, n<sup>o</sup> 66.

(4) Cf. Sens, A. C., 61; N. C., 86.

(5) De même, s'il n'y a plus de lignagers dans la ligne du propre, des arrêts cités par l'annotateur de Bourjon, I, p. 932, n<sup>o</sup> 76, ont admis que l'ascendant exclut tous les collatéraux de sa ligne.

(6) Cette répugnance pour les changements de ligne était si vive qu'elle inspira le célèbre édit de mai 1567, dit *édit des mères* qui essaya, par une disposition générale, de limiter le droit des mères aux meubles et acquêts de leurs enfants, à l'exclusion des propres paternels. Texte et commentaire dans Ferrière, IV, p. 577-590.



mère un droit d'usufruit sur le bien venu au de cujus, à titre de propre naissant, de la succession du premier mourant (1). Un arrêt de 1586 limita ce droit d'usufruit au cas où le de cujus n'avait ni frère ni sœur. Nos anciens auteurs le justifiaient en alléguant le vieil argument un peu puéril venu du droit romain : c'était une consolation pour la mort de son enfant (2). Ils y voyaient plus sérieusement une récompense assez naturelle de l'ancienne collaboration des deux époux qui avaient acquis ce bien d'un commun effort : le survivant n'avait-il pas plus de titres à en jouir qu'un collatéral éloigné, d'ailleurs assuré d'en devenir le maître à son décès (3) ? Cependant la doctrine n'osait pas étendre cette disposition aux coutumes muettes (4).

Il résulte de toute cette réglementation que les ascendants sont très favorisés en droit parisien puisqu'ils succèdent à la totalité des meubles et acquêts et à tous les propres venus de leur ligne. Avec un tel système, il est évident que la règle *propres ne remontent* n'a plus aucun sens et fait double emploi avec la règle *paterna paternis* en ce qui concerne les rapports entre ascendants et collatéraux (5). Si l'on confronte cette conclusion avec les résultats obtenus pour le moyen âge, il apparaît que la règle *propres ne remontent*, timidement formulée au début du xv<sup>e</sup> siècle, n'a eu qu'une portée bien éphémère et bien limitée. On s'explique mal qu'elle ait été si aisément accueillie par les coutumes rédigées, puisque tout le monde était d'accord pour lui refuser toute application (6).

3. — **Les collatéraux.** — A défaut de descendants et d'ascendants, les collatéraux succèdent aux meubles et

(1) Art. 314. L'élaboration de cette règle que l'art. 230 étendait à l'aïeul et à l'aïeule fut assez pénible : *Mss. de Simon Marion*, p. 94. Disposition analogue dans Orléans, N. C., 316.

(2) Cité par Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 14 et Brodeau sur Louët, II, p. 321, n° 24.

(3) Brodeau sur Louët, lettre P, n° 23, II, p. 320.

(4) Bourjon, I, p. 926, n° 45; Pothier, p. 82.

(5) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 16 : *les propres ne remontent point, mais retournent aux plus prochains parents du côté dont ils sont venus au défunt, qui est ce qu'on dit : paterna paternis, materna maternis*; Bourjon, I, p. 932, n° 76 pour qui la maxime *propres ne remontent* n'est que l'application de la règle *paterna paternis*; Pothier, p. 80.

(6) On voit combien est inexact le point de vue exposé d'une manière d'ailleurs remarquable par E. de Laurière, III, p. 60-62 et adopté par Pothier, p. 80, selon lequel la maxime serait allée en s'affaiblissant sans cesse depuis l'origine du droit coutumier. En réalité, elle est née tardivement et n'a eu qu'une fortune brève et contestée.



acquêts, selon la règle de la proximité du degré (1). La coutume de Paris ignore la fente entre la ligne paternelle et la ligne maternelle, qui n'existe d'ailleurs que dans un petit nombre de coutumes; la dévolution selon les lignes étant rigoureusement appliquée en ce qui concerne les propres, il n'y a pas à la prendre en considération pour les meubles et acquêts (2). Le principe de la proximité du degré est appliqué à la lettre; selon la tradition et contrairement à la coutume d'Orléans qui a subi l'influence romaine (3), la coutume de Paris rejette le privilège du double lien, pour les frères et sœurs comme pour les collatéraux plus éloignés (4). On s'accordait d'ordinaire pour étendre son système aux coutumes muettes (5). Selon la tradition encore, l'oncle était préféré au cousin germain, comme plus proche (6). L'oncle et le neveu, au même degré, étaient mis sur le même rang, aussi bien d'ailleurs pour la succession aux propres que pour la succession aux meubles et acquêts (7). Le neveu succédait *jure suo* et ne représentait nullement son père prédécédé à l'effet d'exclure l'oncle du de cujus.

Cependant, dans le dernier état du droit parisien, la représentation en ligne collatérale était admise. L'A. C. n'avait introduit que la représentation en ligne directe; mais, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, un mouvement se dessina en faveur de l'extension du principe et ce mouvement devint une véritable croisade avec Chr. de Thou et Du Moulin (8). La N. C., article 320, admit sans difficulté la représentation en ligne collatérale, dans les termes du droit romain, c'est-à-

(1) A. C., 145; N. C., 325.

(2) Ferrière, IV, p. 883, nos 1-2.

(3) A. C., 245; N. C., 330; Lorris-Montargis, 15, 12. Blois, 155, admettait plus largement encore le privilège du double lien. V. Pothier, p. 108- et s.

(4) A. C., 154; N. C., 340-341; cf. *Obs. de Simon Marion*, p. 96. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, 19, résume d'après son ms. du *Gr. Cout.*, la coutume prouvée par turbe citée *supra*, p. 390, n. 2. Bourjon, I, p. 940, n° 1 estime que le privilège du double lien est plus conforme au droit naturel.

(5) Pothier, p. 107-108.

(6) A. C., 153; N. C., 338; Loisel, II, 5, 20.

(7) N. C., 339; Loisel, II, 5, 21; selon Bourjon, I, p. 944, n° 17, Auzanet souhaitait la réforme de cet article pour cette raison singulière que l'*affection descend plutôt qu'elle ne remonte*.

(8) Etampes, 121 (1539); Dourdan, 115; Montfort-l'A., 104; Mantes et Meulan, N. C., 164, toutes rédigées ou réformées en 1556. Du Moulin, dans ses *Notae solennes*, réclame constamment l'introduction de la représentation en ligne collatérale. Sur l'action personnelle de Chr. de Thou, v. le curieux témoignage de Jean Penon, *Coutumes du bailliage de Sens et anciens ressorts d'iceluy, Epistola nuncupatoria* de mai 1556, non paginée; édit. de 1732 (Bibl. nat., Inv. F 26754).



dire uniquement au profit des descendants des frères et sœurs (1). Elle formait le droit commun coutumier entre les coutumes assez rares qui écartaient la représentation en ligne collatérale et le groupe de Touraine-Anjou qui, avec la représentation à l'infini en ligne collatérale, se rattachait au système normand des parentèles (2).

Les neveux venant à la succession avec leurs oncles par représentation de leur père comptent pour une tête, succèdent par souche. Mais si tous les frères et sœurs sont prédécédés, les neveux et nièces succèdent par tête et non par souche. La question avait été vivement débattue au moyen âge, on le sait, par les commentateurs du droit romain; l'opinion d'Azon favorable au partage par tête avait été adoptée par un arrêt de règlement du Parlement du 13 décembre 1526 (3). La N. C. l'accueillit à deux reprises (4) et exclut par *a fortiori* le partage par souche entre collatéraux plus éloignés que les neveux et nièces (5). Elle n'admit pas, en ligne collatérale, la représentation à l'effet de partager.

La dévolution des propres en ligne collatérale suit des règles bien différentes : la coutume prend avant tout en considération la provenance du propre pour l'attribuer au parent le plus proche du côté dont il vient. Il se peut donc qu'un parent assez éloigné soit préféré à un parent proche d'un autre côté. L'A. C. formulait le principe en l'opposant à celui qui régissait la succession aux meubles et acquêts, mais sa rédaction n'était pas précise (6). Elle parlait des parents du côté et ligne dont l'héritage était procédé et advenu au de cujus. Fallait-il exiger que l'héritier descendit de l'acquéreur du propre ou de son plus ancien possesseur connu ? Ou suffisait-il qu'il lui fût parent en ligne collatérale ? Nous connaissons sur ce point la véritable tradition parisienne (7); il est probable que le sens n'en était pas perdu au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais il y avait sur la question des éléments d'incertitude, car la descendance directe était requise sans

(1) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 5; Bourjon, I, p. 941, n° 6.

(2) Pothier, p. 101-103. — Sur la représentation collatérale entre nobles, cf. *suprà*, t. I, p. 355-356.

(3) Rapporté par du Luc, VIII, 10, n° 6 : Bourjon, I, p. 944, n° 19.

(4) Art. 321 et 328.

(5) Art. 327.

(6) Art. 145; cf. art. 147; ces articles figuraient sans changement dans le Projet de 1507 : *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 217.

(7) *Suprà*, p. 394.



aucun doute par les coutumes de Mantes et Meulan et de Melun, qui faisaient partie de l'ancien groupe des *consuetudines Francie* (1). Malgré ces éléments de trouble, Du Moulin resta fidèle à la tradition (2) et fut probablement suivi par la jurisprudence (3). En tout cas, la N. C., tout en gardant l'expression de parents du côté et ligne (4), prit soin de préciser qu'il n'était pas nécessaire de descendre de l'acquéreur du propre (5). Un collatéral de l'acquéreur, pourvu qu'il fût de son côté, était donc habile à succéder au propre.

La coutume ne précisait pas davantage, mais la jurisprudence eut à trancher d'intéressants détails. Dans l'affaire dite des Beaudoin, un neveu du de cujus, parent au troisième degré, qui descendait en ligne directe de l'acquéreur du propre, fut préféré à un oncle, au troisième degré également, qui était seulement le frère de l'acquéreur (6). Ce dernier était cependant du côté et ligne du propre au sens de la coutume, et étant au même degré que le neveu, il aurait dû partager avec lui la succession, si l'on avait simplement combiné la règle générale de la proximité du degré avec l'exigence, spéciale à la succession des propres, d'une parenté de côté et ligne. Il faut voir dans la solution du Parlement une survivance de la règle, clairement affirmée au xiv<sup>e</sup> siècle, pour Paris (7), qui préférait les descendants de l'acquéreur du propre à ses parents collatéraux, même plus rapprochés selon la

(1) Mantes et Meulan, N. C., 156-157; Melun, 264; Dourdan, 116-118, paraît bien être aussi une coutume souche; c'est le sentiment de Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 289; pour Etampes, le *Procès-verbal* sur l'art. 120 (B. de R., III, p. 121) constate que des procès sont pendants sur la question de savoir si la coutume est souche et réserve la décision. Seule, la coutume de Montfort-l'A., art. 111, paraît bien être de côté et ligne; au témoignage de Brodeau sur Louët, Lettre P, n° 17, II, p. 317, une difficulté élevée sur la question fut vidée en 1610.

(2) Cité par Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 289.

(3) Certains auteurs, comme Ferrière, IV, p. 929, n° 5, semblent croire que la question fut tranchée en 1548 par l'arrêt dit des Courtilliers. En réalité, comme il résulte de l'exposé de la cause donné par Papon, *Arrêts notables*, XXI, 1, n° 14, et comme l'ont très bien vu Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n° 8, et Brodeau sur Louët, n° 20, p. 319, l'arrêt des Courtilliers se réfère à une tout autre difficulté; *suprà*, p. 431.

(4) Art. 326. L'art. 159, au c. du retrait, employait l'expression *estoc et ligne* mais c'était par inadvertance, dit Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 289.

(5) Art. 329, dont la rédaction ne souleva aucune difficulté.

(6) Ferrière, IV, p. 943 et s., qui donne à cet arrêt la date du 27 mars 1546. Cf. Bourjon, I, p. 938, n° 6 et 8. Selon Pothier, p. 120, qui ne paraît d'ailleurs pas convaincu de la valeur du raisonnement, on tirait argument, par analogie, de l'art. 315, qui préférait le frère du défunt à l'aïeul paternel dans la succession à un propre naissant (*suprà* p. 438).

(7) *Suprà*, p. 394.



computation romaine. Les auteurs présentent l'arrêt des Beaudoin comme justifiant la préférence seulement à égalité de degré. Mais, aux yeux de l'historien, il révèle clairement, en plein XVI<sup>e</sup> siècle, une tradition incompatible tant avec l'idée romaine de proximité du degré qu'avec l'explication courante du système de côté et ligne dans la succession des propres. Le propre va d'abord à ceux qui descendent de celui qui l'a mis dans la famille; il va ensuite aux collatéraux de son côté.

Mais que faut-il entendre par parents du côté et ligne du propre? Les parents paternels du de cujus succéderont-ils à un propre paternel? C'est ce que semble exprimer l'adage *paterna paternis*. Le Parlement fut saisi de la question en 1595 dans l'affaire dite des Guibert qui nécessita une enquête par turbe (1). Il exigea non seulement la parenté du côté du propre, mais la parenté du côté de l'acquéreur du propre ou du moins de son plus ancien possesseur connu, présumé l'acquéreur (2); les articles 326 et 330 de la N. C. sont entendus comme s'ils parlaient du côté et ligne dont le propre est *originellement* venu. Il faut donc, à Paris, rechercher l'origine du bien (3) et, quand on l'a trouvée, subdiviser les lignes; si le bien, par exemple, a été acquis par le grand-père paternel du de cujus, il ne suffira pas, pour y succéder, d'être parent paternel du de cujus, il faudra être parent de son grand-père; les parents des grands-parents maternels seront exclus. Pour les propres naissants, la règle *paterna paternis* suffit; pour les propres anciens, il faut appliquer la règle *aventina avitinis* qui la complète (4). Ces principes furent de nouveau mis hors de doute en 1614, après une procédure compliquée (5),

(1) Brodeau sur Louët, Lettre P, n<sup>o</sup> 28 (II, p. 312-313). Louët expose très bien la question, mais donne une généalogie inexacte que l'on peut d'ailleurs rectifier avec les éléments qu'il fournit, comme l'a fait Ferrière, IV, p. 931. Brodeau, p. 314 et s., commente longuement l'exposé de Louët, après avoir vu les procès-verbaux des deux turbes faites en 1595 et les faits secrets du procès; il cite dans le même sens un autre arrêt de 1548, après enquête par turbe.

(2) Mais une fois constatée la parenté avec l'acquéreur du propre, c'est le parent le plus proche du de cujus et non le plus proche de l'acquéreur qui succède : Pothier, p. 120.

(3) Comme le dit Louët, *loc. cit.*, la coutume de Paris est parmi celles *quae principium et originem bonorum requirunt*.

(4) Tout cela est bien expliqué par Louët et par Bourjon, I, p. 937, n<sup>os</sup> 2 et s.

(5) Brodeau sur Louët, *loc. cit.*; l'arrêt de 1614 fut précédé de trois turbes et l'un des tourbiers, Jean du Bois, avocat, imprima un traité sur la question, traité réimprimé par son fils en 1642; Brodeau cite aussi l'arrêt des Grassins, rendu en 1595, et que connaît Choppin, *de mor. Paris.*, II, 5, n<sup>o</sup> 8.



et par un arrêt de règlement de 1734 que Bourjon considère comme un exact commentaire de la coutume (1).

Que décider s'il n'existe ni descendants de l'acquéreur du propre, ni parent du côté dont le propre est originaiement venu ? Nous savons qu'au moyen âge le bien revenait au seigneur plutôt que de changer de ligne (2). L'A. C. était muette. Du Moulin critiqua les coutumes qui avaient gardé la règle ancienne (3) et, dans les coutumes muettes, affirma que les parents de l'autre ligne devaient être préférés au seigneur, puisque la conservation du bien dans la famille était désormais impossible (4). La jurisprudence se prononça en ce sens (5) et fut consacrée par l'article 330 de la N. C. (6) que l'on étendait sans difficulté aux coutumes muettes, étant donnée son origine jurisprudentielle. Les biens étaient donc dévolus, sans aucune considération de ligne, aux ascendants d'abord, puis aux collatéraux les plus proches en degré (7). Selon les auteurs, la maxime *paterna paternis* était une règle spéciale de dévolution aux propres dans le but de les conserver dans les familles ; quand ce but était hors de cause, on devait tout simplement revenir à la règle générale de la proximité du degré (8).

Nos anciens auteurs (9), en simplifiant un peu, rangeaient la coutume de Paris au premier rang des coutumes *de côté et ligne* qui tenaient le milieu entre les coutumes *de simple côté* et les coutumes *souchères*. Les coutumes souchères exigent que le successible descende directement de l'acquéreur du propre ; elles assurent ainsi rigoureusement la conservation du propre dans l'estoc et ligne dont il vient. Mais s'il n'existe pas de descendant du propre, le bien passe à l'héritier le plus proche quelle que soit sa ligne, si bien que des conditions trop strictes conduisent parfois à des changements de ligne brusques et choquants (10).

(1) *Dr. commun*, I, p. 937, n° 3.

(2) *Suprà*, p. 391.

(3) Par exemple Bretagne, 595 et Anjou, 268 : *Notae solennes*, II, p. 726.

(4) V. les nombreux textes de Du Moulin cités par Ferrière, IV, p. 957.

(5) Arrêts dans Ferrière, *ibidem* ; Du Moulin sur Jean Lecoq, q. 87 (II, p. 572).

(6) Article proposé par le premier Projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 95.

(7) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 26 ; Bourjon, I, p. 939, n° 10 ; sur les difficultés de détail, v. Brodeau sur Louët, lettre P, n° 29, II, p. 322 et s.

(8) Pothier, p. 121.

(9) Par exemple Pothier, p. 118 et s., Ferrière, IV, p. 927-928, distingue quatre systèmes de dévolutions des propres ; cf. la conférence sur l'art. 326, *ibidem*, p. 951 et s.

(10) Bourjon, I, p. 430, n° 5, constate que la coutume de Paris n'est pas souchère en quoi elle va plus au but que celles qui le sont.



Les coutumes de simple côté réduisent au contraire les conditions au minimum : pour succéder, il suffit d'être parent du de cujus du côté dont vient le propre; on peut très bien ne pas être parent de l'acquéreur du propre; il n'y a que deux groupes de parents, les parents paternels et les parents maternels; les successibles sont multipliés; aucune recherche d'origine n'est nécessaire; il suffit de savoir si le de cujus a reçu le bien de son père ou de sa mère. Mais la conservation dans les lignes est très médiocrement assurée. Le système parisien, avec l'hommage qu'il rendait au système souche (1), était mieux équilibré, plus proche de l'esprit primitif des coutumes. Cependant, les auteurs étaient généralement d'accord pour appliquer dans les coutumes muettes le système de simple côté qui, à leurs yeux, s'écartait le moins de la règle générale de la proximité du degré (2). En réalité, cette hantise des idées romaines, jointe au goût des classifications trop tranchées, avait faussé la compréhension du système historique de la succession aux propres qui impliquait à sa base la préférence de tous les descendants de l'acquéreur, puis la vocation des collatéraux de cet acquéreur, selon l'antique plan des successions par parentèles (3).

4. — **Successesurs irréguliers.** — A défaut de parents, la succession était déferée au seigneur haut-justicier par droit de deshérence (4). Il n'était d'ailleurs pas considéré comme un véritable héritier mais comme un simple successeur aux biens tenu seulement de payer les dettes *intra vires* (5). Le haut-justicier succédait de même par confiscation aux biens du criminel condamné relevant de sa haute justice (6). Mais

(1) Hommage limité, nous l'avons vu, au cas d'égalité de degré, mais que Bourjon, I, p. 430, n° 5, ne manquait pas de signaler.

(2) Brodeau sur Louët, *loc. cit.*, II, p. 318, qui cite plusieurs arrêts en ce sens; Pothier, p. 119. — Ferrière, IV, p. 926, n° 8, avait vainement soutenu que le système parisien aurait dû être étendu aux coutumes muettes, comme étant le plus conforme à l'esprit de la règle *paterna paternis*.

(3) Ces conclusions s'éloignent sensiblement du jugement un peu sommaire porté sur le système parisien par mon savant collègue M. Champeaux dans son article original et ingénieux, *Les parentèles en Bourgogne et dans l'ancienne France avant la loi de nivôse an II*, *Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*, t. V, 1924, p. 274-276; mais elles confirment son appréciation d'ensemble sur l'importance du système des parentèles dans notre ancien droit.

(4) A. C., 169; N. C., 167; articles rejetés en 1580, tit. 2, art. 7 : *Mss. de Simon Marion*, p. 100; Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 394 et s.

(5) Pothier, p. 243.

(6) A. C., 198; N. C., 183; articles rejetés, tit. 2, art. 5, *loc. cit.*, p. 99; Bourjon, I, p. 796, n° 7 et s.



s'il s'agissait d'un bâtard, le roi venait en principe à sa succession à moins qu'il ne soit né, n'ait vécu et ne soit mort sur la terre d'un haut-justicier (1). Et nul ne contestait plus au roi la succession d'un aubain mort sans héritier régnicole (2).

Les pays de droit écrit avaient reçu l'édit *unde vir et uxor* et admettaient le conjoint survivant à la succession de son époux décédé sans héritiers. Un article du premier Projet de la coutume de 1580 tenta d'introduire le droit de succession du conjoint survivant; mais il disparut du second Projet et de la rédaction définitive (3). Ce ne fut pas sans doute un oubli (4). Cependant la jurisprudence du Parlement de Paris reçut dès 1582, et non sans une vive opposition, l'édit *unde vir et uxor* (5). Depuis, le droit du conjoint survivant, probablement admis par hostilité contre le droit de deshérence, ne fut plus contesté (6). Un arrêt jugea même que la veuve remariée gardait son droit (7).

#### § 5. — OUVERTURE ET ACQUISITION DE LA SUCCESSION.

La succession s'ouvre par la mort naturelle ou civile du de cujus (8). Dès cet instant, l'héritier le plus proche acquiert à la fois la propriété et la possession de tout le patrimoine du défunt. Et nos anciens auteurs rattachent cette double transmission à la maxime : *le mort saisit le vif* (9). C'était lui donner un sens bien plus étendu que son sens naturel. Pour plus de clarté il est bon de distinguer et d'étudier successivement l'acquisition de la possession et celle de la propriété.

(1) Les articles rejetés en 1580, tit. 6, art. 6, employaient une formule très vague.

(2) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 32; Pothier, p. 243-244.

(3) *Mss. de Simon Marion*, sur l'art. 341, p. 96.

(4) Loisel, II, 5, n° 24, n'admet pas la succession entre époux.

(5) Ferrière, IV, p. 703, n° 9; Bourjon, I, p. 978, n° 1, constate que c'est de droit commun et cite en ce sens la coutume de Poitou, art. 299.

(6) Bourjon, I, p. 793, n° 4; p. 978, n° 1 et s.; son annotateur signale que la coutume de Bourbonnais préférerait encore le fisc ou le seigneur au conjoint survivant.

(7) Ferrière, IV, p. 705, n° 12.

(8) Bourjon, I, p. 797, n° 16 et s., pour la mort civile des religieux. Pothier, p. 122-126; Ferrière, IV, p. 683, n° 10-24; Bourjon, I, p. 798, n° 21 et s., donnent de copieux détails sur la théorie complexe de l'absence dont la coutume de Paris ne parle pas et qui fut péniblement élaborée par la doctrine et la jurisprudence. Je ne puis m'attarder à l'étude de cette théorie, qui relève du droit commun, comme celle des co-mourants sur laquelle on trouvera de curieux détails dans Ferrière, IV, p. 687, n° 25-36 et dans Bourjon, I, p. 795, n° 1.

(9) Ferrière, IV, p. 681, n° 2; Pothier, p. 126 et s.



1. — **Le mort saisit le vif.** — En vertu de cette maxime, générale en pays coutumier (1), l'héritier le plus proche est saisi du patrimoine héréditaire, sans aucune manifestation de volonté de la part du de cujus. Certains auteurs, trop scrupuleux, auraient préféré l'adage plus exact mais moins imagé : *la loi saisit le vif* (2). Il y avait là en effet un bénéfice coutumier exprimant d'une manière claire et frappante l'étroite solidarité juridique établie entre le mort et le vif.

Tout héritier *ab intestat*, en ligne collatérale comme en ligne directe (3), est saisi et il est saisi de tous les biens de la succession, fiefs ou censives, à l'encontre du seigneur comme de toute autre personne. Les hésitations et les distinctions du moyen âge ont entièrement disparu au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la transformation radicale qui s'est effectuée dans la théorie de la saisine (4). Si l'héritier d'un fief met quelque retard à porter foi et hommage à son seigneur, il sera exposé à la saisie féodale; mais il n'en jouira pas moins tout de suite et contre tous de la saisine, comme l'héritier d'un alleu ou d'une censive.

Il n'est plus davantage contesté qu'en vertu de cette maxime l'héritier ne soit à même d'intenter la complainte, comme son auteur, contre le détenteur de tout héritage dont le de cujus est mort saisi, et sans aucune appréhension de fait préalable. Les commentateurs (5) citent encore quelques vieux légistes exigeant l'appréhension de fait; ils réfutent en passant l'argument que les partisans maladroits de la maxime déduisaient parfois de la théorie romaine de la jonction des possessions en matière d'usucapion. Plus volontiers encore ils citent le jugement péremptoire et méprisant

(1) Le projet discuté en 1507 employait une formule générale qui fut modestement restreinte par les rédacteurs de l'A. C. : *Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 138, p. 217; A. C., 132 et le procès-verbal sur cet article; *Observations de Simon Marion*, n° 30; N. C., 318. Cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 1.

(2) Par exemple E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 81.

(3) Sens, A. C., 57; N. C., 82, faisant peut-être allusion à quelque difficulté antérieure, déclare que le mort saisit le vif, même en ligne collatérale. La coutume de Bretagne distinguait entre les deux lignes : *Observations de Simon Marion*, n° 31; Joüon des Longrais, *Deux traits caractéristiques de la coutume de Bretagne concernant les successions* dans les *Mém. de la Soc. d'histoire de Bretagne*, 1926, p. 91-178.

(4) *Suprà*, p. 37 et s. — Clermont-en-B., A. C., 87 et 97; N. C., 141, très attachée au système des ensaisinements, distinguait encore entre les censives et les fiefs et même certaines coutumes locales du ressort de Clermont exigeaient l'ensaisinement seigneurial pour les censives.

(5) V. notamment E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 81-82; Ferrière, IV, p. 681; Pothier, p. 129.



de Cujas et condamnent sur le terrain des principes une théorie contraire au droit romain et même, selon Pothier, aux idées naturelles. Mais tous finissent par reconnaître que la maxime est hors de discussion et est entendue par la pratique dans son sens le plus irritant. Il y avait quelque pédantisme à accumuler ainsi des arguments d'école contre une règle aussi claire et aussi franche. Il eut mieux valu en rechercher les raisons d'être et l'entendre dans son vrai sens, au lieu d'en élargir la signification pour la critiquer plus âprement (1).

2. — **Acquisition de la succession.** — Les deux coutumes de Paris répètent le principe, lui aussi général en pays coutumier, *il ne se porte héritier qui ne veut* (2). Il n'y a pas d'héritiers nécessaires en droit coutumier; le successible peut renoncer à la succession tant qu'il n'a pas fait acte d'héritier. Il peut renoncer pour s'affranchir des dettes ou pour s'en tenir à son douaire, si la succession est mauvaise; il peut aussi répudier une bonne succession pour conserver une libéralité.

Le successible sera souvent pressé de prendre parti par quelque créancier de la succession. Il n'y a plus trace à notre époque de l'ancienne mise en demeure d'accepter ou de répudier la succession. Le créancier ne peut que demander paiement de sa créance. Le successible, avant de répondre à sa demande, jouira d'une exception dilatoire. Il a trois mois pour faire inventorier l'actif successoral et quarante jours pour délibérer, à dater de la clôture de l'inventaire (3). Ensuite il doit défendre au fond et, s'il ne répudie pas la succession, il sera condamné sans que d'ailleurs cette condamnation entraîne acceptation (4).

Que décider si le successible ne se prononce pas formellement à l'expiration des délais pour faire inventaire et délibérer ?

(1) Comme indice de l'importance attachée à la règle *le mort saisit le vif*, on remarquera qu'à propos du commentaire de l'art. 318 qui la contient, Ferrière traite de l'ouverture des successions, de la capacité de succéder et de la renonciation : IV, p. 679-780.

(2) A. C., 130; N. C., 316; Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 2; conférence sur l'art. 316 dans Ferrière, IV, p. 665-666; Bourjon, I, p. 904, n° 1.

(3) Le délai a été précisé et généralisé par l'ordonnance civile de 1667 : Pothier, p. 164-167. Clermont-en-B., A. C., 88-89, permettait à l'héritier de faire inventaire dans l'an et jour de la saisine et lui donnait quarante jours pour délibérer; cf. Sens, A. C., 46; N. C., 90.

(4) Bourjon, I, p. 906, n° 14, affirme que telle est la jurisprudence du Châtelet; l'héritier doit subir personnellement les frais faits contre lui, *ibidem*, n° 15; Pothier, p. 166-167, motive cette solution par la théorie de l'effet déclaratif de la chose jugée.



Sera-t-il présumé acceptant ou bien pourra-t-il encore renoncer à la succession ? La question était délicate. Il s'agit de combiner la maxime : *le mort saisit le vif*, qui met le successible dans la situation juridique d'un héritier, sans aucune manifestation de sa part, et le principe : *il ne se porte héritier qui ne veut*. Plusieurs arrêts et la majorité de la doctrine avaient tranché la question en ce sens que l'héritier pouvait toujours renoncer tant qu'il n'avait pas accepté expressément ou fait acte d'héritier (1). Et cette solution était sans doute conforme à l'esprit du droit coutumier, qui entendait donner à l'héritier la situation la meilleure possible, sans l'obliger jamais à une complète solidarité juridique avec le de cujus. Mais elle avait le grave inconvénient pratique de prolonger indéfiniment l'incertitude.

Un acte de notoriété du Châtelet du 24 juillet 1706 mit hors de discussion, devant cette juridiction importante, des principes bien différents (2). Les héritiers en ligne directe, descendante ou ascendante, sont présumés acceptants, à moins qu'ils ne rapportent une renonciation expresse; les collatéraux, au contraire, ne sont considérés comme héritiers que si l'on établit une acceptation en forme ou un acte d'héritier. Tout successible, explique-t-on, est saisi de plein droit de toute la succession par la vertu de la maxime : *le mort saisit le vif* et en dehors de toute manifestation de volonté de sa part. Il peut renoncer, mais sa renonciation doit être certaine. Or les héritiers en ligne directe sont présumés héritiers nécessaires et doivent par suite rapporter la preuve de leur renonciation. Les héritiers collatéraux, moins intimement liés au de cujus, n'auront pas cette preuve à faire; la preuve de leur acceptation incombera aux créanciers. Il y avait là un curieux mélange des doctrines coutumières et de la distinction romaine entre les héritiers nécessaires et les héritiers volontaires; en interprétant de la sorte la maxime : *le mort saisit le vif*, il eut été logique de traiter tous les héritiers comme des héritiers nécessaires, jusqu'à renonciation formelle (3). Mais le système du Châtelet avait l'avantage pra-

(1) Ferrière, IV, p. 648, nos 13 et s.

(2) Texte dans Ferrière, IV, p. 649-650. Ferrière critique sévèrement cet acte de notoriété et affirme qu'il n'a jamais été approuvé par le Parlement.

(3) L'erreur théorique impliquée par le système pratiqué au Châtelet avait sa source dans la conception inexacte qu'on avait alors de la maxime *le mort saisit le vif*, entendue comme entraînant transmission immédiate et définitive de tous les droits du de cujus. E. de Laurière, sur Loisel, II, 5, n° 2, en arrive à dire que la règle *il ne se porte héritier qui ne veut* est une exception à l'adage *le mort saisit le vif*.



tique d'obliger les héritiers en ligne directe, les plus nombreux, à prendre nettement parti, dans un bref délai, sans donner une entorse directe à la règle : *il ne se porte héritier qui ne veut*.

L'acceptation est expresse lorsque la qualité d'héritier est prise dans un acte quelconque, authentique ou sous seing privé (1). Elle résulte tacitement de tout acte du successible impliquant qu'il se porte héritier et notamment de l'appréhension de tout ou partie de la succession (2). Toute réserve accompagnant l'acte d'héritier est inopérante car elle suppose une contradiction inadmissible entre la conduite du successible et ses déclarations (3). Cependant la doctrine admet que certains actes conservatoires ou indispensables n'étaient pas des actes d'héritier, tout en conseillant d'obtenir, pour y procéder, l'autorisation de justice (4).

L'acceptation une fois faite est définitive, sauf le droit pour le mineur d'être restitué contre une acceptation désavantageuse faite par son tuteur (5). Par l'effet de l'acceptation, l'héritier devient définitivement maître de tous les droits et de toutes les actions appartenant au de cujus. Elle entraîne, le cas échéant, la nécessité du rapport et met l'héritier dans l'impossibilité de réclamer le douaire de sa mère. Mais son gros danger est d'entraîner l'obligation de payer les dettes du défunt au delà des forces de la succession.

L'acceptation sous bénéfice d'inventaire permet de l'écarter. La coutume de Paris se borne à mentionner le bénéfice d'inventaire, sans l'accorder expressément (6). Les auteurs en concluent que ce n'est pas un bénéfice coutumier et qu'il faut, pour en jouir, obtenir des lettres royaux délivrées par la chancellerie

(1) Sur tout ce qui suit, cf. Pothier, p. 130 et s.

(2) Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 3; l'acte d'héritier est défini par l'art. 317 de la N. C.; cf. Orléans, N. C., 336; Bourjon, I, p. 905, n°s 7 et s.

(3) Mais il n'y aurait pas acte d'héritier si le successible avait qualité pour agir à un autre titre, par exemple comme propriétaire indivis ou exécuteur testamentaire. L'art. 317 de la N. C., *in fine*, prenait soin de préciser que si le successible était créancier ou légataire du défunt, il ne pourrait se payer directement de sa créance ou de son legs sans faire acte d'héritier.

(4) Pothier, p. 131. — Le successible pouvait d'ailleurs faire acte d'héritier sans rien appréhender, si, par exemple, il payait de son argent les dettes du de cujus. La cession des droits héréditaires, d'autre part, impliquait acceptation, comme une renonciation, même gratuite, en faveur d'un des cohéritiers; mais la renonciation, même payée, au profit de tous les cohéritiers ne valait pas acceptation : Ferrière, IV, p. 673, n°s 20 et s.; Pothier, p. 133-134.

(5) Pothier, p. 135 et s.

(6) N. C., 342-343, à propos de la préférence accordée à l'héritier pur et simple sur l'héritier bénéficiaire.



du Parlement (1). Elles sont d'ailleurs accordées *de plano*, sans condition de délai et pourvu que le successible n'ait pas fait antérieurement acte d'héritier (2). Elles sont adressées au juge du lieu de l'ouverture de la succession, qui les entérine, s'il y échet, sur les conclusions du procureur du roi.

L'héritier bénéficiaire doit naturellement, avant ou après l'obtention des lettres, faire procéder à un inventaire notarié en présence des créanciers. Il est en suite chargé de la liquidation de l'actif, selon les formes précisées par l'article 344 de la N. C. (3) Il doit notamment vendre aux enchères les meubles de la succession, après des bannies à l'issue de la messe paroissiale. La pratique parisienne exigeait plus timidement, à défaut d'un texte précis (4), les formalités du décret pour la vente des immeubles.

L'héritier bénéficiaire, assimilé par ailleurs à l'héritier pur et simple (5), n'est tenu des dettes que dans la mesure des forces successorales (6). Les créanciers ne peuvent le poursuivre sur son patrimoine propre lorsqu'il est en mesure de prouver qu'il leur a entièrement attribué le patrimoine héréditaire. L'acceptation bénéficiaire exclut toute confusion entre le patrimoine du de cujus et celui de l'héritier qui conserve ainsi ses créances contre la succession (7). Enfin l'héritier bénéficiaire, sous réserve de rendre compte, peut toujours s'exonérer des ennuis d'une liquidation en faisant abandon aux créanciers des biens successoraux (8).

L'acceptation bénéficiaire, dans le dernier état du droit parisien, est certes devenue une institution normale (9).

(1) Ferrière, IV, p. 421, n° 15; Pothier, p. 141-142. Bretagne, 572, permettait l'acceptation bénéficiaire et d'Argentré y voyait un bénéfice coutumier approuvé par le roi avec la coutume tout entière; Bourjon, I, p. 898, n° 34, estime que le bénéfice devrait être regardé comme étant de droit.

(2) Bourjon, I, p. 898, n° 36. — Imbert parle encore du délai d'an et jour, lié à l'ancienne pratique du Châtelet de mettre la succession dans la main du roi à l'expiration de ce délai, mais Pothier, p. 142, déclare que cela ne s'observe plus.

(3) Cet article aurait été dressé d'après un arrêt des Grands Jours de Moulins en 1550, mais, d'après Ferrière, IV, p. 1169, n°s 1-2, il n'était guère respecté à Paris. Bourjon, I, p. 898, n° 37, n'exige que l'inventaire et la caution.

(4) Comme Orléans, N. C., 343 : Ferrière, IV, p. 1170, n° 5 et Pothier, p. 145.

(5) Il est notamment propriétaire de la succession et tenu de rapporter.

(6) Sur tout ce qui suit, Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 316 et s.; Bourjon, I, p. 900, n°s 48 et s.; Pothier, p. 145-151.

(7) Bourjon, I, p. 901, n°s 50 et s.

(8) Détails dans Bourjon, I, p. 899, n°s 43 et s.

(9) Ferrière, IV, p. 1119, n° 3, ne la considère nullement comme odieuse et souligne l'avantage qu'elle présente d'éviter la nomination d'un curateur à succession vacante; Bourjon, I, p. 898, n° 34, la regarde comme favorable.



Cependant toute trace du régime primitif, dont nous connaissons l'origine, n'a pas disparu. L'A. C. était muette, mais la jurisprudence avait gardé la tradition et encore à la veille de la réformation excluait les héritiers bénéficiaires en ligne directe lorsqu'un héritier pur et simple se présentait (1). Mais le système, si contraire aux idées romaines, était vivement critiqué. Le premier Projet établi en 1580 proposait une réforme radicale (2). En définitive, on transigea. Selon l'article 342, l'héritier bénéficiaire en ligne directe ne pouvait être exclu par aucun parent, même à égalité de degré (3). On en tira *a contrario* qu'en ligne collatérale il pouvait l'être, même par un héritier pur et simple plus éloigné. Cependant, selon l'article 343, le mineur héritier pur et simple ne pouvait exclure un héritier plus proche en degré, car il ne courait aucun risque, avec la possibilité d'être restitué au détriment des créanciers (4). En tout état de cause, l'héritier bénéficiaire pouvait, en renonçant à son bénéfice, écarter l'exclusion qui le menaçait (5).

Le droit parisien s'était ainsi arrêté à mi-chemin entre le système primitif et la solution romaine qui ne faisait aucune différence entre les héritiers. Certains auteurs, comme Bourjon, le critiquaient (6). D'autres, comme Pothier (7), développaient avec complaisance les arguments donnés par Masuer à l'appui de la préférence manifestée pour l'héritier pur et simple. Ils jugent l'acceptation sans réserve plus honorable pour la mémoire du défunt que l'attitude méfiante de l'héri-

(1) E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 184; Ferrière, IV, p. 1139, n° 6; Melun, A. C., 107; N. C., 271; Orléans, A. C., 259, mentionnaient expressément la préférence de l'héritier pur et simple. — Mais la préférence n'existait qu'à l'encontre d'un héritier bénéficiaire. Le Parlement jugea le 15 mai 1573 qu'un héritier pur et simple en degré plus éloigné offrant de bailler caution de payer les dettes, alors que l'héritier le plus proche ne le peut faire, ne sera nullement préféré : *Mémorial de M<sup>e</sup> Guillaume Aubert*, n° 40, publié par G. Fagniez dans *Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris*, XXXVI, p. 47 et s.

(2) *Mss. de Simon Marion*, p. 96; l'héritier bénéficiaire n'était jamais exclu par un héritier simple plus éloigné et, à degré égal, l'exclusion n'avait lieu qu'en ligne collatérale.

(3) Cf. Loisel, *Inst. Cout.*, II, 5, n° 4; cf. Orléans N. C., 348-351; Normandie, 86-90, imposait trois bannies au domicile du défunt; si aucun héritier *absolu* ne se présentait, la situation de l'héritier bénéficiaire était définitive; mais il devait céder la place à un héritier absolu même plus éloigné.

(4) C'était le droit commun, d'après Bourjon, I, p. 975, n° 10.

(5) Bourjon, *ibidem*, n° 11, qui cite en ce sens des arrêts de 1683 et de 1708.

(6) Ainsi que Lebrun : *Droit commun*, I, p. 903, n°s 64-65; cependant, p. 974, n° 7, il déclare ne pas partager le sentiment de d'Argentré, bon, tout au plus, pour la province de Bretagne dont la coutume, art. 514, écartait toute préférence. — Ferrière, IV, p. 1139, n° 4, rapporte les diverses opinions sans se prononcer.

(7) *Successions*, p. 152-153.



tier bénéficiaire. Et cette considération les touche plus encore que celle de l'intérêt évident des créanciers. Aussi étendait-on aux coutumes muettes, comme conforme à l'esprit du droit coutumier, la préférence des héritiers purs et simples, mais on l'entendait avec le sens limité que lui donnait la coutume de Paris (1). Aucun souvenir n'avait été conservé de l'origine du bénéfice d'inventaire (2); mais l'influence si pressante du droit romain n'avait pas réussi à effacer toute trace d'une distinction basée sur des idées élevées, alors même que les scrupules juridiques du roi ne la justifiaient plus.

La renonciation à la succession est toujours possible mais n'est permise qu'aux personnes ayant la capacité d'aliéner (3). Le tuteur, dans l'usage, s'y fait autoriser par justice après avis conforme de l'assemblée des parents. Elle doit être expresse et est faite soit par un acte notarié, soit par une déclaration au greffe, soit par une déclaration en justice dont le juge décerne acte (4). Elle est absolument définitive, alors même qu'aucun autre héritier n'eût encore accepté la succession (5). L'héritier renonçant est affranchi des dettes et devient étranger à la succession; sa part accroît aux autres héritiers (6). Il peut, par contre, conserver sa donation ou réclamer son legs ou, le cas échéant, prélever le douaire de sa mère.

Dans la pratique du Châtelet, dès que tous les héritiers en ligne directe ont renoncé, les créanciers peuvent provoquer la nomination d'un curateur à succession vacante qui s'effacera d'ailleurs si quelque collatéral se présente (7). Le curateur liquide la succession dans l'intérêt des créanciers, sauf à remettre le reliquat, s'il existe, au seigneur haut-justicier. L'article 344 de la N. C. lui impose pour la vente des meubles les mêmes formalités qu'à l'héritier bénéficiaire.

(1) Ferrière, IV, p. 1140, n° 8; Bourjon, I, p. 974, n° 7; Pothier, p. 152.

+ (2) Et même, par une curieuse évolution qui montre bien comment le point de départ de l'institution a été oublié, l'édit de Roussillon de 1563, art. 16, considère l'héritier bénéficiaire comme pur et simple en ce qui concerne les créances du roi : Bourjon, I, p. 902, nos 55-67 et p. 978, nos 24-25.

(3) Ferrière, IV, p. 651-664; Pothier, p. 161 et s.

(4) Bourjon, I, p. 906, n° 16; elle doit être insinuée depuis l'édit de 1703; *ibidem*, n° 17.

(5) Cependant Auzanet était d'opinion contraire, d'après Le Camus *apud* Ferrière, IV, p. 665, n° 6.

(6) A. C., 127; N. C., 310.

(7) Bourjon, I, p. 908, nos 30 et s.

+ cf. H. Jasselin, La bl. des Cr<sup>tes</sup> de Paris, 1933, p. 156  
[28. b. 35]



## § 6. — PARTAGE DE LA SUCCESSION.

Par la mort même du de cujus, la succession est indivise entre les divers héritiers appelés par la coutume. Mais il est de principe que nul n'est tenu de rester dans l'indivision (1). Pour en sortir, chaque héritier, à moins qu'il ne soit encore mineur (2), peut intenter l'action en partage.

Le partage peut se faire à l'amiable ou sous la direction de la justice, quand les héritiers ne sont pas d'accord. La pratique parisienne recourt volontiers à l'intervention de la justice quand il y a des héritiers mineurs, pour écarter tout danger de restitution (3). Mais ce n'est pas exigé par la coutume. Souvent, pour éviter des frais, le partage où des mineurs sont intéressés, est fait à l'amiable dans une assemblée de parents et constaté par un acte notarié ou sous seing-privé (4).

Pour déterminer la masse à partager, il faut d'abord effectuer le rapport des libéralités faites par le de cujus aux héritiers, rapport qu'impose, on s'en souvient, le principe d'égalité entre héritiers (5). L'A. C., article 125, se contentait d'exiger le rapport sans aucune précision; la N. C., résumant sans doute la jurisprudence, règlementa la matière avec beaucoup de soin (6); ses dispositions, reproduites par la coutume d'Orléans, représentaient le droit commun coutumier (7).

Alors qu'en principe et à moins d'une clause expresse le rapport n'était pas dû en ligne collatérale (8), toute donation ou avantage indirect faits aux enfants étaient sujets à rapport (9). Ainsi les donations par personne interposée, si l'interposition était prouvée, devaient être rapportées;

(1) Bourjon, I, p. 885, n° 2 : chacun peut provoquer le partage; la poursuite appartient au plus diligent; Pothier, p. 167 et s.

(2) Le mineur peut seulement provoquer un partage provisionnel, mais un cohéritier majeur peut très bien demander contre lui un partage définitif : Bourjon, I, p. 885, n° 2, qui rapporte qu'en 1707 Le Camus fit un rapport sur cette question, par ordre du roi.

(3) Bourjon, I, p. 886, n° 5, après avoir expliqué que le partage repose sur l'estimation des biens, déclare que l'estimation doit se faire en justice quand il y a des mineurs; cf. p. 961, n° 9 : les experts sont nommés en justice et prêtent serment; c'est pratique courante au Châtelet.

(4) Pothier, p. 204-205.

(5) *Suprà*, p. 423.

(6) Art. 304-306; 308-309.

(7) Orléans, N. C., 306-309; Loisel, *Inst. cout.*, II, 6, n° 2.

(8) Loisel, *Inst. cout.*, II, 6, n° 6.

(9) Cf. sur tout ce qui suit Ferrière, IV, p. 465-482 et Pothier, p. 174 et s.



l'interposition était présumée lorsque la donation avait été faite aux enfants de l'héritier (1); lorsqu'elle s'adressait à son conjoint, la question était plus embarrassante (2). A côté des donations proprement dites, une vente à vil prix, une remise de dette, une renonciation à des reprises appartenant au de cujus à l'encontre de la communauté constituaient des avantages indirects rapportables. Le souci de l'égalité était poussé si loin qu'on en déduisait le curieux rapport de dettes (3). L'héritier, débiteur du de cujus, rapportait sa dette en moins prenant; autrement l'héritier débiteur aurait bénéficié d'un avantage indirect en conservant la somme due, alors que les autres héritiers n'auraient eu qu'une action contre lui (4).

La N. C., article 308, suivant la doctrine d'un arrêt récent (5), imposa à l'enfant venant à la succession de son aïeul par représentation le rapport des libéralités faites par l'aïeul à son père, encore qu'il eut renoncé à la succession de ce dernier. Il est en effet dans la situation juridique de son père qu'il représente et doit rapporter comme son père l'eût fait le cas échéant.

Les sommes dépensées pour la nourriture, l'entretien et l'instruction des héritiers n'étaient pas soumises au rapport (6), mais le trousseau, les gros frais de doctorat ou de maîtrise, le don d'une bibliothèque importante, étaient rapportables comme frais d'établissement (7). Le revenu des choses données n'était pas rapportable; l'héritier ne devait les fruits de la libéralité qu'à dater du décès (8).

Le rapport n'était dû en principe qu'aux cohéritiers, car son but était de maintenir l'égalité entre eux. Les créanciers

(1) N. C., 306; Bourjon, I, p. 855, nos 42 et s.

(2) Les auteurs entraient dans des distinctions compliquées : Bourjon, I, p. 849, nos 12 et s.; Pothier, p. 183-187.

(3) Ferrière, IV, p. 480, nos 42 et s.; Bourjon, I, p. 849, n° 8; Pothier, p. 176; Bourjon, I, p. 856, n° 49, a très bien vu que le rapport de dettes implique un privilège au profit des cohéritiers contre les créanciers de l'héritier débiteur.

(4) Mais le rapport n'était dû que pour les actes appauvrissant le de cujus; il ne suffisait pas que l'héritier se fût enrichi : hypothèses pratiques dans Pothier, p. 177.

(5) D'août 1564; cf. Ferrière, IV, p. 525, n° 1; Bourjon, I, p. 854, nos 34 et s.; Loisel, *Inst. cout.*, II, 6, n° 4.

(6) En ce sens Orléans, N. C., 309, qui était de droit commun coutumier; Melun, N. C., 277-278; Blois, 159; Tours, A. C., 27, 10; N. C., 304; Loisel, *Inst. cout.*, II, 6, n° 3; Bourjon, I, p. 866, nos 1 et s.

(7) Ferrière, IV, p. 481-486; Bourjon, I, p. 859, nos 6-9; p. 867, n° 8; Pothier, p. 180-181.

(8) N. C., 309; Bourjon, I, p. 857, nos 8-9.



ne pouvaient le réclamer de leur chef mais, en cas d'acceptation pure et simple de leur débiteur, ils pouvaient exiger le rapport en son nom par l'action oblique du droit romain (1).

La coutume détermine de quelle manière le rapport doit être effectué (2); en règle, il doit l'être *en essence* ou *en espèce*, nous dirions aujourd'hui en nature; le rapport *en moins prendre* n'est admis que s'il s'agit d'espèces monnayées (3), ou s'il existe dans la succession des biens de pareille valeur et bonté que les biens donnés (4). Quand il y a lieu au rapport en essence, l'héritier rapporte l'héritage dans un état normal d'entretien (5); on lui tiendra compte des impenses nécessaires, et des impenses utiles à concurrence de la plus-value prise par l'immeuble, car la succession ne doit pas s'enrichir au détriment de l'héritier (6).

Si l'immeuble sujet à rapport a été aliéné, le rapport en espèce est impossible : le bien sera estimé et le rapport se fera en moins prendre. S'il s'agit d'une aliénation nécessaire, d'une expropriation par exemple, l'héritier rapportera l'indemnité d'expropriation. Si l'aliénation a été volontaire, l'immeuble sera estimé à sa valeur au moment du partage, compte tenu des améliorations : l'héritier par sa faute a rendu impossible le rapport en espèce; ses cohéritiers ne doivent pas en subir les conséquences (7).

Pothier parle assez fréquemment du rapport des legs, mais c'est une expression peu exacte (8). L'héritier ne peut être en même temps légataire; mais il ne rapporte pas le bien légué à la succession; il l'y laisse; le legs est annulé par l'effet même de l'acceptation et l'héritier ne pourrait même pas rapporter son legs en moins prendre, en conservant la chose léguée en nature, si la succession comprenait d'autres biens de même nature et bonté.

(1) Ferrière, IV, p. 461 et s.; Bourjon, I, p. 848, n° 1; Pothier, p. 189-190.

(2) Art. 304-305; Orléans, 306.

(3) Bourjon, I, p. 860, n°s 1-2.

(4) Dans ce cas, dit Bourjon, *ibidem*, n° 4, l'héritier non gratifié a le choix *pour se remplir et s'égaliser*.

(5) Car l'entretien est la charge normale des fruits dont il a joui : Bourjon, I, p. 865, n°s 34 et s.

(6) Bourjon, I, p. 861, n°s 9 et s. et Pothier, p. 191 et s.

(7) Ferrière, IV, p. 505, n°s 26 et s.; Bourjon, I, p. 861, n° 7; Pothier, p. 193-194. Il y avait des règles particulières pour le rapport des offices, qui se faisaient toujours en valeur : Bourjon, *ibidem*, n°s 13 et s.

(8) Par exemple à propos de la règle qu'on ne peut être héritier et légataire : *Successions*, p. 200-201.



Le rapport en espèce efface rétroactivement les hypothèques concédées par l'héritier, sauf le droit pour les créanciers d'intervenir au partage (1). L'actif successoral ainsi reconstitué est estimé en vue du partage et divisé en autant de masses qu'il y a de sortes de biens soumis à une dévolution spéciale (2). Des lots sont composés pour chacun des copartageants, sauf à stipuler une soulte ou retour de lot si tel lot excède une part normale; cette méthode vaut mieux qu'un morcellement excessif des biens (3). Les lots ainsi égalisés peuvent être attribués à l'amiable ou tirés au sort (4). Si le partage en nature est impossible, on procède à la licitation de tout ou partie des héritages, soit entre les cohéritiers soit avec admission d'étrangers.

On a considéré dès le XIV<sup>e</sup> siècle, nous le savons (5), que le partage produisait un effet déterminatif ou, selon l'expression moderne, déclaratif. La jurisprudence resta sans doute fidèle, au moins en partie, à la doctrine traditionnelle, mais les auteurs subirent l'influence grandissante du droit romain qui attribuait au partage un effet translatif. Il en résulta, pendant la majeure partie du XVI<sup>e</sup> siècle, un certain trouble qui se reflète aux indécisions de Du Moulin (6). Pour retracer clairement l'histoire de la question pendant cette période, il est bon de distinguer le point de vue de droit civil et le point de vue fiscal.

Au point de vue des effets civils du partage, Du Moulin n'hésite pas à adopter la théorie romaine de l'effet translatif, à propos d'une affaire survenue en novembre 1538, alors que, souffrant d'une fièvre quarte, il corrigeait les épreuves de son commentaire sur la coutume de Paris (7). Un fief était possédé par indivis par quatre héritiers; l'aîné avait droit à la moitié, chacun des puînés à un sixième. Le seigneur, quoique le fief tout entier fût ouvert, ne saisit qu'un sixième appartenant à un puîné. Le partage intervint : l'aîné reçut

(1) Bourjon, I, p. 864, nos 32-33.

(2) Détails sur tous ces points dans Pothier, p. 204-206. Il n'y a pas trace dans la région parisienne d'une coutume chargeant tel ou tel héritier de faire les lots. Cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 6, n° 1 : *qui demande partage fait les lots et coutumièremment l'aîné lottit et le puîné choisit.*

(3) Elle est expressément recommandée par Bourjon, I, p. 887, n° 12.

(4) Bourjon, I, p. 887, n° 14.

(5) *Suprà*, p. 415.

(6) Cf. sur la question l'excellent exposé de Planiol, *Traité élémentaire de droit civil*, III, nos 2371-73.

(7) *In cons. Paris.*, sur l'art. 1, gl. 9, nos 43-47 (I, p. 120-121).



le fief en totalité et le puîné eut un fief mouvant d'un autre seigneur. L'effet de la saisie devait-il être annulé par le partage ? Certains avocats penchaient pour l'affirmative ; la validité de la saisie d'une part indivise dépendait, à leurs yeux, des résultats du partage ; elle eut été valable si le puîné avait reçu une part du fief ; elle était nulle puisque le fief avait été attribué à un autre. Ces avocats appliquaient ce principe à l'hypothèque constituée pendant l'indivision et attestaient qu'un arrêt avait été rendu en ce sens. La solution de la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle n'était donc pas entièrement oubliée.

Mais Du Moulin s'élève nettement contre cette opinion : l'hypothèque est, selon lui, un *jus in re* qui s'incorpore à la chose et ne peut disparaître ni par une aliénation volontaire, ni par un partage ; elle continue à grever la chose, quelle que soit la personne qui en est devenue propriétaire par le partage. De même, la saisie féodale dont il est question doit être maintenue, car c'est un droit réel. C'est la doctrine romaine et il y a des arrêts en ce sens.

Mais que décider au point de vue fiscal ? Si l'on part de la théorie romaine de l'effet translatif, il est logique d'imposer aux copartageants les droits de mutation dûs en cas d'aliénation. Mais cette solution était contraire à la tradition coutumière ; il eût semblé choquant d'exiger de nouveaux droits pour le partage, alors que, dans certains cas au moins, des droits avaient déjà été payés pour la mutation résultant du décès. C'est pour rester fidèles à la fois à la théorie romaine quant aux effets civils du partage et à la tradition coutumière quant à ses conséquences fiscales que les Bartolistes imaginèrent la théorie de l'aliénation nécessaire.

Du Moulin s'en servit habilement contre les prétentions des seigneurs, qui profitaient de ces querelles doctrinales pour réclamer des droits de mutation en cas de partage par soulte et *a fortiori* en cas d'attribution à un seul héritier d'un bien impartageable (1). Selon lui, que le partage se fasse en nature ou avec soulte, les droits ne sont pas dus ; il ne faut pas considérer les résultats du partage, mais l'intention de partager et le partage est une aliénation nécessaire. Même au cas de l'attribution de la totalité du bien à un seul héritier, pourvu qu'elle résulte du partage, un nouveau droit n'est pas dû. Il en est ainsi en cas de licitation entre héritiers,

(1) *In cons. Paris.*, sur l'art. 33, gl. 1, nos 69-78 (I, p. 406).



sans admission d'étrangers, car cette licitation n'est qu'une exécution du partage et non pas une aliénation distincte. En somme, les droits ne sont dus que si la licitation a été ouverte aux étrangers et même si le bien a été finalement adjugé à un héritier.

Devant de nouvelles prétentions des agents domaniaux du roi dans l'affaire des Buquet, plaidée en 1538, Du Moulin modifia sa position théorique (1). Une maison située à Paris dans la censive du roi était indivise entre trois héritiers. Après licitation avec admission d'étrangers, elle fut adjugée à l'un d'eux, Agnès Buquet. Elle offrit le droit de ventes sur les deux tiers qui excédaient sa part; mais on le lui réclama pour la totalité, sous prétexte qu'il y avait eu admission d'étrangers. Du Moulin, consulté par elle, dépassa son opinion première et soutint qu'elle ne devait aucun droit : l'admission d'étrangers est à ses yeux indifférente; on doit seulement considérer l'intention des parties, qui est de partager, non d'aliéner et le résultat final, qui est l'attribution à un cohéritier.

La doctrine radicale de Du Moulin sur les effets du partage au point de vue fiscal triompha définitivement. Il n'y eut aucune difficulté en cas de partage, même avec soulte. La N. C. ne jugea pas utile d'en parler; mais son article 80 prit soin de préciser que les droits ne seraient pas dus en cas de licitation, même avec admission d'étrangers, pourvu naturellement que l'adjudication ait été faite à un héritier (2).

Mais Du Moulin n'eut pas le même succès en ce qui concerne les effets civils du partage. Un arrêt de 1569, qui n'est d'ailleurs pas présenté comme une innovation, décida que le partage affranchissait la part de l'héritier d'une hypothèque consentie pendant l'indivision par un autre cohéritier. D'autres arrêts de 1581 et de 1595 confirmèrent cette solution, malgré le silence de la coutume. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, on ne doute pas que l'hypothèque constituée pendant l'indivision ne soit rétroactivement effacée.

Ce résultat ne peut s'expliquer que par la théorie de l'effet déclaratif du partage, désormais exposée sans contradiction (3).

(1) *In cons. Paris.*, titre des censives, sur l'art. 78, gl. 1, nos 170-179 (I, p. 756).

(2) L'article, tel qu'il fut adopté en définitive, est conforme à quelques nuances près au texte proposé par le premier Projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 66.

(3) Et très brièvement : Bourjon, I, p. 890, n° 35; Pothier, *Successions*, p. 206-207, qui se borne à traiter des conséquences de droit civil de la théorie; il expose la question des droits fiscaux à propos des fiefs et des censives.



Au point de vue fiscal, elle justifie les solutions de la coutume beaucoup mieux que la théorie insuffisante des aliénations nécessaires. Le copartageant est censé tenir ses droits directement du défunt; il n'y a pas place pour une aliénation nouvelle justifiant une perception de droits. Au point de vue civil, elle n'était pas moins conforme aux exigences de la pratique. Les hypothèques étaient très nombreuses puisqu'elles naissaient de tous les actes authentiques; générales et s'étendant aux biens à venir, elles grevaient tout de suite la part indivise des cohéritiers. Si l'effet translatif du droit romain avait été admis, les créanciers hypothécaires d'un héritier auraient pu poursuivre les autres, d'où une série de recours compliqués et dangereux. Ces inconvénients sont supprimés par la théorie de l'effet déclaratif : le partage n'est pas une cause distincte d'acquisition, mais, tout simplement un moyen de déterminer la part de chaque cohéritier qui est censé avoir succédé au défunt, immédiatement, pour tous les biens tombés dans son lot; la période d'indivision est rétroactivement effacée et l'héritier continue sans intermédiaire la propriété du *de cujus*, comme il continue sa possession.

D'ailleurs, cela ne présente pas d'inconvénient sérieux pour les créanciers : l'hypothèque générale du créancier, éteinte sur les biens attribués aux autres cohéritiers, s'étend de suite sur le lot attribué à son débiteur. Il suffit, pour protéger les créanciers, que leurs débiteurs reçoivent un lot équivalent de biens susceptibles d'hypothèque et, pour y veiller, on leur reconnaît le droit d'intervenir au partage (1).

Le partage fait avec un mineur est toujours restituable, s'il y a lésion et si petite soit-elle (2); entre majeurs, la restitution n'est possible que si la lésion excède le quart (3). Les co-héritiers à une même masse de biens se doivent mutuellement garantie si l'un d'entre eux est évincé de sa part divise (4). Il n'y a pas lieu d'insister sur les détails de cette doctrine qui a son fondement dans le droit romain (5).

(1) Bourjon, I, p. 891, n° 37, constate que cette intervention des créanciers est très fréquente au Châtelet.

(2) Bourjon, I, p. 888, n°s 24 et s.

(3) Bourjon, I, p. 889, n°s 28 et s.

(4) Bourjon, I, p. 887, n°s 15 et s.; p. 963, n°s 19 et s.

(5) V. les longs développements de Pothier, p. 209-216.



## § 7. — LES DETTES ET CHARGES DE LA SUCCESSION.

Le passif héréditaire est à la charge des divers héritiers. Il comprend les dettes du défunt, à l'exclusion des rentes foncières, charges réelles qui suivent l'héritage grevé dont la valeur d'estimation est diminuée d'autant (1); mais les rentes constituées, même assignées sur un immeuble déterminé, font partie du passif héréditaire (2), ainsi que certaines charges postérieures au décès comme les frais de funérailles ou d'inventaire (3).

L'héritier est considéré, selon la notion romaine, comme le continuateur de la personne du défunt et est tenu de ses dettes indéfiniment, même au delà de la consistance de l'hérédité (4); le principal intérêt de l'acceptation bénéficiaire est d'écarter cette obligation indéfinie.

S'il y a plusieurs héritiers, l'existence de diverses masses de biens pose un délicat problème de répartition qu'ignorait le droit romain. L'A. C., article 150, décidait peu clairement que les héritiers en pareil degré, tant des meubles que des immeubles, devaient payer les dettes chacun pour telle part et portion qu'il était héritier du défunt (5). Du Moulin (6) estimait que les dettes devaient être payées d'abord sur les meubles et les acquêts, avant de l'être par les héritiers aux propres selon leur émolument; et de nombreuses coutumes imposaient aux seuls héritiers aux meubles et acquêts la charge des dettes, et parfois celle du testament (7).

Mais, en 1580, les dettes furent mises indistinctement à la charge de tous les héritiers, aussi bien les héritiers aux propres que les autres (8). Et en cas de concours entre deux catégories différentes, les dettes n'étaient pas partagées par moitié, mais attribuées à chacun à proportion de son émolument. Cette interprétation, certainement conforme

(1) Bourjon, I, p. 892, n° 8.

(2) Ces distinctions ne sont pas contestées : Pothier, p. 217.

(3) Ferrière, IV, p. 1033 et s.

(4) Bourjon, I, p. 891, nos 1-2. Sur le principe et son histoire en droit commun coutumier, v. l'article de Saleilles cité *supra*, p. 416, n. 2.

(5) Cf. art. 76, au titre des actions personnelles et hypothèques.

(6) *Notae solemnes*, sur l'article 150 de l'A. C. (II, p. 695).

(7) Melun, N. C., 268; Senlis, 142; Lorris-Montargis, N. C., 15, 11; Touraine, A. C., 27, 12; N. C., 306; Anjou, 237.

(8) N. C., 332; 334-335; ces articles avaient été proposés par le premier Projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 95.



à l'esprit de la coutume, fut mise hors de doute, en 1587, par un arrêt du Parlement (1). De même, si les héritiers aux propres paternels étaient en concours avec les héritiers aux propres maternels, les dettes n'étaient pas partagées par moitié, mais selon la valeur respective des propres recueillis; un arrêt en robes rouges rendu en 1562, après enquête par turbes, modifia en ce sens la jurisprudence du Châtelet et passa dans l'article 334 de la N. C. (2)

Pothier reconnaît encore que le système mettant les dettes à la charge des héritiers aux meubles et acquêts était plus dans l'esprit de l'ancien droit coutumier. Mais le système de la répartition au prorata de l'émolument était considéré comme plus équitable (3); les réformateurs des coutumes, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'avaient maintes fois imposé d'office (4) et il était considéré comme étant de droit commun coutumier (5).

Il pouvait d'ailleurs se justifier par les graves modifications qui s'étaient introduites depuis le moyen âge dans la composition des fortunes. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les rentes constituées ont cessé de grever tel immeuble en particulier; elles sont devenues des dettes personnelles, garanties par une hypothèque générale. D'autre part, l'acquisition des offices ou leur maintien dans les familles entraînent de nombreux engagements hypothécaires; de même, le développement du commerce, de l'industrie, de la banque, multiplie les dettes personnelles, souvent constatées par un acte notarié, générateur d'hypothèque. Le passif du de cujus peut être considérable et hors de proportion avec ses meubles et acquêts. Sans doute, les héritiers aux meubles et acquêts bénéficient les premiers de l'activité personnelle du de cujus; ils devraient donc, en principe, supporter le poids principal des dettes contractées par le défunt à l'occasion de ses acquisitions. Mais il est possible aussi que les dettes aient été contractées dans l'in-

(1) Ferrière, IV, p. 1037, n° 4.

(2) Ferrière, IV, p. 1036, n°s 2-3; l'art. 334 assimilait expressément aux héritiers les donataires et légataires universels : cf. Ferrière, IV, p. 1029-1034; Pothier, p. 227-229.

(3) Bourjon, I, p. 968, n° 4; Pothier, p. 224; cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n°s 12-13.

(4) Ainsi à Sens, comparez A. C., 71 et N. C., 95 et le Procès-verbal (B. de R., III, p. 552); l'ancien système conservé par la coutume de Lorris-Montargis fut modifié par Orléans, N. C., 357-358; 360. Les coutumes des environs de Paris suivent le système parisien : Etampes, 123; Dourdan, 58; Montfort l'A., 112; Mantes et Meulan, 166 et 172.

(5) Cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n°s 12-13.



térêt des propres, pour les conserver dans la famille ou les améliorer; cela se rencontrait souvent à propos des offices patrimoniaux.

En réalité, pour aboutir à une répartition des dettes tout à fait équitable, il eût fallu organiser entre les héritiers un véritable système de récompenses, analogue à celui qui fut mis au point progressivement pour la communauté entre époux (1). Un tel système eût présenté de sérieuses difficultés de fait; mais il eût manqué surtout de la base théorique qui le justifiait dans les rapports entre époux. Le de cujus est maître, de son vivant, de disposer de ses propres, comme de ses meubles et acquêts; il peut donc avantager indirectement telle ou telle catégorie de ses héritiers, par exemple en aliénant un propre sans emploi ou au contraire en l'améliorant avec les meubles. La coutume, qui n'a pas voulu ou n'a pas su imposer une parfaite égalité entre héritiers en interdisant toute libéralité supérieure à la part qu'elle fixait, n'a pu chercher à l'établir indirectement par un système complexe de récompenses.

Sans prétendre à la justice absolue, elle présume que les dettes contractées par le défunt ont profité à ses divers héritiers et les attribue à chacun au prorata de son émolument. Le point de départ admis, il faut exclure toute recherche sur l'origine ou la destination de la dette, même si elle aboutit à des résultats qui paraissent peu équitables (2). Ainsi le défunt a contracté un emprunt pour acquérir un immeuble : l'immeuble tombera dans le lot des héritiers aux meubles et acquêts; tous les héritiers contribueront à la dette; l'argent de l'emprunt est encore dans les coffres du défunt, il sera pour les héritiers aux meubles et tous contribueront à son remboursement (3). Inversement si la douairière, ayant l'option, a préféré un douaire préfix en deniers à son douaire coutumier, les héritiers aux propres seront affranchis du douaire et ne contribueront à la dette que selon leur émolument.

Le principe de la répartition proportionnelle à l'émolument ne recevait d'exception que dans les successions nobles en ligne directe, où l'aîné gardait son préciput franchement

(1) J'ai relevé *suprà*, p. 432-433, quelques applications d'un système de récompenses.

(2) Bourjon, I, p. 968, nos 3 et s.; Ferrière, IV, p. 1015-1030; Pothier, p. 218-223, qui n'admet d'exception que pour les dettes de corps certain : elles doivent être payées par l'héritier qui a succédé au corps certain.

(3) Bourjon, I, p. 968, n° 3.



et ne payait les dettes que pour sa part virile (1). On revint au principe pour les successions collatérales composées à la fois de fiefs et de rotures : les mâles prenaient tous les fiefs, grâce au privilège de masculinité, mais la N. C., article 335, allant à l'encontre d'un arrêt de 1575, dit arrêt des Bureaux (2), décida qu'ils contribueraient aux dettes à proportion de leur émolument.

Comme conséquence de ce principe, les créanciers devaient diviser leurs poursuites entre les héritiers que ne lie aucune solidarité juridique (3). Mais, selon l'article 333 de la N. C., le créancier muni d'une hypothèque pouvait agir hypothécairement pour le tout contre l'un quelconque des cohéritiers (4). Dans la pratique, l'action personnelle et l'action hypothécaire se cumulaient; l'héritier qui avait payé au delà de sa part avait un recours contre ses cohéritiers et pouvait demander à être subrogé dans les droits du créancier désintéressé (5).

Nos anciens auteurs admettaient enfin, dans les termes du droit romain, la séparation des patrimoines qui mettait les créanciers du défunt à l'abri du concours des créanciers personnels de l'héritier (6).

### SECTION III. — Les successions par lits.

La pluralité de lits, qu'elle provienne du remariage de l'homme ou de celui de la femme, crée une situation spéciale. La coutume ancienne semble avoir considéré volontiers que les enfants du premier lit devaient avoir des droits plus étendus sur la succession de leur père ou de leur mère; elle paraît aussi avoir eu, quoique moins nettement, une tendance à réserver aux enfants d'un mariage donné les acquisitions faites par les époux au cours de ce mariage. Ces divers points de vue ont été surtout pris en considération par la coutume orléanaise qui connaît au XIII<sup>e</sup> siècle une très originale dévolu-

(1) V. *suprà*, t. I, p. 353.

(2) Ferrière, IV, p. 1059-1062.

(3) N. C., 332; Bourjon, I, p. 894, nos 16 et s.

(4) Cf. Loisel, *Inst. cout.*, II, 5, n° 11; Bourjon, I, p. 895, n° 22.

(5) Bourjon, I, p. 897, nos 29 et s.; Pothier, p. 238 et s. — Il faut ajouter que l'article 168 de la N. C. reproduisait la doctrine traditionnelle interdisant de passer d'emblée à l'exécution contre l'héritier; cf. Bourjon, I, p. 895, nos 19-20.

(6) Bourjon, I, p. 896, nos 25 et s.; Pothier, p. 240 et s.



tion par lits entre toutes personnes, nobles ou roturières, en cas de remariage du père ou de la mère (1).

Dans la région parisienne il ne subsiste que des vestiges assez vagues d'un système général de dévolution par lits s'appliquant à tous les biens propres aux époux ou acquis par eux (2). Mais, si l'on s'en tient aux biens propres, soit maternels, soit\* paternels (3), on constate qu'ils ne sont pas indifféremment dévolus aux enfants des divers lits. Les propres maternels, au moins chez les nobles, sont réservés aux enfants du premier lit, selon des modalités qui ont été étudiées à propos des successions nobles (4). Les propres paternels d'une manière générale, entre roturiers aussi bien qu'entre nobles, sont dévolus inégalement entre les enfants des divers lits à qui sont réservés les biens affectés au douaire de leur mère. C'est la conséquence de l'institution du douaire des enfants dont le jeu a déjà été exposé dans la mesure où il implique restriction au droit de disposition du père (5). Il reste à montrer comment cette institution modifie les règles habituelles de dévolution.

Nous supposons qu'un homme s'est marié deux ou trois fois : les enfants nés de ces divers mariages, quoique tous fils d'un même père, ne viendront pas par tête à sa succession, également s'il s'agit de rotures ou selon l'aînesse s'il s'agit de fiefs. Le patrimoine du père sera découpé en plusieurs masses correspondant au douaire de chacune des femmes : le douaire de la première femme sera partagé entre les enfants

(1) V. pour le moyen âge *Jostice et Plet*, 6, 18, 1; 10, 21, 4; 12, 6 §§ 2-3, 39, 40; 12, 21, 4; 12, 24, §§ 4, 6-13; arrêt du Parlement du 29 juin 1327, Boutaric, n° 7998; Arch. nat., X<sup>1</sup>146, f° 388 v° (18 juin 1334) = Furgeot, n° 917; X<sup>1</sup>148, f° 64 v° (23 juin 1339) = Furgeot, n° 2671. — Lorris-Montargis, A. C., 1, 35-37, n'en parlait que pour les nobles et le système fut abrogé par la N. C. de 1531, 1, 39. Le Procès-verbal de l'A. C. d'Orléans (B. de R., III, p. 769) reconnaît que le mariage par lits existait entre roturiers dans la prévôté d'Orléans et entre nobles dans tout le bailliage. Sur ce système, voir les observations de la Thaumassière, *Commentaire sur la coutume de Lorris*, 1, 39, p. 498-500 et de Du Moulin, *In cons. Paris.*, art. 16, gl. 1, n° 28 (I, p. 273-274).

(2) Il y en a cependant quelques traces dans les allégations des parties au cours d'un procès fort complexe qui se termina par une transaction le 22 juin 1395 et dont le passage le plus caractéristique a été cité *in extenso*, *suprà*, t. I, p. 304, n. 3. Mais il résulte clairement de l'exposé de faits d'une affaire jugée au Parlement le 26 mars 1322 (Arch. nat., X<sup>1</sup>145, f° 193 v° = Boutaric, n° 6736) que l'enfant d'un premier lit d'une femme remariée partage, à sa mort, avec les enfants du second lit, un conquêt fait pendant le second mariage.

(3) Il ne faut d'ailleurs pas entendre strictement par propres les propres de succession; certes la plupart des biens réservés sont de vrais propres de succession; mais certains faisant partie du douaire de la seconde femme sont des acquêts de succession devenus des propres de communauté.

(4) *Suprà*, t. I, p. 303-305 et p. 356-357.

(5) *Suprà*, p. 355 et s. où est donnée la bibliographie de la question.



du premier lit; celui de la seconde entre ceux du second lit, et ainsi de suite; enfin les biens non affectés au douaire seront répartis indistinctement entre tous les enfants.

L'idée de conservation des biens dans la famille ne suffit pas à expliquer cette dévolution particulière : les enfants des différents lits continuent de la même manière le lignage paternel et cependant l'institution du douaire des enfants crée une situation privilégiée au profit des enfants du premier lit à qui, normalement, iront pour moitié les principaux propres de la branche paternelle. Sans doute, en les frappant d'indisponibilité pendant la vie non seulement de la mère, mais encore du père, la coutume était conduite assez naturellement à les réserver aux enfants du mariage. Mais la conséquence n'était pas nécessaire; il eut été possible de frapper d'indisponibilité une partie des biens paternels et de les répartir ensuite normalement entre les enfants des différents lits. Pour expliquer l'origine du douaire des enfants (1) et plus largement des divers systèmes de dévolution par lits, il faut aussi songer à la méfiance bien connue du moyen âge chrétien à l'encontre des secondes noccs. Aux enfants du premier lit doit aller le meilleur du patrimoine familial : chez les nobles tout au moins, *le maritagium* de leur mère (2), chez tous, le douaire qui atteint la moitié des propres du père. De la sorte, si le conjoint survivant se remarie, il ne pourra pas avantager à l'excès son nouveau conjoint car une portion importante de ses biens est indisponible (3).

Quoiqu'il en soit, le douaire des enfants est une institution assez répandue que l'on retrouve en Orléanais (4) et en Picardie (5) comme dans la région parisienne (6). En Beauvaisis, il n'existe que chez les nobles (7) et il est inconnu en Champagne comme dans les coutumes de l'Ouest.

(1) Cf. ce qui a été dit *suprà* p. 355.

(2) *Suprà*, t. I, p. 305.

(3) J'ai déjà signalé *suprà*, p. 288-289, qu'il n'y a pas trace au moyen âge à Paris de dispositions particulières restreignant les libéralités en secondes noccs; l'existence du douaire des enfants et de la réserve du *maritagium* chez la mère rendait ces dispositions moins nécessaires. Au XVI<sup>e</sup> siècle, au contraire, alors que le douaire des enfants s'affaiblit et que la réserve du *maritagium* disparut, il fallut lancer l'édit des secondes noccs et pour restreindre, en première ligne, les libéralités excessives des veuves remariées.

(4) *Jostice et Plet*, 12, 21,4; 12, 24,6-13.

(5) V. les textes cités par Ficker, *Untersuchungen*, nos 817-820.

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 92 (1246), qui vise expressément les *usus et consuetudines Francie* et dont le témoignage est confirmé par Beaumanoir, nos 454 et 602.

(7) *Cout. de Beauvaisis*, nos 430, 432-435, 450-451, 602.



Il ne présente pas d'intérêt au point de vue successoral en cas de mariage unique : le douaire est bien réservé aux enfants jusqu'à la mort du père (1), mais alors il se confond avec ses autres biens et se partage selon les mêmes règles. L'institution ne joue qu'en cas de second ou subséquent mariage. Si le père s'est marié deux fois sans constituer de douaire conventionnel, les enfants du premier lit se partageront, dans sa succession, la moitié des propres affectés au douaire de sa première femme; les enfants du second lit auront le quart des propres antérieurs au mariage, la moitié des propres échus à leur père entre la dissolution du premier et du second mariage, et la moitié de la part de leur père dans les conquêts du premier mariage, qui deviennent des propres à l'égard de la seconde communauté (2). Et ainsi de suite en cas de troisième mariage du père. Chaque groupe d'enfants étant ainsi venu distinctement au douaire de sa mère, le surplus des biens paternels est partagé entre eux sans distinction de lits. Dans l'hypothèse la plus fréquente de deux mariages, il reste à répartir ainsi un quart du patrimoine propre primitif du père; et plusieurs textes parisiens lui donnent la curieuse dénomination de *quart égaré* (3). Quand il s'agit de biens nobles, le résidu des biens paternels est réparti en tenant compte de la prérogative appartenant à l'aîné du premier lit; et, d'autre part, chaque douaire est réparti entre les enfants du mariage selon l'ainesse (4).

Un tel système aboutissait à des résultats fort complexes s'éloignant aussi bien de l'égalité absolue qui régnait normalement entre roturiers que des principes particuliers aux successions nobles. Et cependant, il semble avoir fonctionné sans contestation pendant tout le moyen âge. Sans doute,

(1) *Suprà*, p. 356-357.

(2) *Const. du Châtelet*, § 26; *Gr. Cout.*, p. 367 *in fine*; *des fiez à l'usage de France*, § 30 = *Gr. Cout.*, p. 300-301; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 17 v°; notable ajouté à un ms. du *Stilus curie* conservé aux Archives de l'Isère et publié par A. Giffard dans la *Nouvelle Revue Historique de droit*, 1913, p. 695, n° 17. Les principes du partage par douaire sont clairement exposés par un arrêt du Parlement du 21 mars 1345 pour la région parisienne : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>10, f° 181 v°. — Voyez aussi les explications données par Ficker, *loc. cit.*, n°s 823-824 et par R. Caillemer, *Quelques observations...*, p. 117-118.

(3) Arrêt de 1284 inséré au *Livre de Nicolas de Chartres*, Boutaric, n° 542; Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>9, f° 334 v° (5 juillet 1342) = Furgeot, n° 4350 : le fils aîné du premier lit d'un chevalier, dans les régions méridionales soumises à la coutume de Paris, réclame de *medietate dictorum castri et pertinenciarum ac de medietate quarti vocati vulgariter in vicecomitatu Parisiensi* le quart égaré; *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 17 v°.

(4) Textes cités *suprà*, t. I, p. 303, n. 7.



nous l'avons vu (1), l'invasion des idées nouvelles relatives aux dettes et charges de la succession l'a ébranlé dans sa structure première, dès la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, à l'égard des tiers détenteurs et des créanciers : les douairiers, pour libérer le douaire de toute charge, renoncent à la succession. Mais, dans les rapports des différents groupes de douairiers, il n'y a pas trace d'une incompatibilité de nature entre les qualités de douairier et d'héritier. Comme douairiers, les enfants de chaque groupe viennent aux biens réservés; comme héritiers, ils partagent le reste.

Les biens acquis par les douairiers comme affectés au douaire de leur mère n'en constituent pas moins des biens paternels, des *paterna*; ils ne perdent pas leur qualité primitive pour avoir été affectés passagèrement au douaire de la mère et c'est dans la succession de leur père que les douairiers les recueillent à titre définitif (2). Ils pourraient donc les réclamer même s'ils avaient renoncé à la succession de leur mère; d'autre part, si un enfant du premier lit meurt après avoir pris son douaire, les enfants du second lit succéderont au douaire, à défaut d'enfants, au même titre que les frères et sœurs du premier lit; tous sont frères consanguins et également proches des biens paternels (3). L'affectation du douaire aux enfants du premier lit n'est pas maintenue au delà de la succession du père (4).

L'A. C. de Paris conserva le douaire des enfants comme institution générale, mais sans le réglementer en détail (5). Les divergences qui se révèlent dans les coutumes de l'ancien ressort des *consuetudines Francie* témoignent d'un affaiblissement très net de la tradition qui le soutenait. Sans doute, la coutume de Mantes et Meulan suit le système parisien (6); mais, à Dourdan, le douaire des enfants n'existe plus et, à Montfort-l'Amaury, il faut pour le créer une stipulation expresse insérée dans la constitution du douaire préfix (7).

(1) *Suprà*, p. 358.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 105.

(3) *Gr. Cout.*, p. 367-368; texte meilleur dans le ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 226 v<sup>o</sup>. — Ficker soutient qu'à l'origine le douaire des enfants était considéré comme un bien maternel et échafaude sur cette croyance une grande hypothèse dont on trouvera un bon exposé dans Caillemet, *Quelques observations...*, p. 125 et s.

(4) De même, il a été établi *suprà*, p. 357, n. 2, qu'en principe le douaire ne peut être réclaté par les petits-enfants à l'encontre des enfants d'un second lit.

(5) Art. 138-139.

(6) N. C., art. 135, 141-142; le *Procès-verbal* (B. de R., III, p. 204) atteste que ces dispositions, bien qu'omisées dans l'A. C., étaient cependant suivies.

(7) Art. 139 et 143.



A Etampes, il ne se maintient comme institution générale qu'entre nobles; entre roturiers, seul le douaire préfix est propre aux enfants (1). A Melun, après beaucoup d'hésitations, le douaire des enfants, conservé comme légitime coutumière, disparut en tant que système de dévolution par lits (2).

La même variété se rencontre dans les régions voisines. En Beauvaisis, la coutume de Clermont, fidèle à la tradition attestée par Beaumanoir, ne l'admet qu'entre roturiers, mais Senlis lui donne une portée générale (3). Meaux et Sens l'ignorent (4). Il décline nettement en Orléanais, où les coutumes récentes exigent, pour l'admettre, une stipulation expresse (5). Au pays chartrain, il n'est pratiqué qu'entre nobles (6) et il reste inconnu dans l'Ouest, sauf en Normandie où, tardivement et en imitation du système parisien, on l'accueille comme légitime coutumière (7).

L'A. C. de Paris, en réglementant le douaire des enfants, ne tranchait pas la question de savoir si, dans leurs rapports entre eux, les douairiers de divers lits devaient renoncer à la succession pour obtenir leur douaire; elle n'exigeait la renonciation que pour rendre le droit au douaire opposable aux créanciers. Coquille atteste qu'un arrêt rendu à la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans le ressort de la coutume de Paris avait permis, entre cohéritiers, le cumul des deux qualités, qui était expressément admis par la coutume de Nivernais (8). Mais cette jurisprudence fut modifiée en 1535 par un *arrestum famosum* du Parlement de Paris auquel Du Moulin se flatte de n'avoir pas été étranger (9). La doctrine de cet arrêt, confirmé par la suite à diverses reprises, fut introduite par les commissaires du roi dans certaines coutumes rédigées (10) et l'article 251 de la N. C. proclama *que nul ne peut estre héritier et douairier ensemble* (11).

(1) Art. 130, 132, 135, 139.

(2) A. C., 85 et *Procès-verbal* (B. de R., III, p. 431); on écarta un texte venant du *Gr. Cout.*, p. 300-301, qui établissait la succession par lits : *Procès-verbal*, *ibidem*, p. 432; N. C., 241.

(3) Clermont, A. C., 135, 181, 185-187; N. C., 160 et 165; Senlis, 177-178, 189.

(4) Meaux, 10; Sens, A. C., 151; N. C., 163.

(5) Cparez Lorris, A. C., 14,3 et N. C., 14,3; Orléans, A. C., 240; N. C., 220.

(6) Chartres, 54 et 56.

(7) Art. 399-403 et *Procès-verbal* (B. de R., IV, p. 125).

(8) V. les textes cités par Caillemer, *op. laud.*, p. 119.

(9) Cf. Caillemer, p. 120.

(10) Notamment à Senlis, 178 (1539); cf. Mantes et Meulan, N. C., 141.

(11) Le nouveau texte fut proposé par le second Projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 84.



Les enfants qui voulaient garder le douaire de leur mère devaient donc renoncer à la succession paternelle et ne partageaient plus avec leurs frères héritiers ce qui restait de cette succession après le prélèvement des douaires. Ils devaient donc supputer les avantages de la situation de douairier ou de celle d'héritier qui n'allaient jamais sans quelque sacrifice; il fallait s'en tenir au douaire et renoncer à la succession ou venir à la succession en abandonnant le douaire. Telle de ces combinaisons pouvait être favorable aux enfants d'un mariage et désavantageuse pour ceux d'un autre. Dans les cas incertains un parti différent pouvait être pris par les enfants d'un même lit (1). La succession inégale selon les douaires cessait d'être un mode général de dévolution par lits; le système n'assurait plus aux douairiers qu'un minimum, le douaire de leur mère, à l'égard de leurs cohéritiers, comme cela se passait, depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle déjà, à l'égard des créanciers.

En supposant que les enfants s'en tiennent à leur douaire, comment concilier ce douaire, quant aux biens nobles, avec le droit d'aînesse? La question avait reçu des solutions diverses et certaines coutumes avaient écarté le douaire des enfants entre nobles (2). A Paris, dans une affaire fort complexe intéressant la grande famille des Montmorency et qui mit en jeu tous les principes du douaire des enfants, un arrêt de 1492 écarta l'aînesse entre douairiers (3) : les douairiers doivent se partager également le douaire de leur mère. Lorsque la règle de l'incompatibilité fut proclamée entre héritiers, l'aîné du premier lit devait trouver avantage à renoncer à son douaire; il conservait intacte sa prérogative d'aînesse, sauf le douaire de ses frères (4). On admit même qu'il pouvait conserver le principal manoir à l'encontre des douairiers, sauf à les récompenser en argent de leur part virile dans le douaire de leur mère, à défaut d'autres biens dans la succession (5). L'article 250 de la N. C. proclama sans ambiguïté le principe du partage égal entre les douairiers et rendit

(1) V. Caillemer, *loc. cit.*, p. 123-125.

(2) Ainsi en Beauvaisis; en Orléanais, selon *Jostice et Plet*, 12.6, §§ 3 et 35. le résidu de la succession paternelle se partageait bien selon l'aînesse, mais le douaire de la mère se partageait également entre les enfants du mariage. — En ce qui concerne les coutumes rédigées, v. les textes cités *suprà*, t. I, p. 357.

(3) *Suprà*, t. I, p. 357, n. 6.

(4) V. *suprà*, p. 352, n. 3.

(5) Discussion et références dans Caillemer, *loc. cit.*, p. 137 et s.



ainsi définitif ce nouveau coup porté, dans la pratique, à l'institution du douaire des enfants.

Le douaire des enfants, avant comme après la règle de l'incompatibilité, est considéré comme un propre paternel, encore que le douairier ne l'ait eu qu'en renonçant à la succession (1); il n'en provient pas moins du patrimoine paternel et sera dévolu aux lignagers paternels. Cependant, si le douaire préfix consistait en une somme d'argent, elle resterait sans doute réservée aux douairiers mais elle ne sortirait pas nature de propre; dans la succession des douairiers, elle serait un meuble et irait aux héritiers aux meubles et acquêts (2).

Au moyen âge, le douairier donataire rapportait la donation reçue quand il acceptait la succession et il l'acceptait normalement, tout en prélevant son douaire. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le douairier renonce nécessairement à la succession; son douaire n'est pas une portion de la succession à laquelle il est étranger; c'est un bénéfice qui lui est directement réservé par la coutume. Rien n'empêche donc, juridiquement, qu'il conserve sa donation. Du Moulin s'en tenait à cette solution qu'il trouvait peu équitable (3); mais certaines coutumes formulaient expressément l'incompatibilité des qualités de douairier et de donataire (4). Plusieurs arrêts au cours du XVI<sup>e</sup> siècle imposèrent au douairier le rapport de sa libéralité et l'article 252 de la N. C. en décida ainsi (5).

En réalité le douaire des enfants, du moins comme procédé de dévolution par lits, était vu d'un œil peu favorable par la jurisprudence : la règle de l'incompatibilité des qualités d'héritier et de douairier, l'exclusion de l'aînesse entre douairiers, la nécessité pour les douairiers de rapporter leur donation, toute cette évolution dans un sens restrictif, atteste les mauvaises dispositions de la jurisprudence à l'encontre du douaire des enfants. Pour expliquer cette lente dégradation d'une institution qui a joué un rôle important au moyen âge dans les règlements entre enfants de plusieurs lits, il ne suffit pas d'invoquer, avec Ficker, une sorte d'incompatibilité entre le douaire des enfants et le droit d'aînesse. On a bien su

(1) V. Caillemet, p. 125 et s.

(2) N. C., 259; cf. *suprà*, p. 285.

(3) *In cons. Paris.*, sur l'art. 137, n° 5 (I, p. 895); cf. Caillemet, *loc. cit.*, p. 129-131.

(4) Clermont-en-B., N. C., 168, disposition de droit nouveau d'après le *Procès-verbal* (B. de R., II, p. 791).

(5) Proposé par le premier projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 84.



concilier les deux institutions au moyen âge et si certaines coutumes excluent le douaire des enfants entre nobles, d'autres ne le font jouer que dans les successions nobles.

En réalité, les considérations féodales ou aristocratiques n'ont pas eu assez d'influence pour atteindre des institutions de droit familial bien comprises et bien soutenues. Mais le douaire des enfants, comme procédé de dévolution par lits, n'est plus une institution vivante; on le garde, comme traditionnel, sans le bien comprendre. On n'a plus, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, cette répugnance instinctive à l'égard des secondes noces; on ne voit pas là, en tout cas, une raison suffisante de faire échec à l'idée de partage égal, entre tous les enfants d'un même père. Tandis que la réserve du *maritagium* de la mère disparaît entièrement entre nobles, le douaire des enfants subsiste, mais rabougri. Les complications que son fonctionnement engendre et où se jouait l'esprit délié et volontiers subtil du moyen âge, découragent les docteurs et les praticiens, nourris des principes simples et clairs de la dévolution romaine. Tous ces enfants de divers lits ne sont-ils pas enfants d'un même père et n'est-il pas préférable qu'ils lui succèdent également, à moins qu'il ne s'agisse d'enlever aux créanciers les derniers lambeaux du patrimoine familial, compromis par les prodigalités du père ? (2)

---

(1) V. sur ce point l'exposé et les critiques judicieuses de Caillemer, *loc. cit.*, p. 139 et s.

(2) *Suprà*, p. 366.



## CHAPITRE VIII

### Donations et testaments

Malgré les différences précises introduites par la technique romaine entre ces deux institutions, un trait essentiel les rapproche; ce sont des actes à titre gratuit dont l'usage comporte un double risque : dépouiller la famille sans compensation, ou troubler entre les héritiers du disposant la répartition fixée par la coutume. Nous savons de quelle manière il a été paré, plus ou moins heureusement, à ce double risque (1). Il n'y a pas à y revenir; mais il faut rechercher par quels procédés il était permis à un individu de disposer de ses biens à titre gratuit.

A une époque tardive et un peu artificiellement, ces deux procédés furent ramenés à deux types; mais, dans le très ancien droit parisien, comme ailleurs, ces deux types sont pratiquement confondus dans des institutions complexes, moins souples que le vrai testament, mais bien plus nuancées que la donation entre vifs ordinaire. Des travaux importants en ont assez récemment décrit l'origine (2). Il faut se borner à en présenter ici quelques variétés, à l'aide des documents parisiens.

Ces institutions, on le sait, ont été péniblement forgées, dans des circonstances difficiles, pour donner satisfaction au sentiment religieux qui inspirait aux disposants, pendant leur vie ou en prévision d'une mort prochaine, des libéralités en faveur des églises et des établissements ecclésiastiques. Les disposants entendent sacrifier, pour le salut de leur âme (3), une partie de leur patrimoine et accomplir ainsi une œuvre

(1) V. *suprà*, p. 151 et s. et p. 304 et s., en ce qui concerne la famille, et p. 368 et s. en ce qui concerne le maintien de la répartition coutumière.

(2) H. Auffroy, *L'évolution du testament en France, des origines au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1899; Robert Caillemer, *Origines et développement de l'exécution testamentaire (époque franque et moyen âge)*, Lyon, 1901. — Voir aussi Brissaud, p. 1578 et s.; Viollet, p. 921 et s.

(3) *Liber test.*, n<sup>o</sup> 61 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 13 (avant 1067) : *de redemptione anime sue sollicitus*; les donateurs se préoccupent aussi très souvent du salut de leurs parents défunts : *Liber test.*, n<sup>o</sup> 34 (fin XI<sup>e</sup> s.) et n<sup>o</sup> 31 (1108) = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>os</sup> 45 et 123.



méritoire, une *aumône* (1). Ils ne sont pas du tout dans l'état d'esprit du testateur romain, qui veut se réserver, jusqu'au bout, le droit de changer, ni dans celui du donateur germain ou franc dont la donation appelle d'ordinaire des services ou des prestations en contre-échange et qui entend, pour les assurer mieux, garder quelque droit de reprise sur les biens donnés (2). L'aumône n'est méritoire que si elle est définitive, au moins dans l'intention du disposant. C'est à ce caractère définitif que l'établissement ecclésiastique tient le plus, car il faut qu'il sache sur quoi il peut compter. Pour le surplus, il est patient, parce qu'il dure au delà d'une vie d'homme; et pouvant attendre il se prêtera volontiers au désir du disposant de retenir quelque temps encore, pour lui ou pour ses proches, la jouissance de son aumône, pourvu que sa volonté de donner soit loyale et irrévocable. Si cette analyse d'intentions est exacte, pour les disposants comme pour les gratifiés, elle doit se refléter aux nuances de la technique à une époque où les institutions sont d'une plasticité parfaite.

L'aumône se traduit parfois par un règlement définitif, à effets immédiats, de la situation du disposant, parvenu sans doute au soir de sa vie et désormais sans espoir de postérité. Elle implique en même temps qu'abandon du patrimoine une sorte d'abandon de la personne au monastère gratifié. Ainsi, au début du *x<sup>e</sup>* siècle, Heutruide de Saint-Cloud donne à Saint-Martin des Champs tout ce qu'elle possède et ses meubles après sa mort; le prieur assurera sa subsistance sa vie durant (3). Au milieu du *xiii<sup>e</sup>* siècle, Heudiarde, converse, fait un règlement analogue qu'elle qualifie de testament (4). En 1254, deux époux se donnent en pure et perpétuelle aumône, eux et leurs biens, au prieuré de Gournay-sur-Marne (5);

(1) L'expression *dare in elemosinam* revient sans cesse dans les chartes; v. par exemple *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>os</sup> 482, 499, 528, 579, 609, 621, 667, 678, 694 (fin du *xiii<sup>e</sup>* et début du *xiiii<sup>e</sup>* siècle); je ne relève pas les exemples postérieurs. La donation elle-même est qualifiée d'*elemosina*, ainsi *Cart. de la Roche*, n<sup>o</sup> 1 (1190 ou 1196).

(2) V. H. Brunner, *Die Landschenkungen der Merovinger und der Agilolfinger*, monographie parue en 1885 dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin et reproduite en 1894 dans ses *Forschungen zur Geschichte des deutschen und französischen Rechtes*, p. 1-59.

(3) *Liber test.*, n<sup>o</sup> 43 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 125.

(4) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 359 : *testamentum suum fecit*.

(5) *Ibidem*, n<sup>o</sup> 1117; exemples analogues, plus anciens, dans Auffroy, *loc. cit.*, p. 404 et s., où il s'agit toujours d'époux sans enfants. — Cf. *Cart. des Vaux de Cernay*, n<sup>o</sup> 677 (1266) : deux époux donnent aux moines irrévocablement la moitié de leurs meubles dont ils gardent la jouissance; n<sup>os</sup> 660 et 674 (donation de tous biens avec réserve d'usufruit); n<sup>o</sup> 783 (1276), donation de tous biens avec transfert immédiat *absque aliquo retentu*.



le prieuré leur remettra chaque semaine les prestations accoutumées en pareil cas, ce qui prouve bien que la combinaison était courante, et quand l'un des époux mourra, l'autre entrera au prieuré comme convers ou converse. Un peu plus tard, un arrangement analogue est passé, par deux actes distincts, entre Saint-Martin des Champs et un malade que l'on promet d'ensevelir sous l'habit de moine et qui garde cependant la libre disposition de certains de ses biens (1).

Mais, le plus souvent, le disposant a de la postérité ou tout au moins de la famille et son aumône ne porte que sur un bien particulier. Dans le cas le plus simple, en pleine santé, il donne sans en rien retenir tel ou tel élément de son patrimoine. Selon le droit commun, l'acte implique un dessaisissement entre les mains du seigneur, dessaisissement dont les brèves notices que nous possédons pour l'époque ancienne ne nous ont pas toujours conservé le souvenir (2). Il s'accompagne en outre d'une cérémonie bien plus souvent mentionnée : l'investiture symbolique de l'établissement gratifié par le dépôt du don sur l'autel du saint (3), en présence d'une nombreuse assistance (4) que l'on conjure parfois de défendre, à l'avenir, les droits de l'église (5). Lorsque ces formalités ont été accomplies, l'acte est irrévocable en ce qui concerne le disposant : toute tentative de reprise serait une voie de fait (6).

Il se peut aussi que le disposant se décide seulement *in extremis* à effectuer son aumône. Vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Guerri, atteint du mal dont il doit mourir, donne quatre

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 1296-1297 (20 déc. 1284).

(2) *Chartes de Saint-Germain-des-Prés*, n° 225 (fin du XII<sup>e</sup> s.) : Gilbert de Meulan, donateur, *dimisit et se devestivit* dans les mains du seigneur qui, avec ses proches, *investierunt* les moines. Cf. *suprà*, p. 8 et s. — Naturellement, quand il s'agit d'une donation d'alleu, comme dans *Liber test.*, n° 90 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 48 (1094), il ne peut être question d'investiture par le seigneur.

(3) Mentions nombreuses de la fin du XI<sup>e</sup> siècle dans *Liber test.*, nos 8, 9, 12, 16-20, 31, 40, 55 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 50-51, 28, 44, 103, 47, 72, 26, 123, 69, 111. — Dans un acte du début du XII<sup>e</sup> siècle (*Liber test.*, n° 74 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 122), quoique la donation soit faite par les deux époux, c'est la femme qui pose le don sur l'autel parce qu'il est de son héritage. Parfois, le dépôt sur l'autel est effectué par un homme du donateur : *loc. cit.*, n° 89 = n° 136. Il est aussi parfois question de tradition ou d'investiture faite aux moines sans que la forme en soit précisée : *Cart. de Saint-Martin de Pontoise*, n° 21 (fin du XI<sup>e</sup> s.); *Cart. de la Roche*, n° 1 (fin du XII<sup>e</sup> s.).

(4) *Liber test.*, n° 5 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 59 (1081-1095); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 483, 499 (fin du XII<sup>e</sup> s.).

(5) *Liber test.*, n° 72 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 39.

(6) *Cart. de Longpont*, n° 140 (vers 1108).



arpents de vigne à Saint-Martin des Champs et venant en personne à l'église pose le don sur l'autel; puis regagnant sa maison, il meurt quelques jours après (1). Un tel acte, impliquant en droit dessaisissement immédiat, remplit pratiquement la fonction du testament car le disposant a gardé la jouissance du bien jusqu'à ses derniers jours. Mais il présente des risques sérieux : nul chrétien n'est assuré de pouvoir effectuer son aumône en sa dernière maladie; ne peut-il être frappé de mort subite, et même s'il réalise son dessein n'est-il pas à craindre que sa famille ne s'oppose avec plus d'obstination à une libéralité qu'il n'a pas su, en pleine santé, lui imposer ?

Pour parer à ces inconvénients, on a inventé d'assez bonne heure, semble-t-il, un expédient. La libéralité est réalisée en pleine santé, avec dessaisissement immédiat; mais le bien donné est retransféré au donateur sa vie durant, moyennant le paiement d'un cens recognitif (2); par ce double mouvement, le gratifié est devenu propriétaire irrévocable et le disposant obtient de lui la jouissance du bien à un autre titre. Un peu plus tard, la donation avec réserve d'usufruit réalisera les mêmes conséquences (3).

Une combinaison analogue, à peine plus compliquée, permet à un donateur d'assurer à une tierce personne la jouissance pendant sa vie du bien donné; une telle stipulation est courante lorsque la libéralité est faite par des gens mariés (4) mais elle peut profiter aussi à des parents (5). Il ne semble pas que de telles combinaisons aient soulevé, en droit, de difficultés (6). La très souple notion que l'on avait alors

(1) *Liber test.*, n° 34 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 45; *Cart. des aux de Cernay*, n° 24, p. 35 : *in fine vite sue temporalis* (vers 1162); exemples analogues pour la région chartraine et la Bretagne dans Auffroy, *loc. cit.*, p. 410, n. 2.

(2) *Liber test.*, n° 65 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 27 (fin du XI<sup>e</sup> s.); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 862 (1227).

(3) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 549 (1255) : *retento sibi... usufructu*; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1211 (1266).

(4) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 24, p. 35; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 496 (1187-1188); n° 1026 (1243); ajoutez les textes cités *supra*, p. 288, n. 1.

(5) *Liber test.*, n° 23 : réserve en faveur d'un frère, avec cette précision que le douaire de sa femme ne portera pas sur le bien donné.

(6) Voici un acte particulièrement clair et d'autant plus intéressant qu'il nous a conservé un rare exemple d'une libéralité faite à un fils; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 414 (1172-1173) : Adam de Brie fait une donation à son fils Thibaud; *devestivit se de omnibus his predictis in manus dominorum... et filium suum Theobaldum investiri fecit*; puis le fils remet tous les biens à son père pour qu'il en jouisse sa vie durant. — Cf. *Cart. gén. de Paris*, n° 360 (1150) et n° 515, analysé *infra*.



d'une saisine distincte s'appliquant à chaque droit différent et susceptible de disparaître *ad tempus*, lors d'un événement déterminé d'avance, suffisait à tout (1).

Le donateur pouvait encore se décider à disposer de ses biens à la veille d'un acte grave, comme le départ à la Croisade (2). Les risques d'un tel voyage étaient sérieux et cependant on pouvait escompter un heureux retour. Une donation immédiate en propriété, avec retransfert de la jouissance s'adaptait convenablement à la situation (3). Au milieu du <sup>xii</sup>e siècle, Bouchard d'Athis, à la veille de partir en Terre Sainte donne une vigne aux moines des Vaux de Cernay (4) : s'il revient vivant, il donnera 12 livres aux moines et jouira pendant sa vie des fruits de la vigne, qui, à sa mort, fera définitivement retour aux moines.

Toutes ces combinaisons prouvent que le principe exigeant la dessaisine-saisine pour tout déplacement de droit réel ne gênait guère les donateurs. Ils en arrivèrent même, semble-t-il, tout en réalisant irrévocablement leur libéralité, à en retarder l'effet jusqu'au jour de leur décès. Ces dons *post obitum* ou *post decessum*, dont nous avons des exemples depuis la fin du <sup>xii</sup>e siècle jusqu'en plein <sup>xiii</sup>e (5), ressemblent à des testaments qui seraient irrévocables. Et il faut bien admettre que cette notion, singulière pour un Romain, ne répugnait pas aux gens du moyen âge puisque nous rencontrons au <sup>xiii</sup>e siècle des actes qualifiés de testaments ou de dernières volontés et qui sont faits irrévocablement : *pure et simpliciter, sine spe revocandi* (6). Mais déjà à cette époque

(1) V. *suprà*, p. 48, n. 9.

(2) Sur ce point, v. Auffroy, *loc. cit.*, p. 424 qui suppose que ces voyages en Terre Sainte firent naître le besoin de libéralités révocables.

(3) *Cart. gén. de Paris*, n° 515 (1173) : un prêtre, à la veille de partir pour Jérusalem, donne trois maisons à saint Victor; l'abbaye est investie des trois maisons par les sergents du seigneur, le donataire se réservant l'investiture qu'il doit avoir sa vie durant.

(4) *Cart. des Vaux-de-Cernay*, n° 8.

(5) *Liber test.*, n° 58 (vers 1083), n° 98 (fin du <sup>xii</sup>e siècle) = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 24 et 37; *ibidem*, n° 498 (1188-1189); n° 980 (1238) : une veuve *in sanitate prospera* donne en perpétuelle aumône 10 livres de rentes *post decessum ipsius*; *Cart. de la Roche*, n° 28 (1248); *Cart. des Vaux-de-Cernay*, n° 684 (1267) : un prêtre donne *donacione facta inter vivos* 50 livres à prendre sur ses biens *post obitum ipsius*. — D'après un acte de 1094, *Liber test.*, n° 90 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 48, ces donations *post decessum*, comme celles à effets immédiats, exigent pour être valables le dépôt du don sur l'autel.

(6) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 632 (1263) : le châtelain de Bunou lègue aux moines par *testamentum suum* le quint de son hérité; il entend *quod hec donatio... irrevocabilis esset*; cf. n° 884 (1286) : le disposant, malade de corps mais sain d'esprit, entend *ordinasse testamentatum suum seu ultimam voluntatem*; l'acte est fait *pure et simpliciter, donacione facta inter vivos et sine spe revocandi*. — Cf. R. Caillemet, *Exécution testamentaire*, p. 322.



le testament est pleinement ressuscité et l'on peut, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, étudier sous les deux types de la donation entre vifs et du testament des procédés de disposer à titre gratuit qui ne servent d'ailleurs plus uniquement à réaliser des aumônes (1).

## SECTION I. — Les donations entre vifs.

### § 1. — AU MOYEN AGE.

Nous ne possédons que des renseignements très clairsemés sur la théorie des donations entre vifs dans la région parisienne au moyen âge. D'Ableiges esquisse dans un court chapitre une sorte de classification des actes à titre gratuit où il n'y a que des indications; d'ailleurs intéressantes (2). Il y range encore le don testamentaire, le plus favorable de tous; parmi les dons entre vifs, le don *pour noces* et le don *pour aller à l'école* sont considérés comme *récompensatifs* ou *remunératifs* et sont aussi *moult favorables*. Parmi les autres dons, certains sont de *simple volonté*, c'est-à-dire, sans doute, qu'ils n'ont d'autre cause que la volonté arbitraire ou le caprice du donateur; ce sont probablement les moins favorables de tous, quoique le texte ne le dise pas expressément. Par ailleurs nous avons quelques traces de l'existence du don à cause de mort, sans doute emprunté à la technique romaine et considéré comme révocable, de même que le testament (3).

Le trait caractéristique de la donation entre vifs est d'être irrévocable (4) et ce trait se manifestera par un dessaisissement immédiat et définitif du donateur (5). Dès la première moitié

(1) V. déjà l'acte de 1172-1173 cité *suprà*, p. 477, n. 6.

(2) *Gr. Cout.*, p. 200; il est bon de voir les mss. qui contiennent des variantes intéressantes, notamment : ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 171 v<sup>o</sup>; Harley 4426, f<sup>o</sup> 76; Vatican 4790, f<sup>o</sup> 6.

(3) Arch. nat., X<sup>1</sup>49, f<sup>o</sup> 92 = Furgeot, n<sup>o</sup> 2886 (12 avril 1340) : Pierre de Maureux a donné tous ses biens meubles à sa fille, mais sans s'en dessaisir, et ses exécuteurs testamentaires en ont pris possession, après un inventaire régulier; la fille allègue vainement qu'il s'agit d'une donation entre vifs irrévocable; le Parlement donne gain de cause aux exécuteurs testamentaires soutenant que l'acte était *donacio mortis causa* que le donateur pouvait modifier et avait effectivement modifié par son testament. — Cf. *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 176.

(4) Félibien, III, p. 216 (1276) : donation faite *inter vivos et irrevocabiliter*; *Cart. de N.-D. de Paris*, IV, p. 179-180 : donation *facta inter vivos sine spe aliqua revocandi donum*.

(5) Arch. nat., X<sup>1</sup>48, f<sup>o</sup> 168 v<sup>o</sup> = Furgeot, n<sup>o</sup> 3507 (25 mai 1341) : le Parlement donne raison à une partie invoquant la nullité d'une donation où il n'y a pas eu divest-vest par les mains du seigneur. Le principe est posé clairement par *Cout.*



du XIII<sup>e</sup> siècle, nous possédons des actes de donation calqués sur les actes de vente, contenant comme eux obligation de garantie, serment et renonciation à tous remèdes ou exceptions. (1) Mais ces actes n'ont par eux-mêmes aucune signification et ne créent aucun droit pour le donataire s'ils n'ont été accompagnés d'un dessaisissement du donateur, d'une tradition. Normalement la tradition s'effectuera, selon le droit commun, par l'intermédiaire du seigneur, au moins quand il s'agit d'un bien féodal; et cette formalité était sûrement obligatoire au XIV<sup>e</sup> siècle (2). Mais dès cette époque apparaissent, comme il a été dit (3), des clauses de tradition feinte, insérées dans l'acte de donation sous l'influence du droit savant.

La nécessité d'un dessaisissement immédiat et définitif n'empêche d'ailleurs pas le donateur de se réserver, s'il le désire, l'usage plus ou moins large des biens donnés. On trouve, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, des constitutions de précaire au profit du donateur, qui paraissent bien continuer la pratique ancienne de la remise à charge de cens du bien donné (4). Plus simplement, le donateur, en se dessaisissant, déclare qu'il retient l'usufruit (5). Il peut même se réserver le droit de disposer par testament de quelques-uns des biens donnés, avec ou sans l'indication d'un maximum, ces dispositions dernières étant réglées par l'usage (6).

D'autres combinaisons plus complexes ont été pratiquées. En 1237, deux époux font à leur fille et à ses hoirs de corps une donation sous réserve d'usufruit et stipulent que si la donataire décède sans postérité la donation ira à l'église

*not.*, n° 143 et par le ms. Rouen 804 du *Gr. Cout.*, f° 33 v°. — La règle *donner et retenir ne vaut* est formulée avec ce sens précis, pour l'année 1290, par l'*Anc. Cout. de Champagne*, c. 44.

(1) Bon exemple de septembre 1234 dans les *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 930.

(2) *V. supra*, p. 8 et s. et p. 23 et s.

(3) *V. supra*, p. 30 et s.

(4) *Collection du Vexiu*, 15, f°s 68 v°-70 (1285), pour la région de Meulan; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 898 (1289), pour la région de Gisors.

(5) *V.*, outre les textes cités *supra*, p. 477, n. 3, Félibien, III, p. 309 (1294) et *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 6, qui vient des Maureux, *Ord. de plaider*, ms. fr. 19832, f° 29.

(6) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 609 (1261) : deux époux donnant leurs meubles et conquêts aux moines se réservent, outre l'usufruit, le droit de disposer de 6 livres *ad suam ultimam voluntatem faciendam*; Viard, *Doc. parisiens*, n° 108 (1332) : réserve de faire des dons mobiliers par testament. — Le ms. Rouen 804 du *Gr. Cout.*, f° 33, pour condamner avec le droit écrit la donation de tous biens allègue qu'elle empêcherait le donateur de pourvoir à son âme par testament... chose moult repprouvée et dampnable.



Notre-Dame de Paris pour la fondation d'une chapellenie (1). En 1225, deux époux dont le fils est moine l'ont mis en saisine de tous les biens qu'ils entendent consacrer à leurs aumônes; il en jouira sa vie durant et devra exécuter les volontés de ses parents; s'il mourait prématurément ou s'il cessait, pour une cause quelconque, de posséder les biens, ils feront retour aux donateurs ou à ceux à qui les lettres de donation auront été transmises pour exécuter les aumônes (2). Cet acte curieux semble conserver quelque souvenir de l'ancienne pratique du salmann, intermédiaire chargé d'assurer l'exécution de la donation. Il achève de prouver en tout cas que la règle du dessaisissement irrévocable et définitif était appliquée sans rigueur et n'entravait nullement les intentions légitimes des donateurs.

Les textes parisiens ne contiennent à peu près rien sur la capacité de transmettre ou de recevoir par donation. Nous savons seulement que toute personne franche et raisonnable peut donner son bien à une personne capable, sans fraude ni *mauvaistié* et pour des motifs d'affection raisonnable (3). De telles formules manifestent une intéressante direction d'esprit et elles impliquent un contrôle de la justice très large et soutenu par le sentiment général sur les motifs déterminant la donation et sur son importance par rapport à la fortune du donateur. D'Ableiges sous-entend le même contrôle quand il cherche à classer les diverses catégories de donations suivant leur caractère plus ou moins favorable (4). Nous pouvons admettre encore que, dans l'exercice de ce contrôle, les tribunaux n'ont pas été trop gênés par un principe abstrait donnant au propriétaire le droit de disposer librement et même capricieusement de ses biens. Le droit du propriétaire s'exerçait alors, malgré l'influence des idées romaines, dans une atmosphère morale bien différente.

Mais quand on a constaté cette direction d'esprit et postulé ce contrôle, d'autant plus nécessaire, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, que la théorie de la réserve coutumière ne s'étend plus aux donations entre vifs, on est assez embarrassé pour préciser, faute de textes. Nous savons pourtant que les donations

(1) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 433.

(2) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 838. — V. des actes analogues cités par R. Caillemet, *loc. laud.*, p. 340, n. 2.

(3) *Cout. not.*, n° 143; ajoutez *Ps. des Marès*, n° 141.

(4) V. *suprà*, p. 479.



faites en fraude des droits des créanciers étaient nulles (1); il en était de même sans doute d'une donation inspirée non par une affection positive et légitime pour le donataire mais par un sentiment de haine à l'égard des héritiers naturels (2), ou d'une donation entre concubins, réprouvée par les conceptions morales du moyen âge (3). Par contre une donation raisonnable pouvait être faite à un enfant naturel en exécution de l'obligation alimentaire qui incombait à ses auteurs (4). Par ailleurs, comme il a été déjà dit, il serait hasardeux de conjecturer que d'une manière générale la jurisprudence eût le droit d'annuler ou de réduire des libéralités faites à des étrangers pour des motifs honorables ou faites à quelque héritier au détriment des autres et au mépris du principe d'égalité (5).

## § 2. — APRÈS LA RÉDACTION DES COUTUMES.

L'insuffisance de la tradition juridique parisienne en matière de donation entre vifs se révèle à ce trait : l'A. C. ne contenait sur cette question que quelques articles épars aux titres du testament et du don mutuel (6). La N. C. les regroupa en les complétant et les mit en tête d'un titre consacré aux donations en général et au don mutuel (7). D'ailleurs, les auteurs ont suffisamment écrit sur la matière pour qu'il

(1) *Const. du Châtelet*, n° 81; *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f° 33, pour le cas seulement où il s'agit d'une donation de tous biens; ces deux textes invoquent le droit romain.

(2) Une telle donation serait sans doute nulle pour *mauvaistié* : *Ps. des Marès*, n° 141. — En 1342, une veuve qui a donné tous ses biens à son gendre et à sa fille en demande la nullité pour fraude et lésion : *Arch. nat.*, X<sup>149</sup>, f° 234; le Parlement décide que ses biens meubles lui seront rendus, à charge pour elle de payer ses dettes; le gendre gardera les immeubles, à condition de payer à la veuve une pension annuelle égale au revenu moyen des héritages. Les termes de l'arrêt ne sont pas explicites, mais les parties plaidaient avant tout sans doute sur l'exécution des conditions mises à la donation.

(3) V. pour l'Anjou, *Cout. de 1411*, n° 239.

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 213 (21 déc. 1398); cf., pour l'Anjou, *Cout. de 1411*, n° 243.

(5) Le ms. Rouen 804 du *Gr. Cout.*, f° 33, de même qu'il condamne en invoquant la *raison escripte* la donation de tous biens présents et à venir, déclare nulle comme faite en fraude des droits des autres enfants, la donation de tous ses biens faite par le père à l'un de ses enfants. La solution, pour ce cas extrême, est plausible, mais, pour les cas moins nets, je ne puis que renvoyer à ce qui a été dit *suprà*, p. 377.

(6) Art. 97-98 et 160-161; ces articles, dont les deux premiers se répètent, étaient déjà dans le Projet de 1507 : *Travaux préparatoires de l'A. C.*, art. 97 et 166-167.

(7) Art. 272-277; sur l'élaboration de ces textes, v. *Manuscrits de Simon Marion*, p. 86-88.



soit aisé de dégager l'esprit de la réglementation parisienne (1), voisine du droit commun que précisera la grande Ordonnance de 1731. Il convient seulement de ne pas se perdre dans les détails.

L'acte à titre gratuit n'est plus au xvi<sup>e</sup> siècle une aumône qu'il convient de favoriser de toutes manières. L'aumône, dans la mesure restreinte où elle subsiste, s'inscrit au testament. La donation entre vifs est, normalement, un acte civil d'autant plus dangereux pour les héritiers naturels qu'il échappe à la réserve coutumière et n'est soumis qu'à la restriction bien moins grave tenant à la légitime de droit (2). Il est à craindre que le donateur n'y recoure par rancune ou par haine à l'égard de ses héritiers. Et comme d'autre part on admet volontiers, sous l'influence du droit romain, que le droit de disposer de ses biens, même à titre gratuit, est une faculté de droit naturel (3), il ne subsiste qu'un moyen de contenir les donations dans de justes limites : placer nettement le donateur en présence de l'acte définitif, irrévocable qu'il accomplit, dissiper sur ses conséquences toute illusion qui pourrait le déterminer à jouer un mauvais tour à ses héritiers, l'obliger à un vrai sacrifice personnel et immédiat, marquant d'une manière positive qu'il préfère son donataire à soi-même (4).

La méthode, en somme, spéculé hardiment sur l'égoïsme de l'homme que la passion entraînera parfois à préférer, dans une perspective lointaine, le gratifié à ses héritiers naturels, mais qui résistera davantage aux motifs parfois légitimes l'induisant à préférer, tout de suite, le donataire à soi-même. Elle ne comporte qu'une exception qui achève d'en éclairer le sens : elle ne s'applique pas aux donations faites en contemplation d'un mariage. Ici le but, on ne peut plus favorable, emporte tout et rend superflues les recherches d'intention (5). Par ailleurs, la méthode appliquée avec une remarquable finesse d'analyse domine toute la théorie des donations dans son dernier état.

(1) Je n'ai utilisé, en dehors des commentateurs de la coutume, que Bourjon et Pothier, dont le *Traité des donations entre vifs* est cité d'après l'édition in-4<sup>o</sup> des *Œuvres posthumes*, t. II, 1787, p. 437-551.

(2) Cf. *suprà*, p. 315 et p. 365.

(3) Pothier, *loc. cit.*, p. 463. V. sur ce point les justes observations de Brissaud, p. 1596.

(4) Ces considérations sont développées par Ferrière, *Corps et compilation*, III, p. 1221, n<sup>o</sup> 8, par Pothier, p. 463 et mieux encore par Bourjon, *Droit commun*, II, p. 77, n<sup>os</sup> 1 et s. et p. 105, n<sup>os</sup> 1-4.

(5) V. ce qui est dit *infra*, p. 490.



Elle permit d'abord d'éliminer la forme bâtarde de la donation à cause de mort. L'article 277 de la N. C. considérait comme une donation à cause de mort la donation même qualifiée entre vifs faite par *personnes gisans au lit malades de la maladie dont ils décèdent*. On en déduisait aisément que la vraie donation entre vifs devait être faite *en santé*, car c'est seulement dans cet heureux état qu'on peut ressentir tout le prix qui s'attache à la possession des biens de ce monde. Mais devait-on assimiler la donation à cause de mort à un testament révocable et soumis à la réserve des quatre-vingts, ou devait-on l'annuler ? Les coutumes s'étaient partagées sur ce point (2) et, dans le silence de la coutume de Paris, les commentateurs hésitèrent longtemps (3). Bourjon se décida pour la nullité complète, en considérant que le dépouillement immédiat était l'âme de la donation et que le malade, opprimé par la crainte de la mort, ne se dépouillait pas lui-même mais dépouillait ses héritiers (4). L'ordonnance de 1731, article 3, trancha le débat dans ce sens adoptant, nous dit Pothier, le parti le plus autorisé en doctrine (5).

Le donateur *en santé* devait être franche personne, d'entendement sain, et âgé de vingt-cinq ans (6); toutefois le mineur qui se marie ou qui a obtenu des lettres de bénéfice d'âge peut, à partir de vingt ans, disposer de ses meubles (7). La femme mariée ne peut donner qu'avec l'autorisation de son mari ou de justice (8). Les morts civils n'ayant pas de patri-

(1) Le premier Projet rédigé en 1580 (*Manuscrits de Simon Marion*, p. 87) considérait la donation comme un testament si le testateur malade décédait dans les quarante jours. Ce délai, suggéré par la pratique de la résignation *in favorem*, ou celui de trente jours avait été admis à Sens, N. C., 109, à Lorris-Montargis, A. et N. C., 138, à Orléans, A. C., 232 et en Normandie, 447. Mais on préféra, en définitive, laisser toute latitude à la jurisprudence; dans le même sens, Blois, 171; Orléans, N. C., 297.

(2) Blois, 270 et Bretagne, 209 annullent les donations à cause de mort; Berry, 18, 18 et Nivernais, 27, 5, les valident sauf à les rapprocher des testaments dans la forme ou au fonds.

(3) Ferrière, III, p. 1360, n° 21, termine ainsi un long exposé de la controverse : *on peut prendre tel party que l'on veut, chacun selon son inclination et son génie*.

(4) *Droit commun*, II, p. 78, n° 4; p. 108, nos 5 et s.

(5) *Loc. cit.*, p. 442; de fait la solution de l'ordonnance avait été déjà proposée par Lamoignon, *Arrêts*, tit. des donations, art. 20.

(6) A. C., 97-98; N. C., 272.

(7) N. C., 272; Bourjon, II, p. 75 et s.; Pothier, p. 438.

(8) Cela était dit expressément par un article du premier Projet qui ne fut pas retenu (*Manuscrits de Simon Marion*, p. 88); cf. Sens, A. C., 98; N. C. 111; mais la solution fut déduite de l'art. 223 de la N. C. : Ferrière, III, p. 1175, nos 49 et s.; Bourjon, II, p. 81, n° 8; Pothier, p. 438.



moine étaient incapables de donner (1); les aubains, par contre, incapables de tester, avaient le droit de disposer de leurs biens entre vifs à titre gratuit, car la donation est un contrat du droit des gens (2).

Ils avaient de même, sans difficulté, la capacité de recevoir par donation, qui était refusée aux religieux et autres morts civils (3). Les concubinaires ne pouvaient se faire de donation (4). Les bâtards simples étaient capables de recevoir des donations à titre particulier (5), même considérables, mais non des donations universelles; les bâtards adultérins ou incestueux ne pouvaient recevoir que des aliments (6). La coutume de Paris, après l'ordonnance de 1539, défendait aux tuteurs et autres administrateurs, ainsi qu'aux pédagogues, de rien recevoir de leur pupille ou élève (7).

Au XVI<sup>e</sup> siècle encore, les actes de donation ne sont soumis à aucune forme spéciale; ils peuvent être faits sous le seing manuel des parties (8). C'est au XVII<sup>e</sup> siècle seulement qu'apparaît, non sans timidité (9), l'exigence d'un acte notarié. Les auteurs allèguent pour la justifier, que le donateur pourrait conserver par devers lui l'acte de donation sous seing privé et révoquer sa libéralité, pratiquement, en le détruisant (10). L'ordonnance de 1731 confirma ces exigences formalistes en précisant même qu'il soit dressé minute de l'acte passé devant notaire (11). Dans le même ordre d'idées, l'ordonnance de 1539 avait déjà exigé une acceptation expresse

(1) Bourjon, II, p. 81, n° 3.

(2) Pothier, p. 438.

(3) Ferrière, IV, p. 177 et s.; Pothier, p. 445 et s.

(4) Ce n'était pas des personnes capables aux termes de la coutume (A. C., 97-98; N. C., 272); cf. Anjou, 342; Bourjon, II, p. 88, nos 1 et 5; Pothier, p. 448.

(5) Exemple de 1541 dans Coyecque, *Actes notariés*, n° 2022.

(6) Ferrière, IV, p. 184, nos 34 et s.; Bourjon, II, p. 90, nos 1-7; Pothier, p. 449. Cf. Anjou, 345. Normandie, 439, défendait de rien donner aux bâtards.

(7) Art. 276; ord. de 1539, art. 131; v. Bourjon, II, p. 92 et s.

(8) En 1540, une donation présentée à l'insinuation fut refusée parce qu'elle n'avait pas été passée par devant deux notaires et qu'elle était revêtue seulement du seing manuel des parties; le lieutenant civil du Châtelet, sur requête, ordonna l'insinuation: Campardon et Tuetey, *Registres d'insinuations du Châtelet de Paris*, n° 487. — Les donations d'argent et d'objets mobiliers que nous appelons aujourd'hui dons manuels étaient dispensées de toute forme et valaient par la simple tradition à cause de la maxime *en fait de meubles, possession vaut titre*: Bourjon, II, p. 109, n° 10.

(9) Un arrêt du 5 mai 1626, cité par Ferrière, III, p. 1089, n° 50, valida une donation faite par lettre missive; mais il s'agissait d'une donation rémunératoire, d'ailleurs modique, et l'arrêt ne tirait pas à conséquence.

(10) Ferrière, III, p. 1098, nos 48 et s.

(11) Art. 1<sup>er</sup>; cf. Bourjon, II, p. 107, nos 1-2; Pothier, p. 484-485.



de la donation par le donataire, soit dans l'acte même, soit par acte séparé, ce qui allait au delà du droit commun des contrats, qui se contente d'un consentement tacite (1). Une telle sévérité dans la forme révélait le désir d'entraver un acte licite mais dangereux pour la famille et comme tel traité peu favorablement.

Le même esprit inspira sans doute, en 1539, la résurrection de l'insinuation, formalité d'origine romaine (2); les considérations fiscales, étroitement mêlées à tant d'initiatives heureuses en matière de droit privé, n'auraient point à elles seules suffi à l'acclimater dans la pratique parisienne (3). L'insinuation est une formalité de publicité : l'acte de donation doit être transcrit intégralement sur des registres spéciaux, conservés d'ordinaire au greffe de la juridiction royale, et dont les tiers intéressés pouvaient obtenir communication (4). Cette publicité méthodique se substituait à point nommé à la publicité défailante qui résultait, dans le régime primitif, de la dessaisine-saisine par l'intermédiaire du seigneur (5).

L'ordonnance fut appliquée sans résistance, alors que des tentatives analogues pour les actes à titre onéreux échouèrent (6). Toutes les donations, même les donations rémunératoires (7), devaient être insinuées, dans les quatre mois de leur acceptation expresse, au domicile du donateur et au lieu de la situation de l'immeuble donné (8). La publication était exigée dans l'intérêt des héritiers et des créanciers du donateur qui auraient pu accepter la succession du donateur ou lui prêter de l'argent à mal escient (9). Aussi la donation non

(1) Ord. de 1539, art. 133; v. pour les détails Ferrière, III, p. 1077, nos 7-12; Bourjon, II, p. 119 et s.; Pothier, p. 457-462. — Les donations par contrat de mariage étaient dispensées d'acceptation spéciale : Bourjon, II, p. 124, nos 30 et s.

(2) On trouvera sur l'insinuation tous les détails désirables dans Ferrière, III, p. 1593-1640, à propos de l'art. 284 exigeant l'insinuation des dons mutuels, et dans Pothier, p. 470-484.

(3) Certaines coutumes rédigées au début du xvi<sup>e</sup> siècle déclaraient que l'insinuation n'était pas nécessaire : Sens, A. C., 102; Lorris-Montargis, N. C., 11,8; Orléans, A. C., 237. — La coutume de Normandie, art. 447-448, est l'une des rares qui parlent de l'insinuation.

(4) Les Archives nationales possèdent la série complète des registres d'insinuations du Châtelet; les plus anciens ont été inventoriés par Campardon et Tuetey dans la *Collection de l'Histoire de Paris*; ces registres contiennent les plus curieux documents; il est à souhaiter qu'ils soient un jour méthodiquement explorés au point de vue juridique.

(5) V. *suprà*, p. 41.

(6) Du moins jusqu'à l'édit de 1703 : *suprà*, p. 42.

(7) Au moins depuis l'ord. de 1731 : Bourjon, II, p. 126, n° 4.

(8) Bourjon, II, p. 130, nos 27 et s.

(9) Bourjon, II, p. 126, nos 1 et s.



insinuée ne leur était pas opposable mais n'en liait pas moins le donateur (1). Cette publicité si efficacement sanctionnée exerçait par elle-même un frein salutaire : bien des projets peu mûris ou mal justifiés échouaient d'eux-mêmes devant cette nécessité d'agir ouvertement, au grand jour (2).

La même préoccupation s'aperçoit plus clairement encore aux règles de fonds qui régissent les donations. Elles se résument dans l'adage connu : *donner et retenir ne vaut*, déjà inscrit, avec une brève explication, dans les articles 160-161 de l'A. C. et que la N. C., articles 273-275, expliquait amplement (3).

L'adage signifie d'abord qu'il n'y a pas de donation valable sans tradition effectuée avant le décès du donateur (4). C'est un principe de droit commun qu'un transfert de propriété ne peut se réaliser par le seul accord des parties; il faut en plus une tradition que l'acquéreur peut d'ailleurs exiger en vertu du contrat. Mais alors que l'obligation de livrer, dans les contrats à titre onéreux, passe aux héritiers de l'aliénateur, il n'en est pas ainsi dans la donation car, en vertu de la disposition expresse de la coutume, la donation est nulle quand le donateur est encore en possession au jour de son décès (5). Le dessaisissement est si bien l'âme de la donation, comme le dit Bourjon (6), qu'une donation, même acceptée, reste sans lui imparfaite et risque d'être détruite par la mort du donateur.

Mais la coutume parisienne entend très largement la tradition nécessaire. L'ensaisinement seigneurial reste facultatif (7), quoique conseillé par la doctrine parce qu'il rend incontestable la possession du donataire (8). L'appréhension

(1) Bourjon, II, p. 128, n° 16.

(2) Pour épuiser ce chapitre des formes des donations, je remarque que la pratique parisienne, dans son dernier état, n'admet plus qu'entre époux la forme du don mutuel. Ferrière, III, p. 1074, n° 9; Bourjon, II, p. 245 et s. Cependant la coutume d'Anjou, art. 330, admet la donation mutuelle entre étrangers et l'on trouve des exemples du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle de dons mutuels entre frères, entre associés ou entre étrangers dans Campardon et Tuetey, *loc. cit.*, nos 487, 1487, 2851, 4445.

(3) On consultera utilement sur la question E. de Laurière, *Cout. de Paris*, II, p. 327-334, qui selon son habitude fait appel à l'histoire pour expliquer l'adage; les développements de Ferrière, III, p. 1217-1268, me paraissent confus et mal ordonnés; Pothier, p. 463-469, est plus précis.

(4) N. C., 274; Meaux, 17.

(5) Bonnes indications sur tous ces points dans Ferrière, III, p. 1219, nos 1-5.

(6) *Droit commun*, II, p. 105, nos 1-4.

(7) V. *suprà*, p. 37 et s.; il est encore exigé par Clermont-en-Beauvaisis, A. C., 78-79; N. C., 127-128 et par Senlis, 211.

(8) Ferrière, III, p. 1224, n° 18.



de fait n'est pas davantage exigée (1) : il suffit d'une tradition feinte ou tradition de droit (2). Cela résultait implicitement du texte de la coutume qui considérait comme compatible avec la règle : *donner et retenir ne vaut* la réserve de l'usufruit au profit du donateur (3) ; cette réserve valait tradition feinte car le donateur, en se déclarant usufruitier, transférait par là-même au donataire la possession juridique de la chose (4). Equivalaient aussi à tradition réelle la clause de constitut ou celle de précaire par lesquelles le donateur déclarait tenir la chose des mains du donataire à titre de fermier ou de précariste (5). Sans doute, dans toutes ces hypothèses, le donateur gardait la chose à sa disposition, mais ce n'était pas *retenir* au sens technique de la coutume, car le donateur avait transmis au donataire la vraie possession et s'était irrévocablement dépouillé de sa propriété. Mais, à la différence de la coutume d'Orléans (6), la coutume de Paris ne se contentait pas, comme en cas de vente, de la simple clause de dessaisine-saisine des notaires (7). Le scrupule était un peu puéril car il n'était pas plus compliqué d'inscrire dans l'acte, au lieu de la dessaisine-saisine, la clause de constitut ou de précaire.

Dans un second sens, l'adage implique l'irrévocabilité de la donation ; l'A. C. n'y faisait pas allusion, mais cette conséquence fut promptement aperçue par les commentateurs et Du Moulin, dans ses notes écourtées sur les derniers titres de la coutume (8), discerna très finement les combinaisons conciliables avec ce nouvel aspect de la maxime. La N. C., article 274, déclara que c'est donner et retenir quand le donateur s'est réservé le droit de disposer de la chose ; la formule était assez générale pour servir de base à tout un travail d'interprétation.

Ce travail était indispensable car, comme il a été dit, l'établissement ferme d'un principe d'irrévocabilité absolue

(1) Mantes et Meulan, A. C., 4, 3, exigeait encore l'appréhension de fait ; la N. C., 90, y assimila toute clause translatrice de possession.

(2) Bourjon, II, p. 109, n° 1 ; Pothier, p. 464-465.

(3) A. C., 161 ; N. C., 275 ; Senlis, 212, déclarait au contraire que la rétention d'usufruit n'équipollait nullement à saisine de seigneur. A. Meaux, le projet exigeait réception en foi ou ensaisinement, mais l'art. 16 définitif se contenta d'une tradition feinte : *Procès-verbal* dans B. de R., III, p. 406.

(4) Bourjon, II, p. 110, nos 2-3.

(5) N. C., 275 ; cf., entre autres, Normandie, 446.

(6) A. C., 218 ; N. C., 278 ; Lorris-Montargis, N. C., 11, 7.

(7) Pothier, p. 465, qui cite en ce sens l'opinion de Du Moulin sur l'art. 218 de l'A. C. d'Orléans.

(8) *Œuvres*, I, p. 912-913.



restait la principale protection des héritiers du donateur (1). La maxime *donner et retenir...* entendue en ce sens n'entraînait pas la nullité des donations conditionnelles, pourvu que la condition fût casuelle et non pas purement protestative de la part du donateur (2). Du Moulin admettait aussi la donation à terme, avec la clause *pour en jouir après ma mort*, par exemple; elle équivalait à une donation actuelle et irrévocable, avec réserve d'usufruit. De même était valable la donation à charge d'aliments, même si le donateur avait stipulé la révocation en cas de non paiement des aliments (3).

Par contre, la donation à charge de payer les dettes présentes et futures du donateur est nulle car ce dernier peut en augmentant ses dettes réduire à rien l'émolument définitif du donataire (4) : c'est donner et retenir. Cependant si le paiement était limité aux dettes présentes, qu'il est facile de déterminer, ou aux dettes à venir, à concurrence d'une certaine somme, la donation serait valable pour tout ce qui excéderait le montant des dettes présentes ou le maximum indiqué pour les dettes futures. L'ordonnance de 1731 consacra ces décisions déjà admises par Du Moulin.

Il y eut plus de difficultés en ce qui concerne les donations de biens présents et à venir, par exemple la donation de ce que le donateur laisserait à son décès ou d'une somme à prendre sur ses biens. La jurisprudence du XVII<sup>e</sup> siècle avait tendance, semble-t-il, à admettre la validité de telles clauses (5). Le donateur pouvait de même se réserver le droit de tester à concurrence d'une certaine somme, ou dans la mesure habituelle aux personnes de son rang, ce qui rendait possibles les legs pieux. Au témoignage de Pothier, la jurisprudence ancienne validait ces donations quant aux biens présents, pourvu que la tradition en ait été faite et les annulait quant aux biens à venir, comme chargés des dettes du donateur (6). L'ordonnance de 1731, suivant d'ailleurs le sentiment de certains jurisconsultes, annula complètement ces sortes de donations comme incompatibles avec la maxime *donner*

(1) Nos anciens auteurs insistaient volontiers sur ce point; v. par exemple Ferrière, III, p. 1221, n<sup>o</sup> 8; Pothier, p. 463.

(2) Ferrière, III, p. 1238, n<sup>os</sup> 4-5; un arrêt de 1668 considéra comme potestative la condition résolutoire *si le donateur se marie*; Bourjon, II, p. 106, n<sup>os</sup> 7 et s.

(3) Du Moulin, sur l'art. 160, *loc. cit.*

(4) Ferrière, III, p. 1244, n<sup>os</sup> 17 et s.; Bourjon, II, p. 114, n<sup>o</sup> 21; Pothier, p. 468.

(5) V. les arrêts cités par Ferrière, III, p. 1246, n<sup>os</sup> 19-20.

(6) Pothier, p. 468.



*et retenir...* à un double point de vue, la tradition des biens à venir étant impossible et le donateur pouvant toujours révoquer sa libéralité en contractant de nouvelles dettes.

Du moins l'ordonnance de 1731, confirmant les habitudes de la pratique et les tendances antérieures de la doctrine et de la jurisprudence, dispensa de l'application de la maxime toute donation en faveur du mariage insérée au contrat des futurs conjoints : donations sous condition potestative, à charge des dettes, avec réserve de disposer de certains biens ou de certaines sommes, donations de biens présents et à venir ; toutes ces variétés qui atténuent si nettement le sacrifice fait par le donateur sont ici permises, car seul le souci de sauvegarder la légitime des héritiers les plus proches peut entrer en balance avec le désir de favoriser de toutes manières les mariages (1).

D'autre part, l'interprétation rigoureuse de la règle *donner et retenir...* n'empêcha pas la jurisprudence coutumière de recevoir la théorie romaine de la révocation des donations (2). Elle admit d'abord la révocation pour ingratitude du donataire, coupable de coups ou blessures, d'injures atroces, de refus d'aliments, d'inexécution des charges de la donation (3) ; l'action n'appartenait qu'au donateur et il dut, jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, se munir de lettres de chancellerie pour faire valoir une théorie romaine d'origine (4).

La révocation pour ingratitude fut accueillie avant la révocation pour survenance d'enfants (5). Lorsque Du Moulin, fatigué du célibat, entreprit de faire révoquer la donation de tous biens dont il avait gratifié son frère Ferry en son contrat de mariage, il alléguait d'abord le chef d'ingratitude, puis, s'enhardissant, il invoqua, dans un nouvel acte, la survenance d'enfant (6). Il écrivit des dissertations pour généraliser la loi *si unquam* (7) qui n'admettait ce motif de révocation qu'au cas d'une donation faite à un affranchi (8).

1) Bourjon, II, p. 116, nos 27 et s. ; Pothier, p. 469.

2) Explications copieuses dans Ferrière, III, p. 1093-1145.

(3) Bourjon, II, p. 139, nos 7 et s. ; cet auteur remarque, n° 11, que s'il s'agit d'une donation faite par un père à ses enfants, les causes d'exhérédation de la Nouvelle (v. *supra*, p. 428, n. 6) justifient la révocation pour ingratitude ; il explique p. 135, nos 3-4, que l'obligation d'aliments est une charge tacite de la donation quand le donateur tombe dans l'indigence.

(4) Ferrière, III, p. 1105, n° 30, atteste qu'elles étaient encore en usage de son temps. Pothier n'en parle plus.

(5) Exemples de 1541 dans Campardon et Tuetey, *loc. cit.*, nos 2471 et 2518.

(6) *Même recueil*, nos 3269-3270 (1547-1548).

(7) *Code de Justinien*, 8, 55, de *revocandis donationibus*, c. 8.

(8) *Œuvres*, III, p. 513-543.



Cette extension avait été déjà demandée avant lui par de nombreux auteurs. Le Parlement, en 1551, annula la donation, bien que faite en contrat de mariage (1).

Cet arrêt, rendu dans des circonstances peu favorables, fixa la jurisprudence. Les auteurs l'approuvent en présumant toute donation faite pour le cas où le donateur n'aurait pas d'enfant; cette présomption se base sur la puissance du sentiment paternel, puissance que seule l'expérience permet d'éprouver (2). Le principe fut confirmé par l'ordonnance de 1731 (3).

Le donateur ne pouvait, bien entendu, invoquer cette cause de révocation que s'il n'avait pas d'enfants au moment de la donation; mais il n'y pouvait renoncer d'avance par une clause qui serait vite devenue de style (4). Toutes sortes de donations étaient annulables de ce chef, sauf les donations entre conjoints (5). La donation était révoquée *ipso facto* et censée n'avoir jamais été faite. Cependant Du Moulin avait admis, en 1551, que les biens donnés resteraient chargés du douaire de la femme de son frère en cas d'insuffisance de ses autres biens et la coutume de Normandie contenait une disposition de principe en ce sens (6). Cette réserve était bien conforme à l'esprit de l'ancienne jurisprudence; mais, dans le dernier état du droit, les auteurs, entraînés par la logique romaine, admettaient sans hésiter le retour au donateur, libre de toute charge, même du douaire ou de l'hypothèque de la femme mariée (7).

## SECTION II. — Le testament.

### § 1. — AU MOYEN AGE.

Dans la région parisienne, comme ailleurs (8), le testament renaît au XII<sup>e</sup> siècle pour servir uniquement sans doute à des

(1) V. le récit du procès fait par Ferrière, III, p. 1122, n° 15, après beaucoup d'autres; le texte complet de l'arrêt se trouve dans Du Moulin, *Œuvres*, p. 543-545.

(2) Ferrière, III, p. 1111, n° 4; Bourjon, II, p. 142, n°s 1 et s.; Pothier, p. 489-490.

(3) Art. 39 et 41.

(4) Ferrière, III, p. 1113-1116; Bourjon, II, p. 146, n°s 22 et s.

(5) Ord. de 1731, art. 39, modifiant, au témoignage de Bourjon, II, p. 144 n° 13, une jurisprudence ancienne moins bien justifiée; le texte de l'ordonnance exceptait aussi les donations faites par les ascendants des conjoints, ce qui était inutile à dire puisque, ayant des enfants, ils ne pouvaient agir en révocation : Pothier, p. 491-492.

(6) Art. 449.

(7) Bourjon, II, p. 148, n°s 37-38.

(8) Cf. Auffroy, *Evolution du testament*, p. 424 et s.



libéralités pieuses. Plusieurs actes, à partir de 1126 (1), mentionnent parmi les droits appartenant aux églises les *lessa* ou *dimissa* qui sont certainement les aumônes d'usage laissées par les mourants à l'église paroissiale. Ces aumônes étaient faites sans forme en présence de deux ou trois témoins (2) et si quelque notice en était conservée parfois (3), le mot *testamentum* n'avait nullement au XII<sup>e</sup> siècle le sens technique qu'il prendra au siècle suivant (4); les expressions *legare*, *legata* ont été longtemps plus significatives d'un acte de dernière volonté que le mot même de testament (5).

C'est seulement à l'extrême fin du XII<sup>e</sup> siècle et au cours du XIII<sup>e</sup> que nous possédons des testaments complets contenant les diverses clauses d'un règlement de dernière volonté : élection de sépulture, dispositions détaillées pour les funérailles, réparation des torts faits et paiement des dettes, legs à des établissements ecclésiastiques (6). Les plus anciens ont été faits par des nobles, mais bientôt apparaissent des testaments de bourgeois. Et parmi les libéralités pieuses se glissent assez promptement des dispositions ayant un caractère plus laïque : legs aux serviteurs, distribution de la garde-robe du défunt et même legs plus importants.

(1) Chartes de Saint-Germain-des-Prés, n° 83 (1126) : *beneficia... que vulgari nomine lessa nuncupantur*; n° 106 (1149-1150), n° 133 (1164), n° 197 (1182) : *de dimissis, id est lessis...*; Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 718 (1215-1216), érection d'une chapellenie en l'église de Champigny-sur-Marne; le curé aura la moitié *in legatis... que fient capellano*.

(2) Luchaire, *Actes de Louis VI*, n° 262, texte publié p. 342 (1137).

(3) Exemple de 1195-1197 : Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 553; cf. n° 666 (1208).

(4) *Ibidem*, n° 359, vers 1157 : Heudiarde, converse, abandonne ses biens aux moines qui lui fourniront le nécessaire; l'acte dit : *testamentum suum fecit*. Cf. Auffroy, *loc. cit.*, p. 399-401. On sait que le plus ancien cartulaire de Saint-Martin-des-Champs du début du XII<sup>e</sup> siècle, est intitulé *liber testamentorum* et qu'il contient toutes sortes d'actes, mais surtout des actes de libéralité. — Mais, en 1234, un acte dressé par l'official de la cour de Paris (Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 924) déclare que Fleurie, épouse de Nicolas Arrode *testamentum suum ordinavit in hunc modum*.

(5) Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 773 (1220); n° 800 (1223); n° 1041 (1244); dans ce dernier acte, le legs est qualifié de *donatio* et il ne faut pas oublier que d'Ableiges classe les *donations testamentaires* parmi les dons : *Gr. Cout.*, p. 200.

(6) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 87 (vers 1190) : testament d'Adam de Château-fort; A. du Chesne, *Preuves*, p. 98 (1237) : testament de Bouchard de Montmorency; *Collection du Vexin*, 14, n° 925 (1245) : testament de Guillaume d'Arouville, chevalier; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 615 (1262) : testament de Hervé de Chevreuse; *Cart. de N. D. de Paris*, II, p. 104 (1269) : testament de Mathieu de Chevilly, clerc; Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 1245 (1273) : testament de Jeanne Argence, bourgeoise de Paris; *Arch. de l'H.-D.*, n° 1037 (1295) : testament de Tiphaine la Comine; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 1047 (1322); testament de Pierre Maubert. — Henri Bordier, *La confrérie des pèlerins de Saint-Jacques et ses archives*, dans les *Mém. de la Soc. d'hist. de Paris*, 1874, p. 186-228, a analysé et parfois publié *in extenso* de nombreux testaments de bourgeois de Paris du XIV<sup>e</sup> siècle et notamment, p. 205-209, celui de Philippe de Corneilles (1329).



Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle — et c'est à cette époque seulement qu'il est possible de l'étudier en détail dans la région parisienne — le testament est un acte mixte dont la juridiction laïque entend connaître, aussi bien que l'officialité. Le système classique de la prévention réglait leurs rapports (1). A la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, les testateurs commencent à déposer leur testament au greffe de la juridiction à laquelle ils désirent attribuer compétence. De nombreux testaments du début du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle enregistrés au Parlement de Paris ont été publiés, mais tous n'émanent pas, il s'en faut, de testateurs parisiens (2). A bien des égards sans doute, dès cette époque, un droit commun des testaments s'est dégagé au-dessus des coutumes régionales. Il ne peut être question ici que d'en décrire les traits constatés par les documents et les textes proprement parisiens (3).

Rares sont dans les sources parisiennes les renseignements relatifs à la capacité de disposer ou de recevoir par testament (4). On y aperçoit cependant un courant favorable au testament, dans la mesure surtout où il contient les libéralités pieuses qui étaient d'usage et presque d'obligation. C'est ainsi qu'un texte ancien permet aux aubains de tester *pro anima sua* (5) et que le *Grand Coutumier*, après avoir posé en principe l'incapacité de tester des serfs, constate qu'en Champagne ils peuvent disposer de cinq sols, sans doute pour leur âme (6). A défaut d'une décision au sujet des religieux, un arrêt nous montre une béguine du béguinage de Paris disposant de ses biens par testament (7). Et depuis un arrêt de 1328 en faveur des exécuteurs de Luce Lesmaillieur, bourgeois de Paris (8), on ne conteste plus aux bâtards le droit de disposer

(1) *Gr. Cout.*, p. 616; *Ps. des Marès*, nos 69 et 328. V. mon *Assemblée de Vincennes*, p. 325-329 et les auteurs cités.

(2) A. Tuetey, *Recueil de testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VII*, 1880 (*Documents inédits de l'histoire de France*). Ce recueil a été étudié, à la lumière des textes coutumiers à peu près contemporains, par J. Engelmann, *Les testaments coutumiers au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle*, thèse Droit, Paris, 1903.

(3) On trouvera une bonne description du testament coutumier au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle dans Auffroy, *loc. cit.*, p. 541-629.

(4) V. Beaumanoir, n° 411; Auffroy, p. 608-615.

(5) Luchaire, *Actes de Louis VI*, n° 262 (1136); cf. *Not. points*, n° 6; les *Sent. du Châtelet*, nos 226-227 (1454), tout en parlant d'aubaine, ne me paraissent pas s'appliquer à des aubains proprement dits mais à des personnes décédées sans hoirs de leur corps. V. ce qui a été dit *suprà*, p. 396, n. 7.

(6) P. 212-213; v. *suprà*, t. I, p. 143.

(7) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>7, f° 35 (22 mars 1335) et f° 89 v° (16 déc. 1335) = Furgeot, nos 1144 et 1377.

(8) Arrêt publié par de Laurière sur Loisel, *Inst. cout.*, I, 1, 42, par Viard, *Doc. parisiens*, n° 6, d'après un registre du Trésor des chartes et par H. Regnault, *La condition juridique du bâtard*, p. 127-128, d'après le Livre rouge du Châtelet,



de leurs meubles et conquêts, puisqu'aussi bien ils n'ont pas de propres (1). Par contre, de l'avis de Me Martin Double, coutumier notoire, les parents ne peuvent faire des legs à leur bâtard : ce serait tourner la règle qui l'exclut de leur succession (2). Mais il est probable qu'un simple legs d'aliments était permis. Pendant la crise douloureuse qui suivit la mort de Charles VI, ceux qui tenaient le parti contraire au roi étaient incapables de recevoir par testament (3).

Quant à la forme, d'Ableiges constate qu'en pays coutumier deux ou trois témoins suffisent, au lieu des cinq ou six exigés en pays de droit écrit (4). C'est l'écho de la tradition canonique simplifiant autant que possible les formes du testament dans l'intérêt de l'âme du défunt. Le testament nuncupatif fait devant les témoins est valable (5); mais habituellement le testament est écrit en leur présence. Il peut l'être par le testateur lui-même (6) ou par quelque voisin, comme par un officier public (7); nous avons de fréquentes mentions de testaments dressés par le curé de la paroisse ou son délégué (8); parfois le testament reçu par le curé et les témoins est transcrit sur le registre des testaments de la paroisse (9). Mais en toute hypothèse, semble-t-il, c'est la présence des témoins qui donne la validité à l'acte, plutôt que l'intervention d'une personne publique. D'autre part, le testament rédigé secrètement par le testateur, de sa main et revêtu de son seing, n'est valable

source probable du texte de Laurière. — Cet arrêt est visé par *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 168. Il fut confirmé par un arrêt du Parlement du 25 nov. 1480 : Arch. nat., X<sup>1</sup>1489, f° 407 v°.

(1) *Ps. des Marès*, n° 241; le n° 240 proclame que tous les bâtards sont francs. — Sur la question en général, v. H. Regnault, *loc. cit.*, p. 75 et s.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 107 v°; cf. *Cout. d'Anjou de 1411*, n° 244. — Les textes parisiens ne contiennent rien sur les legs entre concubins que prohibe la *Cout. d'Anjou de 1411*, n° 239.

(3) *Sent. du Châtelet*, n° 221 (10 oct. 1430) : les legs à eux laissés étaient pour le roi, sous réserve du quart remis au dénonciateur.

(4) *Gr. Cout.*, p. 364; cf. Beaumanoir, n° 371.

(5) Beaumanoir, n° 405, le dit expressément et d'Ableiges n'exige pas d'écrit.

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 225 (1454) ; Fagniez, *Répertoire*, n° 178 (1399) : on expose que le défunt avoit fait ou fait fere et reddiger par escript son ordonnance testamentaire...

(7) Engelmann, *loc. cit.*, p. 144 et s.

(8) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 296 (1229) et n° 464 (1248), ce dernier exemple dans le diocèse de Chartres; Arch. nat., X<sup>1</sup>149, f° 419 v° (1<sup>er</sup> févr. 1343) : le testament a été fait *coram locumtenente seu commissario sui curati... et sigillo sue parrochialis ecclesie sigillatum*; le procureur du roi affecte de le traiter comme *quedam scriptura privata*, mais le Parlement le reconnaît valable; Y 5222, f° 144 (1399) *soubz le seel de la cure de Saint-Pierre-des-Arcis*; *Sent. du Châtelet*, n° 226 (1454); Engelmann, p. 149 et s.

(9) Arch. nat., Y 5224, f° 56 (1402) : d'un extrait du registre des testaments du curé de Saint-Laurent.



que si le testateur a un sceau par lui-même authentique et se trouve *en cas périlleux* (1). Et à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, on discutait la validité d'un testament fait par un Lombard sous son sceau propre, non authentique, et remis par lui à un religieux, devant plusieurs témoins, à charge de l'ouvrir après sa mort et de le faire mettre en forme par un tabellion (2). Le Châtelet valida cette combinaison, voisine de notre testament mystique, et qui permettait au testateur de garder secrètes les dispositions prises. Parfois enfin le testament, présenté au tribunal, était mis *en forme publique* et transcrit par un examinateur (3).

La révocabilité est le caractère essentiel du véritable testament; un acte de 1237 l'affirme nettement (4) et on rencontre çà et là quelques allusions à cette révocabilité (5). Mais on chercherait vainement l'expression formelle de ce principe dans les coutumiers parisiens du XIV<sup>e</sup> siècle; sans doute, le testateur peut toujours modifier telle ou telle disposition de son testament et c'est en ce sens que le principe romain a été réellement reçu. Mais le testament est habituellement un règlement définitif, une ordonnance de dernière volonté qui, normalement, n'est pas dans son ensemble révoquée (6). Elle reçoit d'ailleurs, du vivant du testateur, un commencement d'exécution, puisqu'il choisit ses exécuteurs testamentaires et leur confère immédiatement, sur son patrimoine, d'importantes prérogatives.

L'exécution testamentaire est la pièce maîtresse du testament coutumier; elle lui donne sa physionomie propre et sa note originale. C'est par elle que le testament à la romaine a été ressuscité, mais ressuscité sous une forme neuve. Tout a été dit sur les origines de cette institution (7); mais en scrutant les textes parisiens on peut s'en faire une idée assez claire, au temps de son apogée, puis la voir pâlir au contact de la tradi-

(1) *Gr. Cout.*, p. 364; cf. Beaumanoir, n° 371.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 102 v° (1389).

(3) Fagniez, *Répertoire*, n° 178 (1399).

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 431, cité par Auffroy, p. 430, n. 2. V. Beaumanoir, nos 404-409.

(5) *Arch. nat.*, X<sup>149</sup>, f° 92 (12 avril 1340) = Furgeot, n° 2886; Fagniez, *Répertoire*, n° 178 (7 mars 1399).

(6) Je renvoie aux actes cités *suprà*, p. 478, n. 6 qui sont de véritables testaments irrévocables. — R. Caillemer, *loc. cit.*, p. 322, insiste sur la longue survivance de l'acte à cause de mort définitif et cite, n. 2, un acte de 1223 (*Arch. de l'H.-D. de Paris* n° 170) par lequel un testateur déclare qu'il ne pourra révoquer un legs qu'avec le concours de deux de ses exécuteurs.

(7) Dans l'ouvrage déjà cité de R. Caillemer, qui en décrit aussi le fonctionnement au moyen âge avec les plus grands détails; cf. Auffroy, *loc. cit.*, p. 412 et s. et p. 502 et s.



tion romaine, si différente, et dans un milieu de juristes où s'attédisait la ferveur religieuse du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le testateur désigne d'ordinaire plusieurs exécuteurs ; il les choisit dans son cercle le plus intime : conjoint (1), proches parents (2), amis ; nulle incapacité ne frappe la femme (3) ; souvent un prêtre, un religieux, un praticien sont désignés (4). Le testateur leur confie un acte dont l'accomplissement est pour son âme d'une suprême importance. Les exécuteurs feront, après sa mort, ce qu'il aurait dû faire lui-même, s'il avait eu le courage de se détacher, de son vivant, de ses biens terrestres. Il les a constitués dépositaires de ses secrets, interprètes de ses intentions ; il les a chargés collectivement d'une sorte de magistrature qu'ils devront exercer exclusivement dans l'intérêt de son âme, sans préoccupations d'économie, sans asservissement pharisaïque aux règles du droit strict.

La mission est de son essence gratuite (5), sauf au testateur à marquer sa reconnaissance par quelque legs. Les exécuteurs l'acceptent, normalement, en assistant à la confection du testament. Il n'est guère concevable qu'ils s'y dérobent, sans des raisons sérieuses, et si l'un d'entre eux est empêché, les autres y suppléent. Cependant ce point de vue, qui est sûrement le point de vue primitif, se déplace à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : des exécuteurs testamentaires renoncent en jugement à leur mission (6) ou l'acceptent sous bénéfice d'inventaire et s'en font décerner acte (7) ; d'autres, après avoir accompli une partie des intentions du défunt, se déchargent du surplus sur les héritiers en leur remettant le reliquat des biens que le défunt leur a confiés (8).

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 924 (1234) ; *Sent. du Châtelet*, n° 218 (1399) ; n° 226 (1454). Cf. sur ce point Caillemier, *loc. cit.*, p. 304 et s.

(2) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 985 (1238) ; *Sent. du Châtelet*, n° 194 (1427).

(3) Exemples de femmes exécutrices : *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 754 (1273) ; *Sent. du Châtelet*, n° 217 (1396) ; nos 224 et 170 (1454), n° 226 (1454).

(4) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 924 et 985.

(5) *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 227 v°, développé par ms. Vatican 4790, f° 19 v°.

(6) *Registre de l'officialité de Paris*, p. 125 (1385) ; Arch. nat., Y 5229, f° 33 v° (14 juin 1427) ; Z<sup>2</sup> 3257, registre de la justice de Saint-Eloi, f° 25 (1458).

(7) *Registre de l'officialité de Paris*, p. 10 (1384).

(8) *Sent. du Châtelet*, n° 208 (1407) ; les exécuteurs du testament de Guillaume du Sablon, valet de la garde robe du duc de Bourgogne, s'étant soumis à la juridiction du Châtelet, sont déchargés de l'exécution après avoir passé tous les biens sans doute mobiliers que le défunt leur avait remis, à Roland du Sablon, frère du défunt demeurant à Bar-le-Duc ; ce dernier est condamné à exécuter et à garantir les exécuteurs contre toutes poursuites.



À la même époque, on prévoit le cas où il n'y a pas d'exécuteurs et l'on pose en principe que l'évêque est l'exécuteur de tous les défunts de son diocèse (1), sauf à se faire suppléer, sans doute, par quelque auxiliaire de son officialité (2). Mais, d'après la règle de la prévention, les héritiers peuvent aussi demander à la juridiction laïque de désigner un exécuteur (3). Et en raison du contrôle qu'elles exercent sur la matière des testaments, les deux juridictions peuvent désigner aux exécuteurs choisis par le défunt, sur leur demande, des suppléants ou des subrogés (4).

Les exécuteurs ont la mission d'assurer l'accomplissement du testament : ils doivent régler les obsèques et la sépulture du défunt selon ses vœux, payer ses dettes et réparer ses torfaits, acquitter ses aumônes et ses legs. Le testateur doit leur donner les moyens d'y pourvoir en leur remettant les biens nécessaires ; il leur conférera lui-même la saisine de ces biens sans procéder à une tradition réelle, sans recourir à l'intermédiaire du seigneur, par la remise de son testament, application très simple de la tradition symbolique *per cartam* (5).

Il est entièrement maître de déterminer l'importance des biens dont il attribue ainsi la saisine à ses exécuteurs : il peut leur remettre une somme d'argent, quelques bijoux ou meubles précieux, l'universalité de ses meubles et créances (6), les fruits et produits de ses immeubles à percevoir dans l'avenir jusqu'à l'entier accomplissement de ses volontés (7). S'il n'a pas de lignagers, il peut affecter sans doute tous ses biens

(1) *Ps. des Marès*, n° 68.

(2) Sans doute le maître des testaments que le *Registre de l'officialité de Paris*, p. 67 (1385) nous montre arrêtant les biens d'une exécution ; cf. *Gr. Cout.*, p. 616.

(3) Fagniez, *Répertoire*, n° 178 (1399).

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 217 (1396) ; n° 224 (1454) ; n° 225 (1454) ; dans ce dernier cas, l'un des deux exécuteurs est mort avant le défunt ; le second demande un adjoint, car il ne sait ni lire ni écrire ; de l'assentiment des héritiers, le juge désigne un prêtre comme adjoint et coadjuteur.

(5) Arch. nat., X<sup>1a</sup>9, f°s 91 v° et 98 (12 avril et 20 mai 1340) = Furgeot, nos 2883 et 2934 : la défunte n'est pas morte saisie de ses meubles et acquêts, *sed de illis in manibus executorum suorum dessaisivit* ; elle s'est dessaisie *per traditionem dicti testamenti... quod sibi facere licebat de usu et consuetudine notoriis ville et vice comitatus Parisiensis* ; *Gr. Cout.*, p. 233-234 et p. 369 ; *Style du Châtelet*, ms fr. 18419, f°s 88 et 106 v°-107. — Sur la question en général, cf. Caillemer, p. 323 et s. qui cite de nombreux textes.

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 393 (1189) : Hugues de Navarre a chargé ses exécuteurs de faire, avec le reliquat de ses meubles, une fondation en faveur des clercs pauvres de l'Eglise de Paris.

(7) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1245 (oct. 1273) : testament de Jeanne Argence, bourgeoise de Paris ; cf. Caillemer, p. 201 et s. et p. 420, qui cite beaucoup d'exemples analogues, surtout pour le Lyonnais.



à son exécution (1); il doit seulement s'arrêter devant les quatre quintes de ses propres qu'une coutume bien formée au XIII<sup>e</sup> siècle réserve strictement au lignage (2).

Tel est le point de départ si franc et si réaliste de la saisine des exécuteurs : il est indispensable, pour l'âme même du défunt, que ses exécuteurs aient les moyens d'accomplir ses intentions; un geste symbolique, bien dans le sens de l'ancien droit, viendra donner toute efficacité, et à l'égard de tous, à l'expression suprême de sa volonté; la toute puissante saisine des héritiers elle-même devra s'incliner devant la saisine antérieure des exécuteurs; elle ne s'étend qu'aux biens dont le défunt est mort saisi et vêtu, or il était dessaisi des biens qu'il avait affectés à son exécution (3).

Le droit parisien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle est resté fidèle à cette notion et répète l'explication traditionnelle (4). Mais, sous l'immobilité apparente de la théorie, un changement profond s'est peu à peu effectué. Le testament est devenu un acte tout à fait habituel et normal; on s'est accoutumé à en voir les effets essentiels différés jusqu'au décès du testateur; le geste, purement symbolique d'ailleurs, du dessaisissement perd de sa signification, si tant est qu'il s'accomplisse encore. La saisine de fait des exécuteurs devient de plus en plus, malgré la fiction maintenue, une saisine coutumière reconnue aux exécuteurs comme conséquence de leur élection. Il est fatal que, ainsi transformée, elle se heurte à la saisine des héritiers, base du mécanisme coutumier des transmissions à cause de mort.

Dès 1320, le Parlement, confirmant une décision du Châtelet (5), puis en 1340 (6), ne reconnaît aux exécuteurs, à l'encontre des héritiers, que la saisine des meubles, tout en

(1) *Sent. du Châtelet*, n° 198 (1396).

(2) Exemples de vente des conquêts immeubles par les exécuteurs : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n°s 1055 (1258) et 1189 (1264); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 623 (1263); pour le quint des propres, v. *Collection du Verin*, 14, n° 925 (1245); de Manneville, *P. J.*, p. 229-230 (1266); *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 261 et III, p. 162-164 (1270). — Beaumanoir, n°s 362-364, donne aux exécuteurs, à l'encontre des héritiers, la saisine de tout le disponible.

(3) Le raisonnement est fait en 1340 devant le Parlement : texte cité *suprà*, p. 497, n. 5.

(4) Textes cités *suprà*, p. 497, n. 5.

(5) Arch. nat., X<sup>1</sup>55, f° 55 v° (24 janv. 1320) = Boutaric, n° 6233 : l'exécuteur demande la saisine de la maison où la défunte est morte *et etiam quinti totius hereditatis... nec non et omnium bonorum mobilium ac conquestuum*.

(6) Arch. nat., X<sup>1</sup>49, f°s 91 v° et 98 = Furgeot, n°s 2883 et 2934; le premier de ces arrêts, qui concernent la même affaire, a été recopié dans la *Collection Lenain*, Chambre des Députés, ms. 477, f°s 418-420.

Vente à Alphonse de Poitiers de maisons sises à Paris rue des  
Poulies par les exécuteurs d'un charnier défunt : *Lafettes*  
du Trésor des Chartes, t. IV, n° 4734 (Janv. 1262)



obligeant les héritiers à fournir caution de dûment délivrer d'autres biens qui pourraient devenir nécessaires à l'exécution. A la fin du siècle, la doctrine est incertaine; s'il n'est plus question du quint des propres, certains coutumiers concèdent encore aux exécuteurs la saisine des conquêts (1); d'autres ne leur accordent que la saisine des meubles car, raisonnent-ils, la saisine des immeubles ne saurait être transférée sans l'intervention du seigneur (2); les plus sévères n'admettent qu'une saisine strictement limitée aux biens indispensables à l'exécution, solution peu pratique car on ne peut déterminer d'avance cette limite (3). Mais la jurisprudence du Châtelet n'hésite pas : elle ne met à la disposition des exécuteurs que la saisine des meubles (4); encore doivent-ils les appréhender dans l'an et jour, ce qui la rapproche nettement de la saisine héréditaire (5). Si des immeubles sont nécessaires pour accomplir l'exécution, ils doivent les réclamer aux héritiers par voie d'action, dans la mesure de la quotité disponible (6). S'il n'y a pas d'héritiers, les exécuteurs ne peuvent appréhender les immeubles mis sous la main du roi (7) et ils doivent demander à la justice l'autorisation de les vendre au profit de l'exécution (8).

D'autre part, quoique saisis des meubles, les exécuteurs ne peuvent les appréhender sans en faire dresser un inventaire estimatif (9). Il y a là probablement une exigence du droit

(1) *Gr. Cout.*, p. 233-234; ce texte, reproduit par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 88, est ensuite rectifié en ce qui concerne les conquêts à l'aide d'un notable qui se trouve aux *Not. Points*, n° 46, en meilleur état. Une allusion très nette est faite à cette controverse par un autre notable publié par A. Giffard, *Etudes sur les sources du droit français*, 1913, d'après un ms. du *Stilus curie* de la Bibliothèque de Grenoble, n° 14, p. 61-62 du tirage à part.

(2) *Ps. des Marès*, n° 51; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 107; notable du ms. fr. 18110, f° 75 v° : *des biens meubles et debtes*.

(3) Opinion rapportée et critiquée par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f°s 88 et 105 v°; d'autre part, le *Gr. Cout.*, p. 369, exclut toute saisine des héritiers sur les meubles parce que, selon lui, deux personnes ne peuvent être saisies simultanément d'une universalité.

(4) *Sent. du Châtelet*, n°s 219 (4 nov. 1395) et 220 (19 mars 1407).

(5) Notable du ms. fr. 18110, f° 75 v°.

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 207 (20 févr. 1399); dans cette espèce, les exécuteurs sont en présence d'un héritier bénéficiaire.

(7) Arch. nat., X<sup>149</sup>, f° 419 v° (1<sup>er</sup> fév. 1343); *Sent. du Châtelet*, n° 198 (1396); n°s 226-227; Registre de Saint-Eloi, Arch. nat., Z<sup>2</sup> 3257, f° 3 (1456).

(8) *Sent. du Châtelet*, n° 222 (3 août 1402); cf. n° 223 (5 avr. 1399) : autorisation de labourer les vignes.

(9) Arch. nat., X<sup>149</sup>, f° 92 (1340) = Furgeot, n° 2886; *Ps. des Marès*, n° 71; en ce qui concerne la sanction, *Ps. des Marès*, n° 51, prononce la déchéance de l'exécuteur; le *Gr. Cout.*, p. 365, décide simplement que les héritiers seront crus sur parole de la valeur des biens.



récent, basée sur le fait que les exécuteurs agissent pour le compte d'autrui (1). Mais une fois en possession des meubles après inventaire et une fois nantis des immeubles, par voie d'action, les exécuteurs ont toute latitude pour accomplir leur mission : ils peuvent plaider à l'occasion de ces biens (2), comme l'eut fait le de cujus lui-même, et ils peuvent les liquider au mieux de l'exécution (3). Cela paraît tout simple et nul ne se préoccupe d'expliquer comment des exécuteurs munis d'une simple saisine provisoire pouvaient conférer des droits incontestables aux légataires ou aux acquéreurs à titre onéreux des biens de l'exécution.

Les exécuteurs devaient accomplir leur tâche le plus promptement possible et, semble-t-il, dans un délai normal d'an et jour (4). C'est dans ce délai en effet qu'ils devaient choisir la juridiction devant laquelle ils se préparaient à rendre compte ; faute d'avoir opté dans ce délai, ils pouvaient être assignés en reddition de comptes par le juge le plus diligent (5). Ce délai normal n'était sûrement pas un délai péremptoire ; certaines exécutions laborieuses demandaient beaucoup plus de temps et parfois même les exécuteurs restaient chargés pendant de longues années de certains biens dépendant de l'exécution (6). Avant comme après ce délai d'ailleurs, ils agissaient sous la surveillance du juge, comme mandataires d'autrui (7), et l'obligation de rendre compte, dont le testateur pouvait d'ailleurs les dispenser (8), achevait de définir leur

(1) Le *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 19 v°, déduit de cette idée la conséquence que l'exécuteur peut être interrogé au cours d'un procès concernant le testament.

(2) *Registre de l'officialité de Paris*, p. 263-264 (1386) : procès au sujet d'un Digeste neuf faisant partie de l'exécution et réclamé par son propriétaire qui prétend l'avoir remis au défunt en gage d'un prêt remboursé depuis ; *Sent. du Châtelet*, n° 203 (1399) : les exécuteurs assistent à la renonciation d'un héritier qui déclare s'en tenir à son legs.

(3) J'ai cité *suprà*, p. 498, n. 2 de nombreux exemples de ventes d'immeubles effectuées par les exécuteurs pour accomplir le testament. R. Caillemer, *loc. laud.*, p. 349, n. 1, cite un acte intéressant d'aliénation par les exécuteurs d'après les *Arch. de l'H.-D. de Paris*, n° 746 (1269) : les exécuteurs renoncent à invoquer contre l'acquéreur le fait que le prix n'aurait pas tourné au profit de l'exécution.

(4) Cela résulte de Fagniez, *Répertoire*, n° 71 (27 fév. 1399) : les exécuteurs allèguent leur droit de demeurer en possession *jusques en la fin de l'an et jour*.

(5) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 19 v° ; édit. Laboulaye et Dareste, p. 616 ; exemple de soumission de l'exécution au Châtelet : *Arch. nat.*, Y 5223, f° 19 (25 juin 1401).

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 216 (7 juin 1396) : les exécuteurs devaient garder une somme léguée à des mineurs et la leur verser au moment de leur mariage.

(7) *Ps. des Marès*, n° 121 : l'exécuteur peut être déchu s'il commet quelque dol ou fraude dans l'exécution.

(8) *Gr. Cout.*, ms. Vatican 4790, f° 19 v°.



situation, telle qu'on l'avait construite juridiquement à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle (1). La mission d'amis, à peu près discrétionnaire, dont ils étaient chargés à l'origine devenait une sorte d'office public légitimement surveillé pour limiter autant que possible d'inévitables abus.

Une atteinte plus grave fut portée à l'esprit même de l'institution lorsque les héritiers se firent reconnaître le droit de se substituer aux exécuteurs en fournissant caution d'accomplir le testament (2). Cette solution allait à l'encontre de l'inspiration première du testament coutumier, aumône dont les détails d'exécution parfois délicats doivent être réglés par les confidents les plus sûrs du défunt, tandis que son lignage, en quelque sorte sur un autre plan, se partage les biens réservés à la famille par la coutume (3). En rapprochant ces deux plans, en dehors de la volonté du défunt et peut-être malgré ses sentiments intimes, la jurisprudence du xiv<sup>e</sup> siècle s'éloignait du point de départ, simple et logique, de l'institution. Elle y fut peut-être déterminée pratiquement par la multiplication des legs profanes, portant souvent sur des immeubles. Et cette substitution de l'héritier aux exécuteurs lui apparut sans doute, quoique bien à tort (4), comme une conséquence naturelle de l'extension qu'elle donnait alors à la saisine coutumière de l'héritier. Peut-être enfin subit-elle inconsciemment l'influence du droit romain qui, dans un esprit bien différent, chargeait l'héritier institué de l'exécution du testament.

En tous cas, ces incertitudes sur l'étendue de la saisine des exécuteurs et ce droit nouveau reconnu aux héritiers devaient compliquer l'accomplissement du testament. On le voit bien aux hésitations de la jurisprudence à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Sans doute, on ne conteste pas aux exécuteurs le

(1) Arch. nat., Y 5232, f<sup>o</sup> 343 v<sup>o</sup> (1455) : des exécuteurs n'ayant pas rendu un compte suffisamment clair, le Châtelet désigne un examinateur pour en faire le récolement.

(2) *Gr. Cout.*, p. 369, qui vient des *Aliqua*, n<sup>o</sup> 3; cf. *Not. Points*, n<sup>o</sup> 97 et ms. fr. 1079, f<sup>o</sup> 21 v<sup>o</sup>. Telle est sûrement la jurisprudence admise au Parlement à cette époque; mais on hésite encore au Châtelet; v. Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 71 (27 fév. 1399) : le Châtelet donne la créance aux exécuteurs à l'encontre de l'héritier bénéficiaire; ce dernier appelle en Parlement.

(3) Cela est si vrai qu'au cas où l'héritier conteste la validité du testament le Châtelet prend encore à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle les précautions les plus minutieuses pour donner aux exécuteurs les moyens de payer les funérailles et les dettes bien établies : Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 70 (1398); on surseoit seulement à l'exécution des legs jusqu'à ce qu'il soit statué sur la validité du testament.

(4) La saisine n'est en effet qu'un moyen commode, mais non indispensable, donné aux exécuteurs pour accomplir leur mission; faute de saisine, ils avaient une action contre l'héritier.



règlement souverain des *exèques et funérailles* du défunt, l'acquiescement de ses aumônes, la réparation de ses torfaits (1); à tous ces points de vue les exécuteurs seuls connaissent parfaitement les intentions du défunt qui ne sont pas toujours détaillées dans le testament. Mais les héritiers naturels se prétendent qualifiés comme eux pour payer ses dettes, quoique ce paiement intéresse son âme (2). Et quant aux legs profanes, les légataires de legs mobiliers demanderont délivrance aux exécuteurs qui ont la saisine des meubles (3), tant qu'ils n'en auront pas remis le résidu aux héritiers (4); mais les légataires de legs immobiliers s'adresseront de préférence aux héritiers, puisqu'ils ont la saisine des immeubles, tandis que les exécuteurs les doivent obtenir par voie d'action (5). Et c'est ainsi que, même si les héritiers ne se font pas subroger aux exécuteurs en fournissant caution, l'exécution est pratiquement partagée entre eux et les exécuteurs.

Du moins, en droit parisien, le conflit ne peut s'élever qu'entre les exécuteurs et les héritiers par le sang. L'adage y court déjà au XIV<sup>e</sup> siècle que *en pais coustumier, institution de hoirie n'a pas de lieu et la coutume ne saisit point* (6). Le testament ne peut contenir que des legs et le légataire n'est jamais saisi (7); pour obtenir son émolument, il doit agir en délivrance et est muni pour cela, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, d'une action mixte, à la fois personnelle et hypothécaire (8). Par

(1) Fagniez, *Répertoire*, n° 71 (27 fév. 1399); début de l'affaire, *Sent. du Châtelet*, n° 207 (20 fév.).

(2) Texte cité à la note précédente; la sentence reproduite *ibidem*, n° 70 (1398) rapproche expressément les obsèques et funérailles d'une part et les dettes d'autre part.

(3) *Sent. du Châtelet*, n° 217 (11 janv. 1396).

(4) V. *suprà*, p. 496, n. 8 le cas du testament de Guillaume du Sablon. — Les exécuteurs ne gardent pas le résidu des meubles à moins que le testateur ne l'ait affecté à une œuvre pie (v. *Gr. Cout.*, p. 323); il peut aller à un légataire : Fagniez, *Répertoire*, n° 84 (1399) qui peut même obtenir tous les meubles au prix de l'inventaire; ou à l'héritier, *ibidem*, n° 175 (1399), qui doit garantir les exécuteurs contre toute poursuite ultérieure; ou au roi, par deshérence ou aubaine : *Sent. du Châtelet*, nos 226-227.

(5) *Sent. du Châtelet*, n° 215 (16 déc. 1399) : legs du quint des propres; Arch. nat., Y 5232, f° 51 v° (26 juin 1454) : legs de *residuo* de la quotité disponible; la sentence reproduit la clause du testament. — V. déjà *Olim*, III, p. 1222, n° XXI (1318) et comparez Pierre de Fontaines, *Cons. à un ami*, 13, 16.

(6) Procès plaqué au Parlement le 3 juin 1389, d'après le ms. fr. 16280 de la Bibliothèque nationale, f° 203.

(7) *Stilus curie*, 28, 10, reproduit par *Gr. Cout.*, p. 282. Boutillier, *Somme rural*, I, 31, p. 192-193, cite cependant un arrêt du Parlement qui aurait admis la saisine des légataires.

(8) *Sent. du Châtelet*, nos 215 (1399) et 217 (1396); d'après un arrêt de 1318, il a droit aux fruits des héritages légués depuis le jour du décès, sous déduction des charges réelles qui pèsent sur les immeubles : *Olim*, III, p. 1222, n° XXI.



ailleurs, il peut toujours obtenir de la justice communication du testament où il est nommé, si cette communication lui a été refusée par les exécuteurs ou l'héritier (1). Le légataire n'est pas obligé personnellement aux dettes : Me Martin Double, avocat du roi au Châtelet, l'apprit un jour, du haut de sa mule, à un homme simple qui, légataire et héritier à la fois, hésitait sur le parti à prendre (2). Mais cela s'entend seulement en ce sens que le légataire ne peut être poursuivi par les créanciers ; si les autres biens du défunt ne suffisent pas pour payer ses dettes, les biens légués devront y contribuer de sorte que le légataire indirectement participera aux dettes (3).

## § 2. — APRÈS LA RÉDACTION DES COUTUMES.

Au <sup>xvi</sup>e siècle, le testament a achevé l'évolution déjà commencée à la fin du <sup>xiv</sup>e siècle. Sans doute, il contient encore souvent des legs pieux et des dispositions relatives aux obsèques et à la sépulture du défunt. Mais les jurisconsultes ne le considèrent plus que comme un acte juridique ordinaire ayant pour but de régler les intérêts civils du disposant. C'est au législateur laïque qu'il appartient d'en régler les formes. Et si nombre de coutumes mentionnent encore le système de la prévention pour régler la concurrence des deux juridictions en la matière (4), c'est une survivance qui disparaît presque partout lors des réformations (5) et personne ne conteste aux <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles que les affaires de testament appartiennent uniquement à la juridiction laïque.

D'autre part, les détails de réglementation en la matière, quoique parfois inscrits dans le texte des coutumes, ont leur source plutôt dans le droit canonique et le droit romain que dans le pur droit coutumier. Aussi l'ordonnance bien connue de 1735, en vue d'unifier la jurisprudence des divers Parlements, modifia plusieurs points réglés par la coutume de Paris. Il existait ainsi au <sup>xviii</sup>e siècle, comme au <sup>xiv</sup>e, un

(1) *Gr. Coul.*, p. 364; exemples concrets : Fagniez, *Répertoire*, nos 83 (1396) et 179 (1407).

(2) *Sent. du Châtelet*, n° 202 (17 mai 1396).

(3) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>49</sup>, f° 92 (1340) = Furgeot, n° 2886; *Sent. du Châtelet*, n° 218 (1399). — Les textes coutumiers ne contiennent pas de règles relatives à l'interprétation des legs; un texte de 1396, *ibidem*, n° 216, permet de penser que les tribunaux interprétaient largement, sans formalisme, la volonté du testateur.

(4) Clermont-en-Beauvaisis, A. C., 75; N. C., 139; Meaux, 39; Sens, A. C., 92; N. C., 79; Lorris-Montargis, A. C., 13,9; Orléans, A. C., 234.

(5) Comparez Lorris-Montargis, N. C., 13,9; Orléans, N. C., 298.



droit commun des testaments dont je ne puis donner qu'une idée sommaire (1).

L'A. C., art. 93, reconnaissait la capacité de tester à *toutes franches personnes, saines d'entendement, âgées et usant de leurs droits*. La N. C., art. 292, en ne parlant plus de franchise, abolit, nous dit Simon Marion (2), toute trace de servitude. Les auteurs, en développant les principes de la coutume et en partant de l'idée que la faculté de tester dépendait non du droit naturel mais du droit civil (3), refusaient la capacité de tester aux déments (4), aux prodigues interdits (5), aux étrangers, sous réserve de conventions diplomatiques et de privilèges particuliers (6), et aux morts civils, c'est-à-dire aux condamnés à mort et aux religieux, à l'exception des religieux évêques et des chevaliers de Malte (7). Les bâtards pouvaient tester librement (8) ainsi que la femme mariée sans le consentement de son mari (9).

cf. Filhol, p. 165-166  
Selon le droit commun, la capacité de tester n'appartenait qu'aux majeurs de vingt-cinq ans. Mais la jurisprudence inclina de bonne heure à donner aux mineurs, à partir d'un certain âge, le droit de disposer de ses meubles et conquêts, à l'exclusion du quint des propres (10). Après quelques hésitations (11) et malgré les protestations du clergé, qui songeait au testament des jeunes gens habiles, dès seize ans, à entrer en religion (12), cet âge fut fixé, sans distinctions,

(1) Je m'en tiendrai à mes guides habituels, les commentateurs de la coutume de Paris et Pothier, dont le *Traité des donations testamentaires* figure dans les *Œuvres posthumes*, édit. in-4° de 1777, t. II, p. 295-435.

(2) *Observations*, n° 21.

(3) Bourjon, *Droit commun*, II, p. 293, n° 1, qui développe ensuite toute la théorie; Ferrière, *Corps et compilation*, IV, p. 155 et s.

(4) Bourjon, II, p. 295, n°s 11 et s.; le même auteur, *ibidem*, n° 10, annule le testament des suicidés.

(5) Bourjon, II, p. 296, n°s 21-22, à moins que le testament ne soit sage et valable par lui-même.

(6) Bourjon, II, p. 294, n° 3; Pothier, *loc. cit.*, p. 330.

(7) Ferrière, IV, p. 172, n°s 60-61.

(8) Ferrière, IV, p. 173, n° 63.

(9) E. de Laurière, II, p. 406-407; Ferrière, IV, p. 166, n° 37; Bourjon, II, p. 296, n° 18 qui fait ce raisonnement insultant : elle vit dans une espèce d'esclavage mais elle meurt comme libre.

(10) Le système est admis par Montfort-l'Amaury, 99; Mantes et Meulan, N. C., 155; Dourdan, 101; Melun, 247; Etampes, 103, qui distingue pour l'âge entre les mâles et les filles.

(11) Le premier projet (*Manuscrits de Simon Marion*, p. 91) fixait cette majorité incomplète à 18 ans pour les filles et à 20 ans pour les garçons.

(12) V. le *Procès-verbal* sur les art. 293-294 (B. de R., III, p. 84). Simon Marion intervint au nom de la noblesse, en invoquant la nécessité de la conservation des maisons et familles, et fut appuyé par les députés du Tiers.



à vingt ans par l'article 293 de la N. C. L'article 294 ajouta que, faute de meubles et acquêts, le majeur de vingt ans pourrait disposer du quint des propres (1). Le système parisien s'écarterait ainsi, notablement, du droit romain qui liait à la puberté la faculté de tester. On discuta longtemps sur le système à introduire dans les coutumes muettes; c'était un aspect du grand problème du droit commun de la France coutumière. La doctrine et la jurisprudence se partagèrent longtemps (2). Cependant, au témoignage de Pothier, le Parlement de Paris finit par adopter les chiffres de la coutume parisienne (3).

L'article 276 de la N. C. privait de la faculté de recevoir par testament, comme par donation entre vifs, les tuteurs, curateurs, pédagogues et administrateurs des mineurs et autres personnes en puissance (4). La doctrine constatait plus généralement que les incapacités de recevoir par testament étaient à peu près les mêmes que celles de recevoir entre vifs (5). Les morts civils et les étrangers sont frappés d'une incapacité absolue (6). Les confesseurs, médecins et apothicaires qui avaient assisté ou soigné le testateur dans sa dernière maladie; les notaires, curé, vicaire ou témoins qui avaient participé à la rédaction de son testament ne pouvaient rien recevoir de lui (7). Les legs entre concubinaires étaient proscrits en principe, sauf les legs modiques qui réparaient le tort causé par la séduction (8). Au XVI<sup>e</sup> siècle, les legs au profit des enfants naturels simples semblent avoir été admis assez largement, pourvu que les héritiers légitimes n'aient pas été dépouillés (9). Mais, dans la seconde moitié du

(1) On admettait la même solution quand il y avait fort peu de meubles et acquêts : E. de Laurière, II, p. 425; Bourjon, II, p. 297, n° 25; Pothier, p. 334.

(2) Exposé de la controverse et indication d'arrêts dans les deux sens dans Ferrière, IV, p. 221 et s., n°s 3-11.

(3) *Loc. cit.*, p. 334 : Pothier distingue judicieusement dans le droit romain les dispositions venant du droit naturel et celles qui, comme l'âge de la majorité, sont fondées sur des mœurs particulières. Dans le même sens, Bourjon, II, p. 296, n° 23.

(4) Au titre *des testaments*, l'art. 292 de la N. C., en fixant la quotité disponible, se bornait à dire que l'on pouvait tester au profit de *personne capable*.

(5) Bourjon, II, p. 298, n° 2.

(6) Ferrière, IV, p. 178 et s., n°s 3-8; je laisse de côté l'incapacité des établissements de main-morte établie tardivement par l'ord. de 1749 : Pothier, p. 339-340.

(7) L'art. 289 de la N. C. le disait pour les témoins; les autres incapacités avaient été établies par les ordonnances; cf. Ferrière, IV, p. 179, n°s 12-16 et Bourjon, II, p. 301, n°s 19 et s.

(8) Ferrière, IV, p. 181 et s., n°s 22-31; Bourjon, II, p. 300, n° 14; Anjou, 342 et Touraine, N. C., 247, les prohibaient expressément.

(9) C'était l'opinion de Du Moulin : v. Ferrière, IV, p. 184 et s., n°s 34-41; Cuyecque, *Recueil d'actes notariés*, n° 914, publie un testament de 1528 par lequel un chevalier poitevin lègue 200 livres à son fils naturel.



XVII<sup>e</sup> siècle, la jurisprudence annula ou du moins réduisit considérablement les legs universels faits aux bâtards, encore qu'il n'y eut point d'héritier (1). Les bâtards adultérins ou incestueux ne pouvaient recevoir que des aliments (2).

(1.) Le projet de 1507 ne contenait rien sur la forme des testaments (3); Simon Marion déclare qu'on s'en rapportait au droit canonique (4). Mais lors de la rédaction de la coutume, en 1510, les commissaires royaux remontrèrent aux gens des trois États les fraudes qu'engendraient les formes trop simplifiées du droit canonique, en favorisant les suggestions du chapelain et curé, et firent admettre l'article 96 réglementant avec précision les solennités du testament (5). Exception fut faite néanmoins pour les obsèques, funérailles et legs pitoyables pour lesquels on se contenta des formes du droit canonique. Le système, bien équilibré, tenait compte des préoccupations religieuses qui avaient inspiré exclusivement le moyen âge et de l'importance croissante des intérêts civils engagés dans la question.

La N. C. fut plus radicale (6) : elle supprima par prétérition le régime plus favorable admis pour les dispositions d'ordre religieux. Elle se montra encore plus exigeante pour les formes (7). Le testament dressé par une personne privée devant quatre témoins est écarté, ainsi que celui simplement signé par le testateur et à lui relu devant trois témoins. Elle n'admet plus que le testament olographe, entièrement écrit et signé de la main du testateur (8) et le testament authentique reçu par des personnes publiques dans des conditions strictement précisées.

Les personnes publiques autorisées à recevoir les testaments sont : les notaires, dans le ressort de leur juridiction, les curés dans leur paroisse et leurs vicaires munis de lettres de vicariat général enregistrées au greffe du juge du lieu (9).

(1) Arrêt du Parlement de Paris du 26 mars 1683, cité par Ferrière, IV, p. 185, n° 39; cf. Pothier, p. 341.

(2) Ferrière, IV, p. 186, n°s 42-45; Pothier, p. 341.

(3) *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 214.

(4) *Observations*, n° 20.

(5) V. le *Procès-verbal* sur l'art. 96 de l'A. C. (B. de R., III, p. 22).

(6) Art. 289; il y eut cependant quelques hésitations car les deux projets rédigés en 1580 reproduisaient à quelques nuances près le système de l'A. C.; Senlis, 173; Anjou, 276, dispensent de toute forme les legs *ad pias causas*.

(7) Simon Marion, *Observations*, n° 20, analyse avec minutie les modifications apportées aux règles de l'A. C.

(8) Cf. Bourjon, II, p. 303, n°s 1-4.

(9) N. C., 290; cf. Etampes, 107; Melun, N. C., 245; Touraine, N. C., 323.

R. Filhol, *Bibl. de Thru.*, 1937, p. 162-165  
[21.2.37]



Les curés et leurs vicaires sont d'ailleurs moins bien traités que les notaires; la coutume exige en effet la présence soit de deux notaires, soit du curé ou vicaire et d'un notaire, soit d'un notaire et de deux témoins, soit du curé ou vicaire et de trois témoins (1). D'autre part, les curés doivent tenir registres des testaments reçus par eux et déposer ces registres au greffe tous les trois mois, comme ceux des baptêmes, mariages et sépultures (2). L'ordonnance de 1735 obligea les curés à déposer chez un notaire les testaments reçus et priva les vicaires du droit d'en recevoir (3).

Le testament devait être dicté par le testateur et lui être relu; il devait être signé par lui, sauf le cas d'ignorance ou de faiblesse; mention était faite de ces solennités qui étaient exigées à peine de nullité. Les témoins devaient être mâles et âgés de vingt ans au moins (4). L'ordonnance de 1735 se borna à codifier ces règles. Elle exigea en plus la date dans le testament olographe (5); et elle consacra le système parisien en n'admettant pas dans les pays de coutumes le testament nuncupatif et le testament mystique pratiqués aux pays de droit écrit (6).

L'article 120 de l'A. C. reproduisait, sans plus, l'ancien adage : *institution d'héritier n'a lieu*; l'apostille de Du Moulin l'expliquait avec une extrême concision : *elle n'est nécessaire ni ne saisit, mais vaut comme un simple legs* (7). L'article 299 de la N. C. le glosa à son tour avec moins de bonheur (8).

(1) Cf. Orléans, N. C., 289.

(2) N. C., 291, proposé, comme le précédent, par le second projet : *Mss. de Simon Marion*, p. 90. Les ecclésiastiques protestèrent en vain contre ces articles, mais les commissaires royaux écartèrent leur protestation, en déclarant qu'ils les avaient acceptés antérieurement à condition de n'avoir rien à payer aux greffiers. En Seine-et-Oise, d'après un rapport de M. A. Lesort, archiviste départemental (*Bull. de la Société de l'Hist. de Paris*, 1922, p. 136-137), il subsiste d'assez nombreux registres paroissiaux du xvi<sup>e</sup> siècle, la plupart antérieurs à 1580, avec des copies de testaments.

(3) Bourjon, II, p. 307, n° 24.

(4) Tout cela résulte de l'art. 289; cf. Bourjon, II, p. 304, nos 9 et s. Il ne faut voir sans doute qu'une boutade dans l'anecdote contée par Mercier, *Tableau de Paris*, édit. d'Amsterdam, in-8°, 1783-1789, t. XI, p. 38 : Jean Le Camus, lieutenant civil au Châtelet de Paris pendant quarante ans, crut qu'il saurait faire son testament mais le Parlement y trouva plusieurs nullités et le cassa : *or qui connaît les profondeurs de la coutume de Paris si Jean Le Camus ne la connaît pas ?*

(5) Bourjon, II, p. 304, nos 7-8.

(6) Sur tous ces points, v. Pothier, p. 296 et s., et Bourjon, II, p. 304, n° 5, qui présente l'exclusion du testament nuncupatif comme une conséquence de l'ord. de Moulins rejetant la preuve testimoniale; E. de Laurière, II, p. 404, cite un arrêt de 1708 annulant un testament nuncupatif.

(7) *Notae solennes* (II, p. 694).

(8) Cf. Mantes et Meulan, N. C., 151; Sens, N. C., 70.



Il signifiait d'abord que l'institution d'héritier n'était pas nécessaire, comme en pays de droit écrit, pour rendre valide le testament coutumier (1). Il signifiait en outre qu'une telle forme ne présentait aucune utilité car l'héritier institué par testament n'est pas considéré comme un héritier légitime et n'a pas la saisine, même si le testateur a voulu expressément la lui conférer (2); seul l'héritier *ab intestat* est saisi, alors même qu'il ne devra retirer aucun émolument de la succession (3). Le droit parisien est donc resté fidèle, jusqu'à la fin, à la conception primitive du droit coutumier. Certes le de cujus a un large droit de disposer de ses biens par testament, mais il ne peut faire un héritier. La saisine attribuée à l'héritier du sang le plus proche continue d'affirmer le droit originaire de la famille et sa vocation primordiale à l'ensemble du patrimoine du défunt.

Toutefois l'institution d'héritier n'est pas nulle en droit parisien (4) : elle vaut comme legs universel dans la mesure de la quotité disponible. Du Moulin l'avait constaté, d'accord avec la jurisprudence; l'article 299 de la N. C. prit la peine de le dire, affirmant ainsi son souci de respecter les intentions du testateur dans ce qu'elles avaient de compatible avec l'esprit du droit coutumier. Le testateur ne peut donc disposer de ses biens que par legs, mais, avant de préciser les droits des légataires, il faut d'abord déterminer le rôle de l'exécuteur à côté de l'héritier *ab intestat*.

Il n'est pas douteux qu'il ait fortement décliné depuis le moyen âge. L'institution n'est plus de l'essence du testament (5); le testateur a la faculté de nommer un ou plusieurs exécuteurs, mais s'il ne l'a pas fait, les légataires ne sauraient demander au juge d'en nommer (6); *a fortiori* n'admet-on plus que les évêques soient les exécuteurs des testaments, malgré les efforts faits par le concile de Trente pour rajeunir la vieille doctrine (7). Les héritiers du sang sont normalement chargés

(1) Pour l'explication du brocard, v. Ferrière, IV, p. 381-385; Pothier p. 314. — La N. C. de Sens, art. 70, remarquait que le testament coutumier n'était qu'un codicile; cf. Bourjon, II, p. 305, n° 15; Pothier, p. 295.

(2) Pothier, p. 370; cela était dit expressément par Poitou, 274.

(3) Bourjon, II, p. 329, n° 1.

(4) Ferrière, IV, p. 384, n° 11, cite un certain nombre de coutumes qui annulaient l'institution d'héritier.

(5) Bourjon, II, p. 373, n° 1.

(6) Ferrière, IV, p. 271, n° 7; Bourjon, II, p. 379, n° 2.

(7) E. de Laurière, II, p. 430, qui rappelle le texte du *Ps. des Marès* cité *suprà*, p. 497 n. 1



d'exécuter les volontés du défunt (1). Mais l'habitude de nommer des exécuteurs reste très répandue et la coutume leur donne encore de sérieux moyens d'action (2).

L'exécuteur est une personne de confiance chargée par le défunt d'assurer l'accomplissement de ses dernières volontés. Il ne remplit pas un office civil comme les témoins du testament, mais un office d'ami (3); on peut nommer une femme exécutrice sauf, si elle est mariée, à obtenir l'autorisation de son mari (4). Il résulte aussi de cette notion que l'exécuteur peut toujours renoncer à sa mission, qui est gratuite, sauf l'usage assez général de lui laisser quelque souvenir (5).

Pour accomplir plus aisément sa mission, l'exécuteur est saisi de plein droit de tous les meubles laissés par le de cujus (6). L'héritier ne peut écarter sa saisine en lui baillant les deniers suffisants pour assurer l'exécution et en lui donnant caution d'en fournir de nouveaux, en cas d'insuffisance (7). Encore moins pourrait-il se substituer à l'exécuteur en baillant caution d'accomplir le testament (8). A cet égard, la situation de l'exécuteur est plus solide qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais, le testateur peut restreindre l'étendue de cette saisine coutumière, à concurrence d'une certaine somme, par exemple, qu'il juge suffisante pour assurer l'exécution (9). Si la somme ne suffit pas, l'héritier ne sera d'ailleurs pas chargé d'accomplir le surplus du testament : c'est l'affaire de l'exécuteur qui lui demandera par voie d'action la délivrance des biens nécessaires (10). Par contre, le testateur ne peut étendre à une partie

(1) Bourjon, II, p. 373, n° 2; Pothier, p. 359.

(2) Bourjon, II, p. 373, n° 1; Pothier, p. 359.

(3) Ferrière, IV, p. 272, n°s 8-10; Pothier, p. 359.

(4) Bourjon, II, p. 373, n°s 5-6, qui admet aussi qu'on peut nommer un religieux.

(5) Ferrière, IV, p. 273, n° 15; Bourjon, II, p. 374, n° 13; Pothier, p. 360.

(6) A. C., 95; N. C., 297; en 1510, plusieurs membres des Etats estimaient excessive la saisine de tous les meubles et proposèrent de la ramener à la somme nécessaire pour l'exécution; mais d'autres firent remarquer que tous les testaments contenaient la clause de *payer les dettes et amender les torts-faits*, ce qui entraînait beaucoup d'incertitude. On se mit d'accord pour maintenir le texte traditionnel (*Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 96, p. 213) en permettant au testateur de limiter lui-même l'étendue de la saisine : v. le *Procès-verbal* sur l'art. 95 de l'A. C. (B. de R., III, p. 22). — Montfort-l'Amaury, 91, refusait toute saisine aux exécuteurs en présence d'héritiers légitimes. Au contraire, Lorris-Montargis, A. et N. C., 13,5; Orléans, A. C., 228; N. C., 290, étendaient la saisine aux immeubles, mais seulement dans la mesure nécessaire à l'accomplissement du testament.

(7) Ferrière, IV, p. 278, n° 38; Bourjon, II, p. 375, n°s 17 et 18, l'admet cependant.

(8) Cf. Sens, A. C., 89; N. C., 76; *contra*, Clermont-en-B., A. C., 84; Meaux, 3

(9) Finale des art. 95 de l'A. C. et 297 de la N. C.

(10) Pothier, p. 362.

(1) Incert



de ses immeubles la saisine de son exécuteur (1) : elle ne peut, au delà des meubles, mordre sur la saisine des héritiers. L'usage s'est seulement introduit, au Châtelet, d'attribuer à l'exécution non seulement les fruits des immeubles échus au décès mais ceux à échoir pendant l'année de l'exécution (2).

Les coutumes rédigées ont en somme conservé le système adopté à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, mais les auteurs méconnaissent entièrement la signification de la saisine accordée à l'exécuteur. Du Moulin déclare le premier qu'elle n'empêche pas l'héritier d'être saisi de tous les biens *ut dominus* (3); l'exécuteur n'est pas un véritable possesseur; il possède *ut procurator tantum*, mais peut appréhender directement les meubles sans agir en délivrance contre l'héritier. Les commentateurs postérieurs renchérent encore sur cette singulière explication : à leurs yeux, l'héritier seul a la possession civile; l'exécuteur n'a que la possession naturelle et possède au nom de l'héritier, comme un dépositaire ou un séquestre (4). Sa seule prérogative est de pouvoir se mettre lui-même en possession des meubles; mais, si l'héritier s'y oppose, il ne pourrait agir par voie de complainte, encore que la complainte soit admise pour une universalité de meubles (5). Cette solution était tout à fait arbitraire et contraire à la tradition : en faisant de l'exécuteur une sorte de fondé de pouvoirs de l'héritier, elle méconnaissait la mission directe que le testateur avait donnée à son exécuteur, par delà son héritier et au besoin contre lui.

La saisine des exécuteurs testamentaires durait un an et un jour, à dater de la mort du testateur (6). Toutefois si les exécuteurs n'avaient pu se mettre tout de suite en saisine, au cas de contestation du testament par exemple, le délai, qui devait être un délai utile, courait de la mise en

(1) La question paraît avoir été vidée par une enquête par turbes jugée au Châtelet en février 1575 et rapportée par Ferrière, IV, p. 278, n° 34; cf. Pothier, p. 362.

(2) Ferrière, IV, p. 277, nos 33-34; Bourjon, II, p. 375, n° 15.

(3) *Comm. posthume* sur l'art. 95 de l'A. C., nos 10-11 (I, p. 861).

(4) Ferrière, IV, p. 273, n° 23; Bourjon, II, p. 375, n° 14 : il possède *au nom et pour l'héritier... c'est vrai dépôt*; Pothier, p. 361 : il est *constitué séquestre*.

(5) La N. C. d'Orléans, art. 290-291, donne la complainte à l'exécuteur, mais Pothier, p. 364, n'admet pas qu'elle soit dirigée contre l'héritier.

(6) L'A. C., 95, disait *dedans l'an et jour*, se référant ainsi au système traditionnel décrit *suprà*, p. 499, n. 5; la N. C., 297, dit *durant l'an et jour*, ce qui renversa l'ancien système en assignant à la saisine comme durée maxima le délai pendant lequel les exécuteurs devaient entrer en saisine.



possession effective (1). Certains auteurs admettaient une prorogation du délai par la justice (2).

L'article 297 de la N. C. obligeait l'exécuteur à faire dresser un inventaire des meubles, dès le début de sa mission et en présence de l'héritier, faute de quoi il était déchu de l'exécution et l'héritier était cru sur son serment de l'estimation des meubles (3). Après quelques hésitations, la doctrine ne permit plus au testateur de dispenser de cette formalité (4).

L'exécuteur reste chargé, en termes généraux, de l'*accomplissement du testament* (5), mais il doit se préoccuper sans cesse d'agir d'accord avec l'héritier. Il doit avant tout veiller aux funérailles du défunt, selon ses intentions, et il peut acquitter de suite ses libéralités pieuses s'il n'a pas reçu opposition de la part de l'héritier (6). Pour faire face à ces dépenses, à défaut d'argent liquide, il peut vendre des meubles, mais en présence de l'héritier (7).

De même l'exécuteur ne peut acquitter les dettes qu'avec l'assentiment et le concours de l'héritier; ce n'est pas, expliquent les auteurs, une exigence de sa charge mais une simple conséquence du fait qu'il est en possession des meubles, gage des créanciers (8). Personne n'aperçoit plus le lien traditionnel entre l'acquiescement des dettes et des torfaits et le repos de la conscience du testateur.

L'accomplissement des legs mobiliers incombe aussi à l'exécuteur saisi des meubles et les légataires peuvent agir contre lui en délivrance; mais ils feront bien de mettre aussi l'héritier en cause (9). En tout cas, l'exécuteur commettrait

(1) Du Moulin, *loc. cit.*, n° 16, p. 861; Ferrière, IV, p. 276, n°s 28 et 32; Pothier, p. 367; mais ces auteurs n'admettaient pas une prolongation de la saisine même si le testateur avait différé l'exécution d'un legs, par exemple jusqu'au mariage du testateur.

(2) Bourjon, II, p. 375, n° 16.

(3) Ferrière, IV, p. 281 et s., n°s 3-7.

(4) Pothier, p. 265.

(5) A. C., 95; N. C. 297; cf. sur la question Bourjon, II, p. 376, n°s 20 et s.

(6) Bourjon, II, p. 276, n° 24; le même auteur, p. 349, n°s 3 et s., admet qu'une certaine somme puisse être confiée aux exécuteurs pour être distribuée par leurs soins car ils sont censés connaître les intentions du testateur.

(7) Ferrière, IV, p. 282, n° 8; ou avec l'autorisation du juge : Pothier, p. 366.

(8) Ferrière, IV, p. 284, n°s 15-18; Pothier, p. 366; Bourjon, II, p. 377, n° 29 écrit : *le contraire est une vieille erreur dont on est revenu* ! Il admet pourtant que l'exécuteur devrait payer les dettes s'il en avait été chargé par le défunt. Cette méconnaissance de la tradition porte à croire que la clause de *payer les dettes et amender les torfaits*, encore de style au début du XVI<sup>e</sup> siècle, (*supra*, p. 509, n. 6) avait cessé d'être courante.

(9) Bourjon, II, p. 329, n° 2.



une grave imprudence en les délivrant sans la permission de l'héritier qui pourrait, lors de la reddition de comptes, les arguer de nullité (1). Du Moulin permettait encore à l'exécuteur d'agir par voie d'action contre l'héritier pour obtenir de lui, dans la limite de la quotité disponible, les immeubles nécessaires à l'acquittement des legs immobiliers (2). Cette solution était bien dans la logique de l'institution, puisque l'exécuteur était chargé, généralement, d'accomplir le testament. Mais elle n'était pas admise dans le dernier état de la jurisprudence parisienne : les légataires d'immeubles devaient agir contre l'héritier (3).

Le testament accompli, et au plus tard dans l'an et jour, l'exécuteur devait rendre compte à l'héritier de sa mission en lui restituant le reliquat des meubles (4). La plupart des commentateurs permettaient au de cujus de dispenser son exécuteur de rendre compte, en interprétant cette dispense comme un legs *de residuo* à son profit (5). Mais le point caractéristique est que le compte est rendu à l'héritier, non à la justice. On ne peut marquer plus clairement que l'exécuteur est un simple auxiliaire de l'héritier dans l'accomplissement du testament. Il ne reste presque plus rien de l'ancienne conception qui en faisait le représentant direct des plus précieux intérêts du défunt, ses intérêts d'ordre spirituel.

Cette laïcisation du testament met au premier plan des préoccupations de la doctrine des derniers siècles la question des droits des légataires. Mais cette question, résolue de plus en plus à l'aide des notions romaines, ne saurait nous intéresser au même degré (6). Il suffira d'en donner une idée sommaire.

Le droit des légataires ne s'ouvre qu'au décès du de cujus car le testament est révocable de son essence, révocable à ce point que le testateur ne saurait s'interdire de le révoquer ni même soumettre à quelque restriction son droit arbitraire (7) :

(1) Ferrière, IV, p. 283, n° 10; Pothier, p. 364.

(2) *Comm. posthume* sur l'art. 95 de l'A. C., n° 4 (I, p. 861).

(3) Ferrière, IV, p. 283, n° 10.

(4) Ferrière, IV, p. 285, n°s 19 et s.; Bourjon, II, p. 377, n°s 33 et s.

(5) Pourvu, bien entendu, que l'exécuteur fût capable de recevoir : Bourjon, II, p. 378, n° 37; en sens contraire, Pothier, p. 366.

(6) Je laisse de côté, par exemple, la théorie toute romaine de l'accroissement sur laquelle on peut voir Bourjon, II, p. 339-343; Pothier, p. 406-412. — La théorie des personnes incertaines serait plus intéressante; cf. Bourjon, II, p. 347, n°s 2 et s.

(7) Bourjon, II, p. 380, n° 2; Pothier, p. 393.



*ambulatoria voluntas* (1). La révocation peut d'ailleurs être totale ou partielle, être expresse ou résulter d'une disposition plus récente du testateur, inconciliable avec ses dispositions antérieures (2).

Les legs sont particuliers s'ils portent sur une chose déterminée ou universels, s'ils embrassent l'universalité ou une quote-part des biens du de cujus ou d'une certaine nature de biens : meubles, acquêts ou propres (3). Ils doivent être interprétés sans s'attacher à la forme, en recherchant les intentions du testateur, selon les règles du bon sens. Ces règles sont presque toutes empruntées aux textes romains (4). Cependant Bourjon reste bien dans l'esprit du droit coutumier en affirmant qu'en cas de doute on doit pencher pour l'héritier plutôt que pour le légataire (5). Et même, après avoir posé le principe de la préférence de la succession légitime, il déclare que le testateur doit user de la faculté qui lui est reconnue par la coutume pour récompenser la vertu et accomplir ses devoirs de gratitude, mais non pour satisfaire ses passions et dépouiller son héritier (6). L'idée est noble, mais n'aboutit guère qu'à proclamer la nullité des legs faits *ab irato*, en haine des héritiers, surtout en ligne directe, et seulement si le motif de haine résulte de la lettre du testament (7). C'est tourner bien court, après un beau départ. En réalité, une fois reçue du droit romain l'idée d'un testament allant au delà d'une aumône, ni la doctrine ni la jurisprudence n'ont su, malgré de bonnes intentions, limiter les fantaisies et les caprices des testateurs, en dehors des restrictions précises résultant de la réserve et de la légitime.

Le légataire est muni d'abord d'une action personnelle *ex testamento* contre les personnes grevées de la prestation du legs, l'exécuteur parfois et toujours l'héritier, véritable débiteur du legs (8). S'il s'agit d'une chose de genre, tous les héritiers et successeurs universels en sont tenus dans la

(1) Ulpien au *Digeste*, 34,4, *de adimendis vel transferendis legatis*, fr. 4.

(2) Pour les détails, Bourjon, II, p. 380 et s.; Pothier, p. 388-393.

(3) Pothier, p. 315-316.

(4) Bourjon, II, p. 353 et s.; Pothier, p. 412-435, développe vingt-cinq règles d'interprétation.

(5) *Droit commun*, II, p. 353, n° 4.

(6) *Droit commun*, I, p. 794, n° 8; il annonce qu'il développera ces principes au titre des testaments.

(7) *Ibidem*, II, p. 345; Pothier, p. 320-321.

(8) Pothier, p. 372 et s.



mesure de leur émolument. S'il s'agit d'un corps certain, l'action *ex testamento* doit être dirigée contre l'héritier qui a succédé à ce corps certain, sauf son recours, le cas échéant, contre ses cohéritiers. Le légataire n'a droit aux fruits qu'à dater de l'action en délivrance, car il n'est pas saisi (1).

Cette action personnelle est doublée, au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une action hypothécaire avec ses avantages bien connus : c'est l'action personnelle et hypothèque de la pratique du Châtelet au XIV<sup>e</sup> siècle. Elle ne découle pas de la forme authentique du testament ; c'est une hypothèque légale qui a sa source dans la législation de Justinien (2).

Selon E. de Laurière, le légataire d'un corps certain ne devenait propriétaire de la chose léguée que par la délivrance ou la tradition émanant de l'héritier (3). Mais Pothier voit dans le legs un mode d'acquisition *lege*, indépendant de tout acte de l'héritier (4). Le légataire, devenu propriétaire du jour du décès, peut agir en revendication contre l'héritier et contre le tiers détenteur après s'être fait saisir de son legs par l'héritier (5).

Les légataires universels étaient tenus des dettes, concurremment avec les héritiers, dans la mesure de leur émolument (6). Les légataires particuliers n'en étaient point chargés mais risquaient parfois de les supporter car les legs n'étaient délivrés qu'après l'acquittement des dettes (7).

(1) Bourjon, II, p. 329, n° 3, qui fait exception lorsqu'il s'agit d'un legs de rente viagère ; le même auteur, p. 335, n°s 7 et s. estime qu'en ce qui concerne les fruits on devrait distinguer si l'héritier connaît ou non le testament, car dans le premier cas il n'est pas de bonne foi ; mais il reconnaît que la jurisprudence ne fait pas cette distinction ; cf. Pothier, p. 382.

(2) E. de Laurière, II, p. 393 et s., discute longuement la question et admet l'hypothèque du légataire ; Bourjon, II, p. 330, n°s 4 et s., ne l'admet pas avant le jugement condamnant l'héritier à la délivrance, même si le testament est authentique, mais il indique qu'un arrêt de 1710 l'a reconnue ; cf. Pothier, p. 384-385.

(3) *Cout. de Paris*, II, p. 396.

(4) *Loc. cit.*, p. 369.

(5) Pothier, p. 384.

(6) N. C., 334 et autres textes cités *suprà*, au c. des successions, p. 463, n. 2 ; cf. Pothier, p. 316.

(7) N. C., 295 ; E. de Laurière, II, p. 427-428.



## LIVRE V

---

# OBLIGATIONS ET VOIES D'EXÉCUTION

---

Nulle part, je l'avoue, la méthode monographique que je devais m'imposer ne m'est apparue d'une application plus délicate. Ici, et plus encore qu'en certaines matières du livre III (1), nous sommes dans un domaine de bonne heure abandonné à l'influence du droit savant et situé à la frontière du droit privé et de la procédure.

On pourrait songer cependant à exposer en détail le très ancien droit parisien jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où le droit coutumier primitif n'a pas encore été infléchi par des influences étrangères. L'entreprise vient d'être tentée, avec succès, pour la Normandie (2). Mais la Normandie est une province privilégiée et, à Paris, nous n'avons, pour le XIII<sup>e</sup> siècle, rien de comparable aux coutumiers normands. Pour y suppléer, il faudrait relever tous les actes concrets inédits ou publiés depuis la fin de l'époque franque. N'ayant pu entreprendre, dans cet ordre, de dépouillements suffisants, je dois me borner à présenter, en les classant le mieux possible, les documents assez rares que j'ai rencontrés dans les actes imprimés (3).

(1) V. *suprà*, p. 2 et p. 45 et s., le chapitre sur la saisine qui comporte avant tout l'étude des actions possessoires.

(2) Jean Yver, *Les contrats dans le très ancien droit normand* (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles), Domfront, 1926, 316 p. — Ce travail m'a été très utile pour classer les matériaux parisiens, beaucoup moins riches, dont je disposais.

(3) Je devrai naturellement exclure toute recherche de filiation entre le droit de l'époque franque et le droit coutumier parisien, ainsi que je l'ai dit, dès le début, dans la *Préface* de mon premier volume, p. V, et comme il faut bien le



A partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les textes parisiens, en notre matière, se font assez nombreux, mais il est clair qu'ils ont subi l'influence du droit savant. A les vouloir placer dans leur vrai cadre, je sortirais de mon plan. Il suffira d'en présenter une analyse susceptible de servir un jour à des travaux d'ensemble et sauf à souligner les traits assez clairsemés qui semblent plus spécifiquement parisiens.

Cette méthode réservée et un peu sèche s'imposera plus encore pour l'étude des coutumes rédigées. De nombreux articles, souvent épars, s'y réfèrent aux obligations et surtout aux voies d'exécution. La plupart ne font qu'enregistrer une sorte de droit commun qui s'est progressivement dégagé en ces matières. Parfois même ils annoncent ou reproduisent le droit des ordonnances royales qui devient de plus en plus abondant en ce domaine. Je tâcherai de donner de ces articles, parfois sans grand lien, une explication convenable, sans verser dans l'exposé du droit commun usité dans le ressort du Parlement de Paris. Un tel exposé excéderait sans doute mes forces; il excéderait sûrement, en tout cas, la place normale que doit garder la question dans l'ensemble de mon ouvrage, comme dans le droit coutumier parisien. L'exécution d'un tel programme, aux données presque contradictoires, est, je le sais, difficile; je sollicite l'indulgence du lecteur.

---

répéter, car mon point de vue n'a pas toujours été compris. — Sur la question des origines, on peut consulter : A. Esmein, *Etudes sur les contrats dans le très ancien droit français*, Paris, 1883; Otto Gierke, *Schuld und Haftung im alteren deutschen Recht insbesondere die Form der Schuld- und Haftungsgeschäfte*, Breslau, 1910; Brissaud, p. 1377 et s.; Cl. von Schwerin, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 1912, p. 62 et s.



## CHAPITRE I

### Obligations et voies d'exécution dans le très ancien droit parisien

La rareté des documents parisiens sur le très ancien droit des contrats n'est pas surprenante. Les actes les plus nombreux conservés dans les archives ecclésiastiques sont des donations régulièrement accompagnées de la tradition du bien ou du droit donné (1); de même, les ventes sont des ventes au comptant, avec tradition de l'objet et paiement du prix. L'unique obligation que donations ou ventes produisent, c'est l'obligation de garantie et cette obligation n'a pu se dégager comme purement contractuelle qu'assez tard, lorsqu'a prévalu la notion de la propriété individuelle. Les contrats de louage qui s'accompagnaient eux aussi d'une remise de la chose et qui étaient souvent très voisins de la concession en censive n'ont guère été gardés, en raison de leur intérêt passager, pour l'époque la plus ancienne (2). Nous devons au hasard quelques renseignements sur la question des risques (3) et la conservation de rares vestiges de pratiques très anciennes comme la dation d'arrhes (4), la

(1) V. *suprà*, p. 6 et s.

(2) Voici quelques textes antérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle : *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 385 (vers 1120), concession à moitié à Jean Trian et à ses héritiers de vignes situées près d'Ivry; *Cart. de Saint-Martin-de-Pontoise*, n° 154 (1161-1175), bail à moitié, pour deux générations, d'une terre à blé; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 88 (1190-1191), location à vie d'une maison moyennant 33 sous par. et 100 pommes par an; *Chartes de Saint-Germain-en-Laye*, n° 16 (1186-1187), bail à moitié d'une vigne.

(3) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 47 = *Liber test.*, p. 24 (1079-1094) : Gasce et Guillaume Tranchebise, avec l'approbation de leurs seigneurs, donnent aux moines *ad modiationem*, moyennant un muid de blé, leur moulin de Dugny; si le moulin est pillé au cours d'une guerre entre Gasce et Guillaume et d'autres seigneurs, les moines ne devront rien; *Cart. de la Confrérie N.-D.*, n° 10 (1239) : bail à ferme d'un moulin; en cas de dommages partiels, le locataire réparera; mais si la destruction est totale, son bail prendra fin; *Cart. de la Roche*, n° 92, (1252) : bail à ferme d'une dime, la redevance annuelle est stipulée, *tempestate vel alio casu fortuito et non fortuito qui possent exprimi non obstante*.

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 35 (1150) : un contrat d'engagement d'une dime est considéré comme valablement passé, l'emprunteur ayant reçu 10 sous *in arram*.



paumée (1) ou le denier à Dieu (2). Mais nous n'avons de textes un peu suivis que sur la foi et le serment, la plévine et l'engagement qui se rattachent aux conceptions primitives en matière d'obligations. Et nous pouvons assez bien apercevoir les étapes successives qui conduiront, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, à l'obligation générale de tous biens.

D'assez nombreux actes parisiens, surtout de la fin du XII<sup>e</sup> et de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, nous révèlent des obligations passées sous la foi de celui qui s'engage (3). Nos sources visent habituellement l'obligation de garantie adjointe à la vente au comptant et souscrite par le vendeur lui-même, son seigneur, ses parents ou les plèges qu'il fournit. Souvent, l'obligation est souscrite *fide interposita* (4), *fide prestita* (5), *fide data* (6), *fide media* ou *mediante* (7); ces formules rappellent la célèbre clause *stipulatione subnixa* ou *interposita*, dernier vestige du formalisme romain et dont un écho subsiste dans un acte parisien de 1238 (8); mais on trouve aussi, tout simplement : *per fidem* (9), *bona fide* (10) et *fideliter* (11). On a forgé le verbe *fiduciare* (fiancer) (12), qui veut dire promettre en engageant sa foi. La formule plus développée, *sub fidei interpositione* ou *astrictione* (13) marque bien que la foi ainsi promise crée un lien rigoureux. Dans des expressions comme *sub fidei religione*, *sub fidei*

(1) *Const. du Châtelet*, § 86, à joindre aux textes cités par Esmein, *Contrats*, p. 26-28.

(2) *Ps. des Marès*, 178, cité déjà par Esmein, *Contrats*, p. 25.

(3) Sur la *fides*, en général v. A. Egger, *Vermögenshaftung und Hypothek nach fränkischem Recht*, 1903, p. 52 et s.; Gierke, *loc. cit.*, p. 169-171; Yver, *loc. cit.*, p. 44-58.

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 45 (1181); I, p. 422 (1207).

(5) *Ibidem*, I, p. 46 (1181); I, p. 414 (1233); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 515 (1190-1191).

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 49 (1190); II, p. 72 (1217); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 500 (1188-1190).

(7) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 49 (1190); I, p. 425 (1226). — On trouvera dans le même cartulaire de nombreux actes dressés par l'évêque Maurice de Sully avec des formules analogues plus ou moins développées, ainsi, p. 46 (1187), p. 47 (1169), p. 48 (1170), etc.

(8) *Ibidem*, III, p. 49 : *fide in manu nostra corporaliter prestita per stipulationem solempnem*.

(9) *Ibidem*, I, p. 422 (1207); I, p. 357 (1213); III, p. 49 (1238); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 789 (1222); *Cart. de la Roche*, n° 51 (1236-1237).

(10) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 353 (1225).

(11) *Ibidem*, II, p. 72 (1217).

(12) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 500 (1188-1190); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 102 (1194).

(13) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 45 (1181).



*sacramento* (1), on aperçoit une confusion commençante entre la prestation de foi et le véritable serment.

Je n'ai trouvé aucune précision sur le rituel de cette prestation de foi. Mais elle devait impliquer des gestes corporels, si l'on en juge par des formules comme *fide super hoc prestita corporali* (2) ou *in manu nostra fidem prestitit corporalem* (3). Encore convient-il de remarquer que, dans ce dernier cas, la foi est prêtée dans la main de l'évêque de Paris, rédacteur de l'acte, et non, comme on pourrait s'y attendre, dans la main du créancier.

Les textes parisiens ne permettent pas de préciser les effets qu'engendre cette prestation de foi corporelle; mais nulle part n'y apparaît cette liaison de cause à effet entre elle et l'engagement de la personne même du débiteur qui est chère à certains auteurs allemands (4). L'époque relativement basse à laquelle elle apparaît et la qualité des rédacteurs des actes où elle figure habituellement rendent plausible de supposer que les ecclésiastiques y ont vu un moyen de renforcer et de solenniser la simple expression de la volonté des contractants. En tout cas, les mentions de la *fides* se raréfient dans la région parisienne dès avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (5), à l'époque où triomphe sans doute la règle que le seul consentement suffit pour obliger.

Les mentions du serment proprement dit, *juramentum*, sont bien plus rares dans nos textes. Cependant, en 1164-1165, un vendeur déclare fournir sa caution juratoire qu'il garantira la vente, ainsi que deux seigneurs qu'il désigne; il promet aussi par serment que ses héritiers, après sa mort, fourniront la même garantie (6). Un acte d'engagement de 1177,

(1) *Ibidem*, I, p. 45 (1181); p. 414 (1233); II, p. 138 (1275). — Cf. Yver, *loc. cit.*, p. 51-52.

(2) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 425 (1226); I, p. 414 (1233); II, p. 54 (1236).

(3) *Cart. de Saint-Spire*, p. 68 (1226); *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 357 (1213); I, p. 353 (1225); III, p. 49 (1238).

(4) Dans deux seulement des actes cités *suprà*, *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 102 (1194) et *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 422 (1207), des plèges qui ont engagé leur foi promettent de tenir prison si l'obligation n'est pas exécutée.

(5) Un acte de 1235, dressé par l'official de l'évêque de Paris, *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 423, ne mentionne déjà plus la prestation de la *fides* par le vendeur, ses garants ou ses plèges. Ces mentions reparaissent cependant dans quelques actes postérieurs; les dernières se rencontrent dans des actes de 1275 et de 1289 : *ibidem*, II, p. 138 et p. 145.

(6) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 383... : *juratorium caucionem prestitit se et dominum G. de Corneillum et domnum Soltanum socerum suum garantiam prestaturos... Juramento etiam firmavit quod heredes sui, post obitum ipsius, eandem garantiam prestabunt.*



dont il sera bientôt parlé, est confirmé par un serment sur les reliques (1). Et un acte de vente de 1238, déjà signalé comme contenant une prestation de foi, corrobore par un serment prêté sur les Evangiles devant l'archidiacre de Paris, une promesse de porte-fort et diverses renonciations (2). On trouverait sans doute beaucoup d'exemples analogues (3).

Les textes parisiens contiennent d'assez nombreux renseignements sur la plévine ou constitution de plèges (4). La plévine s'effectue souvent par la prestation de foi, surtout à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIII<sup>e</sup> (5); mais cette forme, même à cette époque, n'est pas absolument constante et se raréfie nettement au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. La plévine est, dans son essence, un moyen d'affermir et de renforcer une obligation existante. Ainsi, en 1167, Beaudouin de Courcelles et sa femme vendant des maisons au chapitre de Paris s'obligent à garantir et, pour confirmer cette garantie, donnent comme otage Bouchard de Montmorency, leur seigneur (6). De même, en 1181, Philippe de Lévis fournit son seigneur et d'autres personnages comme *garantie obsides*, tout en donnant trois *fidejussores garantie* (7). Ces actes ne révèlent pas à quoi s'engagent les plèges; mais on peut supposer qu'ils promettent d'appliquer toute l'influence dont ils disposent, en fait et en droit, pour assurer le respect des engagements pris par le vendeur.

Cette constitution de plèges, avant l'apparition de procédés

(1) *Cartons des rois*, n° 674 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 439.

(2) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 49.

(3) Un acte de vente plus tardif de 1271, *ibidem*, III, p. 153, contient, entre autres clauses développées, une clause de serment sur les Evangiles et l'obligation de soi, de ses hoirs et de tous ses biens. Il émane des officiaux de l'archidiacre de Paris.

(4) Sur la question en général, v. Esmein, *op. cit.*, *Deuxième étude*, p. 69-149; Brissaud, p. 1473-1483; et, pour le droit normand, Yver, *op. cit.*, p. 135-166. — J'entends par plévine la constitution de plèges comme, par exemple, les *Const. du Châtelet*, § 73. *Ci dit de plevine*; mais le verbe *plevire* est pris parfois dans le sens plus général de s'obliger, ainsi *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 71 (1164) où le débiteur *plevivit in manu nostra* qu'il garantira. Nous n'avons pas ici de plévine au sens technique, pas plus que dans la *cautio juratoria* de *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 383 (1164-1165). — Je laisse de côté ici, naturellement, les applications de la plévine à la procédure. V. sur ce point *Const. du Châtelet*, § 2.

(5) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 45 (1181); I, p. 422 (1207); I, p. 357 (1213); I, p. 414 (1233); II, p. 54 (1236); III, p. 49 (1238); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 500 (1188-1190); 515 (1190-1191); 789 (1222); 1075 (1249); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 102 (1194); *Cart. de Saint-Spire*, p. 68 (1226); *Cart. de la Roche*, n° 51 (1236-1237).

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 403.

(7) *Ibidem*, I, p. 45; l'expression *fidéjusseur* est assez rare dans les textes parisiens; v. cependant *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 515 (1190-1191) et 957 (1236).



plus raffinés, a été le procédé employé de préférence pour garantir les ventes à la fin du XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècle (1). Elle est devenue, en quelque sorte, une clause de style et doit être considérée comme un élément essentiel de la garantie aux us et coutumes de France ou de Paris qui est si souvent mentionnée dans les actes de cette époque (2). Mais la plévine ne se limite pas aux actes de vente ou de donation. Elle s'adjoint à toutes sortes d'obligations de faire ou de ne pas faire : ainsi, assez souvent, à des obligations de porte-fort pour des absents (3), des mineurs (4) ou des co-héritiers (5), à des engagements (6), à des prêts d'argent (7), à des contrats de louage ou de métayage (8).

Dans des actes assez nombreux de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIII<sup>e</sup>, les plèges s'engagent expressément à tenir prison au cas où l'obligation qu'ils garantissent ne serait pas exécutée et jusqu'à ce qu'elle le soit (9). Il est d'ailleurs probable qu'un tel engagement était implicitement contenu dans la constitution d'un otage (*ostagium, obses*). Quoiqu'il en soit, certaines chartes précisent les modalités de la contrainte physique qui sera exercée légitimement sur les plèges, soit qu'ils tiennent effectivement prison, soit qu'ils restent enfermés, au moins la nuit, dans les murs de Paris (10). Plutôt que d'exposer ses plèges à une telle contrainte, le débiteur principal fera certainement tout ce qui

(1) La plupart des textes cités ou qui vont l'être à propos de la plévine sont des actes de vente. Cf. la formule d'un acte de 1226, *Cart. de Saint-Spire*, p. 68 : *de qua vendicione plegii sunt recte garentisie...* et celle de *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 414 (1233) : *plegios et garantizatores*.

(2) *Cart. de la Roche*, n° 51 (1236-1237) : *se plegios constituerent coram nobis ad usus et consuetudines Francie*.

(3) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 515 (1190-1191).

(4) *Ibidem*, n°s 515 et 1060 (1246) ; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 212 (1227).

(5) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1060 (1246) : convention de partage entre les Popin, les Arrode et les Pizdoë, bourgeois de Paris.

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 256-257 (1224) ; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 676 (1208).

(7) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n°s 1005 (1240) et 1275 (1279).

(8) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 164 (1209) : affermage du port d'Andressy ; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1094 (1251) : complant ; *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 141 (1298) : bail à loyer ; *ibidem*, p. 123 (1293) : affermage des chaussées de Paris. — Ajoutez *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 957 (1236) : les plèges garantissent que certains hôtes iront moudre au moulin des moines ; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 145 (1289) : achat de la dépouille d'un bois ; *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 138 (1298) : récréance de biens mobiliers.

(9) *Cart. des Vaux-de-Cernay*, n° 102 (1194) ; *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 422 (1207) ; II, p. 256 (1224) ; II, p. 212 (1227) ; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 957 (1236).

(10) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 256 (1224) ; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 957 (1236).



dépendra de lui pour donner satisfaction à son créancier. Il le fera d'autant plus que ses plèges appartiennent au milieu social où il a sa situation personnelle et très souvent à sa propre famille (1). Sa réputation et sa situation même seraient compromises s'il ne libérait pas ses plèges de toute sanction. Il serait bien vain de chercher à préciser juridiquement la portée des engagements des plèges ou du débiteur principal. Les créanciers, qui sont généralement, dans nos actes, des établissements ecclésiastiques, ont eu sans cesse à redouter, dans toutes leurs négociations, les réactions des seigneurs et des parents des contractants. En obtenant d'eux, non seulement qu'ils respectent ces négociations, mais encore qu'ils s'en portent plèges, ils ont entièrement retourné en leur faveur ces forces féodales ou familiales qui pourraient leur être hostiles. Ils savent bien que leurs débiteurs, d'ailleurs personnellement bien intentionnés, seraient incapables de résister à la pression morale exercée par les plèges. Leur adjonction garantit l'exécution de l'obligation principale, sauf le cas d'une véritable impossibilité de fait qui amènera nécessairement la révision de cette obligation.

Mais à mesure que l'individualisme juridique progressait, à mesure que chaque ménage avait une situation plus précise et en quelque sorte plus personnelle au sein de la famille comme au milieu de la seigneurie, on devait tendre d'un même mouvement, plus ou moins conscient, à préciser les obligations juridiques des plèges. Déjà, en 1234, dans une vente de dîmes garantie aux us et coutumes de France, où les vendeurs s'engagent à donner 40 livres à titre de peine si la vente est annulée en tout ou partie, deux frères du vendeur se portent plèges du paiement de cette *poena* (2). Dans un acte de 1236 déjà cité, où des plèges s'engagent à tenir prison, l'obligation de faire qu'ils garantissent est évaluée à 100 livres; nul doute qu'en payant ces 100 livres les plèges ne s'exoné-

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 500 (1188-1190) : Simon de la Glaisière fournit comme plèges quatre chevaliers, ainsi qu'Enguerand de Sèvres, *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 422 (1207); Jean de Cheteinville fournit sept chevaliers ou écuyers, *ibidem*, III, p. 49 (1238). Comme exemples de plèges pris dans la famille, on peut citer : *Cart. de la Roche*, n° 69; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 1005 et 1060; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 145. — J'ai déjà cité *supra*, p. 520, n. 6 et 7 des exemples de seigneurs fournis comme plèges par leur vassal. — *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1099 (1252) : veuve se constituant plège.

(2) *Cart. de la Roche*, n° 69; cf. *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1075 (1249) où la *poena* n'est pas évaluée en argent.



raient de toute responsabilité (1). Un peu plus tard, les plèges se constituent *plegi et principales responsales* (2), *plège et rendeur* (3), *debitores et redditores principales* (4). Il n'y a pas trace, en droit parisien, qu'un tel engagement des plèges libère le débiteur principal, mais il a sûrement pour effet d'obliger les plèges à l'objet même de l'obligation principale. Les plèges sont donc devenus des débiteurs accessoires, obligés de la même manière que le débiteur principal, et le montant de leur obligation est souvent précisé en argent (5). Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle apparaît la notion d'une obligation solidaire des cautions (6). Il est parfois stipulé que si l'un des plèges meurt, le débiteur devra en fournir un autre pareillement idoine (7) : cela paraît bien impliquer qu'à cette époque l'obligation des plèges est personnelle et non transmissible à ses héritiers. Comme conséquence de l'engagement solidaire, le créancier peut poursuivre le plège qui lui paraît le plus solvable. Et ce plège n'a pas, en principe, de recours contre les autres (8). Mais on a admis de bonne heure qu'il pouvait se retourner contre le débiteur principal (9).

On connaît le rôle économique de l'engagement, à une époque où l'Église interdisait le prêt à intérêt et où la constitution de rente n'était pas encore en usage (10). Les actes parisiens nous en ont conservé de nombreux exemples qui ne sont d'ailleurs pas aussi explicites qu'on le souhaiterait. Ainsi, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, l'abbé de Saint-Martin-des-Champs

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 957.

(2) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 49 (1238); même expression dans un acte de 1258, *ibidem*, III, p. 342; sur cette expression, v. Yver, *op. cit.*, p. 147-148.

(3) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1275 (1279).

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 145 (1289); II, p. 186 (1267); II, p. 506, n. 1 (1270).

(5) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 123 (1293); p. 138 (1298).

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 357 (1213); III, p. 49 (1238); II, p. 145 (1289); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 789 (1222) et 1075 (1249); *Cart. de la Roche*, n° 51 (1236-1237); *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 123 (1293) : *et sunt pleges chacun por le tout*. Une sorte de solidarité était déjà organisée entre plèges par un acte de 1190 environ, *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 500 : *si autem unus de plegiis decederet super reliquos et super ultimum summa pecunie esset solvenda...*

(7) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 145 (1289).

(8) *Const. du Châtelet*, §§ 73, 76, cités par Esmein, *op. laud.*, p. 135-137. — Le § 79 ajoute que les plèges seraient libérés par la passation de nouvelles lettres entre le créancier et le débiteur principal.

(9) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1275 (1279); un plège qui a payé ce que le débiteur principal devait à un Lombard poursuit ce débiteur principal et le fait exécuter dans des formes sur lesquelles j'aurai à revenir.

(10) Sur la question, en général, v. R. Génestal, *Rôle des monastères comme établissements de crédit*, 1901; Brissaud, p. 1505-1507.



prête 40 livres à Galeran de Senlis à condition que son abbaye possède la moitié des revenus de Galeran dans un certain village jusqu'à ce qu'elle ait reçu lesdites 40 livres (1). Faut-il entendre par là que Saint-Martin jouira des revenus engagés jusqu'à la restitution intégrale de la somme prêtée ou qu'au contraire elle devra les rendre lorsque les revenus accumulés auront atteint cette somme ? Sommes-nous en présence d'un mort-gage ou d'un vif-gage, selon la distinction clairement faite par les textes du XIII<sup>e</sup> siècle ? Nous n'en savons rien et il en est ainsi dans la plupart des cas (2). Mais on peut admettre une présomption en faveur du mort-gage, comme l'a démontré M. Génestal pour les actes normands (3).

Quoiqu'il en soit, l'engagement, qualifié de *vadium* (4), *vadimonium* (5), *invadiatio* (6), a été largement pratiqué, surtout au XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup>, et il paraît bien que, dans la région parisienne comme ailleurs, il a fourni aux établissements ecclésiastiques un moyen d'employer leurs capitaux mobiliers (7), tout en préparant de nouvelles acquisitions d'immeubles et notamment de dîmes (8). Sans doute l'opération économique qu'il recouvre, le prêt d'argent, est une opération temporaire dans son essence qui prendra fin, plus ou moins tôt, par la restitution de la somme prêtée. Mais, en fait, l'emprunteur était souvent dans l'impossibilité de restituer; le prêt était parfois sollicité à la veille d'un départ à la Croisade ou de quelque lointain voyage et en vue d'en couvrir les frais (9); ou bien il servait à faire face à des dépenses

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 10 = *Liber test.*, p. 99; autre mention de 1060 dans Prou, *Actes de Philippe I<sup>er</sup>*, n° 4.

(2) Exemples du XII<sup>e</sup> siècle : *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 35 (1150); *Cart. de Paris*, n° 389 (1154-1157); *Cart. de Saint-Martin-de-Pontoise*, nos 130-131 (1157).

(3) *Loc. cit.*, p. 3 et s.

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 71 (1164).

(5) *Liber test.*, p. 67 (XII<sup>e</sup> siècle); *Cart. de Saint-Spire*, p. 55 (1192).

(6) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 434 (1165-1176); *Cartons des rois*, n° 674 (1177) : *invadiavit*; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 82 (1203); II, p. 256 (1219) : *invadiatio*.

(7) Voici un acte de 1150 qui montre bien le prix qu'attachaient les établissements ecclésiastiques à cette opération : *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 35. Bouchard de Macy, avant de trahir le roi, avait engagé à l'évêque de Paris 6 muids de grains sur sa dime de Macy pour un prêt non encore effectué, mais sur lequel des arrhes avaient été versées. Le roi, qui a confisqué les biens de Bouchard de Macy, respecte cet arrangement et reçoit de l'évêque le montant du prêt.

(8) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 71 (1164); II, p. 82 (1203); II, p. 256 (1219); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, nos 434 (1165-1176) et 676 (1208); *Cart. de Saint-Spire*, p. 55 (1192); p. 82 (1239); *Arch. de l'H.-D.*, p. 15 (1189); p. 34 (1205); p. 40 (1209); p. 75 (1223), etc.

(9) *Arch. de l'H.-D.*, p. 15 (1189); *Cart. de Saint-Spire*, p. 55 (1192).



nécessaires pour lesquelles les revenus normaux du débiteur ne suffisaient pas. Dans les deux cas, et même s'il revenait sain et sauf d'une expédition dangereuse, l'emprunteur n'avait que peu de chances de retour à meilleure fortune.

Aussi l'opération est-elle aménagée de manière à donner au prêteur une situation stable et sûre. Il a la chose à sa disposition : il en jouit, il en perçoit les fruits, il en acquitte les charges. Il peut même l'aliéner, soit pour faire une libéralité, soit pour recouvrer ses capitaux (1). Mais le bien engagé reste grevé, dans ce nouveau patrimoine comme dans celui du prêteur, d'une charge de retour à son propriétaire, s'il s'acquitte (2). Car l'emprunteur, en engageant son bien, n'a pas cessé d'en garder la propriété ou du moins le droit de le reprendre; et c'est ce trait caractéristique qui sépare l'engagement d'une aliénation définitive réalisée par la vente (3). La *redemptio* ou rachat reste toujours possible. Le prêteur, pour éviter qu'elle soit faite à contre-temps, peut seulement stipuler qu'elle aura lieu, chaque année, à une date déterminée (4) ou préciser qu'elle ne pourra intervenir avant un certain délai, quatre ans par exemple (5), et qu'elle devra être effectuée avec les ressources personnelles du débiteur (6). Mais la possibilité de la *redemptio* est de l'essence de l'engagement (7) et je n'ai pas rencontré, dans les textes parisiens, de clause commissaire attribuant définitivement la chose à l'emprunteur, faute de restitution dans un certain délai. Les choses se passent comme si deux saisines coexistaient sur le bien engagé : une saisine actuelle au profit du prêteur et de ses ayants cause, tant que la somme prêtée n'est pas restituée; une saisine éventuelle au profit de l'emprunteur et qui produira effet du jour de la restitution.

(1) Prou, *Actes de Philippe I<sup>er</sup>*, n° 4, (1060); *Liber test.*, p. 67 (XII<sup>e</sup> siècle); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 434 (1165-1176); *Arch. de l'H.-D.*, p. 39 (1209).

(2) Dans les trois premiers actes cités à la note précédente, l'éventualité du rachat est expressément stipulée.

(3) Le propriétaire qui a engagé son bien a une action pour le recouvrer, même dans la main d'un tiers : *Const. du Châtelet*, § 67; en droit normand, c'est le bref de fief et gage : Génestal, *loc. cit.*, p. 35 et s.

(4) En mars, habituellement : *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 82 (1203); II, p. 72 (1217); II, p. 254 (1249); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 676 (1208); *Arch. de l'H.-D.*, p. 38 (1208).

(5) *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 71 (1164); *Arch. de l'H.-D.*, p. 40, 42 (1209) : rachat possible au bout d'un an.

(6) *Cartons des rois*, n° 674 (1177).

(7) *Arch. de l'H.-D.*, n° 271 (1231).



Le mécanisme juridique de l'engagement est assez clair, mais la question pratique importante est celle des fruits. Le prêteur les perçoit, mais les perçoit-il pour son propre compte ou dans l'intérêt de l'emprunteur, qui en verra le produit net imputé sur le montant de sa dette ? La question ne s'est pas posée tout de suite, sans doute. L'engagement, dans son principe, était un mort-gage entraînant pour l'emprunteur perte définitive des fruits et c'est même le sentiment de cette perte définitive qui devait l'inciter à faire tous ses efforts pour parvenir à la *redemptio*. Mais on s'aperçut bientôt, sans doute, que la perception des fruits par le prêteur ressemblait singulièrement à la perception d'intérêts pour un capital prêté. Et cette remarque décida le pape Alexandre III à défendre aux clercs, puis aux laïques, la pratique du mort-gage (1). Un texte parisien daté de 1177 nous a conservé un intéressant écho de cette législation nouvelle (2). Geffroy de Sevrans, chevalier, a engagé à Saint-Martin-des-Champs, pour un prêt de 320 livres, un fief qu'il tenait du monastère. Il a juré sur les reliques qu'il n'élèverait aucune contestation à propos de cet engagement et de la perception des fruits et qu'il le rachèterait d'un seul coup et de son argent. Mais étant allé à Rome, il dit au pape que le monastère avait déjà reçu son capital et au-delà, par la perception des fruits, et qu'en conséquence il lui devait rendre le fief engagé. Le pape commit l'affaire à deux juges délégués. Ces derniers, les parties entendues et conformément au décret du pape Alexandre rendu à Tours, adjugèrent au monastère tous les fruits du fief. Il semble bien que le fief engagé resta dans les mains du monastère, quoique la sentence ne le dise pas expressément, car les moines émus de pitié rendirent à Geffroy de Sevrans le fief de Marchères, qui faisait partie des biens engagés, mais en lui interdisant de l'aliéner et sauve la somme prêtée de 320 livres (3). Cette décision ne paraît pas conforme à la lettre de la décrétale; elle s'explique sans doute par ce fait

(1) V. Génestal, *op. cit.*, p. 78 et s.

(2) *Cartons des rois*, n° 674 = *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 439. — On remarquera que cet acte fournit un *terminus ad quem* pour la date de la décision d'Alexandre III.

(3) L'acte stipule expressément que si ledit fief de Marchères était aliéné, il reviendrait au monastère en pleine propriété et sans faculté ultérieure de rachat. D'autre part, Geffroy de Sevrans, qui devait toujours souffrir d'impécuniosité, vendit au monastère, pour 60 livres, une couture près de Villepinte. L'ensemble de ces arrangements fut revêtu par Louis VII du sceau royal, à la demande des parties.



que le bien engagé était tenu en fief de Saint-Martin-des-Champs, hypothèse qui fit l'objet, on le sait, d'une exception expresse au principe (1).

Nous ne pouvons savoir dans quelle mesure la décrétale d'Alexandre III modifia la pratique de l'engagement dans la région parisienne. On trouve à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> de nombreux engagements dont certains sont sûrement des morts-gages (2). Mais il semble bien que les circonstances économiques plus favorables influent sur la nature de ces engagements. Il y est souvent stipulé que le remboursement pourra chaque année, à une certaine date, être réclamé par le prêteur ou offert par l'emprunteur (3). L'opération tend à devenir un prêt d'argent garanti par un gage immobilier.

On peut se demander même, à lire certains actes, s'il y a véritable engagement avec transfert actuel de possession ou simple hypothèque, sans déplacement de possession (4). Ainsi en 1222, Jean de Senlis engage des vignes à l'Hôtel-Dieu en sûreté d'un prêt de 20 livres (5); il est stipulé que, s'il ne revient pas de Rome, l'Hôtel-Dieu tiendra les vignes jusqu'à ce qu'il en ait perçu des fruits à concurrence de 20 livres, après que deux autres créanciers à qui la vigne a été préalablement engagée auront été désintéressés par le même mécanisme. Si Jean de Senlis revient de Rome, il rendra les 20 livres quand il voudra. Il est clair qu'il n'y a pas eu ici véritable engagement à trois créanciers successifs (6). Mais, économiquement, la combinaison équivaut au vif-gage car la perception des fruits est imputée sur le capital prêté. Nous avons

(1) *Décrétales de Grégoire IX*, V, 19, de *usuris*, c. 8; cf. Génestal, *loc. cit.*, p. 80.

(2) Ainsi *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 254 (1249) : Henri d'Attilly a engagé à l'église de Brie, pour 60 livres, deux muids de grains sur sa dime de Brie. Jean de Brie reconnaît que Henri d'Attilly lui a prêté ces 60 livres et s'engage à les lui rendre à sa demande ainsi que *tantam quantitatem bladi quantam tenetur reddere dictis presbiteris, quamdiu pignus duraverit, ad valorem decime supradicte*. — Cf. aussi *Cart. de Saint-Spire*, p. 82 (1239).

(3) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 72 (1217); *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 789 (1222); *Arch. de l'H.-D.*, p. 66 (1222); p. 75, 77 (1223) : *ad petitionem partis que primo petierit*.

(4) A partir du début du XIII<sup>e</sup> siècle, on trouve la formule *pignori obligare*, au lieu de l'ancienne expression *invadiasse* : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 676 (1208); n° 908 (1232); *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 72 (1217), où les débiteurs promettent de respecter *hoc pignus*; II, p. 258 (1219), où l'acte est encore qualifié d'*invadiacio*.

(5) *Arch. de l'H.-D.*, p. 70 (1222).

(6) Dans un acte de 1217, déjà cité, *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 72, le chapitre de Paris a prêté successivement sur une dime 30 livres, puis 8 livres et *ita pro XXXVIII l. ei est obligata*. Il est possible ici qu'il y ait eu transfert de possession car il n'y a qu'un créancier.



d'autres exemples de débiteurs remettant à leur créancier, bien après l'acte d'emprunt, la jouissance d'immeubles dont les fruits viendront en acquit de la dette (1) : c'est un vif-gage qui vient après coup assurer le remboursement d'un prêt gratuit. Il est très probable que dans ces combinaisons favorables au débiteur se manifeste l'influence de la législation d'Alexandre III. On y voit en tout cas, sous forme d'arrangements amiables, le paiement du créancier sur les fruits de l'immeuble du débiteur, qui deviendra, vers la même époque, un procédé d'exécution. Et l'on y pressent le cheminement d'une technique nouvelle qui va conduire à l'hypothèque.

Il est bien connu que la première forme de l'obligation hypothécaire a été l'obligation en contre-plège (2). En voici un curieux exemple de 1201 (3). Le chapitre de l'église de Paris concède à perpétuité, à ses hommes de L'Hay, les vignes de ce terroir, moyennant un cens déterminé par arpent. Lesdits hommes *obligaverunt... in contraplegium* tout ce qu'ils possèdent dans la dépendance du chapitre, en sorte que ces biens lui reviennent si les tenanciers n'exécutent pas leur engagement. De même, en 1209, lorsque le chapitre afferme pour quinze ans son port d'Andressy, le fermier, tout en constituant des plèges, oblige *pro tenendis prefatis pactio-nibus... quicquid in terra Beate Marie habet vel habiturus est* (4). La limitation de l'hypothèque aux biens possédés dans la terre du seigneur est caractéristique : le seigneur créancier, en cas d'inexécution, pourra se les appliquer en usant de ses droits de justice.

L'obligation spéciale d'un immeuble déterminé apparaît un peu plus tard. Ainsi, en 1220, des meuniers qui prennent à cens, à perpétuité, un moulin appartenant à la Grande Confrérie Notre-Dame, lui baillent en contre-plège une maison et un cens et les font *investiri per majores dominorum*

(1) Chartes de Saint-Martin-des-Champs, n° 766 (1220) : André de Rueil doit près de 73 livres à Simon le Buffeter; pour s'acquitter envers lui il lui assigne une vigne, près de Rueil, qu'il cultivera lui-même; son créancier en fera les fruits siens jusqu'à ce que *fuit super dicta pecunia plenarie satisfactum*. Cela équivaut économiquement à un vif-gage où n'est imputé sur le capital que le produit net des fruits sous déduction des frais de culture. — Ajoutez *Arch. de l'H.-D.*, n° 395 (1239) : Etienne de Vert-le-Grand, à qui l'Hôtel-Dieu a prêté 30 livres, lui assigne un de ses fiefs dont il percevra les revenus jusqu'à libération.

(2) V. Yver, *op. cit.*, p. 175 et s.

(3) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 19 (acte dressé par le doyen du chapitre).

(4) *Ibidem*, II, p. 164 (acte dressé par le doyen).



*fundi terre in contraplegium* (1). On remarquera cette investiture par le seigneur d'un droit hypothécaire, investiture qui ne s'acclimatera pas en définitive dans la région parisienne (2). Nombreux sont, dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les exemples de biens spécialement affectés à la garantie d'une vente de cens, voisine de la concession en censive, *in contraplegium* ou *pignoris sive ypothece titulo*, selon le mécanisme bien connu de l'*excambium* normand (3).

Mais ces obligations ne se limitent nullement aux concessions en censive ou à ferme et aux ventes de cens. Elles sont souvent jointes à la clause de garantie insérée dans les actes de vente, soit qu'elles s'ajoutent à des constitutions de plèges, soit qu'elles les remplacent (4). Ces obligations sont tantôt générales, tantôt spéciales, sans que l'on puisse établir l'antériorité de tel ou tel type (5).

Elles apparaissent plus tard dans les prêts d'argent, à moins qu'on ne veuille les reconnaître dans certains actes peu explicites déjà signalés à propos de l'engagement. Voici un acte fort curieux où l'obligation hypothécaire est réalisée par une clause de précaire (6) : en 1270, un clerc reconnaît qu'il doit 60 livres à un couvent de Montrouge *ex causa mutui*; il oblige pour ce prêt une maison qu'il possède à Paris, *confidens se dictam domum cum pertinentiis ab eisdem religiosis, se precario possidere*; les religieux percevront les revenus de la maison, ce qui équivalait économiquement à un mort-

(1) *Cart. de la Confrérie N.-D.*, n° 3.

(2) *V. supra*, p. 35.

(3) *Arch. de l'H.-D.*, n° 205 (1225); *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 419 (1243) : *assignavi in contraplegium*; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1044 (1244-1245) : *in contraplegium se obligarunt*; *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 135 (1245) : *in contraplegium, pignoris sive ypothece titulo*; III, p. 212 (1247) : *ypothece titulo specialiter obligavit*. Ces deux derniers actes sont dressés par l'official de l'évêque de Paris. — On rapprochera de ces ventes de cens un contrat de fourniture de 5000 tuiles par an visé dans un arrêt du Parlement du 18 juillet 1343 (*Arch. nat.*, X<sup>1</sup><sup>2</sup>8, f° 288); le fournisseur concède à son créancier *ius gagiandi et ypothece* dans une maison qu'il possède à Paris. Ce rapprochement entre l'obligation hypothécaire et le droit d'aller gager faute d'exécution normale est très intéressant.

(4) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 49 (1238), acte dressé par l'archidiaque de Paris et contenant aussi constitution de plèges; *Arch. de l'H.-D.*, n° 468 (1243) : premier exemple dans ce recueil où, jusqu'à cette date, la garantie *ad usus...* comportait seulement constitution de plèges; ajoutez nos 555 (1248) et 657 (1268); *Trésor des Chartes*, n° 4200 (1255), acte dressé par l'official de l'évêque; *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 160 (1262), acte dressé par l'official de l'archidiaque.

(5) Les quatre premiers actes cités à la note précédente contiennent des obligations générales; les autres, des obligations spéciales.

(6) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 714; cf. n° 897 (1289).

# avril 1265, Layettes, t. IV, n° 5130 : letus de la prévôte de Paris en français contenant une vente de cens à Paris, garantie aux us et cout. de France, avec une oblig. en contrapleg de 3 quartiers de vigne à Charonne [9.3.35]



gage. On rencontre aussi l'obligation générale garantissant l'exécution d'un bail à ferme (1).

Ces clauses d'obligation générale ou spéciale apparaissent dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans les actes les plus divers, dressés par le débiteur lui-même s'il a un sceau ou par quelque personnalité ayant un sceau authentique ou par l'official de quelque cour ecclésiastique (2). Mais, dès que, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, apparaissent les lettres dites de Châtelet, c'est-à-dire les lettres expédiées par le prévôt de Paris sous le sceau royal (3), ces lettres contiennent une clause par laquelle le débiteur oblige et soumet à la juridiction du prévôt, pour l'exécution de ses engagements, tous ses biens meubles et immeubles, présents et futurs (4). La clause d'obligation générale devient ainsi une clause de style. Elle existe aussi dans les actes dressés par les officiaux de l'évêque ou de l'archidiaque de Paris (5), auxquels très probablement le prévôt de Paris l'a empruntée. En même temps se généralise la clause par laquelle le débiteur engage ses héritiers, clause dont on peut suivre le développement depuis la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et qui ne dut son triomphe qu'aux progrès de la propriété individuelle et à l'influence du droit romain (6).

Nous n'avons que des renseignements très rares sur les voies d'exécution dans le très ancien droit parisien. J'ai déjà

(1) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 140 (1278); acte dressé sous le sceau du débiteur, chanoine de Paris; il précise que l'obligation porte sur tous biens *ecclesiastica et mundana*.

(2) J'ai indiqué, dans les notes précédentes, par qui les actes cités avaient été dressés.

(3) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1192 (1265) : acte en français dressé par Etienne Boileau; il contient une vente avec la clause suivante : *et quant à ce tenir fermement... ont obligié et soumis... eus et leurs hoirs et touz leurs biens muebles et non muebles, presens et avenir*; autres exemples : *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 195 (1278) analyse; III, p. 93 (1293); II, p. 168 (1302), acte dressé par le prévôt de Meulan; II, p. 170 (1321), les deux derniers analysés.

(4) V. notamment la formule d'un acte de 1293, *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 93; cf. sur ce point A. de Boüard, *loc. infra cit.*, p. 38-40.

(5) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1193 (1265) : acte en latin dressé par l'official de l'évêque de la vente citée note 3; n° 1272 (1278), avec obligation spéciale d'une maison : *obligando et principaliter domum*; *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 195 (1278), acte en latin dressé par l'official de la vente citée à la note 3; III, p. 94 (1287).

(6) Voici quelques actes pour jalonner l'histoire de cette clause : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 383 (1164-1165), le vendeur jure *quod heredes sui, post obitum ipsius eandem garantiam prestabunt*; *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 49 (1238), les vendeurs *in hiis omnibus heredes suos oneraverunt*; *Cart. de la Roche*, n° 54 (1243), *me et meos in posterum obligo specialiter heredes*; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs* n° 1044 (1244-1245), les vendeurs se portent forts que les enfants mineurs parvenus à leur majorité approuveront l'acte; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 897 (1289); *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 153 (1271) et la plupart des actes cités à la note 3.



signalé que les plèges s'engageaient assez souvent à tenir prison jusqu'à l'exécution de l'obligation principale (1); je n'ai trouvé qu'un exemple, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, d'un engagement analogue pris par le débiteur principal (2). Normalement, les obligations étaient exécutées sur les meubles du débiteur; une étroite liaison a été établie de bonne heure et s'est maintenue assez longtemps entre les meubles et les dettes (3). Il a été beaucoup plus difficile aux créanciers d'atteindre les immeubles de leur débiteur. Dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, il faut une autorisation formelle du roi pour permettre à un créancier de vendre pour un prix égal au montant de sa créance un immeuble appartenant à un débiteur qui a résisté à toutes les contraintes, même ecclésiastiques, et qui est parti pour la Terre-Sainte (4). Le roi promet de garantir la vente envers et contre tous. Son intervention souligne le caractère exceptionnel de l'exécution sur les immeubles.

Mais elle devait s'introduire au XIII<sup>e</sup> siècle comme une conséquence naturelle de l'obligation spéciale ou générale; sous peine de n'avoir aucun sens, elle devait aboutir à la remise de la chose obligée; un acte de 1245 l'explique très bien en affectant un champart en contre-plège pour garantir une vente de dîme : *specialiter obligando et obligatum imposterum relinquendo* (5). En 1259, la Cour du roi reconnaît qu'en équité une débitrice devrait être tenue de vendre sa terre pour payer ses dettes à des bourgeois de Paris (6); mais comme cette terre fait partie de son *maritagium*, affecté par la coutume aux enfants du premier lit (7), la Cour décide que les fruits de cette terre seront consacrés à l'extinction de la dette. Et nous avons, en 1279, un exemple très clair d'exécution forcée sur un immeuble, obtenue par un plège qui a payé la dette principale et dont le débiteur ne possède pas de

(1) V. *suprà*, p. 521, n. 9.

(2) *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 897 (1289).

(3) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 359 (vers 1157) : la converse Heudiarde donne au monastère *omne mobile suum et omnia debita sua*. — V. encore un arrêt du 13 février 1342, Arch. nat., X<sup>1</sup>9, f° 234 : une femme qui, sous l'empire d'une suggestion, a fait une donation universelle de tous ses biens obtient restitution de ses meubles, à charge de payer toutes ses dettes dont seront exonérés les donataires qui conservent les immeubles.

(4) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 427 bis (1175-1176).

(5) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 135.

(6) *Olim*, I, p. 451, n° XIII.

(7) Sur ce point, v. *suprà*, p. 354.



meubles suffisants (1). On remarquera d'ailleurs que l'immeuble même n'est pas vendu; on se borne à le grever d'un cens dont le prix d'acquisition suffit pour désintéresser le plège. Au XIV<sup>e</sup> siècle, des documents plus précis nous permettront de suivre le développement d'ailleurs assez lent de l'exécution sur les immeubles.

---

(1) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1275 (1279) : Simon le Bourrelier a payé 7 l. 1/2 que Michel de Montmartre devait à un Lombard et dont il était plège et rendeur. Il obtient condamnation contre lui devant le chambrier du monastère, puis devant l'assise. Michel n'ayant pas de meubles demande délai de quarantaine pour vendre ses immeubles mais ne vend rien. Le juge, de son office, fait crier *par les églises* une maison appartenant audit Michel, *et nous vendîmes... pour la deffaute dudit Michiel vint sous de parisis de cens... pour 10 livres parisis.*



## CHAPITRE II

### Obligations et voies d'exécution aux <sup>xiv</sup>e et <sup>xv</sup>e siècles

Pour cette époque les documents parisiens sont très nombreux, sinon très méthodiques. Les ouvrages privés ont subi naturellement l'influence du droit romain et la jurisprudence s'en inspire dans une large mesure. On peut cependant retrouver, sur de nombreux points, des solutions intéressantes, autonomes et bien adaptées aux besoins de la pratique. Le difficile est de les classer convenablement en raison du lien étroit qui relie la théorie des obligations à celle des voies d'exécution. Le classement sommaire qui suit n'a pas d'autre prétention que de présenter aussi simplement que possible les renseignements dont je dispose.

#### § 1. — LES OBLIGATIONS EN GÉNÉRAL

J. d'Ableiges, après les Maucieux, reproduit la classification quadripartite des obligations donnée par Justinien dans ses *Institutes* (1). Il n'y a pas lieu de s'en étonner ni d'y insister. Nous devons d'ailleurs nous limiter ici aux obligations conventionnelles.

Le contrat repose sur la volonté des parties. Il serait nul si le débiteur était fou au moment de sa passation (2) ou si le débiteur s'était engagé sous l'empire de la crainte (3). Le dol entraîne également la nullité du contrat, pourvu qu'il émane de l'une des parties (4). La lésion, que les textes

(1) *Ord. de plaidoir.*..., ms. fr. 19832, f° 2 v° = *Gr. Cout.*, p. 201.

(2) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>4</sup>5, f° 221 v° (26 juin 1322) = Boutaric, n° 6863; le créancier soutient d'ailleurs que le débiteur n'était pas fou et triomphe.

(3) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>4</sup>5, f° 110 v° (1<sup>er</sup> août 1321) = Boutaric, n° 6446 : un fermier des moulins du Temple, tenu prisonnier au Châtelet, a signé des lettres obligatoires sous l'empire de la crainte.

(4) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>4</sup>6, f° 98 v° (4 avril 1330) = Furgeot, n° 237 : on a fait croire à un héritier que la succession était chargée de dettes; il a signé une convention de renonciation qui est annulée. Par contre, en 1315, le Parlement refuse à un Espagnol qui avait vendu deux chevaux à un homme qu'il croyait riche, d'après les dires d'autres courtiers, une action contre le possesseur actuel des chevaux; l'Espagnol invoquait en vain que le dol avait causé ledit contrat : *Olim*, III, p. 1015, n° LXIX.



parisiens qualifient plus volontiers de déception, annule le contrat et non seulement le contrat de vente d'immeubles, mais encore les ventes de meubles et d'autres contrats (1); il faut qu'elle soit importante (2) et le chiffre romain d'outre moitié du juste prix est souvent admis par les tribunaux. La nullité pour lésion est prononcée même si le contrat contient une clause par laquelle le débiteur renonce à l'invoquer (3) et même si cette clause a été corroborée par un serment (4).

Le demandeur en nullité pour lésion obtient souvent des lettres de chancellerie prescrivant au juge d'annuler ou de réduire au juste prix, après vérification des faits (5); mais il ne semble pas que l'obtention de ces lettres soit indispensable. On aperçoit un lien, d'ailleurs naturel, entre la nullité pour cause de lésion et la nullité d'un contrat usuraire où le prêteur réclame des intérêts outre la restitution du capital (6). La chancellerie royale délivrait des lettres prescrivant aux juges de n'exécuter aucune stipulation usuraire et de sanctionner seulement la demande en restitution du capital (7). Plus rares sont les décisions relatives à la cause considérée comme un élément de la formation des contrats (8).

(1) *Olim*, III, p. 1179, n° LXXXI (1317) : vente d'une succession; III, p. 1370, n° XXXIII (1318) : vente de blé; Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>5, f° 110 v° (1321) = Boutarie, n° 6446 : location d'un moulin; X<sup>1</sup><sup>a</sup>8, f° 130 v° (4 octobre 1340) : vente d'une terre et d'une rente; *Gr. Cout.*, p. 491 qui vient du *Stilus curie*, 19, 10 et qui est complété par les bons mss., notamment le ms. fr. 10816, f° 397 v°.

(2) *Olim*, III, p. 1370 : *lesus... et deceptus enormiter*.

(3) C'est une clause de style dans les formules citées *infra*.

(4) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>5, f° 66 (1321) = Boutarie, n° 6278, dont l'analyse est inexacte : le prévôt de Paris a débouté le plaignant, mais le Parlement désireux de statuer en équité réforme sa sentence et condamne l'acheteur à payer le supplément du juste prix. On sait les difficultés doctrinales soulevées par la question de la validité des renonciations sous serment.

(5) V. dans le ms. lat. 4641, f° 2, trois formules de *littere deceptionis*.

(6) *Olim*, III, p. 1217, n° XVII (1318); troisième formule citée *supra* : *deceptio in latino in optima forma*.

(7) Ms. lat. 4641, f° 11 et f° 45 v°; cf., dans le *Gr. Cout.*, p. 573-575 : libelle en cas d'usure; toutefois d'après le même ouvrage, p. 669, l'argent des mineurs peut être employé à des opérations de change.

(8) Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 29, affirme brièvement que l'obligation sans cause est nulle. — V. aussi une curieuse affaire jugée au Parlement le 16 février 1321, Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>5, f° 62 = Boutarie, n° 6266 : plusieurs personnes ont souscrit devant un notaire du Châtelet un engagement solidaire de verser une certaine somme; elles expliquent qu'elles l'ont signé dans l'espoir d'obtenir la livraison d'un cheval que son propriétaire, peu confiant dans leur solvabilité, a préféré garder. Dans la suite l'une d'entre elles seule a traité avec le vendeur; le Parlement, cassant la sentence du prévôt de Paris, décide que l'engagement sera inefficace à leur égard, évidemment pour défaut de cause. Ces obligations de somme d'argent étaient le plus souvent souscrites sans indication de cause : exemple de 1312, *Olim*, III, p. 754, n° XXXVIII, gagement de 102 livres *ex certa causa*.



Au XIV<sup>e</sup> siècle, il n'existe plus aucune trace de formalisme. Les textes parlent très peu du serment; il n'était utilisé un peu largement, sans doute, que pour appuyer les nombreuses renonciations insérées dans les contrats et dont la validité paraissait bien incertaine (1). Il était cependant de maxime qu'un majeur de quatorze ans n'était admis à aller à l'encontre de son serment qu'après avoir obtenu une dispense expresse de son évêque (2); mais, bien entendu, un serment prêté de tenir ses engagements n'empêche pas d'invoquer un fait postérieur comme un paiement, une novation ou une transaction (3).

La rédaction d'un écrit n'est nullement nécessaire pour la validité d'une convention; c'est dire que la preuve testimoniale était admise sans restriction pour établir l'existence aussi bien que l'extinction d'une obligation (4). Mais on sentait déjà les inconvénients pratiques d'un régime aussi libéral (5) et l'on peut admettre qu'en fait les engagements un peu importants étaient passés par écrit.

Souvent l'obligation était passée sous le sceau (6) ou sous le seing manuel du débiteur (7); dans le second cas, elle était habituellement écrite en entier puis signée de la main du débiteur (8). Dans les deux cas, le créancier pouvait assigner son débiteur en justice pour reconnaître ou nier son sceau ou sa signature et le débiteur devait reconnaître ou nier avant

(1) Exemple dans l'arrêt de 1321 (Boutarie, n° 6278), analysé *suprà*, p. 535, n. 4. Voici, au hasard, quelques exemples dans les actes parisiens, de ces renonciations développées qui ne sont d'ailleurs pas toutes appuyées d'un serment : *Cart. de la Roche*, n° 90 (1250); *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 136 (1265); II, p. 138 (1275); *Cart. de la Confrérie N.-D.*, p. 58 (1288), acte dressé en cour d'Eglise; p. 59 (1288), acte en français devant le prévôt de Paris; *Cart. des Vaux de Cernay*, n° 921 (1292), acte en français devant le prévôt de Châteaufort.

(2) *Cout. not.*, 13 = *Ps. des Marès*, 138 et 151.

(3) *Cout. not.*, 17 = *Ps. des Marès*, 154.

(4) *Olim*, I, p. 316, n° II (1269) : le tuteur de mineurs parisiens réclame une somme au comte de Sancerre pour fourniture de marchandises; pour une partie de cette somme, il n'a pas de lettres du comte mais il prouve sa créance par deux témoins; Fagniez, *Rép.*, n° 45 (1399) : une délégation de créance est prouvée par témoins; *ibidem*, n° 59 (1397) : des témoins sont invoqués pour prouver un paiement.

(5) *Ps. des Marès*, 373 : à Orléans, pour éviter les subornations de témoins, on donne lecture des lettres obligatoires sans en révéler la date.

(6) C'est la forme la plus ancienne : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1172 (1261); *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 242 (1271); *Olim*, III, p. 1071, n° XI (1316).

(7) Exemples cités *infra*; formule de cédule privée : *Gr. Cout.*, p. 834-835.

(8) *Sent. du Châtelet*, n° 229 (1504). — Le seing manuel, qui est la signature d'aujourd'hui, n'est pas toujours nettement distingué du signet : v. par exemple *Arch. nat.*, Y 5224, f° 113 (7 nov. 1402).



de proposer une exception quelconque (1). Nous avons de nombreux exemples de ces actions en reconnaissance de sceau ou d'écriture (2) et elles pouvaient être dirigées contre les héritiers du débiteur aussi bien que contre lui (3). Si le sceau ou l'écriture était nié, on procédait à une vérification sur laquelle nous n'avons pas de renseignements et la preuve faite valait confession (4). Des personnages fort modestes se servaient, pour souscrire leurs engagements, d'un signet de cuivre qu'il leur arrivait de perdre : dans ce cas, ils procédaient solennellement, en justice, à la révocation de ce signet (5).

Très souvent aussi, à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, comme il a été dit, l'obligation était passée sous le sceau du roi que détenaient les officiers de ses justices et, tout particulièrement, dans la région parisienne, le prévôt du Châtelet. Ce n'est pas ici le lieu de décrire l'origine diplomatique de ces lettres qui ont été dans leur principe de véritables confessions en jugement avant de devenir de simples contrats passés par devant les clercs ou notaires attachés à la juridiction royale (6). Ces lettres revêtues du sceau royal ont porté les noms les plus variés : lettres obligatoires, obligations, gagements (7). Celles qui étaient passées devant le Châtelet de Paris ont joui d'un privilège assez rare, qui ne nous intéresse d'ailleurs pas directement : elles entraînaient attribution de juridiction au Châtelet pour tout ce qui concernait leur exécution (8). Mais

(1) *Gr. Cout.*, p. 220; *Ps. des Marès*, 104, 111.

(2) *Sent. du Châtelet*, nos 228 (1407), 229 (1504) : le juge défend au débiteur de quitter Paris pendant le procès, 231-232 (1504-1505); *Arch. nat.*, Y 5233, fo 113 v<sup>o</sup> (1504).

(3) *Ps. des Marès*, 105; *Arch. nat.*, Y 5226, fo 30 (1407); mais la reconnaissance, nous le verrons, ne produisait pas, dans les deux cas, le même effet.

(4) *Gr. Cout.*, p. 222.

(5) Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 154 (1396); *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 230 (1430).

(6) On trouvera à ce sujet, avec le résumé des travaux antérieurs, tous les renseignements désirables dans A. de Boüard, *Etudes de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris*, 1910, p. 1 et s. et spécialement p. 36-91.

(7) *Gr. Cout.*, p. 214 : obligations, gagements; *Ord. de plaidoyer...*, ms. fr. 19832, fo 37; *Arch. nat.*, X<sup>146</sup>, fo 123 (1330) = Furgeot, n<sup>o</sup> 306; *Ps. des Marès*, 370, 373, 417 : lettres obligatoires. — Le *Ps. des Marès*, 327, définit le gagement une obligation en vertu de laquelle on peut exécuter. Il est très souvent question dans les *Olim* des gagements du Châtelet, mais seulement à partir de 1307 : III, p. 239, n<sup>o</sup> XII (1307); p. 754, n<sup>o</sup> XXXVIII (1312); p. 1117, n<sup>o</sup> LXIII (1317); p. 1356, n<sup>o</sup> XXIII; p. 1370, n<sup>o</sup> XXXIII et p. 1411, n<sup>o</sup> LIV (1318); ajoutez *Arch. nat.*, X<sup>145</sup>, fo 206 (1322) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6780.

(8) *Gr. Cout.*, p. 220; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 27 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup> qui rapproche à cet égard le sceau du Châtelet du sceau des foires de Champagne et de celui de Montpellier; ajoutez fo 33 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>.



si ce privilège était réservé aux lettres du Châtelet, toutes les lettres obligatoires jouissaient de précieux avantages que nous étudierons bientôt (1). Et ces avantages furent attachés sans difficulté aux lettres analogues reçues par les officiers des justices seigneuriales (2). C'est ainsi que le registre de la justice de Villeneuve-Saint-Georges appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, nous a conservé de nombreux exemples de gagements passés devant le juge par des débiteurs de denrées, de prestations de services, d'arrérages impayés, parfois même de reliquats de compte (3). Ces gagements avaient l'avantage de nover en créances nées de lettres obligatoires des créances nées de sources diverses et susceptibles de se prescrire assez promptement; la promesse de payer était donnée d'ordinaire dans un très court délai que de nombreux textes qualifient ainsi : *dedans les nuiz* (4), ou à la volonté du créancier (5), ce qui d'ailleurs revenait au même (6). Ils n'étaient qu'une variété d'ailleurs intéressante et très pratique de ces lettres obligatoires qui entraînaient par elles-mêmes obligation générale de tous les biens du débiteur au paiement de la dette ainsi contractée.

Il est souvent fait mention dans les textes de lettres où le débiteur s'engage à payer à tel ou au porteur des lettres : *aut latori litterarum* (7), *vel deferenti dictas litteras* (8), *seu*

(1) Elles étaient exécutoires : *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 34 v<sup>o</sup>; *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 48; v. à titre d'exemples *Olim*, III, p. 764, n<sup>o</sup> L (1312); p. 838, n<sup>o</sup> XVIII (1313); p. 1072, n<sup>o</sup> XII (1316) : lettres du Châtelet; III, p. 835 n<sup>o</sup> XV (1313) : lettres des prévôts de Compiègne et de Choisy sous le sceau du roi.

(2) Il est question de gagements passés devant le Parloir aux Bourgeois : *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 145 (1299); p. 153 (1301).

(3) Edité par L. Tanon en appendice à son étude sur *L'ordre du procès civil au xiv<sup>e</sup> siècle au Châtelet de Paris*, 1886, p. 85-165; les exploits enregistrés vont de 1371 à 1373; voici quelques références : n<sup>os</sup> 60, 64, 76, 80, 89, 98, 100, 104, 107, 117, 158, 169, 191, 226, 228, 229, 245, 266, 269, 376, 381, 382, 394, 411, 413, 472, 509, 529, 532, 538. V. ce que l'auteur dit de ces gagements dans son étude, p. 73-75. — Ils sont très voisins d'une véritable condamnation en justice après aveu du débiteur dont le *Registre*, n<sup>o</sup> 294, contient un exemple très clair.

(4) M. Tanon imprime, certainement à tort : *dedens les vins* ou *aus vins*, *Reg. civil*, n<sup>os</sup> 98, 104, 228, 292-294, 376, 382, 413, 472, 532; les textes cités *supra*, n. 2 des *Sent. du Parloir aux Bourgeois* contiennent une formule identique, parfois défigurée par l'éditeur. On la retrouve dans les *Sent. du Châtelet* jusqu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle : n<sup>os</sup> 278 (1396), 257, 274 (1504). Ce délai *dedens les nuiz* était probablement de huitaine franche, comme on peut l'induire de *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 273 (1430). Je me réserve de revenir ailleurs, plus longuement, sur ce curieux délai.

(5) *Reg. de Villeneuve-Saint-Georges*, n<sup>os</sup> 169, 245, 538.

(6) *Ibidem*, n<sup>o</sup> 376; *Gr. Cout.*, p. 218, avec l'addition du *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 32, qui dit que, selon certains coutumiers, l'exécution à la volonté du créancier doit s'entendre *dedens les nuiz*.

(7) *Olim*, III, p. 846, n<sup>o</sup> XXVII (1313).

(8) Arch. nat., X<sup>1a</sup>5, fo 118 (1321) = Boutarie, n<sup>o</sup> 6460; ce porteur de lettres est en même temps procureur du créancier principal.



*ejus litterarum portitori* (1). C'est la célèbre clause au porteur qui permettait de réaliser la cession des créances, sans aucune formalité, par la remise matérielle des lettres (2). Le porteur des lettres est assimilé au créancier et peut, comme lui, demander exécution (3), en courant d'ailleurs les mêmes risques que lui s'il n'est pas dans les conditions requises (4). Il est plus et mieux qu'un procureur ordinaire; mais dès la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, à Paris comme ailleurs, on aperçoit, dans des textes parfois contradictoires, un mouvement qui tend à rapprocher le porteur de lettres d'un simple procureur (5).

L'obligation régulièrement formée lie le débiteur et ses héritiers et l'acte écrit le précise habituellement; mais l'obligation est transmissible indéfiniment et lierait les héritiers des héritiers (6). Le créancier peut aussi, par un acte de sa volonté, transporter sa créance à un tiers, par exemple à son propre créancier, à l'égard duquel il s'acquitte par ce moyen. Nulle formalité particulière n'est exigée pour ce transport ou cette délégation; il peut même être établi par témoins (7); mais le cessionnaire ne saurait se prétendre porteur de lettres pour demander l'exécution immédiate : il doit agir contre le

(1) *Ibidem*, XL<sup>6</sup>, f<sup>o</sup> 191 = Furgeot, n<sup>o</sup> 453; la prestation promise est réclamée par un procureur *seu portitor litterarum*. — Autres exemples de la clause : *Olim*, III, p. 854, n<sup>o</sup> XXXIII (1313); p. 1084, n<sup>o</sup> XXII (1316); Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 51 (1398); *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 249-250, 253, 272; *Gr. Cout.*, p. 834 et 835 (formules du début du xvi<sup>e</sup> siècle).

(2) Il faut voir sur la question l'article connu de Henri Brunner, *Les titres au porteur français du moyen âge*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*, 1886, p. 10-50 et p. 139-181, et spécialement p. 41-50 où il critique avec beaucoup de soin la plupart des textes cités dans les notes suivantes.

(3) *Olim*, III, p. 1117, n<sup>o</sup> XLIII (1317); *Cout. not.*, 63; *Ps. des Marès*, 178, 255; mais, d'après *Ps. des Marès*, 179, le sergent chargé de l'exécution ne peut être porteur de lettres. Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33 v<sup>o</sup>, souligne bien la nature des droits d'un porteur de lettres : un débiteur a souscrit un engagement au porteur au profit conjoint de deux époux; le mari meurt et la femme se remarie; le second mari, comme porteur, pourra réclamer toute la créance bien que sa femme n'ait droit qu'à la moitié.

(4) *Cout. not.*, 27 = *Ps. des Marès*, 171; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33 v<sup>o</sup>; les deux premiers textes lui donnent un recours contre celui pour qui il agissait, ce qui le rapproche d'un procureur; *Ps. des Marès*, 255 précise qu'il sera condamné personnellement, à la différence d'un procureur véritable et invoque un arrêt du Parlement de 1372.

(5) D'après le *Ps. des Marès*, 164 et 378, homme mort n'a porteur de lettres; c'est un écho de la règle romaine selon laquelle le mandat est éteint par la mort, mais le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 35 v<sup>o</sup>, dit exactement le contraire. D'après le *Gr. Cout.*, p. 224, le style du Châtelet ne permet pas à un porteur de lettres de faire un autre porteur, mais, après litiscontestation, il peut constituer procureur; d'Ableiges, p. 433, dispense le porteur de lettres de la grâce de plaider par procureur, car il agit pour son compte. V. encore *Ps. des Marès*, 55..

(6) *Gr. Cout.*, p. 217.

(7) Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 45 (1399) : ce texte qualifie correctement cette opération de délégation.



débiteur par voie d'action (1). Cette solution souligne l'utilité de la clause au porteur, bien plus pratique et plus efficace que le transport ordinaire. Pour éviter des abus de pouvoir, la législation royale interdit le transport à un personnage plus puissant, à un officier du roi ou à quelque personne privilégiée (2).

L'obligation s'éteint normalement par le paiement (3). Il doit être effectué dans la monnaie indiquée par le contrat (4); faute de stipulation expresse sur ce point, le débiteur se libérera valablement en monnaie ayant cours au moment du paiement (5). L'obligation peut s'éteindre aussi par la confiscation des biens du débiteur (6), par la force majeure (7), par la novation qui modifie radicalement la nature de l'obligation primitive (8). La compensation (9), que les textes parisiens ne distinguent guère de la reconvention, moyen procédural de l'invoquer, éteint également les dettes liquides (10). L'action qui découle de l'obligation s'éteint par trente ans, à moins que l'obligation ne soit garantie par une hypothèque auquel cas elle dure dix ans de plus (11); la prescription extinctive ne

(1) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 35.

(2) *Cout. not.*, 142 (d'après une ordonnance du 28 septembre 1355); cf. *Ps. des Marès*, 192.

(3) *Ps. des Marès*, 306, précise que, selon droit écrit, un paiement partiel doit être affecté à la dette la plus lourde.

(4) *Arch. nat.*, X<sup>146</sup>, f<sup>o</sup> 29 (1329) = Furgeot, n<sup>o</sup> 75 : le Parlement, cassant la décision du prévôt de Paris, ordonne le paiement en florins de Florence d'une obligation libellée en cette monnaie. — Un acte de 1164, *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 73, prévoit déjà qu'au cas où la monnaie deviendrait pire le débiteur rembourserait un marc d'argent pour chaque 40 sous.

(5) *Gr. Cout.*, p. 215, qui cite en ce sens un arrêt du Parlement de décembre 1332. — La chancellerie royale expédiait des lettres en ce sens à ses officiers lorsque l'obligation avait été soucrite *absque specificatione alterius monete* : ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 42 v<sup>o</sup>.

(6) *V. supra*, p. 98-99, et ajoutez *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 30 v<sup>o</sup>-31 et *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 35 (1150), analysé ci-dessus, p. 524, n. 7.

(7) *Olím*, III, p. 660, n<sup>o</sup> XXVIII (1311) : un voiturier qui s'est engagé à voiturier des draps est déchargé de toute responsabilité parce que, suivant l'itinéraire convenu, il a été pillé par des brigands *sine facto et culpa ipsorum vecturariorum*.

(8) *Cout. not.*, 12; *Arch. nat.*, X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 62 (1321) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6266 : ... *et fecerant super hoc novationem... et ob hoc dicebant primam obligationem predictam de consuetudine notoria curie Castelleti penitus cessare debere*.

(9) Déjà alléguée dans un acte très curieux d'avril 1277, *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 1267.

(10) *Arch. nat.*, X<sup>1411</sup>, f<sup>o</sup> 312 (26 juin 1350) : compensation exclue entre une dette d'argent et une dette de balles de laine; *Cout. nat.*, 111; *Ps. des Marès* 136 (compensation); *Cout. not.*, 120 = *Ps. des Marès*, 187 (reconvention); ces deux derniers textes ajoutent que, sauf convention en ce sens, un créancier ne pourrait convertir en paiement une chose que lui a baillée son débiteur. — Les textes parisiens ne parlent de la confusion qu'à propos des rentes : *Cout. not.*, 88-89, ou des hypothèques : *Arch. nat.*, X<sup>149</sup>, f<sup>o</sup> 296 (27 avril 1342).

(11) *Gr. Cout.*, p. 220 et ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 178 v<sup>o</sup>; cf. *Glanes de dr. parisien*, 8,6 (1458).



court que du jour de l'exigibilité de la dette (1) et peut être interrompue par n'importe quel exploit, même un simple ajournement (2). Les textes parisiens du moyen âge ne parlent pas des courtes prescriptions; mais le rôle déjà signalé que jouaient, dans la pratique, les gagements reconnaissant des dettes de denrées, de fournitures et de prestation de services permet de présumer leur existence (3).

## § 2. — CAUTIONNEMENT ET HYPOTHÈQUES

Le cautionnement ne joue plus à notre époque le rôle prépondérant qu'il jouait au moyen âge lors de la formation des obligations. Mais la matière a été systématisée et a subi l'influence du droit romain (4). Cependant, il fut prouvé en turbe, en 1400, que le créancier pouvait poursuivre le plège avant le débiteur principal (5) : la pratique parisienne n'admettait donc pas, à cette époque, le bénéfice de discussion. Le plège qui a payé a recours contre le débiteur principal qui d'ailleurs s'engageait habituellement dans l'acte à garantir ses fidéjusseurs (6).

Les renseignements les plus nombreux que nous possédions sur le cautionnement se réfèrent au rôle qu'il joua pour suspendre l'effet des diverses mesures d'exécution sur la personne ou sur les biens du débiteur. Il suffit de le signaler ici, sauf à utiliser ces renseignements à propos de l'étude des voies d'exécution.

Au xiv<sup>e</sup> siècle, l'hypothèque est d'une application courante dans la pratique parisienne (7). Elle est nettement

(1) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33.

(2) *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 178 v<sup>o</sup>.

(3) *Suprà*, p. 537.

(4) Le *Gr. Cout.*, p. 197, ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 170 v<sup>o</sup>, distingue quatre sortes de cautions : *pignoraire, bourgeoise, juratoire, fidéjusseur*! L'*Ord. de plaidoyer*..., ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 29, donne une série de décisions empruntées au droit romain, notamment sur le bénéfice de *Diviadrin* et de division et le cas de pluralité de cautions.

(5) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 31.

(6) *Ord. de plaidoyer*, f<sup>o</sup> 19, mais le plège qui agit en garantie doit prouver qu'il a été contraint de payer et doit montrer ses diligences; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 33 v<sup>o</sup> et 44; exemples dans Boutaric, n<sup>o</sup> 6865 (1322) et *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 234 (1396). On trouvera une curieuse forme de cautionnement avec engagement de garantir dans le *Registre de Villeneuve-Saint-Georges*, n<sup>o</sup> 245 (1372). — La promesse de garantir est de style quand le plège est constitué pour arrêter une mesure d'exécution.

(7) Sur la question en général v. Esmein, *Etudes sur les contrats*, p. 151 et s., et A. Egger, *Vermögenshaftung und Hypothek nach fränkischem Recht*, 1903, p. 134-170; ces deux auteurs n'utilisent d'ailleurs qu'exceptionnellement les textes parisiens.



considérée, selon la technique romaine, comme un droit réel accessoire d'une créance que l'on peut invoquer en justice par une action réelle, l'action hypothécaire (1), sans avoir jamais possédé le bien sur lequel il porte (2). Si le droit parisien a renoncé aussi délibérément à toute possession, même feinte, il s'est passé mieux encore de toute intervention du seigneur du fief ou de la censive sur lequel l'hypothèque est constituée. Il n'y a pas trace dans les textes même d'un scrupule théorique à cet égard. L'hypothèque se distingue ainsi très nettement de la rente, autre charge réelle qui grève l'immeuble d'autrui, bien que la rente, souvent constituée par lettres du roi, soit accompagnée par là même d'une véritable hypothèque; l'hypothèque est une charge accessoire, dépendant d'une créance, alors que la rente est une charge principale subsistant par elle-même; d'autre part l'hypothèque s'acquiert sans aucune saisine alors que la rente est un droit réel constitué sur un héritage et acquis par saisine de seigneur ou perception effective des arrérages (3). Le *Style du Châtelet* traduit cette distinction en qualifiant l'hypothèque d'*hypothèque pedissèque* alors que le droit à la rente est qualifié d'*hypothèque réelle*. Et l'hypothèque s'acquérant sans saisine est bien plus fragile que la rente, car elle s'éteint par la confiscation du bien et l'adjudication du décret, alors que la rente, charge réelle et principale, survit à ces deux événements (4).

La création de l'hypothèque dépend donc uniquement de la volonté des parties; elle peut s'effectuer par cédula privée (5) et même verbalement car *autant preuves valent com lectres* (6). Les lettres scellées d'un sceau authentique engendrent par elles-mêmes une hypothèque générale sur tous les biens meubles et immeubles du débiteur pour garantir leur accomplissement et c'est pour cela qu'on les appelle des lettres obligatoires car obligation, dans la terminologie courante des prati-

(1) Sur l'action hypothécaire, v. *Ord. de plaidoyer...*, des Maucreux, qui en donne la définition, f<sup>o</sup> 3, et la formule, f<sup>o</sup> 16; autre formule dans le *Gr. Cout.*, p. 571; *Cout. not.*, 26, 86; *Ps. des Marès*, 167, qui soulignent son indivisibilité.

(2) *Cout. not.*, n<sup>o</sup> 29 = *Ps. des Marès*, 172 : le demandeur n'a qu'à exhiber ses lettres.

(3) Tout cela est dit très clairement par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 36 v<sup>o</sup> - 37.

(4) Cf. *Cout. not.*, 35 = *Ps. des Marès*, 174. — Mais si la doctrine distingue nettement rente et hypothèque les textes législatifs et par exemple l'ordonnance du 27 mai 1424 sur les maisons de Paris (*Ord.*, XIII, p. 49) considèrent comme synonymes les expressions rentes, charges réelles, obligations, hypothèques.

(5) *Gr. Cout.*, p. 222; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 30 v<sup>o</sup>.

(6) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33.



ciens, signifie hypothèque. Par contre, les jugements, au XIV<sup>e</sup> siècle, n'engendrent pas d'hypothèque (1).

Un tel régime qui ne subordonne la naissance de l'hypothèque à aucune exigence de publicité, ni même à aucun formalisme, laisse subsister de graves possibilités de fraudes. On y remédie tant bien que mal, à l'exemple du droit romain, en considérant comme un délit le fait pour le débiteur de dissimuler les rentes ou hypothèques antérieures qui grèvent ses biens; on lui infligera la contrainte par corps, une amende et, dans les cas les plus graves, le pilori (2).

L'hypothèque ou obligation peut être, selon la volonté des parties, générale, c'est-à-dire portant sur tous les biens du débiteur, ou spéciale, c'est-à-dire grevant tel bien déterminé. On trouve souvent, à côté de l'obligation générale découlant des lettres authentiques, une obligation spéciale ou contre-plège affectant tel immeuble déterminé. La pratique parisienne a visiblement hésité sur l'effet à donner à ces diverses obligations.

L'hypothèque produit un effet en quelque sorte minimum en donnant au créancier qui n'a pas obtenu satisfaction à l'échéance une action dirigée contre le débiteur et qui lui permettra d'entrer en possession du bien ou des biens qui lui sont hypothéqués (3). Le débiteur n'a rien à objecter à cette action qui donne un effet pratique à l'engagement qu'il a pris; la crainte d'être dépossédé le conduira à faire tout son possible pour s'acquitter. Le sort ultérieur de l'immeuble délaissé par le débiteur dépendra des modalités adoptées dans l'exécution sur les biens et sera suivi à propos de la théorie de l'exécution.

Mais, nous le verrons, le créancier a d'autres moyens que l'hypothèque pour atteindre les biens de son débiteur récalcitrant. Et l'hypothèque n'aurait eu que peu de valeur pratique si elle avait été seulement un moyen de parvenir

(1) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 41 v<sup>o</sup>, à propos de la question de savoir si les frais d'exécution sont garantis par l'hypothèque.

(2) *Gr. Cout.*, p. 658-659; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 27 v<sup>o</sup> qui renvoie à des textes romains visant le stellionnat; ms. Dupuy 247, f<sup>o</sup> 174 v<sup>o</sup> (10 nov. 1427) qui cite l'exemple d'un clerc emprisonné et condamné à l'amende par le Châtelet, pour un stellionnat considéré comme cas privilégié. Le stellionnat est assimilé à un faux témoignage en jugement étant fait par devant les noctaires qui sont commis par le prevost a recevoir les contractz comme en droit et jugement car es lectres ont met telz motz : par devant telz et telz noctaires fut présent tel comme en droit par devant le prevost. — V. ce qui a été dit *suprà*, t. I, p. 480, n. 1, à propos des cens et rentes.

(3) *Cout. not.*, 35; cf. *Ps. des Marès*, 174.



à l'exécution sur le patrimoine du débiteur. On sait qu'en droit romain, comme en droit moderne, elle confère en outre un droit de préférence sur les créanciers ordinaires et les créanciers hypothécaires ou titulaires de droits réels postérieurs et un droit de suite sur les immeubles sortis du patrimoine du débiteur. Dans quelle mesure ces prérogatives étaient-elles attachées à l'obligation dans le droit parisien du XIV<sup>e</sup> siècle ?

Le *Style du Châtelet* reconnaît le droit de préférence du créancier hypothécaire à l'encontre du créancier chirographaire même antérieur, pourvu qu'il ne soit pas privilégié (1); entre créanciers hypothécaires, selon l'adage latin, la priorité de temps règle la préférence. Et cette priorité pourrait être invoquée même à l'encontre d'un acquéreur de rente, car ladite rente postérieure est grevée de l'hypothèque comme le reste des biens du débiteur. Le créancier postérieur en rang peut d'ailleurs conserver son gage en désintéressant le créancier premier en rang (2).

En ce qui concerne le droit de suite, il découle sans difficulté de l'obligation spéciale portant sur un immeuble (3). Un arrêt du Parlement de 1330 nous en donne une double application (4) : un talemelier a pris un moulin à rente en affectant spécialement à la garantie de cette rente et du bon entretien de ce moulin une rente de quatre livres sur une maison de Paris; cette rente a été ensuite vendue, puis revendue; le moulin étant tombé en ruines, le propriétaire demande par l'action hypothécaire les quatre livres de rente qui lui avaient été obligées en contre-plège. Il les obtient et l'acquéreur dépossédé se retourne de la même manière contre un tiers acquéreur de huit livres de rente que son vendeur lui avait baillées en contre-plège. Il les tiendra et les exploitera *tanquam suum pignus et suam hypothecam* jusqu'à ce que les quatre livres de rente dont il a été dépossédé lui soient assignées *competenter*.

Le droit de suite est donc une prérogative incontestée de

(1) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 38 v°.

(2) Toutes ces décisions sont données fort clairement par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 38 r° et v°. — Cet ouvrage, f° 29, prévoit l'hypothèse suivante : un débiteur a deux créanciers hypothécaires; il donne en paiement une maison au créancier premier en rang qu'il préfère; le second revendique la maison par l'action hypothécaire en alléguant que l'hypothèque du premier créancier a péri et qu'il n'a plus de priorité de titre. La question fait doute.

(3) Le *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 179 v°, pose en règle que tout détenteur d'un immeuble obligé peut être poursuivi par l'action hypothécaire.

(4) Arch. nat., X<sup>1</sup> 66, f° 117 v° = Furgeot, n° 298.



l'obligation spéciale, mais il ne peut s'exercer sur les meubles qui n'ont pas de suite par hypothèque (1). Une seule question s'est posée : avant de suivre l'immeuble dans la main d'un tiers acquéreur, le créancier muni également d'une obligation générale doit-il discuter les biens restés dans la main de son débiteur ? Deux arrêts du Parlement de 1322 et 1342 répondent clairement par la négative (2); dans la seconde espèce les créanciers hypothécaires déclarent qu'ayant à la fois une hypothèque générale et une hypothèque spéciale ils peuvent choisir la poursuite la plus commode. A l'extrême fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou au début du XV<sup>e</sup>, le *Style du Châtelet* donne deux décisions contradictoires; l'une autorise le créancier à choisir (3); l'autre, qui s'appuie sur le sentiment des auditeurs du Châtelet, oblige le créancier à discuter d'abord les meubles puis les immeubles restés en possession du débiteur (4); il ne peut agir contre le tiers acquéreur que pour obtenir déclaration d'hypothèque et réserver ainsi ses droits.

Le droit de suite a été moins aisément rattaché à l'obligation générale : en 1322, deux juges de l'évêque de Paris l'accordent à un créancier muni de *gagiamenta Castelleti*; mais le Parlement casse la décision du bailli de l'évêque; il n'admet sans doute pas le droit de suite sur un immeuble vendu isolément tant que le débiteur a d'autres biens susceptibles de satisfaire ses créanciers (5). En 1342, il l'admet clairement, à l'encontre de tiers acquéreurs des immeubles du débiteur défunt, bien qu'une action personnelle n'ait pas été intentée contre ses héritiers (6). Il est très probable que cette solution triompha en définitive, quoique les coutumiers parisiens de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle soient muets sur ce point. En tous cas l'action hypothécaire apparaissait aux acquéreurs ou fermiers de biens frugifères comme une menace de plus à côté du retrait et de l'action appartenant aux censiers; et ils voyaient dans son existence une raison de plus de demander à la justice provision de labourer aux frais de la

(1) V. *suprà*, p. 107-108; il n'y a d'ailleurs pas d'exemples dans les textes d'une obligation spéciale sur les meubles.

(2) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>5, fo 173 v<sup>o</sup> (20 février 1322) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6684; Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>9, fo 296 (27 avril 1342).

(3) Ms. fr. 18419, fo 31.

(4) *Ibidem*, cf. fo 28; des textes romains sont invoqués dans les deux sens.

(5) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>5, fo 192 v<sup>o</sup> (26 mars 1322) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6733.

(6) Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup>8, fo 231 (1<sup>er</sup> juin 1342); les biens aliénés sont grevés d'un *jus pignoriandi seu hypothece*.



chose et comme en main de justice pour le cas où ils seraient évincés (1).

Constatons enfin que le créancier muni à la fois d'une hypothèque générale et d'une hypothèque spéciale pouvait à son choix user de l'une ou de l'autre à l'encontre de son débiteur (2). Cependant Martin Double jugea que si le bien spécialement obligé était suffisant pour garantir la créance, une rente dans l'espèce, le créancier ne devait pas exécuter les biens généralement obligés (3).

### § 3. — CRÉANCES PRIVILÉGIÉES

Il faut mettre en tête des créances privilégiées, assez nombreuses, les créances des bourgeois de Paris. Ces derniers, en vertu d'un privilège qui leur fut accordé par Louis le Gros en 1134 (4) et qui fut souvent confirmé (5), avaient le droit, à l'échéance, de saisir eux-mêmes les biens de leurs débiteurs et de les vendre à concurrence du montant de leur créance et sous la seule condition de prouver régulièrement leur droit. Les bourgeois pouvaient s'aider mutuellement dans l'exercice de cette prérogative et le prévôt de Paris ainsi que les autres agents du roi devaient les assister.

Nous sommes en présence d'un cas particulièrement net et étendu de saisie privée (6). Il ne comporte qu'une restriction, mais bien caractéristique : le débiteur saisi doit être justiciable du roi, car le roi, respectueux du droit d'autrui, ne peut porter atteinte aux prérogatives des seigneurs justiciers (7).

Mais ce privilège, bien que confirmé dans sa teneur en 1316 et en 1346, évolua sous l'influence de la coutume et de la

(1) Arch. nat., Y 5226, f<sup>o</sup> 48 v<sup>o</sup> (13 avril 1407) : l'acquéreur d'une vigne, *pour doute qu'elle ne lui soit évicté par hypothèque ou autrement*, demande au Châtelet la permission de labourer *comme par la main du roy*; Y 5232, f<sup>o</sup> 384 v<sup>o</sup> (19 mars 1355) : même demande par un fermier.

(2) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 28 : *je me puis prendre sur le tout qui m'est principalement obligié*; cf. f<sup>o</sup> 31.

(3) *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 180 v<sup>o</sup>; *Style du Châtelet*, *ibidem*, f<sup>o</sup> 28.

(4) *Ord.*, I, p. 6 = *Cart. de Paris*, n<sup>o</sup> 254.

(5) En 1316, en 1346 et en 1351 : *Ord.*, II, p. 437-439; texte français, IV, p. 267. Dans la confirmation générale des privilèges de Paris octroyée par Charles VI en 1409 (*Ord.*, IX, p. 463 et s.), le privilège figure à l'art. 1<sup>er</sup>. — V. ce qui a été dit *suprà*, t. I, p. 130-131.

(6) En ce sens, Paul Collinet, *La saisie privée*, 1893, p. 98-100.

(7) V. à ce sujet les remarques judiciaires d'E. de Laurière, *Ord.*, I, p. 6, note b, et *Cout. de Paris*, II, p. 141-142.



jurisprudence. Nous le voyons exercé en 1324 par les exécuteurs testamentaires d'un bourgeois de Paris, à l'encontre d'un débiteur chevalier, qui n'est sans doute pas bourgeois de Paris (1). En 1351, Jean le Bon ne permet plus aux bourgeois de saisir eux-mêmes : ils doivent appeler un sergent royal (2). Et les textes assez nombreux de la fin du xiv<sup>e</sup> et du début du xv<sup>e</sup> siècle ne parlent plus de l'exercice du privilège qu'à l'encontre des débiteurs forains (3) et l'un d'eux déclare sans ambages qu'on ne pourrait en user à l'encontre d'un bourgeois de Paris (4). Enfin le privilège ne va pas au delà d'un simple arrêt des biens mobiliers du débiteur forain qui peut en obtenir mainlevée en fournissant caution bourgeoise du montant de la créance réclamée et en élisant domicile à Paris pour que le prévôt soit juge de la contestation (5). Il ne reste plus rien des conceptions primitives de la justice privée; il ne s'agit plus que d'une mesure conservatoire à effets immédiats, incitant les bourgeois de Paris à contracter avec des forains munis d'amples bagages. Cette transformation a dû se faire au cours du xiv<sup>e</sup> siècle; elle se laisse entrevoir dans le préambule des lettres de confirmation de Jean le Bon qui justifie le privilège par l'affluence à Paris des marchands et autres étrangers; l'exigence d'un sergent acheva d'enlever toute utilité pratique à l'exercice du privilège entre bourgeois et dut hâter son évolution coutumière. Le privilège n'est plus, en définitive, qu'une procédure d'urgence à l'encontre d'un débiteur susceptible de disparaître.

(1) Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 354 v<sup>o</sup> = Bontaric, n<sup>o</sup> 7397. — Cette décision est juridiquement très curieuse car le débiteur prétend que l'exécution du défunt « *tanquam res incorporalis non valeat privilegio aliquo se juvare* ». Le prévôt de Paris et le Parlement repoussent cette conséquence sophistiquée tirée — déjà — de l'idée que l'exécution d'un défunt est une personne morale. — D'autre part, le ms. Rouen 804 du *Gr. Cout.*, f<sup>o</sup> 146 v<sup>o</sup>, déclare qu'en cas d'arrêt par vertu du privilège on ne respecte pas la coutume normalement suivie pour ajourner les nobles.

(2) *Ord.*, II, p. 438.

(3) *Gr. Cout.*, p. 216, 219-220; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 28 v<sup>o</sup> et f<sup>o</sup> 34; *Ps. des Marcs*, 233; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 239 (1401), arrêt d'un cheval appartenant à Jean de Chartres, forain, et n<sup>o</sup> 240 (1430), arrêt d'une haquenée appartenant à Guido de Plaisance.

(4) *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 146 : *de ce privilege ne pourroit on user contre ceulz qui auroient domicile à Paris...* — Ce texte, f<sup>o</sup> 145 v<sup>o</sup>, ainsi que le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 34, précise qu'on peut arrêter aussi les biens du débiteur mais il est nécessaire pour se prévaloir du privilège que la dette ait été contractée à Paris ou dans les faubourgs.

(5) *Style du Châtelet*, *ibidem*, qui oppose la *voie d'arrêt simplement*, qui découle du privilège, aux quatre cas où l'on peut procéder *par voie d'arrêt et exécution*. — Exemples de main-levée sous caution dans les *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 239-240; les biens arrêtés par vertu du privilège sont vendus après deux défauts, en notifiant la vente à huit jours de requousse : *Style du Châtelet*, *ibidem*, f<sup>o</sup> 28 v<sup>o</sup> et ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 146.

(1.) *privilege analogue à Reims* (v. Debusson, p. 63-64)  
[19.11.30]

ex. d'arrêt en 1424 exercé par Isbarn, lucquois d'origine et son compatriote Guidichin de Bruges, alors de passage à Paris. Isbarn invoque à la fois la cout. de Lucques et le privilège des bourgeois de Paris : Mirot, *Études lucquoises*, p. 71 [24.2.92]



Le privilège de l'hôtelier est plus restreint; il ne porte que sur les biens et bagages du voyageur qui se trouvent encore dans l'hôtel (1). Mais il garantit absolument contre tout autre créancier les *dépens d'hôtelage* (2). Il est probable qu'à l'origine les voyageurs dont la solvabilité n'était pas connue de l'hôtelier lui remettaient expressément en gage les effets mobiliers ou les animaux qui leur appartenaient. De cet usage est née la notion d'un gage tacite, tant que les bagages restent dans la maison de l'hôte. L'idée est affirmée dès 1321 (3) et le privilège est organisé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (4). Mais l'hôtelier perdrait son privilège s'il donnait terme de payer à son débiteur (5) et il ne peut vendre les gages qu'avec l'autorisation et sous le contrôle de la justice, le surplus du produit de la vente devant être attribué au débiteur ou à ses autres créanciers (6).

Le privilège du bailleur sur les meubles garnissant l'immeuble loué a une tout autre portée, bien que les textes parisiens du moyen âge ne soient pas très explicites à son sujet (7). Il y est fait une allusion très claire dans un acte de 1278 (8). Il garantit aussi bien les baux à ferme que les baux à loyer et s'étend à tous les meubles ou récoltes garnissant la chose louée (9). Il peut être exercé par le bailleur lui-même qui peut arrêter les biens de son autorité privée (10), mais qui, sauf le

(1) Sur la question en général, v. Collinet, *loc. cit.*, p. 175-176.

(2) Ils comprennent les frais de nourriture et de logement du voyageur et de sa monture : *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 146.

(3) Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 63 v<sup>o</sup> = Boutaric, n<sup>o</sup> 6273 (21 févr. 1321) : l'hôtelier demandeur affirme que les effets mobiliers lui ont été spécialement obligés et que, à défaut d'une obligation spéciale, *per consuetudinem ville Parisiensis erant eidem Rogerio hospiti suo pro expensis predictis obligate et quod per ipsam consuetudinem ipsas roubas poterat capere et retinere*.

(4) *Cout. not.*, 50 = *Ps. des Marès*, 176; *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, f<sup>o</sup> 146; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 242 (1399).

(5) Cela est dit expressément par les textes cités à la note précédente.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 243 (1399) : il s'agit de l'armure d'un *rouloyeur d'armée* laissée en gage pour sûreté de la créance de l'hôtelier; ce dernier, après un an et demi, ne sachant si son débiteur *estoit mort ou vif*, obtient permission de faire vendre l'armure.

(7) Sur la question en général, v. Collinet, *loc. cit.*, p. 165-174, qui, dans son étude des textes parisiens, n'a pas distingué assez nettement les droits du bailleur de la saisie-gagerie du bailleur à cens; Egger, *Vermögenshaftung*, p. 260-262.

(8) *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 140 : bail à vie passé par le chapitre à l'un de ses chanoines; les meubles qui garniront la maison ne pourront être arrêtés *nisi forte occasione pensionis non solute*.

(9) Le texte le plus explicite est le *Gr. Cout.*, p. 219, qui vise un bien rural; le ms. fr. n. acq. 3555, f<sup>o</sup> 75 v<sup>o</sup> souligne, en se référant au sentiment de Martin Double et de Vuillequin, que l'usage du Châtelet va plus loin que le droit romain qui limitait le privilège aux récoltes; ce texte est cité par Brodeau, II, p. 411, d'après son ms. du *Gr. Cout.*

(10) Le texte cité à la note précédente le dit expressément.



cas d'urgence, s'adressera normalement à justice (1). Si les meubles ont été enlevés clandestinement le bailleur peut exiger qu'ils soient rétablis dans l'immeuble loué afin qu'il exerce son privilège (2). Les meubles ainsi arrêtés peuvent être exécutés en vertu même du bail et sur le produit de l'exécution le bailleur est préféré à tout autre créancier, pourvu qu'il n'ait accordé aucun terme à son locataire (3).

L'origine de la situation privilégiée du bailleur doit être cherchée dans l'organisation juridique du bail à cens qui a été déjà décrite (4). Il serait facile de le montrer s'il rentrait dans mon plan d'étudier d'une manière approfondie le contrat de louage. Il s'est détaché par transitions insensibles du bail à cens, comme ce dernier s'est dégagé de la concession en censive (5). Et le droit du bailleur d'arrêter lui-même les meubles garnissant la chose découle des prérogatives directes de justice appartenant au seigneur censier, à une époque où l'exercice de la justice privée, basée sur un droit incontestable, ne choquait personne.

Les textes parisiens rapprochent volontiers de la créance de loyers les créances des marchands forains et des vendeurs jurés de bestiaux, de vins en gros, de poissons et d'autres denrées vendues aux halles de Paris ou en plein marché contre les détaillants (6). Dans l'intérêt même de l'approvisionnement de Paris, le recouvrement de ces créances avait été favorisé par des ordonnances royales ou des règlements confirmant d'anciennes coutumes (7). Le débiteur peut être

(1) *Sent. du Châtelet*, n° 241 (1454) : le locataire obtient main-levée de l'arrêt en fournissant un acheteur de biens, c'est-à-dire une caution.

(2) *Gr. Cout.*, p. 353 et 534; cette action ressemble singulièrement à l'action en cas de garnir ou de quitter du bailleur à cens.

(3) *Gr. Cout.*, p. 217, 219, 353.

(4) *Suprà*, t. I, p. 466 et s.

(5) Les premiers baux à loyer ont été des baux à rente à vie avec clause d'amendement; aux exemples cités *suprà*, t. I, p. 450, ajoutez : *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 714 (1214), exemples très-nombreux dans la suite pour le milieu et la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle; *Cart. de N.-D. de Paris*, I, p. 402 (1224); II, p. 80 (1254); *Cart. de Montmartre*, p. 197 (1362). Exemples de baux à ferme ou à moitié : *Cart. de N.-D. de Paris*, II, p. 129 (1272); *Cart. de la Grande Confrérie N.-D.*, p. 62-64 (1289).

(6) *Gr. Cout.*, p. 216-217, qu'il faut voir dans le ms. fr. 10816, f° 177, plus complet; ms. Rouen 804, f° 151 r° et v°; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 27 v°-28.

(7) Il n'est pas possible d'entrer dans les détails de cette question qui, étant donnée ses étroits rapports avec la « police » de Paris, a été de bonne heure réglée par la royauté. On peut voir dans Delamare, *Traité de la police*, II, p. 524 et s., les mesures prises dès le XIV<sup>e</sup> siècle en faveur des marchands forains de bestiaux et, t. III, p. 93-94, p. 153 et s., l'histoire du privilège des « chassemarées » ou vendeurs forains de poissons de mer qui remonte au *Livre des Métiers* d'Etienne Boileau et qui est confirmé par des lettres du 2 juillet 1420.

# H. Jassemin, *Bn. des Cptes*, 1933, p. 168-169 mentionne qu'au X<sup>e</sup> siècle le privilège du bailleur est préféré au privilège du fisc.

[28. 6. 35]



exécuté, sur un seul défaut (1), et il devra tenir prison jusqu'à complète libération (2); la contrainte par corps était si rigoureusement attachée à ces créances qu'elle n'épargnait même pas les femmes, cependant normalement dispensées, pour de bonnes raisons de convenances, de tenir prison (3). Les documents de la pratique font assez souvent mention du privilège des vendeurs de poissons de mer, mais il n'était qu'une application d'un principe plus général (4). Souvent d'ailleurs, les vendeurs consentaient en justice à accorder des délais (5) en réservant leur privilège qui aurait disparu si un terme amiable avait été accordé, transformant ainsi radicalement la nature de la créance (6). Parfois ces ventes de denrées n'étaient consenties à des détaillants que contre remise de gages dont la vente était autorisée par la justice faute de paiement (7).

Des considérations économiques analogues avaient fait sanctionner très efficacement les créances des foires de Champagne. Elles entraînaient aussi contrainte par corps, même à l'égard des femmes et elles étaient privilégiées à l'encontre de créances antérieures, même en voie d'exécution; de même elles étaient opposables au seigneur confisquant (8).

Les créances royales bénéficiaient au XIV<sup>e</sup> siècle de privilèges analogues que l'influence du droit romain contribua sans doute à préciser (9). Elles sont préférées à des créances

(1) *Style du Châtelet*, loc. cit.

(2) *Gr. Cout.*, ms. Rouen 804, loc. cit.

(3) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33.

(4) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 235-238.

(5) *Ibidem*; la sentence n<sup>o</sup> 237 du 11 octobre 1430 est particulièrement claire sur la portée du privilège des vendeurs de poissons de mer.

(6) Tous les textes cités p. 548, n. 6 déclarent que si le vendeur donnait terme, sa créance deviendrait *commune*.

(7) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 244 (1396) : du suif a été remis en gage à un vendeur de harengs.

(8) *Gr. Cout.*, p. 216-217; les mss., et notamment le ms. 10816, f<sup>o</sup> 177 v<sup>o</sup>, cite un cas récent où un sergent des foires apportant au Châtelet une obligation des foires fit recommencer des criées dont le décret avait déjà été *baillé sans opposition à Pierre l'Apostre*. V. encore sur les dettes des foires : *Olim*, III, p. 395, n<sup>o</sup> VI (1309) : un débiteur des foires oppose vainement à l'exécution faite contre lui le moratoire accordé à ceux qui participaient à la guerre de Flandre; ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 18 v<sup>o</sup>, formule d'une lettre de chancellerie prescrivant de restituer à une veuve renonçante ses biens exécutés pour une dette des foires contractée par son mari seul; *Notes d'audiences*, n<sup>os</sup> 48-49. — Sur les privilèges des obligations des foires en général, v. P. Huvelin, *Essai historique sur le droit des marchés et des foires*, 1897, p. 480-498.

(9) *Cout. not.*, 131 = *Ps. des Marès*, 191; *Ps. des Marès*, 67, 111; *Gr. Cout.*, p. 216-217; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 29, qui assimile à des créances royales celles des fermiers du roi, et f<sup>o</sup> 31; *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 48, rapproche les créances royales des créances des foires de Champagne.



ordinaires même antérieures sans, cependant, semble-t-il, passer avant une charge réelle comme les arrérages d'une rente (1); la confiscation des biens du débiteur ne les éteint pas et elles entraînent la contrainte par corps avant toute discussion des biens.

Toutes ces créances enfin sont privilégiées en ce sens que l'exécution n'en peut être entravée par des lettres de répit émises de la chancellerie royale, à moins qu'elles ne soient expressément visées dans lesdites lettres (2). Les dettes de garde, dépôt ou commande sont également favorisées à ce point de vue (3) et semblent même avoir été privilégiées à l'égard des dettes ordinaires (4).

#### § 4. — TITRES EXÉCUTOIRES ET EXÉCUTION EN GÉNÉRAL

Lorsque le débiteur ne s'acquitte pas à échéance, le créancier sera amené à prendre contre lui des mesures de contrainte. Nous arrivons ainsi à la question singulièrement complexe mais très pratique des voies d'exécution. Pour exposer la matière aussi simplement et aussi directement que possible, il sera bon d'exposer les considérations générales qui la dominent.

Mais il faut auparavant observer qu'au XIV<sup>e</sup> siècle l'intervention de la chancellerie royale suspend assez fréquemment l'exécution normale des obligations échues. Dans ce but, elle délivre, à la demande du débiteur, des lettres de répit qui prescrivent aux juges royaux, sous certaines conditions, d'entraver pendant un délai déterminé, l'action coercitive du créancier. Il est question, dès 1320, de lettres de grâce par lesquelles le roi ordonne de surseoir à l'exécution demandée contre une débitrice jusqu'à ce qu'il lui ait payé les gages

(1) L'opinion contraire est soutenue par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 78 v<sup>o</sup>, mais le Châtelet jugea le 19 décembre 1395 que les arrérages d'une rente devaient être payés avant la créance du roi; le procureur du roi fit appel en Parlement : Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 98.

(2) Cela est dit par de nombreux textes et notamment par le *Gr. Cout.*, p. 216-217.

(3) Elles figurent dans l'énumération que donne le texte cité à la note précédente; y figurent également les créances des mineurs et des Juifs.

(4) *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 180, qui affirme qu'elles sont privilégiées en cas de déconfiture, ainsi que *Ps. des Marès*, 368 = *Ps. cout. de Charles VII*, p. 41. — Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 178 v<sup>o</sup>, cite même une décision unanime du Châtelet qui fit passer une créance de garde et commande avant des arrérages de rente. Par contre ni le prévôt de Paris ni le Parlement n'admirent que la créance de dépôt fût à l'abri de la compensation : Arch. nat., X<sup>146</sup>, f<sup>o</sup> 125 (22 juin 1330) = Furgeot, n<sup>o</sup> 313.



dûs à son mari mort à la guerre (1). Nous avons un second exemple, de 1322, de lettres de répit délivrées sous le seing secret du roi (2) et un troisième de 1339 (3). Mais dans les trois cas, le prévôt de Paris, puis le Parlement, refusent d'obtempérer à ces lettres en observant que, dans ses lettres obligatoires, le débiteur a renoncé d'avance, sous serment, à toute grâce de cette nature, s'engageant même à ne pas solliciter la dispense de son évêque qui pourrait le relever de ce serment (4).

Cependant, au moins dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'opposition des juges à ces interventions royales dût céder, le style des lettres de répit ayant été perfectionné. Toutes portent dès lors une clause prescrivant aux juges de surseoir à l'exécution, même si le débiteur a renoncé d'avance à tout délai, et pourvu qu'il rapporte une dispense de prélat s'il a renoncé sous serment (5). En somme, le roi considère son intervention comme d'ordre public et n'admet pas qu'elle soit écartée d'avance par des conventions privées, sauf à prendre des mesures pour éviter un parjure du débiteur (6). Son intervention est motivée tantôt par la guerre (7), tantôt par des cas de force majeure (8), tantôt par de simples considérations d'humanité (9). En tout cas, le roi n'a pas d'hésitation sur sa légitimité et sait imposer sa volonté à ses agents.

On peut assez bien discerner diverses sortes de lettres de répit : les unes accordent un délai d'un an à dater de leur octroi (10); les autres portent ce délai à deux ans lorsque le créancier est un usurier notoire et précisent bien qu'après l'expiration du répit le créancier pourra réclamer seulement

(1) Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 59 v<sup>o</sup> (31 janvier 1320) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6247.

(2) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 242 v<sup>o</sup> (20 nov. 1322) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6959.

(3) *Ibidem*, X<sup>149</sup>, f<sup>o</sup> 36 v<sup>o</sup> (27 février 1339) = Furgeot, n<sup>o</sup> 2465.

(4) Dans l'affaire de 1320 citée *supra*, le créancier donne comme argument cette clause des lettres du roi : *quod intencionis nostre non erat alicui viam perjurii aperire*.

(5) Les renvois seront donnés *infra*, à propos de l'étude détaillée de ces lettres. — Les lettres royales visées par l'arrêt de 1339 cité *supra* contenaient déjà une clause ordonnant au débiteur de rapporter dispense de son prélat.

(6) On voit très bien que le souci d'éviter tout parjure, manifesté dans les lettres de 1320, a conduit à exiger, dès 1339, la dispense du prélat.

(7) Formulaire de la chancellerie royale de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, dans ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup> : les débiteurs affirment *ipsos occasione guerrarum nostrarum majorem partem bonorum suorum amisisse*.

(8) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 4 : *propter tempestatem que in partibus dicte prepositure et in suis hereditatibus, temporibus nuper preteritis, involvit*.

(9) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 2 : *pro evitanda bonorum suorum miserabili cessione*.

(10) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>, *respit a un an en latin*.



le capital (1). D'autres lettres, plus perfectionnées, accordent en tout état de cause un délai d'un an, qui sera porté à deux si le créancier est usurier (2). Mais les plus fréquentes, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, semblent bien avoir été des lettres concédant un délai de cinq ans, à condition qu'il soit accepté par les créanciers les plus nombreux et les plus importants; il s'agit ici d'un véritable concordat consenti à un débiteur tout près de tomber en déconfiture et que le roi impose à la minorité des créanciers; cette sorte de lettres est qualifiée de *quinquennes* ou de *major pars* (3).

Toutes ces lettres stipulent que le débiteur devra fournir caution de payer à l'expiration du délai imparti et exceptent formellement les créances royales et les lettres des foires de Champagne. La pratique du Châtelet y ajouta comme créances privilégiées celles des mineurs et des Juifs, les créances de loyers, celles nées d'un dépôt et de ventes de denrées en gros, sans terme (4). Selon les principes généraux, les juges à qui les lettres avaient été adressées avaient le droit ou plutôt le devoir de vérifier toutes les circonstances de fait portées dans les lettres et de refuser l'entérinement des lettres obreptices ou subreptices qui avaient été arrachées à la bonne foi de la chancellerie royale. Mais si toutes les circonstances de fait étaient exactes, si les lettres avaient été expédiées après un exposé correct et complet de la situation, elles devaient être entérinées et mises à exécution (5). Elles ne pouvaient d'ailleurs être invoquées que dans l'année de leur expédition (6).

(1) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 3, *biennium contra usurarios in latino*; f<sup>o</sup> 3 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>, *biennium en francoys*.

(2) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 4, *respectus in latino contra usurarios ad biennium et contra alios ad annum*.

(3) *Ibidem*, f<sup>o</sup> 2, *major pars en latin*; f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>, *major pars en français*; Les *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 247-248, parlent de *lettres royaulx en fourme de quinquenelle*; ajoutez Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 133 (1396).

(4) V. *suprà*, p. 550, n. 4; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 248 (1402) : refus d'entériner comme *inciviles et subreptices* des lettres de quinquenelle invoquées à l'encontre d'une dette pour loage d'ostel.

(5) Voici quelques exemples où l'entérinement a été accordé ou refusé pour des raisons de fait : Arch. nat., X<sup>1</sup><sup>a</sup> 11, f<sup>o</sup> 110 (18 février 1347), entérinement d'une *major pars*; *ibidem*, f<sup>o</sup> 167 v<sup>o</sup> (1<sup>er</sup> déc. 1347) refus d'entériner une *dilatatio quinquennalis*; Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 147 (1409), entérinement d'une lettre de répit à un an; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 247 (1407), entérinement d'une quinquenelle. — L'entérinement était à juste titre exclu lorsque le débiteur niait sa dette : Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 133 (1396).

(6) Règle générale posée par Ps. des Marès, n<sup>o</sup> 383. — Je signale à titre de curiosité, d'après le ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 49 v<sup>o</sup>, des lettres de grâce accordées à des religieuses pour éviter la vile distraction des biens de leur église; leurs biens sont mis dans les mains de commissaires royaux; un tiers des revenus assurera la subsistance des religieuses; le second tiers sera affecté aux réparations et le troisième aux créanciers; le dérangement des affaires du couvent a été causé par les guerres et la stérilité du temps.

exemple analogue de 1287 : le Cr<sup>e</sup> de Flandre secour l'abbaye de Gysring opprimée par ses créanciers : deux commissaires nommés l'un par l'abbé l'autre par le Cr<sup>e</sup> gèrent les biens et remettent chaque année prol. au Cr<sup>e</sup> jusqu'à ce qu'il soit désintéressé : N. Didier, *Garde*, p. 230, n. 44 et p. 231, n. 46 [5.xi.30]



On rencontre aussi dans les formulaires de la chancellerie royale des lettres qui forment en quelque sorte la contrepartie des lettres de répit : ce sont les lettres dites de *debitis*. Il est probable que le roi les a tout d'abord expédiées en faveur de ses propres débiteurs qui ne pouvaient se libérer envers lui, faute d'être eux-mêmes payés par leurs débiteurs; par ces lettres, le roi mande à tous ses officiers d'activer de toutes manières le recouvrement des créances prouvées appartenant au bénéficiaire de la grâce (1). Mais bientôt ces lettres furent octroyées à tous les créanciers et neutralisèrent les lettres de répit qui n'étaient pas correctement dressées (2). L'efficacité de ces lettres était d'ailleurs bien limitée par une clause de style qui défendait aux officiers royaux invités à les exécuter d'entrer en connaissance de cause, au préjudice des juges ordinaires, des difficultés soulevées par les débiteurs au sujet de la dette. Ces lettres ont peut-être servi, à l'origine, à acclimater, comme mode d'exécution, l'exploitation des biens du débiteur, à laquelle le roi n'hésitait pas à recourir pour recouvrer ses créances (3). Mais, dans la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, quand les procédés d'exécution sur le patrimoine furent consacrés par l'usage, elles ne devaient pas servir à grand'chose. Et nous pouvons maintenant, fermant la parenthèse sur les interventions royales en la matière, rechercher à quelles conditions de droit commun l'exécution pouvait être poursuivie.

On ne peut exécuter qu'une créance liquidée en argent (4) et constatée par un acte ayant assez d'autorité pour justifier une mesure aussi grave (5). Sont considérées sans difficulté comme titres exécutoires : les lettres expédiées sous le sceau du roi, les cédulas privées reconnues ou vérifiées en justice

(1) Ms. lat. 4641, fo 6 v<sup>o</sup>, *debita legalia tanquam fiscalia*; f<sup>os</sup> 6 v<sup>o</sup> - 7, *debitis comme pour les propres debtes roiaux en françoys*; dans cette seconde formule il s'agit des créances d'un fermier du roi, créances nées de sa ferme même; nous savons qu'à l'extrême fin du xiv<sup>e</sup> siècle, ces créances étaient considérées comme des créances royales.

(2) *Ibidem*, fo 6, *debitis en latin et debitis en françoys*; fo 7, *debitis adreçant a un sergent en latin*; fo 7 v<sup>o</sup>, *debitis adreçant a un sergent en françoys*. — Exemple concret de *debitis* en faveur des marguilliers laïcs de Notre-Dame publié par Vidier, *Mém. de la Soc. d'hist. de Paris*, t. 41, 1914, p. 171 (8 juillet 1365).

(3) J'ai cité *suprà*, p. 531, n. 4, un acte du roi de 1175-1176 autorisant un créancier à vendre l'immeuble d'un débiteur récalcitrant. Faut-il voir dans cet acte isolé un ancêtre des lettres de *debitis* du xiv<sup>e</sup> siècle?

(4) *Ps. des Marès*, n<sup>o</sup> 311.

(5) *Gr. Cout.*, p. 214-215, pose en principe que l'exécution ne se fait qu'en chose notoire, tout comme la *monitio* ecclésiastique et il renvoie au can. *sacro approbante concilio*, X, V, 39, de *sent. exc.*, c. 48.



et les sentences de condamnation; enfin certaines créances privilégiées qui ont été indiquées sont exécutoires par elles-mêmes sans aucune formalité (1).

Le titre exécutoire peut être invoqué contre le débiteur ou sa caution (2). Mais, à l'encontre de ses héritiers, il perd sa vertu exécutoire; le créancier doit agir contre eux par voie d'action et obtenir condamnation. Le principe est clairement posé par un arrêt du Parlement de 1330, réformant une sentence du prévôt de Paris (3), et par le *Stilus curie* de G. du Breuil (4); à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, il est attesté par des textes très nombreux (5) et ne comporte d'exception que pour certaines créances particulièrement privilégiées comme les créances royales et les lettres des foires (6). Mais une exécution déjà commencée contre le débiteur peut être continuée contre ses héritiers (7). Un titre exécutoire obtenu d'une femme veuve ne peut davantage être poursuivi contre son second mari; il faut agir par voie d'action (8). De même contre le tiers détenteur d'un immeuble hypothéqué (9). Si le créancier meurt, ses héritiers peuvent exécuter (10), mais si une femme créancière se marie, son mari doit agir par voie d'action (11).

L'arrêt est le préliminaire naturel de l'exécution et est en soi une mesure d'exécution (12). Il ne peut être mis que par

(1) *Gr. Cout.*, p. 214, 219, 222; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 34; *Ps. des Marès*, 111; pour les créanciers privilégiés, v. *suprà*, § 4; le *Gr. Cout.*, p. 214, y ajoute la promesse de douaire.

(2) *Cout. not.*, 62.

(3) Arch. nat., X<sup>1a</sup>6, f<sup>o</sup> 123 (16 juin 1330) = Furgeot, n<sup>o</sup> 306.

(4) Edit. Félix Aubert, XIX, 5 et 7.

(5) *Gr. Cout.*, p. 221, qui vient du *Stilus curie*; *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 48; *Cout. not.*, 20; *Ps. des Marès*, 105, 162, mais le n<sup>o</sup> 132 du même recueil, en invoquant l'idée romaine de la *continuatio domini*, semble admettre l'exécution contre le fils du débiteur; *Glanes de dr. parisien*, 10,1 (1460). — Le *Ps. des Marès*, 73, déclare qu'un arrêt du Parlement, bien que constituant un titre exécutoire, ne peut être exécuté contre les héritiers du débiteur ni contre les tiers détenteurs.

(6) *Cout. not.*, 5; *Ps. des Marès*, 160; les *Cout. not.*, 22 et 65, précisent que l'exécution peut continuer seulement sur les biens arrêtés à la mort du débiteur.

(7) *Notes d'audiences*, n<sup>o</sup> 48.

(8) *Gr. Cout.*, p. 223.

(9) *Ps. des Marès*, 288; mais si l'exécution avait été commencée avant l'acquisition, elle pourrait être continuée contre le tiers acquéreur de l'immeuble : *ibidem*, 160; *Cout. not.*, 5.

(10) *Ps. des Marès*, 133.

(11) *Ibidem*, 406.

(12) *Ord. de plaidoyer* des frères Maucreux, ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>; *Cout. not.*, 21 = *Ps. des Marès*, 163. — Le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 34, oppose la *voie d'arrêt simplement*, ouverte aux bourgeois sur les biens d'un forain, aux cas où l'on peut aller par *voie d'arrêt et exécution*. — Le *Ps. des Marès*, 340 prend le mot arrêt dans un autre sens.



un sergent qui place les biens arrêtés dans la main du roi (1); à Paris, le créancier se munit au Châtelet, après avoir fait élection de domicile (2), d'une commission exécutoire qu'il confie à un sergent à verge de son choix (3). Le sergent doit d'abord arrêter les meubles du débiteur, puis ses immeubles si les meubles ne suffisent pas (4). Mais il ne saurait arrêter les meubles d'un clerc non marié qui est justiciable seulement de l'officialité (5). Toutefois, si le clerc a obligé son temporel par lettres du Châtelet, le prévôt de Paris connaîtra de l'exécution de ces lettres, sauf à prendre des mesures pour assurer la continuation du service dont ce temporel est la dotation (6).

Le débiteur peut faire opposition à l'arrêt qui frappe d'indisponibilité absolue tout ou partie de son patrimoine. Mais cette opposition ne sera admise qu'à bon escient : les mesures d'exécution ont leur fondement sur un titre digne de foi; elles ne doivent pas être arrêtées par des chicanes de procédure qui permettraient au débiteur de gagner du temps et de faire disparaître les gages de ses créanciers (7). L'opposition ne sera donc reçue que si le créancier reçoit tout apaisement. En principe, le débiteur doit remplir ou garnir la main du créancier, c'est-à-dire consigner une somme suffisante pour garantir le paiement de la créance contestée (8). Dans ce cas, les biens arrêtés peuvent être remis sans inconvénients au débiteur pendant que l'opposition sera vidée au fond.

Le *Grand Coutumier* déclare même qu'en cas d'exécution ordinaire on ne peut obtenir mainlevée en fournissant caution (9). Mais la pratique de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle est

(1) *Gr. Cout.*, p. 214, qui donne des détails sur l'activité des sergents à verge du Châtelet dans la ville et la banlieue et en dehors de la vicomté.

(2) *Gr. Cout.*, p. 219; mais le porteur d'une obligation à ordre ne saurait, s'il était sergent, en assurer l'exécution : *Ps. des Marès*, 179.

(3) *Gr. Cout.*, p. 223-224.

(4) *Ibidem*; *Ps. des Marès*, 146; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 36.

(5) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 265 (1427); en 1397, un créancier mit des *sergens et menageurs* en garnison dans la maison d'un prêtre, son débiteur; mais il renonça à soutenir un tel exploit et le Châtelet leva la mainmise, *vidant les menageurs* : Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 75.

(6) *Gr. Cout.*, p. 214; *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 261 (1395).

(7) Ces raisons sont très bien exposées par le *Stilus curie*, XIX, 2-4 = *Gr. Cout.*, p. 221, qu'il faut voir dans le ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 179.

(8) *Style des Maucieux*, ms. fr. 19832, f<sup>o</sup> 37, qui admet aussi l'opposition si le débiteur fait cession de biens ou tient prison; Fagniez, *Rép.*, n<sup>o</sup> 153 (1382); *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 34 v<sup>o</sup>; *Ps. des Marès*, 104, 111, et les textes cités à la note précédente.

(9) P. 219-220.



cependant beaucoup plus accommodante. Les *Notes d'audiences* signalent comme digne de remarque qu'à Paris, à Corbeil, à la Ferté-Alais, le débiteur peut obtenir mainlevée de ses biens arrêtés en offrant caution (1). Et les registres du Châtelet confirment cette pratique bienveillante : une sentence de 1454 assimile caution bourgeoise et main pleine (2); en 1399, un tiers répond main pleine pour un débiteur exécuté et s'engage à payer à sa place s'il succombe en la cause (3). Un effort sérieux a donc été fait pour permettre au débiteur exécuté de faire valoir ses raisons. Mais il ne peut invoquer pour se soustraire à l'exécution que trois exceptions : fausseté des lettres, paiement, ou pacte *de non petendo* (4).

L'opposition peut d'ailleurs émaner d'un tiers qui se prétendra par exemple propriétaire de la chose arrêtée (5) ou d'un autre créancier (6). Si le créancier arrêtant fait défaut sur cette opposition la procédure est annulée (7). D'une manière générale, d'ailleurs, l'exécution doit être poursuivie sans interruption; si elle est interrompue pendant an et jour, tout est à recommencer (8).

Deux exécutions à l'encontre d'un même débiteur ne peuvent coexister sur les mêmes biens; cela fut jugé par le Parlement en 1346 et les *Coutumes notoires* le redisent à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (9). Le second créancier n'a que la ressource de s'opposer à la première exécution, non pour l'entraver mais pour obtenir le règlement de sa créance. Mais ici intervient une distinction très importante, selon que le débiteur est ou non en déconfiture.

Les règles de la distribution en cas de déconfiture sont fixées dès 1317 comme coutume notoire à Paris (10). Jeanne

(1) N° 50; cf. *Cout. not.*, 62.

(2) *Sent. du Châtelet*, n° 262.

(3) *Ibidem*, n° 270; en 1455, un débiteur obtient mainlevée en s'engageant comme caution avec sa femme et un tiers : *ibidem*, n° 264.

(4) Le *Gr. Cout.*, ms. fr. 10816, f° 179, le dit, d'après le *Stilus curie*, XIX, 4; v. *Olim*, III, p. 764, n° L (1312) : un débiteur dont les biens ont été mis dans la main du prévôt de Paris en vertu de lettres du Châtelet prouve qu'il a payé et obtient main-levée et restitution des lettres.

(5) *Olim*, III, p. 838, n° XVIII (1313) : les biens resteront dans la main du roi tant que la question de propriété ne sera pas tranchée; *Sent. du Châtelet*, n° 263 (1430), dont le résumé est inexact, et n° 276 (1407).

(6) *Ps. des Marès*, 113.

(7) *Cout. not.*, 10; d'après *Ps. des Marès*, 263, l'opposant est considéré comme défendeur et n'a pas besoin de grâce pour plaider par procureur.

(8) *Cout. not.*, 6; *Ps. des Marès*, 146.

(9) *Arch. nat.*, X<sup>1</sup>10, f° 464 (23 juin 1346); *Cout. not.*, 76, 132.

(10) *Olim*, III, p. 1110, n° XXXIX : *secundum usum et consuetudinem notorios in civitate Parisiensi*.



la Cochetière a fait arrêter les biens de Mathieu d'Arras, son débiteur; deux autres créanciers demandent à être admis à la distribution des deniers qui n'ont pas encore été remis à Jeanne; le débiteur est en effet en fuite *propter oppressionem debitorum*; il est donc bien en déconfiture. Jeanne soutient vainement que les biens ayant été saisis et vendus à sa seule requête, on doit lui en appliquer le produit. Le prévôt de Paris admet les deux autres créanciers *ad distributionem ad solidum et libram* (1). La même coutume fut prouvée en turbe au Châtelet de Paris le 6 juin 1371 (2). Si le débiteur n'a pas d'autres biens pour payer des créanciers survenant après une première exécution on dit qu'il est en déconfiture. Dans ce cas, le créancier qui a commencé l'exécution ne jouit d'aucun privilège; les frais qu'il a exposés sont seulement prélevés avant toute autre chose (3) et le surplus est réparti entre tous les créanciers selon leur part et portion, même s'il y a eu cession de biens reçue en jugement en faveur d'un seul créancier (4). Toutefois le principe de la répartition proportionnelle ne s'applique qu'aux deniers provenant de la vente des meubles; sur le produit de la vente des immeubles, les créanciers hypothécaires sont colloqués selon la règle de la priorité dans le temps (5). D'autre part certaines créances sont privilégiées, même au cas de déconfiture (6). Si le débiteur est solvable, le créancier le plus diligent est préféré sur le produit des biens exécutés à sa requête (7), mais cela ne nuit en rien aux autres créanciers.

#### § 5. — DIVERSES FORMES D'EXÉCUTION

La forme la plus simple d'exécution est l'exécution sur les meubles. C'est aussi celle à laquelle le créancier doit d'abord

(1) Le Parlement cassa la sentence du prévôt en estimant que les deux autres créanciers n'avaient pas suffisamment prouvé leur droit, mais la coutume de la répartition proportionnelle en cas de déconfiture paraît certaine dès cette époque.

(2) *Cout. not.*, 153; cf. ms. fr. 18110, f<sup>o</sup> 65, qui est la source de *Gr. Cout.*, p. 222-223.

(3) *Ps. des Marès*, 272.

(4) *Cout. not.*, 153; l'arrêt de 1317 fixe d'une manière bien plus complexe le règlement des frais de justice.

(5) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 38 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>; le ms. fr. 10186 du *Gr. Cout.*, f<sup>o</sup> 180, déclare qu'en cas de déconfiture il n'y a aucune priorité sur les meubles.

(6) L'exception en faveur des créances privilégiées est signalée par tous les textes cités *suprà*; *Ps. des Marès*, 368, cite comme créances privilégiées celles de garde, commande et dépôt; *sic* ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 180.

(7) *Gr. Cout.*, p. 202-203; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 38.



recourir, même si son débiteur a spécialement obligé un immeuble déterminé qu'il préférerait voir atteindre en première ligne (1). On peut discerner deux sortes d'exécutions sur les meubles, l'exécution sur les meubles ordinaires et celle qui porte sur les dépouilles et récoltes encore attachées au sol et qui sont encore des immeubles, en théorie; cette dernière forme d'exécution est souvent qualifiée d'*arrêt et bran-donnement*.

L'exécution ordinaire sur les meubles s'effectue très simplement lorsque le créancier est en possession de gages qui lui ont été baillés en garantie par son débiteur. Il lui suffit dans ce cas d'obtenir du juge la permission de vendre ces gages jusqu'à concurrence de sa créance (2). Il est possible que primitivement le créancier ait pu les vendre lui-même (3), mais, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, il doit s'adresser à un sergent (4).

Si le créancier n'est pas en possession, il fait saisir les meubles par un sergent à verge et, sauf opposition, la vente se fait dans la huitaine (5). Certains meubles, dont la liste est encore incertaine, sont insaisissables (6). Le sergent ne doit d'ailleurs saisir que ce qui est approximativement nécessaire pour couvrir la dette et les frais et le débiteur peut toujours obtenir restitution des meubles saisis en en offrant d'autres d'égale valeur (7). Les biens saisis n'étaient pas toujours laissés en possession du débiteur et la question des risques pendant l'exécution souffrait difficulté (8). Si les biens

(1) Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 159 v<sup>o</sup> = Boutaric, n<sup>o</sup> 6620 (23 janv. 1322). — L'exécution est faite *per consuetudinem notoriam et approbatam in Castelleto Parisiensi*; l'exécution sur les immeubles ne peut intervenir qu'après : *postmodum quando dicta bona mobilia sunt vendita nisi sufficiant ad adimplendum dictam executionem tunc debet compleri dicta executio super bonis ipsius obligati hereditariis*.

(2) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 228 (1407) ; n<sup>os</sup> 245-246 (1430); remarquer d'après ces deux derniers textes que la vente aura lieu sans jour alors qu'en cas d'exécution ordinaire, il y a délai de huitaine.

(3) Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 130 (7 août 1321) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6488 : le créancier est autorisé à vendre les gages à concurrence de sa créance mais devra restituer le surplus. — Il semble aussi, d'après *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 244 (1396), que si les gages ont été donnés à un vendeur de poissons de mer, il peut les liquider lui-même sans appeler à ce justice.

(4) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 245.

(5) Détails très explicites et très clairs dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 34 v<sup>o</sup> et s. — Sur les oppositions, v. ce qui a été dit *suprà*, p. 556.

(6) Le *Style du Châtelet*, *ibidem*, f<sup>o</sup> 35, parle du lit, s'il est de peu de valeur et si le débiteur est vieux, misérable, marié ou père de famille et vise à ce sujet une ordonnance royale; Arch. nat., Y 5228, f<sup>o</sup> 13 (4 juin 1414) : le Châtelet réserve une table de noyer, un havet, une paille de fer, deux plas et huit escuelles d'estain qui seront rendus au débiteur pour s'en aydier quant a present.

(7) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 271 (1396).

(8) *Gr. Cout.*, p. 218 qui vient de *Not. Points*, n<sup>o</sup> 92.



étaient périssables, le sergent demandait provision à justice (1).

Huit jours après l'arrêt ou dès que l'opposition est vidée, le sergent, après avoir été autorisé par le juge (2), ajourne le débiteur à voir vendre les gages; un ami du créancier ou du débiteur met un denier à Dieu sur les meubles saisis qui lui sont adjugés, mais ne lui seront délivrés qu'après *les nuits*, c'est-à-dire huit jours après, si d'ici là le débiteur à qui la vente a été signifiée n'en effectue *la recousse*, c'est-à-dire ne les reprend en désintéressant le créancier (3). Si l'acheteur des gages, les nuits passées, ne paie pas tout de suite le prix qu'il a promis, les gages sont revendus, avec, au besoin, d'autres meubles lui appartenant; on pourra même le contraindre par corps, bien que le débiteur principal n'ait pas engagé sa personne (4). Par ces sanctions sévères, on veut éviter, au moment de la vente des gages, une intervention de complaisance tendant seulement à frustrer le créancier.

Il reste cependant que, dans la plupart des cas, l'acheteur de biens est un parent ou ami du débiteur qui offre des biens saisis un prix équivalant à la dette (5), non pour en devenir acquéreur, mais pour les conserver au débiteur. C'est une véritable caution qui garantit le paiement de la dette dans les nuits, en obligeant par l'achat des biens du débiteur tout son propre patrimoine et son corps même. Une sentence du Châtelet de 1430 qualifie de *pleigerie ou achat* un véritable achat de biens effectué au cours d'une procédure d'exécution et condamne le débiteur principal à dédommager *l'acheteur de sesdiz biens* (6). Inversement, d'autres sentences qualifient

(1) *Gr. Cout.*, p. 219.

(2) *Sent. du Châtelet*, nos 278 (1396) et 279 (1430); le premier texte emploie l'expression *biens et gaiges prins en faisant ladite exécution*; le mot *gages* est aussi employé couramment par le *Style du Châtelet* pour désigner les meubles saisis.

(3) Tout cela est expliqué très clairement par le *Style du Châtelet*, fo 35 v<sup>o</sup>; les sentences du Châtelet, par exemple, n<sup>o</sup> 278, abrègent les formules : *aus nuits etc.* — Sur les *nuits* et la *recousse*, v. Ragueau et Laurière, *Glossaire, his v<sup>is</sup>*, qui ne citent d'ailleurs pas de textes parisiens, et Esmein, *Contrats*, p. 120-122.

(4) *Gr. Cout.*, p. 220; *Style du Châtelet*, fo 36 dont l'auteur se base sur son expérience personnelle : *ita vidi*.

(5) Il existe un lien étroit entre le prix offert pour les gages et le montant de la dette; il ne s'agit nullement, comme dans la vente moderne aux enchères, de porter les meubles au plus haut prix mais d'en donner un prix suffisant pour couvrir la dette; au cours d'une exécution sur les meubles en 1317 (*Olim*, III, p. 1110, n<sup>o</sup> XXXIX) l'acheteur des meubles saisis s'est engagé à en donner 75 livres, s'il est bien établi que le débiteur devait cette somme.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 233; cf. n<sup>o</sup> 272 (1414) : ici l'acheteur de biens n'a garanti que la moitié de la dette due par deux débiteurs conjoints et a souscrit un engagement sous seing privé; il est déchargé de ladite *pleigerie et achat* en versant les



de la même manière un simple cautionnement, antérieur à toute mesure d'exécution et sans doute pour y rattacher les sanctions rigoureuses qui découlaient d'un achat de biens au sens précis (1).

Mais la pratique ne s'en est pas tenue à cette confusion systématique. Elle a su tirer du mécanisme même de l'achat de biens un adoucissement de la situation du débiteur exécuté. En 1430, un débiteur dont les meubles ont été saisis, est admis à s'en constituer acheteur, *comme personne étrange*; ses biens lui sont rendus, mais il devra payer, dans la huitaine, les nuits passées (2). Une sentence de 1454 nous montre un locataire, dont les meubles ont été arrêtés par le bailleur, qui, avec un parent, s'en constitue acheteur *en la manière acoustumée* pour le montant même du loyer dû (3). C'est donc un procédé habituel au Châtelet : le débiteur, soit en fournissant un acheteur de biens, soit en s'en déclarant acheteur, comme un étranger, conserve ses meubles et obtient un nouveau délai jusqu'à l'expiration des nuits; ce résultat est obtenu plus simplement, de la sorte, que par la *recousse* à lui ouverte normalement pendant le même délai. Et même, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, on arrive, en faveur du débiteur qui s'est constitué acheteur de ses propres biens, à prolonger le délai fatidique des nuits jusqu'au delà de deux mois (4). Le créancier n'a plus la garantie que lui offrait l'acheteur étranger des biens, véritable caution; mais ses moyens d'action sont renforcés à l'encontre de son débiteur : non seulement il peut exécuter tous ses biens sans aucun délai, mais il peut le contraindre par corps (5).

L'arrêt et brandonnement (6) ou brandon (7) n'est qu'une variété de l'exécution ordinaire sur les meubles que nous révèlent uniquement les documents de la pratique; il est

deniers. — L'idée de fournir une caution pour arrêter une exécution est toute naturelle et ancienne : exemple de 1311 dans les *Olim*, III, p. 709, n° LXXII (exécution en vertu d'une dette des foires).

(1) *Sent. du Châtelet*, nos 231 (1504) et n° 232 (1505) : l'exécution n'est pas commencée, mais elle est imminente et ce cautionnement apparaît comme pratiquement distinct du cautionnement contemporain de la naissance de l'obligation principale.

(2) *Ibidem*, n° 273.

(3) *Ibidem*, n° 241.

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 274 (1504); mais, dans ce cas, les biens saisis ne sont pas remis au débiteur; ils restent aux mains des gardiens.

(5) La combinaison n'est pas aussi singulière qu'elle le paraît à première vue : une idée analogue est à la base du pacte de constitut romain.

(6) *Sent. du Châtelet*, n° 269 (1454) : *par voye d'arrêt et brandonnement*.

(7) *Ibidem*, n° 267 (1504) : *par voye d'arrêt et brandon*.



d'ailleurs à peu près impossible de distinguer l'arrêt et brandonnement exercé par un créancier d'une obligation personnelle de la même voie d'exécution qui appartient aux censiers et dont il a été parlé (1). Quoiqu'il en soit, l'arrêt et brandonnement frappe d'indisponibilité la récolte sur laquelle il est mis; elle est placée par là même dans la main du roi. La cueillette des fruits peut être effectuée par un commissaire du juge à qui le créancier avancera les frais de récolte, sauf à les recouvrer sur son produit en même temps que le principal de la créance (2).

Mais ici également peut fonctionner le système des acheteurs de biens; un tiers, qui est en réalité une caution du débiteur et que ce dernier dédommagera, s'il y a lieu, peut se porter acheteur de la récolte (3). La récolte, dans ce cas, pourra être faite par le débiteur, en sorte que l'arrêt sera pratiquement levé. Parfois même le débiteur, ou le propriétaire de l'héritage brandonné qui est par là même débiteur des cens échus pendant sa possession, pourra, en se constituant acheteur des fruits comme personne étrange, effectuer la récolte et en éviter la vente (4). Il l'effectuera *comme, par et soubz la main du roy* (5), à meilleur compte sans doute qu'un commissaire. Parfois le juge prendra la précaution de se faire certifier, par une personne de confiance, la suffisance du débiteur (6); ce garant courait sans doute des risques analogues à ceux de la caution et le débiteur promettait de l'en dédommager.

L'exécution sur la personne n'est possible qu'en vertu de créances privilégiées (7), qui ont été précédemment indiquées,

(1) *Suprà*, t. I, p. 466; dans la plupart des textes cités *infra* on ne dit pas pour quelle cause l'arrêt est mis sur la récolte. Cependant il s'agit sûrement d'une créance personnelle dans les *Sent. du Châtelet*, n° 275 (1430) et n° 277 (1454) ainsi que dans Arch. nat., Y 5229, f° 92 v° (octobre 1427). — La situation du propriétaire débiteur du cens à cause de sa détention est plus favorable que celle d'un débiteur ordinaire car il peut déguerpier; mais tant qu'il garde la chose, les deux situations sont à peu près identiques.

(2) *Sent. du Châtelet*, nos 269 et 277 (1454); dans le premier cas, le vin est vendu *au plus offrant et derrenier encherisseur*; dans le second, il sera vendu sans solennité, du consentement du débiteur, en présence de son frère, *présent ou appelé pour y mettre enchiere, se bon lui semble*.

(3) *Sent. du Châtelet*, n° 61 (1430); n° 266 (1427); n° 268 (1504); ce dernier texte est le seul à parler de *caucions ou acheteurs de biens* les autres ne parlent que de *pleige et caution*. V. Arch. nat., Y 5229, f° 92 v° (1427) : le tiers, à la requête du débiteur, *s'est pour lui fait et constitué acheteur et de fait a acheté aus nuyz et en la maniere acoustumée...*

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 62 (1430).

(5) *Ibidem*, n° 275 (1430); formules analogues dans les autres textes cités.

(6) *Ibidem*, n° 267 (1504).

(7) *Suprà*, p. 545-550 : créances des vendeurs de denrées, créances royales, créances des foires de Champagne.



ou si le débiteur, dans le contrat, a expressément engagé son corps (1). L'engagement de tenir prison comporte d'ailleurs deux modalités; la moins rigoureuse s'entend d'une prison entre les quatre portes de Paris, ce qui n'empêche nullement le débiteur de vaquer à ses affaires; l'autre implique un véritable emprisonnement qui s'effectue à Paris aux prisons du Châtelet (2). Cette seconde modalité paraît la plus courante, mais il arrive qu'un prisonnier pour dettes soit élargi des prisons du Châtelet en jurant de ne pas quitter Paris (3). La contrainte par corps, je le rappelle, n'est pas admise pour les femmes en cas civil, à moins qu'elles ne soient engagées aux foires ou vendeuses de poisson de mer (4).

L'ordre de tenir prison est signifié par un sergent et exécuté par lui (5). Mais l'emprisonnement du débiteur ne donne aucune satisfaction réelle au créancier. Ce n'est qu'un moyen de contrainte, d'ailleurs fort efficace, qui déterminera normalement le débiteur à faire tous ses efforts pour payer ou, s'il n'y parvient pas, à faire cession de biens.

On voit très bien, dans les documents de la pratique, que l'emprisonnement amène le débiteur à renoncer à toute contestation au sujet de sa dette; il accepte d'être condamné par le juge à payer dans des délais assez brefs (6) et parfois renonce à faire cession de biens (7) : le juge l'élargit jusqu'à la date fixée pour le paiement. Le créancier, en concédant un nouveau délai, a obtenu du moins une créance incontestable. Mais, normalement, le prisonnier pour dettes n'obtient son élargissement, et toujours jusqu'à une date déterminée, qu'en fournissant une caution qui s'engage à payer la dette et à ramener le débiteur à droit (8). Nous

(1) Exemple de 1301 dans *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 153 : *gaya au nuiz Guillaume Huart a Jehan de Corbel X s. de la pene de son corps*. — Il ne faut pas oublier que les acheteurs de biens étaient passibles de la contrainte par corps, même si la dette originaire ne la comportait pas : *suprà*, p. 559. D'après le *Ps. des Marès*, 67, le débiteur obligé par prise de corps ou pour dette royale peut être emprisonné sans discussion préalable de ses biens.

(2) *Style du Châtelet*, fr. 18419, fo 29 v<sup>o</sup>; ce texte n'est pas très clair; j'en donne l'explication qui me paraît la plus naturelle.

(3) Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 51 (1398); si le débiteur quitte Paris, il perdra tous ses moyens de défense. En 1504, un débiteur ajourné à reconnaître ou à nier une cédule privée, se voit défendre de quitter Paris pendant l'instance : *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 229; c'est en somme la prison entre les quatre portes de Paris.

(4) *Gr. Cout.*, p. 216; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 33.

(5) *Style du Châtelet*, *ibidem*, fo 29 v<sup>o</sup>.

(6) *Sent. du Châtelet*, n<sup>o</sup> 250 (1430) : le paiement est échelonné en quatre termes; débiteur fait défaut à deux échéances, il sera de nouveau emprisonné.

(7) *Ibidem*, n<sup>o</sup> 249 (1409) : délai d'un peu plus d'un mois.

(8) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 251-252 (1399); n<sup>o</sup> 253 (1402) : *caution bourgeoise*.



retrouvons ici la synonymie déjà signalée entre la caution et l'acheteur de biens, quoique, dans notre hypothèse aucun bien n'ait été saisi (1). Et la pratique a finalement accordé au prisonnier pour dettes le traitement bienveillant dont elle fit bénéficier le débiteur exécuté dans ses meubles : il est élargi à sa propre caution (2) ou en se constituant acheteur de biens comme personne étrange (3); au xv<sup>e</sup> siècle, l'élargissement n'est accordé que pour le court délai des nuits, mais, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, les nuits sont prolongées jusqu'à quelques semaines (4).

Si le prisonnier n'obtient pas sa libération temporaire ou échoue dans ses suprêmes démarches pour s'acquitter, il lui reste une dernière ressource : la cession de biens ou abandonnement; il jure qu'il n'a pas actuellement les moyens de payer ses créanciers et il transmet tous ses biens à la justice pour servir à l'acquit de ses dettes, en promettant de s'acquitter pour le surplus si, dans l'avenir, ayant prélevé son nécessaire, il revient à meilleure fortune (5). Ce bénéfice a été emprunté à la technique romaine et des lettres délivrées par la chancellerie royale au débiteur malheureux ont sans doute contribué à l'acclimater en pays coutumier (6). Mais à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, l'abandonnement peut s'effectuer sans lettres du roi (7). Le débiteur prisonnier n'a qu'à assigner son créancier à voir effectuer la cession; il peut même faire l'abandonnement le vendredi, jour de miséricorde réservé aux prisonniers, sans ajourner son créancier (8). Les textes mentionnent, outre le serment du débiteur d'agir sans fraude, l'accomplissement de la *solennité* (9). Il s'agit, sans doute, d'une formalité de publicité qui existe ailleurs avec

(1) *Ibidem*, n° 256 (1454).

(2) *Ibidem*, n° 254 (1407); n° 255 (1430), un tiers s'engage à côté du débiteur; dans les deux cas, le débiteur est élargi *jusques à demain en huit*.

(3) *Ibidem*, n° 257 (1504); Arch. nat., Y 5233, f° 22 (4 sept. 1504).

(4) Textes cités à la note précédente.

(5) Formule de cession de biens : *Gr. Cout.*, p. 806; exemples concrets : *Sent. du Châtelet*, n° 258 (1396); Fagniez, *Répertoire*, nos 21 et 22 (1399).

(6) Voyez trois formules à peu près identiques de lettres royales prescrivant aux juges royaux d'admettre la cession de biens aux conditions indiquées au texte et de protéger ensuite le débiteur contre toute vexation dans le ms. lat. 4641, f°s 4 v° - 5 v°.

(7) Il n'en est aucunement question dans les textes cités à la note 5.

(8) *Gr. Cout.*, p. 667; si le prisonnier obtient défaut contre sa partie, il sera de suite libéré : *Gr. Cout.*, p. 224; d'après *Ps. des Marès*, 410, la procédure sommaire s'impose dans ce cas.

(9) Fagniez, *Répertoire*, n° 21 : et ce fait lui avons fait faire la *solemnité*.



un cérémonial plus ou moins humiliant et qui est destinée à prévenir les créanciers (1).

La cession est toujours possible, même si le débiteur a renoncé d'avance à s'en prévaloir dans l'engagement qu'il a souscrit; une telle renonciation est en effet contraire à l'humanité (2). Cependant la cession est exclue pour les créances royales et celles des foires; l'exception est de style dans les lettres de chancellerie (3), mais le roi peut toujours, par faveur spéciale, en accorder le bénéfice à son débiteur (4). La cession de biens, qui sert normalement à libérer les prisonniers pour dettes, peut aussi être faite pour éviter l'excommunication lorsque le débiteur s'est obligé par lettres de *nisi* (5).

Le *Ps. des Marès* déclare que les créances doivent être exécutées en tout dernier lieu, après les meubles et les immeubles (6). Il vaut mieux cependant dire un mot de la saisie-arrêt avant d'aborder l'importante question de l'exécution sur les immeubles. Il est fait mention assez tôt de la saisie-arrêt. En négligeant un acte de 1246 où apparaît une opération voisine mais techniquement différente (7), un arrêt des *Olim* de 1310 nous montre une véritable saisie-arrêt qui est validée par le Parlement, malgré les protestations du débiteur saisi (8). Mais le créancier ne peut faire exécuter les biens du débiteur de son propre débiteur; il peut seulement arrêter la dette, c'est-à-dire lui défendre de s'acquitter jusqu'à ce que lui, créancier, ait été désintéressé (9). A la fin du *xiv<sup>e</sup>* et

(1) Selon Fagniez, *Répertoire*, p. 9, n. 1, qui cite un texte du *xviii<sup>e</sup>* siècle, l'usage était à Paris de faire conduire le cessionnaire par un sergent au pied du pilori, pour annoncer la cession à haute voix. Je n'ai pas trouvé de texte du moyen âge attestant cet usage. — Sur la question en général, v. Brissaud, p. 1472.

(2) *Gr. Cout.*, p. 216, dont on trouvera une version plus complète dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 33; la seule question qui fait doute est de savoir s'il faut une dispense en cas de renonciation sous serment.

(3) Les cessions de biens reçues au Châtelet, *Sent.*, n<sup>os</sup> 258-260, ne le sont que au regard de ses dettes non privilégiées. — Le *Ps. des Marès*, 273, déclare en outre que le dépositaire qui a obligé son corps ne sera pas libéré de prison par la cession de biens car le détournement d'un dépôt constitue un larcin, cas criminel.

(4) Ms. lat. 4641, f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup>: *alia cessio qua aliquis pro debito regio carceri mancipatus admittatur ad cessionem de gracia speciali.*

(5) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 259 (1409) et 260 (1431).

(6) N<sup>o</sup> 146.

(7) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 1057 : l'abbaye d'Hérivaux est en possession ou quasi-possession de percevoir chaque année un demi-muid de blé sur la dime de Louvres; le chapitre de Saint-Frambaud de Senlis s'y oppose. L'évêque de Paris prescrit au curé de Louvres d'arrêter dans la grange du secrétaire de Saint-Martin-des-Champs, collecteur de la dime, le blé dudit chapitre jusqu'à ce que l'abbaye d'Hérivaux ait satisfaction.

(8) T. III, p. 577, n<sup>o</sup> LXXIII.

(9) Arch. nat., X<sup>147</sup>, f<sup>o</sup> 121 (6 mars 1336) = Furgeot, n<sup>o</sup> 1509.



au xv<sup>e</sup> siècle, la saisie-arrêt est parfaitement organisée. Le créancier, après avoir notifié la saisie-arrêt au débiteur de son débiteur, l'assigne devant le juge aux fins de déclarer sous serment le montant de sa dette; et le juge lui interdit de s'en dessaisir jusqu'à nouvel ordre, tout au moins jusqu'à concurrence de la créance du saisissant (1). Parfois le juge lui prescrit de verser ce qu'il doit en la main de justice qui conserve le droit de chacun (2). Le débiteur saisi ne peut être délivré qu'en baillant un tiers qui se constitue débiteur à sa place (3). Mais pour que la saisie-arrêt produise son effet il faut, bien entendu, que la dette existe encore; survenant après une délégation de ladite dette, elle serait inefficace (4).

L'exécution sur les immeubles est admise sans difficulté au xiv<sup>e</sup> siècle, mais à la condition expresse que les meubles du débiteur soient insuffisants pour désintéresser ses créanciers (5). De très bonne heure, dès la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, elle peut conduire à la mise en vente de l'immeuble, de l'office du juge, après une large publicité et de longs délais : c'est la procédure des criées (6); mais, soit que l'on ait eu quelques scrupules à y recourir, soit qu'elle n'ait pas toujours donné de bons résultats pratiques, on constate pendant assez longtemps l'emploi de moyens détournés assez différents. C'est seulement à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle que la procédure des criées couronnée par un décret d'adjudication est devenue la voie normale d'exécution sur les immeubles.

Nous avons de nombreux exemples, du début du xiv<sup>e</sup> siècle, d'un arrangement assez simple qui donne satisfaction au créancier sans dépouiller définitivement le débiteur : le créan-

(1) *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 287 (1407) et 288 (1505); Arch. nat., Y 5220, f<sup>o</sup> 117 v<sup>o</sup> (9 février 1396) : saisie-arrêt faite entre les mains d'un locataire du débiteur.

(2) *Ibidem*, n<sup>o</sup> 289 (1455).

(3) *Ibidem*, n<sup>o</sup> 290 (1430).

(4) Fagniez, *Répertoire*, n<sup>o</sup> 45 (1399); v. ce qui a été dit *suprà*, p. 538, n. 7 au sujet de cette sentence.

(5) *Olim*, III, p. 1411, n<sup>o</sup> LIV (1318); *Gr. Cout.*, p. 473; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 36 : si le sergent ne trouve pas assez de meubles, il doit mettre le débiteur en prison, s'il s'y est obligé, et en tout cas saisir son héritage; ms. lat. 4641, f<sup>os</sup> 50 et 51 v<sup>o</sup>, formule des lettres citées *infra*. — Je ne m'explique pas les motifs d'un arrêt du 15 mai 1322, Arch. nat., X<sup>125</sup>, f<sup>o</sup> 211 v<sup>o</sup>, résumé très médiocrement par Boutaric, n<sup>o</sup> 6820, qui refuse à un chevalier dont un immeuble est exécuté, la discussion préalable de ses meubles qu'il réclame.

(6) *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n<sup>o</sup> 1275 (1279), acte déjà cité *suprà*, p. 532, n. 1; la maison est criée *par les églises*; de Manneville, *P. J.*, p. 292-293 (1308) : criées par quatre quatorzaines, à la coutume du pays; *Olim*, III, p. 909, n<sup>o</sup> LXX (1313), III, p. 1411, n<sup>o</sup> LIV (1318) : criées au Châtelet par quatre quatorzaines; Viard, *Doc. parisiens*, n<sup>o</sup> 97 (1332) et n<sup>o</sup> 183.



cier demande que l'immeuble à lui hypothéqué lui soit remis pour être tenu et exploité jusqu'à parfait paiement (1). Les fruits de l'immeuble éteindront progressivement la dette, comme dans le vif-gage. Cette combinaison nous est présentée comme conforme à la coutume de la cour de Châtelet. Lorsque la dette sera éteinte, l'immeuble sera restitué au débiteur. Mais l'expédient n'est pratique que si la créance est faible ou si l'immeuble produit des revenus très importants. Ce n'est pas une solution quand le capital de la dette équivaut à peu près à la valeur de l'immeuble (2).

Dans ce cas, il paraît naturel d'adjuger l'immeuble au créancier en acquit de sa créance; en 1296, nous avons l'exemple d'un débiteur abandonnant tous ses biens au créancier envers qui il est obligé par lettres du Châtelet (3). Mais le créancier ne peut nullement réclamer cette adjudication comme un droit; son hypothèque ne lui confère pas une telle prérogative (4). Il semble pourtant qu'en pleine connaissance de cause, dans certains cas concrets, le juge puisse prononcer cette adjudication (5). Il en sera ainsi notamment si la procédure des criées n'a pas donné de résultats: le juge désignera alors des experts qui évalueront les immeubles exécutés et, sur leurs propositions, il adjugera les immeubles aux créanciers au prorata de leurs créances (6). Mais ce procédé n'est

(1) *Olim*, III, p. 639, n° VIII (1311); III, p. 655, n° XXIV (1311); III, p. 1094, n° XXX (1316); Arch. nat., X<sup>145</sup>, f° 206 (21 avril 1322) = Boutaric, n° 6780; *ibidem*, f° 471 (21 mai 1326) = Boutaric, n° 7868: le débiteur propose de louer la maison par main de justice jusqu'à ce que les arrérages aient remboursé les créanciers; le Parlement en décide ainsi le 12 janvier 1327 (Boutaric, n° 7898); Viard, *Doc. parisiens*, n° 53 (1330): le comte de Savoie qui doit 10.000 livres à un bourgeois de Paris lui cède tous ses droits sur la châtellenie de Maulevrier jusqu'à complète extinction de sa dette; Arch. nat., X<sup>148</sup>, f° 288 (18 juillet 1343): un créancier d'une fourniture annuelle de 5.000 tuiles est autorisé à tenir la maison qui lui a été hypothéquée et à l'exploiter jusqu'au jour où il sera payé de ses tuiles. Il est bien probable qu'il y a eu ici imitation des droits reconnus aux censiers.

(2) Dans les actes cités à la note précédente, les biens sont remis au créancier pour être *tenus et exploités*; dans un arrêt de 1313, *Olim*, III, p. 842, n° XIII, les biens lui sont remis pour être *tenus, exploités et vendus*. Je crois qu'il ne faut pas chercher ici une succession chronologique: le juge statuait selon les circonstances.

(3) *Sent. du Parloir aux Bourgeois*, p. 134.

(4) *Olim*, III, p. 909, n° LXX (1313): la maison a été mise *sub subhastatione seu proclamacione* par les cours de Gournay et du Châtelet; un acheteur le dernier jour a enchéri le dernier *ad ducentas quadragintas quinque libras par. solvendas dictis creditoribus, nomine debitoris predicti*; les créanciers demandent que la maison leur soit adjugée; le juge refuse, après enquête; *Olim*, III, p. 945, n° XII (1315): solution analogue.

(5) *Olim*, III, p. 167, n° XXII (1306): exécution par le prévôt de Montlhéry.

(6) Ms. lat. 4641, f° 50: *lecture que les héritages d'aucun débiteur soient bailliez en paiement à ses crédateurs au cas que ses meubles ne suffiroient*; f° 51 v°, lettre analogue en latin.



pas devenu habituel dans la région parisienne, comme l'avenantement en Bretagne (1). La procédure des criées a définitivement triomphé (2).

Pour exécuter des immeubles (3), le créancier obtient une commission du juge fondée sur son titre exécutoire et le sergent, armé de cette commission, se rend sur les lieux, appelant la justice locale en dehors de la prévôté, et met l'immeuble dans la main du roi (4). Il est probable qu'il apposait quelques signes, des panonceaux par exemple, pour révéler cette main-mise, mais nous n'avons pas à cet égard de renseignements du moyen âge. La main-mise était signifiée au débiteur qui était ajourné pour entendre ordonner la vente (5). Les textes parisiens donnent des détails sur la compétence, particulièrement utiles dans le cas où l'exécution était fondée sur des lettres du Châtelet, attributives de compétence. Il n'y a pas d'intérêt ici à entrer dans ces détails; il suffit de signaler un principe fort simple : le prévôt de Paris était seul compétent pour trancher les difficultés soulevées à propos des lettres du Châtelet; mais si l'immeuble exécuté n'était pas dans la justice du roi, il appartenait au juge du

(1) J'ai fait sur l'avenantement breton une communication à la Société d'Histoire du droit dont le résumé a été publié par la *Revue hist. de droit*, 1925, p. 350. — Une combinaison voisine a été pratiquée au début du XIV<sup>e</sup> siècle dans la région de Pontoise, de Manneville. *P. J.*, p. 292-293 (1308) : un débiteur de l'abbaye du Val n'ayant pu s'acquitter, le sous-bailli de Pontoise fait priser un arpent de sa terre en *recompensation de ladite dette, lequel pris fu fait par bonnes gens dignes de foi*; ledit arpent est ensuite mis en criées à la coutume du pays; mais personne ne voulant donner un prix supérieur de l'arpent prisé, le sous-bailli oblige le débiteur à s'en dessaisir et à en saisir les religieux.

(2) V. outre les textes cités *suprà*, p. 565, n. 6, Arch. nat., X<sup>145</sup>, f<sup>o</sup> 29 (28 juin 1320) = Boutaric, n<sup>o</sup> 6123 : un chevalier demande en vain l'annulation de criées régulièrement faites à Corbeil à la coutume du pays. — Il est intéressant cependant de relever dans un arrêt du 12 avril 1340, Arch. nat., X<sup>148</sup>, f<sup>o</sup> 107 = Furgeot, n<sup>o</sup> 2876, dont le résumé est tout à fait inexact, une dernière faveur faite au débiteur : la maison a été vendue au plus offrant par autorité de justice; le débiteur s'en dessaisit dans les mains du président, qui ensaisine l'acquéreur; mais le Parlement, au cas où dans un certain délai il désintéresserait ses créanciers, lui permet de reprendre sa maison en dédommageant l'acheteur de ses mises et dépens. On rapprochera cela de la *recousse* donnée en cas d'exécution sur les meubles : *suprà*, p. 559, n. 3.

(3) *Ps. des Marès*, 391, note qu'on ne peut décréter que des immeubles, mais non un moulin mouvable.

(4) Sur tout ce qui suit, v. *Gr. Cout.*, p. 223-224 et p. 262, texte plus correct et plus complet dans le ms. fr. 10816, f<sup>os</sup> 180-181; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>os</sup> 39-40.

(5) Le *Gr. Cout.*, p. 262 (ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 181) distingue selon que l'exécution est faite en vertu de lettres du Châtelet ou en vertu d'un jugement; mais les formalités sont les mêmes, sauf qu'en cas de jugement rendu sur une action hypothécaire, le débiteur n'est pas ajourné à voir vendre puisque la vente a déjà été ordonnée. — Dans la pratique, il arrivait souvent que le débiteur n'avait rien à objecter au jugement ordonnant les criées : *Sent. du Châtelet*, n<sup>os</sup> 280 (1407) et 285 (1430).



lieu d'effectuer les criées et d'adjuger le décret, qui en était la conclusion, lorsque le prévôt de Paris avait réglé toutes les questions relatives à ses lettres (1). Cette dualité n'existait pas pour les exécutions fondées sur d'autres titres, ni quand l'immeuble était dans le ressort direct de la prévôté de Paris; mais il y avait au Châtelet un clerc des criées qui veillait à l'accomplissement régulier des formalités pendant qu'un autre auditoire vidait les oppositions (2).

Nous n'avons pas de renseignements très explicites sur les solennités des criées; il y avait à cet égard des usages locaux et qui pouvaient varier selon les sièges de justice. Elles consistaient essentiellement en proclamations faites à haute voix par un crieur juré (3), à certains endroits consacrés par la coutume, par exemple à l'auditoire du juge, en plein marché (4), devant certaines églises (5). Ces proclamations étaient répétées trois fois et même quatre, à deux semaines d'intervalle; ce sont les criées *par les trois quatorzaines et la quarte d'abondant* (6). On enchérissait en remettant un denier à Dieu dans les mains du crieur qui dressait une relation détaillée de ses opérations pour la remettre au juge chargé de l'adjudication du décret (7).

L'adjudication du décret est l'acte final de la procédure d'exécution; il dessaisit définitivement le débiteur dont l'immeuble est déjà dans la main du roi et constitue le titre du nouvel acquéreur. Mais le décret n'intervient qu'après

(1) Le ms. fr. 10816 du *Gr. Cout.*, f° 180 v°, cite un arrêt du Parlement du 16 déc. 1364 qui régle en ce sens un différend entre le prévôt de Paris et le procureur de Saint-Denis.

(2) *Gr. Cout.*, p. 262; ms. fr. 10816, f° 181 : ...et icellui (rapport du sergent rapporter à l'auditoire Maître Dreue Dars en bas au clerc des criées qui l'enregistrera et fera les criées par iij quatorzaines; de la sorte, comme le remarque le *Gr. Cout.*, p. 219, les criées ne sont pas retardées par une opposition.

(3) *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 36.

(4) *Reg. civil de Villeneuve-Saint-Georges*, n° 310 (1372); Arch. nat., S 2307, n° 8 (1294), pour Saint-Denis : au perron, en plein marché, si comme il est accoustumé.

(5) *Ps. des Marès*, 80, au lieu de l'église paroissiale; *Chartes de Saint-Martin-des-Champs*, n° 1275 (1279) : criées à Paris par les églises. — D'après le *Ps. des Marès*, 114, quand on crie un héritage indivis, on ne doit crier que la part du débiteur exécuté; d'après le ms. fr. 10816 du *Gr. Cout.*, f° 181 v°, qui cite un arrêt de 1383, on doit diviser les héritages le plus possible pour en tirer un meilleur profit.

(6) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 242 (1310); *Sent. du Châtelet*, nos 280 et 285; la quatrième quatorzaine est un délai surabondant comme le jour après l'an; on trouve de nombreux exemples de ces délais surabondants en principe et qui deviennent normaux.

(7) V. un procès-verbal de criées dans le *Reg. de Villeneuve-Saint-Georges*, n° 310; le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 39, conseille à l'enchérisseur de mettre son prix sous réserve que si d'autres charges se révèlent, son enchère sera nulle.

(\*) sur la signification de ce perron, v. art. d'Henri Pirenne  
sur le perron légendaire, 1933 (en ma poss.) 18.6.33



règlement de toutes les contestations provoquées par les criées. La publicité qui est de l'essence des criées a averti tous ceux qui prétendent avoir un droit sur l'immeuble; toutes ces prétentions se manifesteront par la voie très simple de l'opposition aux criées (1).

L'opposition peut naturellement émaner du débiteur, après que les conditions préalables déjà indiquées ont été remplies (2). Elle peut aussi être le fait d'un tiers qui se prétend propriétaire de l'immeuble et qui est parfois complice du débiteur (3). Ces oppositions ont nettement pour but d'empêcher l'adjudication du décret. Aussi, quand il n'en existe pas de cette nature, le juge mentionne volontiers qu'il adjuge le décret avec le consentement du débiteur (4). Mais les oppositions les plus nombreuses ne tendent pas à entraver l'adjudication du décret (5); elles visent seulement à conserver le droit des opposants. Le décret produit, nous le verrons tout à l'heure, de larges effets de purge; ceux qui possèdent des droits sur l'immeuble crié ont donc intérêt à les révéler en s'opposant pour obtenir, soit que le bien soit décrété à charge de leur droit, soit que leur droit soit transféré sur le prix (6). Les textes nous montrent d'ailleurs des oppositions émanant de personnes dont les droits survivaient au décret mais qui s'opposaient pour plus de sûreté (7). Le juge saisi de ces oppositions décidait de la suite à leur donner (8); puis le débiteur ayant

(1) Tout opposant qui fait défaut une seule fois est déchu de son opposition : *Ps. des Marés*, 54; il doit ajourner le porteur de lettres quand l'exécution a été faite par lui : *ibidem*, 55.

(2) *Suprà*, p. 555. Le *Gr. Cout.*, p. 473, énumère les causes qui rendent nulles la procédure; mais le débiteur doit les faire valoir en s'opposant avant l'adjudication du décret, à moins qu'il ne soit mineur.

(3) *Olim*, III, p. 249, n° XXXIV (1307).

(4) *Sent. du Châtelet*, n° 286 (1402).

(5) *Ibidem*, nos 281-282, 284 : non pas pour empêcher l'adjudication du décret.

(6) Exemples d'oppositions : Fagniez, *Répertoire*, n° 100 (1396), pour conserver le privilège du vendeur et une créance par lettres, non privilégiée, mais qui doit venir à contribution; n° 101 (1396) pour conserver une créance par lettres; *Sent. du Châtelet*, n° 283 (1399), pour conserver une créance ordinaire; n° 284 (1396), créance en vertu d'un *mysi* de la court de l'official. — D'après le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, fo 37 v°, les opposants peuvent ne bailler leur opposition qu'après avoir vu les exploits et criées.

(7) *Sent. du Châtelet*, n° 281 (1399) : un seigneur s'oppose pour conserver son droit de seigneurie et réserver le quint denier auquel il a droit pour la vente par décret; *Olim*, III, p. 1411, n° LIV (1318) : un seigneur qui prétend que l'héritage lui est confisqué s'oppose et est débouté; *Sent. du Châtelet*, n° 282 (1399) : opposition d'une douairière pour conserver un douaire préfix; Fagniez, *Répertoire*, n° 136 (1395) : opposition d'un censier.

(8) Fagniez, *Répertoire*, n° 101 : le créancier opposant viendra à contribution quand le censier qui provoque les criées sera désintéressé; *Sent. du Châtelet*, n° 283, décision analogue.



été de nouveau ajourné (1), il prononçait l'adjudication du décret, qui était signifiée au débiteur, puis scellée. On admettait une surenchère jusqu'à l'accomplissement de cette dernière formalité, dans l'intérêt du débiteur et des créanciers (2). Mais aucune opposition n'était reçue après le jugement d'adjudication (3) : prévenus par quatre criées avec quinze jours de délai après chacune, les tiers ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur négligence.

Les deniers promis par l'enchérisseur étaient remis au juge (4) et distribués entre les opposants d'après l'ordre de leurs privilèges ou le rang de leurs hypothèques ou droits réels (5).

L'immeuble était adjugé à l'acquéreur (6) grevé de ses charges seigneuriales (7), du douaire le cas échéant, et surtout des cens et rentes dont les titulaires avaient la saisine, soit par l'intervention du seigneur soit par la perception de fait pendant l'an et jour (8). Mais le décret le purgeait de toutes les

(1) *Ps. des Marès*, 19; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 38 v°; d'après *Ps. des Marès*, 81, on doit incorporer au jugement d'adjudication du décret, mot à mot, les obligations, commissions, relations de criées et tout le procès, évidemment pour rendre possible un appel.

(2) Fagniez, *Répertoire*, n° 57 (1414) : style du Châtelet et de la ville et vicomté de Paris allégué en ce sens au Parlement; cf. *ibidem*, nos 176-177 (1396) : le débiteur appelle d'un décret qui adjuge sa propriété à si petit prix; l'acquéreur accepte qu'on accueille dans les dix jours une personne solvable mettant une surenchère; mais le débiteur profite de ce nouveau délai pour s'acquitter et son immeuble lui est rendu. — La pratique redoute visiblement que le système des criées ne conduise à des ventes à vil prix; aussi autorise-t-on le créancier à mettre une enchère : *Cout. not.*, 63; *Ps. des Marès*, 178; notable dans le ms. fr. 18110, f° 64; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 40 v°; mais le sergent qui poursuit le décret ne peut mettre d'enchères : *Ps. des Marès*, 180.

(3) *Ps. des Marès*, 272; exemple concret : Arch. nat., Y 5222, f° 185 (20 déc. 1399) = Fagniez, *Répertoire*, n° 102.

(4) L'enchérisseur consignait parfois les deniers dès le début de la procédure : *Gr. Cout.*, p. 220.

(5) Fagniez, *Répertoire*, n° 96 (1395) : l'acquéreur accepte que les deniers du prix qu'il a consignés dans les mains d'un examinateur soient distribués *si et là où il appartiendra*; *ibidem*, n° 97 (1395) : le prévôt donne mission à deux examinateurs de faire la distribution en convoquant les opposants.

(6) D'après un intéressant notable du ms. fr. 18110, f° 64, le transfert de propriété rétroagit jusqu'au jour où l'enchère a été mise; cependant, d'après *Gr. Cout.*, p. 220, l'acquéreur n'aura les fruits de la chose à partir de ce moment que s'il a tout de suite consigné son prix en justice. — V. dans le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 41, un cas non résolu où le débiteur étant mort et les criées ayant été discontinuées l'acquéreur est en conflit avec les héritiers saisis par la règle *le mort...*

(7) *Cout. not.*, 127.

(8) *Cout. not.*, 140; *Ps. des Marès*, 221; *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f° 36 v°; exemples concrets : Arch. nat., X<sup>1</sup>45, f° 193 (26 mars 1322) = Boutaric, n° 6734, dont le résumé est insuffisant; la maison grevée d'une hypothèque est vendue chargée de tous les cens antérieurs à cette hypothèque; Fagniez, *Répertoire*, n° 136. — V. *suprà*, p. 26, n. 4.



obligations personnelles, garanties ou non par une hypothèque, qui pesaient sur son ancien propriétaire (1). Là était la grande différence, déjà signalée, entre les criées ordinaires que nous étudions et les criées par vertu du privilège dont pouvaient user les censiers parisiens (2). Alors que les criées par vertu du privilège purgeaient les cens qu'une opposition dans l'année n'avait pas révélés, les criées ordinaires ne purgeaient que les charges personnelles (3).

C'était cependant un précieux avantage, car si les cens se révélaient tant bien que mal par l'ensaisinement ou la perception de fait des arrérages, rien ne décelait les créances hypothécaires. Et c'est pour utiliser cet effet de purge que la pratique parisienne inventa de bonne heure cet ingénieux détour que l'on appellera plus tard le décret volontaire. Dès 1301, l'acquéreur à l'amiable d'une maison refuse de verser le prix aux mains de son vendeur (4); il le consigne en justice, car, d'après la convention intervenue, ledit prix doit servir d'abord à libérer le vendeur des obligations qu'il a contractées

(1) *Cout. not.*, 121 = *Ps. des Marès*, 188; *Cout. not.*, 122, 35; *Ps. des Marès*, 220, 390 et les textes cités *infra* qui opposent les criées ordinaires et les criées par vertu du privilège.

(2) *Suprà*, t. I, p. 475-476 et p. 478. — La comparaison est faite avec soin par le ms. fr. 10816 du *Gr. Cout.*, f<sup>o</sup> 181, et par le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 36 v<sup>o</sup>. Ce dernier ouvrage, f<sup>os</sup> 40 v<sup>o</sup> et 41 v<sup>o</sup> -42, distingue même quatre sortes de criées : celles qui sont faites par le haut justicier pour avoir les deniers d'un héritage qui lui est advenu par aubaine; elles n'éteignent ni les charges réelles et arrérages, ni les hypothèques personnelles ou réelles; celles qui sont faites par le haut justicier confisquant qui éteignent seulement les hypothèques pécissèques et accessoires, à l'exclusion des créances d'arrérages pourvu que le crédi-rentier soit dûment en possession; les criées par quatre quatorzaines qui éteignent les hypothèques pécissèques et même les créances d'arrérages de rentes, mais non les rentes elles-mêmes légitimement possédées; et enfin les criées par vertu du privilège qui éteignent même les rentes pour lesquelles on ne s'est pas opposé. Cette gradation est très curieuse et révèle bien la faveur attachée au titre sur lequel les criées sont basées. — Ce texte souligne que dans les criées ordinaires, les censiers doivent s'opposer pour conserver leurs arrérages échus pour lesquels ils viennent seulement à contribution; dans le même sens, *Cout. not.*, 122, 140; Fagniez, n<sup>o</sup> 136 (1395).

(3) La conservation des rentes après les criées ordinaires, en dehors de toute opposition, rendait possible une fraude que le ms. fr. 10816, f<sup>o</sup> 181 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup> et le *Style du Châtelet*, ms. fr. 18419, f<sup>o</sup> 37, signalent en termes concordants : le débiteur, à la veille de la main-mise, vend frauduleusement une rente à un ami; le *Style du Châtelet* conseille au censier de se tenir coi pendant les criées, au risque de perdre quelques arrérages; il révélera son titre après l'adjudication du décret, lorsque les hypothèques qui le précèdent seront éteintes par le décret ou confuses si le créancier hypothécaire a enchéri. Cette fraude n'était possible que si le rentier se faisait ensaisiner secrètement. Mais la pratique qui considérait la rente créée postérieurement à une créance hypothécaire comme affectée à ladite créance, *suprà*, p. 543 dut trouver à cette fraude un remède indiqué, d'après nos mss., par le *livre des protocoles* ou de *notairerie*. A Pontoise, dès 1460, on supprima radicalement ce danger en exigeant une opposition pour conserver les rentes : *Glances de droit parisien*, 10,3.

(4) *Olim*, III, p. 109, n<sup>o</sup> LXVII.



sur ladite maison. Le vendeur cependant obtient son prix en fournissant une caution ou des gages pour garantir l'acquéreur à concurrence. En 1310, l'évêque de Paris, acquéreur d'un bien dans sa censive, bien qu'il croit grevé de charges, demande au prévôt d'y mettre la main du roi et de le faire crier afin que personne ne puisse dire que *ladite vente n'ait été faite au veu et au sceu de chascun* et pour que chacun puisse s'opposer (1). Le prévôt fait crier l'immeuble par un sergent à verge, en plein auditoire, et nulle opposition ne se révélant; il confirme la vente *par l'interposition de nostre décret*. L'évêque règle ensuite son vendeur.

Cet acte est très clair et a été déjà utilisé (2). La méthode du décret volontaire est décrite par les *Coutumes notoires* (3), d'après une enquête par turbe dont nous n'avons pas la date et nous en avons un exemple très clair de 1376 au Châtelet de Paris (4). La publicité consciencieusement organisée pour assurer un rendement maximum à l'exécution forcée sur les immeubles est utilisée par la pratique pour remédier à la clandestinité complète des privilèges et des hypothèques.

(1) *Cart. de N.-D. de Paris*, III, p. 242.

(2) *Suprà*, p. 16, n. 6.

(3) N° 118. — Le début et la finale de ce texte prouvent, à mon sens, qu'il s'agit d'un décret volontaire : *quiconque veut faire crier valablement et vendre par décret héritages pour effacer et abolir aucune hypothèque...* Quand il s'agit d'un décret forcé, le poursuivant tend à être payé et non à effacer les charges qui grèvent l'immeuble.

(4) Fagniez, *Répertoire*, n° 78 : il y a eu une vente amiable; les créanciers du vendeur se sont opposés au versement du prix, d'où procès; un accord, homologué au Parlement, intervient sur les bases suivantes : les créanciers feront crier la maison; l'acheteur paiera les créanciers par main de justice et le vendeur consentira à l'adjudication par décret à son profit. — Une vraie procédure de décret volontaire est organisée, au profit du propriétaire d'une maison qui rachète une rente, par l'ord. du 31 juillet 1428, art. 11 et 12 (*Ord.*, XIII, p. 135) et par celle de nov. 1441 (*ibidem*, p. 340) : le propriétaire fait crier la rente au Châtelet par quatre quatorzaines; si des titulaires de droits réels s'opposent, le propriétaire consignera le prix en main de justice et les oppositions seront discutées sur le prix.



### CHAPITRE III

#### Obligations et voies d'exécution d'après les coutumes rédigées

L'A. C. de Paris contient d'assez nombreux articles relatifs à notre matière, répartis un peu au hasard entre les titres *des actions personnelles et hypothèques* (1), *arrests, exécutions et gageries* (2), *des criées des quatre quatorzaines anciennes* (3) et *autres coutumes* (4). Cette classification se retrouve dans le *Projet* de 1507 et les innovations, même de détail, sont rares (5). Les rédacteurs de la N. C. respectèrent cette répartition traditionnelle, mais l'améliorèrent en distribuant plus logiquement les articles jetés à la suite l'un de l'autre dans le titre *autres coutumes* de l'A. C. (6). Ces textes sont fort loin de contenir même l'esquisse d'une théorie générale des obligations; presque tous se réfèrent de plus ou moins près à la question des voies d'exécution. Je dois m'astreindre à les suivre pas à pas, dans leur décousu même, pour rester fidèle à mon dessein.

#### § 1. — DES OBLIGATIONS EN GÉNÉRAL

L'article 76 de l'A. C., au c. *des actions personnelles et hypothèques*, précisait que les héritiers sont personnellement tenus des obligations du défunt; mais c'était moins sans doute pour affirmer la transmissibilité passive des obligations que

(1) Art. 74-78.

(2) Art. 162-171.

(3) Art. 187-190.

(4) Art. 192-193; 195-196; 199.

(5) V. *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 213, 219, 221-226.

(6) Le titre *autres coutumes* n'a disparu définitivement que dans le texte officiel de la N. C.; les deux projets antérieurs l'avaient maintenu. Sur les détails de cette distribution, v. *Manuscrits de Simon Marion*, p. 70-71, 72-73, 77-78. — Voici la liste des art. de la N. C. se référant à notre matière : art. 105-108, 111, au c. *des actions personnelles et d'hypothèque*; art. 125-128, au c. *de prescription*; art. 140-182, au c. *arrests, exécutions et gageries*; art. 345-362, au c. *de criées*; il est fait allusion au décret volontaire dans l'art. 84 et l'art. 95 règle l'exécution sur les offices.



pour déterminer la manière dont le passif successoral se répartissait entre les héritiers (1). Et la N. C. transporta cet article au siège véritable de la matière, au c. *des successions* où nous l'avons rencontré (2).

Le créancier peut aussi céder sa créance, notamment pour s'acquitter à l'égard de son propre créancier; si le débiteur intervient à la cession et l'accepte, il y a délégation (3). Le transport simple s'effectue par un accord de volontés, qui se peut faire sous signatures privées, entre le créancier cédant et son cessionnaire, sans intervention du débiteur. Mais, contrairement à ce qui se passait au *xiv<sup>e</sup>* siècle (4), le simple transport ne saisit pas le cessionnaire; il doit être auparavant signifié, par exploit d'huissier, au débiteur cédé (5); et c'est la signification qui réalise le transport à l'égard du débiteur et des tiers intéressés (6). Jusque-là le cédant peut poursuivre le débiteur et le débiteur peut se libérer entre ses mains ou être saisi-arrêté (7); de même, si deux cessions successives ont été consenties, est préféré le cessionnaire qui a le premier signifié son titre (8). Si le débiteur est une personne morale, s'il s'agit par exemple d'un transport de rentes sur l'Hôtel de Ville, la signification est faite aux payeurs de ces rentes et l'immatriculation du nouveau créancier vaut mise en possession (9).

La formalité de la signification du transport empêchait bien des fraudes; mais le débiteur, par des transports méthodiques de ses créances de loyers ou d'arrérages de rentes, pouvait mettre le plus clair de ses revenus à l'abri de ses créanciers. Diverses ordonnances annulèrent les transports

(1) Le même principe était posé par l'art. 150, au c. *de succession en ligne collatérale*.

(2) Art. 330; cf. *suprà*, p. 462.

(3) Sur cette distinction entre le transport simple et la délégation, v. Brodeau, *Cout. de Paris*, II, p. 134; Ferrière, *Corps et compilation*, II, p. 125, nos 3-4; Bourjon, *Dr. commun*, II, p. 560, n° 27.

(4) *Suprà*, p. 538, n. 7.

(5) A. C., 170; N. C., 108, qui précise la nécessité de la signification avec la remise de la copie du transport.

(6) Brodeau, II, p. 133; Ferrière, II, p. 123 et s., qui traite sur cet article la grosse question de la subrogation et celle de la garantie des créances; Bourjon, II, p. 556 et s. Il en serait ainsi, précise Brodeau, même si le débiteur connaissait en fait la cession, car seule la signification lui en donne la science du Palais.

(7) Brodeau, II, p. 134, qui cite en ce sens un arrêt du Parlement du 24 novembre 1595, rendu pour interprétation de l'art. 108, après que deux des Messieurs se furent transportés au Châtelet pour s'informer de l'usage.

(8) Ferrière, II, p. 128, n° 10; Bourjon, II, p. 558, n° 11.

(9) Brodeau, II, p. 135.



frauduleux (1) et le Châtelet en supprimait l'effet dès que le cédant était saisi (2). Mais il lui restait la ressource de tirer sur ses débiteurs des mandements acceptés par eux et payables au cessionnaire et à son ordre; les transports devenaient ainsi des effets commerçables dont le paiement ne pouvait être arrêté (3).

La compensation est admise par les deux coutumes, dans les mêmes termes qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, entre deux créances certaines, claires et liquides (4). C'est un bénéfice équitable, dont l'origine est romaine, mais qui est fondé sur le texte même de la coutume; à Paris, comme en pays de droit écrit, on peut l'invoquer sans lettres de chancellerie (5). La compensation s'effectue de plein droit, sans être prononcée par le juge, ni même opposée par la partie (6). Seules, quelques créances particulièrement favorisées, comme le cens seigneurial, la créance née d'un dépôt ou constatée par un billet à ordre, vraie pièce de monnaie, ne sont pas éteintes par la compensation (7).

Les deux coutumes excluaient, en cour laïe, la reconvention (8), qui est une sorte de compensation judiciaire, s'appliquant à des créances litigieuses ou indéterminées. Aussi équitable que la compensation légale et admise devant les cours ecclésiastiques, la reconvention avait le grave tort, aux yeux des laïques, de troubler le jeu naturel des compétences, au détriment surtout des justices seigneuriales qui étaient patrimoniales (9). Le juge saisi en premier lieu ne pouvait donc connaître d'une question distincte dont le défendeur s'efforçait de le saisir; elle devait être plaidée au tribunal du demandeur originaire. Le principe était louable et sévèrement affirmé en théorie. Mais, dans la pratique, de grands tribunaux,

(1) Enumérées par Ferrière, II, p. 129, n° 11.

(2) Bourjon, II, p. 557, n° 6.

(3) Bourjon, *ibidem*.

(4) A. C., 74 = N. C., 105; sur ce texte, Brodeau, II, p. 122 et s.; Ferrière, II, p. 87-102; Bourjon, II, p. 560-562; Pothier, *Des obligations*, édit. in-4°, t. I, nos 623 et s.

(5) Brodeau, II, p. 125; Ferrière, II, p. 98, nos 31-32.

(6) Pothier, n° 635, qui développe les conséquences de ce principe, nos 636-640.

(7) Brodeau, II, p. 125 et p. 456-457; Bourjon, II, p. 562, n° 42; Pothier, n° 625.

(8) A. C., 75; N. C., 106.

(9) Brodeau, II, p. 127; Ferrière, II, p. 105; au témoignage de Brodeau, p. 128, Montfort-l'A., art. 69, admettait la reconvention par lettres du prince, mais Du Moulin protestait contre cette décision parce que la chancellerie ne peut aller à l'encontre de la coutume.



et notamment le Châtelet, recevaient trop volontiers des demandes incidentes qui ressemblaient fort, parfois, à une véritable reconvention (1).

Les obligations s'éteignaient encore par la prescription. Le délai est en principe de trente ans; mais il était en pratique prolongé jusqu'à quarante ans lorsque l'obligation conventionnelle était garantie par une hypothèque (2). La prescription trentenaire est en effet plutôt une fin de non-recevoir, opposable à l'action du créancier, qu'une véritable cause d'extinction de l'obligation. L'obligation subsiste et sert de support à l'hypothèque.

Cette fin de non-recevoir, opposée à l'action du créancier, est fondée sur une présomption de paiement ou de remise de la dette et elle est conforme à l'intérêt public qui, pour le bien commun des créanciers et des débiteurs, réclame le rapide règlement de leurs rapports (3). Mais si l'obligation n'a pas été effectivement accomplie ou remise, elle subsiste, au for interne, même après trente ans, et ce serait, pour le débiteur, une improbité certaine de l'alléguer (4). Par contre, la prescription extinctive sauvera le débiteur qui s'est libéré, ou son héritier après lui, s'ils n'ont pas conservé, comme il est probable, la preuve de leur libération. Et si elle est invoquée exceptionnellement par un débiteur de mauvaise foi, elle punira l'impardonnable négligence du créancier.

Pour résoudre le mieux possible ces antinomies, on permet au débiteur d'invoquer la prescription, sans que le créancier puisse lui déférer le serment; mais la prescription n'est jamais suppléée d'office par le juge; le débiteur sera donc placé en face de sa conscience et pourra toujours renoncer à la fin de non-recevoir (5). Le délai court du jour où le créancier a pu agir pour recouvrer sa créance et il court même contre les absents (6). Il sera interrompu par une

(1) Ferrière, II, p. 106, n° 7; la N. C., 106, complétant l'A. C. par interprétation, admettait les demandes incidentes qui dépendaient de l'action principale.

(2) Il n'y avait pas de texte exprès dans les coutumes; mais il n'y avait aucun doute à ce sujet : Bourjon, II, p. 564 et s.; Pothier, *Obligations*, nos 678 et s. Un peu plus d'incertitude régnait quant à la prescription de l'hypothèque par quarante ans. Bourjon, II, p. 565, nos 5-6, qui n'en voit pas bien les raisons, l'a toujours vu admettre au Châtelet, mais son annotateur déclare que la jurisprudence actuelle ne l'admet plus. Pothier, *Obligations*, nos 702-703, *Hypothèque*, *Œuvres posthumes*, in-4°, t. I, p. 467 est très ferme pour la maintenir et en donne les raisons.

(3) Pothier, *Obligations*, nos 676-679.

(4) Pothier, *Obligations*, n° 691; les docteurs la nomment *improbiorum subsidium*.

(5) Bourjon, II, p. 564, n° 4; Pothier, nos 676, 687-688.

(6) Pothier, nos 679 et s.



interpellation judiciaire et une reconnaissance émanant du débiteur (1).

La prescription trentenaire est la prescription de droit commun. Mais beaucoup de créances devaient être réclamées dans des délais beaucoup plus brefs, en vertu d'usages plus ou moins fixes ou de textes législatifs (2). L'assemblée réunie pour établir, en 1507, un Projet de coutume avait demandé que des mesures fussent prises pour obvier à de fréquentes réclamations concernant des fournitures de détail ou des services qu'en pratique on règle promptement, sans prendre quittance (3). Elle proposait un texte fixant à trois ans le délai de réclamation en demandant que ce texte devint obligatoire, comme ordonnance ou coutume. Ce texte devint, sans difficulté, l'article 199 et dernier de l'A. C. (4), quoiqu'une ordonnance de Louis XII de juin 1510 ait établi les délais beaucoup plus courts de un an pour les salaires des domestiques et six mois pour les fournitures et denrées en détail (5). La N. C., après quelques tâtonnements (6), contient trois articles sur les prescriptions brèves. L'article 125 donne un an aux médecins, chirurgiens et apothicaires pour intenter une action en réclamation d'honoraires (7). D'après l'article 126, le délai n'est que de six mois pour les fournitures et denrées courantes (8). Il est porté à un an pour les marchands en gros, les fournitures moins courantes et les salaires des ouvriers, serviteurs et autres mercenaires (9). La distinction faite par la coutume de Paris fut adoptée par l'ord. de 1667 qui ne réussit d'ailleurs pas à s'imposer comme loi générale sur ce point.

Sur les détails d'application de ces textes, il y avait des

(1) Bourjon, II, p. 571, nos 52 et s.

(2) V. sur les courtes prescriptions la thèse récente de M. G. Holleaux, *De l'évolution des règles propres aux courtes prescriptions fondées sur la présomption du paiement*, 1927, qui contient des aperçus historiques intéressants.

(3) *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 225.

(4) V. le *Procès-verbal* sur cet article dans B. de R., III, p. 25.

(5) Art. 67 et 68, *Ord.*, XXI, p. 434.

(6) *Mss. de Simon Marion*, p. 72-73.

(7) Brodeau, II, p. 189-190; Ferrière, II, p. 525-530.

(8) Brodeau, II, p. 198-199; Bourjon, II, p. 580; Pothier, *Obligations*, n° 706. Voici l'énumération, qui n'est d'ailleurs pas limitative, de cet article : *marchans, gens de mestier et autres vendeurs de marchandise et denrées en détail, comme boulangers, patisiers, couturiers, selliers, bouchers, bourreliers, passementiers, mareschaux, rotisseurs, cuisiniers et autres semblables.*

(9) Art. 127 : *drappiers, merciers, espiciers, orfèvres et autres marchans grossiers, maçons, charpentiers, couvreurs, barbiers, serviteurs, laboureurs et autres mercenaires.* Sur cet art., v. Brodeau, II, p. 200-202; Bourjon, p. 579, qui voudrait ajouter à cette liste les *fourreurs et bonnetiers*; Pothier, n° 709.



controverses, notamment pour déterminer le point de départ du délai (1). La prescription brève était hors de cause quand il était intervenu un arrêté de comptes ou lorsque le débiteur s'était engagé à payer, par cédule ou autrement (2). L'interpellation judiciaire y mettait fin.

Entre marchands, les prescriptions brèves ne jouaient pas (3) : elles ne se concevaient que pour les fournitures aux particuliers qui règlent normalement de suite sans toujours prendre quittance. Elles reposaient sur une présomption de paiement. Et l'on admit de bonne heure que cette présomption n'était pas absolue. Le fournisseur qui agissait après l'expiration du délai pouvait déférer le serment au débiteur qui devait le prêter ou le référer (4).

En dehors de tout texte coutumier, la doctrine admettait la prescription de deux ans pour l'action des procureurs (5) et d'autres beaucoup plus courtes usitées surtout en matière commerciale (6). Pour les loyers, il n'y avait pas de règle et le Châtelet se déterminait d'après les circonstances (7). Enfin, d'après l'article 128 de la N. C., les taverniers et cabaretiers n'avaient aucune action à l'encontre des gens de la localité qui allaient consommer chez eux sans nécessité, *par une pure débauche* (8).

## § 2. — HYPOTHÈQUES ET CRÉANCES PRIVILÉGIÉES

Brodeau (9), suivant pas à pas la coutume et s'attachant à discerner le plan un peu incertain qu'elle adopte, constate

(1) Pour les médecins et apothicaires, des arrêts avaient fixé ce point au dernier acte d'assistance ou à la dernière livraison : Brodeau, II, p. 189; pour les fournitures de l'art. 126, et selon son texte même, Brodeau II, p. 199, le fixait à la première livraison; mais l'usage prévalut au Châtelet de le faire courir de la date de la dernière livraison et fut difficilement déraciné par l'ord. du commerce de 1673 : Ferrière, II, p. 535, n° 5; Bourjon, II, p. 579. L'action du maçon se prescrivait par un an après l'achèvement des bâtiments et celle des serviteurs un an après qu'ils avaient quitté le service : Brodeau, II, p. 201-222.

(2) A. C., 199; N. C., 126-127; Ferrière, II, p. 543, nos 1-4; Pothier, n° 710.

(3) Brodeau, II, p. 199-200; Ferrière, II, p. 538, n° 10; Bourjon, II, p. 579, n° 103; Pothier, n° 712, qui cite en ce sens l'art. 201 de la coutume de Troyes et un arrêt célèbre du 12 juillet 1672.

(4) Brodeau, II, p. 190; Ferrière, II, p. 534, nos 2-3; Pothier, nos 718-719, qui cite en ce sens Orléans, N. C., 265 et l'ord. de 1673, I, 10.

(5) Brodeau, II, p. 190-191; Pothier, n° 724.

(6) Brodeau, II, p. 156-158; Bourjon, II, p. 581, nos 122-123.

(7) Bourjon, II, p. 571, nos 46-49; l'art. 142 de l'ord. de 1629 avait fixé la prescription à dix ans mais n'était pas suivi.

(8) Brodeau, II, p. 202-203; Ferrière, II, p. 551-554.

(9) *Cout. de Paris*, II, p. 339.



qu'après avoir parlé des actions (1), et surtout de celles qui découlent des rentes, et des exceptions, et surtout de la prescription (2), elle arrive aux voies d'exécution (3). Or les exécutions découlent des jugements de condamnation, des obligations sous sceau authentique et des créances privilégiées (4). Essayons de préciser ces points, le plus brièvement possible.

La coutume de Paris discerne très bien les obligations et les cédules privées (5). Les obligations, ce sont les engagements passés sous un sceau authentique, royal ou subalterne. Le sceau royal entraîne *exécution parée* dans tout le royaume, car le notaire, personne publique, condamne le débiteur, de son consentement, à payer à l'échéance (6); une seule condition est requise, c'est que le notaire instrumente dans son ressort (7). Mais un contrat reçu par un notaire seigneurial n'est exécutoire que si les deux parties sont domiciliées dans son ressort (8); autrement, il faut des lettres de chancellerie (9). Toutes les obligations engendrent, par elles-mêmes, sans qu'une clause formelle soit nécessaire, une hypothèque générale sur tous les biens du débiteur (10); après quelques hésitations tenant sans doute à une confusion entre l'effet exécutoire et l'hypothèque, la jurisprudence admit que les contrats passés par les notaires seigneuriaux instrumentant régulièrement dans leur ressort engendraient hypothèque (11).

L'hypothèque des actes notariés est une hypothèque générale, mais qui a les mêmes vertus qu'une hypothèque spéciale. Il serait donc inutile de stipuler une hypothèque

(1) N. C., c. 5, *des actions personnelles et d'hypothèque*.

(2) N. C., c. 6, *de prescription*.

(3) N. C., c. 8, *arrests, exécution et gageries*; mais il y a entre eux le c. *de retraict lignagier* dont la place est bien arbitraire.

(4) A. C., 162 et 167 (simple répétition) = N. C., 160.

(5) N. C., 89; v. *suprà*, t. I, p. 209.

(6) A. C., 166 = N. C., 164; Brodeau, II, p. 365 et p. 385, remarque que ce système, inconnu du droit romain, est général en France; il cite des docteurs italiens qui appellent ces obligations *garentigia*, mais il ne semble pas connaître le *gagamentum* = *gage*ment de l'ancienne pratique parisienne.

(7) Mais il faut noter que les notaires du Châtelet pouvaient instrumenter dans tout le royaume : Bourjon, II, p. 536, nos 27-28, 30.

(8) N. C., 165.

(9) Dites de *debitis* : Brodeau, II, p. 388.

(10) Ferrière, II, p. 1178, n° 10; Pothier, *Hypothèques*, p. 420-421.

(11) Ferrière, II, p. 1179, nos 14-19, qui cite en ce sens un arrêt de règlement du Parlement de Paris du 7 juin 1659; Bourjon, II, p. 536, n° 29; Pothier, p. 421. — Après une longue controverse, un arrêt du Conseil du 18 mars 1748, décida que les contrats passés à l'étranger n'engendreraient pas hypothèque en France, à moins d'une convention diplomatique comme celle conclue en 1760 avec la Sardaigne : Ferrière, II, p. 1176, n° 9; Bourjon, II, p. 537, n° 32; Pothier, p. 420.



spéciale; les deux types d'hypothèques ont été systématiquement rapprochés par la pratique qui a usé de la clause *sans que la spéciale déroge à la générale* et inversement. Cette clause devenue de style est suppléée sans difficulté dans le dernier état du droit (1).

Les auteurs sont d'accord pour faire découler l'hypothèque des actes notariés de l'autorité publique dont les notaires sont revêtus (2). Et, rompant avec la tradition romaine, ils déclarent que toute hypothèque, même conventionnelle en apparence, a sa source dans l'autorité publique (3). Les cédulas privées n'engendrent donc pas d'hypothèque, même si les parties l'ont expressément stipulé et, à plus forte raison, en est-il ainsi des conventions purement verbales dont la preuve par témoins n'est d'ailleurs plus admise que sous de graves restrictions (4).

Mais les cédulas privées, la coutume le déclarait expressément, emportaient hypothèque du jour où, en jugement ou par devant notaire, l'écriture en était reconnue; si l'écriture était déniée, puis vérifiée en jugement, l'hypothèque prenait rang du jour de la dénégation (5). Le créancier muni d'une cédula privée avait donc à sa disposition un moyen commode et rapide d'obtenir à la fois une hypothèque et un titre exécutoire.

Le système était lié étroitement à l'hypothèque des actes notariés. Mais il fut étendu par la suite. Puisque l'hypothèque, considérée comme découlant de l'autorité publique, était attachée aux actes notariés et aux jugements de vérification d'écriture, si voisins des actes notariés, il était difficile de ne

(1) L'art. 100 de la N. C., auquel se réfère Ferrière, II, p. 1175, n° 5, visait en passant l'obligation générale ou spéciale. Je résume au texte l'exposé de Bourjon, II, p. 535, nos 23 et s.; cependant, il dit au n° 26 que l'hypothèque conventionnelle expressément stipulée ne se prescrit que par quarante ans. Cf. *supra*, p. 576, n. 2. Sur l'évolution qui assimila l'obligation générale et la spéciale, v. Esmein, *Contrats*, p. 193-198 et Egger, *Vermögenshaftung*, p. 204 et s., qui cite, p. 205, n. 2, un très bon texte de Du Moulin : *regulariter tantum operatur generalis hypotheca quantum specialis*.

(2) Brodeau, II, p. 130; Ferrière, II, p. 1175, nos 3-4; Bourjon, II, p. 535, n° 22. — Sur la question en général, v. Esmein, *Contrats*, p. 207 et s. et Egger, *Vermögenshaftung*, p. 206-210 et p. 237-239.

(3) Pothier, *Hypothèques*, p. 419-420.

(4) Ferrière, II, p. 115, n° 2.

(5) A. C., 78; N. C., 107, qui complète l'ancien texte pour interprétation; Brodeau, II, p. 129-132; E. de Laurière, *Cout. de Paris*, I, p. 314-315, qui renvoie aux art. 92-93 de l'Ordonnance de 1539; Ferrière, II, p. 111-122; Bourjon, II, p. 533, n° 15 et s., qui indique que le jugement peut être obtenu en trois jours; Pothier, p. 422. — L'hypothèque ne s'attachait qu'à la reconnaissance ou à la vérification devant un juge laïque : Brodeau, II, p. 130; Ferrière, II, p. 121, n° 28.



pas la déduire de tous les jugements de condamnation qui portaient au plus haut degré la marque de l'autorité publique. Le précédent romain du gage judiciaire aida à cette extension qui fut consacrée par l'ordonnance de Moulins (1). Le développement successif des hypothèques légales, sur lequel il n'y a pas à insister ici, acheva un mouvement qui était bien dans la logique de la conception générale admise par la doctrine (2) et Bourjon pouvait dire, au XVIII<sup>e</sup> siècle, que l'hypothèque venait toujours de la loi (3). Mais on était loin du point de départ, tel que nous l'avons constaté à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et qui faisait découler l'hypothèque, comme en droit romain, de la seule convention des parties (4). Cette déviation si marquée est due sans doute un peu à la confusion plus ou moins consciente faite par une pratique médiocre entre la vertu exécutoire et l'hypothèque. Mais elle a dû aussi paraître de bonne heure nécessaire pour justifier les effets de l'hypothèque, opposable, sans aucune formalité, au seigneur comme aux tiers. Conférer une telle efficacité à un simple acte de volonté, c'était se mettre en violente contradiction avec le système général qui, pour le transfert des droits réels, exigeait à la fois accord des volontés et tradition. Et quand, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la tradition feinte suffit, du moins dut-elle être inscrite dans un acte notarié (5). Les notaires devinrent ainsi le support essentiel du système. On rentrait dans sa logique en ne permettant que dans un acte notarié ou vérifié en jugement la constitution d'une hypothèque conventionnelle. Les notaires devenaient ainsi les ministres de l'autorité publique créant une hypothèque.

Avec une telle conception, on s'explique très bien que la doctrine en soit venue à enlever à peu près toute efficacité à la volonté des parties : l'hypothèque découlant d'un acte notarié est une, générale et spéciale à la fois. Une seule chose importe, la date des engagements du débiteur ; les modalités sont indifférentes. Tout se règle, sur chaque immeuble en particulier comme sur l'ensemble, par la priorité dans le temps, à moins que l'autorité publique, souveraine en toute

(1) E. de Laurière, I, p. 315; Ferrière, II, p. 1203 et s., qui renvoie à l'art. 83 de l'Ord. de Moulins; Pothier, p. 423.

(2) Ferrière, II, p. 1193-1202; Bourjon, II, p. 531, nos 2 et s.; Pothier, p. 424-426.

(3) *Droit commun*, II, p. 531, n° 1.

(4) V. *Suprà*, p. 541.

(5) *Suprà*, p. 43.



cette matière, n'accorde un tour de faveur à telle créance privilégiée.

Le système était assez bien lié; plus cohérent que le système romain, encore indécis et inachevé, plus logique que le système non moins gauche du moyen âge. Mais il comportait comme eux une grave lacune, l'absence de toute publicité. Sans doute, et nous le savons de reste, un bon régime de publicité n'est guère compatible avec un système d'hypothèques générales. Mais comment pouvait-on s'en rapporter aux seuls notaires qui connaissaient ce qui s'était fait chez eux, ou autour d'eux, mais qui ignoraient légitimement les jugements de vérification ou de condamnation rendus contre le débiteur? Il ne restait que les déclarations du débiteur; si elles étaient fausses, il y avait stellionnat entraînant exigibilité immédiate de la dette et contrainte par corps (1). Malgré cette fragile barrière, l'autorité publique par le canal des notaires risquait souvent de ne donner au créancier, même le plus attentif, qu'une garantie bien décevante. Source des hypothèques, elle se compromettait en ne conférant qu'un simulacre. La faute était d'autant plus lourde qu'en pays de nantissement les coutumes livrées à elles-mêmes avaient su organiser un bon régime hypothécaire, en développant les principes du moyen âge. La royauté s'en rendit compte de bonne heure, mais les réformes qu'elle tenta, entachées de fiscalité excessive, échouèrent longtemps devant les résistances d'une pratique routinière et intéressée aux abus (2). L'histoire, déjà retracée en matière d'investiture (3), se renouvela. Cependant l'édit de juin 1771, dont je reparlerai à propos du décret volontaire, marqua une étape décisive (4).

L'effet propre de l'hypothèque est d'affecter à la dette le ou les biens hypothéqués (5). Si, comme il arrivera très souvent, le créancier hypothécaire a un titre exécutoire, il pourra saisir le débiteur; sinon, en intentant l'action personnelle et hypothécaire, il obtiendra un jugement de condamnation qui sera exécutoire (6). Le patrimoine de son débiteur étant exécuté, le créancier hypothécaire fera valoir ses droits

(1) Bourjon, II, p. 544-545.

(2) V. Edgar Blum, *Les essais de réforme hypothécaire sous l'ancien régime*, Paris, 1913, p. 39-118.

(3) *Suprà*, p. 42.

(4) Cf. Blum, *loc. cit.*, p. 121 et s.

(5) Cette notion est très bien dégagée par Pothier, p. 433.

(6) Pothier, p. 433; Bourjon, II, p. 543-544.



réglés selon le principe de la priorité dans le temps (1). Si l'un des biens hypothéqués est dans les mains d'un tiers (2), le créancier peut prendre des mesures pour conserver ses droits à l'échéance de sa créance (3); et si sa créance est échue, il peut agir en délaissement contre le tiers qui peut toutefois l'obliger à discuter les autres biens de son débiteur (4); le délaissement obtenu, l'exécution sera poursuivie contre un curateur nommé au bien délaissé (5). Ainsi se traduisent pratiquement le droit de préférence et le droit de suite rattachés à l'hypothèque.

En dehors de tout jugement, obligation ou cédule, à la seule condition de pouvoir prouver sa créance, le créancier, bourgeois de Paris, peut faire arrêter par un sergent les biens meubles de son débiteur forain (6). La coutume ne fait ici qu'exprimer, en confirmant les déviations qu'il avait reçues dès le XIV<sup>e</sup> siècle, le privilège accordé par Louis VI aux bourgeois de Paris. Les auteurs prouvent aisément qu'il est contraire aux principes réglant la compétence comme à ceux qui fixent les conditions de l'exécution (7). Il est vrai que le privilège, qui existe ailleurs (8), ne va pas au delà d'un simple arrêt portant sur les biens meubles et non sur la personne du débiteur et dont il peut obtenir mainlevée, en fournissant caution et en élisant domicile à Paris (9). Malgré

(1) Ferrière, II, p. 1211 et s.

(2) Bourjon, II, p. 539, n<sup>os</sup> 41-44, étend aux hypothèques les principes posés par l'art. 168 de la coutume en ce qui concerne l'exécution à l'égard de la veuve et des héritiers : l'hypothèque née d'une obligation ou d'une condamnation n'atteint leurs biens personnels que du jour où le titre a été rendu exécutoire contre eux, mais elle continue à grever les biens du de cujus passés à l'héritier et les conquêts passés à la femme.

(3) Bourjon, II, p. 547, n<sup>os</sup> 7 et s.; Pothier, p. 450 : c'est l'action en interruption, qui oblige le tiers à passer titre nouvel.

(4) Bourjon, II, p. 541, n<sup>os</sup> 6-7; p. 546, n<sup>os</sup> 1-4; Pothier, p. 436-437.

(5) Bourjon, II, p. 642, n<sup>o</sup> 1, qui le distingue avec soin du déguerpissement (v. *supra*, t. I, p. 496-498); p. 645-647; Pothier, p. 434 et p. 447.

(6) A. C., 192; N. C., 173-174; et sur ces textes Brodeau, II, p. 416-420; E. de Laurière, II, p. 141-144; Ferrière, II, p. 1285-1294, qui accroche à l'art. 173 toute la théorie du domicile.

(7) V. notamment Brodeau, II, p. 416.

(8) Ainsi à Melun, Troyes, Rennes, Reims, Orléans : Brodeau, II, p. 420; Ferrière, II, p. 1294, n<sup>o</sup> 24; le privilège des *villes d'arrêt* fut réservé par l'Ordonnance de 1667 : Ferrière, II, p. 1290, n<sup>o</sup> 13. Pour invoquer le privilège, il faut avoir à Paris son domicile effectif avec sa famille et le siège de sa fortune; des lettres de bourgeoisie ne sont pas indispensables : Brodeau, II, p. 418-419, qui cite en ce sens, après Choppin, *de mor. Paris.*, I, 1, n<sup>o</sup> 2, une sentence du Parloir aux Bourgeois du 11 février 1291 (édit. Leroux de Lincy, p. 107) que j'aurais dû citer *supra*, t. I, p. 132, n. 2 : un certain Renuche, quoique résidant depuis quatre ans à Paris, ne put invoquer le privilège des bourgeois hansés car il avait femme et enfants en Lombardie.

(9) Brodeau, II, p. 418.



les protestations nombreuses qui s'élevèrent en 1580, l'intervention du procureur du roi déterminait l'adoption d'un article nouveau, l'article 194, qui attribua au prévôt de Paris la connaissance de toute difficulté relative à un arrêt fait en vertu du privilège aux bourgeois (1). Cette attribution de compétence remontait à l'origine même du privilège, mais avait une tout autre portée au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que le privilège s'exerçait à l'encontre de tout débiteur forain et même étranger. Il eut été assez rationnel de la limiter aux mesures urgentes à prendre à propos de l'arrêt et c'est bien ainsi que Du Moulin entendait l'intervention traditionnelle du prévôt de Paris en la matière; dès que le forain arrêté avait fourni caution, il devait pouvoir soutenir ses raisons devant son for personnel (2). Mais la doctrine définitive allait bien au delà : le forain arrêté devait plaider même au fond, devant le Châtelet de Paris, tout comme si la créance avait eu sa source dans des lettres du Châtelet, attributives de juridiction (3). D'une mesure urgente à l'encontre d'un débiteur susceptible de se dérober, on en venait à un large privilège de juridiction en faveur des bourgeois de Paris qui plaideraient ainsi, même en demandant, devant leur propre for.

Les hôtes, à la différence des taverniers et cabaretiers (4), ont une créance contre les voyageurs qu'ils ont hébergés et, s'ils n'en sont pas payés, ils ont le droit de retenir leurs effets mobiliers (5); ce droit de rétention est fondé sur un gage tacite (6), comme le privilège du bailleur; et certains auteurs admettent qu'il s'accompagnerait d'un droit de suite, comme ce dernier, si les effets des voyageurs étaient enlevés subrepticement (7). La créance de l'hôtelier, pourvu qu'elle soit raisonnable (8), est privilégiée sur les effets

(1) *Procès-verbal* sur l'art. 194 dans B. de R., II, p. 80 : s'opposèrent les ecclésiastiques, les nobles et la municipalité de Paris; on se borna à leur délivrer des lettres constatant leur opposition.

(2) *Notae solennes*, sur l'art. 192 de l'A. C. (II, p. 696); *Comment. posthume* sur le même article (I, p. 932); Du Moulin prend soin d'excepter le cas où l'arrêt est fait en vertu d'une obligation *sous le scel de Paris, qui attribue juridiction*.

(3) V. l'exposé de Ferrière, II, p. 1305-1308, qui tire argument de la coutume de Reims dont le texte était différent.

(4) V. *suprà*, p. 578 n. 8.

(5) A. C., 193 = N. C., 175.

(6) Brodeau, II, p. 423-424; E. de Laurière, II, p. 144, qui invoque le droit romain.

(7) Ferrière, II, p. 1309, n° 1.

(8) Le privilège ne couvrirait pas des dépenses excessives ou faites au cours de jeux interdits : Du Moulin, *Comment. posthume*, sur l'art. 193 (I, p. 932); d'autre part, Brodeau, II, p. 424-425, invite les hôtes à user de leur droit avec humanité et à ne pas retenir les vêtements des pauvres voyageurs.

arrêt du Cons. du 10 mars 1739, Code Louis XV, t. X, p. 472-474 et  
arrêt du Parl<sup>t</sup> du 13 mars 1739, *ibid.*, p. 474-486 constatant  
l'existence d'un privilège mobilier en faveur des boulangers pour  
fourniture de pain fronde sur l'art. 126 de la Coutume

[12. X. 32]

sent. du Châtelier de 1737 à 1740 sur la question, *ibid.*, XII, p. 452-469



retenus (1), mais les autres créanciers du voyageur pourraient les faire vendre et se faire payer sur le surplus (2).

Il n'y a plus trace, dans la coutume, du privilège des vendeurs de denrées (3), mais elle régleme avec soin le privilège du bailleur (4), d'autant plus intéressant qu'il constitue, à Paris, l'exception principale à la maxime : *meubles n'ont pas de suite par hypothèque* (5). Si le bailleur a un bail notarié, il peut recourir tout de suite à l'exécution (6). Mais si le bail est sous seing privé ou même verbal, la coutume lui permet de faire arrêter par un sergent, sans permission du juge (7), les meubles ou fruits garnissant la chose louée (8). On considère en effet que ces meubles sont tacitement affectés à la créance du bailleur et constituent son gage (9); il peut toujours procéder à leur encontre par saisie-gagerie. Mais c'est simple voie d'arrêt, comme celle que confère le privilège sur les débiteurs forains ou celui de l'hôtelier; la vente des biens gagés n'est légitime qu'après avoir été autorisée par le juge (10).

Cette gagerie, pas plus que celle du seigneur censier ou du crédi-rentier, ne concorde avec le système général d'exécution qui a prévalu, mais elle se justifie par de sérieuses considérations pratiques (11). Elle fut renforcée en 1580 par le droit

(1) Elle passerait même avant les frais de dernière maladie, Brodeau, II, p. 423, mais non avant les frais funéraires de nécessité, Bourjon, II, p. 691, n° 87; d'autre part, les chevaux, armes et équipages des gentilshommes au service du roi, ainsi que les effets et livres des ecclésiastiques affectés au service divin, échappaient au droit de rétention : Brodeau, II, p. 423.

(2) *Observations* de Le Camus dans Ferrière, II, p. 1315, n° 5.

(3) Il a d'ailleurs gardé sa réglementation traditionnelle; un arrêt du Parlement de Paris du 27 juillet 1535, reproduit par Delamare, *Traité de la police*, III, p. 159-163, a notamment confirmé le privilège des vendeurs de poissons de mer.

(4) A. C., 163 et 164, qui est une pure répétition; N. C., 161-162, 171.

(5) N. C., 171; Brodeau, II, p. 409 et s.; v. *suprà*, p. 111, n. 8.

(6) Ricard, dans Ferrière, II, p. 1039.

(7) Brodeau, II, p. 367, et d'autres auteurs qu'il cite, jugent plus prudent d'obtenir une permission du juge, quand il n'y a pas de bail écrit, mais Ferrière, II, p. 1047, nos 10-11, n'a pas ce scrupule; mais tous les auteurs sont d'accord pour exiger un sergent : Brodeau, II, p. 368.

(8) L'art. 171 de la N. C. parle des maisons et des fermes des champs; v. sur ce point les longues explications de Ferrière, II, p. 1241, nos 16 et s.

(9) Brodeau, II, p. 367 : *hypothèque tacite et légale*; Pothier, *Du louage* (édit. in-4°, t. II), n° 227 : *espèce de droit de gage*.

(10) Pothier, nos 270-276; à Orléans, au contraire, d'après N. C., 406, le bailleur peut exécuter les meubles appelé avec lui un sergent pour le garder de force.

(11) Brodeau, II, p. 342-343, qui souligne que le mot *gagerie* est pur français. Les auteurs (Ferrière, II, p. 1041, n° 1 et surtout Pothier, nos 227-229) reconnaissent l'influence du droit romain en la matière; mais, à bien des traits, le système parisien reste original. Du Moulin, *Notae solemnes*, sur l'art. 163 de l'A. C. (II, p. 695), écarte délibérément les lois romaines, et E. de Laurière, II, p. 140, citant du Luc, a gardé un souvenir très net de l'influence du bail à cens, qui a été signalée *suprà*, p. 548.



de suite qu'y rattacha l'article 171 de la N. C., adopté pour l'avenir mais en conformité avec la tradition parisienne (1). Ce texte donnait au bailleur le droit de suite sur les meubles de son débiteur transportés par d'autres créanciers saisissants et jusqu'au jour de la vente en justice (2). Mais le droit de suite devait-il s'exercer à l'encontre de meubles divertis par le débiteur lui-même et vendus à des tiers ? L'affirmative n'était pas douteuse en cas d'aliénation furtive et frauduleuse (3); mais on discuta davantage lorsque la vente avait été faite à un tiers de bonne foi (4); il semble bien qu'en définitive le droit de suite du bailleur, dans un délai très bref, fut admis, sauf en ce qui concerne les marchandises, pour la sûreté du commerce (5).

La gagerie porte sur tous les meubles meublants garnissant la maison (6), même s'ils appartiennent à des tiers, mais pourvu que les tiers aient consenti à cette affectation (7). Après discussion, on admit qu'elle s'étendait aux meubles des sous-locataires; mais ces derniers pouvaient obtenir main-levée en consignation des termes échus (8).

Le droit d'arrêt du bailleur et son droit de suite lui permettent de faire valoir le privilège qui garantit sa créance. Ce privilège est placé en très bon rang dans la série des privilèges mobiliers (9); on ne lui préfère que les frais de justice, les frais funéraires raisonnables et peut-être ceux de dernière maladie (10). Pendant longtemps, le privilège couvrit tous les termes échus, quelque ait été l'arriéré, mais des actes de notoriété du Châtelet accréditèrent une distinction : tous les termes échus et en général toutes les obligations résultant d'un

(1) *Suprà*, p. 548, n. 2.

(2) Brodeau, II, p. 409-412; Ferrière, II, p. 1231-1276.

(3) Ferrière, II, p. 1260, n° 11.

(4) Du Moulin admettait le droit de suite, mais Brodeau et Ferrière étaient d'un avis opposé. V. les textes cités par Ferrière, II, p. 1260, n° 12.

(5) Bourjon, II, p. 687, nos 65-67; p. 694, nos 13-15; Pothier, n° 265 qui exclut toute revendication quand les meubles ont été vendus en foire ou marché. V. *suprà*, p. 118. — D'après Pothier, n° 257, le délai varie selon l'usage des lieux; il est à Orléans de huit jours pour les maisons et de quarante pour les métairies.

(6) Ferrière, II, p. 1043, nos 10-12, qui excepte le lit du débiteur (habitude différente à Orléans d'après Pothier, n° 275) et p. 1263, nos 15-18.

(7) Pothier, n° 241, qui allègue les art. 408 et 456 de sa coutume natale.

(8) N. C., art. 162, admis pour interprétation, contre le sentiment de Du Moulin qui considérait l'obligation des sous-locataires comme illimitée : Brodeau, II, p. 380-381, Ferrière, II, p. 1059; Pothier, n° 235.

(9) Brodeau, II, p. 372; il passe même avant le privilège pour la taille; Pothier, n° 252.

(10) C'est le sentiment de Brodeau, II, p. 375-378; cf. Pothier, n° 256.



bail notarié étaient garantis par le privilège; mais, en cas de bail verbal ou sous seing privé, la préférence ne jouait que pour trois termes échus et pour le terme courant (1).

### § 3. — VOIES D'EXÉCUTION

L'arrêt ou la gagerie ne sont que les préliminaires de l'exécution; l'exécution seule a un caractère assez décisif pour donner satisfaction au créancier (2). Elle n'est possible qu'en vertu d'un titre exécutoire; la liste des titres exécutoires est donnée par l'article 140 de la N. C. qui admet, en matière civile, obligation, condamnation ou chose privilégiée (3). Il faut en outre une dette certaine et liquide; s'il s'agit d'une dette de grain, on peut saisir de suite et ajourner le débiteur à voir apprécier la dette, ce qui est facile à l'aide des mercuriales officielles (4). On ne peut exécuter, pour sa dette, la veuve ni les héritiers d'un débiteur, avant que leur qualité n'ait été déclarée par le juge; mais il est loisible au créancier de prendre des mesures conservatoires (5).

L'exécution d'un titre exécutoire peut être suspendue soit par des lettres de chancellerie (6), soit par une décision du juge homologuant l'avis de la majorité des créanciers (7). Les lettres de répit ont en effet survécu à l'ordonnance d'Orléans qui les avait interdites en permettant au juge d'accorder un délai sur simple requête. Elles ne sont expédiées que par la Grande Chancellerie et sont adressantes aux juges ordinaires qui les entérinent en connaissance de cause, les créanciers appelés (8); au XVIII<sup>e</sup> siècle, le débiteur qui poursuit l'entérinement doit fournir un état de ses biens et de ses dettes; s'il est frauduleux, le débiteur perd le bénéfice de ses lettres. En tout état de cause, il subit quelques déchéances civiles car le

(1) Pothier, n° 253 qui cite les actes de notoriété des 7 février 1688, 24 mars 1702 et 19 septembre 1716; à Orléans, on ne distinguait pas.

(2) Sur la signification respective des mots arrêt, exécution et gagerie, v. les intéressantes explications de Brodeau, II, p. 339-346; il expose très clairement que l'exécution est « la consommation de l'arrêt ».

(3) Brodeau, II, p. 365.

(4) N. C., 166 et Brodeau, II, p. 392 et s.; l'ajournement à voir apprécier vient de l'ord. de 1539, art. 76.

(5) N. C., 168-169 et Brodeau, II, p. 400 et s. qui en fait remonter l'origine à l'ord. de Fontainebleau de mars 1549.

(6) Brodeau, II, p. 145-146.

(7) Bourjon, II, p. 613, n°s 1 et s.

(8) Brodeau, II, p. 146.



fait de demander répit implique toujours un défaut de prudence dans sa personne (1).

Les lettres de répit peuvent aussi être expédiées en commandement — ce qui exclut toute vérification du juge — au profit de débiteurs qui servent le roi dans des affaires importantes (2). Bourjon les qualifie alors de lettres d'Etat (3).

Ces lettres n'entravent pas les mesures conservatoires au profit du créancier (4). Elles sont refusées au débiteur condamné après avoir contesté sa dette et elles sont exclues en faveur de certaines créances dignes d'intérêt, notamment en raison de leur caractère alimentaire, ainsi les créances des mineurs, les loyers et fermages, les arrérages de rentes, les gages et salaires, les créances de denrées (5).

Dans le dernier état du droit, l'ancien ordre de discuter les meubles du débiteur avant ses immeubles n'est plus suivi (6). Mais il est bon de commencer la description des voies d'exécution par l'exécution sur les meubles, dont le nom technique est saisie et exécution.

1. — **La saisie et exécution.** — La saisie et exécution s'effectue, après un commandement, par le créancier d'une dette liquide et certaine, normalement muni d'un titre exécutoire (7); d'autre part les créanciers privilégiés qui ont le droit d'arrêter sur les meubles de leur débiteur peuvent les vendre avec la permission du juge et ainsi la saisie-gagerie rejoint la saisie et exécution (8).

Les formes de la saisie et exécution ont été minutieusement réglées par les ordonnances et les arrêts (9). Le sergent ou huissier commis par le juge à la saisie la notifie au débiteur en présence de témoins ou records. Le sergent ne doit saisir que les meubles suffisants pour désintéresser le créancier

(1) Bourjon, II, p. 613, nos 3-4 et p. 614, nos 6-7.

(2) Brodeau, II, p. 146, qui cite comme précédent le privilège des croisés et rappelle une déclaration du 29 avril 1639 donnant répit d'un an à tous gentils-hommes servant aux armées.

(3) *Droit commun*, II, p. 616, nos 1-4; l'octroi de ces lettres était réglementé par des ordonnances que cite Bourjon.

(4) Bourjon, II, p. 614, n° 5 et p. 616, n° 4.

(5) A. C., 195, qui amende légèrement le texte du *Projet* (cf. *Trav. préparatoires de l'A. C.*, art. 201 et *Procès-verbal*, dans B. de R., III, p. 25); N. C., art. 111; Brodeau, II, p. 147-149 et 372; Bourjon, II, p. 614, nos 9-12, et p. 615, n° 17.

(6) Il avait été aboli par l'art. 74 de l'ord. de 1539, au témoignage de Brodeau, II, p. 391. Cf. Ferrière, IV, p. 1203, nos 61-67 et Bourjon, II, p. 712, nos 7-8.

(7) Bourjon, II, p. 677, nos 1-3 et 5.

(8) Brodeau, II, p. 436.

(9) Détails dans Brodeau, II, p. 440.



saisissant (1). Il peut très bien d'ailleurs saisir-brandonner les fruits pendants par la racine (2). Les ordonnances complétées dans le même esprit par la jurisprudence du Châtelet ont dressé la liste des meubles insaisissables pour des raisons d'intérêt public ou d'humanité (3). Sauf au cas de gagerie où il est lui-même gardien, le débiteur doit fournir un gardien solvable qui prendra en charge les meubles saisis; faute de quoi, le juge désigne un garnisaire (4). Si les meubles saisis sont détournés, le créancier peut les revendiquer pendant un délai très bref (5).

La vente, toujours autorisée par le juge (6), doit être effectuée deux mois après la décision intervenue sur les oppositions ou leur abandon (7). D'après un arrêt du 24 avril 1592, dont le Parlement ordonna la lecture au Châtelet, l'expiration des deux mois déchargeait automatiquement le gardien (8). Bourjon constatant que ces oppositions n'étaient souvent que chicanes aurait voulu qu'on vendît tout de suite, sauf à réserver les deniers, mais la pratique ne le suivit pas (9).

Dans l'usage, on laissait au débiteur huitaine après la saisie pour « payer ou agréer ». Puis la vente était faite au plus prochain marché public, aux jour et heure du marché (10). Mais la vente une fois faite est définitive; la pratique parisienne a éliminé le droit de recousse qui s'est conservé en Maine et Anjou (11). Le reliquat du produit de la vente est remis au débiteur (12).

L'article 178 de la N. C. décide pour l'avenir que le premier saisissant sera le premier payé. La préférence est donc le prix de la course : c'est une conséquence de la maxime : meubles

(1) Bourjon, II, p. 683, n° 44.

(2) Bourjon, II, p. 678, n° 6 et p. 681, n° 31.

(3) Bourjon, II, p. 678-679, nos 6-14, énumère : les chevaux et équipages des gentilshommes servant en personne, le lit, les habits, une vache, trois brebis et deux chèvres, les outils et instruments de culture, les objets servant au culte et les livres indispensables aux ecclésiastiques.

(4) Bourjon, II, p. 679, nos 16-17 et p. 680, n° 26.

(5) Bourjon, II, p. 694, n° 12, atteste que ces revendications sont fréquentes au Châtelet et bien dans l'esprit de l'ord. de 1667.

(6) D'après Bourjon, II, p. 679, n° 17, cette autorisation était obtenue par le premier saisissant, de concert avec les opposants.

(7) N. C., art. 172, établi pour l'avenir.

(8) Brodeau, II, p. 412 et s.; Bourjon, II, p. 679, n° 15 et n° 22.

(9) *Droit commun*, II, p. 679, n° 18.

(10) Brodeau, II, p. 414; Bourjon, II, p. 679, nos 20-21. — Au témoignage de Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1783-1789, t. XI, p. 35-38, l'établissement du Mont-de-Piété à Paris, avait beaucoup diminué les ventes judiciaires de meubles.

(11) Brodeau, *ibidem*.

(12) Bourjon, II, p. 683, n° 44.



n'ont pas de suite par hypothèque, alors que le créancier saisissant est nanti d'un gage (1). De même, entre créanciers opposants, la préférence est réglée par la date et même par l'heure des oppositions (2). C'était le droit commun de la France coutumière; mais, en Normandie, Bretagne, Anjou et Maine, on suivait l'ordre hypothécaire sur les meubles, comme en pays de droit écrit (3).

Le droit du premier saisissant était hors de cause à l'encontre des créanciers privilégiés et au cas de déconfiture (4). En ce qui concerne les créanciers privilégiés, il suffira d'indiquer ici sommairement, d'après Bourjon (5), l'ordre de collocation des privilèges mobiliers. Il place en première ligne les frais de saisie et de vente, puis, d'après un acte de notoriété du 4 août 1692, les frais funéraires « de nécessité ». Venait ensuite le privilège du bailleur dont la portée exacte a été précisée; enfin, les frais funéraires « de convenance », les frais de dernière maladie (médecin et apothicaire), les gages d'une année des garde-malades et domestiques, les créances de denrées limitées à une année de fourniture.

Le cas de déconfiture avait une portée générale, quoiqu'il jouât surtout entre marchands (6). La déconfiture, définie par l'article 180 de la N. C., est l'état d'impuissance où se trouve le débiteur de satisfaire tous ses créanciers (7). Le premier saisissant peut contester qu'elle existe, mais n'est payé intégralement qu'en donnant caution de rapporter au cas de déconfiture constatée (8). Dans ce cas, en effet, les créanciers se répartissent « au sol la livre », le produit de la vente des meubles (9). C'est le système traditionnel en droit

(1) Brodeau, II, p. 436-437.

(2) Brodeau, II, p. 439; Bourjon, II, p. 483, nos 44-47.

(3) Brodeau, II, p. 440-441.

(4) N. C., 179; Brodeau, II, p. 441.

(5) *Droit commun*, II, p. 684-688, nos 50-71; il faut y joindre Brodeau, II, p. 444-445, qui donne des détails sur le privilège du fisc, affirmé par un arrêt du 10 mai 1613.

(6) Brodeau, II, p. 447.

(7) Bourjon, II, p. 675, n° 31. Brodeau, II, p. 442, donne l'étymologie du mot (*conficere, déconfir*) et voit dans ce terme une métaphore tirée « de la perte de chevanee en une bataille ».

(8) N. C., 180; Brodeau, II, p. 448; Bourjon, II, p. 675, n° 33.

(9) A. C., 196; N. C., 179; Brodeau, II, p. 443, qui constate qu'ailleurs on dit plutôt « au marc la livre ». Le même auteur, p. 449-450, ne voit que des ressemblances apparentes entre l'action tributoire du droit romain et le système coutumier de la déconfiture; en pays de droit écrit, et notamment à Lyon, en cas de déconfiture ou de banqueroute, les créanciers hypothécaires sont préférés sur les meubles et la contribution n'a lieu qu'entre créanciers chirographaires.



parisien. Mais il joue seulement entre les créanciers ordinaires (1). Les créanciers privilégiés sont d'abord désintéressés, et les articles 181 et 182 de la N. C. dispensent aussi du principe de la contribution le créancier gagiste encore en possession (2) et le déposant qui a même une action en revendication opposable à tous (3).

2. — **L'exécution sur la personne.** — Il n'en est pas question dans les coutumes rédigées et la matière est uniquement régie par les ordonnances (4). Jusqu'à l'Ordonnance de 1667, l'arrêt sur la personne, comme dit encore Brodeau, restait possible quand le débiteur s'était obligé par contrat à tenir prison ou quand il avait été condamné par corps, après le délai de quatre mois prévu par l'Ordonnance de Moulins pour remplacer toutes les complications de la pratique ancienne (5). Mais l'Ordonnance de 1667 restreignit singulièrement le champ d'application de la contrainte par corps. Bourjon voit bien les motifs d'humanité qui l'ont inspirée, mais constate que la contrainte par corps resterait utile en cas de mauvaise foi évidente du débiteur (6).

Quoi qu'il en soit, les seuls fermiers peuvent encore s'y soumettre conventionnellement. Et elle sanctionne, après avoir été prononcée par un jugement spécial, certaines dettes particulièrement rigoureuses : dépens, dommages-intérêts, dettes d'un stellionataire, engagements résultant d'effets de commerce ou passés entre marchands et entre ouvriers, reliquat de compte de tutelle, dettes des dépositaires nécessaires ou judiciaires, dettes des officiers publics pour le fait de leur charge, etc. (7).

La contrainte par corps, dans les cas où elle est possible, ne peut être exécutée qu'après commandement. Le débiteur doit être arrêté de jour, un jour ouvrable, et hors de son domicile; l'arrestation à domicile n'est possible qu'avec une per-

(1) Brodeau, II, p. 444.

(2) Brodeau, II, p. 451-453, qui étudie en détail la situation du créancier gagiste.

(3) Brodeau, II, p. 454-455; cf. *suprà*, p. 117, n. 5.

(4) Sur la question en général, v. Brissaud, p. 1470-1472.

(5) Brodeau, II, p. 340.

(6) *Droit commun*, II, p. 699, n° 1.

(7) Je me borne à résumer Bourjon, II, p. 699-705, nos 2-38. Il faut noter avec lui, *ibidem*, n° 3, que la contrainte par corps peut être infligée aux étrangers. Par contre, en sont généralement exemptés les clercs, les mineurs non commerçants, les septuagénaires, les femmes mariées et les filles enfin, à moins qu'elles ne soient marchandes publiques ou stellionataires : Bourjon, II, p. 706-707, nos 51-72.



mission spéciale du juge, accordée en Châtelet seulement après trois procès-verbaux constatant que le débiteur ne sort pas de chez lui (1). Le créancier doit consigner une somme suffisante pour fournir des aliments pendant un mois à son débiteur qu'il prive par sa capture de tout moyen de subsister. Mais il pourra récupérer cette avance (2). D'autres créanciers peuvent d'ailleurs se joindre à lui par des « recommandations » qui correspondent aux oppositions en cas de saisie (3).

Le débiteur malheureux peut se libérer de prison par la cession de biens. On ne peut renoncer d'avance au droit de la demander (4), mais elle est exclue pour les dettes que des lettres de répit ne peuvent suspendre (5). Les formes de la cession de biens sont très simples : le cédant n'a même pas à fournir l'état de ses biens ni à affirmer qu'il n'en a détourné aucun ; il suffit d'ajourner les créanciers à voir dire qu'il sera reçu à ce bénéfice. La cession est exécutée par un huissier commis d'office et avec un « appareil humiliant », pour éviter les abus (6). Tous les biens et droits du débiteur passent à ses créanciers, mais il n'est libéré qu'à due concurrence des biens cédés et les cautions qu'il a fournies ne sont pas déchargées (7). Le seul effet de la cession de biens est de mettre fin à la contrainte par corps.

3. — **Saisie et arrêt.** — C'est une mesure conservatoire qui n'exige pas un titre exécutoire ; un commandement n'est pas nécessaire ; une simple dénonciation en forme d'opposition constitue la saisie et arrêt et lie pour l'avenir le débiteur saisi qui n'a plus le droit de s'acquitter entre les mains de son propre créancier (8). On peut saisir et arrêter des loyers ou fermages, des arrérages de rentes ou des sommes de deniers ; mais la solde militaire, les honoraires des ecclésiastiques, les

(1) Les captures donnaient lieu à Paris à beaucoup d'abus ; un édit de novembre 1772 (*Recueil Simon*, à sa date), essaya d'y remédier en les réglementant d'une manière minutieuse et en créant pour les effectuer dix *officiers-gardes du commerce*.

(2) V. sur tous ces points Bourjon, II, p. 705-706, nos 42-46 et 50, qui résume un arrêt de règlement du 19 déc. 1702.

(3) Bourjon, II, p. 706, nos 47-49.

(4) Parce que, dit Brodeau, II, p. 340, elle a été introduite « pour tirer le débiteur de la misère et incommodité de la prison ».

(5) Brodeau, II, p. 372 ; Bourjon, II, p. 618, nos 11-14.

(6) Bourjon, II, p. 616-617, nos 1-4. — Cet appareil humiliant que Bourjon ne précise pas consistait sans doute, comme il a été dit *suprà* p. 564, n. 1 en une déclaration faite à haute voix au pied du pilori.

(7) Bourjon, II, p. 617, nos 7-10.

(8) Brodeau, II, p. 437 ; Bourjon, II, p. 669-670, nos 1-5.



deux tiers des revenus de leurs bénéfices, les gages des domestiques, sont insaisissables (1).

Le créancier qui saisit et arrête le débiteur de son propre débiteur ne peut rien recevoir de lui; il peut seulement l'assigner à affirmer ce qu'il doit et à en vider les mains, en présence du débiteur principal (2).

La saisie et arrêt donne une sorte de privilège au saisissant pourvu qu'il n'existe pas d'autres créanciers privilégiés et que le débiteur principal ne soit pas en déconfiture (3). Cette faveur est le prix de la course, comme dans la saisie et exécution. Cependant la pratique du Châtelet la limitait équitablement lorsque la saisie et arrêt portait sur des loyers, fermages ou arrérages. Le créancier saisissant ne percevait seul que les sommes échues jusqu'à la saisie d'un second saisissant; après, le second saisissant venait à contribution et ainsi des autres qui entraient dans la distribution à la date de leur saisie (4). Lorsqu'il y avait plusieurs saisissants, le tiers saisi s'acquittait de sa dette entre les mains d'un dépositaire nommé par le juge (5). Si la saisie et arrêt portait sur le prix d'un immeuble vendu, la préférence était réglée par l'ordre des hypothèques sur l'immeuble et non par la date des saisies et arrêts. Elles ne pouvaient avoir d'effets que sur le revenant-bon du prix, après désintéressement de tous les créanciers hypothécaires (6).

4. — **La saisie réelle.** — L'adjudication par décret à laquelle on donnait plus volontiers, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le nom de saisie réelle est l'exécution sur les immeubles et droits assimilés (7). Elle implique de nombreuses formalités dont la plus caractéristique est celle des criées. Aussi le dernier titre de la coutume de 1580 qui leur est consacré est-il intitulé *de criées*. La matière était déjà réglementée, en quatre articles, par

(1) Bourjon, II, p. 670-671, n<sup>os</sup> 6-13.

(2) Bourjon, II, p. 670, n<sup>o</sup> 5 et p. 671-673, n<sup>os</sup> 16 et 22; Brodeau, II, p. 437.

(3) Brodeau, II, p. 437; Bourjon, II, p. 673, n<sup>o</sup> 25 et p. 675, n<sup>os</sup> 30-31; détails sur les créanciers privilégiés, n<sup>os</sup> 35-37.

(4) Bourjon, II, p. 674-675, n<sup>os</sup> 27-30.

(5) Bourjon, II, p. 673, n<sup>o</sup> 21.

(6) Brodeau, II, p. 437; Pothier, *Hypothèques*, p. 459; Bourjon, II, p. 745-746.

(7) N'ayant plus sur cette question le commentaire de Brodeau, toujours intéressant par ses vues historiques, je me suis borné à dépouiller Ferrière, qui renseigne abondamment sur la pratique du XVII<sup>e</sup> siècle et Bourjon, très précis sur le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Camus n'ayant pas fait d'observations sur le titre *des criées*, Ferrière a publié, IV, p. 1243-1288, une *Instruction sommaire* sur les criées, d'un auteur inconnu. Je renvoie une fois pour toutes à ce texte, très sec et très complet.



l'A. C. (1); mais un édit de Henri II du 3 septembre 1551 (2) introduisit une réglementation plus détaillée à laquelle se conformèrent les dix-huit articles de la N. C. (3). Nos anciens auteurs y voyaient une matière plus de pratique que de jurisprudence, intéressant plus les procureurs que les avocats (4); chaque coutume et même chaque juridiction avait ses formes particulières (5). Elle dépendait autant de la législation royale et des règlements des cours que de la coutume elle-même. Et du temps de Ferrière certains auteurs estimaient que les formes des décrets ne relevaient que de l'autorité du roi et que ceux qui travaillaient à la réformation des coutumes n'y devaient pas toucher (6). Autant de raisons de nous borner sur ce point à l'indispensable.

La saisie réelle n'est possible que pour une créance d'une certaine importance, constatée par un titre authentique et exécutoire (7). Avant d'y procéder contre un mineur, il faut discuter ses meubles (8) : c'est tout ce qui subsiste de la vieille idée coutumière liant les dettes et les meubles. Deux commandements préalables sont nécessaires, le second recordé de témoins (9).

La saisie réelle porte sur les immeubles et sur les biens réputés immeubles (10). La N. C. précisait les lieux où devaient être accomplies les formalités habituelles en cas de saisie

(1) Art. 187-190, au c. XVII, *des criées des quatre quatorzaines anciennes*. Ce titre reproduit textuellement les art. 192-195 du *Projet* de 1507 mais a laissé de côté l'art. 196 qui conservait sans opposition les rentes constituées dûment perçues, ensaisinées ou inféodées. Cf. *Trav. préparatoires de l'A. C.*, p. 221; *Mss. de Simon Marion, Observations*, nos 3 et 39 et *suprà*, p. 40, n. 4.

(2) Texte dans Ferrière, IV, p. 1229-1233.

(3) Art. 345-362. — Ces textes ont été presque tous proposés par le premier *Projet* et accueillis pour l'avenir. Certains textes contenant des précisions intéressantes ont été laissés de côté lors de la rédaction définitive : *Mss. de Simon Marion*, p. 96-98.

(4) Ferrière, IV, p. 1181-1182.

(5) L'*Instruction sommaire* déjà citée contient des détails sur la procédure des criées au Parlement et aux Requêtes de l'Hôtel et du Palais; Ferrière, IV, p. 1283-1288; cf. Ferrière, IV, p. 1217, n° 6. — Dans tout ce qui suit, je m'occuperai seulement du style du Châtelet.

(6) Ferrière, IV, p. 1185, n° 9.

(7) Bourjon, II, p. 711, nos 1-4 et n° 6; au-dessous de 150 livres, on doit d'abord saisir et arrêter; Ferrière, IV, p. 1192, n° 14, exige même un acte signé, scellé et expédié sur parchemin.

(8) Bourjon, II, p. 712, nos 7-8.

(9) Bourjon, II, p. 711, n° 5; Ferrière, IV, p. 1190, nos 6-7, qui cite un acte de notoriété du Châtelet du 23 mai 1699 maintenant l'usage des records, malgré l'édit du contrôle.

(10) Liste détaillée dans Bourjon, II, p. 712-714, nos 9-16.



d'une rente sur l'Hôtel de Ville ou d'un office (1). Mais au XVII<sup>e</sup> siècle, on substitua aux criées ordinaires, pour les rentes sur l'Hôtel de Ville et les offices, des formalités plus simples (2); et la pratique, tout en continuant à saisir les rentes constituées, cessa de les crier (3). Au contraire, la procédure ancienne fut conservée pour les rentes foncières, assimilées aux immeubles corporels (4).

Elle impliquait d'abord mainmise sur l'immeuble saisi, qu'il suffisait de désigner par son nom s'il s'agissait d'un fief, mais qu'il fallait décrire par tenants et aboutissants s'il s'agissait d'une terre roturière (5). La mainmise, effectuée sur place par le sergent, était constatée par l'apposition de panonceaux qui devaient être aux armes du roi, même sur les terres des hauts-justiciers, et par des affiches posées à la principale porte de l'église du lieu (6).

La mainmise effectuée, un commissaire à la saisie est obligatoirement constitué (7). Il l'était à l'origine par le sergent saisissant (8), mais, à partir d'un édit de février 1626, les fonctions de commissaires aux saisies réelles furent érigées en titre d'office (9). L'institution du commissaire dépouille le débiteur (10) et le commissaire procède au bail judiciaire des revenus des biens saisis, car la saisie immobilise les fruits qui devront désormais se distribuer, comme les immeubles, selon l'ordre hypothécaire (11).

(1) Art. 347, 350-351; l'A. C., 95, admettait déjà les criées pour les offices mais décidait que les deniers en provenant seraient distribués comme meubles au sol la livre : *supra*, t. I, p. 210, n. 2.

(2) Pour les premières, édit de mars 1673 et textes postérieurs publiés par Ferrière, IV, p. 1303-1318; pour les seconds, édits de février 1683 et autres textes dans Ferrière, IV, p. 1328-1332; cf., pour les offices, Pothier, *Hypothèques*, p. 460; Bourjon, II, p. 747.

(3) N. C., 348; Ferrière, IV, p. 1317 et s. et spécialement, p. 1320, n° 7.

(4) N. C., 349; Ferrière, IV, p. 1321-1322.

(5) A. C. 187; N. C., 345-346; Ferrière, IV, p. 1195, nos 30-37; p. 1293-1296; 1297-1300; Bourjon, II, p. 713, nos 17-20.

(6) E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 189; Ferrière, IV, p. 1205, nos 1-6; Bourjon, II, p. 714, nos 22-23. — Signification de la mainmise devait être faite au débiteur saisi, Bourjon, II, p. 714, n° 25, et s'il n'habitait pas dans la ville et faubourgs de Paris, la N. C., art. 352, exigeait l'apposition d'affiches et panonceaux à sa porte et à celle de l'église.

(7) N. C., 353, qui ne fait que reproduire une série d'ordonnances, depuis 1539, citées par Ricard dans Ferrière, IV, p. 1335.

(8) Ferrière, IV, p. 1337, n° 3, qui cite encore en ce sens Meaux, 116; cela se pratique encore dans les lieux où il n'y a pas de commissaires : *ibidem*, p. 1338, n° 17.

(9) Ferrière, IV, p. 1347-1380, publie une série de textes relatifs à ces commissaires.

(10) Bourjon, II, p. 714, nos 27-28.

(11) Ample détail sur ce point dans Ferrière, IV, p. 1341-1348 et Bourjon, p. 714-716, nos 29-45.



Entre temps, le sergent procède aux criées, qui sont des proclamations faites à haute voix, à la porte de l'église et à l'issue de la messe paroissiale du dimanche, annonçant la saisie et invitant les opposants et les enchérisseurs à se faire connaître (1). L'édit de 1551 ne veut plus de criées aux auditoires, mais à la porte de l'église où « tous les peuples sont pour lors assemblés », mais il respecte les usages locaux en ce qui concerne le nombre et le temps des criées (2). A Paris on fait quatre criées consécutives avec quatorze jours d'intervalle (3). Chaque fois le sergent prend le nom de huit ou dix paroissiens sortant de la messe qui serviront de témoins à son exploit (4).

Les criées faites, toute la procédure est remise aux certificateurs des criées, là où il en subsiste en titre d'office, puis au juge qui, sur le visa des certificateurs ou après consultation de praticiens, rend un jugement de certification de criées (5). Puis le saisissant, après assignation du saisi, est autorisé à commencer la phase définitive de la procédure, l'adjudication du décret (6).

Dans ce but, il ajourne le saisi, avec un délai minimum de quarante jours, à voir adjuger le décret et de nouvelles affiches sont apposées mentionnant que, dans la quarantaine, les biens saisis seront adjugés au plus offrant (7). Le but de ces nouvelles publications, après les criées faites et validées, est de provoquer encore des oppositions ou des enchères (8). Les oppositions peuvent être faites en effet soit aux mains du sergent pendant les criées, soit au greffe de la juridiction après leur enregistrement (9). L'article 354 de la

(1) Ferrière, IV, p. 1209, nos 1-2, qui donne les termes de la crie. A. C., 188 et N. C., 345-346, prescrivent de décrire l'immeuble saisi dans la première crie comme dans la mainmise.

(2) Ferrière, IV, p. 1209, n° 3 et p. 1211, n° 6.

(3) Le titre du c. XVII et les art. 189-190, de l'A. C. parlaient des « quatre quatorzaines anciennes » et la N. C., 352, vise en passant « les criées et quatre quatorzaines ».

(4) Ferrière, IV, p. 1209, n° 2 et 1212, n° 10; l'art. 188 de l'A. C. fait allusion au « rapport » fait sur les criées.

(5) Ferrière, IV, p. 1213 et s., nos 1-12, qui atteste qu'il subsiste au Châtelet quelques certificateurs de criées.

(6) C'est le « congé d'adjuger » : Ferrière, IV, p. 1217, nos 1-6; Bourjon, II, p. 716-717, nos 46-49.

(7) N. C., 359; Ferrière, IV, p. 1217, nos 13-15; p. 1219, nos 1-8; p. 1417-1424; Bourjon, II, p. 717, nos 52-54; l'A. C., 190, ne fixait aucun délai mais exigeait que le saisi fût ajourné « à sa personne ».

(8) En même temps, comme le remarque Bourjon, II, p. 718, nos 55-57, on laisse un nouveau délai au débiteur pour trouver quelque arrangement.

(9) A. C., 189; Ferrière, IV, p. 1221, nos 1-2; Bourjon, II, p. 719, nos 66-67.



N. C., et la doctrine après lui distinguaient clairement quatre sortes d'oppositions : les oppositions à fin d'annuler, émanant du saisi lui-même invoquant quelque nullité; les oppositions à fin de distraire, émanant du véritable propriétaire de quelque portion des biens saisis; les oppositions à fin de charges, invoquant l'existence sur les biens saisis de charges réelles au profit d'un tiers (droits de servitude, d'usufruit, de rentes foncières, etc.); et enfin les oppositions à fin de conserver, émanant des créanciers du saisi (1). Les trois premières devaient être faites avant le jugement d'adjudication du décret (2). Mais les dernières, qui tendent non à empêcher l'adjudication mais à reporter les droits des créanciers sur le prix, peuvent intervenir encore vingt-quatre heures après que le jugement adjugeant le décret avait été levé et scellé (3).

Dans la pratique d'ailleurs, le délai de quarantaine après la validation des criées était allongé pour obtenir des enchères plus élevées. Bourjon atteste que de son temps on faisait trois remises de quinzaine (4). Alors l'adjudication est définitive et l'adjudicataire doit consigner son prix dans la huitaine aux mains d'un receveur des consignations (5).

L'immeuble est adjugé avec réserve des droits du seigneur, qu'il s'agisse d'un fief ou d'une censive, et sans que le seigneur ait eu à s'opposer (6). Mais s'il veut conserver les arrérages échus de son cens ou ses droits de mutation, une opposition est nécessaire (7). Les droits réels ayant fait l'objet d'une opposition régulière sont également conservés sur l'immeuble (8); mais l'adjudicataire ne reste pas tenu des rentes

(1) Ferrière, IV, p. 1383-1396 qui entre dans des détails minutieux sur chaque type; Bourjon, II, p. 724-725, n<sup>os</sup> 99-104.

(2) Autrement, elles ne valaient que pour obtenir dédommagement sur le prix: N. C., 356; Ferrière, IV, p. 1407-1408; Bourjon, II, p. 725, n<sup>os</sup> 105-108.

(3) A. C., 189 fixait comme date extrême l'adjudication du décret; mais Du Moulin attestait que « par style louable » le jugement était gardé vingt-quatre heures au greffe et l'art. 356 de la N. C. confirma ce style: Ferrière, IV, p. 1397-1400; Bourjon, II, p. 719, n<sup>os</sup> 62-65; Pothier, *Hypothèques*, p. 459.

(4) *Droit commun*, II, p. 728, n<sup>o</sup> 119; Ferrière, IV, p. 1220, n<sup>o</sup> 8 et 1223, n<sup>os</sup> 1-2.

(5) Ferrière, IV, p. 1445-1451, qui publie, p. 1455-1500, les principaux textes concernant les receveurs des consignations depuis l'édit de juin 1578, qui les créa; Bourjon, II, p. 728, n<sup>o</sup> 120.

(6) N. C., 355, 357 qui ont leur source dans l'édit des criées de 1551; Ferrière, IV, p. 1403-1406, rattache ce principe à la maxime: « nulle terre sans seigneur »; Bourjon, II, p. 720, n<sup>os</sup> 75-76.

(7) N. C., 355, 358; Ferrière, IV, p. 1413-1416. #

(8) Détails sur tous ces points dans Bourjon, II, p. 720, n<sup>os</sup> 71-74; p. 721, n<sup>o</sup> 78 : les servitudes apparentes, le douaire non ouvert, les substitutions non ouvertes dûment publiées se conservent sans opposition; mais il faut une opposition pour les rentes foncières (n<sup>o</sup> 79), l'usufruit ou la servitude cachée (n<sup>os</sup> 80-81), le douaire ouvert (n<sup>o</sup> 83). — V. aussi Ferrière, IV, p. 1389-1390, n<sup>os</sup> 1-2.

# mais un arrêt du Conseil du 24 oct. 1734 (Code Louis XV, I, p. 220-222) précise que le fermier du droit du 100<sup>e</sup> de bien protégé par un privilège n'a pas à s'opposer aux décrets judiciaires pour conserver le droit, même du pour une mutation antérieure [10.10.30]



constituées sur les biens saisis; l'opposition des crédi-rentiers ne leur sert qu'à être colloqués sur le prix, à concurrence du capital de leur rente (1).

Après l'adjudication du décret, toutes les oppositions à fin de conserver sont converties de plein droit en une saisie et arrêt sur le prix d'adjudication augmenté du produit du bail judiciaire (2). Après la saisie, il convient donc de régler l'ordre de la distribution. Sur l'initiative du créancier saisissant ou d'un opposant diligent, le juge nomme un commissaire à l'ordre (3). Ledit commissaire enjoint aux opposants, au domicile qu'ils ont dû nécessairement élire, de produire leurs titres sur le vu desquels il établit un ordre de distribution (4). Il inscrit d'abord les créanciers privilégiés, d'après la nature de leurs droits, puis les créanciers hypothécaires, d'après la date de leur hypothèque (5); le surplus est distribué au sol la livre entre les créanciers chirographaires qui se sont fait connaître (6). Le commissaire tient compte, le cas échéant, des droits des créanciers subrogés en vertu d'une subrogation légale ou conventionnelle (7); de même, il ouvrira un sous-ordre entre les créanciers d'un créancier utilement colloqué (8). Si des contestations s'élèvent à l'encontre des décisions du commissaire à l'ordre, elles seront tranchées par le juge (9); si ses décisions sont acceptées, il délivre aux créanciers colloqués des mandements sur le receveur des consignations (10).

Des formalités aussi complexes, malgré la capacité des

(1) Ferrière, IV, p. 1448, n° 5; l'ancien usage fut modifié, à son témoignage, par un arrêt du 24 mars 1528.

(2) Bourjon, II, p. 719, n°s 68-69; il en est ainsi d'ailleurs des oppositions tardives à fin de distraire ou à fin de charges qui ne valent plus que pour obtenir un dédommagement sur le prix : Bourjon, II, p. 725, n°s 105-108 et p. 724, n°s 94-98.

(3) Ferrière, IV, p. 1225, n°s 1-2; Bourjon, II, p. 730, n°s 135-136.

(4) N. C., 360-361; Bourjon, II, p. 730, n° 137; Ferrière, IV, p. 1505, n°s 1-3 et p. 1509, n°s 1-3, atteste que ces articles ont été ajoutés à la réformation d'après les ordonnances; les principes qu'ils posent ont une valeur générale.

(5) Bourjon, II, p. 730, n° 139; le même auteur, p. 732-736, n°s 147-170, classe les divers privilèges dans un ordre qui n'est d'ailleurs pas celui de Pothier, *Hypothèques*, p. 451-456. Ferrière étudie la question de la préférence entre les créanciers sur les art. 164, 171, 175-178, 232, 237 de la coutume.

(6) Bourjon, II, p. 736-737.

(7) Bourjon, II, p. 737-743, n°s 176-205.

(8) Ferrière, IV, p. 1227, n° 3, qui publie, p. 1227-1228, l'arrêt de règlement du Parlement du 2 août 1691 sur la matière; Bourjon, II, p. 743-744, n°s 206-211.

(9) N. C., 362 qui a sa source dans une ord. de 1527, d'après Ferrière, IV, p. 1513, n°s 1-4; Bourjon, II, p. 730, n° 137.

(10) Bourjon, *ibidem*, n° 138.



commissaires aux saisies qui, d'après Mercier (1), « restent dans un milieu inflexible entre le poursuivant et la partie saisie », entraînaient nécessairement des frais immenses « qui consumaient le plus souvent les biens des débiteurs » (2). On inventa plusieurs détours pour y remédier. Pour les immeubles de petite valeur, la vente se faisait à la barre de la Cour; ou bien on autorisait l'un des créanciers à se porter acquéreur pour la prisée, les deniers étant ensuite distribués selon l'ordre (3). Ou encore si les biens étaient de peu de valeur et à peine suffisants pour désintéresser le créancier le mieux placé, les biens lui étaient adjugés pour sa créance, à moins que les autres créanciers ne les fissent monter assez haut pour le désintéresser (4). Parfois même, le débiteur abandonnait ses biens par acte notarié, homologué par justice, à des syndics nommés par les créanciers qui les liquidaient à l'amiable et assuraient la distribution, au besoin en tenant des assemblées (5). Mais ce procédé n'entraînait pas la purge des hypothèques comme le véritable décret.

Or cette question de la purge des hypothèques était capitale, avec un régime d'hypothèques générales et occultes. On le voit bien au rôle que jouait la pratique du décret volontaire à laquelle l'article 84 de la N. C. faisait allusion (6).

En cas d'acquisition d'un immeuble à l'amiable, l'acquéreur se réservait souvent la faculté de le décréter (7). Le décret volontaire n'était qu'une fiction, une comédie, comme disait Cochin, au rapport de Bourjon (8), mais on y suivait minutieusement les formes du décret forcé (9) et, comme lui, il mettait l'acquéreur à l'abri des hypothèques émanées de son vendeur ou des auteurs de son vendeur (10). Il n'y aurait

(1) *Tableau de Paris*, édit. citée, t. XI, p. 36.

(2) Ferrière, IV, p. 1183 et Ricard dans Ferrière, IV, p. 1291.

(3) Ricard dans Ferrière, IV, p. 1291-1292.

(4) Ferrière, IV, p. 1453, nos 1-2.

(5) Ferrière, *ibidem*, nos 3-4.

(6) D'après E. Blum, *Les essais de réforme hypothécaire sous l'ancien régime*, 1913, p. 18, n. 1, sur dix décrets adjugés au Châtelet en une seule audience vers 1770, il y avait un décret forcé et neuf décrets volontaires.

(7) Bourjon, II, p. 748, n° 3.

(8) *Droit commun*, II, p. 748, n° 1 et p. 749, n° 10. — V. dans Ferrière, I, p. 1277-1278, nos 13-19, une comparaison entre les deux décrets.

(9) Bourjon, *ibidem*, n° 2; les frais ordinaires du décret sont à la charge de l'acquéreur; mais s'il y a des oppositions, les frais en retombent sur le vendeur tenu à garantir.

(10) Bourjon, II, p. 748, n° 1; détails, II, p. 749-750, nos 12-16 et p. 756-757, nos 14-21; ajoutez E. de Laurière, *Cout. de Paris*, III, p. 193-196.



aucun intérêt à entrer dans les détails. Il suffit de dire que si des opposants au décret se révélaient ils étaient désintéressés sur le prix et pouvaient même demander la conversion du décret volontaire en décret forcé pour obtenir un prix plus substantiel (1). Mais les créanciers hypothécaires qui ne s'opposaient pas, même les mineurs, interdits et femmes mariées, perdaient irrévocablement leur hypothèque (2). Là était l'immense avantage du système pour la sûreté du commerce (3). L'édit de juin 1771 lui substitua la méthode des lettres de ratification, usitée depuis 1673 pour l'aliénation des rentes sur l'Hôtel de Ville (4). Dans chaque bailliage, une chancellerie était créée avec un conservateur des hypothèques; le conservateur pouvait recevoir par avance les oppositions des créanciers hypothécaires et l'édit amorçait ainsi pour les hypothèques un régime de publicité. D'autre part, les actes d'aliénation étaient publiés à l'auditoire de la justice pendant un certain délai et les créanciers pouvaient soit former opposition, soit faire une surenchère du dixième. Faute d'opposition, des lettres de ratification scellées par le conservateur confirmaient la vente et valaient purge.

Ici encore, comme en matière de transfert de propriété (5), la législation royale s'efforçait de remédier aux insuffisances de la coutume parisienne qui n'avait pas su tirer parti de l'antique investiture féodale pour organiser la publicité des droits réels.

---

(1) Bourjon, II, p. 751, nos 22-26; l'acquéreur pourrait d'ailleurs surenchérir à son tour et répéter l'excédent sur son vendeur en vertu de l'obligation de garantie : *ibidem*, p. 752, n° 27.

(2) Bourjon, II, p. 753, n° 26 et 755, nos 2-5.

(3) L'expression est de Bourjon, II, p. 748, n° 1.

(4) Sur ce point, v. Brissaud, p. 1517-1518; Egger, *loc. cit.*, p. 226 et 375; E. Blum, *loc. cit.*, p. 121 et s.; Mercier, *Tableau de Paris*, t. XI, p. 35, atteste que cet édit fut un bienfait.

(5) V. *suprà*, p. 42.



## TABLE ALPHABÉTIQUE

- abandonnement, II, 319, 340, 566, v. cession de biens.
- abbayes, v. Chelles, Cluny, Hérivaux, La Roche, Le Val, Le Val-Notre-Dame, Marmoutier, Montmartre, Morigny, Port-Royal, Resbetz, St-Denis, St-Germain-des-Prés, St-Magloire, St-Marcel, St-Martin-des-Champs, St-Maur-des-Fossés, St-Victor, Ste-Geneviève.
- abbé, v. Livry, Ste-Geneviève.
- abeilles, 208. II, 94.
- ABLEIGES (Jacques d'), 49, 51, 82, 85, 91-100, 104, 120, 122-2, 123-4, 125, 126, 175, 202, 204, 215, 221, 237, 255, 268, 286-4, 289, 290, 361, 378, 381, 382, 383, 384, 389, 393, 394, 401, 410-3, 413-4, 420, 422, 424, 448, 502. II, 3-1, 4, 11, 16, 33-2, 46, 51, 54-8, 57, 59, 62, 63, 97, 108, 121, 172, 180, 183-3, 187, 211-3, 212-3-4, 215, 314, 326, 329, 330, 379, 401, 404-405, 479, 481, 492-5, 494-5, 533.
- Ablon, 252-3 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).
- abrégement de fief, 174, 242-1, 425, 435.
- abreuvement (servitude d'), II, 123-4.
- absence, 267. II, 87, 92-6, 199, 203-204, 346, 382-1, 398, 448-8.
- absent, 193. II, 74, 78-79, 85, 198, 237-238, 398-3, 404, 521, 576.
- absolutisme, II, 258.
- abus de confiance, II, 114.
- accensement, 20-3, 242, 450-4. II, 24-1, v. *ascensacio*, sous-accensement.
- acceptation de la garde bourgeoise, 183-5, 184; — de la garde noble, 179; — des donations, II, 485-486; — des successions, II, 358-359, 406-413, 449-451, 457.
- acceptation bénéficiaire, II, 315, 340, 360, 409-413, 418-5, 419, 451-454, 462, 496, 499-6, 501-2, v. bénéfice d'inventaire.
- accroissement, II, 263, 512-6.
- acheteur de biens, II, 559-560, 561-3, 562-3, 563.
- acquêts de succession, II, 168-169, 271-8, 339-3, 430, v. propres et acquêts.
- acquisition *lege*, II, 514; — des successions, II, 368, 398-413, 447, 449-454.
- actes notariés, II, 579-580, 585, 587.
- actes d'administration, 197-198. II, 161, 227, 237, 239.
- actes de disposition, II, 139, 176, 273-274, 275, v. actes d'administration.
- actes de notoriété, 290; — du Châtelet, 116-2, 315. II, 238, 239, 243, 256-4, 281-2, 450-2, 586, 587-1, 590, 594-9.
- actes sous seing privé, II, 574, 585, 587, v. cédules privées.
- action hypothécaire, 470-7, 471-5, 472-474, 495-496. II, 198, 254, 276, 465, 541, 542, 543-2-3, 544, 567-5, 582; — mixte, 496-3. II, 502, 514; — oblique, II, 457; — paulienne, 214-1. II, 108, 111; — personnelle, 391-393, 409-410, 471-473, 495-496. II, 184, 198, 203, 465, 513-514, 544, 582; — pétitoire, II, 54, 55, 61, 62-1, 63, 71; — réelle, II, 199, 344-10; — tributaire, II, 590-9; — utile, II, 198.
- action de chose adirée, II, 106; — d'état, 188; — de garde ou de comende, II, 107; — d'injure, II, 200-3, 201-202; — *de novitate*, II, 53; — de simple saisine, 393-3, 471. II, 54-4, 55-3, 56-1, 57-58, 60, 61-63, 65-4, 66-67, 68-10, 406, 408.
- action en cas de garnir ou de quitter, 393, 410, 469-470, 472, 474, 475-479, 485, 494-495. II, 548-2; — en



- garantie, 209. II, 88, v. garantie; — en nouvelleté, 467. II, 27-5, v. complainte en cas de saisine et de nouvelleté; — en partage, II, 414-3; — en rescision, 213; — en retrait, II, 193-3, 198-2, 236, 330-333, 344-350; — en retranchement, II, 365; — en revendication, 78-4. II, 514, 591, v. revendication.
- action *in causa novitatis*, II, 53-54, 56-2.
- action sur nouvel trouble, II, 54, 56-1; — sur vieux empeschements, II, 54.
- actions, 209. II, 579, v. demande, dormition des actions, injure, surseance, suspension des actions; — mobilières, II, 236; — possessoires, 275. II, 19-20, 45-72, 108, 184, 236, 399, v. action de novitate, action de simple saisine, action en nouvelleté, action *in causa novitatis*, action sur nouvel trouble, action sur vieux empeschements, réintégrande, *remedium spoli*; — des mineurs, 187-6, 188-197.
- adages : *avitina avitinis*, II, 444; — *feudum non ascendit*, II, 385, v. fiefs ne remontent; — *mobilia ossibus inhaerent*, 212; — *non valenti agere non currit praescriptio*, II, 79-8, 81, 87; — *paterna paternis...* 166. II, 387, 390-394, 438-440, 442-446; — *quem de evicione tenet actio, eum agentem repellit exceptio*, II, 345; — *uxor non est proprii socia sed speratur fore*, II, 259-260.
- adages : au coucher, la femme gagne son douaire, II, 269; — autant preuves valent comme lectres, 463-3. II, 541; — cens sur cens ne vaut, 374-3, 376, 395-1, 404, 422, 444, 446, 449, 453; — deux cas sont en l'ung desquelz le vassal quiert son seigneur et en l'autre le seigneur quiert son vassal, 263-3, 264-4, 318; — donner et retenir ne vaut, II, 43-6, 361, 479-5, 487-490; — en droit coutumier toutes les tutelles sont datives, 190-191, 195; — droit de puissance paternelle n'a lieu, 151; — en conquest ne gist retrait, II, 339; — en matière de meubles, la possession vaut titre de propriété, II, 116-119, 485-8; — fief et justice n'ont rien de commun, 315, 354; — fiefs ne remontent, 307; — homme mort n'a porteur de lettres, II, 538-5; — il ne prend saisine qui ne veut, 314-5, 411. II, 37; — institution d'héritier n'a lieu, II, 421-3, 502, 507-508; — jamais mari ne paya douaire, II, 279; — l'ainé lottit et le puiné choisit, II, 458-2; — le mari se devait relever trois fois la nuit pour vendre le propre de sa femme, II, 249; — le masle est censé plus ancien que la fumelle, 303; — le mort saisit le vif, 394, 396. II, 46-2, 395-1, 399-406, 447, 448-449, 450, 570-6; — le serf mort saisit le vif son seigneur, 141. II, 400; — le sire des fiefs doit sommer ses hommes et le nouveau vassal doit sommer son seigneur, 263-3, 264-4, 318; — les meubles suivent le corps, 213. II, 98; — meuble n'a pas de suite, 214. II, 107-108, 110-112, 117, 585, 589-590; — ne prend bail qui ne veut, 168; — ne se porte héritier qui ne veut ou pais coutumier, II, 406-407, 449-451; — nul ne peut être héritier et douairier ensemble, II, 470-471; — nulle terre sans seigneur, 404. II, 597-6; — possession vaut moult en France..., II, 66-1, 71-3; — propres ne remontent, 307. II, 384-387, 390, 438-440; — qui confisque le corps confisque les meubles, 213; — qui confisque le corps, il confisque les biens, II, 99; — qui n'est habile à succéder ne peut venir à retrait, II, 329; 344; — tant de vassaux, tant de chevaux, 261; — tant que le seigneur dort, le vassal veille, 263, 317-318. II, 38; — tant que le vassal dort, le seigneur veille, 317-319; — tel cens, tel relief, 368-2, 394-4.
- ADAM, clerc de l'évêque de Clermont, 76; — clerc du roi, 445.
- addictio in diem*, 326-8.
- ADEBRAND, II, 165,8.
- ADÉLAIDE, femme de Guy de la Ferté, II, 161.
- ADÈLE, fille de Hugo, II, 159.
- ADELIN, femme de Jean de Bellemont, II, 173-6.
- ADELIN, femme de Beaudouin de Courcelles, II, 164.
- ADÉMAR (Hugue), 79-3. II, 78-4.
- adoption, 151-1.



- adoubement, 122, 124.  
 adultère, II, 242-3, 275, 282.  
 affranchis, 133. II, 426.  
 affranchissement des serfs, 16-3, 21-23, 52, 126, 129, 134, 135, 137-7, 140, 141-2, 142, 144-149, 242, 284, 359, 365, 503.  
 AGNÈS, femme d'Adebrand, II, 165-8.  
 aide, 127, 130-2, 136-7, 261-262, 278-1, 310-4.  
 aîné, 233-238. II, 143, 429, 458-2.  
 aînesse, 222, 300-304, 345-354, 357. II, 144, 361-363, 383, 435, 468, 471-472, v. préciput d'aînesse; — collatérale, 28-1, 307-309, 354-7.  
 ALBERT, chevalier, II, 161.  
 ALÉAUME, II, 162-7.  
 ALENÇON (Monseigneur d'), 203-2; — (Pierre d'), 249-2.  
 ALEXANDRE III, II, 526-527, 528.  
 aliénation des censives, 366, 367-6-8, 368-372, 374, 394-400, 410-415; — des fiefs, 239-241, 251, 263-265, 279-283, 284, 286, 287, 322-328, 336-337; — des immeubles des mineurs, 186-187, 188, 192, 194-4, 197-198.  
 aliénations (liberté des), 28. II, 150, 151-159; — nécessaires, II, 459-461; — à titre gratuit, 71. II, 151-155, v. donation; — à titre onéreux, II, 151 v. vente; — en main-morte, 241, 372, 374, 425-440.  
 aliments, 154-3. II 289, 364-3, 365, 427, 489, 490-3, 494, 588, 592, v. obligation alimentaire, pension alimentaire.  
*Aliqua de stylo curie*, 86-87, 98.  
 ALIX, femme de P. de Maureux, 81-3.  
 Allemagne, 260-6, 262, 441-1.  
 alleutier, 8, 127, v. alleux.  
 alleux, 109, 122-2, 215, 217, 218-226, 229-230, 232, 278, 287-1, 338-5, 365-1, 403, 425-3, 437-8. II, 1, 4-4, 8-2, 32-7, 141, 142-1, 144, 347, 362, 400, 448, 476-2, v. alleutier, allodialité.  
 ALLIGRE (dame d'), II, 299.  
 allodialité, 23, 223-226, 232, 404-405, v. alleux.  
 alluvion, II, 230-2.  
 Amblainville, 235-4, 262 (Oise, canton de Méru).  
 améliorations, II, 252, 255, 457.  
 amende, 141-1, 257-6, 259, 263, 264-1, 269-8, 277-5, 460-2. II, 58-6, 95, 206-1, 323, 417, 542-2; — de formariage, 138, 148-7; — de main brisée, 277, 316-6, 389-3, 397, 407; — pour cens non payé, 131, 375-2, 382, 386-387, 401, 403-3, 404, 406, 443, 444; — pour champart emporté, 421-5, 422. II, 77-4; — pour ventes recélées, 397-4, 412-6. II, 26, 29.  
 amendement, 46-1; — de maisons, 78-4, 450-1, 464-465, 498. II, 325-9, 548-5.  
 ameublement (clause d'), II, 227.  
 Amiens, 481-3. II, 96-3; — bailli d' 31-5; — bailliage d' 31-6. (Somme).  
 AMIENS (Michel d'), II, 416-1.  
 amortissement, 114, 291, 372, 374-1, 382, 425-440, 451. II, 9, 17-2, 18-2-3, v. lettres de chancellerie, main-morte.  
 AMY, Geneviève, II, 293-9.  
 an et jour, 22-2, 132-4, 142-8, 145, 147, 223, 269-7, 323, 368, 396-1-3, 398, 412, 429, 436, 460-2, 467, 494. II, 3, 16-17, 22-23, 25-26, 33, 36, 40, 41, 50-2, 51-2-6, 52-1, 56, 57-3, 61, 62-5, 69, 70, 76, 77-6, 95-2, 152, 153-1, 171, 172-2, 174, 180-2, 262, 283-1, 323, 324, 326-1, 330-331, 335-3, 346-349, 405, 406, 408, 449-3, 452-3, 499, 500, 510-511, 568-6, v. prescription d'an et jour, tenue d'an et jour.  
 Andrésey, 36; 499; — port d' II, 521-8, 528 (Seine-et-Oise, canton de Poissy).  
 ANET (Foulque d'), 232-1.  
 Angerville-la-Gaste, 502 (Seine-et-Oise, canton de Méréville).  
 Angleterre, 262. II, 106-3, v. courtoisie d'Angleterre, Henri VI d'Angleterre.  
 ANJORRANT (Claude), conseiller au Parlement, 110.  
 Anjou, 31, 32, 53, 162-3, 164-3-4, 233-5, 234-3, 238-5, 257-6, 259-1, 269-1, 280-9, 290-3, 297-2, 300-5, 304-4, 305, 330, 361-7. II, 96-4, 111-5, 180-3, 186-3, 191-5, 195-1, 213-3, 219-2, 268-7, 272-1, 273-1, 280, 282-2, 324-3, 377-1, 388-4, 589,



- v. Touraine-Anjou; — coutume d' 6, 26-4, 217, 398-6. II, 249, 315.  
anneau d'or (investiture par l'), 268, 273-2. II, 7-4.  
anoblissement, 124-125, v. lettres de chancellerie.  
*ANSCHERICUS*, év. de Paris, 231.  
**Antony**, 135-3. II, 159 (Seine, canton de Sceaux).  
antrustions, 228-2.  
apanage, 269-4.  
apothicaires, II, 505, 577, 578-1, 590.  
appeaux en vertu du privilège, 478.  
appel, 26-2, 33, 40-41, 43, 45-48, 257-3.  
apport (clause de reprise d'), II, 218, 247.  
appréhension de fait, 396-1, 412. II, 3, 19-4, 23, 25-27, 33, 40-41, 70, 404, 448, 487-488.  
apprentissage, 153-1. II, 182-2.  
*appropinquatio*, 240-5.  
appropriances par bannies, II, 34, 74-2.  
aqueduc (servitude d'), II, 123-4, 124.  
**Aquitaine**, 31.  
archidiaconés inféodés, 254-1; — du diocèse de Paris, 30, v. France, Hurepoix, Josas, Paris.  
archidiacre, v. Josas, Paris, Poissy.  
archiprêtre, v. St Jacques.  
**ARGENCE** (Jeanne), II, 492-6, 497-7.  
argenterie, 207.  
**Argenteuil**, 499. II, 305 (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles).  
**ARGENTRÉ** (Bertrand d'), II, 452-1, 453-6.  
argile (extraction d'), 410-3.  
aristocratie, v. considérations aristocratiques.  
**Armainvilliers**, 252-7 (Seine-et-Marne, canton de Tournan, commune d'Ozoir-la-Ferrière).  
**AROUVILLE** (Guillaume d') chevalier, II, 309-4, 492-6.  
**ARRAS** (Mathieu d'), II, 557.  
*arrestum famosum* II, 470.  
arrêt des biens, 130, 406-408. II, 546, 554-557, 583, 587-2, 588, v. villes d'arrêt.  
arrêt et brandonnement, II, 558, 560-561.  
arrêt sur la personne, II, 591, v. exécution sur la personne.  
arrêts notables, 103, v. Courteliers, Grassins, Guibert; — de justice, 69-70, 101-103, v. jugements, jurisprudence; — de règlement, 197-4. II, 445, 579-11, 592-2, 598-8; — en robes rouges, II, 431, 463.  
Arrêtés de G. de Lamoignon, 66, 115.  
arrhes, II, 517-4, 524-7.  
arrière-fiefs, 251-6, 269-4-7, 273-1, 297, 316-4.  
**ARRODE**, II, 521-5; — Nicolas, II, 378-1, 492-4.  
artillerie, 207.  
**Artois**, II, 186-3, 188-4.  
**ARTOIS** (Robert d'), 274-3.  
*ascensacio*, 446, 449.  
ascendants, II, 364-3, 384-387, 431-6, 437-440, v. retour à l'ascendant donateur.  
assemblée de parents, v. conseil de famille.  
assiette d'une rente, 464-3, 490-1. II, 22-3, 270.  
assignat, 486-2, 490.  
assises, 46-4-5, 48-1, 135-3, 237-1. II, 532-1, v. Corbeil.  
**Assises de Jérusalem**, 73-1-2.  
**ASZO**, II, 154.  
**ATHIS** (Bouchard d'), II, 478.  
**Attainville-en-France**, prévôté d' 423-1 (Seine-et-Oise, canton d'Ecouen).  
**Attilly** 252-3, 499 (Seine-et-Marne, canton de Brie-Comte-Robert, commune de Férolles-Attilly).  
**ATTILLY** (Henri d'), II, 527-2.  
aubain, 84-5, 119. II, 344, 382, 395, 396-8, 397, 426-427, 485, 493.  
aubaine, 426. II, 94-2-9, 396, 397-2, 426, 447, 493-5, 502-4, 571-2.  
**Aubervilliers**, II, 95-8 (Seine, canton de Saint-Denis).  
*auctoritas*, II, 238.  
*augmentaciones*, 450, v. amende-ment de maisons.  
**Auffargis**, 252-4, 422-3 (Seine-et-Oise, canton de Rambouillet).  
**Aulnay**, II, 153 (Seine-et-Oise, canton de Sèvres, commune de St-Cloud ?).



AULNAY (Guillaume d'), 430-1.  
 aumône, 454, 458. II, 153, 164, 306,  
 475-477, 481, 483, 492, 497, 501,  
 502, 513, v. legs pieux, libéralités  
 pieuses.

AUNAY (Ferry d'), II, 310; — (Per-  
 ceval d'), 257-7.

AUNEAU (Guillaume d'), II, 145-4, 173.

AUTON (Isabelle d'), II, 324-4, 325-  
 3-8.

**autorisation maritale**, II, 165-4, 188-6,  
 189, 200-203, 232, 238-241, v. au-  
 torité maritale, lettres de chancel-  
 lerie; — de justice, II, 199, 201, 204,  
 208, 223, 238; — du roi, II, 199,  
 203-204, 223.

**autorité maritale**, II, 87, 139, 161,  
 169, 182-198, 208, 217, 222-223,  
 225, 226, 233-237, 240, 241, 256,  
 258-261, 273, v. autorisation  
 maritale, autorisation de justice,  
 autorisation du roi, gouvernement  
 du mari.

**Auvergne** (coutume d'), 404-1.

AUVERGNE (François d'), 113.

**Auvers**, 261-7 (Seine-et-Oise, canton  
 de Pontoise).

**Auxerre** (évêque d'), 259-3. (Yonne).

AUXERRE (Guillaume d'), 266-5.

AUZANET, 66, 115, 206, 208. II, 342-4,  
 343-1, 348-5.

avancement d'hoirie, II, 231, 372, 380,  
 432.

avantage indirect, II, 248, 250-251,  
 252, 455-456.

AVELINE, femme de Gautier, chevalier,  
 II, 164.

avenantement, II, 567-1.

aveu, 71-3, 245-2-3, 257, 320, 321,  
 379, 387, v. aveu et dénombrement.

aveu et dénombrement, 275-277, 320-  
 321, 329, 362, 378-379, 405, 407,  
 v. aveu.

aveugles, 199.

avocats, 85-5, 111-6-7, 114, 155. II,  
 121-3, 234.

avoilte, II, 396-1.

avoués, 6-1-3-4, 10-2-3, 11-1-2, 13-14,  
 246-5.

avouerie, 5-5, 10, 14-3, 246-5. II, 53-5.

**Avrainville**, 101 (Seine-et-Oise, canton  
 d'Arpajon).

AYRAULT, 158-4. II, 245-9.

AZON, II, 442.

## B

bacheliers, II, 136-137, 414.

BACQUET, 362-7, 423, 426, 435-6,  
 437-3, 438, 439.

**Bagneux**, 499 (Seine, canton de Sceaux);  
 — serfs de, 146.

**baguette**, II, 7.

bail, 28-1, 109, 162-4, 163-1, 164-3,  
 166-169, 182-183, 189-3, 237-238,  
 289, 292-293. II, 183-3, 184, v.  
 adage ne prend bail qui ne veut,  
*bajulatio*, garde et bail.

bail judiciaire, II, 595, 598.

bail à cens, 188-5, 192, 443-1, 444,  
 493. II, 548, 585-11, v. censive; —  
 à cheptel, II, 119; — à complant,  
 398-6. II, 521-8; — à domaine  
 congéable, 461-1; — à ferme, 57-1,  
 197, 214, 422, 423. II, 517-3, 536,  
 591, v. bailleur; — à long terme, II,  
 341-342; — à loyer, 442, 447, 450,  
 483-5, 493-3. II, 49, 237, 353,  
 548-5, v. bailleur; — à mi-fruits,  
 392-1. II, 517-2.

bail à rente, 27, 281, 285, 316, 327,  
 337-338, 365-5, 376-5, 380, 388, 391,  
 392-393, 395, 398-399, 403-404, 415-  
 417, 422, 424, 442, 443-452, 458,  
 483-484, 486, 488-1, 492-498. II,  
 24, 29, 328-329, 335, 341, 352.

BAILLET (Thibaut), président au Par-  
 lement, 105, 108.

bailleur (privilège du), II, 108, 111,  
 112, 118, 547-548, 584, 585-587, 590.

baillis royaux, 40-41, 43, 268-1, v.  
 Amiens, Bourges, Chartres, Etampes,  
 France, Gisors, Mantes, Montfort-  
 l'Amaury, Normandie, Orléans,  
 Senlis, Sens, sous-bailli, Tours,  
 Vermandois.

baillis seigneuriaux, 43-46, 51, 91-5,  
 II, 544, v. Charenton, Chevreuse,  
 Montjay, Montmorency, Saint-  
 Gemme, Sermaises, Vaires.

bailliages, 31-6, 40-1, 48-49, 60, 62-5,  
 105. II, 78-1, 79-2, v. Amiens,  
 baillie, Bayeux, Berry, Caux, Cou-  
 tances, Dourdan, Etampes, Gisors,  
 Mâcon, Mantes, Mantes et Meulan,  
 Meaux, Melun, Montargis, Mont-



- fort-l'Amaury, Orléans, Rouen, Sens, Senlis, Tours, Troyes, Vermandois, Verneuil.  
 baillie, 248-4, v. bailliages.  
 baiser le verrouil, 312-4.  
*bajulatio*, 166-8, v. bail.  
**Balis** (les Croix de), 367-8, 499 (auj. Balisy, Seine-et-Oise, canton et commune de Longjumeau).  
**Ballainvilliers**, 367-6, 499 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).  
 ban royal, 358.  
 ban de vendanges, 358.  
 banalités, 127, 134, 253, 348, 358-363, 377. II, 92, v. banvin, four, moulin, pressoir, taureau, verrat.  
 bannies, II, 95, 452, 453-3.  
 bannière (pour annoncer les criées), 482.  
 bannissement, II, 194, 275, 344.  
 banqueroute, II, 590-9.  
 banvin, 358, 361-7.  
**Bapaume**, péage de, 30-8 (Pas-de-Calais, arrondissement d'Arras).  
**Bar-le-Duc**, II, 496-8 (Meuse).  
**Barcelone**, coutumes de, 26-4.  
**BARME** (Roger), avocat du roi au Parlement, 108.  
 barons du roi, 243, 247.  
 baronnies, indivisibilité des, 233-5, 286-4, 300, 302-3, v. Montmorency.  
**BARTHELEMY**, conseiller au Parlement, II, 363-1.  
**BARTOLE**, 59.  
 bartolistes, II, 459.  
 bâtards, 114, 119, 138, 144. II, 344, 382, 391, 395-396, 397-2-3, 426-427, 447, 485, 493-494, v. enfants naturels.  
 bâtardise, 213, 426. II, 397.  
 bâton, II, 7-8.  
**Bayeux**, bailliage de, 31-6 (Calvados).  
**BAZINCOURT** (Baudouin et Raoul de), II, 166-1.  
**BÉATRIX**, femme d'Adam Payen, II, 164.  
**Beaucaire**, sénéchal de, II, 361-2; — sénéchaussée de, 238-7.  
**Beauce**, 10-2.  
**BEAUDOUIN**, 216-2; — affaire des, II, 443-444.  
**BEAUMANOIR**, 28, 33, 50, 51, 75, 97, 136, 166-6, 172, 181, 204, 209, 261, 384, 395, 421. II, 171, 174, 194, 198, 207, 209, 210, 212, 258, 268, 312, 313, 361, 377, 378-4, 384, 386, 470.  
**Beaumont**, (auj. Beaumont-sur-Oise, Seine-et-Oise, canton de l'Isle-Adam), comtes de, 5, 242-3; — châtellenie de, 297-1.  
**Beaurain**, 385-3 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune du Mesnil St-Denis); — châtellenie de, 250-6.  
**Beauvais**, diocèse de, II, 290-2 (Oise).  
**Beauvaisis**, 144, 162-3, 163-1, 181, 189, 217, 234, 237-1, 261, 263-4, 266-3, 292, 302, 395-2, 397-2, 421, 459-4, 466-1. II, 174, 180, 199, 209, 271-9, 273-2, 293, 313, 324, 355-4, 386, 389-3, 467, 470, 471-2; — coutumes de, 33-2, 50, 51, 75, 410.  
 befeht, coutume dite, 138-3.  
 béguine, II, 493.  
**Belgique**, 441.  
**BELLEMONT** (Jean et Sédille de), II, 173-6.  
 bénédiction nuptiale, II, 226, 269, 281, v. beneisson.  
 bénéfice d'âge, v. lettres de chancellerie; — d'émolument, II, 245-246, 254-255, 260; — de discussion, II, 540, 544, 550, 562-1, 583; — de Diviadian, II, 540-4; — de division, II, 540-4; — d'inventaire, II, 246, v. acceptation bénéficiaire, lettres de chancellerie.  
 bénéfices, 218, 228-229, 230, 231, 232, 254, 425-3.  
 bénéfices ecclésiastiques, 155, 428-3, 438-5. II, 68, 70-9, 92, 593.  
 beneisson, 304.  
**Berchères-la-Maingot**, 35-2 (Eure-et-Loir, canton de Chartres).  
**Berey**, grange de, II, 267 (à Paris).  
**BERNIER** (Etienne), II, 217.  
**Berry**, 15, 82-8. II, 52-3; — bailliage de, 31-6; — coutume de, II, 119-3; — duc de, 91-5; — St-Aignan de, 82-8.  
**Besançon**, 99-3 (Doubs).  
 bestiaux, vendeurs de, II, 548-7.  
**Beteil-en-Veuquecin-le-François** 35-4 (probablement Vétheuil, Seine-et-Oise, canton de Magny).



- Béthune**, 481-3, 483-1-2 (Pas-de-Calais).
- Beuvronne**, rivière, 30.
- Bezons**, 499 (Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil).
- biens, v. Eglise.
- biens adventices, II, 236; — corporels et incorporels, 201-202, 203-205, 206, 209; — féodaux et non féodaux, 202; — vacants, II, 94-2; — de famille, II, 303, 366, 367, 371, 394, 434, v. propres.
- Bièvre**, rivière, 3.
- billet à ordre, II, 575.
- BILLOUART** (Jean), II, 173; — (Marguerite), II, 196-1.
- Blancs-Manteaux, 401-4.
- Blois**, comte de, 203-2; — comté de, 29-2; — coutume de, 398-6. II, 249; — maison de, 4, 32 (Loir-et-Cher).
- BLOIS** (Charles de), 236-5, 306-2.
- bocage, droit appelé, II, 47-3.
- BOILEAU** (Etienne), II, 530-3, 548-7.
- bois, 421. II, 285, v. coupe des bois, usage dans les bois.
- BOISSY** (Pierre de), chevalier, II, 308.
- bona adventicia*, 178.
- Bondoufle**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Corbeil).
- BONIFACE** (Mathieu), II, 13.
- bonne foi, II, 50, 69, 74-75, 79, 81-6, 84-85, 86, 89, 105, 109, 114-115, 117, 118.
- Borest**, serfs de, 148 (Oise, canton de Nanteuil-le-Haudouin).
- BOUCHARD**, clerc de Clamart, II, 152.
- BOUCHARD**, comte de Corbeil, 37; — comte, 218-2, 231-3, 425-3.
- BOUCHARD LE BARBU**, 6, 231-3, 246-1.
- bouche et mains, 311.
- bouchers, 19.
- BOURBON**, seigneur de, II, 93-2.
- BOURDON DU POIS** (Etienne), II, 173.
- bourgs, 3, 135-3, 146-3, 147-4, 359, 361-7, — v. Montchauvet, St-Denis, St-Germain-des-Prés, St-Marcel, St-Médard.
- Bourg-la-Reine**, 46-4, 499 (Seine, canton de Sceaux).
- bourgage, tenure en, 378, 440.
- bourgeois, 23, 119, 126, 130-132, 141-3, 145-4, 255. II, 174, 492; — du roi, 132-3, v. Champagne, Paris.
- bourgeoisie, v. lettres de chancellerie.
- Bourges**, 31; — bailli de, 31-5, 32. II, 53-5 (Cher).
- Bourgogne**, 29, 30-8; — coutume de, II, 273-2; — duc de, II, 217, 496-8.
- BOURJON**, 66, 157-158. II, 5, 41, 42, 44, 68, 69, 83, 84, 85, 88-1, 90, 111, 112, 113, 116, 117, 118, 119, 122, 126, 128, 224-3, 229, 233, 234, 236, 237, 259, 284, 297, 300-301, 318, 319, 337, 360, 365, 430, 434, 437, 445, 453, 487, 513, 581, 588, 589, 590, 591, 593-7, 597, 599.
- bouteiller, 253-8, 266-7.
- BOUTILLIER**, 75-3. II, 97, 107, 108, 288, 408.
- BOUTIN** (Nicole), avocat au Parlement, II, 293-9.
- Bouville**, 61 (Seine-et-Oise, canton d'Etampes).
- BRAISNE**, comte de, II, 203-8.
- brandonnement, 388, v. saisie-brandon.
- BRAQUE**, v. chapelle.
- Bray-sur-Seine**, châtellenie de, 31-7 (Seine-et-Marne, arrondissement de Provins).
- bref, v. mariage encombré.
- Brégy-en-Mulcien**, 44-1, 479-1 (Oise, canton de Betz).
- Bretagne**, 60, 123-3, 218, 302, 361-7, 379-2, 461-1. II, 34, 111-5, 157, 167-1, 180-3, 189, 369-1, 453-6, 477-1, 567-1; — coutume de, 217, 225, 330. II, 74-2, 202; 402-4, 448-3; — duchesse de, 302-5.
- Breteil**, 91-5 (Eure, arrondissement d'Evreux).
- BRÉTIGNY** (Jean de), 165.
- Brie**, pays, 30, 33, 62, 136-7, 148. II, 290-2.
- Brie**, seigneur de, II, 308; — Adam de, II, 267; — Aubert de, II, 76, 153-1; — Jean de, II, 527-2; — Thibaud de, II, 267.
- Brie-Comte-Robert**, 63-2, 231-2, 499 (Seine-et-Marne, arrondissement de Melun); — prévôt de, 111-5; — seigneur de, 135-1.



BRILLAC, 115.  
 BRION (Guillaume de), II, 376-2.  
 brocards, v. adages.  
 BRODEAU, 58-3, 59-4-5, 88, 116, 210, 225, 311, 313, 320, 345, 404, 405, 407, 411, 412, 413, 489-4, 494. II, 41, 90, 99, 112, 224-3, 341, 345, 420, 431, 574-6, 578, 591, 593-7.  
 Brouillard, 35-3 (Seine-et-Oise, canton de Poissy, commune de Verneuil).  
 Bruyères-le-Châtel, 250-3 (Seine-et-Oise, canton d'Arpajon).  
 BUCORNU (Jean de), II, 310.  
 BUCY (Simon de), II, 54-8, 56-1.  
 Bules, 292-6 (auj. Bulles, Oise, canton de Clermont).  
 BUQUET, affaire des, II, 460.  
 BUREAUX, arrêt des, II, 465.  
 Bures, 67-4, 312-4 (Seine-et-Oise, canton de Palaiseau).

**C**

cabaretiers, II, 578, 584.  
 cachet, v. lettres de cachet.  
 Caen, 365-4, 441-2, 447-1, 453-1 (Calvados).  
 Calais, coutume de, 65-2. II, 342 (Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne-sur-Mer).  
 calumnia, II, 152, 153-1, 154, 164, 165.  
 Canada, 65-3.  
 CANARD (Jean), avocat au Parlement, II, 171-3, 214-2, 289-7, 376-2, 403-1.  
 CANAYE, avocat au Parlement, 111-6.  
 canonistes, II, 4, 258, v. droit canonique.  
 capacité, 172-1.  
 Capétiens, 243.  
 capiones (mortis causa), 331.  
 capitulaires, de 864, 246-1; — de Quierzy-sur-Oise, 230.  
 Carcassonne, 187-5. (Aude); — sénéchaussée de, 72-3.  
 cardinaux, II, 395.  
 Carmes, 434-1.  
 Carolingiens, 1, 5, 29, 31, 228-229, 246-1.  
 carrière, 394-2. II, 4-6.

carta, II, 7, 11, v. tradition per cartam.  
 cartulaires, 69-2, 70-71.  
 cas fortuit, II, 517-3; — périlleux, II, 495, v. cas de péril; — privilégié, II, 542-2; — royaux, II, 100-101.  
 cas de péril, II, 135-138, v. cas périlleux.  
 catallum, 217.  
 cateux, 206-5.  
 Catonnet, 87-5.  
 CAUDEBEC (M<sup>e</sup> Jean de), II, 377-4.  
 cause, II, 534-8.  
 cautèles, II, 335.  
 cautio juratoria, II, 520-4.  
 caution, 131, 183, 184, 185, 196, 273, 300, 389, 408. II, 108, 198, 205, 254, 255-2, 279, 284, 292, 297, 398-3, 406-5, 413, 452-3, 453-1, 499, 501, 509, 519, 540-4-5, 546-5, 554, 555-556, 559-560, 561, 562-563, 572, 583, 590, 592, v. fidéjusseurs, plèges, plévine.  
 Caux, bailliage de, 31-6.  
 cave, II, 123, 125-1.  
 cédule, 83-7.  
 cédules privées, II, 535-536, 553, 578, 579, 580.  
 cens seigneurial, 16, 20-3, 54-4, 127, 131, 134, 147-2, 209, 219-220, 253, 277, 298, 360, 379-393, 403-410, 420, 431-432, 434, 436, 439, 440, 441-2, 442, 444, 448, 451, 452-453, 482. II, 90, 91, 92-93, 477, 570, 575, 597, v. amende pour cens non payé, censier, fons de terre, indivisibilité.  
 cens et rentes, 24, 52-53, 55, 71, 131-132, 188-5, 373-377, 385, 395, 401, 403, 441-485. II, 1, 20-21, 185, 532, 570-571, v. censiers, rentes, surcens.  
 censier (registre des cens), 78-4, v. livres fonciers, St Merry.  
 censiers, 78-4, 458-479, 480-483. II, 544, 561-1, 566-1, 569-7-8, v. saisine du censier.  
 censiva, 380-3, 445-2.  
 censive, 25-4, 57, 67-4, 78-4, 122-2, 127, 129-2, 160, 164, 182, 215-217, 218, 268, 278-5, 283-1, 284, 285, 288, 301-1, 337-338, 364-419, 420, 423, 425, 428, 431, 437, 438, 439, 443, 484. II, 1, 10-11, 12, 15, 18, 23, 24,



- 25, 29, 33, 36-37, 39, 40-6, 142, 144, 399-4, 400, 448, 517, 541, v. accensement, adages cens sur cens ne vaut, il ne prend saisine qui ne veut, nulle terre sans seigneur, tel cens tel relief, aliénation des censives, *ascensacio*, bail à cens, cens seigneurial, censier, *census*, démembrement, hérédité, jeu de censive, propriété roturière, retrait censuel, rotures, St Cloud, St Eloi, St Gervais, St Merry, saisie censuelle, saisine (droit de), saisine en censive, tenures roturières, vente de la censive, ventes.
- censive du roi, 131, 435. II, 460.
- censives communes, 375, 385.
- census*, 365, v. *incrementum census*; — *augmentatus*, 375-2, 380, 382-3, 431-5, 449; — *capitalis*, v. chef-cens; — *communes*, v. censives communes; — *superexcrecens*, 380.
- Cernay-la-Ville**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse).
- CERNAY** (Jean de), 435-4.
- certificateurs des criées, II, 596-5.
- cession de biens, 154. II, 340, 555-8, 557, 562, 563-564, 592, v. abandonnement, lettres de chancellerie.
- cession de créance, II, 538, 574-575.
- Chaignay**, II, 355-3 (Côte-d'Or, canton d'Is-sur-Tille).
- Chaillot**, 138-3, 385-7.
- Chailly-Longjumeau**, 252-5 (auj. Chilly-Mazarin, Seine-et-Oise, canton de Longjumeau), v. Chilly.
- chaînes, II, 351.
- CHALLI** (Raoul de), 372-5.
- CHALO** (Eudes de), 137-7.
- chambellage, droit de, 266-267, 311.
- chambellan, 253, 266-7-8, 268-1.
- Chambly**, 275-3 (Oise, canton de Neuilly-en-Thelle).
- CHAMBLY** (Pierre de), 247-6.
- Chambre des Comptes, 31-6, 37-4, 71-3, 223, 244-245, 248, 249, 266, 268-1, 275-6, 277, 281-3, 437, 480-4. II, 413-1, v. transcrits de la Chambre des Comptes.
- Chambre du Trésor, II, 338-7.
- chambrier, 46-1-2-5, 409-3.
- Champagne**, 15, 31, 62, 82-6, 99-2, 121-2, 125, 132-3, 143, 162-3, 168-3, 175, 371-5. II, 94-2, 180-2, 214-2-3, 217, 230-1, 234, 238-3, 261, 290-2, 291, 293, 295-4, 303-4, 329-1, 334-8, 467, 493; — bourgeois de, 175-2; — comté de, 33-5; — coutume de, 6, 26-4, 32, 34. II, 330; — serfs de, 136-7, 148, v. Foires de Champagne, *usus et consuetudines Campanie*.
- champart, 16, 26-3, 54-4, 127, 134, 147, 217-3, 338, 364, 367-7, 373-4, 379, 392-1, 420-424, 531, v. amende pour champart emporté, Froidmantel, terrage.
- Champeaux**, fossé de, 375-2.
- champis, II, 396-1.
- Champigny-sur-Marne**, 499. II, 492-1 (Seine, canton de Charenton-le-Pont).
- Champlan**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).
- Champmoteux**, 61 (Seine-et-Oise, canton de Milly).
- Champs-sur-Marne**, 27-4, 499 (Seine-et-Marne, canton de Lagny).
- chancelier, II, 97, 98.
- chancellerie, v. Grande Chancellerie, lettres de chancellerie.
- change, II, 534-7.
- chanoines, v. chapitres, Vernon; — réguliers, II, 395.
- chantelage, 383-2.
- Chantereine**, II, 155-1 (moulin près de Corbeil, Seine-et-Oise).
- chapel de roses, II, 429.
- chapelle, 207; — de Braque, 480-1; — des Pointlasnes, 384-2.
- chapitres, v. chanoines, Chartres, Mâcon, Notre-Dame-de-Paris, St Honoré, St Mathurin, St Thomas.
- chapon, v. vol du chapon.
- Charenton**, bailli de, 43-5 (Seine, arrondissement de Sceaux).
- charges réelles, 170, 180, 184. II, 89, 91, 98-99, 194, 228, 232, 233, 280, 298, 358, 413-6, 416-3, 417, 462, 502-8, 525, 541-4, 550-1, 571-2, 597, v. cens et rentes, hypothèques, rentes, servitudes, usufruit.
- CHARLES MARTEL**, 228.



CHARLES IV, II, 190-2.

CHARLES V, 54.

CHARLES VI, 55. II, 494, 545-5.

CHARLES VII, 56-57, 400, 481-5-6.

CHARLES VIII, 105. II, 121-2.

**Charleville**, 65-2 (Ardennes, arrondissement de Mézières).

charpentiers, 86-1, 133-1; — jurés, 480-4. II, 136-137, 270-7, 414-6.

**Chars-en-Vexin**, 299-2 (Seine-et-Oise, canton de Marines).

charte privée, 159.

chartes, d'avouerie, 14, 69-71; — de commune, 18, 69; — de privilèges, 15, v. Laon, Lorris.

CHARTIER (Mathieu), conseiller au Parlement, 110.

**Chartres**, 32, 136-7, 148, 217, 304, 330-4, 357, 384-3, 395-4, 410-7, 423-4. II, 10-3, 199-6, 278-4, 307, 309-1-4, 371-1, 408-2, 419 (Eure-et-Loir); — bailli de, 91-5, 94-2, 434-4; chapitre de, 91-5, 94, 434-4; — comte de, II, 307-7; — comté de, 4, 13, 31-32; — diocèse de, II, 290-2, 293; — pays de, 32, 35-2, 62. II, 470, 477-1, 494-8, v. *usus et consuetudines Carnotenses*.

CHARTRES (Jean de), II, 546-3; — (Nicolas de), 102-103.

chassemarées, II, 548-7.

CHASSENEUZ, II, 240-5.

château, 5-3, 7, 8, 14, 47-3, 207, 231, 246-247, 248, 249, 252, v. Château-fort, Chevreuse, Corbeil, Etampes, garde du château, Gometz, Gonesse, Gournay-sur-Marne, La Ferté-Aleps, Le Tremblay, Livry, Louvre, Marly, Montfort-l'Amaury, Montjay, Montlhéry, Montmorency, Paris, Poissy, Rochefort, St-Denis, St-Léger, Thoury-en-Beauce, Tournan.

**Châteaufort**, II, 312 (Seine-et-Oise, canton de Palaiseau); — château de, 247; — châtellenie de, 39, 47-1-4, 249, 250. II, 172, 312; — prévôt de, II, 535-1; — prévôté de 39, 47-4, 48-1, 111-5.

CHATEAUFORT (Adam de), II, 492-6.

**Châteauneuf-en-Thimerais**, 304 (Eure-et-Loir, arrondissement de Dreux).  
châtelains, 5, 10-2, 11-1, 13, 26, 246, 249, 252-6, 264, 313, 531-7,

v. Chevreuse, Corbeil, La Queue-en-Brie, Paris.

Châtelet, v. Orléans, Paris.

châtellenies, 25-3, 26-2, 39-6-7, 42, 46-5, 47-48, 109, 233-4, 245-1, 249-251, 269, v. Beaumont, Beaurain, Bray-sur-Seine, Châteaufort, Chevreuse, Conflans-Sté Honorine, Corbeil, Crécy-en-Brie, Dourdan, Etampes, Gallardon, Gometz, Gonesse, Gournay-sur-Marne, La Ferté Aleps, La Queue-en-Brie, Lille, Livry, Luzarches, Magny-l'Essart, Maule, Maulevrier, Maurepas, Melun, Montjay, Montlhéry, Montmorency, Neauphle, Nogent, Paris, Poissy, Rochefort, Rueil, Saris, Torcy, Tournan.

**Châtenay**, 499 (Seine, canton de Sceaux).

**Châtenay-en-France**, 30-2, 499 (Seine-et-Oise, canton d'Ecouen); — justice de, 101.

CHATENAY (Etienne de), 445-1.

CHATILLON (Gaucher de), 17-2.

CHATOU, avocat, 87-5.

CHAULNES (Jean de), 67-4, 312-4.

**Chaumont-en-Bassigny**, II, 266-3, (Haute-Marne).

**Chaumont-en-Vexin**, 328 (Oise, arrondissement de Beauvais).

CHAUMONT (Hugues de), II, 308.

CHAVILLE (Raoul de), II, 152.

chef-cens, 220, 375-2, 381-384, 391, 401-4, 402, 403-406, 431, 447, 448, 449, 452-453, 458, 470-5, v. cens seigneurial, imprescriptibilité.

**Chelles**, abbaye de, 6-4; — commune de, 18-6; — prévôté de, 82 (Seine-et-Marne, canton de Lagny).

cheminée, II, 131, 133.

**Chennevières-sur-Marne**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger).

**Chenou**, II, 77-1 (Seine-et-Marne, canton de Château-Landon).

cheptels, 208, 211, v. bail à cheptel.

CHETEINVILLE (Jean de), II, 522-1.

chevage, 135-136.

cheval de service, 258-3, 260-261, 310-4.

chevaliers, 5, 122-123, 154, 172-1-3, 182-2, 187-1, 233, 243, 248-5, 251-4,



- 260, 299. II, 158-1, v. fiefs de chevalier, Montlhéry, St Jean de Jérusalem; — jurés, 299; — du St Esprit, II, 352-1.
- chevauchée, 259.
- Chevilly**, hommes de, 360; — serfs de, 137-3-4, 147-1-3 (Seine, canton de Villejuif).
- CHEVILLY** (Mathieu de), clerc, II, 492-6.
- Chevreuse**, 499. II, 173-2, 176-5 (Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet); — bailli de, 45; — château de, 247; — châtelain de, 249-1; — châtellenie de, 250-7; — prévôt de, 43-5; — seigneurs de, 10-2, 14-3-4, 234-1, 246-5, 250-7. II, 189-190.
- CHEVREUSE** (Guy de), 165, 287-1; — (Hervé de), II, 306-5, 309, 492-6.
- Chilly**, prévôté de, 39 (auj. Chilly-Mazarin, Seine-et-Oise, canton de Longjumeau), v. Chailly-Longjumeau.
- chirurgiens. II, 577.
- Choisy**, prévôt de, II, 537-1 (Choisy-au-Bac, Oise, canton de Compiègne?).
- Choisy-en-Brie**, serfs de, 148-1 (Seine-et-Marne, canton de La Ferté-Gaucher).
- CHOPPIN**, 80-3-4, 96-1, 111-6, 116, 331, 408. II, 67-1.
- chose jugée, II, 449-4.
- choses cachées, v. imprescriptibilité; — corporelles et incorporelles, 201-202, 203-1. II, 4; — furtives, v. imprescriptibilité.
- CIRIUS** (*Joannes*), auteur d'un traité sur l'ainesse, 346-4.
- civitates*, 29.
- CLACY** (Dreux de), 144-1, 359.
- Clamart**, 242-5. II, 152, 168 (Seine, canton de Sceaux).
- CLAMART** (Jean de), II, 7.
- classes, 7, 9, 17-18, 119, 346, 358.
- clercs, 127, 140-141, 213-1, 372. II, 98-2-3, 100, 542-2, 555-5, v. clergé, gens d'Eglise; — des criées au Châtelet, II, 568-2; — de l'Ecritoire, II, 137; — des fiefs de St-Denis, 245-3; — du prévôt de Paris, 83.
- clergé, 119, 137, 140-141, 146, 265-8. II, 294, 504, v. clercs, gens d'Eglise.
- Clermont-en-Auvergne**, II, 93-2 (Puy-de-Dôme).
- Clermont-en-Beauvaisis**, coutume de, 75, 100-6, 106-1, 297-7, 411. II, 293, 448-4, 470; — évêque de, 76 (Oise).
- clés, v. tradition des clés.
- clientèle, 309.
- cloaques, II, 135-4.
- clôture, II, 122, 131, 132, 134-135.
- Cluny**, abbaye de, II, 267, 427-3 (Saône-et-Loire, arrondissement de Mâcon).
- COCHET** (Jean), bourgeois de Paris, II, 424-4.
- COCHIN**, II, 599.
- Code civil, 211-212, II, 127, 228-4.
- collaboratio*, II, 185, 199-6, 224, 257.
- collatéraux, II, 384-394, 402, 423-424, 437-438, 439, 440-446, 450.
- collatio descenditium*, II, 375-2; — *emancipati*, II, 375-2.
- collèges, 425-1, 438-5; — de Laon, 76-1-3-6; — du cardinal Lemoine, 371-5; — Louis-le-Grand, 76-2.
- colliberts, 134-7.
- colombier, 349, 363-4.
- COLONNA** (Jean de), 76.
- colons, 133.
- Combs-la-Ville**, 231-2 (Seine-et-Marne, canton de Brie-Comte-Robert).
- comitatus*, 228-2.
- command, déclaration de, 326-8.
- commande, II, 550-4, 557-6.
- commandement, II, 588, 591, 594.
- commendati*, 128, 134-2, 141.
- commendatio*, 141, 228-229, 268.
- commerçants, II, 243-1, v. femme marchande, marchands.
- commerce, II, 103-3, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 116, 118, 119, 200, 586, 600.
- Commercy**, 81 (Meuse).
- commise, 216, 257, 258, 269-270, 272, 277-4, 321, 339, 340, 342, 382, 386-387, 390-391, 403, 408, 422, 429, 435, 436, 448, 469. II, 29, 99, 235.
- commissaires nommés par le juge, 319, 320, 407. II, 59, 60-1, 414, 561, 598.



- commissaires royaux, 237-2. II, 552-6; — pour la rédaction des coutumes, 105, 107-114, 177-178, 414, 417, 488. II, 37, 246, 282, 296, 420, 422, 436, 463, 470, 506, 507-2.
- commissaires aux saisies réelles, 342, II, 595-596, 599.
- commun profit, II, 78.
- communauté conjugale, 202, 207-2, 210-211, 212, 214-215, 293-294, 333, 484. II, 98, 101, 139, 159-170, 176-177, 178-265, 267, 269, 286, 287, 340, 348, 371, 380-5, 403, v. adages *uzor non est proprie socia...*, le mari se devait relever trois fois..., ameublement, apport, bénéfice d'émolument, conquête de communauté, forfait de communauté, partage de la communauté conjugale, propres de communauté, réalisation, récompenses, renonciation à la communauté, reprise.
- communauté continuée, 188-189, II, 172-177, 213, 261-265, 383.
- communauté familiale, 79-3, 152, 158, 189, 306-1. II, 139, 145-151, 160-161, 163, 169-170, 171-177, 179, 180, 182, 190, 213, 214, 215, 222-223, 258, 261-3, 303, 367, 369-371, 372-4, 375, 376, 378-1, 398, 402, 403, 407, 415, 423, v. partage de la communauté familiale.
- communauté universelle, II, 227-228.
- communauté de meubles et acquêts, 151-1. II, 148-149, 170, 228-4; — d'héritiers, II, 147, 174, 414.
- communautés serviles, 142-5; — taises, 155, 164-3, 186. II, 148-149, 171-172, 261-2, 262, 263.
- communautés d'habitants, 112, 360. II, 92, 120.
- communes, 17-18. II, 73-6, v. Chelles, Etampes, Meaux, Orléans, Poissy, St-Léger, Tournan, Triel, Vexin français.
- co-mourants, II, 447-8.
- compagnie, v. communauté conjugale, familiale, taise.
- Compans**, 27-4, 499 (Seine-et-Marne, canton de Claye).
- compensation, II, 539-10, 550-4, 575.
- Compiègne**, II, 50-4 (Oise); — prévôt de, II, 537-1.
- complainte en cas de saisine et de nouvelleté, II, 25-26, 33, 40, 48-7, 53-55, 56-61, 63, 64-65, 67-72, 135, 276, 403-404, 405, 406, 413, 448, 510-5, v. action en nouvelleté, nouvelleté.
- complant, v. bail à complant.
- compositions, II, 156-157.
- comptables royaux, II, 410.
- comptes de tutelle, 79-3, 171, 173, 181, 183, 191, 192, 193, 196, 199-3, v. reliquats de compte.
- computation, II, 393, 435, 440, v. parenté.
- comtes, v. Beaumont, Bouchard, Corbeil, Dammartin, Eudes, Flandre, Foix, Foulques, Hilduin, Paris, Roucy, Sancerre, Savoie, Toulouse, Valois.
- comtés, indivisibilité des, 233-5, v. Blois, Champagne, Chartres, Corbeil, Gâtinais, Mantes et Meulan, Melun, Meulan, Montfort-l'Amaury, Paris, Sens, Troyes.
- Conches**, 91-5 (Eure, arrondissement d'Evreux).
- conciles, de Latran, II, 92-8; — de Paris de 837, 358; — de Trente, 158. II, 226, 428, 436, 508.
- concordat, II, 552.
- concubinage, 138.
- concubins, II, 234, 482, 485, 494-2, 505.
- condition, II, 489-2.
- condition des personnes, II, 139, v. état des personnes.
- condition des terres, 11, 12, 26, 70, 121, 124-6, 371-372, 426-427.
- confesseur, II, 505.
- confession en justice, II, 536.
- confiscation, 39-6, 141-4, 213-1, 274-3, 321, 340, 425, 429, 435, 439, 460-1. II, 3, 22-2, 26, 29, 96-102, 182-1, 189-191, 193-2, 194-195, 210, 235-236, 237, 258, 275, 340, 426, 446, 524-7, 539, 541, 549, 550, 569-7, 571-2.
- Conflans-Sainte-Honorine**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Poissy); — châtellenie de, 250-7; — travers de, 431-1, 464-1. II, 13-4.
- conflits de juridiction, 426-3.



- conforte-main, v. lettres de chancellerie.
- confrérie, v. Notre-Dame-de-Paris.
- confusion, 484-1. II, 185, 272-4, 418-1, 452, 539-10.
- conjoint noble, v. préciput; — survivant, II, 397, 420, 439-440, 447.
- conquêts, de communauté, 142-8, 265-1, 294, 304-305, 333. II, 156, 167-169, 182, 184-193, 196, 210, 212, 213-3, 216, 218-221, 223, 228-232, 233-235, 252, 253, 257, 258, 264, 268, 273, 280, 281, 288-1, 294, 295, 300-301, 386, 432, 583-2; — de succession, II, 306-307, v. acquêts.
- consecratio*, 435-6.
- conseil, devoir de, 258-3.
- Conseil à un ami, 73-74.
- conseil de famille, 188-5, 191-192, 193, 195, 197. II, 197, 199, 370, 371, 454, 455.
- conseil du prévôt de Paris, 83, 85.
- Conseil du roi, 236, 268-1. II, 579-11.
- consentements familiaux, II, 151-159, 197, 303, 304-305, 309-5, 319-320, 354.
- conservateur des hypothèques, II, 600.
- conservatisme des praticiens, 58.
- considérations aristocratiques, 158-159, 300-301, 307, 308-309, 352. II, 232, 286, 421, 425, 473.
- consignations, v. receveur des consignations.
- consolidation des droits réels, II, 127, 333-1; — des fiefs, 252, 315. II, 230-2.
- CONSTANCE, 441-1. II, 267.
- constitut, clause de, II, 296, 488.
- Constitutions du Châtelet, 50, 74-2, 77, 216, 237, 305-306. II, 104, 325, 355, 385.
- constructions, hauteur des, II, 5.
- consuetudines* (au sens de redevances), 9-11, 25, 144-1, 147; — *malae*, 358, v. coutumes, *Francia*.
- consuetudo aliarum censualium*, 25-3; — *ecclesiarum Parisiensium*, 25-4; — *patrie*, 25-1, 82, 137-7; — *terrae*, 25-1, 130-2. II, 306, v. coutume, *Francia*, St-Cloud.
- Conti, fief de, 292-6 (Somme, arrondissement d'Amiens).
- continuation de la personne du défunt, II, 416, 418, 462.
- contrainte par corps, II, 200-5, 542, 549, 550, 559, 560, 582, v. exécution sur la personne, prison pour dettes.
- contrat de mariage, 355. II, 225-226, 270-4, 279, 295, 298, 371, 373, 375, 376, 378, 388, 421, 429, 434-435, 490-491, v. conventions matrimoniales.
- contrats, II, 44, 516, 533-535, 536, 579-11; — commutatifs et usuraires, 484; — synallagmatiques, 487; — entre époux, II, 289.
- contre-plège, 464, 474. II, 323-7, 528-529, 542, 543.
- contumace, II, 100.
- convention, 26, 69, 308. II, 581.
- conventions matrimoniales, II, 178-179, 181-182, 218, 225-226, 247-248, 256, 268, 270, 278, 279, 286, 289, v. contrat de mariage, immutabilité.
- convivae regis*, 228.
- COQUATRIX, 253-2. II, 411-3; — Gefroy, II, 173, 410.
- COQUILLE (Guy), 65-6. II, 114-5, 240, 245-9, 470.
- Corbeil, 142-2, 262-3, 367, 370-5, 425-3, 499. II, 155-1, 556, 567-2 (Seine-et-Oise); — assises de, II, 374-1; — château de, 249; — châtelain de, 10-2; — châtellenie de, 25-3, 39, 47-1, 248-5, 249, 250, 414. II, 374-1; — comte de, 37, 245-5; — comté de, 5; — coutumes de, 107-5, 204-1; — prévôt de, II, 374-1; — prévôté de, 39, 47, 48-1, 111-5, 414; — vicomtes de, 38; — Ste-Marie de, 429-3; — St-Spire de, 372-3, 383-2, 385-7. II, 268, 310, v. Bouchard, comte de Corbeil.
- CORMEILLES (Philippe de), II, 492-6.
- corporations, 18-19, 77, 425-1. II, 92, 110, v. corps de métiers.
- corps de métiers, 19-4, v. corporations.
- correction, droit de, 152-4, 159. II, 183-2.
- corvées, 16, 127-5, 135-3, 147, 360-12, 377. II, 92.
- cote morte, II, 426-5.
- côté et ligne, II, 343-3, 392, 442-446, v. coutumes de côté et ligne, ligne.



- Coucy, sire de, 13, 147-8.
- Coulommiers-en-Brie**, 143-2 (Seine-et-Marne).
- coupe des bois, 169, 298-299, 316, 335. II, 251, 277, 352.
- cour de justice, v. Gournay-sur-Marne, record de cour.
- Cour des pairs, 275-1. II, 15, 414-6.
- Cour du roi, 40-41, 43, 85. II, 531.
- cours communes, II, 135.
- Courcelles**, 470-7 (près Paris).
- COURCELLES** (Beaudouin de), II, 164.
- Courdimanche**, 34, 499 (Seine-et-Oise, canton de Milly).
- couronne, v. imprescriptibilité.
- COURTELIERS** ou **COURTILLIERS**, arrêt des, II, 431, 443-3.
- Courtenay**, 34-5 (Loiret, arrondissement de Montargis).
- COURTOIS**, les mineurs, 190-4.
- courtoisie d'Angleterre, II, 266-4.
- Courville**, 35-2 (Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres).
- Costume de Veulguessin, 235-236, 290.
- Coutances**, II, 50-4 (Manche); — bail-liage de, 31-6.
- coutume, 25, 33, 42, 49, 82-86, 241, 244-2. II, 49, 56, 225, 290, 304, 305, 320-321, 332, 345, 368, 404, 410, 411, 421, 423, 435, 452-1, 545, 575-9, 577, 594, v. Anjou, Auvergne, befeh, Berry, Bourgogne, Bretagne, Calais, Champagne, Clermont-en-Beauvaisis, Dourdan, Etampes, Flandre, Gâtinais, La Bassée, Lorris, Mantes, Mantes et Meulan, Meaux, Melun, Montargis, Nevers, Nivernais, Normandie, Orléanais, Orléans, Paris, privilège, St-Cloud, Senlis, Sens, Somme, Touraine, Troyes.
- coutume confessée, 85-86; — générale, 64, 69, 107; — mauvaise, 144-1.
- coutume de la prévôté de Paris, 37-2, 41-2, 43, 237. II, 399-4; — de la prévôté et vicomté de Paris, 37-42, 48-49, 50, 58, 60, 63, 105 et *passim*; — de la vicomté de Paris, 187-5, 236-237; — de la ville de Paris, 27-5, 238-7. II, 389, 556-10; — de la ville et vicomté de Paris, 37-1. II, 420-3.
- coutume des fiefs, 254-5, 273-5; — des nobles, 254-5; — du pays, II, 567-1-2; — d'une seigneurie, 25-6, 26.
- coutumes (dans le sens de taxes), 370-5, 375-2, v. *consuetudines*.
- coutumes, 32, 49, 78-5, 104-105. II, 48, v. Barcelone, Beauvaisis, Corbeil, Flandre, France, Poitou, Meulan, Montfort-l'Amaury, Montmorency, Nord, Ouest, Poitou, publication, rédaction, réformation, Tournan, Vexin.
- coutumes, conflits de, II, 225-7; — franques, 2, v. droit franc; — locales, 26, 107-5, 109-5, 203-2. II, 402-4, v. usages locaux; — notoires, 50-51, 82-90, 97-98. II, 358, v. notoriété.
- Coutumes notoires du Châtelet de Paris, 88-90. II, 25, 313, 314, 556.
- coutumes prouvées en turbe, 50-51, 84-86, 88, 104, 170-6, 264, 288, 301-5, 470-1. II, 358-359, 409.
- coutumes souchères, II, 343-3-4, 392-1, 394, 431, 443-1, 445-10, 446; — de côté et ligne. II, 392-1, 394, 445, 446; — d'égalité simple, de pré-ciput et d'égalité absolue, II, 424.
- Coutumes de France du temps de Charles VII, 89-90, 98.
- Coutumes de Simon de Montfort, 28-1, 72, 143, 369, 396, 397, 408. II, 308.
- coutumes de simple côté, II, 392-1, 394, 445-446.
- coutumier (au sens de *consuetudinarius*), 87, 175.
- coutumier (au sens de livre de coutume), 36, 69, 73-76, 104, v. Touraine-Anjou, coutumier de.
- Coutumier de Châtelet, 105-2, 106, 109, 310.
- couvents, v. Montargis, Nogent, Orléans.
- crainte, II, 553-3.
- CRAON** (Pierre de), II, 203-8.
- créances, 205, 457. II, 98-99, 102, 416, 574-6; — du roi, II, 549-550, 552, 554, 561-7, 562-1, 564-4, v. fisc.
- créanciers, II, 192, 195, 456-457, 458, 461, 482, 587, 589-590, 599; — chirographaires, II, 543, 598; — gagistes, II, 68, 591-2; — hypothécaires, v. hypothèque; — privilégiés, v. privilèges.



**Crécy-en-Brie**, (Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux) ; châtellenie de, 250-2; — seigneur de, 16.

crédit, réel et personnel, 55.

**Creil**, 350-4 (Oise, arrondissement de Senlis).

**CRESPIN** (Gilon), II, 199-6, 290-2.

**Créteil**, II, 160 (Seine, canton de Charenton-le-Pont).

crées d'immeubles, 213, 288, 460, 470, 472-473, 476-1, 478-479, 481, 493, 494-4, 495, 497. II, 26, 29, 33-1, 40, 274, 282, 356-3, 549-8, 565-6, 566, 567-572, 596, 597, v. clercs des criées, décret, saisie réelle, subhastations.

crées de rentes, 482, 484-2, 495.

crées en vertu du privilège aux bourgeois, 131, 460-3, 468-470, 472, 475-5, 477-2, 478, 494-495. II, 571-1-2.

crieur juré, II, 568.

**Crive**, 499 (peut-être Cruye, partie de la forêt de St-Germain).

crois de cens, 375, 377-1, 380, 382, 385, 401-4, 403-4, 446, 448-5, 449, 453, 458, 463-4.

croisades, 18. II, 78, 155-1, 164, 478, 524.

croisés, II, 588-2.

croix (pour annoncer les criées), 482.

**Crone**, 146-6 (auj. Crosnes, Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger).

**CUJAS**, II, 406, 449.

culture, frais de, 298, 316, 335, 364, 421.

**Culture-Ste-Catherine** 375-4, 404.

cumul, v. lettres de chancellerie.

curatelle, v. tutelle.

curateur, 154-5, 155-4, 157, 184. II, 199, 207, 227, v. tuteur; — aux biens confisqués, II, 102; — aux biens vacants, 341, 470-7, 479, 583, v. succession vacante; — aux causes II, 356-3.

curé, II, 494-8-9, 505, 506-507.

*custodia*, 166-7-8, 189-3.

## D

**DAGUESSEAU**, 426-1.

**Dammartin-en-Goële**, 33 (Seine-et-

Marne, arrondissement de Meaux); — Augustins de, 501; — comte de, 10-2. II, 64.

**DAMMARTIN** (Jeanne de), II, 292.

*damnum infectum*, II, 138.

damoiseaux, 251-4.

**Dampierre**, 10-2 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse).

**DARS** (Me Dreue), II, 568-2.

date certaine, II, 21, 27, 42-3.

dation en paiement, 415. II, 10, 340.

débiteurs forains, 1-1, 19-2, 130-131, 132-4. II, 545-546.

*debilis*, v. lettres de chancellerie.

déception, II, 334, v. lésion, lettres de chancellerie.

déclaration du 29 avril 1639, II, 588-2, v. édits, ordonnances.

déconfiture, II, 550-4, 552, 556-557, 590-591, 593.

décret, 109, 343, 384, 391, 393, 416, 418-419, 479 1, 494-4. II, 11-4, 22, 342-343, 452, 541, 565, 568-570, 596-598, v. criées d'immeubles, vente forcée; — volontaire, 419. II, 16, 86-9, 571-572, 573-6, 582, 599-600.

défaut, II, 60-4.

défrichements, 16-17, 20, 22, 128-129, 145, 149, 365, 366, 373. II, 146, v. essarts.

déguerpissement, 390-391, 392, 406, 418-419, 461-462, 463-465, 470, 472, 474, 485, 490, 492-2, 493-2, 494, 495, 496-498. II, 340, 583-5.

délai, v. nuits.

délaissement, 392-5, 469-2, 474-1, 492-2, 497. II, 340, 583.

délégation, II, 535-4, 538 539, 574-3.

délits, 125, 152, 154, 156. II, 201-202, 203, 237, 542.

demande de chose emblée, II, 105-4, 106, 108-4, 109-4.

demandes incidentes, II, 576-1.

démembrement de propriété, 255-256, 364, 483; — des censives, 372-6. II, 146; — des fiefs, 239, 241-243, 251, 260, 278, 283-289, 336-344, 345-4, 467-2. II, 28, 145.

démission de foi, 279-9, 280, 281, 282-283, 313, 323, 338, 397. II, 38-39.



- déni de justice, 257.  
 denier à Dieu, II, 518, 559, 568.  
 deniers d'entrée, 285-7.  
 DENISART, 64-2. II, 233.  
 dénombrement, 54-4, 71-3, 245-2, 284, 320, 340, v. aveu et dénombrement.  
 dénonciation de nouvel œuvre, II, 55, 64-65, 67, 135.  
 denrées, vendeurs de, II, 548-549, 552, 561-7, 585-3; — fournitures de, II, 577, 588, 590.  
 dépens, II, 591.  
 dépôt, II, 99-2, 106, 117, 118, 119-1, 203-6, 510-4, 550-4, 552, 557-6, 564, 575, 591.  
 DES MOULINS (Oudard). II, 171-3, 212-4, 384-1.  
 désaveu, 143, 145-1, 256-257, 270, 272, 277, 321, 340, 387.  
 descendants, II, 382-383, 402, 436-437.  
 descendue, II, 382.  
 deshérence, 39-6, 213, 252, 269, 307-7, 382-2, 425, 429, 435. II, 220-1, 317, 387, 390-391, 395-6, 396-398, 408-409, 410, 446, 447-6, 502-4.  
 despié de fief, 242-1, 338-2, 345-4.  
 dessaisine, v. nouvelle dessaisine.  
 dessaisine-saisine, 214, 221, 223, 282, 313, 323-324, 396, 410-412, 490-1. II, 8-15, 18-3, 20, 24-25, 30-33, 43-44, 478, 486, 488, v. dessaisissement, devest-vest, ensaisinement.  
 dessaisissement, II, 476-477, 480-481, 487, 498, v. dessaisine-saisine, *verpire*.  
 destination, immeubles par, 204, 207-208; — du père de famille, II, 125-127.  
 détention, II, 49, 68.  
 dettes, 168-170, 175, 180, 183-185. II, 98-99, 101-102, 167, 169, 280, 489, 492, 497, 501-3, 502-2, 503, 509-6, 511-8, 514, v. rapport de dettes, remise de dette, séparation de dettes; — charge des meubles, 171, 179, 184-185, 212-213, 215. II, 181, 209, 232, 297, 417-418, 511, 531, 594.  
 dettes délictuelles, II, 417; — héréditaires, 353. II, 232, 280, 319, 358-359, 362, 364, 410, 411, 416-420, 446, 451, 452, 454, 462-465; — mobilières et successives II 181, 233, 246; — personnelles, II, 417, 463; — réelles, v. charges réelles.  
 dettes de communauté, II, 180-181, 190-6, 209-210, 212-213, 218, 221-222, 227-228, 232-233, 245, 248, 252, 254-255, 271, 279, 292, 297-298; — de grain, II, 587.  
 Deuil, 220-3 (Seine-et-Oise, canton de Montmorency).  
 deuil de la veuve, II, 247.  
 devest-vest, 221. II, 22-3, v. dessaisine-saisine.  
 dévolution successorale, II, 368, 379, 381-398, 430, 435-447.  
 Digeste neuf, II, 500-2.  
 dîme, 26, 136, 147, 219-4, 220-3, 253, 262, 421, 422, 427-6, 452-1. II, 14, 32, 48, 68, 92, 268, 307-1, 524, 564-7, v. imprescriptibilité, Les Loges, Louvres, retrait des dîmes.  
 dîmes inféodées, 432. II, 13-14, 321-1, 338.  
*dimissa*, II, 492-1.  
 diocèse, II, 78-1, 79-2, 85-3, 325-4, v. Beauvais, Chartres, Paris.  
 directe seigneuriale, 224, 225, 310-1, 311. II, 48-7, v. imprescriptibilité; — universelle du roi. 223.  
 discussion, v. bénéfice de discussion.  
 DISOME (Jacques), avocat, 488-3.  
 distinction des biens, 114, 201-217, v. biens corporels et incorporels, biens féodaux et non féodaux.  
 distribution, 210.  
 Divi Adrian, v. bénéfice de Divi Adrian.  
 division, v. bénéfice de division.  
*divortium quoad thorum*, II, 206.  
 doctrine, 110, 116, 207, 315, 329, 414, 437, 490, 492-493. II, 17, 41, 110, 123, 224, 248, 298, 316, 339, 344, 345, 350, 360, 365, 380-5, 425, 447-8, 450, 490, 581.  
 dol, II, 533-4.  
 domaine direct, du roi, 223-224; — du seigneur, 325, 327, 340, 366-2, 403, 408, 443. II, 230-2, v. domaine éminent, seigneurie directe.  
 domaine éminent, 239, 278, 315, 320, 339, 377, 389-390, 437.  
 domaine proche et retenu, 57-1, 127,



- 129, 335, 365, 420; — royal, 2-5, 13-14, 17-19, 35, 47-48, 123, 133, 172, 201-2, 245-250, 266, 363-1. II, 269, 338, 352-1, 413-1, v. engagement; — utile, 239, 274-275, 309, 314, 315, 321, 377, 403.
- domaines, 7-8, 10-2, 22-24, 56, 128-129, 138, 139-7, 142, 145, 369, 400-401, 423. II, 143, 150-1, — v. régime domanial, Valenton, Vexin.
- DOMAT, 68.
- domestiques, II, 577, 578-1, 590, 593.
- domicile, II, 583-6-8, v. élection de domicile.
- dommages-intérêts, II, 324, 325, 591.
- don manuel, II, 119, 485-8; — mutuel, 45-7, 82-6, 107-6, 109, 454, 479-5. II, 78-1, 247, 283, 287-292, 293-298, 403, 487-2, v. revestissements.
- donatio ante nuptias*, II, 267.
- donation, 27, 141-3, 153-5, 215, 265, 289, 291, 326-8, 329, 330-331, 332, 343, 346, 351, 371, 394, 398, 415, 427, 454, 484. II, 10, 13, 25, 30-32, 43-6, 139, 151-155, 187, 192-1, 193, 199-6, 228, 231, 233-235, 311-314, 322, 328, 335, 341, 361, 363, 365, 377-1-4, 378, 380, 422-425, 431, 454, 455-456, 472, 474, 477-478, 479-491, 492-5, 505, 516, v. acceptation des donations, adage donner et retenir ne vaut, avancement d'hoirie, avantage indirect, irrévocabilité, libéralités, révocation des donations.
- donation outrageuse, II, 377-1, 378-4; — précipitaire, II, 377, 424; — rémunératoire, 398-5, 415-1. II, 168-2, 187, 341, 485-9, 486.
- donation à cause de mort, II, 479-3, 484; — avec réserve d'usufruit, II, 477, 480, 488, 489; — en avancement d'hoirie, II, 272, 375.
- donations entre époux, 45-7, 458. II, 139, 287-301, v. don mutuel; — entre fiancés, II, 287, 288-289, 298; — *post obitum*, II, 478-5; — pour mariage, 153. II, 327, 385, 479, 483, 490.
- dormition des actions, 173, 187-188, v. suspension des actions.
- dos ex marito*, II, 267.
- dot, 155-156, 241, 295, 296-2, 415-2, 454, 458. II, 159-160, 179-6, 181, 236, 256, 268, 274, 375, 429-430.
- dotation des enfants, 159. II, 253-254, 255, 294, 370-378, 380.
- douaire, 27, 28-1, 35-4, 36-4; 80-1, 84-4-5, 209, 265, 271-3, 289-3, 293-294, 299, 327-2, 333, 352, 458, 479-5. II, 2-2, 4, 49, 86-87, 90, 98, 101, 139, 145, 163-2-3, 166-3, 169, 178, 179-1, 187, 188-2, 194, 195, 197, 205, 216, 223, 226, 235, 236, 257, 266-286, 287, 300, 301, 355-357, 359, 464, 477-5, 491, 554-1, 570, 597-8, v. adages au coucher la femme gagne son douaire, jamais mari ne paya douaire, renonciation au douaire.
- douaire coutumier, II, 270-3, 271-273, 274, 276, 278-280, 281, 282-283, 286, 355, 403; — préfix, II, 257, 270-271, 274-275, 276, 278-279, 281, 283, 286, 355, 403, 470, 569-7.
- douaire des enfants, 303, 305, 307, 344-3, 352, 353, 357. II, 101, 163-3, 166, 188-2, 194, 197, 215-8, 216, 256-4, 266, 271-3, 273-4, 274-5, 275, 278, 280-281, 284, 285-288-289, 303-304, 310, 354-360, 365-366, 418, 419-420, 451, 454, 466-473, v. adage nul ne peut être héritier et douairier ensemble.
- douairière, 484. II, 49, 70.
- DOUBLE (Me Martin), II, 494, 502, 545, 547-9.
- double lien, privilège du, 307. II, 389-390, 441-4.
- DOULX-SIRE, 237-2, 502.
- Dourdan**, 35-1. II, 278-6, 469 (Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet); — bailliage de, 48-3, 49-1, 61-62; — châtellenie de, 249-3; — coutume de, 62-63. II, 239-4, 244, 245; — prévôt de, 38, 49-1.
- doynné, v. St-Cloud; — inféodé, 254-1.
- drapiers, 19.
- Dreux, 18-4, 304 (Eure-et-Loir); — pays de, 35-3.
- DREUX, Robert de, 358.
- droit canonique, 82, 120, 151, 158, 213, 454-455, 464, 484, 485, 486, 487. II, 47-1, 60, 78-1, 81, 84-85, 180, 269, 321, 435, 494, 503, 506, v. canonistes.
- droit civil, II, 427, 504; — commun, II, 48-1, 50-4, 59-5, 225-9, 504, 514.



- droit commun coutumier, 75-6, 125, 168, 202, 203, 264-6, 278-1, 310, 415. II, 225-1, 239-4, 243, 253-9, 294, 297, 360, 426, 446, 456-6, 462-4, 463, 505, 590.
- droit coutumier, 2, 56, 59, 60-61, 65-66, 103, 110, 185, 192, 211, 457, 485. II, 90, 159, 216, 293, 323, 356, 377, 416, 425-4, 450, 454, 463, 503, 508, 513, 514, 515.
- droit écrit, 308. II, 123-4, 178, 388-3, 409, 480-6, v. droit romain, pays de droit écrit; — familial, 11-12, 68, 70. II, 4, 139-514; — franc, 305-5, 306. II, 159, 286, 368-1, 391-3, 475, 515-3, v. coutumes franques; — germanique, 1, 202, 228. II, 6, 267, 385, 394, 475; — naturel, 352-353. II, 99, 363-4, 364, 427, 441-4, 483, 504, 505-3.
- droit romain, 1, 56, 58-59, 67, 71, 82, 110, 150, 151, 153-156, 178, 190, 192, 201, 202, 205, 206, 213, 214, 224, 255, 315, 358, 450, 460, 462, 465, 477, 485-486, 487, 493, 497. II, 4, 6, 17, 19, 30, 36, 43-44, 45-52, 70, 72-1, 74, 78-79, 80, 83, 84-11, 85, 90-91, 108, 110, 112, 114, 116, 120, 122-4, 128, 141, 153, 198, 201, 205, 227, 237, 256, 267, 274, 283, 285, 286, 290-3, 291, 292, 293, 298-299, 303, 332, 333-1, 336, 337, 344, 345, 354, 356, 358, 363-364, 367, 374-375, 376, 377, 378-379, 381, 382, 386, 388, 393-394, 399, 404-406, 407, 408, 415, 418-1, 421, 422, 425, 428, 435, 436, 437, 440, 441, 444, 448, 449, 450, 453-454, 457, 459, 461, 463, 465, 473, 474, 482-1, 483, 486, 490, 495-496, 501, 503, 505-3, 512-513, 530, 532, 538-5, 540, 541, 542, 543, 549, 554-5, 563, 575, 579-6, 581, 582, 584-6, 585-11, 590-9, v. Azon, Bartole, bartolistes, droit écrit, droit savant, postglossateurs, romanistes.
- droit savant, 82, 97. II, 2, 32, 205, 480, 515-516.
- droit de disposition, II, 150, 303-366, 368, 425, 483.
- droit de préférence, II, 111, 113, 114, 543, 583, 586-587; — de suite, II, 107-108, 111, 113, 115, 117-118, 543-545, 583, 584, 586-4.
- droit des gens, II, 485.
- droit des gens mariés, II, 139, 159, 266, v. autorité maritale, communauté conjugale contrat de mariage, contrats entre époux, conventions matrimoniales, don mutuel, *donatio ante nuptias*, donations entre fiancés, donations entre époux, donations pour mariage, *dos ex marito*, dot, douaire, femme mariée, legs entre époux, préciput conventionnel, préciput de la veuve, préciput du conjoint noble, retrait de mi-denier, séparation de biens, séparation de dettes.
- droits casuels, v. mutation (droits de); — féodaux, 201. II, 19, v. ferme; — incorporels, 204. II, 47, 68, 83, 120; — réels, 184, 186-187. II, 1-44, 275, 581, 597-8, v. consolidation, publicité des droits réels, purge; — régaliens, v. anoblissement, amortissement, aubaine, bâtarde, franc-fief; — spirituels, II, 47.
- droits sur les boissons et les denrées, 127.
- droitures, 204, 253, 379-380.
- Du Bois (Jean), avocat, II, 444-5.
- Du Breuil (Guillaume), 32-1, 81-1-2, 86, 273, 314, 502. II, 53-54, 57-58, 59, 60, 61, 401-402, v. *Stilus curie Parlamenti*.
- Du Breuil, 76.
- Du Luc, II, 431-1, 585-11.
- Du Moulin (Charles), 58-59, 68, 110-3, 116, 148, 158, 205, 206, 209-3, 223, 224, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 317, 320, 321, 322, 323, 324, 327, 329, 330, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 345, 346, 351, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 411, 412, 423, 439, 486, 487, 488, 489, 491, 492, 493. II, 39, 41, 65, 90, 92, 99-7, 225-7, 226-5, 233, 235, 236, 239, 240, 241, 244, 245, 249, 254, 255, 259-260, 285, 295, 296, 297, 317-319, 336-2, 338-6, 341, 342-7, 346, 347-1, 348-1, 360, 362, 363, 420, 423, 424, 436, 437, 438, 439, 441, 443, 445, 458, 459, 460, 462, 470, 472, 488, 489, 490, 491, 507, 508, 510, 512, 575, 584, 586-4, 597-3.
- Du Moulin (Ferry), II, 490; — (Jean), II, 272-4.
- Du Tillet, 113-3.
- ducs, v. Berry, Bourgogne, *dux Francorum*, Enghien, Mantoue, Normandie.



*ducatus*, v. *Francia*.  
*duché*, v. *Orléanais*.  
*duel*, II, 100-9; — judiciaire, 143.  
*Dugny*, 297-5 (*Seine*, canton de *St-Denis*); — moulins de, II, 165-8; 517-3.  
*DUGNY* (Jean de), écuyer, 287-1.  
*DUPINEAU*, 398-6.  
*DUPLESSIS*, 225, 331. II, 431-5.  
*DURAND* (Guillaume), le *Spéculateur*, 205-2.  
*dux Francorum*, 31.

## E

ecclésiastiques, II, 347, 507-2, 584-1, 585-1, 589-3, 592, v. *clercs*, *clergé*, *gens d'Eglise*.  
*échange*, 27, 265, 281, 291, 326-8, 328-2, 329, 331, 371, 394, 398, 415, 416, 427, 451, 458, 491. II, 10, 24, 31, 196-2, 268, 325-1, 327, 328-329, 341, 380, 433; — deserts, 137-4, 139.  
*échevins*, v. *Paris*, *échevins de scabini*.  
*échoite*, 304, 307. II, 273, 382.  
*écoliers*, v. *St-Honoré*.  
*écoulement* (servitude d'), II, 120-4, 128.  
*écrit*, II, 535.  
*écritoire*, v. *clercs de l'*.  
*écriture*, v. *vérification d'écriture*.  
*édit unde vir et uxor*, II, 447, v. *conjoint survivant*.  
*édits royaux*, de mai 1485, sur le *Châtelet*, II, 121-2; — de septembre 1551 sur les *criées*, II, 594, 596, 597-6; — des secondes noces de 1560, II, 299-301; — des mères de mai 1567, II, 439-6; — de juin 1578 sur les *receveurs des consignations*, II, 597-5; — de novembre 1581, sur l'insinuation, II, 42-2; — de la *Paulette* (1604), 210; — de 1606 sur la renonciation au *Velleien*, II, 254; — de 1630 sur l'insinuation, II, 42-2; — de mars 1673 sur les *rentes sur l'Hôtel-de-Ville*, II, 595-2; — de 1673, sur les *droits dûs en cas d'échange*, 328-2, 331, 415; — de févr. 1683 sur les *offices*, 210. II, 595-2; — de 1703 sur l'insinuation

laïque, II, 43, 348-5-7; — de 1731 sur les *donations*, II, 296; — de 1749 sur la *mainmorte*, 426-1; — de juin 1771 sur les *hypothèques*, II, 582, 600-4; — de novembre 1772 sur la *contrainte par corps*, II, 592-1, v. *déclaration*, *ordonnances*, *Paulette*.  
*effets de commerce*, II, 575, 591.  
*égalité civile*, 120.  
*égalité entre héritiers*, II, 187-4, 361, 368-379, 420-425, 455-456, 464, 482-5, v. *coutumes d'égalité*.  
*Eglise*, 7, 13, 137-138, 143, 145, 153, 253-254, 428-429. II, 82, 153, 304-305, 338, 523, v. *Paris*; — biens d', 201-2, 219-220, 228-229, 426-3. II, 406.  
*Eglise romaine*, 136. II, 82, 92.  
*églises*, II, 74, 83-6. II, 474, 492-1, 565-6, 568-5, 595-6, 596, v. *Notre-Dame-de-Paris*, *St-Benoist-le-Bes-tourné*, *St-Denis-de-la-Châtre*, *St-Eloi*, *St-Eustache*, *St-Germain-l'Auxerrois*, *St-Gervais*, *St-Jacques*, *St-Landry*, *St-Laurent*, *St-Merry*, *St-Pierre-des-Arcis*, *St-Opportune*, *Verrières*.  
*égouts*, II, 121, 122, 123-4, 124, 125-1, 128-4, 135-6.  
*élection de domicile*, II, 555, 583, 598.  
*émancipation*, 151-4, 156-157, 180, 193, 198. II, 239-5, 370, 371, 375-2, v. *lettres de chancellerie*.  
*EMELINE*, II, 164, 267.  
*emendaciones*, 450.  
*émolument*, v. *bénéfice d'émolument*.  
*empêchement dirimant*, 138.  
*empêchement à la possession*, II, 53, 56-58, 62.  
*emphytéose*, 280, 386, 403, 408.  
*emphytéote*, II, 69.  
*Empire*, 59-2.  
*emploi de l'argent des mineurs*, 197.  
*emprunt*, 24, 198.  
*enchères*, v. *vente aux enchères*.  
*enclave*, II, 127, 128.  
*enfants*, 137-138, 139-140, 144. II, 353-366, 382-383, 435-437, v. *sele*, *survenance d'enfants*; — abandonnés, 151-1.



- enfants dotés, exclusion des, II, 146, 179, 369-375, 420-5, 422-423, 435, v. filles dotées.
- enfants naturels, 151-3. II, 175-3, 234, 382-1, 482, 505-9, 506, v. bâtards.
- engagement, 141-3, 242-243, 287, 337-5, 394, 399, 415-2, 427-6, 454. II, 194, 517-4, 518, 519, 521, 523-528, v. mort-gage, *vadimonium*, *vadium*, vif-gage.
- engagement du domaine royal, II, 342.
- ENGHIEN (duc d'), 417, 489.
- enquête, 78-6, 79-3, 136-3, 142-1. II, 60; — par turbe, 84-86, 356, 414. II, 121, 136, 231, 363, 389, 444-1-5, 510-1.
- enregistrement, 108-5, 113-3.
- ensaisinement, 368-4, 377, 394-7, 395-400, 451-452, 460, 496. II, 70, 267, 330-9, 331, 335-3, 342-6, 346-348, 400, 448-4, 487, 571-3, v. investiture du seigneur.
- entérinement, II, 203-204, 412, 452, 552, 587.
- épaves, II, 3, 94-95.
- Epernon**, 32, 35 (Eure-et-Loir, canton de Maintenon).
- éperons dorés, 182-2, 261.
- Epinay-sous-Sénart**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger).
- épingles, II, 351.
- Epone**, hommes d', II, 143-4 (Seine-et-Oise, canton de Mantes).
- Epte**, rivière, 35-4.
- ERMESSENDE, femme de Roger de St-Cloud, II, 168.
- erreur de droit et de fait, II, 84.
- esbranchement, 242-1.
- eschéance, II, 382, v. échoite.
- esclaves, 128, 133, 137. II, 120-1.
- eschichement, 241-1.
- escroquerie, II, 114.
- Esmans**, (maire d'), 135-2 (Seine-et-Marne, canton de Montereau); — hommes d', 136-3.
- ESMELINE, II, 392.
- Espagne**, II, 217; — jurisconsultes d', II, 239.
- essarts, 17, 26, 35, v. défrichements.
- essoine, II, 79.
- Essonnes**, 10-2 (Seine-et-Oise, canton de Corbeil).
- estoc et ligne, 211. II, 343-3, 445. v. ligne.
- étables, II, 133.
- établissements ecclésiastiques, 3-5, 10, 20, 62, 70, 78-6, 102, 121-2, 133, 147, 219, 252-1, 366, 373-2, 423, 425, 428, 430, 432-433, 445, 449-2, 454. II, 92, 474, 522, 524.
- établissements royaux, de Philippe-Auguste sur le douaire, II, 268-269; — de 1219, II, 213-3; — de Louis IX sur le bail des filles nobles, 172.
- Etablissements de St-Louis, 73-1, 74-75, 77-5, 82-8.
- Etampes**, 4, 5, 15-1-2, 16-3, 143, 185-3, 248-4, 251-5, 420, 502. II, 431-2 (Seine-et-Oise); — bailli d', 40-5, 48-3-4, 273-5. II, 325-3; — bailliage d', 34, 48-3-4, 61; — château d', 246; — châellenie d', 25-3, 248-5, 249-3; — commune d', 18; — coutume d', 61, 63, 317, 319, 420, 502. II, 244, 443-1; — Juifs d', 31-3; — prévôt d', 38, 48-4, 502; — Ste-Trinité d', 134-7.
- étangs, 169, 204, 242-3, 298-299, 316, 335. II, 277, 285.
- Etat, 158-159, 346. II, 87, 430.
- état, v. lettres de chancellerie.
- état des personnes, 11, 12, 70, 120-199, 371-372. II, 77-4, v. condition des personnes.
- Etats, 60, 105, 107-109, 112-114, 222. II, 346-8, 347, 422, 431-2, 436, 506, 509-4.
- étrangers, II, 504, 505, 591-7, v. aux-bains.
- EUDES (comte), 5-5, 231-2; — évêque de Paris, 244-5; — serf, II, 160.
- EVE, trisaïeule de Manassés, II, 165.
- évêque, II, 98, 100, 395, 426-5, 497, 504, 508, 535, 551-4, v. Auxerre, Clermont-en-Beauvaisis, Meaux, Paris.
- Evreux**, 91-5, 95 (Eure).
- EVROIN (Jean), II, 378-1.
- exactio*, 219; — *dotis*, II, 207.
- exactiones*, 10, 11-1, 15-1.
- examinateurs du Châtelet, 83-6, 91-5, 194.



*excambium*, II, 529.  
*exceptio alterius dessaisinae*, II, 60; — *spolii*, II, 60.  
 exception dilatoire, II, 449; — de surannation, II, 58, 60.  
 exceptions, II, 556, 579.  
*excidium* (droit sur les serfs), 142-5.  
 excommunication, 145-2. II, 206-1, 564.  
 excuses pour la tutelle, 191, 196.  
 exécution, II, 419, 465-5, 528, 540-6, 542-1, 579, 587-2, v. titres exécutoires, voies d'exécution.  
 exécution parée, II, 579; — testamentaire, II, 2-2, 49-50, 213-2, 340, 403, 418-1, 495-503, 508-512, v. salmann.  
 exécution sur la personne, II, 561-564, 591-592, v. contrainte par corps, prison pour dettes; — sur les immeubles, II, 565-567, v. criées, décret.  
 exhérédation, II, 366-7, 428-5-6, 437-2, 490-3.  
 exhibition, II, 104, 112-1.  
 experts, II, 132-2, 136-138, 455-3, v. jurés charpentiers et maçons.  
 exploits, II, 53, 55, 57, 59, 60-61, 62, 63.  
 exploitation agricole, v. indivisibilité.  
 exponse, 461-1.  
 expropriation, 198. II, 344-7, 457.

## F

faibles d'esprit, 190, 193-7, 194, 199.  
 faillite, II, 114.  
 fait du prince, 461-462.  
 famille, 12, 24, 28, 144, 150, 152, 165-3, 170-5, 232-233, 239-240, 241-242, 278, 280. II, 77, 141, 146, 151, 158-159, 179, 232, 287, 293-294, 299, 303, 321, 326, 330, 337, 343, 344-7, 360, 375, 391-3, 421, 425, 430, 432, 433, 445, 467, 486, 501, 504-12, 508, 522, v. biens de famille, conseil de famille, consentements familiaux, droit familial.  
**Farcheville**, 61 (Seine-et-Oise, canton d'Etampes, commune de Bouville).  
**Faremoustier**, 148-4 (Seine-et-Marne, canton de Rozoy-en-Brie).

faubourg, v. bourg, Paris, St-Gervais, St-Merry.  
 FAURE (Jean), 223, 322-2, 404-1. II, 40-6, 237-10, 404.  
 fausseté des lettres, II, 556.  
 félonie, 257, 340.  
 femme, II, 369-1, 388, 496-3, 509, 549, 562, v. masculinité.  
 femme mariée, II, 84, 86-87, 330, 484, 504, 509, 554, 591-7, 600, v. autorité maritale, hypothèque de la femme mariée, incapacité; — marchande, II, 200, 203, 239; — ménagère, II, 199-200; — séparée, II, 239-240, 258-259.  
 fente, II, 437, 441.  
 féodalité, 6-12, 23, 57, 67, 138, 309. II, 1-2, 6, 42, 142, 143-1, 397, 400, v. fief; — parisienne, 227-254.  
 fermages, 209.  
 ferme des droits seigneuriaux, 405, 417, 489; — des prévôtés, 41-1, 52.  
 fermier, II, 68; — du roi, II, 549-9, 553-1.  
 FERRIÈRE (Claude de), 65-6, 117, 225, 346, 494. II, 69, 71, 83, 90, 114, 234, 250, 259, 593-7.  
*festuca*, investiture par la, 268, v. fêtu.  
 fêtu, 395-5. II, 11, v. *festuca*.  
*feudati*, 251-1.  
 fidéjusseurs, II, 157, 162-163, 520-7, v. cautions, plèges, plévine.  
 fidèles, 229, 231, 504.  
 fidélité, 135-1-2, 229, 243-3, 256-258, 265-6-8, 266, 311, 322, v. foi.  
 fief, 8, 11-3, 23, 52-53, 81, 122-124, 150, 160, 171, 182-2, 215-217, 218, 227-358, 361-362, 364, 371, 378, 386, 389, 394, 397, 403, 408, 419, 425, 428, 431, 437, 439. II, 1, 10, 12, 15, 17, 23, 25, 27-30, 33, 38-40, 101, 142, 143-145, 146-2, 184, 186-3, 229-230, 236, 268, 276, 399-4, 400-402, 448, 541, 595, 597, v. abrégement de fief, adages deux cas sont... fief et justice n'ont rien de commun, le sire des fiefs doit sommer ses hommes..., nulle terre sans seigneur, tant de vassaux, tant de chevaux, tant que le seigneur dort..., tant que le vassal dort..., adoubement, aîné, aînesse, aînesse collatérale, aliéna-



- tion des fiefs, arrière-fiefs, aveu, aveu et dénombrement, banalités, bénéfices, bouche et mains, chambellage, cheval de service, clerc des fiefs, commise, conseil (devoir de), consolidation, Conti, coutume des fiefs, démembrement, désaveu, despié, dîmes inféodées, directe seigneuriale, domaine direct, domaine éminent, domaine proche et retenu, domaine utile, doyenné, droits féodaux, esbranchement, esclichement, félonie, féodalité, *feudati*, fidélité, foi, foi et hommage, fonctions inféodées, franc-fief, frérage, garde noble, garde seigneuriale, hérédité, hommage, indivisibilité, inféodation, investiture, jeu de fief, lige estage, livre des fiefs, mairies inféodées, majorité féodale, marc d'argent, Marchères, maréchal, marguillerie, Montfort-l'Amaury, parage, Paris, fiefs de, patrimonialité des fiefs, propriété féodale, quint denier, rachat, régime seigneurial, rentes inféodées, retrait féodal, saisie féodale, saisine en fief, seigneur, seigneurie, sergenteries inféodées, service, souffrance, successions nobles, suzerain, terriers, vassal, *vassi dominici*, vente du fief.
- fief dominant, 267-5, 312-2; — franc et vilain, 216, 217-1; — noble et roturier, 217, 262, 263-1.
- fiefs viagers, 232-2-4.
- fiefs aux us et coutumes de France, 269-4, 277, 329-5; — aux us et coutumes du Vexin, 60-2, 65-3, 269-4, 277, 328-329, 330-4; — de chevalier, 233-3, 251; de danger, 270-2; — de dignité, 64, 229, 233-5, 301, 308, 344, 355-1. II, 144, v. baronies; — de haubert, 233; — de reprise, 220-3, 230, 232; — en l'air, 252-254, 337-338.
- Fiez à l'usage de France, 98-2, 99, 291-292, 296, 502.
- filiation, 120.
- filles, 302-303, 305-307, 346-347, 355-356. II, 430, 591-7, v. masculinité.
- Filles-Dieu, 448, 5.
- filles dotées, exclusion des, 303, v. enfants dotés.
- FILLEUL (Jean), II, 271-6, 279-5.
- fil de famille, 120, 151-159. II, 201.
- finport, II, 157.
- fisc, II, 439; — privilège du, II, 410, 590-5.
- Flandre, 441-1; — comte de, 275-6; — coutumes de, 26-4; — guerre de, II, 549-8; — ost de, 245-1.
- FLEURIE, femme de Nicolas Arrode, bourgeoise de Paris, II, 178, 492-4.
- FLEURY (Laurent de), II, 76-2.
- Florence, florins de, II, 539-4.
- FLORIE, II, 393.
- FOGATELLE (Giovanni), 81.
- foi, 28-1, 266, 299, 436. II, 518-519, v. démission de foi, fidélité, foi et hommage.
- foi et hommage, 167, 221, 227-229, 234-238, 262-275, 279, 284, 294, 310-320, 332, 333, 388, 437, 439, 440. II, 27, 236, 448, v. foi, hommage.
- foire, 252-6. II, 114-4, 118, 586-5.
- Foire St-Germain, II, 103-3.
- Foires de Champagne, 82-6, 84-5. II, 99, 210-3, 536-8, 549-8-9, 552, 554, 561-7, 562, 564, v. lettres des Foires.
- FOIX (comte de), 245-1.
- fonctions inféodées, 253-254.
- fondations pieuses, 52.
- fons de terre, 378, 381-382, 401-4, 484, v. cens seigneurial.
- FONTAINES (Pierre de), 73-74. II, 268-269, 311, 361.
- Fontenai, 16-3 (auj. Fontenay-Trésigny, Seine-et-Marne, canton de Rozoy-en-Brie?).
- FONTENAI (Henri de), II, 152.
- Fontenay-aux-Roses, 499 (Seine, canton de Sceaux).
- Fontenay-en-Brie, 39 (auj. Fontenay-le-Vicomte, Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil?).
- FONTENAY, avocat au Parlement, 111-6.
- for intérieur ou interne, II, 337, 576.
- For-l'Evêque, 45-46.
- forage, 375, 383-2-6.
- forains, v. débiteurs forains.
- force majeure, 461-462. II, 539, 551-8.
- forestier du roi, 246-5.



forfait de communauté, II, 218, 247.  
 forfaiture, 237, 252, 267-9.  
 forges, II, 133.  
*forisfamiliatio*, II, 428.  
 formalisme, II, 535, 542.  
 formariage, 21, 137-140, 145, 147,  
 148-7, v. amende de formariage.  
 forpaysés, II, 78-5, v. absents.  
 forteresses, 252-7, 302-5.  
 fortunes d'or, II, 96, v. trésor.  
 fosses, II, 135-3-4.  
 fossés, II, 134.  
 FOULQUES (comte), 218.  
 four, II, 133-5.  
 four banal, 127, 134, 348, 358-363.  
 II, 143-4, v. Orsay.  
 FOURCROY, 115.  
 fournage, 359.  
 fourneaux, II, 133.  
 fournir et faire valoir, clause de, 465,  
 498.  
 fournitures, 109.  
 fous, 190, 193-7, 199, II, 504, 533-2.  
 frais funéraires, II, 246-247, 292, 297-  
 298, 362, 364, 420, 462, 585-1, 586,  
 590.  
 frais de dernière maladie, II, 585-1,  
 586, 590; — de justice, II, 586, 590.  
 franc-alleu, v. alleu.  
 franc-fief, 67-4, 123-4, 131, 182-2,  
 222-3, 223-1, 342-2, 426.  
 France, 29-36, 73-6, 148, 172, 350-4,  
 388, 501, II, 290-2, 355-4, 374-4,  
 v. *Francia*, Ile de France, Isle-de-  
 France, Notables points de l'usage  
 de France, sceau de France; —  
 archidiaconé de, 30; — baillis de,  
 37-5; — coutume ou coutumes  
 ou us et coutumes de, 72, 99-1, 238-1,  
 329, 501, II, 246, 325-3, 390, 393,  
 v. fiefs aux us et coutumes de  
 France, garantie aux us et coutumes  
 de France; — coutume générale de,  
 II, 385-5, 388-3, 399-4; — pays de,  
 30, II, 389-1; — us et coutumes de,  
 36-2-4, 50, 60-2, 61-62, 77, II, 270-4,  
 308, v. fiefs aux us et coutumes de  
 France, inféodation aux us et cou-  
 tumes de France; — usage de,  
 74-75, 87, 357, v. Fiez à l'usage de  
 France.  
 franchise, v. saisine de franchise.

*Francia*, 61-62, II, 399-2, v. France;  
 — *consuetudines* ou *usus et consue-*  
*tudines Francie*, 25, 27-37, 41, 43,  
 48-49, 60-61, 63, 66, 68, 72-3, 99,  
 236, 304, 317, II, 179-6, 278, 315,  
 388, 443, 467-6, 469; — *consuetudo*  
*generalis Francie*, 29-2, 72-3, 75,  
 221-3, 501, II, 369; — *ducatus*  
*Francie*, 31-4; — Juifs de *Francia*,  
 31-3.  
 franche aumône, 147, 219-1, 373-2,  
 431, 436.  
 Franche-Comté, 133.  
 Francs Saliens, II, 368-1, v. coutumes  
 franques, *dux Francorum, usus*  
*et consuetudines Francorum*.  
 Francs de l'Ouest, II, 368-1.  
 fraude, II, 197, 234, 242, 289-7, 331-6,  
 335-3, 337, 481, 482-2.  
 FRAVILLE (Anseau de), II, 10.  
 frérage, 302-3.  
 fripiers jurés, II, 221.  
 Froidmantel, champarts de, 420-1 (lieu  
 dit d'Amblainville, Oise, canton de  
 Méru).  
 fruits, 169, 179-180, 183, 191, 204,  
 205, 208-209, 270-275, 298-299,  
 313-4, 316-319, 335, 389, 390, 397,  
 407, II, 20-21, 26, 28-29, 36, 38-39,  
 73-1, 182, 194-195, 228, 277, 283,  
 285, 297, 333-334, 352, 406, 456, 457-  
 5, 502-8, 510, 514-1, 525, 526, 527,  
 528, 531, 566, 585, 595.  
*fundus terrae*, v. fons de terre.  
 funérailles, II, 492, 501-3, 502-2,  
 511, v. frais funéraires, obsèques,  
 sépulture.  
*furnagium*, 25.

## G

gablage, 441-2.  
 gage, 239-6, II, 73-6, 105, 107, 114,  
 115, 117, 118, 119, 547, 549-7, 558-3,  
 559-2, 572, 584, 585-9, 590, 591;  
 — judiciaire, II, 581.  
 gages, saisie de, 388-7, 389, 390,  
 407-2, 447, 460, v. saisie-gagerie.  
 gages-plèges, 379.  
 gagements, II, 534-8, 536-7, 537,  
 540, 579-6, v. *gagiamenta*.  
 gagerie, II, 585, 11, v. saisie-gagerie.  
*gagiamenta*, II, 544, v. gagements.



- gain de survie, II, 266-267, v. douaire.
- Gallardon**, châtelainie de, II, 173; —, prévôté de, II, 7 (Eure-et-Loir, canton de Maintenon).
- GALLARDON** (Galeran de), II, 164-3.
- GALLIOT DU PRÉ**, II, 338-6.
- Gallo-Romains**, 219.
- gants**, 261.
- garantie**, 221-4, 460, 473-5, 477, 497-  
II, 77, 87, 105-106, 158-1, 162-7, 198,  
199-6, 235, 323-7, 345, 359, 419,  
461, 502-4, 516, 518, 519, 529, 531,  
540-6, 543, 574-6, 599-9, 600-1, v.  
action en garantie, adage *quem de  
evictione tenet actio...*; — aux  
us et coutumes de France ou de  
Paris, 26-28, 33-2, 446. II, 22-23,  
165-6, 521, 522.
- garde**, (au sens de dépôt) II, 550-4,  
557-6.
- garde bourgeoise**, 120, 131-7, 155, 157,  
159-160, 174, 176, 177, 178, 181-185,  
194, 198. II, 139, v. acceptation  
de la garde bourgeoise, renonciation  
à la garde bourgeoise.
- garde familiale**, 162-163, 169.
- garde gardienne**, v. lettres de chan-  
cellerie.
- garde noble**, 120, 126, 131, 155, 157,  
159-181, 182-183, 184, 185, 187, 188,  
194, 198, 213, 215, 261-3, 276-277,  
292-293, 306, 333-334. II, 139, 174,  
213-214, 215, 246, v. acceptation  
de la garde noble, renonciation à la  
garde noble.
- garde profitable**, 185-3. II, 175-1, 209.
- garde seigneuriale**, 161-162, 163-3,  
169.
- garde de la personne**, 188-5.
- garde du château**, 259.
- garde et bail**, 164-3, 166-167, 181. II,  
49.
- garennnes**, 298-299.
- garentigia**, II, 579-6.
- GARIN**, II, 306.
- GARLANDE** (sires de), 70-2, 247-248,  
252-5; — Agnès de, 248; — An-  
seau de, 18, 277-3. II, 330-9; —  
Etienne de, 6-4. II, 76, 153-1; —  
Guillaume de, 302-5. II, 374-4; —  
Jean de, II, 330-9.
- GARNIER**, 369. II, 9, 267.
- garnisaires**, 191. II, 589.
- Gâtinais**, (comté de), 4, 15-2; — cou-  
tume du, 25-1, 63; — pays de, 32,  
34-4-5.
- GAUCHER** (Jean), clerc des fiefs de  
St-Denis, 245-3.
- GAUSBERTUS**, II, 154.
- GAUTIER**, chevalier, II, 164; — prêtre,  
II, 306.
- gelines**, 16, 379.
- GENCIEEN** (Jeanne), II, 173-4; —  
(Tristan), II, 197.
- gens d'Eglise**, 107-108, 112-113, 433,  
v. ecclésiastiques; — de poste, 164-3,  
254-5.
- Gentilly**, 252-4 (Seine, canton de  
Villejuif).
- gentilshommes**, II, 585-1, 588-2, 589-3,  
v. nobles.
- Germainville**, 499 (Eure-et-Loir, can-  
ton de Dreux).
- GERVAISE**, femme de Robert le Fru-  
tier, 446.
- gestio pro herede**, II, 407.
- Gévisy**, II, 417-3 (auj. Juvisy, Seine-  
et-Oise, canton de Longjumeau).
- Gif**, 252-7 (Seine-et-Oise, canton de  
Palaiseau).
- GIF** (Alix de), II, 168.
- GIROLDUS**, serf, II, 149-1.
- giron** (tendre le), II, 332, 350.
- Gisors**, II, 480-4 (Eure, arrondisse-  
ment des Andelys); — bailli de,  
430-2; — bailliage de, 31-6, 49-2.
- gîte**, 10.
- GLANE** (Jean), II, 295-3.
- GODIN** (Etienne), II, 211.
- Gometz**, 47-1 (Seine-et-Oise, canton  
de Limours); — château de, 247,  
248, 312-4; — châtelainie de, II, 172.
- GOMETZ** (Geffroy de), 232-1; — Ours  
de, 232-1; — Simon de, 162-2.
- Gonesse**, 5, 423. II, 154, 155, 221-5  
(Seine-et-Oise, arrondissement de  
Pontoise); — château de, 247-3; —  
châtelainie de, 39, 47-4, 249-250; —  
Juifs de, 31-3; — prévôté de, 39,  
47-4, 48-2, 423.
- GONESSE** (Heudiarde de), II, 165.
- Gonessols**, 290.
- GOULARD** (Jean), écuyer, II, 312.
- Gournay-sur-Marne**, 359. II, 153-1



- (Seine-et-Oise, canton du Raincy);  
— château de, 247, 248; — châ-  
tellenie de, 248, 249-2, 250-1-7; —  
cour de, II, 76, 77-1, 566-4; —  
Juifs de, 31-3; — prévôt de, 111-5; —  
prieuré de, II, 475.  
gouttières, II, 120-4, 128, 135-2-6.  
gouvernement du mari, II, 183-3, 184,  
194, v. autorité maritale.  
grâce mutuelle, v. don mutuel.  
grâce du roi, II, 97.  
Grand Coutumier, 73-1, 82, 88-89, 90-  
101, 104, 106-5, 120, 132, 153, 164,  
168, 178, 182, 201, 203, 208, 215-216,  
237, 287, 292, 296, 304-5, 306, 329,  
378, 393, 433, 434, 435, 457, 502.  
II, 4, 15, 25, 54, 64, 108, 109, 138,  
145, 177, 198, 206, 211, 215, 269,  
272, 289, 314, 326-2, 331, 380, 383,  
389, 395, 409, 415, 493, 555, v.  
Ableiges (Jacques d').  
Grande Chancellerie, II, 587.  
Grands jours seigneuriaux, 46-5; —  
royaux, v. Moulins.  
grange, v. Bercy, Sept-Voies.  
GRASSINS, (arrêt des), II, 444-5.  
greffiers du Châtelet, 109-6.  
GREIL (Gille du), II, 81-2.  
Groslay, II, 47-3 (Seine-et-Oise, can-  
ton de Montmorency).  
gruyer de l'Iveline, 246-5.  
GUÉNOYS, 117-2.  
guerre, II, 58, 79, 87, 517-3, 549-8,  
551-7, v. Flandre; — de Cent ans,  
54, 58, 400.  
guerres privées, 9-10, 13, 123, 174,  
232, 259-8, 269.  
GUERRI, II, 476.  
GUI, maire de Suresnes, 135-2.  
GUIBERT, arrêt des, II, 444.  
Guidon des praticiens, 101, 502.  
GUILLAUME, maire d'Esmans, 135-2;  
— homme libre, 218.  
Guillerval, 502 (Seine-et-Oise, canton  
de Méréville).  
Guipereux, 499 (Seine-et-Oise, canton  
de Longjumeau, commune de Long-  
pont).
- H**
- habitation, (droit d'), II, 278-3.  
HANGEST (Guillaume de), prévôt de  
Paris, 80-1.  
Hanse parisienne, 19, 44, 78.  
HARENS (Adam dit), 253-2.  
haubert, 261.  
haute justice, v. justice.  
hauts justiciers, 201-2, 213, 252-6.  
II, 397, 454.  
HAUTIN, conseiller au Châtelet, 77.  
Hauton, terre de, 43-5 (à Paris).  
HAVOIE, femme de Guillaume le Che-  
navacier, II, 220-3.  
hébergement, 252.  
HELYE (Me), examinateur des tes-  
moings de Chastellet, 83-6.  
HENQUE (Jeanne), veuve d'Etienne  
Godin, II, 211.  
HENRI I<sup>er</sup>, 5-3, 37-38, 365-1.  
HENRI II, 417, II, 594.  
HENRI III, 110.  
Henri VI d'Angleterre, II, 35, 236-2.  
HENRION DE PANSEY, 68.  
HERBOURG, 399-2.  
*hereditas*, II, 164.  
hérité des censives, 366-368, 410;  
— des fiefs, 230-232, 289, 300-302;  
— de la noblesse, 125.  
hérésie, II, 97.  
héritier, II, 154, 501-502, 508-512,  
530-6, 536, 538, 554, 572-573, 583-2,  
587; — et donataire, II, 423; — et  
douairier, II, 469-473; — et légai-  
taire, II, 378, 422, 457-8.  
héritiers nécessaires, II, 449-450.  
Hérivaux, abbaye, II, 564-7 (Seine-et-  
Oise, canton et commune de Lu-  
zarches).  
HERSENT, femme de Guérin de Paris,  
II, 159.  
HEUDIARDE, converse, II, 475, 492-4,  
531-3.  
HILDEGARDE, serve, II, 160.  
HILDUIN, comte, 231.  
*homines de corpore*, 134-135.  
*homines de potestate*, 134.  
*hominium*, 216-2, 265-8.  
hommage, 123-124, 161-2, 165, 173,  
243-3, 249-2, 254-1, 265-266, 280-1,  
282, 293, 299-300, 310, 311, 324,  
339, 342, 345-4, 368, 386. II, 7-4, 9,  
10, 12, 15, 16, 21, 23, 33, 38-39, 184,  
276, 400-402, v. foi et hommage;  
— de serfs, 135-2.



hommage lige, 235-2, 244-1, 266-5, 268-269, 273, 277-278, 309-310, 311, 378-3.

homme couchant et levant, 130; — vivant et mourant, 433, 434-4, 437-1, 438-5, 439-440.

hommes, v. Chevilly, Epone, Esmans, L'Hay, Wissous.

hommes jureans, II, 35; — libres, 119, 121-122, 126-132, 136-4, 137, 141, 144, 218-219, 229-230.

*homo ligius*, 216-4.

*honor*, 229, 230, 233-5.

hôpitaux, 425-1, 439-4, v. Trinité.

HORREVILLE (Guillaume de), II, 7.

hospices, 425-1, 439-4.

Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, II, 395.

hostises, 16-3, 20, 128-4, 129, 242, 253, 365-2, 369, 372-6, 373-4, 375, II, 156.

hôtes, 14, 16-18, 20, 25, 78-4, 128-130, 134-4, 135-1, 219-2, 359, 373-4.

Hôtel de Ville, v. rentes sur l'.

Hôtel-le-Roi, v. Requêtes de l'Hôtel-le-Roi.

hôteliers, privilège des, 130, II, 547, 584-485.

HUGO, II, 159, 162.

HUGUES, II, 161.

HUGUES CAPET, 2-1, 37, 229-2, 231, 244-1.

HUGUES LE GRAND, 231.

Hurepoix, 30; — archidiaconé de, 30, 254-1.

Huyson, 61 (auj. d'Huisson, Seine-et-Oise, canton de la Ferté-Alais).

hypothèque, 71, 198, 210, 214, 286, 338-339, 342-343, 459-460, 463-3, 464-2, 477-478, 481, 485, 490, 491-492, 493-5, 495, 496, 497, II, 1, 35-36, 89, 107, 110, 417, 419, 458, 459, 460-461, 463, 465, 527, 528-530, 539-10, 540-543, 567, 566, 570-8, 571-2-3, 572, 576-2, 579-583, 593, 599-600.

hypothèque, générale ou spéciale, II, 542, 545, 579-580, 581, v. obligation générale ou spéciale; — mobilière, 447-5, 110, 111, 590-9; — légale, II, 581, 585-9, v. renonciation à l'hypothèque légale; —

pedissèque ou réelle, II, 541, 571-2; — de la femme mariée, II, 235, 236, 255-257, 260, 281-5, 282, 491; — du légataire, II, 514-2; — du mineur, 196, 199.

## I

IDOINE, femme de Galeran de Galar-don, II, 164-3.

ILE-DE-FRANCE, 4-1, 5-3, v. Isle-de-France.

IMBERT, II, 452-2.

immeubles, 491, v. destination, meubles et immeubles, saisie immobilière; — féodaux et non féodaux, 215-217; — fictifs, 210-211, II, 594; — exécution sur les, II, 531-532.

immutabilité des conventions matrimoniales, II, 226, 243.

impenses, II, 252, 353-2, 457.

imprescriptibilité, de la dîme, II, 82; — de la directe, 224, 225, 270-2, 316, 384, 404-405, 440, II, 48-7; — de la faculté de rachat, 491-6; — de la rente foncière, 448-4; — des choses cachées, II, 122-4; — des choses furtives, II, 116; — des droits de la couronne, II, 82, 92; — des servitudes, 92-1, II, 82, 92-93, 121-2, 122-124, 125, 127, 131, 134-1; — du chef-cens, 384, 404-405, 448-4, II, 80.

impuissance, II, 382-1.

incapacité de la femme mariée, II, 169, 183, 198-206, 223, 233, 237-242, 258-261.

*incrementum census*, 373-4, 375, 376, 377-1, 380, 382, 403-4, 431-5, 446, 449, 451, v. surcens.

indemnités, II, 248-5, v. récompenses.

indignité, II, 428.

indissolubilité du mariage, II, 260.

indivisibilité, II, 419, 541-1; — de l'exploitation agricole, II, 143; — des hérit. 233, 300-301, 308, 344, II, 144, v. basconnes; — du cens, 459-6.

indivision, II, 122, 143-4, 147, 342, 406-2, 413-414, 415, 455, 459, 460, 461, 568-5.

infeudation, 448-4.

inféodation, 5-6, 342-343, 260-12, II, 394-3, v. investiture, sous-inféodation.



- dation; — aux us et coutumes de France, 36-4; — aux us et coutumes du Vexin, 36-4, 60-2, 65-3.  
**INGELVIN**, évêque de Paris, 231.  
 ingratitude, II, 490-491.  
 injure grave et désaveu, 257, 321; — action d', 154. II, 417, 419.  
 insinuation, 71-5, 215, 331. II, 42, 226-1, 296, 342, 6, 348, 454-4, 485-8, 486-487.  
 Institutes de Justinien, 201. II, 405.  
 institution contractuelle, II, 421; — d'héritier, v. adage institution d'héritier n'a lieu.  
 intercession, II, 274, v. sénatus consulte Velléien.  
 interdiction, 193-8, 194. II, 188, v. lettres de chancellerie.  
 interdits, II, 86.  
 interdits (actions possessoires), 467-3. II, 5-1, 47-2, 55-3, 62, 600; — *unde vi*, 316; — *uti possidetis*, II, 51, 55-3, 56, 61, 67-9.  
 interruption de la possession, II, 86, 91-4.  
 interversion de possession, II, 49-4.  
*invadiatio*, II, 524-6, v. engagement.  
 inventaire, 171, 179, 181, 183-184, 191, 196. II, 175, 176, 181, 206-2, 208, 220, 221, 228, 245, 246, 261-3, 262-265, 277, 291-292, 297, 406, 407-408, 411, 413, 449-3, 452-3, 462, 499-500, 502-4, 511, v. acceptation bénéficiaire.  
*investitiones*, 370-2.  
 investiture symbolique, 268, 311-3, 395-5. II, 8, 10, 30, 476; — du seigneur, 323-324, 370-4, 422, 476. II, 8-23, 24-37, 74, 325, 346-348, 478-3, 529, 582, 600; — contrat d', 310, 325, 327, 329, 355-1.  
 investitures, querelle des, 266.  
*investitura*, 370. II, 9.  
**IRMINON**, v. Polyptyque.  
 irrévocabilité des donations, II, 475, 476, 478, 479-481, 488-490.  
 Isle de France, 30, 33-3, v. Ile de France.  
**Issy**, 128-1, 312-4, 499 (Seine, canton de Sceaux).  
**Iveline**, 5, 26, 35, 246-5, 247, v. gruyer.  
**Ivette-en-Iveline** (prieuré d'), 6 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune de Levy-Saint-Nom).  
**Ivry**, 359. II, 517-2 (Seine, canton de Villejuif).
- J**
- Jacquerie, 54-1.  
**JAGNY** (Raoul de), II, 168.  
**Janville**, 31-3 (Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres?).  
 jardin du manoir, 348-349.  
**JEAN** II, II, 82-2, 546.  
**JEANNETTE**, II, 392.  
**Jersey**, II, 22-3.  
**Jérusalem**, II, 478-3, v. Assises de Jérusalem, Outre-mer, St-Jean-de-Jérusalem, Terre-Sainte.  
 Jésuites, 158.  
 jeu de censive, 412; — de fief, 265, 270-7, 278, 281-283, 285, 286, 287, 316, 323-4, 324-1, 327, 336-344. II, 28-30, 38.  
**JOLY** (Claude), 65-6.  
 jonction des possessions, II, 41, 85-86, 405, 448.  
**Josas**, archidiaconé de, 30; — archidiacre de, II, 151.  
**JOSSELIN**, archidiacre de Josas, II, 151.  
 jouissance légale, 181.  
 jour de conseil, II, 60, 62-3, 63; — de garant, II, 62-3, 63; — de vue, II, 60, 62-3, 63.  
**JOURDAINE**, femme de Payen de Meulan, II, 162-2.  
**JOUVENEL** (Jean), II, 292-4.  
**Jouy**, 35-2 (Eure-et-Loir, canton de Chartres).  
**Jouy-en-Josas**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Versailles).  
**Jouy-la-Fontaine**, 360 (Seine-et-Oise, canton de Pontoise, commune de Jouy-le-Moutier).  
 juge, 42, 45-7, 64, 83-86, 155-4, 191-192. II, 500-501, 558, 559, 576, 585-7, 587-588, 589.  
 jugements, II, 542, 554, 567-5, 579, 580-581, 582, 587, v. arrêts.  
 Juifs, 445. II, 103-3, 107, 430-4, 550-3,



- 552, v. Etampes, France, Gonesse, Gournay-sur-Marne, Mantes, Melun, Montlhéry, Orléans, Pierrefonds, Pontoise, Senlis, Sens.
- Juilly-lès-Dammartin**, 44-1 (Seine-et-Marne, canton de Dammartin).
- jurés, v. charpentiers jurés, chevaliers jurés, fripiers jurés, maçons jurés, rapports de jurés.
- jurée normande, 188.
- juridiction, 125, 132-3. II, 100, v. conflits; — ecclésiastique, 150, 213-1, v. officialités.
- jurisprudence, 110, 115-116, 120, 150, 207, 225, 315, 329, 437, 471-1. II, 224, 229, 231, 235, 248, 249, 255, 264, 298, 299, 316, 335-336, 339, 353, 360, 365, 380-5, 402, 424-4, 426, 428, 437-8, 447-8, 453, 455, 472, 489, 490, 501, 532, 546, 579, 594.
- jus reversionis*, II, 431, v. réversion; — *in re et jus ad rem*, II, 4, 459.
- juste prix, 455, 487-4. II, 335, 534.
- justice, 135-3, 143, 154, 221, 253; — basse, 78, 361, 383-384, 389, 409; — féodale, 220. II, 347-1; — foncière, 26-3, 220, 253, 315, 375, 383-384, 390, 395, 398, 408-409, 436, 443, 444, 447-448. II, 10-2, 12, 94-1, 331; — haute, 237, 315, 361-7, 363-4, 382-2, 383-384, 389, 391, 406-2, 409, 435, 436. II, 94-1, 95, 96-98, 100, 397-2, v. hauts justiciers; — très foncière, 384-3.
- justices seigneuriales, 42-47, 62-5, 64, 101, 114, 116, 252-6. II, 346-348, 537, 575, v. assises, Châtenay-en-France, Grands-jours, hauts justiciers, Le Pré-St-Gervais, Montreuil-sous-Bois, Paris, St-Eloi, Villeneuve-St-Georges.
- justiciatio*, 388-1, 466-10.
- JUSTINIEN, II, 428-6, 514, 533, v. Institutes.
- juveigneur, II, 369-1, v. juveigneur d'ainé, tenure en juveigneurie.
- L**
- L'APOSTRE (Pierre), II, 549-8.
- La Bassée** coutume de, 73-3 (Nord, arrondissement de Lille).
- La Celle**, maire de, 135-2 (auj. La Celle-St-Cloud, Seine-et-Oise, canton de Marly-le-Roi).
- La Celle-en-Brie**, 33-5 (auj. La Celle-sur-Morin, Seine-et-Marne, canton de Coulommiers?).
- LA CHANGERESSE (Denise), II, 203-6.
- La Chapelle-Saint-Denis**, mairie de, 253-9 (commune aujourd'hui annexée à Paris).
- LA CHAPELLE (Adam de), II, 154-2.
- LA CHIÈVRE (Alix), II, 76-2.
- LA COCHETIÈRE (Jeanne), II, 556-557.
- LA COMMINE (Tiphaine), II, 492-6.
- LA COQUATRISSE (Jeanne), II, 393.
- La Couture-l'Evêque**, 20 (Paris).
- La Croière**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Marly).
- LA FAYE (Durant), avocat au Parlement, 111-6.
- LA FERTÉ (Guy de), II, 161.
- La Ferté-Alais**, 63-2, 262-3. II, 556 (Seine-et-Oise, arrondissement d'Etampes); — château de, II, 325; — châellenie de, 249-1-3; — prévôt de, 111-5.
- La Garenne-Saint-Denis**, 135-5, 146-5 (Seine, canton de Courbevoie, commune de Colombes).
- LA GLAISIÈRE (Simon de), II, 522-1.
- La Houssaie**, 252-5 (auj. La Houssaie, Seine-et-Marne, canton de Rozoy-en-Brie?).
- LA JAYE (Simone), II, 179-1.
- LA MARTINE (Jeanne), II, 170.
- LA QUEUE (Archer de), 242-5.
- La Queue-en-Brie**, châtelain de, 249-1; — châellenie de, 249-2, 250-2-7 (Seine-et-Oise, canton de Boissy St-Léger).
- LA REYNIE, lieutenant de police, II, 5-4.
- La Roche**, abbaye de, 129-2. II, 306, 307-7, 310 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune de Lévy-St-Nom).
- LA ROCHE (Philippe de), II, 372-4, 375-2.
- La Tremblaye**, 499 (auj. Le Tremblay, Seine-et-Oise, canton de Versailles, commune de Bois-d'Arcy).



- La Varenne**, 16-3 (Seine-et-Oise, canton et commune d'Etampes).
- Laas**, vigne du, 20-3, 359-8, 373-1 (Paris).
- laïcisme, 7.
- LAMOIGNON** (G. de), 66, 115, 199, 206, 208, 226, 311. II, 113, 115, 255, 286, 364.
- Langres**, 148-4, 481-3, 483-1 (Haute-Marne).
- Languedoc**, 72-3.
- Lanorville**, 499 (auj. La Noirville, Seine-et-Oise, canton d'Arpajon).
- Laon**, 175-1, 214-3. II, 171-3, 289-7 (Aisne); — charte de, 1-1; — collège de, 76.
- Laonnais**, 230-1.
- lapins, 208, 349.
- Latran**, v. conciles.
- laudationes*, 370-5.
- laudemia*, 322-6, 370-5.
- laudes*, 370-5.
- LAURIÈRE** (Eusèbe de), 59-5, 77, 117, 177, 344, 412, 486-1, 493-2. II, 69, 231-232, 239, 241, 263, 279, 280, 318, 320-5, 322-1, 339, 343, 432-433, 514.
- LAYE** (Malpin de), 451.
- LE BOURRELIER** (Simon), II, 532-1.
- LE BUFFETER** (Simon), II, 528-1.
- LE CAMUS**, lieutenant civil, 115, 406. II, 113, 226, 341-4, 455-2, 507-4, 593-7.
- LE CARON** (Charondas), 66, 116, 179. II, 67-1.
- L'Echange-Saint-Denis**, 14 (partie de la forêt d'Iveline).
- LE CHENAVACIER** (Guillaume), II, 220-3.
- LE COFFRIER** (Nicolas), 84-2. II, 389.
- LE FRUITIER** (Richard), 446; — Robert, 446.
- LE CONVERS** (Pierre), 20-3.
- L'ECRIVAIN** (Jeanne), II, 413-6.
- L'ESCHASSIER** (Jacques), avocat en Parlement, II, 66-5.
- L'Etang**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune d'Elancourt).
- L'Etang-la-Ville**, 499 (Seine-et-Oise, canton de Marly-le-Roi).
- LE GALIER** (Pierre), II, 374-4.
- LE HAUBERGIER** (Etienne), 124-2.
- L'Hay**, 500 (Seine, canton de Villejuif); — hommes de, 360. II, 528; — serfs de, 147-1.
- L'HOPITAL** (Michel de), chancelier, II, 299.
- LE MAÇON** (Gérard), 377-2.
- LE MAÎTRE** (Gautier), prévôt de Paris, 38-7.
- LE MAÎTRE** (Gilles), premier président du Parlement de Paris, 437-2, 439.
- LE MARÉCHAL** (Etienne), 232, 235-2.
- LE NOIR** (Jean), II, 152.
- LE PECQ** (Aston de), 427-1.
- LE PELLETIER**, prévôt des marchands, 115.
- LE POTIER** (Jacques), 78-4.
- Le Pré-Saint-Gervais**, justice de, 46-4 (Seine, canton de Pantin).
- Le Puiset**, 10-2, 13-2, 128-4 (Eure-et-Loir, canton de Janville).
- LE SERF** (Pierre), II, 390.
- LE TAILLEUR** (Oudard), II, 76-1.
- Le Tremblay**, 10-2, 17-2 (Seine-et-Oise, canton de Gonesse); — château de, 250.
- Le Val ou Le Val-Notre-Dame**, abbaye, 385-7. II, 567-1 (Seine-et-Oise, canton de l'Isle-Adam, commune de Mériel).
- LEBERT**, II, 166-3.
- LEBRUN**, II, 224-3, 234-5, 431-5.
- LECOQ** (Jean), 51, 103-2-3, 503. II, 181, 186-4, 218, 376, 380, 390, 431-1.
- légataires, II, 502-503, 512-514, v. hypothèque du légataire.
- légistes, 255.
- légitimation, II, 395-396, 427-8, v. lettres de chancellerie.
- légitime coutumière, 351-4, 352. II, 101, 359-360, 470; — de droit, 222, 308, 345, 350, 351-353. II, 101, 300, 304, 312, 315, 316, 354, 360-366, 422, 423, 429-6, 430, 480, 513.
- légitimité, II, 382-1.
- legs, 153, 291, 331, 351, 484. II, 199-4, 231, 315, 363, 365, 422, 431, 454, 457, 492, 497, 502-503, 508, 511-514; — pieux, 143, 291. II, 166-167, 247-1, 309, 319, 489, 503, 506-6, v.



- aumône, libéralités pieuses; — entre époux, II, 289-7, 290, 292-293.
- LEMOINE (cardinal), v. collèges.
- LEMPEREUR (Jacques), maître des eaux et forêts, 91-5.
- LENAIN, table de, 103.
- lépreux, II, 426-6; — maître des, II, 417-3.
- Les Alluets-le-Roy, 16, 22-1, 219-2, 369-3 (Seine-et-Oise, canton de Poissy).
- Les Loges, 499 (Seine-et-Oise, canton de Versailles); — dîme de, II, 14.
- LES LOGES (Pierre de), II, 14.
- Les Mureaux, 16-3 (Seine-et-Oise, canton de Meulan).
- lèse-majesté, II, 97, 100-9.
- lésion, 198, 213-3. II, 461, 482-2, 533-534, v. déception.
- LESMAILLEUR (Luca), II, 493-8.
- lessa, II, 492-1, v. legs pieux.
- lettres missives, II, 485-8.
- lettres obligatoires, 460. II, 536, 541-542, v. lettres de roi, lettres du Châtelet.
- lettres patentes de 1333 en faveur des Lévis, 308.
- lettres royales, 105-106, 108, 110, 112, 273-4, 275-6; — en commandement, II, 588.
- lettres de cachet, 159.
- lettres de chancellerie, II, 217, 333-1, 412, 549-8, 552-4-6, 575-9, 579, 587-588; — d'amortissement, 430-4, 432-2, 437; — d'anoblissement, 124-2, 125; — d'autorisation, II, 203-204; — de bénéfice d'inventaire, II, 410-412, 413-3, 451-452; — de bourgeoisie, 132. II, 583-8; — de cession de biens, II, 563-6, 564-3-4; — de conforte-main, 272, 315, 409-1; — de cumul, II, 71-3; — de *debitis*, II, 553; — de déception, II, 534; — d'émancipation, 156-1, 180; — d'état, II, 588-3; — de garde-gardienne, 34; — d'interdiction, 194; — de légitimation, II, 396-2-3, 427-8; — de naturalité, II, 395; — de papier-terrier, 406-2; — de pardon ou bénéfice d'âge, 173, 184, 198-199. II, 484; — de provision, II, 206-2; — de relief, II, 70, 350-4; — de répit, II, 550-553, 587-588, 592; — de révocation de donation, II, 490-4; — de souffrance, 267-8, 268-1; — pour agir en complainte, II, 58, 70; — pour assurer la légitime, II, 361-2; — pour céder une succession litigieuse, II, 413-6; — pour confirmer une nomination de tuteurs, 191-1; — pour conserver un héritier en sa saisine, II, 406-1; — pour payer en monnaie courante, II, 539-5; — pour recevoir un serf en religion, 140-6.
- lettres de *nisi*, II, 564, 569-6.
- lettres de ratification, II, 600.
- lettres de roi, 463-4, 473-3, 485. II, 541, v. lettres du Châtelet.
- lettres des Foires de Champagne, 82-6.
- lettres du Châtelet, 71, 392, 463, 472. II, 178, 530-3, 536-537, 555, 556-4, 566, 567-568, 584.
- Lévis, II, 310. (auj. Lévy St-Nom, Seine-et-Oise, canton de Chevreuse).
- LÉVIS-MIREPOIS, famille, 70-2; — Guy de, 32. II, 14, 181-2, 306-5, 309-2; — Jean de, 308; — Philippe de, II, 14, 520; — Simon de, II, 199-6.
- libéralités, 350-351. II, 264-3, 304-305, 357, 422, v. donations; — pieuses, 24. II, 157-158, 169, 288, 492, 493, 511, v. aumône, legs pieux; — en secondes nocces, II, 288-289, 298-301, 467-3.
- Libri feudorum*, 310-3.
- licitation, 418. II, 230, 253, 342, 433-2, 458, 459-460.
- lieutenant-civil du prévôt de Paris, 107, 111, 115, v. Pierre Séguier.
- lige estage, 259-1.
- lignage, II, 303, 321, 326, 330, 339, 381, 432-433.
- lignagers, II, 197, 219, 222, 309, 343-344, 431, v. réserve.
- ligne, 166, 192, 195. II, 169, 186, 229, 293, 317, 327, 329, 344, 380-2, 385-386, 390-391, 431, 438, 439, 441, v. côté et ligne, estoc et ligne.
- Lille, 483-5 (Nord); — châellenie de, II, 369-1.
- Limoux, religieux de, II, 312 (auj. Limours, Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet).
- LISSET (P.), 315.
- lits, 73-4, v. succession par lits.



- livre, II, 7, v. notairerie, protocoles.  
 Livre Bertrand, 245-3, 504.  
 Livre de Justice et de Plet, 75, 208.  
 livre des fiefs, 245-3.  
 Livre la Reine, 73-1.  
 livres fonciers ou censiers, 379, 385-386. II, 8, 12-1, v. censiers.  
**Livry**, abbé de, 312-4 (Seine-et-Marne, canton de Melun); château de, 247-6; — châtellenie de, 250-3; — seigneur de, 6-4, 312-4.  
**LIVRY**, (Raoul), 452-1.  
 locataire, II, 49, 68-69.  
 lods et ventes, 278-5, 279-2, 397-4, 401, 404, 413-4, 414, 419-2, 423, 439, 489, 490, 491, v. ventes.  
 loi, II, 581.  
 loi *si unquam* (C. 8, 55, 8), II, 490-491.  
 lois personnelles, 1-1.  
 Loire, 29.  
**LOISEL** (Antoine), 65-6, 93-7, 113, 151. II, 43-6, 244, 249, 269, 279, 283, 342, 343.  
 Lombard, II, 495, 523-9, 332-1.  
**Lombardie**, II, 583-8.  
**Longchamp**, dames de, 216-3, 461-462 (près Paris).  
**Longjumeau**, 367-6, 377-2, 478-1, 500 (Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil); — prévôté de, 39.  
**Longpont**, II, 152, 153, 164, 168 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).  
**LONGUEIL** (Jean de), lieutenant au Châtelet, II, 26-5; — Pierre de, conseiller au Parlement, 110.  
**Lorraine**, 29. II, 266.  
**Lorris**, charte de, 15-2-3; — coutume de, 106-1, 357, 404-1, 409-2. (Loiret, arrondissement de Montargis).  
 lots, II, 458-2.  
 lotissements, 20.  
 louage, 365-5. II, 517-2, 521-8, 548, 552, v. bail à ferme, bail à long terme, bail à loyer.  
**LOUET**, II, 444-1.  
**LOUIS VI le Gros**, 11-2, 13-14, 15-1, 16-3, 130, 138-3, 144-3, 232, 247, 375-2. II, 168-2, 545, 583.  
**LOUIS VII**, 14-2, 16-3, 18-4, 141-4, 144-1, 219, 248, 375-2. II, 7, 306, 526-3.  
**LOUIS VIII**, 363-1.  
**LOUIS IX**, 40, 137-7, 172, 432, 503. II, 321-1, 356-1.  
**LOUIS X**, 236.  
**LOUIS XI**, 400.  
**LOUIS XII**, 105-106.  
**LOUIS le Grand**, v. collèges.  
**Louveciennes**, 252-4 (Seine-et-Oise, canton de Marly-le-Roi).  
**Louvre**, château du, 20; — grosse tour du, 249.  
**Louvres**, dime de, II, 564-7 (Seine-et-Oise, canton de Luzarches).  
 loyaux-coûts, II, 324, 325-9, 333, 351-352, 353-2.  
 loyers, 208-209. II, 574, 578, 588, 592, 593.  
**LOYSEAU**, 210, 473, 486, 493-2, 496-3, 498.  
**LUCIUS III**, 239-6, 373-4.  
**Luisant**, 500 (Seine-et-Oise, canton d'Arpajon, commune de Montlhéry).  
**Luzarches**, 33, 43-4, 275-6 (Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise); — châtellenie de, 4, 250-7, 268; — prévôté de, 39.  
**Lyon**, II, 590-9 (Rhône).  
**Lyonnais**, II, 497-7.
- M**
- Mâcon**, bailliage de, 31-6 (Saône-et-Loire); — chapitre St-Vincent de, 207-7.  
 maçons, II, 578-1; — jurés, 84-5. II, 130, 136-137, 221, 270-7, 414-6.  
 maçonnerie, v. Style de maçonnerie.  
**MACY** (Bouchard de), II, 524-7; — Ferri de, II, 307; — Simon de, II, 155-1.  
**Mafflers**, 242-3 (auj. Maffliers, Seine-et-Oise, canton d'Ecouen).  
**Magny-l'Essart**, 252-2 (auj. Magny-les-Hameaux, Seine-et-Oise, canton de Chevreuse ?); — châtellenie de, 44, 1.  
**MAILLY** (Bouchard de), II, 355-3.  
 main brisée, 277, 389-3, v. amende de main brisée; — garnie, II, 555-556; — souveraine, 272-7, 312, v. main du roi; — de justice, II, 545-1,



- v. main du roi; — du seigneur, 270-274, 277, 316-6, 389-3, 397; — du roi, 272-274. II, 59, 62-3, 79-6, 108, 221, 452-2, 499, 553, 556-5, 561, 567, 572.
- mainbournie, 151-2, 153-4, 154-3.
- Maine**, 32, 217, 290-3. II, 111-5, 213-3, 273-1, 589, 590.
- mainferme, 365-5. II, 369-1.
- mainmorte, établissements de, 25-4, 374. II, 505-6; — personnes de, 425-1. II, 80-3. v. aliénations en mainmorte, amortissement.
- mainmorte servile, 21, 22-2, 136-4, 141-143, 145-4, 147, 148-1. II, 142.
- Maintenon**, 35-2 (Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres).
- maintenue, II, 71-5.
- maire, v. Poissy.
- maires seigneuriaux, 43-5, 44-1, 46-1-3, 51, 91-5, 135-2, 397-5. II, 10, 11-1, v. Esmans, La Celle-en-Brie, St-Germain-en-Laye, St-Merry, Surresnes.
- mairies, v. La-Chapelle-St-Denis, Nanterre, Noisy-le-Sec, Villepinte.
- mairies inféodées, 253-9.
- maisnée, II, 369-1.
- maisons, démolition des, II, 98; — fortes, 252-5-7; — religieuses, II, 5.
- MAISONS** (Jean des), 464-3.
- Maisons-sur-Seine**, 500 (auj. Maisons-Laffitte, Seine-et-Oise, canton de St-Germain).
- maître des testaments, II, 497-2.
- major pars*, II, 552-3-5.
- majorité, 73-4, 154, 157, 184, 192, 198. II, 227; — féodale, 28-1, 161-2, 171-173, 177, 180.
- MALO-BOISSON** (Gilbert de), II, 187.
- Malte, ordre de, II, 92-6, 427-4, 504.
- MANASSÉS**, II, 165; — clerc, II, 147; — neveu d'Hilduin, 231.
- mandat, II, 538-5.
- mangeurs, II, 555-5.
- MANGOT**, avocat au Parlement, 111-6.
- manoir, 252, 344, 348-349, 352-354; — principal, 302, 312, 354. II, 272, 278-3, 471.
- Mantes**, 18, 35 (Seine-et-Oise); — bailli de, II, 389-2; — bailliage de, 48-3, 49-2, 62; — coutume de, 62-63, 106-1, 409-2. II, 239-4; — Juifs de, 31-3.
- Mantes et Meulan**, bailliage de, 345; — comté de, 290; — coutume de, 328, 411, 423. II, 292, 443, 469.
- Mantoue**, (duc de) 65-2.
- mare d'argent, 297-7, 298, 335-3.
- MARCEL**, famille, II, 173, 393; — André, II, 393; — Etienne, prévôt des marchands, II, 32, 196-1, 290-4, 292; — Jacquélote, Jean et Pierre, II, 393-394; — Marie la Marcelle, II, 173, 410-2.
- marchands, 154. II, 103-3, 114-5, 118, 546, 577, 578, 590, 591; — forains, II, 548, v. femme mariée marchande, Rouen.
- marchands de l'eau, 18-19, 77, 385-7, 386-1.
- Marche**, 31.
- marché, 82-2, 252-6. II, 105, 109, 115, 118, 568-4, 586-5, 589, v. vin du marché.
- Marchères**, fief de (?), II, 526-3.
- Marcoussis**, 252-3 (Seine-et-Oise, canton de Limours) — dame de, 265-1.
- maréchal, fief du, 253, 262.
- Maréil-en-France**, 30-2 (Seine-et-Oise, canton d'Ecouen).
- MARÈS** (Jean des), 51, 190-4. II, 380, v. Ps. Décisions de.
- marguillerie, fief de la, 254-1.
- marguilliers, v. Notre-Dame de-Paris.
- mariage, 120, 126, 137-140, 146, 153, 155, 157, 158, 165-3, 167-4, 170, 172, 180, 184, 198, 232, 238, 264-265, 289, 292, 293-296, 331-333. II, 18-3, 49, 178, 179-180, 225, 226, 237, 240, 258, 265, 373, 382, 428, 436, 490, v. bénédiction nuptiale, indissolubilité.
- mar'age avenant, 170; — clandestin, II, 226-7, 437-2; — encombré, bref de, II, 165-2; — à la Gaulmine, II, 226; — des filles nobles, 233-234.
- MARION** (Simon), 111-2, 113, 148, 343, 417, 489-4, 503. II, 246, 361, 363, 504-12.
- maritagium*, II, 159, 160, 165-2-3, 179-3; — réserve du, 28-1, 303-305, 307, 356-357. II, 166, 192-3, 289,



- 303, 310, 354, 360, 466, 467, 473, 531.  
*maritatus*, II, 159.  
**Marle**, 252-3 (auj. Marles, Seine-et-Marne, canton de Rozoy-en-Brie).  
**Marly-le-Roy**, 500. II, 307 (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles); — château de, 250-3; — pré-vôté de, 39.  
**MARLY** (Bouchard de), II, 307; — Hervé de, II, 155; — Mathieu de, II, 311, — Mathilde de, II, 307-7; — Thibaut de, II, 155.  
**Marmoutier**, abbaye, 232-1 (Indre-et-Loire).  
**Marne**, 30. II, 94-9.  
**Marnes**, 25, 368-6, 369-3, 372-6 (Seine-et-Oise, canton de Sèvres).  
**Marolles**, 431-1 (Seine-et-Oise, canton d'Arpajon).  
**MARTIN**, II, 307.  
 masculinité, privilège de, 306-307, 355-356, 357-8. II, 383, 435, 465.  
**MASSERE** (Jehan), chevalier, 260-6.  
**Massy**, 500 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).  
**MASUER**, II, 453.  
**MATHIEU**, II, 310.  
 matriarcat, II, 368-1, 391-3.  
*matrimonium*, II, 159, 306.  
**MAUBERT** (Pierre), II, 492-6.  
**MAUCREUX**, 81-3. II, 4, 54, 78, 106, 203, 313, 314, 331, 335, 513; — Style des, 74-2, 77-6, 81-82, 97, 100-4, 201, 203, 502. II, 78-3, 104, 122; — Guillaume de, 502; — Pierre de, 81-3, 502. II, 479-3.  
**Maule**, châtellenie de, 250-3 (Seine-et-Oise, canton de Meulan).  
**MAULE** (Pierre de), II, 268-8; — Robert de, II, 156.  
**Maulevrier**, châtellenie de, II, 566-1 (Seine-Inférieure, canton de Caudebec).  
**Maurepas**, châtellenie de, 250-7, 427-4 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse).  
 mauvaise foi, possesseur de, II, 90-91, v. bonne foi.  
 mauvaistié, II, 481, 482-2. »  
**Mauvoisin**, clos, 20-4, 375 (à Paris).  
**Meaux**, 121-2, 138-5, 140-5, 141-1, 148-4, 371-5. II, 470 (Seine-et-Marne); — bailliage de, 34. II, 76-1; — commune de, 143-4; — coutumes de, 62-63, 121-1, 148-7, 244-7; — évêque de, 34. II, 76-1; — St-Faron de, 371-5.  
 médecins, II, 505, 577, 578-1, 590.  
**Melun**, 216-2. II, 470, 583-8 (Seine-et-Marne); — bailliage de, 48-3, 62, 105; — châtellenie de, 25, 31-7; — comté de, 5; — coutume de, 63, 100, 105-3, 304-5, 357, 439. II, 443; — Juifs de, 31-3, 34; — vicomte de, 38.  
 mer, rivage de la, 201-2.  
 mère, gardienne noble, 165; — v. édit des mères.  
**Méréville**, sires de, 10-2, 15-2 (Seine-et-Oise, arrondissement d'Etampes).  
**Méridon**, 500 (Seine-et-Oise, canton et commune de Chevreuse).  
 Mérovingiens, 228.  
**MESMES** (Jean-Jacques de), II, 244-3.  
**Mesnil-Saint-Denis**, 10-2 (Seine-et-Oise, commune de Chevreuse).  
 mesures à blé, 31-7.  
 métayage, II, 521, v. bail à moitié.  
 métiers, 78-6, 86, 155. II, 96-5, 200, 212, v. corporation.  
**Metz**, II, 34 (Moselle).  
 meubles, 169, 171, 175, 176, 179, 183, 196, II, 1, 46, 68, 78, 95, 97-98, 100, 103-119, 166, 169, 174, 180-181, 182-1, 184, 185, 187, 188, 190-192, 209-210, 211, 212, 213, 214-1-2, 219-220, 223, 227-228, 233, 235, 246, 258, 306, 326, 337, 406-1, 417-418, 430, 434, 452, 454, 498-500, 509-510, 531, 534, 544, 547-548, 555, 557-561, 565-5, 585, 586, 588-591, 594, v. adages *mobilia ossibus inhaerent*, en matière de meubles la possession vaut titre, les meubles suivent le corps, meuble n'a pas de suite, qui confisque le corps confisque les meubles, hypothèque mobilière, revendication des meubles.  
 meubles et immeubles, 202-215, II, 567-3.  
**MEUDON** (Amaury de), 124, 130-2; — dame de, 268-1.  
**Meulan**, 18, 35-3, 48-3, 49-2, 62. II, 480-4 (Seine-et-Oise, arrondisse-



- ment de Versailles); — comté de, 269-4, 290-3; — coutumes de, 62-63, 106-1; — prévôt de, II, 530-3; — St-Nicaise de, II, 165-3.
- MEULAN** (Alix de) 35-4; — Gilbert de, II, 476-2; — Helluin de, 367-7; — maison de, 248; — Payen de, II, 162-2.
- meunier, 132-1.
- Mézy**, 35-3 (Seine-et-Oise, canton de Meulan).
- Midi**, II, 388; — sénéchaussées du, 356-1.
- Milanais**, 310-3.
- MILON**, 453-3.
- mines, II, 4-6.
- mineurs, 120, 150-199, 211, 213, 238, 264, 317. II, 70, 74-3, 77-2, 84, 86-87, 158-1, 175, 177, 237, 238, 256, 261-3, 264, 330, 346-3, 414-5-8, 433-434, 451, 453, 455-2, 461, 484, 504-505, 521, 534-7, 550-3, 552, 569-2, 588, 594, 600, v. aliénation des immeubles des mineurs, émancipation, emploi, hypothèque du mineur.
- mineur émancipé, II, 240, v. émancipation; — de vingt-cinq ans, 198-199. II, 227, 228-1.
- miserabiles personae*, 150.
- mitoyenneté, II, 122, 128-135, v. murs mitoyens.
- Moissy-l'Évêque**, 500 (auj. Moissy-Cramayel, Seine-et-Marne, canton de Brie-Comte-Robert).
- MOISSY** (Girard et Guy de), II, 155-1.
- MONCEAUX** (Raoul et Richard de), II, 417-3.
- monitio*, II, 553-5.
- monitions en vertu du privilège, 478.
- monnaie, 280-9, 483-5. II, 100, 333, 351, 539-4-5.
- Mont-de-Piété, II, 589-10.
- MONTAIGU** (Gérard de), 76-4-6.
- Montargis**, 31-3 (Loiret); — bailliage de, 105; — coutume de, 106-1; — couvents de, 32, 34-5.
- Montchauvet**, bourg libre, 18-4, 35-3 (Seine-et-Oise, canton de Houdan).
- MONTÉLON**, avocat au Parlement, 111-6.
- Montfort-l'Amaury**, 35. II, 293 (Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet); — bailli de, 49-3, 252; — bailliage de, 61-62, 328, 345; — château de, 247, 302-5; — comté de, 49-3, 252; — coutumes de, 62-63, 236, 238-1. II, 315, 469; — fiefs dépendants, 244, 250, 251, 258.
- MONTFORT**, seigneurs de, 5, 18-4, 70-2, 244-3, 246-5, 247-248, 258, 259; — Guillaume de, 246-5; — Jean de, 79-3, 236-5, 306-2, 307-6. II, 78-4; — Jeanne de, 236, 302-5; — Laure et Marguerite de, II, 309-5; — Simon de, 26, 32-1, 35-3, 308, v. Coutumes de Simon de Montfort; — Yolande de, 236, 302-5.
- Montjay**, bailli comtal de, 43-5 (auj. Montjay-la-Tour, Seine-et-Marne, canton de Claye, commune de Villevaudé); — château de, 248; — châellenie de, 250-7, 281-4.
- MONTJAY** (Gaucher de), 248.
- Montihéry**, 262-3 (Seine-et-Oise, canton d'Arpajon); — château de, 247, 249; — châellenie de, 39, 47-4, 248-5, 249, 250, 251-3, 259, 283-4. II, 95-1, 312; — chevaliers de, 251-1; — Juifs de, 31; — prévôt de, 26. II, 566-5; — prévôté de, 39, 47-4, 48-1, 111-5; — seigneurs de, 5, 13-5, 244-3, 246-5, 247-248.
- Montmagny**, 220-3 (Seine-et-Oise, canton de Montmorency).
- Montmartre**, abbaye de, 46-4, 54-4, 367, 378, 387-2, 400. II, 397-2.
- MONTMARTRE** (Michel de), II, 532-1.
- Montmorency**, 500. II, 155 (Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise); — bailli de, 44-1; — baronnie de, 344-3; — château de, 146-4, 251-1; — châellenie de, 236, 237, 247-4, 250-3, 251-6; — coutumes de, 25-6; — prévôt de, 44-1, v. *usus et consuetudines Montis Morenciaci*.
- MONTMORENCY**, seigneurs de, 5, 13-3-4, 70-2, 247-2-5, 252-7, 259, 355-1, 357. II, 471; — Alix de, II, 330-9; — Bouchard de, 168, 178-4. II, 209, 214-1, 492-6, 520; — Guillaume de, 162-4; — Hervé de, 162-4, 220-3; — Jean III de, 344-3; — Mathieu de, 20-4, 259, 375. II, 181-2, 306.
- Montpellier**, II, 98-3. II, 536-8 (Hérault).
- Montreuil-sous-Bois**, justice de, 43-5



- (Seine, canton de Vincennes); — seigneur de, 359.
- MONTREUIL** (Vincent de), II, 173-2, 189.
- Montrouge**, II, 529 (Seine, canton de Sceaux).
- MOREHER** (Jean), II, 307-1.
- Morigny**, 34 (Seine-et-Oise, canton d'Etampes); — abbaye de, 16-6. II, 10, 152; — chronique de, II, 152.
- MORNAC**, II, 115-3.
- mort, v. part du mort.
- mort civile, 119. II, 100-4, 236-2, 242-2, 282, 364-7, 426-427, 447-8, 484-485, 504, 505.
- mort-gage, 243. II, 524, v. engagement.
- MORVILLIER** (François de), conseiller au Parlement, 108.
- mottes, 252-3.
- moulin banal, 105, 127, 134, 206-207, 348, 358-363. II, 143-4; — fouleret, 359, v. Dugny, Orly.
- Moulins**, Grands jours de, II, 452-3 (Allier).
- MOUSSY** (Albert de), 232-1, 307-1.
- Mulcien**, 30, 33, 34-1.
- mundium*, 151.
- municipalités, 425-1, v. communautés d'habitants.
- murs, II, 5, 120-4, 124-3, 138; — mitoyens, II, 5, 122, 129, 130-135, 136-4; — propres et mitoyens, 90-2. II, 121-1, 134.
- murailles, réparation des, II, 75-2.
- mutation, droits de, 23, 39-6, 53, 67, 123, 217, 221, 223, 235, 236, 278-300, 322-336, 370-371, 374, 377, 381-382, 412-419, 428-429, 435, 439, 441. II, 12, 15-3, 24, 28, 29-30, 325-9, 334-335, 351-352, 415, 459-460, 597; — de fief, 263-265, 270-271, 277-300, 313, 318, 322-334, 342. II, 29, 38.
- N**
- Nanterre**, mairie de, 253-9 (Seine, canton de Courbevoie).
- NANTEUIL** (Jean de), II, 310.
- nantissement, 481-482. II, 35-36; — coutumes de 396-2, 482. II, 35, 39-2; — pays de, II, 21-2, 582.
- NARBONNE** (Amaury de), 20-4.
- naturalité, v. lettres de chancellerie.
- Navarrais, II, 211-3.
- Navarre**, reine de, [II, 210-2, 211-2, 213-2, 217.
- NAVAREE** (Hugues de), II, 497-6.
- navires, 206-207.
- Néauphle**, 35-3, 63-2, 259 (Seine-et-Oise, canton de Montfort-l'Amaury) — châtellenie de, 49-2.
- NÉAUPHLE**, seigneurs de, 10-2; — Marie de, 165; — Simon de, II, 163-1, 165.
- nécessité, cas de, 239-240. II, 155-156, 158, 196-197, 274, 320, 356.
- Nemoux-en-Gastinois**, 34-5 (auj. Nemours, Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau).
- NESLES** (Foulques de), II, 76.
- Neustrie**, 30.
- Nevers**, coutume de, 292-5 (Nièvre). *nisi*, v. lettres de *nisi*.
- NIVARD**, chevalier, 6.
- Nivernais**, 72-3, 133, 404-1; — coutume de, II, 100-7, 119-3, 470.
- nobles, 107-108, 112-114, 121-122, 123-126, 127, 131, 141, 158-1, 160-2, 171, 182, 251, 254-255, 300-301, 304, 305-5, 372. II, 174, 210-212, 215-218, 243-244, 271-272, 278, 347, 354, 379, 466, 467, 470, 492, 546-1, 584-1, v. coutume des nobles, gentishommes.
- noblesse, 52-53, 119, 122-126, 144, 172, 305-5, 334. II, 294, 362, 425, 504-12, v. hérédité; — maternelle, 125.
- noces, v. secondes noces.
- Nogent**, couvents de, 32 (auj. Nogent-le-Rotrou, Eure-et-Loir).
- Nogent**, châtellenie de, 31-7 (auj. Nogent-sur-Seine, Aube ?)
- Noisiel**, 219-4, 500 (Seine-et-Marne, canton de Lagny).
- Noisy**, ou **Noisy-le-Sec**, 135-3, 144-1. II, 46-1 (Seine, canton de Pantin); — mairie de, 253-9.
- Nord**, coutumes du, 163-1, 206, 221, 278-5, 292, 297-1, 301-3. II, 35, 186, 266, 436; — villes du, 441.
- Normands**, 231.
- Normandie**, 30-8, 60, 69, 162-1, 176-



6, 186-1, 217, 219-3, 234, 239, 240-4, 278-1, 292, 297-1, 301-3, 376-5, 379, 380, 388-1, 441, 444-4, 454-2, 457-2, 459-2, 470-6. II, 22-3, 106-3, 111-5, 165-2, 200, 210-5, 212-1, 213-3, 244-3, 272-1, 324, 339-2, 374-4, 388-4, 442, 470, 514-2, 520-4, 524, 525-3, 529, 590; — baillis de, 31-5; — coutume de, 26-4, 170, 173, 188, 233, 278-5, 290, 305-4, 330, 389-4, 394, 410. II, 281-4, 360, 491, v. *usus et consuetudines Normannie*; — duc de, 243. II, 217.

notables, 50-51, 53, 68, 82-90, 97-98, 104, 153, 175. II, 88-2.

Notables points de l'usage de France, 87-5, 98. II, 25.

notaires, 71-4. II, 34, 42-3, 43-44, 66, 111-4, 221, 296, 348, 413, 485-8, 505, 506-507, 579-580, 581-582; — du Châtelet, 413. II, 30, 32, 413-2, 536, 579-7.

notairerie, livre de, II, 571-3.

Notes d'audiences, 501, 503. II, 556.

notice, II, 30-2, 31.

notoriété, 105-2, v. coutumes notoires.

Notre-Dame-de-Paris, chambrier laïque de, 409-3; — chapitre de, 25-5, 46-1, 65-6, 133, 136, 138-46, 139, 140, 143-5, 144-3, 146, 148, 358, 359, 360, 365-2, 366, 376-4, 383-1, 442, 445, 451, 458. II, 32, 34, 76-1, 142-5, 143-4, 145-4, 149-1, 156-157, 160, 162, 168-4, 220-1, 321-1, 325-3, 480-481, 520, 527-6, 528-3; — Grande Confrérie, II, 528; — marguilliers laïques de, 219-4, 254-1, 383-1, 385-7, 399-2, 405-3, 406-5, 409-3, 413-4, 419-2, 430-5, 431-1-5, 448-5, 458-2, 464-3. II, 11-6, 13, 18-3, 58-2, 553-2.

nourriture, convention de, II, 179.

nouvelle dessaisine, II, 53-1, v. *nova dessaisina*.

**Nouvelle-France**, 65-3.

nouvelleté, 81, 316, v. complainte en cas de saisine et de nouvelleté.

*nova dessaisina*, II, 53-3, v. nouvelle dessaisine.

novation II, 535, 537, 539.

nue-propriété II, 48-49.

nuits, délai des, II, 537-46, 559-3, 560, 563.

## O

OBIZON, médecin de Louis VI, II, 168-2.

*obligatio bonorum*, 463-465, 495; — *propter rem*, 391-393, 462-465, 471, 473, 493-494, 496-498.

obligation (dans le sens de lettres obligatoires), II, 536-7, 541-546, 579, 587; — alimentaire, 159. II, 482, v. aliments; — générale, 71, 473, 477-478, 490, 494. II, 111-4, 518, 454-545; — générale et spéciale, II, 528, 529-5, 530, 531, v. *obligatio bonorum*; — hypothécaire, II, 528-530; — spéciale, II, 543-544, v. contre-plège.

obligations, 153-154, 158, 485-3. II, 515-600, v. lettres obligatoires.

obsèques, II, 497, 503, 506, v. funérailles, sépulture.

offices, 125, 133-1, 206, 210. II, 68, 137-5, 230-231, 251, 253, 338-339, 430-5, 457-7, 464, 572-6, 595, 596; — inféodés, 253-254.

officiel, 188-5. II, 268, 530, 569-6, v. Sens; — de l'archidiacre de Paris, 153-2. II, 147, 520-3, 529-4, 530; — de l'évêque de Paris, 78. II, 492-4, 519-5, 529-3-4, 530-5.

officialités, 27-2, 77, 150, 463-2. II, 30, 78-1, 205, 206, 207, 493, 497-2, 535-1, 555, v. juridiction ecclésiastique, Paris.

officiers-gardes du commerce, II, 592-1.

officiers publics, II, 591; — seigneuriaux, 135; — de justice, 108, 112.

offre aux proches, II, 156, 320-321, 326-1.

Oise, 30, 36.

*Olim*, 70, 74-2, 79-80, 102-103. II, 172, 369, 564.

opposition, II, 555, 558-5, 559, 568-2, 569-570, 571-3, 589, 590, 592, 596-597, 598-2, 600.

ordonnance, du prévôt de Paris, 193-8.

Ordonnance de plaidoyer..., 81-82.

ordonnances royales, 75, 115, 123-3, 132-1, 223-1, 402-1, 435-5, 468, 480-485, 486. II, 102, 121-2, 428, 505-7, 516, 548, 558-6, 574-575, 577, 588-3, 589, 591, 595-7, 598-5, v. dé-



- clarations, édits, établissements; — de 1134, 130; — de 1209, sur le parage, 235-3. II, 2; — de 1275, 284-285; — de mars 1288, 466-3, 468-469, 475, 480; — de 1303, 468; — de 1330, sur les actions des mineurs, 188; — de 1343, 483-5; — du 5 novembre 1343, 468; — du 9 août 1371, 131, 182; — du 8 mai 1372, 125-3, 435-5; — du 13 avril 1393, 481-3; — d'octobre 1409, 481-3, 483-1-2; — de juillet 1410, 481-3, 483-1; — du 27 mai 1424, 481-482, 483-484, 485-3. II, 35-36, 541-4; — du 31 juillet 1428, 481-482, 484. II, 572-4; — du 31 janvier 1431, 482-3; — de novembre 1441, 481-482, 483-1, 484-485, 494. II, 572-4; — de Montilz-lez-Tours (avril 1454), 104-105; — de 1457, 481-3, 483-1; — de juin 1510, II, 577; — de 1527, II, 598-9; — de Villers-Cotterets, de 1539, 101, 215. II, 296, 485, 486, 580-5, 588-6; — de Fontainebleau (mars 1549), II, 587-5; — de 1553, 488; — d'Orléans (janvier 1561), II, 587; — de Roussillon (1563), 319; 408. II, 454-2; — de Moulins (1566), II, 66, 67-1, 347, 507-6, 581-1, 591; — de Blois (1579), 124-6. II, 226; — de 1629, II, 578-7; — de 1667, II, 41-1, 65, 69, 71-3, 138, 449-3, 577, 587-8, 589-5, 591; — de 1673, II, 243-1, 578-1; — de 1731, sur les donations, II, 483, 484, 485, 489, 490; — de 1735, sur les testaments, II, 503, 507; — de 1749, sur la mainmorte, II, 505-6.
- ordonnances, de la prévôté de l'eau, 79.
- ordre, II, 598, 599.
- ordre public, II, 551.
- orfèvres, 86-1. II, 104, 107, 109.
- Orfin**, 35-1 (auj. Orphin, Seine-et-Oise, canton de Dourdan).
- organisation judiciaire, 37-42.
- Orléanais**, 15, 34-6-7, 162-3, 163-5, 166-6, 168-3, 217, 234, 268-8, 297-2, 350, 394. II, 261-3, 271-9, 293, 467, 470, 471-2; — coutume d', 50, 304-305, 307-4, 394; — duché d', 34; — usage d', 34, 74-75.
- Orléans**, 13 15-1, 61, 74, 82-8, 196-4, 197-4, 246. II, 75-2, 535-5, 583-8, 586-5-6, 587-1 (Loiret); — baillis d', 40-1; — bailliage d', II, 466-1; Châtelet d', 342-2; — commune d', 18; — coutume d' 356-4, 404-1, 409-2, 498. II, 44, 224-3, 243, 264-5, 343-4, 350-2, 420-7, 437, 441, 465-466, 488; — couvents d', 32; — Juifs d', 31-3; — praticien d', 89; — prévôté d', II, 466-1; — St<sup>e</sup>-Croix d', 82-8, v. *usus et consuetudines Aurelianenses*.
- Orly**, 358, 360 (Seine, canton de Villejuif); — moulins d', II, 142-5; — serfs d', 136-3, 146, 147-4-5.
- orphelins, 150-1-2, 151-1, 484. II, 172-1.
- ost, 259; — du roi, 136-3, v. Flandre.
- Orsay**, four d', 361-4 (Seine-et-Oise, canton de Palaiseau).
- otages, II, 520, 521.
- Ouest, coutumes de l', 165, 217. II, 166, 272, 316, 429, 467; — provinces de l', II, 271, 470; — villes de l', 441.
- Outre-mer, royaumes latins d', II, 106-3, v. Jérusalem.
- OUTREVOISIN (Gace d'), 235-4; — Thibaut d', 235-4.
- ouvriers, II, 577, 591.
- Ozoir-la-Ferrière**, 500 (Seine-et-Marne, canton de Tournan).

## P

- PACÉ (Raoul de), II, 77-3.
- pacte commissaire, 326-8, 493; — de constitut, II, 560-5; — de *non petendo*, II, 556.
- pactes entre époux, II, 196; — sur succession future, II, 421, 429.
- PACY (Raoul de), 367; — Jeanne de, II, 393.
- pagi*, 29, 500.
- pagus Parisiensis*, 501; — *Wastinensis*, 34-4, v. Gâtinais.
- paiement, II, 535-4, 539-3-4, 556-4, 576, 578.
- pain de Paris, v. tonlieu du.
- pairs, jugement par les, 273, v. Cour des pairs, Poissy.
- paix, 13, 14, 17.
- PALaiseau (Guy de), 367-8.
- Pamiers**, 72 (Ariège).
- pannonceaux, II, 567, 595-6.



PANORMITAIN, 224-1.

pape, II, 395-4, 396-4, 427, v. Lucius III.

Papier *Ruffi*, 89-2, 90-3.

papier-terrier, v. lettres de chancellerie, terriers.

parage, 167, 168-1, 233-239, 244-2, 292-296, 300, 302, 330, 344-345. II, 144, 150, 157-1, 269-2.

Parc civil, du Châtelet, 195-5.

pardon d'âge, v. lettres de chancellerie.

parenté, II, 382, 388, 428, v. computation.

parentèle, II, 393-394, 442, 446-3.

Paris, 2, 3, 4, 18, 19-21, 28-29, et *passim*.

— archidiaconé de, 254-1; — archidiaque de, 153-2. II, 13, 147, 520, 529-4, v. official de l'archidiaque.

— baillis de, 41; — bailliage de, 40-1, 41, 43, 47-1.

— banlieue de, 92-1, 406, 407. II, 122-1, 123, 172, 369-3, 555-1; — bourgeois de, 19, 41-1, 51-54, 78-4, 83-3, 124-2, 130-132, 146, 160, 174, 222-3, 433-1, 446. II, 18-3, 78-4-5, 211, 492-2, 566-1, v. garde bourgeoise, privilèges des bourgeois de Paris.

— château de, 2, 3, 5, 38, 245; — châtelain de, 38-4.

— Châtelet de, 42-54, 58-59, 62-5, 63-2, 64, 77, 82-83, 85, 86-89, 91-5, 96, 98, 102-4, 105-2, 111-5, 112, 116, 156-157, 179-1, 194-2, 249-5, 250, 273-274, 478. II, 41, 42, 60-4, 63-6, 68, 83-1-5, 85, 86, 88-2, 105, 109, 111, 113, 117, 118, 119, 121, 124-1, 129, 133-5, 134-3, 136, 193, 194-2, 199, 202, 206, 207, 208, 211, 215-7, 217, 221, 228-1, 233, 237-1, 262-6, 265-1-2, 281, 282-3, 284-7, 292-1, 296, 297, 301, 315, 326, 329, 333, 335-3, 338-7, 342-2, 343, 345-2, 346-2, 349, 350, 351, 360-3, 377, 380-1, 403, 408-409, 433-2-5, 449-4, 450-3, 452-2, 455-3, 463, 486-4, 495, 496-8, 498-499, 500-5, 501-1-2-3, 510-1, 536-537, 538-5, 544, 549-8, 550-1-4, 555, 556, 557, 560, 562, 565-6, 566, 570-2, 574-7, 576-2, 578-1, 589-5, 592, 593, 594, 599-6, v. actes de notoriété, Constitutions du Châtelet, Coutumes notoires

du, Coutumier de, examinateurs, greffiers, lettres du Châtelet, lieutenant civil, J. de Longueil, notaires du Châtelet, Parc civil, procureur du roi, sceau du Châtelet, sergents à verge, Style du Châtelet, style du Châtelet et de la ville de Paris.

— châtellenie de, 28-6, 38-4, 39, 84-3, 248-5, 249-4.

— comte de, 2, 37, 245; — comté de, 37, 39, 245.

— coutume de, 1, 6-12, 25-36, 44-46, 50-54, 55-57, 58, 60-61, 63, 64-66, 72 et *passim*, v. coutume de la prévôté de, coutume de la prévôté et vicomté de, coutume de la vicomté de, coutume de la ville et vicomté de.

— croisée de, 2-3.

— diocèse de, 30, 45. II, 78-1, 289, v. archidiaconés.

— échevins de, 77, 83-3, 84-3-5, 489.

— échevinage de, v. municipalité de Paris.

— Eglise de, 2, 5-5, 16-2, 135-2, 136, 146-2-5, 219-4, 365, 366, 433. II, 324, 497-6, v. Notre-Dame-de-Paris.

— évêque de, 20, 22-2, 43-5, 45-46, 108, 112, 128-4-5, 139, 142-8, 148-1, 150-2, 165, 235-3, 239-6, 242, 244, 246, 247-5-6, 248, 249-1-2, 250, 253, 254-1, 258, 259, 262, 266-6, 268, 273-2, 275-6, 287-1, 358, 359-9, 375-2, 376-2, 383-1, 384-1, 392, 409-3, 416-1, 427-2, 428-2, 430-4, 431-1, 464-3. II, 7-4, 9, 13, 14, 16-6, 18-3, 34, 98-2-3, 153, 156, 161, 189, 220-1, 289-6, 519, 524-7, 544, 572, v. *Anschericus*, Eudes, Ingelvin, official de l'évêque, M. de Sully, Teudulphe.

— faubourgs de, 92-1, 130-4, 131, 478, 484, 494. II, 122-1, 123, 246; — fiefs de, fief dit Harent, 253-2; — Hellebic, 253-6; — des Paallées, 253-4; — des Rosiers, 253; — des Tombes, 383-1, 406-5, 409-3, 458-2.

— Halles de, 253-6. II, 548; — Hôtel-Dieu de, 359, 375-2, 385-7, 430, 433, 445-4, 446-2, 447, 449-3, 458, 475. II, 9, 14, 158-1, 162-7, 168, 220-3, 306, 307, 308, 310, 322, 527, 528-1; — Hôtel de Ville de, v. rentes sur l'Hôtel de Ville.

— justices de, 43-47, 501.



- maisons de, hôtel au Dauphin, II, 32; — maison du Château Fêtu, 392. II, 24-1-2; — marais de, 20; — marché de, 109.
- municipalité de, 52, 77-79, 131-7. II, 584-1, v. Parloir aux Bourgeois; — murailles de, 20, 401-4.
- officialité de, 45-46, 84-4, 150-2. II, 9, 206-1, 211.
- Parloir aux Bourgeois de, 44, 77-80, 83-84, 425-1, 470-3. II, 172, 272, 378-1, 384, 386, 537-2, v. Sentences du Parloir aux Bourgeois.
- Place Royale de, II, 133.
- Porte Baudoyer de, 375-2.
- présidial de, 111-5. II, 134-2.
- prévôt de, 34-1, 38-42, 43-47, 48, 78, 80-1, 83-84, 105-2, 107, 121-2, 148-1, 193-8, 430-4, 463. II, 46-1, 51-1, 103-3, 189, 374-1, 377-4, 392-3, 393, 412, 413, 530-3, 535-1, 545-546, 551, 554, 555, 567-568, 572, 584, v. clerc du prévôt de Paris, conseil du prévôt de Paris, G. de Hangest, G. le Maître, lieutenant-civil, ordonnance du prévôt, G. de Verberie.
- prévôté de, 19, 33-5, 34-1, 37-4, 38-41, 48-2, 53, 249-4. II, 389, 567-568, v. coutume de la prévôté de Paris.
- prévôté et vicomté de, 33, 34-3, 47-48, 61, 63-64, 105, 111-6, 112-113, 245-2, 328. II, 85, 122, 289, v. coutume de la prévôté et vicomté de Paris.
- quatre murs de, II, 22-3; — quatre portes de, II, 270, 562-3.
- rues de, rue de Cléry, II, 133; — rue Montmartre, II, 133; — rue de St-Eustache, II, 133; — rue Tirechape, 253-4.
- style de, II, 408-2.
- us et coutumes de, II, 178, 180, v. garantie aux us et coutumes de Paris.
- vicomté de, 38-1, 245; — vicomté, de, 35-1-3, 37-4, 38-40, 47-1, 48-2, 82, 187-5, 245-3, 249-5, 308. II, 171-3, 172, 173, 220, 272-2, 356-1, 555-1, v. coutume de la vicomté de Paris.
- ville de, II, 121, 122-1, 123, 172, 173, 220, 246, 272-4, 369, 370, 555-1,

et *passim*, v. coutume de la ville de Paris, us et coutumes de la ville de Paris.

- ville et vicomté, v. coutume de la ville et vicomté, style de la ville et vicomté.

Paris, v. Bercy, Blancs-Manteaux, Chaillot, Champeaux, chapelle de Braque, des Pointslasnes, collèges, conciles, *consuetudo ecclesiarum Parisiensium*, Courcelles, Culture-St-Catherine, féodalité parisienne, Filles-Dieu, Foire St-Germain, For-l'Evêque, Hanse parisienne, Hauton, La Chapelle-St-Denis, La Couture-l'Evêque, Laas, Longchamp, lotissements, Louvre, marchands de l'eau, Mauvoisin, Montmartre, Notre Dame-de-Paris, *pagus Parisiensis*, Parlement, Petit-Pont, prévôt des marchands, prévôté de l'eau, St-Benoist-le-Bestourné, St-Denis-de-la-Châtre, St-Eloi, St-Eustache, St-Germain-des-Prés, St-Germain-l'Auxerrois, St-Gervais, St-Honoré, St-Jacques, St-Landry, St-Laurent, St-Lazare, St-Magloire, St-Marcel, St-Martin-des-Champs, St-Mathurin, St-Maur des-Fossés, St-Médard, St-Merry, St-Pierre-des-Arcis, St-Thomas, St-Victor, St-Catherine au Val des Ecoliers, St-Opportune, Saunerie, Sept-Voies, Temple, termes à Paris accoutumés, tonlieu du pain de Paris, Trinité, *usus et consuetudines Parisienses*.

PARIS, (Guérin de), chevalier, II, 159.

PARIS (Ansoud de), II, 161.

Parlement de Pamiers, 72.

Parlement de Paris, 33, 43, 45-47, 58, 61, 62-5, 63-64, 65, 78-5, 80, 81, 82, 83, 84-5, 86, 89, 102-103, 109-5-6, 110, 113-3, 114, 116, 191-1, 203, 207, 267-5, 273, 342-2, 372, 417-418, 486, 502-503. II, 32-1, 45-1, 46, 52, 59, 79, 86, 115, 136, 187-4, 189, 192-3, 194-2, 196, 199, 202, 211, 217, 220, 235-7, 301, 341-5, 342-7, 374-1, 377-4, 388, 389, 392, 393, 420, 432, 443, 444, 447, 450-2, 463, 470, 491, 493, 498, 501-2, 516, 544, 550-4, 551, 554-5, 567-2, 574-7, 589, 594-5, v. Anjorant, Baillet, Barne, Barthelemy, Boutin, Canard, Canaye, Chartier, Fontenay, Requêtes du Palais, *reten-*



- tum, Stilus curie Parlamenti*, Style des commissaires, Style des enquêtes.
- Parlement de Rouen, II, 225-7, 244-3.
- part avantageuse, 348, 349, 350.
- part du mort, II, 167-1.
- partagé déclaratif ou translatif, II, 415-416, 458-461.
- partage successoral, 79-3, 152, 155, 192, 198, 330, 342-2, 343, 418, 458, 484. II, 125-126, 145, 283, 368, 413-416, 423-1, 433-2, 455-461; — par lits, 125. II, 176-5; — par têtes ou par souches, II, 374, 383, 389, 437-3, 442, v. action en partage, soultes.
- partage de la communauté conjugale, II, 166-169, 206-224, 247-248, 260; — de la communauté familiale, II, 150-151, 176-177.
- partages nobles, 28-1, 234-239, 241, 244, 251, 252, 291-7, 300, 307-308, 343.
- PASQUIER (Etienne), 106-107, 111, 114. II, 426.
- passage, servitude de, II, 122, 123-4, 127.
- PASTOUREL (Jean), avocat, 87-5. II, 395-7.
- patria*, v. *usus et consuetudines patriae*.
- patria potestas*, 151, 157-158.
- patrimonialité des fiefs, 243, 265, 274, 278, 289, 321, 322, 327, 329, 340-341, 342-343, 433. II, 38, 39-2, 401.
- patronage, 8-1, 147.
- pâturage, servitude de, II, 123-4.
- Paulette, édit de la, 210. II, 230.
- paumés, II, 518.
- pauvreté jurée, II, 320, 354, 357.
- PAYEN (Adam), II, 164.
- pays, v. Brie, Chartres, coutume du pays, Dreux, France, Gâtinais, nantissement.
- pays de droit écrit, 151, 224, 225, 238-7. II, 96, 357-5, 361, 369-1, 424, 438, 447, 494, 507, 508, 575, 590-9.
- péage, 253, 383-6, v. Bapaume, travers.
- pécule, 155; — des religieux, II, 68, 426-5.
- pédagogues, II, 485, 505.
- peine, II, 323-324, 522; — capitale, II, 96-97.
- pelletiers, 19.
- pension alimentaire, II, 147, 370-2, v. aliments.
- perception de fait, d'une rente, II, 25-4, 26-27, 570, 571.
- Perche-Gouët**, 330-4. II, 278-4.
- péremption d'instance, 319. II, 349.
- Périgord**, 72-3.
- Périgueux**, II, 178 (Dordogne).
- Persan**, 275-3 (Seine-et-Oise, canton de l'Isle-Adam).
- personnalité des lois, v. lois personnelles.
- personne, engagement de la, II, 519-4.
- personne interposée, II, 455-456.
- personnes incertaines, II, 512-6; — morales, II, 75, 546-1, 574.
- perte, II, 103-1-3, 107, 108-8, 109-1, 118.
- Petit-Pont, 20, 146-5, 367, 373-1.
- pétition d'hérédité, II, 365, 406, 408, 413.
- pétitoire, v. possesseur et pétitoire.
- PÉTRONILLE**, II, 392; — femme de Simon de Lévis, II, 199-6; — femme de Thibaud de Brie, II, 267.
- PHILIPPE I<sup>er</sup>**, 5-3, 11-2, 13-3, 231. II, 160.
- PHILIPPE-AUGUSTE**, 18, 20, 244-2, 248, 249-2, 290-3. II, 73, 268, 271.
- PHILIPPE IV**, 468.
- PHILIPPE VI**, 247-6, 308, 430-4, 432-2, 468.
- Picardie**, 30-8, 267-1. II, 467.
- pichien, II, 396-1.
- PIERRE**, 365-5; — fils d'Aléaume, II, 162-7.
- pierre, jet de la, II, 64.
- Pierrefonds**, Juifs de, 31-3 (Oise, canton d'Attichy).
- pigeons, 208, 349, 363-4.
- pilori, II, 564-1, 592-6.
- PITHOU** (Pierre), 79, 80, 93-6. II, 240-4, 342-7.
- PIZDOE**, II, 521-5; — Guillaume, II, 189, 378-1.
- placita generalia*, 135-3, 379-2. II, 35-2.



plaids, 82-2.

PLAISANCE (Guido de), II, 546-3.

**Planay**, 252-3 (auj. Le Planet, Seine-et-Oise, canton de Rambouillet, commune de St-Léger ?).

plèges, 269, 392-5, 463-1. II, 95, 158-1, 271, 323-7, 519-4-5, 529-4, 531-532, v. caution, fidéjusseurs, plévine.

PLESIZ (Hugues de), II, 156.

plévine, II, 518, 520-523, v. plèges.

plevire, II, 520-4.

POCQUET DE LIVONNIÈRE, 65-6.

POINTLASNES, v. chapelle.

poisson, 203-2, 204, 208, 349; — vendeurs de, II, 548-549, 558-3, 562, 585-3.

**Poissy**, 5, 35-3, 219-2, 500 (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles); — archidiacre de, II, 14; — château de, 245-246; — châtellenie de, 39, 47-1, 49-2, 249, 250-3, 251; — commune de, 18, 30. II, 73, 74-5; — maire et pairs de, II, 76; — Notre-Dame de, 219-4; — prévôt de, 58, 111-5; — prévôté de, 39, 47, 48-1; — vicomte de, 245-246.

POISSY (Gace de), 16.

**Poisvilliers**, 35-2 (Eure-et-Loir, canton de Chartres).

POITIERS (Alphonse de), 464-3.

**Poitou**, II, 213-3, 273-1; — coutumes de, 26-4, 31, 158-1.

police, 468. II, 5, 548-7.

Polyptyque d'Irminon, 134.

**Pont-de-l'Arche**, II, 213-3 (Eure, arrondissement de Louviers).

PONTANUS, 396-6.

**Pontoise**, 18, 262, 328. II, 15, 567-1, 571-3 (Seine-et-Oise); — Juifs de, 31-3, 35; — St-Martin de, II, 168, 305; — sous-bailli de, II, 567-1.

POPIN, II, 521-5; — Eudes, II, 378-1; — Jean, II, 373-1.

port, v. Andresy.

**Port-Royal**, abbaye de, II, 311, 355-3 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune de Magny les-Hameaux).

PORTE (Lambert), II, 178.

porte-fort, II, 520, 521.

porteur, clause au, II, 537-538, 539, 555-2, 569-1.

possesseur, v. mauvaise foi.

possession, 213, 214. II, 3-1, 30, 45, 55, 83-86, 90-91, 116-117, 348-7, 399, 406, 416, 541, v. adage possession vaut moult en France.. desaisine-saisine, dessaisissement, de-vest-vest, empêchement, ensaisinement, interruption, intervention, investiture, jonction, quasi-possession, recréance, *saisina*, saisine, *Summa de judiciis possessoris*, titre coloré, vices de la possession.

possession, civile et naturelle, II, 40-6, 41, 68, 83, 89-3, 404, 510; — de fait, II, 25, 26, 38, 44, 404, 405, v. saisine de fait.

possessoire et pétitoire, II, 3-2, 50, 52-7, 65-5, 71-3.

poste, v. gens de poste.

postglossateurs, 56.

posthume, 193-5.

POTHIER, 158, 180, 486-1, 493, 493-3, 497. II, 44-3, 67, 68, 69, 83, 84, 86, 90, 114-5, 119, 224-3, 233, 238, 241-6, 243, 248, 255-1, 259, 264, 317, 318, 337, 342, 345, 351, 353, 364, 420-7, 431, 449, 453, 457, 463, 484, 489, 505, 514.

Pour montrer..., 98-5.

prainte, droit de, 360, v. pressurage.

praticiens, 50-54, 58-59, 64, 73, 83-86, 99, 101, 104, 105-2, 106-107, 501. II, 6, 27, 65, 72, 215, 294, 331-332, 335, 342, 350, 386-387, 473, 496, 541-542, 596. v. Orléans.

précaire, constitution de, II, 480, 529.

précaires, 218, 365-1, 366-1.

précarité, II, 93-2, v. vices de la possession.

précédent, 42.

préciput, v. coutumes d'égalité et de préciput; — conventionnel, II, 248; d'ainesse, 207, 302-4, 348-350. II, 362-363, 369-3, 464, v. aïnesse; — de la veuve, II, 209, 247, 300; — du conjoint noble, 125. II, 167, 175-1, 209, 210-4, 212-215, 246-247, 288, 306, 309.

préemption, 280.

préférence, entre censiers, 475.

prélation, droit de, 322-6.

prémesse, 240-5. II, 310-6.

prescription, 126, 213, 324, 474, 488-



3. II, 3, 15, 21-2, 22-23, 55, 73-93, 116, 579, v. adage *non valenti agere non currit praescriptio*, suspension de la prescription, usucapion.
- prescription, acquisitive et libératoire, II, 82-83, 88-4, 89-4, 93; — immémoriale, 362. II 75-76, 82-5, 92, 123; — libératoire ou extinctive, II, 127-128, 419, 539-540, 576-578, 580-1.
- prescription d'an et jour, II, 15, 22-23, 73-75, 76-77, 78, 80, 88; — de dix à vingt ans, II, 78-80, 83-90, 91; — de 30 ans, II, 76-1, 81, 90-91, 116.
- prescriptions brèves, 109. II, 76-77, 577-578.
- présidial, v. Paris.
- PRESLES (Foulques de), II, 153-1.
- pressoir, II, 143-4; — banal, 127, 134, 348, 358-363, 378-379.
- pressurage, 242-5, 359-360, 383-3.
- prêt à intérêt, 454-456, 486-489, 492. II, 523, 526.
- prêt d'argent, II, 521, 524, 527, 529.
- prêtre, II, 496, 497-4, 555-5.
- preuve, II, 70-71, 75, 116, 119, 148, v. adage autant preuves valent comme lectres.
- preuve, par commune renommée, II, 265-2; — par témoins, 463-3, 482-5. II, 70, 185-3, 372-2, 382-2, 398, 507-6, 535-4, 580, v. témoins; — par turbe, 108.
- prévention, II, 53-1, 207, 497, 503.
- PRÉVOT DE LA JANNÈS, 65-6.
- prévôt de la foire St-Germain, II, 103-3.
- prévôt des marchands, 44, 52, 77, 84-3-5, 115, 417, 433-1, 488-489. II, 112-5, v. Le Pelletier, Marcel.
- prévôts, 38-42, 112.
- prévôts royaux, v. Brie-Comte-Robert, Châteaufort, Choisy, Compiègne, Corbeil, Dourdan, Étampes, Gournay-sur-Marne, La Ferté-Aleps, Montlhéry, Paris, Poissy.
- prévôts seigneuriaux, 43-46, 51, 138-4. II, 10, 103-3, v. Chevreuse, Montmorency.
- prévôté, 26, 39-6, 47-1, 248, 250-5, v. ferme; — de l'eau, 79.
- prévôtés royales, 47-48, 109, 111-5, v. Châteaufort, Corbeil, Gonesse, Longjumeau, Luzarches, Marly, Meulan, Montlhéry, Orléans, Paris, Poissy, Torcy, Tournan.
- prévôtés seigneuriales, 82, v. Atainville-en-France, Chelles, Chilly, Gallardon, St-Gemme, Thoury-en-Beauce, Vivier-en-Brie.
- prieurés, v. Gournay-sur-Marne, Ivette-en-Iveline, St-Germain-en-Laye, St-Lazare, St-Martin-des-Champs, St-Catherine-au-Val-des-Ecoliers.
- principats, 32.
- prise à partie, 257-3.
- prise de ban, II, 34.
- prison pour dette, 153-154. II, 205, 238, 519-4, 521, 531, 533-3, 555-8, 565-5, v. exécution sur la personne.
- privés, II, 125-1, 131-6, 133-5.
- privilegé et coutume, 131-2, v. double lien.
- privileges, des bourgeois de Paris, 1-1, 19-2, 78, 130-131, 182, 387, 406, 468, 485. II, 236-1, 545-546, 554-12, 583-584.
- privileges, II, 456-3, 543, 545-550, 554, 557-6, 561-7, 570, 572, 579, 582, 587, 593-3, 598-6, v. bailleur, fisc, hôteliers, vendeur; — mobiliers, II, 590.
- privilegiés, II, 80, 82, 92.
- prix, v. juste prix, vente à vil prix.
- procédure, 27, 98, 101, v. style.
- procuration, II, 195-5, 198, 200, 204-4, v. adage homme mort n'a porteur de lettres.
- procureur du roi au Châtelet, 482.
- procureur *in rem suam*, II, 32.
- procureurs, 85, 111. II, 537-8, 538, 556-7, 578, 594.
- prodigalité, II, 207-208, 242, v. prodigues.
- prodigues, 190, 193-8, 194, 199. II, 216, 504, v. prodigalité.
- propres, anciens ou avitins, II, 431-4, 444; — conventionnels, II, 433-3, 434-435; — fictifs, II, 251, 255-4, 433-434; — maternels, 73-4, 303-305, 356-357. II, 354, 466, 469-3, v. adage *paterna paternis*; — nais-sants, II, 264, 327-3, 339, 380, 384-4, 392, 431, 440, 443-6, 444; —



- paternels, 303, 352, 357. II, 355-360, 466, 469, 472, v. adage *paterna paternis*, douaire des enfants; — réels, II, 431-433.
- propres de communauté, 265, 294-2, 333. II, 87, 160-161, 162-166, 167, 169, 181, 184, 190-2, 191, 193-198, 204-1, 205, 208, 216, 218-219, 222, 229-232, 236-238, 239-240, 245, 248-254, 256, 260, 266, 267-268, 270, 271-272, 274, 279, 282, 283, 288, 327, 434, 466-3.
- propres de retrait, II, 327-328, 339-340, 342.
- propres de subrogation, II, 193-194, 251-252, 307-7, 327, 339-4, 380, 433.
- propres de succession, 159-2, 210, 307, 484. II, 99-7, 101-3, 149, 181, 253, 271, 306-311, 318-4, 327, 339-340, 418, 463-464, v. quint des propres.
- propres et acquêts, 202, 214, 218. II, 155, 368, 379-381, 430-435, v. acquêts de succession.
- propriété, II, 1-119, 277, 345, 399, 406, v. renonciation à la propriété; — féodale, 23-34, 226, 255-256, 278-3, 279, v. fief; — individuelle et familiale, II, 141, 148, 149, 150, 159, 177, 303, 367, 375-2, 398, 415-416, 517, 530; — roturière, 57, v. censive; — urbaine libre, 55-56, 377-378, 402, 441; — en main commune, II, 171-1.
- protection, 10-11, 15, v. patronage; — possessoire, 202, v. actions possessoires.
- protocoles, livre des, II, 571-3.
- provinces, v. Ouest.
- provision, II, 71, 195, 206-1-2, 207, 275, 333, 397, 413-6, 544-545.
- prudhommes, dit des, 297, 334, 336, 340.
- Pseudo-décisions de Jean des Marès, 74-2, 88-89, 221, 334. II, 564.
- publication, 405, v. publicité; — des coutumes, 105-106, 108, 112-113. II, 423-2.
- publicité, II, 216, 243-1, 563-564, 565, 569, 570, v. publication; — des droits réels, 396, 476, 482-1, II, 8, 10, 11-12, 15, 34-36, 41-42, 74, 89, 336-1, 342, 346-348, 486-487, 542, 582, 600.
- puinés, 233-238.
- puilage, servitude de, II, 135-5.
- puisards, II, 135 3.
- puissance maritale, v. autorité maritale.
- puissance paternelle, 120, 151-159, 186, 188, 198. II, 139, 172, 182, 183-1, 226, 428, v. adage droit de puissance paternelle n'a lieu.
- puits, II, 133-5.
- purge des droits réels, 396, 419, 484-2. II, 15-16, 35, 123-5, 569, 570-572, 599-600.
- Puteaux**, 253-9 (Seine, canton de Courbevoie).

## Q

- quadrigae*, 260-7.
- quart égaré, II, 468-3.
- quasi-possession, 202-1. II, 47-48, 68, 83, 564-7.
- Québec**, 65-3.
- quinquennelle, II, 552-3-5.
- quint denier, 28-1, 109, 221, 240-5, 241, 278-281, 285, 286, 288, 290-291, 322-327, 328, 329, 330, 343, 397, 429, 433, 434. II, 230-1, 236, 323-324, 334-335, 569-7, v. requint.
- quint des propres, II, 306-5, 307-311, 314, 316, 318, 505.
- quotité disponible, 24-2, 27, 214. II, 166, 168, 305-309, 314-315, 316, 319, 418, 422, 512.

## R

- rachat, droit de, 28-1, 78-6, 166-1, 167-4, 168, 169, 170, 221, 238, 278, 281-5, 285, 289-300, 306, 328-336, 340, 341, 438-5. II, 29, 276.
- rachat, des rentes, 55, 456, 483-485, 486-488. II, 229, 250, 341, 572-4, v. imprescriptibilité.
- raisin, 203-2, 204-1.
- raison écrite, II, 374-1, 482-5, v. droit romain.
- rançon, 201-2.
- RAOUL**, II, 268; — trésorier de Poitiers, II, 307.
- rappel à succession, II, 179-1, 193,



- 371-377, 378, 383, 388-389, 403, 422-423, 428-429, 436.
- rapport à succession, 152-2-3, II, 146, 147-148, 193, 372-4, 374-4, 375-2, 376-1, 377-1, 414-415, 423-425, 451, 455-458.
- rapport de dettes, II, 456-3.
- rapport de jurés, II, 121-3, 122, 135-138.
- ratification, v. lettres de ratification.
- réalisation, clause de, II, 182, 227, 228.
- recel, II, 218, 220.
- receveur des consignations, II, 597-5, 598.
- récolte, II, 334-1, v. arrêt et bran-  
donnement.
- recommandations, II, 592.
- récompenses, II, 186-3, 196-2-3, 219-2, 228, 229, 230, 231, 232-3, 234, 248-255, 256, 260, 274-3, 289, 318, 339-340, 432, 433, 464, 471.
- reconduction, tacite, 450.
- reconnaissance d'écriture, v. vé-  
rification d'écriture.
- reconvention, II, 539-10, 575-576.
- record de cour, II, 52.
- recousse, II, 546-5, 559-3, 560, 567, 589.
- recréance, 131, 272, 273, II, 59-60, 65, 71-5, 108, 501-3.
- rédaction des coutumes, 57, 60, 104-114.
- redemptio*, II, 525-526.
- réformation des coutumes, 60, 110-115.
- régime domanial, 8-3, 10-1, 22, 368.
- régime seigneurial, 8, 19, 130, 441, 466-1.
- règlement, II, 360-3.
- Reims**, II, 583-8, 584-3 (Marne).
- REINE, femme de Raoul de Jagny, II, 168.
- réintégrande, II, 47-1, 67, 108.
- REITRUDE, femme d'Ansoud de Paris, II, 161.
- relevagia*, 367-7.
- relevamentum*, 367-368.
- relevationes*, 367.
- relief, droit de, 142, 251-6, 278-5, 289-3, 429, 439, II, 142, 269-2, 401; — en censive, 367-368, 394, 396, 410, 419, II, 400; — en cham-  
part, 422, v. rachat, *relevagia*, *relevamentum*, *relevationes*.
- relief, d'appel, v. lettres de chan-  
cellerie.
- religieux, 119, II, 344, 382, 394-395, 426-427, 447-8, 485, 493, 496, 504, 509-4, v. Limoux, pécule, Savigny, Sens, Trinité.
- religieuses, II, 552-6, v. Longchamp, Yerres.
- religion, entrée en, 153-2, 158.
- reliquats de compte, 209.
- remariage, 165-3, 180, 183-184, II, 277, 282, 284, 286, 292, 295, 298, 299, 447.
- remedium spoli*, 213.
- reméré, v. vente à reméré.
- RÉMI (Jean et Pierre), II, 190-2.
- remise de dette, II, 456, 576.
- remontrances, 112.
- remploi, II, 186, 194, 196-197, 219, 248-250, 251-252, 256, 257, 289, 433.
- Rennes**, II, 583-8 (Ille-et-Vilaine); — sénéchal de, 193-8.
- renonciation, à la communauté, 28-1, 126, 168, 178-4, 299, 333, II, 192, 208-218, 235, 243-245, 255, 260, 296, 549-8.
- renonciation, à la garde noble, 168, 178; — à la garde bourgeoise, 183-5; — à l'hypothèque légale, II, 257; — à la propriété, 188-5, 192, 461-3, 471-473, 474.
- renonciation, à succession, 192, 330, 346, 350, II, 358-359, 361, 376-377, 386, 407-5, 408-2-4-6, 409, 412, 418-1, 420-3, 423, 424, 425, 435-4, 449-450, 451-4, 454, 456, 469, 470-471, 500-2; — à succession future, II, 428-430.
- renonciation au douaire, II, 267-268, 274, 282.
- renonciations, II, 520, 534-4, 535-1.
- rentes, 84-5, 109, 177, 179, 184, 192, 204, 205, 208-209, 473, 485-498, II, 21-22, 26-27, 35-36, 63-6, 66, 80-81, 83-1-6, 88-89, 99-1, 181, 185, 229, 250, 251, 270, 272-4, 275, 279, 284, 328, 333-1, 433-434, 542, 543, 550-1-4, 571-2-3, 592, v. assiette,



- assignat, bail à rente, cens et rentes, censiers, criées de rentes, perception de fait. rachat des rentes, retrait des rentes, saisine du crédi-rentier, titre nouvel, Trésor du roi.
- rentes constituées, 209, 211, 287-289, 326-8, 337-338, 340, 342-343, 391, 394, 399, 402, 417-418, 432, 442-443, 446-1, 451, 452-457, 483-484, 485-492, 494-2, 498. II, 25-27, 28-29, 33-1, 36, 66, 68, 89-4, 194, 324-325, 333-1, 338, 341, 430-5, 463, 523, 541, 594-1, 595, 597-598.
- rentes foncières, 486, 491. II, 66, 68, 80, 89-4, 338, 414, 595, v. bail à rente, imprescriptibilité.
- rentes inféodées, 288-289, 338-6, 467-2. II, 29, 99-1, 594-1; — viagères, 456-4, 458, 464-3, 479-5, 483. II, 14, 22-1, 185-186, 191-5, 514-1; — volantes ou volages, 418-2, 486-2.
- rentes sur l'Hôtel de Ville, II, 252-2, 574, 595, 600.
- RENUCHE, II, 583-8.
- RENUSSON, II, 224-3, 255-1, 286, 295-6, 431-5-7.
- réparations, 170-6, 183, 191. II, 232, 252, 277, 284-285, 298, 333, 348-7, 352.
- répit, v. lettres de chancellerie.
- représentant *ad litem*, 188.
- représentation, dans les actes juridiques, 267.
- représentation successorale, 109, 303, 346-347, 355-356. II, 357-1, 373-375, 383-7, 388-389, 393-394, 420-5, 422-423, 436-437, 441-442, 456.
- reprise, II, 219, 248-5, 250, 251, 255, 456.
- requête, au roi, 131-7.
- Requêtes de l'Hôtel-le-Roi, II, 344-10, 594-5.
- Requêtes du Palais, II, 344-10, 594-5.
- requint, 281-2-3, 326.
- res nullius*, 201.
- Resbetz, abbaye de, 148-7 (auj. Rebais, Seine-et-Marne, arrondissement de Coulommiers).
- réserve, II, 138, 155, 158-159, 288, 290-1, 293, 300-301, 303, 304-319, 353, 357, 360, 361-2, 365, 422, 423, 481, 483, 498, 513.
- résidence, 132-2.
- resignatio in favorem*, II, 484-1.
- rétenion, droit de, II, 584, 585-1.
- retentum*, du Parlement, 418.
- retour à l'ascendant donateur, 28-1, II, 385-4-5, 387, 431-7, 438.
- retractio*, II, 322-4, v. retrait lignager.
- retrait censuel, 371-5, 395, 410-6-7, 419. II, 12, 18.
- retrait féodal, 67, 109, 217, 240-5, 241, 252, 269, 279-280, 288, 289, 312-2, 322-328, 340-341, 342. II, 12, 18-3, 38-39, 229, 236, 320-321, 322-1, 323, 324-3, 344, 346, 347, 391.
- retrait lignager, 24-2, 107-6, 109, 154-5, 183, 188-4, 192, 202, 214, 223, 240, 279-4, 280-4, 322-6, 323, 396-3-5, 398, 399, 412, 415-2, 451-452, 457, 485, 491. II, 3-4, 16-17, 22-23, 27-1, 40, 41, 42, 77, 139, 144-145, 156, 159, 186, 229, 232-1, 253, 303, 310-311, 319-353, 357, 379, 381, 391, 430, 432, 544, v. action en retrait, adages en conquest ne gist retrait, qui n'est habile à succéder..., propres de retrait, *retractio*.
- retrait de mi-denier, II, 186-3, 229-230, 232-1, 330-9, 348-349, 353-2, 381.
- retrait, des dîmes, II, 321-1; — des rentes, 483-2.
- revendication, II, 152, v. action en revendication; — des meubles, 214. II, 95, 103-119, 589-5; — des serfs, 135, 141.
- reventes, 413-4.
- reventons, 414.
- réversion, 327; — droit de, II, 438, v. *jus reversionis*.
- revestimentum*, 370-1, 371-3. II, 9-2.
- revestissements, II, 290-3, v. don mutuel.
- revestiturae*, 370-2.
- révocation des donations, 321. II, 490-491, v. lettres de chancellerie.
- Révolution, 159, 342-2. II, 286.
- Rhin, 29.
- RICARD, 117-2, 225. II, 295-6, 364, 422-3.
- RIGAUD (Guillaume), 43-5.
- risques, 456, 462. II 517-3.
- ROBERT, maire de la Celle, 135-2.
- ROBERT LE FORT, 31.



**ROBERT LE PIEUX**, 4-5, 11-2, 13-3, 37, 218-2, 231, 246-1-5, 254-3, 425-3.

**ROCHARDUS**, II, 154.

**Rochefort**, château de, 247; — châtellenie de, 49-3 (Seine-et-Oise, canton de Dourdan).

**Rode**, en Allemagne, 260-6.

**ROGÉ** (Jean), 76-5.

**roi de France**, 2, 7, 11-2, 13-14, 53, 59, 108-109, 123-124, 138-3, 144-1, 223, 243, 249-2, 257, 258, 290-3, 309, 425-426, 433-1, 435, 437, 481-485, 489, II, 13, 25, 58, 70, 82, 92, 95-2, 96, 97, 99, 100-101, 189, 190-2, 194-4, 197, 269, 325, 346, 348, 396, 397, 409, 410, 411, 412, 426, 427, 447, 452-1, 454-2, 455-2, 502-4, 524-7, 531, 539, 545, 548-7, 551, 552, 582, 585-1, 588, 594, 595, 600, v. autorisation du roi, baillis royaux, ban royal, barons du roi, bourgeois du roi, censive du roi, Charles V, Charles VI, Charles VII, Charles VIII, Conseil du roi, Cour du roi, créances du roi, directe universelle, domaine direct, domaine royal, fermier du roi, forestier du roi, grâce, Henri I<sup>er</sup>, Henri II, Henri III, Hugues Capet, Jean II, lettres-patentes, lettres royales, lettres de roi, Louis VI, Louis VII, Louis VIII, Louis IX, Louis X, Louis XI, Louis XII, main souveraine, main du roi, ordonnances royales, ost du roi, Philippe I<sup>er</sup>, Philippe II, Philippe IV, Philippe VI, procureur du roi, requête au roi, Robert le Pieux, sceau du roi, secrétaires du roi, taille royale, Trésor du roi.

**Roissy-en-France**, 30-2 (Seine-et-Oise, canton de Gonesse).

**ROMAIN**, avocat, 87-5.

**romanistes**, II, 4, 26-4, 30, 43-44, 241, v. droit romain.

**Rome**, II, 526, 527.

**roncin de service**, v. cheval de service.

**Rosny**, 135-5 (auj. Rosny-sous-Bois, Seine, canton de Vincennes).

**rotures**, 174, 177, 179, 217, 312-2, 344, II, 311-3, 595, v. censive, tenure roturière.

**roturiers**, 67-5, 119, 123-124, 126-130, 132, 134, 141, 158-1, 164-3, 165, 181-182, 186, 219-2, 220, 254-5, 266-

3, 305, 334, 344, 369, 372, II, 146-2, 160-3, 174-5, 211, 212, 213-3, 215-216, 244, 272-1, 278-4, 379.

**rouage**, 375, 383-2-3.

**Rouen**, bailliage de, 31-6 (Seine-Inférieure); — marchands de, 19; — v. Parlement de Rouen.

**ROUCY** comtesse de, 302-5, II, 203-8.

**ROUSSEL** (Henri), II, 152.

**ROUSSIGNY** (Pierre de), II, 312.

**Royaumont**, II, 52-5-6 (Seine-et-Oise, canton de Luzarches, commune d'Asnières-sur-Oise).

**Rozoy**, 34-5 (Loiret, canton de Courtenay).

**Rozoy-en-Brie**, 5-5, 148-1 (Seine-et-Marne, arrondissement de Coulommiers).

**Rueil**, 372-3 (Seine-et-Oise, canton de Marly le Roi); — châtellenie de, 250-6.

**RUEIL** (André de), II, 528-1.

**Rungis**, 365 2 (Seine, canton de Villejuif).

## S

**SABLON** (Guillaume et Roland du), II, 496-8, 502-4.

**Saclay**, 500 (Seine-et-Oise, canton de Palaiseau).

**saillie**, servitude de, II, 127.

**SAINCE** (Jean), 94-3.

**SAINCTION** (Louis de), 113.

**Saint-Aignan**, v. Berry.

**St-Benoist-le-Bestourné**, église, 46-1, 219.

**Saint-Cloud**, 128 4, 420, 500, II, 153 (Seine-et-Oise, canton de Sèvres); — censive de, 370-5; — coutume de, 25-5; — doyenné de, 254-1.

**St-Cloud** (Heutru de), II, 475; — Roger de, II, 168.

**Saint-Cyr**, seigneur de, 310-1 (Seine-et-Oise, canton de Versailles).

**Saint-Denis de la Châtre**, église, II, 161-162.

**Saint-Denis-en-France**, 30-4, 142, 145-4, 146-3, 287-1, 377-1, II, 47-3, (Seine); — abbaye de, 6, 11-1, 13-4, 14-3-4, 16-6, 17-2, 46-5, 71-3, 91-5, 129-2, 135-5, 136-4, 143-6, 145-2-4,



- 146-5, 148-1, 231-2, 242-3, 245-3, 246-5, 247-5, 250, 253, 254-3, 262, 274-3, 277, 287-1, 291-7, 299-2, 368, 372-3, 373-3, 377-1, 385-3, 396-6, 400-1-4, 434, 447-2, 502. II, 82, 92, 95-8, 427-3, 568-1-4; — bourg de, 146-3; — château de, 250.
- Saint-Eloi, église, 46, 371-5, 375-2, 376, 397-5, 433-1, 434-2; — censive de, 446-2, 449-3, 451; — justice de, 101. II, 420-3.
- Saint-Eustache, église, 384-2.
- Saint-Faron, église, v. Meaux.
- SAINT-FERRÉOL (Robert de), II, 156.
- Saint-Frambaud, v. Senlis.
- Saint-Germain-des-Prés, abbaye de, 3, 6-3, 11-2, 18-4, 20-3, 22-2, 46-5, 54-4, 64-1, 124-2, 133, 135, 142-8, 146-3, 148-1, 225, 231-1, 240-2-3, 246-5, 253-8, 359, 372-1-5, 377-1, 400-1-4, 431, 433-1, 445-1. II, 9, 103-3, 163-2, 220-1, 267, 307, 308, 537; — bourg, 3, 135-3, 146-3, 147-4, 359, v. Foire Saint-Germain.
- SAINT-GERMAIN (Jean de), *legum professor*, II, 62-1.
- Saint-Germain-en-Laye**, 30, 48-1, 500 (Seine-et-Oise); — maire féodé de, II, 11-1; — prieuré de, 427-1.
- Saint-Germain-l'Auxerrois, église, 20, 138-6, 433-1. II, 160.
- Saint-Gervais, église, censive de, 446-2; — faubourg, 20.
- Saint-Honoré, chapitre et écoliers de, II, 128-4.
- Saint-Jacques, église, archiprêtre de, 374-3.
- Saint-Jean-de-Jérusalem, chevaliers de, II, 92.
- Saint-Jean-des-Vignes, v. Soissons.
- Saint-Landry, église, II, 14.
- Saint-Laurent, église, II, 162, 494-9.
- Saint-Lazare, prieuré, 19-4, 46-4, 375-2. II, 7, 9, 152, 159, 162.
- Saint-Léger** (Seine-et-Oise, canton de Rambouillet), château de, 247; — commune de, 18.
- SAINT-LÉGER (Geoffroy de), 76.
- Saint-Magloire, abbaye de, 3, 46-4, 141-3, 218. II, 64.
- Saint-Marcel, abbaye, 3-5, 231. II, 149; — bourg, 3.
- Saint-Martin-des-Champs, prieuré puis abbaye, 3, 46-5, 128-4, 133, 143-5, 144-1, 242-5, 245-3, 359, 365-5, 369, 377-2, 427-2, 464-3. II, 7, 13, 46-1, 51-1, 76, 151, 152, 153, 154, 162-2-7, 164, 165-8, 168, 200-3, 267, 397-2, 427-3, 475, 476, 477, 492-4, 523-524, 526, 528, 564-7.
- Saint-Mathurin, chapitre de, 433-1.
- Saint-Maur-des-Fossés, abbaye de, 6, 11-2, 16-3, 46-4, 143-6, 147-8, 218-2, 241-4, 247-6. II, 98-2.
- Saint-Médard, bourg, 3.
- Saint-Merry, église, 375-2, 383-2, 433-1. II, 7; — censier de, 385-7; — censive de, 374-3; — faubourg, 20; — maire de, 46-1.
- SAINT-MERRY (Robert de), II, 159.
- Saint-Nom**, 219-4, 500 (Seine-et-Oise, canton de Marly-le-Roi).
- Saint-Pierre-des-Arcis, église, II, 494-8.
- Saint-Quentin**, 453-4 (Aisne).
- Saint-Remi, redevances payables à la, 216-2, 385, 405, 442, 445-1.
- Saint-Spire, v. Corbeil.
- Saint-Thomas, chapitre de, II, 321-1.
- Saint-Victor, abbaye de, 3-5, 46, 147-7, 235-4, 262, 368-8, 373-4, 404. II, 9, 307, 478-3.
- Sainte Catherine au Val-des-Ecoliers, prieuré, 361-4, 404, 464-3.
- Sainte-Croix, v. Orléans.
- Sainte-Gemme** (auj. Saint-James, Seine, canton et commune de Neuilly?), bailli de, 43-5; — pré-vôté de, 39.
- Sainte-Geneviève, abbaye de, 3, 20-4, 25-4, 46-2, 78-6, 133-4, 135-5, 138-3, 140, 143-5-6, 146-5, 148, 375, 386, 433-1, 434-1; — abbé de, 266-5-7, v. Thibaud.
- Sainte-Opportune, église, 20, 46, 376-2, 416-1.
- SAINTISME (Jean), II, 392.
- saisie censuelle, 382, 387-391, 403-5, 405-7, 406-409, 412-413. II, 37-38.
- saisie féodale, 169-1, 178, 216, 217, 243, 271, 288, 314-320, 325-326, 327, 336, 339-341, 407, 409, 425, 435. II, 18, 29, 38-39, 237, 347-1, 448, 459.
- saisie immobilière, 319, 341-342, 470, v. saisie réelle; — privée, 466, 467-8.



- II, 545-546, 548; — réelle, II, 593-599, v. criées, décret, saisie immobilière.
- saisie, au cas d'aliénation en main-morte, 436, 438-1; — en champ-part, 422.
- saisie-arrêt, II, 564-567, 574, 592-593, 594-7, 598.
- saisie-brandon, 300, 406. II, 589, v. arrêt et brandonnement, brandonnement.
- saisie-exécution, 272, 390-3, 466, 472-6, v. saisie et exécution.
- saisie-gagerie, 405, 447-448, 450, 466-468, 472, 485, 491, 494. II, 529-3, 547-7, 585-586, 587-2, 588.
- saisie et arrêt, v. saisie-arrêt.
- saisie et exécution, II, 588-591, 593.
- saisina*, 379. II, 9; — *juris et saisina facti*, II, 19-4, 33-2.
- saisine, droit de, 221, 291-7, 368, 382, 395-400, 401, 403-3, 404, 411-412, 443. II, 10-10, 12, 26, 38-1, 40, 334, v. *revestimentum*, *revestiturae*, *vestimentum*.
- saisine, 58-2, 92-1, 109, 173-7, 186-1, 187, 188-6, 238, 456, 482. II, 2-3, 4-3, 17-44, 45-55, 55-72, 73, 75, 76, 78-79, 105-1, 191-3-4, 197-198, 276, 283, 291, 296-297, 325, 330-9, 331, 356-1, 399, 470, 497-502, 508-512, 514-1, 525, 541, 570, 574, v. adage il ne prend saisine qui ne veut, appréhension de fait, possession, vêtue.
- saisine héréditaire, II, 2-2, 19-4, 20, 27-4, 33, 49, 70, 276, 356-1, 368-3, 376, 399-406, 413, 416, 421-2, 448-449, 498-3, 499, v. adage le mort saisit le vif, le serf mort saisit le vif son seigneur.
- saisine immémoriale, II, 53-4, 75; — de droit, II, 49-50, 70, 405; — de fait, II, 26, 33-2, 50, 405; — de franchise, 467. II, 47-3, 80.
- saisine, du censier ou crédi-rentier, 467-468, 471, 478-4, 494, 496. II, 20-3, 26-27, 28-29; — en censive, 58-2, 369-370, 382, 394, 395-400, 402, 410-413. II, 9, 400.
- saisine, en fief, 274, 279, 282-283, 288, 289, 313-314, 318, 319-320, 323, 325. II, 9, 400-402.
- salaire, 109. II, 200, 203, 588.
- salmann, II, 481.
- SANCELIN, lépreuse, II, 417-3.
- Sancerre, comte de, II, 53-5, 535-4 (Cher).
- Sandricourt, 368-8 (Oise, canton de Méru, commune d'Amblainville).
- sang, 383-6.
- SANGLIER (Pierre), II, 7.
- Sannois, II, 96-3 (Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil).
- Sardaigne, II, 579-11.
- Saris, châtellenie de, 62 (auj. Serris, Seine et Marne, canton de Crécy).
- Saumur, 31-3 (Maine-et-Loire).
- Saunerie, 359-9 (Paris).
- Saussay, 35-2 (Seine et Oise, canton de Versailles, commune de Jouy-en-Josas).
- sauvement, 10.
- Savigny, moines de, (au diocèse d'Avranches), II, 163-2.
- Savoie, comte de, II, 566-1.
- scabini*, tribunal des, 138-4.
- sceau, 71, 398-2. II, 495, 530-1, 535, 536-8, 541, 579; — de France, II, 97, 100; — du Châtelet, 27-2, 34-5, 35-4, 71, 463. II, 536-8, 584-2, v. lettres du Châtelet; — du roi, II, 526-3, 530, 531, 553, 579.
- secondes noces, 305. II, 467, 473, v. libéralités en secondes noces, remariage.
- secrétaires du roi, II, 352-1.
- SÉGUIER (Pierre), lieutenant-civil de la prévôté de Paris, 111, 113.
- seigneur, II, 8-23, v. Brie, Brie-Comte-Robert, cens, censive, fief, Le Puiset, main du seigneur, Méréville, Montfort, Montlhéry, Montmorency, Montreuil-sous-Bois, Néauphle, officiers seigneuriaux, Tournan, Vallangouard, Vaudétard, Villetain.
- seigneurie, 3, 224-225. II, 321, 522, v. coutume, fief; — directe, 448, 451, 459, 493; — directe et profitable, 255-256, 285, 452, v. domaine; — foncière, 384-3.
- Seine, 20, 29-30, 36, 427-1.
- seing manuel, II, 535-536.
- sele, enfants en, 152-154, 156. II, 172, 370, 372-4.
- Sénatusconsulte Macédonien, 153.



158. II, 201; — Velléien, II, 205, 240-5, 254, 258.
- sénéchaux, 31-5, 193-8, 266-7, v. Beaucaire, Rennes.
- sénéchaussées, 31, v. Beaucaire, Carcassonne, Midi.
- SÉNEVILLE (Galeran de), 128-6.
- Senlis, 31, 148, 330-4. II, 52-4, 212-1, 290, 470 (Oise); — bailli de, 31-5, 32; — bailliage de, 35-4. II, 290-2; — chapitre de Saint Frambaud de, II, 564-7; — coutume de, 33, 62-63, 100-6. II, 217-6; — Juifs de, 31-3.
- SENIS (Galeran de), II, 524; — Jean de, II, 527.
- Sens, 143-2. II, 52-6, 470 (Yonne); — baillis de, 40-5; — bailliage de, 105; — comté de, 4, 15; — coutume de, 100-6, 105, 404-1. II, 249; — Frères mineurs de, II, 429-4; — Juifs de, 31-3; — official de, II, 207-3; — pays de, 32-3.
- SENS (Eudes de), chanoine de Paris, 87-1, 97-4, 202-1. II, 47-7, 57-7; — avocat au Châtelet, 87. II, 272, 290; — Gilet de, II, 392; — Guillaume de, 190-4.
- Sentences du Parloir aux Bourgeois, 77-80. II, 11, 369, 390.
- séparation de biens, II, 117-4, 188, 207-208, 225, 234, 237-5, 239-5, 242-243, 296, v. femme séparée.
- séparation de corps, 120. II, 183-2, 203, 204-1, 206-207, 208, 222, 242, 275, 282, v. femme séparée.
- séparation de dettes, clause de, II, 228, 252.
- séparation de fait, II, 207, 242-243.
- séparation des patrimoines, II, 465.
- Sept-Voies, grange des, 383-1 (à Paris).
- sépulture, élection de, II, 492, v. funérailles, obsèques.
- séquestre, 316, 389-2. II, 71-5, 510-4.
- serfs, 9, 17-3, 18, 19-4, 21, 25-2, 52, 119-1, 121-122, 125, 126, 128-129, 132, 133-149, 359-3, 369-3, 372, 379-2, 503. II, 160, 163-2, 400, 483, v. adage le serf mort saisit le vif son seigneur, affranchissement, Bagneux, Champagne, cheveau, Chevilly, Choisy-en-Brie, échange, *excidium*, hommage, L'Hay, mainmorte ser-vile, Orly, revendication des serfs, servage, tenures serviles, Valenton.
- sergents, 260-7. II, 588, 595; — à verge du Châtelet, II, 555-1, 558-559, 567, 572, 583, 585-7.
- sergenteries, 229; — inféodées, 253-9.
- Sermaises, bailli de, 61 (Seine-et-Oise, canton de Dourdan).
- serment, 113, 191, 196, 228, 368-4. II, 220, 268, 290, 291-1, 332, 333, 372-2, 518, 519-520, 534-4, 535-1, 551, 563, 564-2, 576, 578.
- Serris, 16 (Seine-et-Marne, canton de Crécy).
- servage, 121-2, 143, 144-149. II, 120-1, 504, v. serfs.
- service, du fief, 232-234, 241-4, 256-263, 284, 310, 427, 428.
- service militaire, 123, 128-1, 161, 168, 174, 232-235, 240-241, 251, 258-262, 268, 278, 284, 301, 310, 322, 428, v. chevauchée, garde, lige estage, ost.
- service de cour, 161, 258.
- services, nobles et vulgaires, 216, 227, 254.
- servitudes, 201, 225, 362, 459. II, 1, 67-8, 68, 89, 120-138, 253, 597-8. v. abreuvement, aqueduc, destination du père de famille, écoulement, égouts, imprescriptibilité, passage, pâturage, puisage, saillie, vues.
- servitudes, *altius non tollendi*, II, 128; — apparentes ou non, II, 122-4, 123, 597-8; — continues ou discontinues, II, 122, 123, 124-2, 128; — légales, II, 122-2; — réelles, ou prédiales, II, 120; — urbaines et rurales, II, 120, 123-4.
- SEVRAN (Geffroy de), II, 526-3.
- Sèvres, 500 (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles).
- SÈVRES (Enguerand de), II, 522-1.
- signet, II, 535-8, 536.
- SIMON, II, 310.
- simple côté, v. coutumes de simple côté.
- simulation, II, 335.
- société, II, 161, 183, 233, 243, 247, 254-255, 257-260.
- SOEFVE, II, 114-5.
- Soissons, Saint-Jean-des-Vignes de, 430-5 (Aisne).



- solennité, II, 563-9.  
 solidarité, II, 465, 523-6.  
 Somme, coutume ençà la rivière de, II, 105-8.  
 Somme rural, 73-1.  
 souche, II, 338-6, 339, 340-2, 342, 380, 392, 396.  
 souffrance, 169, 178, 267-268, 275-5, 312, 314, 324-3, v. lettres de chancellerie.  
 Sougni, 35-2 (Eure-et-Loir, canton et commune de Maintenon).  
 soulte de partage, 209. II, 458.  
 sourds-muets, 199.  
 sous-accensement, 24, 373, 374-377, 381, 443-449.  
 sous-bailli, v. Pontoise.  
 sous-inféodation, 234, 235-2, 236-6, 242-3, 284, 337-338, 373, 375.  
 soutenance, II, 312.  
 souveraineté, 227.  
*spatium deliberandi*, II, 408-409.  
 statues, 207.  
 statut réel, II, 225-7.  
 stellionnat, 480. II, 542-2, 582, 591-7.  
 Steuville, II, 161 (auj. Itteville, Seine-et-Oise, canton de la Ferté-Alais).  
*Stilus curie Parlamenti*, 81, 86-3, 87-6, 97-99, 435-5. II, 57, 554, v. G. Du Breuil.  
 Strasbourg, 441-1 (Bas-Rhin).  
 style, 77, 81-82. II, 45-1, v. Maureux, Paris, *Stilus curie Parlamenti*; — de la ville et vicomté de Paris, II, 570-2.  
 Style de maçonnerie, II, 121-2, 126, 133-1, 134-1.  
 Style des commissaires, 97.  
 Style des Enquêtes, 97. II, 54.  
 Style du Châtelet, 43, 49, 51, 93-7, 94-5, 96-5, 99, 100, 101-1, 169, 237-2, 457-1, 479, 502. II, 121-2, 198, 269, 291, 313, 314, 377, 380, 387, 396, 402, 406-407, 409, 541, 543, 564.  
 style du Châtelet et de la ville et vicomté de Paris, II, 570-2.  
 subhastations, 478, v. criées.  
 subreption, II, 203-8.  
 subrogation, II, 257, 315, 316-4, 361, 465, 574-6, 598, v. propres de subrogation.  
 subrogé-tuteur, 196-3.  
 substitutions, 308-309, 331, 355-1. II, 90-1, 300, 301, 597-8.  
 successeurs irréguliers, II, 446-447.  
 succession par lits, 303-305, 356-358. II, 354, 355, 360, 368, 383, 465-473.  
 succession vacante, II, 340, 397, 409, 410-411, 452-9, 454.  
 successions, 26-27, 78-4, 84-2, 114, 126, 140, 142, 147, 151-1, 152, 155, 166, 197, 202, 211, 213, 214, 221-223, 289, 328-4, 329-330, 352. II, 74, 79, 98, 139, 142, 146, 153, 178-188, 193, 198, 199-4, 228, 231, 232-233, 263, 272, 367-473, v. acceptation des successions, acceptation bénéficiaire, acquisition des successions, adages *avitina avitinis*, *paterna paternis*, le mort saisit le vif, le serf mort saisit le vif son seigneur, ne se porte héritier qui ne veut, nul ne peut être héritier et douairier ensemble, propres ne remontent, ascendants, collatéraux, *collatio*, conjoint survivant, conquête de succession, côté et ligne, descendants, descende, deshérence, dévolution successorale, double lien, échoite, édit *unde vir et uxor*, égalité entre héritiers, enfants dotés, eschéance, estoc et ligne, fente, *hereditas*, héritier, ligne, mort civile, partage déclaratif, partage successoral, pétition d'hérédité, propres, rappel à succession, rapport à succession, renonciation à succession, renonciation à succession future, représentation successorale, retour à l'ascendant donateur, saisine héréditaire, séparation des patrimoines, souche, *spatium deliberandi*, substitutions, successeurs irréguliers.  
 successions nobles, 26-27, 109, 222, 232-239, 289, 291-292, 300-309, 344-358. II, 144, 367, 464-465, 473, v. adages *feudum non ascendit*, fiefs ne remontent, l'aîné lottit et le puîné choisit, le masle est censé plus ancien que la femelle, aîné, aînesse, aînesse collatérale, baronnies, frèrages, indivisibilité, part avantageuse, partages nobles, préciput d'aînesse, puînés, vol du chapon.



**Sucy-en-Brie**, 27-4, 360, 500 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger).  
**SUGER**, 10-2, 11-1, 13-2-5, 16, 22-1, 136-4, 142.  
 suggestion, II, 531-3.  
 suicide, II, 97, 100.  
**SULLY** (Maurice de), évêque de Paris, II, 518-7.  
*Summa de judiciis possessoriiis*, 87.  
 surcens, 373-4, 403, 459-4, 475-1, v. *incrementum census*.  
**Suresnes**, maire de, 135-2 (Seine, canton de Courbevoie).  
 surséance, 197.  
 survenance d'enfant, II, 490-491.  
 suspension, de la prescription, 173, 187, 197. II, 78-79, 86-87, 282; — des actions, 197, v. dormition des actions.  
 suzerain, 147.

## T

taille, 10, 16, 122, 126, 127, 130-2, 135-3, 377-2. II, 586-9; — abonnée, 136-3, 137-3, 145, 147-3; — arbitraire ou à plaisir, 21, 128-4, 136-137, 145-4, 147; — royale, 136-3.  
 talion, II, 105-106.  
 taureau banal, 361-3, 362.  
 taverniers, II, 578, 584.  
**Taverny**, 500 (Seine-et-Oise, canton de Montmorency).  
**TEBERTUS**, *prepositus*, 38-7, v. Thiebert.  
 témoins, 85, 143. II, 494-495, 505, 506-507, 509, 535-5, 588, 594-9, 596, v. preuve par témoins.  
 Temple, 32-1. II, 427-3, 533-3.  
 Templiers, 431-1, 447.  
 temporel, II, 555.  
 tenue, longue. II, 78-4-5, 81-4, v. prescription; — d'an et jour, II, 78-4, v. prescription d'an et jour.  
 tenures, 9, 11-3, 12, 22-24, 204, 216, 218, 226. II, 4-4, 141-145, 146, 150, v. bourgage; — nobles, v. fief; — roturières, 12-1, 22-1, 67-4, 164, 364. II, 143, v. censive, champart, rotures, vilenage; — serviles, 12-1, 22-2, 140-141, 142-5, 143, 147, 365, 369, 372. II, 142, 143, 146-2, 149-1; — en juveigneurie, 266-3.  
 terceau, 423-4.  
 terme, II, 549-6, v. vente sans terme.  
 termes à Paris accoutumés, 446, 449, 459-5.  
*terra salica*, II, 430, v. terre salique.  
 terrage, 217-3, 421-3, v. champart.  
 Terre-Sainte, 300-4. II, 478-2, 531, v. Jérusalem.  
 terre salique, 306, v. *terra salica*.  
 terriers, 67, 405-406, v. papier-terrier.  
 testament, 45-5, 143, 148, 238-7, 351. II, 50-1, 99, 139, 188, 199, 207, 234, 237, 289, 290-1, 292, 295-8, 297, 306, 311, 315, 369, 375-376, 377-378, 380, 381, 398, 402-403, 421, 430, 462, 474, 478-479, 480-6, 484, 489, 491-514, v. aumône, exécution testamentaire, exhéredation, maître des testaments, torfaits.  
 testament authentique, 506-507; — olographe, II, 506-507; — mystique, II, 495, 507; — nuncupatif, II, 494, 507-6.  
*testamentum*, II, 492-4; — *testamenti factio*, 137-4.  
**TEUDULPHE**, évêque de Paris, 230-231.  
**Thérouanne**, 43-5 (Pas-de-Calais, canton d'Aire-sur-la-Lys).  
 Thève, 30.  
**THIBAUD**, II, 392; — abbé de Ste-Geneviève, 146-5.  
**THIBAUT** FILE-ETOUPES, 246.  
**THIBOUST** (Nicole), II, 429-4.  
**THIEBERT**, prévôt, II, 164, v. *Tebertus*.  
**THOU** (Augustin de), 310-1; — Christophe de, 60, 110, 114-3, 412-5. II, 441-8.  
**Thoury-en-Beauce**, château et prévôté de, 502 (auj. Toury, Eure-et-Loir, canton de Janville).  
 Tiers-Etat, 107-108, 112-114, 119, 417. II, 347, 504-12.  
**TIRAQUEAU**, 64-5. II, 240, 336.  
 titre, II, 50-4, 55, 59-5, 61-3, 63, 69, 70-71, 74-75, 79, 81-4-6, 84, 90, 92-93, 116-117, 124-125, 127, 134, v. tradition par remise des titres; — coloré, II, 84-5; — nouvel, 496-3. II, 583-3.  
 titres exécutoires, 409. II, 553-554, 567, 582, 587, 588, 594.



- toisage, II, 135-4.  
 tonlieu, 253, 375, 383-6; — du pain de Paris, 235-2.  
 tonsure, 140-6, 141-1.  
**Torcy**, châtellenie de, 249-2, 250-1; — prévôté de, 39 (Seine-et-Marne, canton de Lagny).  
 torfaits, II, 213, 492, 497, 502, 509-6, 511-8.  
**Tor fou**, bois de, 16-3 (Seine-et-Oise, canton de la Ferté-Alais).  
**TOROTE** (Gervais de), II, 9, 162.  
**Toulouse**, comte de, 26, 72 (Haute-Garonne).  
**TOUPPIN** (Adam), II, 179.  
**Touraine**, 31, 32, 162-3, 163-1-4, 166-6, 217, 292, 293, 330, 344, 345, 361-7. II, 213-3, 273-1, 280; — coutume de, II, 277-10, 278-4.  
**Touraine-Anjou**, 163, 166-6, 292, 293. II, 76-2, 209, 288, 290, 292-293, 311, 442; — coutumier de, 74.  
 tourbiers, v. enquête par turbe.  
**Tournai**, 91-5, 481-3, 483-2. II, 52-4 (Belgique), II, 1107.  
**Tournan**, 70-2, 247-6, 500. II, 107 (Seine-et-Marne, arrondissement de Melun); — château de, 247; — châtellenie de, 235-3, 249-2, 250-1-7; — commune de, 18; — coutumes de, 107-5; — prévôté de, 39, 47, 48-1-2, 111-5, 114; — seigneur de, 16, 241-4, 246-1.  
**TOURNAN** (Jean de), 273-2.  
**TOURNEBUT** (Pierre de), II, 372-4.  
**Tournésis**, II, 186-3.  
**Tours**, II, 76-2 (Indre-et-Loire); — bailli de, 31-5; — bailliage de, 31-6.  
 tradition, 214, 313, 323, 324-1, 331-5. II, 3, 6-44, 480, 487, 490, 514, 517, 581.  
 tradition feinte, II, 30-1, 43-44, 70-3, 89, 480, 488, 581; — réelle, II, 43-44; — symbolique, II, 6-8, 32, 44-2, 164, v. investiture symbolique; — des clés, II, 32, 44-2; — par remise des titres, II, 43-4, 44-2; — *per cartam*, II, 11, 25, 32, 43, 497-5.  
**TRANCHEBISE** (Gasce et Guillaume), II, 146-2, 517-3.  
 transcrits de la Chambre des Comptes, 245-2.  
 transport, v. cession de créances, délégation.  
**Trappes**, 44-1 (Seine-et-Oise, canton de Versailles).  
 travers, v. Conflans-S<sup>te</sup>-Honorine.  
**Trente**, v. conciles.  
 trésor, II, 3, 95-96.  
**Trésor des Chartes**, 70-1-2, 76, 79.  
**Trésor du roi**, rentes sur le, 232-4, 237-2, 260-6.  
**TRIAN** (Jean), II, 517-2.  
 tribunaux ecclésiastiques, II, 183, 202-1, 289, 575, v. officialités.  
**Triel**, 36 (Seine-et-Oise, canton de Poissy); — commune de, 18.  
 Trinité, hôpital de la, 433-1; — frères de la, II, 308.  
**TRONÇON**, II, 422-3.  
**Troyes**, II, 214-3 (Aube); — bailliage de, 33-5; — comté de, 4; — coutume de, 404-1.  
*tuitio*, 166-7-8, 189-3.  
 turbe, v. coutumes prouvées en turbe, enquête par turbe, preuve par turbe.  
*tutela*, 166-7.  
 tutelle, 79-3, 120, 159-160, 168, 174, 176, 183, 185-199, 212. II, 99-2, 139, 241, 591, v. adage en droit coutumier toutes les tutelles sont datives, comptes de tutelle, excuses; — légitime, 191, 195-1-2; — testamentaire, 191, 195-1; — usufructuaire, 180.  
 tuteur, 155-4, 157, 170, 175, 178, 181, 184, 185-199. II, 454, 485, 505; — honoraires et onéraires, 196.

## U

- Universités, 201, II, 30.  
 us, 82-2.  
 us et coutumes, v. France, Paris; — de la ville de Paris, II, 121, 124, 127, 128-135.  
 usage, v. France, Orléanais.  
 usages locaux, 64. II, 568, 596, v. coutumes locales.  
 usages dans les bois, II, 120.  
 usucapion, II, 78, 88, 109, 405, 448, v. prescription.  
 usufruit, 209-3, 331-5. II, 4, 48-49, 89, 120, 266, 277, 284-285, 288, 318,



333-1, 338, 342-1, 356, 386, 440, 597-8; — retenue d', II, 32-6, 43-2, 480, 488-3, v. donation avec réserve d'usufruit.

usufruitier, II, 49, 69, 79-8.

usure, 197, 464-3, 484. II, 534-7, 551-552.

*usus et consuetudines Aurelianenses*, 34-6; — *Campanie*, 26-4; — *Carnotenses*, 35; — *Francorum*, 27-2; — *Montis-Morenciaci*, 25-6; — *Normannie*, 26-4; — *Parisienses*, 26, 27, 43; — *patriae*, 33-2; — *Vulcassini*, 35-4.

## V

*vadimonium*, II, 524, v. engagement.

*vadum*, II, 524, v. engagement.

**Vaires**, bailli de, 61 (Seine et Marne, canton de Lagny).

**Val-de-Gallie**, 328.

**Valenton**, II, 308 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger); — domaine de, 400, 401-4; — serfs de, 146-5.

**VALLANGOUJARD**, seigneur de, 373-4. II, 165-1; — Thibaut de, II, 322.

**Valois**, 33; — comte de, 247-6.

**VALPROFONDE** (Guiot de), 257-7.

**Vanves**, 135-5 (Seine, canton de Sceaux).

**Varennes**, 500 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger).

vassal, II, 49, 69, v. fief.

*vassi dominici*, 228.

**Vaucresson**, 16, 22-1, 369-3 (Seine-et-Oise, canton de Sèvres).

**VAUDÉTARD**, seigneur de, 312-4.

**Vaumurier**, 500 (Seine-et-Oise, canton de Chevreuse, commune de St-Lambert).

**VAURICHER** (Philippot et Vincenot), II, 382-2.

**Vauvert**, 27-4 (Seine-et-Oise, canton d'Etampes, commune d'Ormoy-la-Rivière).

**Vaux-de-Cernay**, 165-1, 368-8, 430-2. II, 7, 152, 156, 164, 266, 306, 307, 478 (Seine-et-Oise, canton de Rambouillet).

**Vélizy**, II, 168 (Seine-et-Oise, canton de Versailles).

vendage, 278-5.

vendeur, privilège du, II, 569-6, v. poisson, vins.

*vendiciones*, 370-5.

vendredi, jour de miséricorde, II, 563.

*ventae*, 370-5.

vente, 27, 285, 427, 442, 450, 456-457. II, 10-3, 25, 30-32, 39, 151, 155-156, 194, 304, 322-324, 328, 336-5, 340-341, 517, 521, 525, 534, 599-600.

vente forcée, II, 10, 328-5, v. criées, décret, saisie réelle; — à réméré, 281, 283, 286, 337-5, 399, 415-2, 483, II, 340; — à vil prix, II, 456; — aux enchères, II, 559-5, v. bannies, criées, décret.

vente de la censive, 370-372, 394-398, 410-415; — du fief, 239-241, 265, 267-1, 279-283, 290, 322-327, 328.

vente sans terme, II, 107, 110, 112-113, 114-5, 118, 119.

venterolles, 413-4.

ventes, 107-6, 109, 221, 223-4, 225, 278-5, 326, 370-371, 375-2, 381-3, 382, 383-1, 385-6, 389-2, 395-400, 401, 402, 403-3, 412-419, 422-423, 429, 431-5, 432, 434, 436-7, 443, 444, 447, 451, 456, 485, 487, 488-489. II, 26, 38, 334, 336-1, v. amende pour ventes récelées, reventes, reventons, vendage, *vendiciones*, *ventae*, venterolles.

**VERBERIE** (Garnier de), prévôt de Paris, 38-7.

vérification d'écriture, II, 535-536, 553, 580, 582.

**Vermandois**, II, 171-3, 214-3, 272-2; — bailli du, 31-5, 73-74; — bailliage du, 31-6, 204-7; — coutumes du, 33, 50, 73-74.

**Verneuil**, bailliage de, 31-6 (Eure, arrondissement d'Evreux).

**Verneuil**, 35-3 (Seine-et-Oise, canton de Poissy).

**Vernon**, chanoines de, II, 128-4, 130-4 (Eure, arrondissement d'Evreux).

**Vernou**, 370-5 (Seine-et-Marne, canton de Moret).

verrat banal, 361-3.

**Verrières**, église de, 433-1 (Seine-et-Oise, canton de Palaiseau).

**Versailles**, 328 (Seine-et-Oise).



- VERSAILLES (Gilles de), 235-2; — Jehan de, 79-6; 236-6.
- VERSORIS, avocat au Parlement, 111-6.
- Vert-le-Grand, 252-3, 368-5, 500 (Seine-et-Oise, canton d'Arpajon).
- VERT LE GRAND (Etienne de), II, 528-1; — Geoffroy et Guy de, II, 158-1, 162-7; — Simon de, II, 306.
- vestimentum*, 367-8, 370-1; II, 9.
- vêture, II, 12-2, v. saisine.
- veuve, 484. II, 583-2, 587, v. deuil, préciput.
- Vexin, 147, 216, 261, 292, 297-4-8, 298-299, 301-302, 303-5, 310, 350, 366, 367-7, 385, 387-6, 410, 422. II, 165, 272-2, 309-4; — comté du, 4; — coutumes du, 35-4, 36-4, 62, 238-1, 274-3, 328-329, v. Coustume de Veulguessin, fiefs aux us et coutumes du Vexin, inféodation, *usus et consuetudines Vulcassini*; — domaines du, 10-2, 30.
- Vexin français, 32-3, 35, 62, 65-3, 168-1, 233-3, 236, 258-3, 271-1, 290, 294, 301-302, 328, 345, 367, 380, 385-6, 394, 420, 423. II, 196-2-5, 197, 214-2, 269-2, 290, 372-4; — communes du, 18.
- Vexin normand, 35-4.
- vicaire, II, 505, 506-507.
- vices de la possession, II, 56, 60, 62-3, 67, 69, 78, 81-6, 84, 80-91.
- VICO (Henri de), 361-4.
- vicomtes, v. Corbeil, Melun, Paris, Poissy.
- vicomtés, indivisibilité des, 233-5, v. Paris.
- vif-gage, II, 524, 566, v. engagement.
- vignes, 298, 359-360, 386-4, 400-401, 421, 423-4. II, 98, 517-2, v. bail à complant.
- vilains, v. roturiers.
- vilenage, 127, 372. II, 355-4, v. tenures roturières.
- VILET (Thomas), II, 392.
- villa*, 4, 231, 242-3.
- Villacoublay, 224-2 (Seine-et-Oise, canton de Versailles, commune de Vélizy).
- viles, 55, 130, 133-1. II, 128, 146, v. Nord, Ouest, propriété urbaine.
- viles d'arrêt, II, 583-8; — neuves, 15-3, 16-17, 22, 130, 145.
- Villededon, 500 (Seine-et-Oise, canton de Corbeil, commune de St-Pierre-du-Perray).
- Villejuif, 500 (Seine, arrondissement de Sceaux).
- Villeneuve, 138-3 (auj. Villeneuve-sous-Dammartin, Seine-et-Marne, canton de Dammartin).
- Villeneuve-aux-Anes, 16-6 (Seine-et-Marne, canton de Lagny, commune de Brou).
- Villeneuve-la-Garenne, 16-6 (Seine, canton de Courbevoie, commune de Gennevilliers).
- Villeneuve-l'Etang, 16-6 (Seine-et-Oise, canton de Sèvres, commune de Marnes).
- Villeneuve-le-Roy, 16-6, 137-7 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).
- Villeneuve-Saint-Denis, 16 (Seine-et-Marne, canton de Rozoy-en-Brie).
- Villeneuve-Saint-Georges, 11, 16-6, 146-5. II, 308, 537 (Seine-et-Oise, canton de Boissy-St-Léger); — justice de, 101-3.
- Villepinte, II, 526-3 (Seine-et-Oise, canton de Gonesse); — mairie de, 253-9.
- Villepreux, 44-1, 252-2 (Seine-et-Oise, canton de Marly-le-Roi).
- VILLEPREUX (Galeran de), 427-2. II, 153.
- VILLETAIN, seigneurs de, 10-2.
- Villiers-en-Beauce, 61 (Seine-et-Oise, canton de Méréville).
- Villiers-sur-Marne, 44-1, 252-2, 359-9, 500 (Seine-et-Oise, canton de Boissy St-Léger).
- VILLIERS (Jean de), 359-9.
- vin du marché, II, 351.
- vins, vendeurs de, II, 548.
- vinage, 423-4.
- VINCENT DE BEAUVAIS, 76.
- VIOLE (Jacques), conseiller au Parlement, 110.
- VIROFLAY (Guillaume de), 242-5.
- Viry, 138-4 (Seine-et-Oise, canton de Longjumeau).
- Vitry, 43-5, 46-1 (Seine, canton de Villejuif).
- VITRY (Guy de), 247-6.



**Vivier-en-Brie**, [prévôté de, 39 (?)  
viviers, 298-299.

voies d'exécution, 210, 213. II, 515,  
530-532, 550-572, 573, 587-600,  
v. arrêt des biens, arrêt et bran-  
donnement, arrêt sur la personne,  
avenantement, saisie privée, saisie  
réelle, saisie-arrêt, saisie-brandon,  
saisie-exécution, saisie-gagerie, titres  
exécutoires.

voierie, 135-3. II, 159.

voisinage, rapports de, II, 5, 120-138.

**Voisins-le-Cuit**, 500 (Seine-et-Oise,  
canton de Palaiseau).

vol, II, 103-1-3, 105-106, 112, 114,  
117-118.

vol du chapon, 252, 302, 348-349.

**VOVES** (Hugues de), II, 154.

voyers, 5-1-3, 6-3.

vues, II, 64, 120-4, 121, 123-4, 124-3,  
125-1, 128, 129-130, 131.

**VULCO**, avocat au Parlement, 111-6.

## W

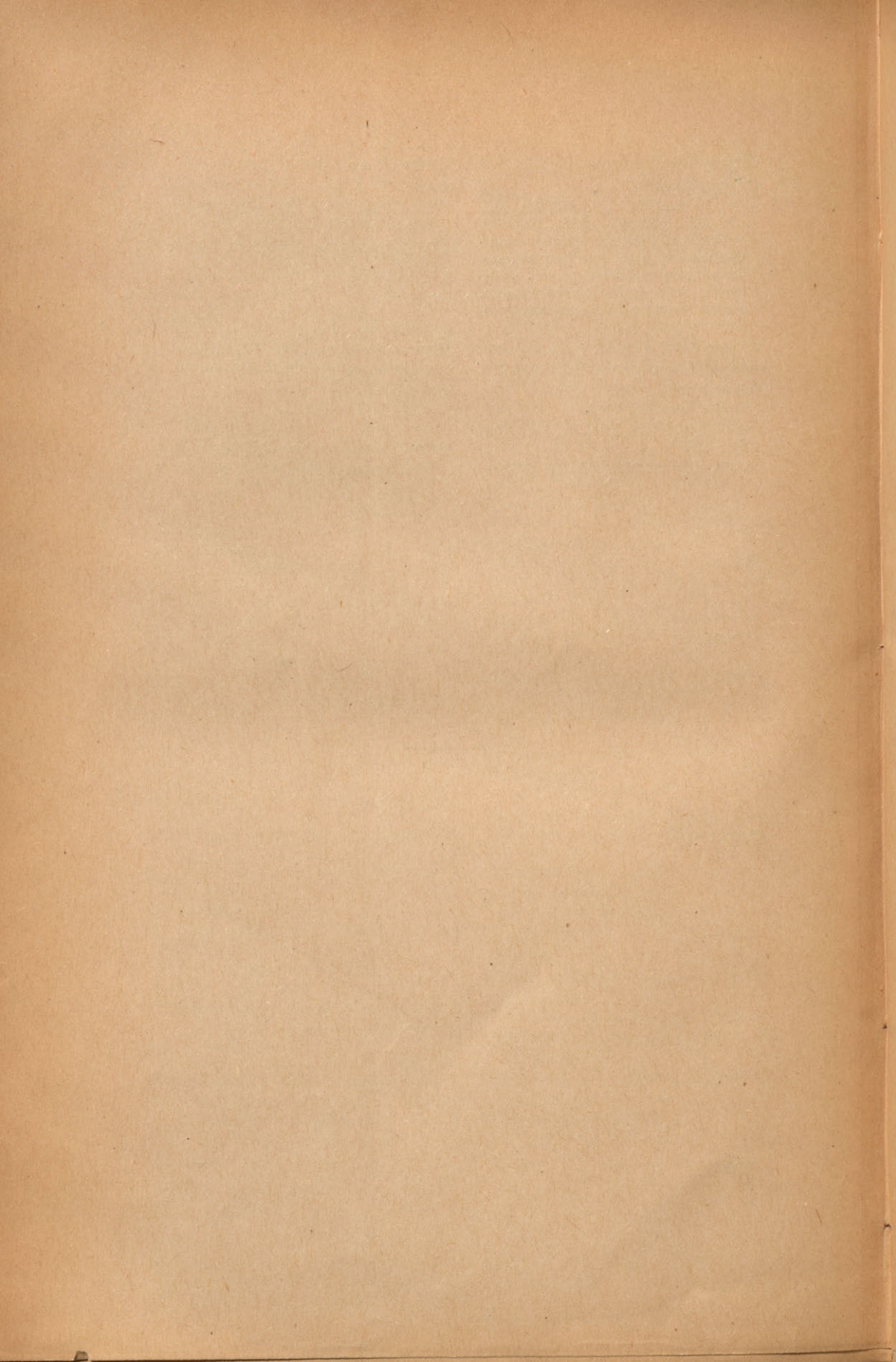
*werpire*, II, 13-5.

**Wissous**, hommes de, 146, 147-2 (Seine-  
et-Oise, canton de Longjumeau).

## Y

**Yerres**, religieuses d, 414 (Seine-et-  
Oise, canton de Boissy-St-Léger).







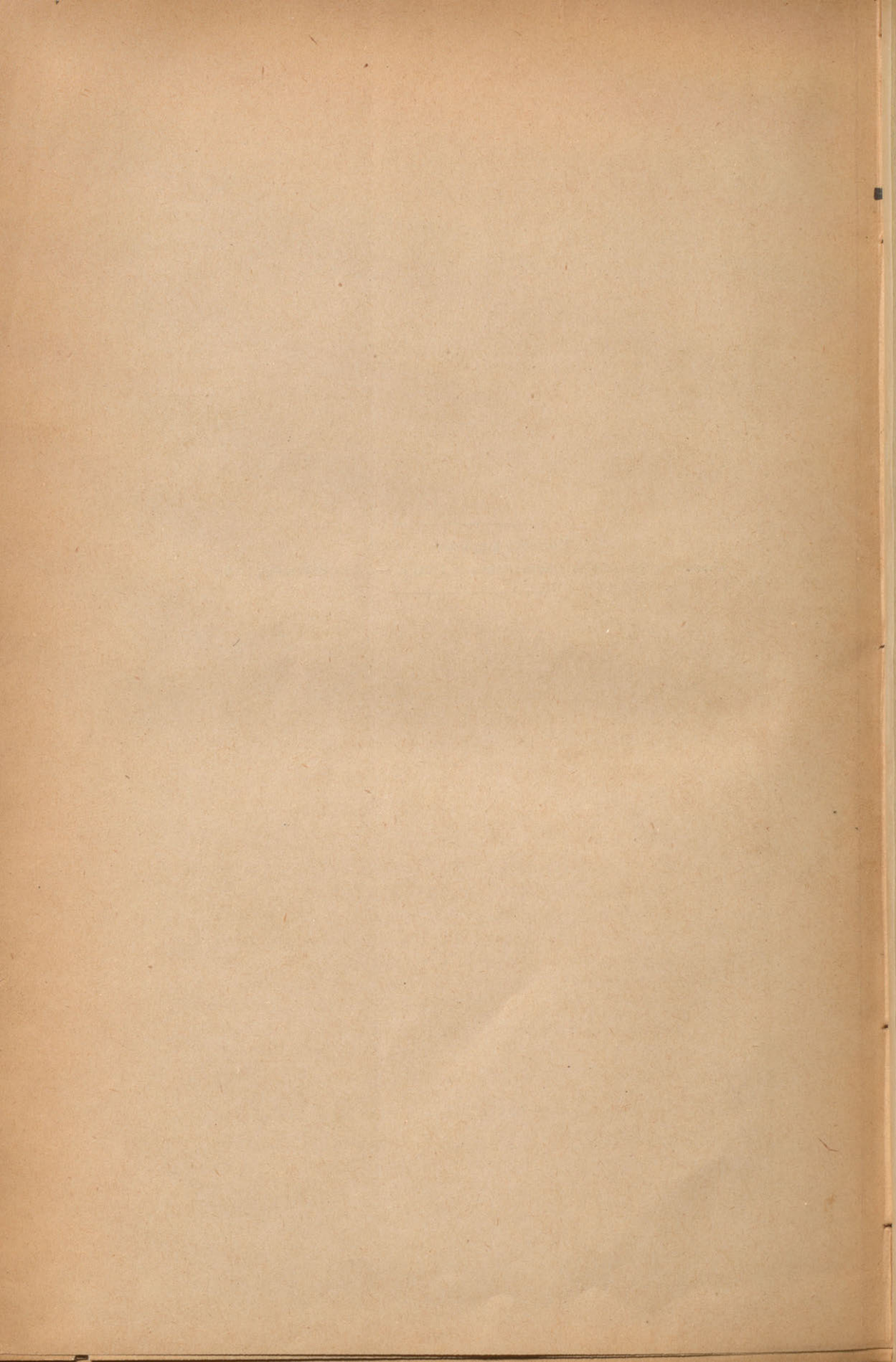
---

Fontenay-aux-Roses. — 1930.

Imprimerie des *Presses Universitaires de France*. — Louis Bellenand. 1.529

---











# LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte — PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

## BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE ET D'ÉCONOMIE URBAINES DE LA VILLE DE PARIS

---

- Paris sous les premiers Capétiens**, par L. HALPHEN. Un album  
In-4<sup>o</sup> de 11 planches..... 40 fr.
- L'Industrie de la Boucherie à Paris pendant la Révolution**,  
par HUBERT BOURGIN. In-8<sup>o</sup>..... 16 fr.
- La Juridiction de la Municipalité Parisienne, de Saint-Louis  
à Charles VII**, par GEORGES HUISMAN. In-8<sup>o</sup>..... 30 fr.
- Journal de François de Paris, 23 décembre 1588-30 avril  
1589**, par EUGÈNE SAULNIER. In-8<sup>o</sup>..... 12 fr.
- Répertoire des Sources manuscrites de l'Histoire de Paris**,  
publié sous la direction de M. MARCEL POÈTE, Inspecteur des  
Travaux historiques, Conservateur de la Bibliothèque de la  
Ville de Paris. Dépouillement d'Inventaires et de Catalogues  
effectué par les soins du Service Historique, mis en ordre et  
publié par ETIENNE CLOUZOT. Tomes I, II et III. 3 volumes.  
In-8<sup>o</sup>..... 180 fr.
- Histoire de la Coutume de la Prévôté et Vicomté de Paris**, par  
OLIVIER MARTIN. Tomes I et II<sup>1</sup>. In-8<sup>o</sup>..... 90 fr.
- Procès-Verbaux de la Commune de 1871**, par GEORGES BOURGIN  
et GABRIEL HENRIOT. Tome I. In-8<sup>o</sup>..... 45 fr.
- 

## HISTOIRE DES COMMUNES ANNEXÉES A PARIS EN 1859

---

- I. **Bercy**, par LUCIEN LAMBEAU. In-4<sup>o</sup>, planches et plans 50 fr.
- II. **Vaugirard**, par LUCIEN LAMBEAU. In-4<sup>o</sup>, planches et  
plans..... 50 fr.
- III. **Grenelle**, par LUCIEN LAMBEAU. In-4<sup>o</sup>, planches et  
plans..... 50 fr.
- IV-V. **Charonne**, par LUCIEN LAMBEAU. 2 vol. In-4<sup>o</sup>. plan-  
ches et plans. Tomes I et II, ch..... 50 fr.
- VI. **La Chapelle Saint-Denis**, par LUCIEN LAMBEAU.  
In-4<sup>o</sup>, planches et plans..... 75 fr.
- VII. **La Villette**, par LUCIEN LAMBEAU. In-4<sup>o</sup>, planches  
et plans..... 50 fr.
- 

1930. — Fontenay-aux-Roses.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — LOUIS BELLENAND. — 1.529.



